DISCLAIMER

Because this volume is shelved in the Library does not mean that Maranatha Baptist Bible College endorses its contents in reference to morals, philosophy, scientific content, theology, or Biblical separation. The Maranatha position in these areas is fundamental and well known. Very few books can be endorsed and subscribed to in their entirety.

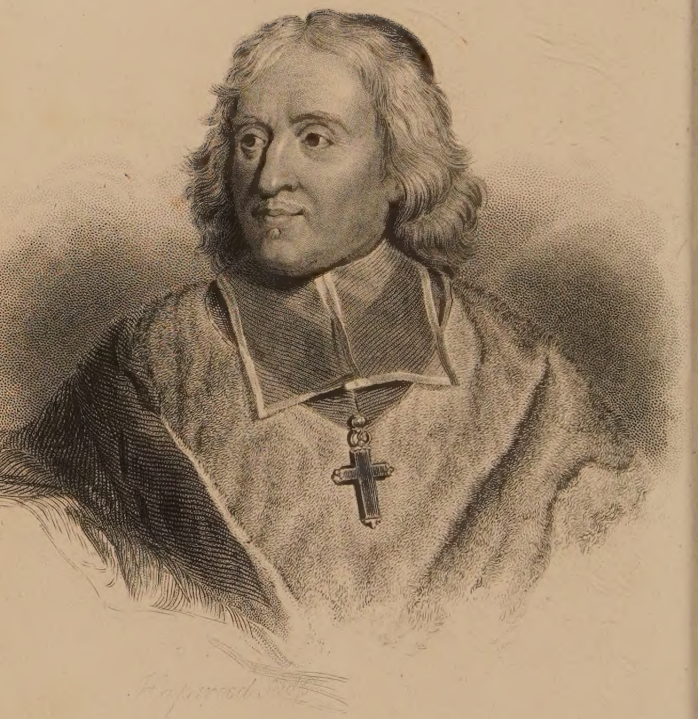
MARANATHA
BAPTIST BIBLE COLLEGE
745 West Main Street
Watertown, Wisconsin

SERMONS

CHOISIS

DE BOSSUET

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).



BOSSUET.

SERMONS

CHOISIS

DE BOSSUET

SUIVIS

D'EXTRAITS DE SES DIVERS SERMONS

ET PRÉCÉDÉS

DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR LES SERMONS DE BOSSUET

PAR LE CARDINAL MAURY

BORROMEO SEMINARY
WICKLIFFE, OHIO

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1860

LIBRARY
Maranatha Baptist Bible College
Watertown, Wisconsin

BORROMEO SEMINARY
547
WICKLIFFE, OHIO

LETTRE

DU P. DE NEUVILLE

A L'IMPRIMEUR DES SERMONS DE BOSSUET,

QUI LUI EN AVAIT ENVOYÉ UN EXEMPLAIRE.

Vous ne pouviez, monsieur, me faire un présent qui fût reçu avec plus de plaisir et de reconnaissance. Plût au ciel que la Providence m'eût enrichi de ce trésor avant cet âge d'affaiblissement et de langueur, qui me met hors d'état d'en profiter! A l'école de ce maître unique du sublime, de l'énergique, du pathétique, j'aurais appris à réfléchir, à creuser, à penser, à exprimer; et j'aurais désiré de tomber dans ces négligences de style, inséparables de l'activité, de l'impétuosité du génie. Heureux le siècle qui a produit ce prodige d'éloquence mâle, ferme, vigoureuse, que Rome et Athènes, dans leurs plus beaux jours, auraient envié à la France! Malheur au siècle qui ne saurait pas le goûter et l'admirer!

Mais y pensez-vous, monsieur? vous souhaitez que mes sermons paraissent, et vous m'envoyez Bossuet! La complaisance m'en enivrait; je travaillais à les retoucher; j'aurais été charmé de vous les confier. J'ai lu deux ou trois sermons de Bossuet. Que mes paperasses me semblent froides et inanimées! Que je me trouve petit et rampant! Combien je sens que je ne suis rien! Cette lecture m'a passionné; elle m'a transporté jusqu'à me persuader que j'écoutais; et, revenu à moi-même, j'ai entendu la voix de ma raison me condamner au silence. Mon amour-propre a souscrit, sans murmurer, sans se plaindre. Je crois qu'avec de l'esprit, de l'étude, des efforts, on peut se permettre de marcher sur les pas de l'immortel Bourdaloue, et aspirer à lui ressembler,

sans cependant se flatter d'atteindre à la perfection de son modèle. Mais un Bossuet, passez-moi ces expressions, il naît tout entier, il ne se forme point par des développements, par des accroissements successifs; et il y aurait presque autant de folie à entreprendre de l'imiter, que de délire à se promettre de l'égaler. Souffrez, monsieur, que je le déclare sérieusement, et très-sérieusement.

J'ai l'honneur d'être, etc.

DE NEUVILLE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

POUR SERVIR DE PRÉFACE

A LA PREMIÈRE ÉDITION

DES SERMONS DE BOSSUET [1].

Cujus *æmulari exoptat negligentiam*,
Potius quam istorum obscuram diligentiam.
TERENT., prolog. And.

Toute l'Europe chrétienne attend avec impatience les sermons de Bossuet, annoncés au public depuis plusieurs années. On sait que ce grand homme, après avoir rempli en 1659, à l'âge de trente-deux

[1] Feu Antoine Boudet achevait d'imprimer ces sermons, lorsqu'il vint m'inviter à les lire avant qu'ils fussent livrés au public, vers la fin de l'année 1771. Vivement frappé de l'enthousiasme avec lequel j'y admirais des beautés du premier ordre, il me pria, de la part de dom Deforis, bénédictin, qui en était l'éditeur, d'écrire le jugement que j'en portais, pour servir de préface à son édition. Je me chargeai avec plaisir de composer ce discours préliminaire. Dom Deforis ne put rien opposer de raisonnable à mes réclamations contre le superstitieux aveuglement avec lequel il avait copié et publié, sans discernement et sans goût, la totalité de ces sermons, où il n'y aurait eu qu'un triage et des retranchements à faire, pour les rendre dignes des autres chefs-d'œuvre de Bossuet. Mais il obligea l'imprimeur de supprimer tous les regrets que j'avais exprimés, et qui provoquèrent son humeur, naturellement très-irascible. Je ne pus donc pas manifester alors ce que je pensais de son travail. Mais le public en a porté le même jugement que moi; et depuis, l'éditeur ne s'est nullement justifié, dans les longues préfaces dont il a surchargé plusieurs de ses volumes. Ce recueil, auquel il ne fallait pas ajouter un seul mot, n'avait besoin que d'être abrégé pour obtenir le plus grand succès. Il aurait réuni tous les suffrages, si l'on eût imprimé, en y faisant peut-être quelques légères suppressions qu'un meilleur goût eût indiquées à l'éditeur, tous les sermons où l'on reconnaît Bossuet d'un bout à l'autre; si l'on se fût borné à conserver les parties admirables de plusieurs discours qui n'ont de bossuétique qu'un point, un exorde, une péroraison; enfin si l'on eût réuni, sous le titre de *Réflexions morales*, une collection des belles pensées ou des traits heureux qu'on trouve dans quelques-uns de ces sermons, dont l'ensemble ne peut rien ajouter à la gloire d'un si grand orateur.

ans, sa première station du carême à Paris, dans l'église des Minimes de la place Royale, et la seconde, l'année suivante, aux Carmélites de la rue Saint-Jacques; prêcha depuis en 1661, avec un succès extraordinaire, devant Louis XIV, l'avent au Louvre; en 1662, le carême au Louvre; en 1665, le carême à Saint-Thomas du Louvre, où il était suivi par toute la cour; en 1666, le carême à Saint-Germain-en-Laye, dans la chapelle du château; en 1668, le panégyrique de saint André, dans l'église des Carmélites de Paris, après la conversion de Turenne; en 1669, l'avent au Louvre, pour constater en présence de toute la cour ce même événement, si glorieux à l'orateur et à la religion; enfin en 1681, le jour de Pâques, un sermon devant le roi, indépendamment des deux carêmes de 1663 à l'abbaye du Val-de-Grâce, et de 1668 dans la même église des Carmélites de la rue Saint-Jacques. Je garantis la certitude de toutes ces dates.

Ce grand orateur, dont le génie était si fécond qu'il débitait rarement les mêmes sermons deux fois dans les églises de Paris, n'en répéta jamais aucun dans ses fréquentes stations en présence du roi. Il obtint un si brillant succès à la cour, qu'après avoir entendu son premier carême, Louis XIV fit écrire au père du jeune apôtre dont le génie opérait une révolution dans l'éloquence de la chaire, pour le féliciter de l'honneur que ce fils, déjà célèbre, ferait un jour à la France et à son siècle. Mais le bonheur d'admirer tant de chefs-d'œuvre avait été réservé aux seuls contemporains de Louis le Grand; et Bossuet, prédicateur, manquait presque entièrement à la religion comme à la littérature, puisqu'il ne nous restait de lui que deux discours de morale et ses oraisons funèbres, sans qu'on eût conservé la moindre trace de ses carêmes et de ses avents, auxquels il fut redevable de sa réputation et de sa fortune.

L'évêque de Meaux ne prononça et ne revit plus aucune de ses premières compositions, pendant les trente-cinq dernières années de sa vie. On ne l'entendit même plus prêcher à Paris que dans quelques occasions éclatantes et rares : il ne daigna jamais mettre ses sermons au net, et il avait coutume de dire qu'il ne les avait point écrits. Est-ce écrire en effet, que de jeter rapidement ses idées sur des feuilles volantes qu'on remplit ensuite de ratures, de renvois, de corrections et d'interlignes? Or, c'est dans cet état informe que les sermons de Bossuet, dont son neveu, évêque de Troyes, et M. le président de Chazot, ont été successivement dépositaires, sont enfin parvenus aux rédacteurs de la nouvelle édition.

A la mort de M. de Chazot, on trouva la plupart de ces feuilles confondues pêle-mêle sous un amas énorme de papiers de toute espèce, sans que personne s'y attendit, et vraisemblablement sans que le dernier héritier de la famille des Bossuet eût jamais soupçonné qu'il possédait un trésor si précieux, ou du moins sans qu'il eût ni le courage ni la curiosité de débrouiller ce chaos. Il fallait sans doute beaucoup de travail et de patience pour faire sortir de ces décombres des discours entiers, pleins, suivis, et qui avaient besoin, pour ainsi dire, d'être créés une seconde fois. Les originaux autographes en sont déposés à la Bibliothèque royale; mais je ne présume point qu'on y ait recours pour s'assurer de leur authenticité. Il n'est aucun écrivain supérieur dont on ne reconnaisse le style dans une page : souvent une seule phrase suffit pour déceler Bossuet.

C'est une opinion assez généralement reçue, sur la parole de Voltaire dans son troisième volume du *Siècle de Louis XIV*, que Bossuet, effrayé de la réputation de Bourdaloue, n'osa pas, malgré toute sa renommée, lutter contre ce jésuite célèbre, et que, *ne passant plus alors pour le premier prédicateur de la nation*, il aima mieux être *le premier dans la controverse que le second dans la chaire*. Je ne prononce pas encore entre les titres de ces deux immortels orateurs, mais j'examine un fait, et je vois que précisément à la même époque où l'évêque de Meaux prêcha son dernier avent à la cour en 1669, le P. Bourdaloue vint exercer pour la première fois à Paris le ministère de la parole, qu'il y remplit avec le plus grand éclat pendant trente-cinq années consécutives.

Bossuet et Bourdaloue, entre lesquels Voltaire suppose une pareille concurrence oratoire, n'ont donc jamais couru ensemble la carrière des grandes stations dans les chaires de la capitale. L'orateur jésuite était plus jeune de cinq années que l'évêque de Meaux, né en 1627; et ils moururent tous les deux à un mois de distance l'un de l'autre, en 1704. Mais quoiqu'il n'ait existé aucune rivalité, durant les épreuves des avents et des carêmes, entre ces deux illustres prédicateurs, le grand siècle eut souvent l'occasion de comparer leurs succès. Bourdaloue, arrivé à Paris en 1669, parut pour la première fois à la cour, où il prêcha l'avent de l'année 1670. Or, Bossuet était déjà nommé à l'évêché de Condom en 1669, lorsqu'il remplit, comme je l'ai déjà observé, sa dernière station de l'avent, en présence de Louis XIV, qui prenait sous le bras Turenne converti, en allant à l'église, vers la fin de la même année, pour y entendre ensemble Bossuet confirmer ou plutôt célébrer l'abjuration de son illustre néophyte, abjuration qui

avait été le résultat de ses écrits et de ses conférences avec ce grand homme.

Bossuet avait par conséquent renoncé aux stations de la chaire, avant que Bourdaloue en eût encore prêché aucune à Paris. Voltaire ne devait donc pas attribuer aux inquiétudes de la vanité, et bien moins encore à la prétendue humiliation de ce prélat, qui, selon lui, *ne passait plus alors pour le premier prédicateur de la nation*, la retraite forcée d'un orateur élevé dès lors à l'épiscopat vers la fin de sa quarante-deuxième année, et auquel les convenances ne permettaient même plus désormais d'exercer dans la capitale ce ministère sacré, qu'il était obligé de réserver à ses diocésains; car on n'a jamais vu aucun évêque titulaire prêcher habituellement des avents et des carêmes hors de son église.

Mais outre une raison d'un si grand poids, qui venait d'enlever Bossuet aux chaires de Paris, avant que le plus éloquent des orateurs jésuites y obtînt sa juste célébrité, d'autres fonctions de la plus haute importance absorbaient dès lors ses loisirs et son génie. En effet, dès cette même année 1670, qui fit connaître pour la première fois Bourdaloue à la cour, son prétendu rival, Bossuet, avait été nommé précepteur du Dauphin, dont l'éducation, consacrée par le chef-d'œuvre de son instituteur, s'est liée depuis cette époque à l'instruction de tous les princes. Cette place importante, à laquelle il se consacra tout entier, était encore plus incompatible que l'épiscopat avec les stations ordinaires du ministère évangélique. Pourquoi donc Voltaire a-t-il l'injustice ou la légèreté de chercher dans l'amour-propre de Bossuet les motifs de son éloignement de la chaire, que des devoirs sacrés et publics l'avaient obligé d'abandonner, avant l'arrivée du prédicateur à jamais illustre qui se montra bientôt si digne de lui succéder dans cette carrière, où aucun grand talent n'avait précédé Bossuet en France, et, j'oserai le dire, où nul orateur n'a pu encore égaler son génie?

En discutant cette assertion hasardée par Voltaire, je me plais à rappeler en son honneur l'hommage mémorable qu'il avait rendu dans toute la maturité de son talent, et qu'il renouvela dans sa vieillesse, au génie oratoire de Bossuet, *le seul homme éloquent*, dit-il, *parmi tant d'écrivains élégants.*

Cependant, sans s'inquiéter jamais d'aucune concurrence ou d'aucune supériorité dans cette carrière, le grand Bossuet ne se refusait à aucune occasion de reparaître dans la tribune sacrée, depuis sa consécration épiscopale et son établissement à la cour, après s'être

démis, dès 1671, de son évêché de Condom. Mais il rappelait alors à ses auditeurs qu'il s'était rendu en quelque sorte étranger à ce saint ministère, après l'avoir, pour ainsi dire, créé auparavant avec tant de gloire. Ainsi, quand il prêcha dans l'église des Carmélites de la rue Saint-Jacques, en 1675, pour la profession de madame de la Vallière, quoique sa dernière station à la cour ne fût encore éloignée que de six ans, il saisit l'à-propos pour dire : « Et moi, pour célébrer « ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais « entendre une voix que les chaires ne connaissent plus. » Le même souvenir et le même regret se présentèrent à son esprit six ans plus tard, lorsque, pour suppléer le prédicateur de la cour, qu'une maladie violente empêchait de finir son carême, Bossuet fut invité par Louis XIV à reparaître dans la chaire de Versailles, le jour de Pâques, en 1681. *Reprendre la parole*, dit-il dans son exorde, *après tant d'années d'un perpétuel silence, etc.*

Ce fut néanmoins au milieu de la vogue la plus éclatante de Bourdaloue, et en traitant quelquefois les mêmes sujets, comme, par exemple, l'éloge du grand Condé, que Bossuet, ne pouvant plus se charger des grandes stations, composa et prononça presque tous ses chefs-d'œuvre oratoires, l'oraison funèbre de madame Henriette, duchesse d'Orléans, en 1670; celle de la reine Marie-Thérèse en 1683; celle de la princesse Palatine en 1684; celle du chancelier le Tellier en 1685; celle du grand Condé en 1687; enfin en 1691, le 9 novembre, devant la plus illustre de nos assemblées du clergé, son magnifique sermon sur l'*unité de l'Église.*

Le dernier éditeur de Bossuet, dom Deforis, bénédictin, a supprimé, on ne sait pourquoi, le texte si heureusement adapté au sujet, et développé avec la plus sublime éloquence dans l'exorde de ce dernier discours : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel !* Cette étrange omission, que je n'ose caractériser comme elle le mériterait, se fait remarquer page 1, dans le 7e vol. in-4° de l'édition de Bossuet par ce religieux, imprimée chez Boudet, à Paris, en 1778. Le texte de la vision de Balaam y est supprimé, et le discours commence par ces mots, qui en amènent le commentaire le plus oratoire : MESSEIGNEURS, *c'est sans doute, etc.* Je suis surpris que, depuis plus de trente ans qu'a paru ce volume, personne n'ait encore reproché à dom Deforis une pareille licence, dans laquelle on ne saurait voir peut-être une simple distraction.

La suppression d'un texte si frappant, si bien lié à la circonstance et à l'exorde qu'il inspire, me surprend d'autant plus, que le même

dom Deforis a porté la superstition d'éditeur, comme on le lui a crûment reproché, *au point de ramasser*, dans sa collection beaucoup trop volumineuse, *jusqu'au linge sale de Bossuet*, en publiant, sans aucun choix, des discours entièrement oubliés par l'auteur lui-même pendant la seconde moitié de sa vie, et totalement inconnus ensuite depuis sa mort. Cependant, cet excédant même, qu'un goût plus sûr et plus officieux aurait mis à l'écart, peut éclairer encore les jeunes orateurs sur la marche, les progrès, le secret de l'art oratoire, en suivant pas à pas le développement d'un si grand talent.

Ces sermons ont été les véritables esquisses de Bossuet, ses premières études oratoires, et forment, pour ainsi dire, un cours domestique de ses essais et de son goût. On voit d'où est parti et par où a passé ce grand génie, pour atteindre à la perfection. De même qu'un arbre vigoureux jette ses premiers rameaux avec surabondance, et, conservant toujours un égal principe de vie, quand sa séve se règle sans s'appauvrir, ne se couvre plus ensuite de feuilles et de fleurs que pour donner de plus beaux fruits, il a fallu que le talént sublime de Bossuet, trop fécond pour avoir d'abord toute sa mesure, c'est-à-dire toute sa force, toute sa véritable richesse et une beauté continue, fût ainsi exercé et épuré jusque vers sa quarantième année, pour parvenir à sa maturité et se montrer dans tout son éclat. Après ces premiers essais, Bossuet s'est toujours soutenu à la même hauteur, et n'a plus écrit que des chefs-d'œuvre. Les jeunes prédicateurs doivent donc étudier avec soin les premières productions de ce grand homme, comme les artistes vont suivre à Rome, par des comparaisons graduées, dans la série des dessins de Raphaël ou de Michel-Ange, la route de leur génie et le développement de leur goût.

Un autre genre d'intérêt attache à la lecture de ces sermons quand on connaît la vie de Bossuet. Ce fut uniquement à ses succès dans la chaire qu'il dut son élévation. Les deux reines Anne et Marie-Thérèse d'Autriche venaient l'entendre dans toutes les églises de Paris où il prêchait des stations, des vêtures religieuses, ou des panégyriques. Nous trouvons dans plusieurs de ses péroraisons les compliments toujours apostoliques et souvent éloquents qu'il adressait en même temps à ces deux princesses. Outre la grande vogue que leur présence attirait à l'orateur, elles ne cessaient de parler de lui avec la plus haute admiration à Louis XIV, qui, après l'avoir entendu à sa cour pendant cinq stations entières, le nomma évêque de Con-

dom, et lui confia l'éducation de son fils unique. Bossuet, je le répète, oublia depuis cette époque tous les sermons qui lui avaient mérité sa fortune. Il n'en répéta jamais aucun à Meaux; et il composa depuis, en continuant de suivre la carrière de l'éloquence sacrée, plusieurs des discours qui lui ont assuré une immortelle gloire, et ont fait de Bossuet un écrivain absolument à part dans la religion comme dans la littérature.

Ces sermons doivent aussi être regardés comme une excellente *rhétorique* des prédicateurs. En effet, le jeune orateur qui saura se pénétrer du génie de Bossuet, sentir, penser, s'élever avec lui, n'aura pas besoin de pâlir longtemps sur les préceptes des rhéteurs pour se former à l'éloquence. Il n'y aurait pas plus de mérite que de difficulté à relever les incorrections et les négligences de ce grand homme; ce serait dire d'un habile général qu'il sait gagner des batailles, mais qu'il ne connaît pas l'art de l'escrime. Le goût qui aperçoit tous les genres de mérite d'une belle composition oratoire, est beaucoup plus rare et plus précieux que le misérable métier d'aller à la découverte des fautes de langage. Celui qui aurait étudié toutes les *rhétoriques*, je dirai plus, celui qui les aurait toutes compilées, serait beaucoup moins avancé dans la carrière de l'éloquence que le jeune orateur dont l'âme aurait profondément senti une seule page de ces discours. Ce que les autres ont dit, Bossuet l'a fait.

La lecture raisonnée des grands modèles est donc autant au-dessus de l'étude des règles, que le mérite de créer des beautés de génie est supérieur à l'art d'éviter les locutions de mauvais goût. « C'est par « l'éloquence, dit un écrivain célèbre, que les hommes parviennent à « se communiquer leurs passions. Faite pour parler au sentiment, « comme la logique et la grammaire parlent à l'esprit, elle impose si- « lence à la raison même, et les prodiges qu'elle opère souvent entre « les mains d'un seul sur toute une nation, sont peut-être le témoi- « gnage le plus éclatant de la supériorité d'un homme sur un autre « Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ait cru suppléer par des « règles à un talent si rare. C'est à peu près comme si l'on eût voulu « réduire le génie en préceptes. Celui qui a prétendu le premier qu'on « devait les orateurs à l'art, ou n'était pas du nombre, ou était bien « ingrat envers la nature. Elle seule peut créer un homme éloquent; « les hommes sont le premier livre qu'il doive étudier pour réussir, « les grands modèles sont le second; et tout ce que ces écrivains « illustres nous ont laissé de philosophique et de réfléchi sur le talent « de l'orateur ne prouve que la difficulté de leur ressembler. Trop

« éclairés pour prétendre ouvrir la carrière, ils ne voulaient sans doute « qu'en marquer les écueils. A l'égard de ces puérilités pédantesques « qu'on a honorées du nom de rhétorique, ou plutôt qui n'ont servi « qu'à rendre ce nom ridicule, et qui sont à l'art oratoire ce que la « scolastique est à la vraie philosophie, elles ne sont propres qu'à « donner de l'éloquence l'idée la plus fausse et la plus barbare. »

Or, si les orateurs doivent étudier les règles de l'art dans les ouvrages des hommes éloquents, où pourraient-ils trouver des modèles plus propres à inspirer le génie, que les discours de l'évêque de Meaux? Ce qui m'a le plus frappé dans ses sermons, c'est cette vigueur constante qui caractérise le style de Bossuet, et qui vaut bien, ce me semble, l'élégance continue, tant vantée dans nos écrits modernes. Dès son exorde, dès sa première phrase, vous voyez son génie en action; vous ne rencontrez ni formules triviales, ni commentaires des pensées d'autrui, ni lenteurs, ni stérilité, ni redondances; il ne marche pas, il court, il vole dans un sentier nouveau que lui ouvre son imagination; il se précipite vers son but, et vous emporte avec lui. Lorsqu'une soudaine véhémence entraîne ce grand homme, on se sent transporté dans une région inconnue : on ne sait plus où il prend ses expressions et ses pensées; son style, toujours original et toujours naturel, se passionne et s'enflamme; son enthousiasme répand de toutes parts la lumière et la terreur; et alors il n'est plus possible de le lire, il faut qu'on le déclame : voilà le triomphe de l'éloquence écrite!

On a besoin de revenir plusieurs fois sur ces morceaux sublimes, et de les décomposer, en quelque sorte, pour en sentir tout le prix. Il faut que le lecteur ému, troublé, hors de lui-même, laisse refroidir son imagination et retourne ensuite sur ses pas, s'il veut respirer, quand Bossuet lui a fait perdre haleine. Mais qu'il contracte par l'analyse une certaine familiarité avec les élans impétueux de l'orateur, et il maniera, pour ainsi dire, tous les ressorts qui ont produit de si grands mouvements. Ces effets extraordinaires dérivent toujours des traits véhéments et rapides qui partent du génie de Bossuet. Que voit-on, lorsqu'on observe de près le mécanisme de son éloquence? Il expose, il établit d'abord son sujet; il s'empare de votre attention par la nouveauté ou par l'intérêt de son plan : c'est le moment de la raison. Il pose ensuite ses principes; il donne de l'autorité à ses preuves, vous êtes bientôt convaincu. Tout à coup son génie prend l'essor; et un grand tableau tiré, soit de l'Histoire sainte, soit de la peinture des mœurs, soit des agitations de la conscience, accable

votre admiration, et fait fermenter vos remords. Votre imagination, fécondée par la sienne, voit, devance, et croit en quelque sorte avoir créé tout ce qu'on lui présente. L'orateur écarte tout raisonnement abstrait, toute discussion réfléchie; il n'aspire alors qu'à vous émouvoir : bientôt il s'arrête à une maxime grande et neuve, et cette sentence, gravée fortement dans votre esprit, ne vous paraît à vous-même que le résultat de vos propres pensées; je dis les vôtres, parce que tout ce que l'orateur doit faire quand il vous a touché, c'est de vous interpréter ce qu'il vous suggère, de vous raconter ce qu'il vous inspire, et de faire passer dans votre âme tout l'enthousiasme dont il était transporté lui-même au moment de la composition.

C'est cet art, ce grand art de se confondre, de s'identifier avec l'assemblée à laquelle on parle, qui ramène tous les esprits à cette unité de pensées, dont le premier effet est de les forcer de réagir les uns sur les autres, et qui, semblable à un vent impétueux, pousse tous ces flots d'auditeurs de l'espérance à la crainte, de l'abattement à la joie, de la commisération à la terreur. J'ai éprouvé toutes ces agitations en lisant Bossuet. Jamais ce grand homme ne cherche le sublime : il le trouve dans je ne sais quel admirable abandon qui le caractérise; et l'on croit, quand on l'entend, converser avec soi-même sur un sujet qu'on a profondément médité. Son expression, presque toujours métaphorique, bien que souvent elle soit simple jusqu'à la familiarité, réveille fortement l'attention : c'est un levier dont se sert l'orateur pour ébranler et pour abattre tout ce qui lui résiste. Quelquefois son éloquence paraît épuisée; vous vous délassez pendant quelques instants, vous admirez en liberté une idée sublime, et vous savez gré à Bossuet de ne vous avoir point distrait en appelant ailleurs vos regards. S'aperçoit-il que vous vous séparez de lui, tandis qu'il semble s'arrêter à des détails communs? Tout à coup son imagination s'allume, et de nouvelles beautés donnent de vives secousses à votre âme. C'est alors qu'après avoir développé un grand tableau des misères de l'homme, il s'élève au-dessus de lui-même, en s'écriant avec un air de triomphe : *Oh! que nous ne sommes rien!* C'est alors que, pour peindre les erreurs de l'ambition, il nous présente cette image si effrayante et si vraie : *Nous arrivons enfin au tombeau, traînant sans cesse après nous la longue chaîne de nos espérances trompées.* C'est alors qu'en instruisant les rois, il leur adresse avec une imposante simplicité ces frappantes paroles, pour les exhorter à punir le crime : *Étendez vos*

longs bras qui vont chercher les méchants, et qui peuvent les atteindre jusqu'aux extrémités de votre empire. C'est alors que, conduisant l'homme à l'école du tombeau, il dit, avec l'accent de la consternation : *O mort! je te rends grâce des lumières que tu nous donnes!* C'est alors que, *soulevant le poids des grâces rejetées : D'où pensez-vous* [1], continue-t-il, *que Jésus-Christ fera partir les flammes pour dévorer les chrétiens ingrats? De ses autels, de ses sacrements, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini. C'est de là que sortira l'indignation de sa juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été détrempée dans la source même des grâces.* C'est alors qu'en parlant de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, il enrichit d'une majestueuse comparaison ce tableau si difficile à ennoblir : *J'ai appris de Tertullien que, lorsque ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchaient avec tant de pompe, de peur qu'ils ne s'élevassent au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivait avait charge de les avertir qu'ils étaient hommes. Mais le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette gloire. Au lieu de l'avertir qu'il est homme, je me sens bien plutôt pressé de le faire souvenir qu'il est Dieu : il me semble en effet qu'il l'a oublié, etc.* [2]. C'est alors enfin que le sublime début du premier livre des Machabées, souvent exalté sans qu'on lui ait jamais fait honneur d'en avoir le premier senti les beautés, fournit à son éloquence [3] un autre contraste encore plus magnifique entre Alexandre et Jésus-Christ, et tel que Démosthène et Cicéron n'ont rien de si beau dans ce genre. « Écoutez, dit-il, « comme parle l'Histoire sainte de ce grand roi de Macédoine, dont « le nom même semble respirer les victoires et les triomphes. *En « ce temps, Alexandre, fils de Philippe, défit des armées pres-*

[1] Vers la fin du second point de son troisième sermon pour le premier dimanche de l'avent.

[2] Cette allusion est admirable pour ennoblir les détails de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. Après avoir ainsi exalté la gloire du fils de Dieu, Bossuet ne craint plus qu'elle puisse être ternie en représentant ce nouveau triomphateur monté sur une ânesse, au moment où il vient prendre possession du trône de David. Sans cette préparation oratoire, il eût été impossible de traduire avec bienséance en chaire, à cause de la superbe délicatesse de notre langue, ces paroles de l'Évangile : *Sedens super asinam.* Matth. XXI, 5.

[3] Voyez le second exorde de son second sermon pour le premier dimanche de l'avent.

LIBRARY
Maranatha Baptist Bible College
Watertown, Wisconsin

« *que invincibles, prit des forteresses imprenables, triompha* « *des rois, subjugua les peuples, et toute la terre se tut devant* « *sa face, saisie d'étonnement et de frayeur.* Que ce commence- « ment est superbe, auguste! mais voyez la conclusion : *Et après* « *cela*, poursuit l'historien sacré, *il tomba malade, se sentit dé-* « *faillir; il vit sa mort assurée, partagea ses États que la mort* « *lui allait ravir, et ayant régné douze ans, il mourut.* C'est à « quoi aboutit toute cette gloire : là se termine l'histoire du grand « Alexandre. L'histoire de Jésus-Christ ne commence pas à la vérité « d'une manière si pompeuse, mais elle ne finit pas non plus par « cette nécessaire décadence. Il est vrai qu'il y a des chutes. Il est « comme tombé du sein de son Père dans celui d'une femme mor- « telle, de là dans une étable, et de là encore, par divers degrés d'ab- « jection, jusqu'à l'infamie de la croix, jusqu'à l'obscurité du tom- « beau. J'avoue qu'on ne pouvait tomber plus bas : aussi n'est-ce « pas là le terme où il aboutit, mais celui d'où il commence à se « relever. Il ressuscite, il monte aux cieux, il y entre en possession « de sa gloire; et afin que cette gloire qu'il y possède soit déclarée « à tout l'univers, il en viendra un jour, avec une grande puissance, « juger les vivants et les morts. »

Je remarquerai, à l'occasion de ce dernier trait emprunté de l'Écriture, que les Pères aussi ne furent jamais si éloquents qu'ils le paraissent sous la plume de Bossuet. Il devient aussi grand qu'eux lorsqu'il s'appuie de leur autorité ou de leurs principes. Ce grand orateur les avait médités longtemps, surtout Tertulien, saint Chrysostome et saint Augustin; et ses sermons doivent apprendre aux orateurs chrétiens l'usage admirable qu'ils peuvent faire des Pères de l'Église. Au lieu de copier servilement des passages qui ne sont plus que des lieux communs, depuis que tout le monde s'en est servi, il s'approprie tout ce qu'il adopte; il n'est pas moins original lorsqu'il cite, et même quand il traduit, que lorsqu'il invente. Aussi, pour peu qu'on soit sensible aux beautés de l'éloquence, il est impossible de le lire de suite : de temps en temps une idée brusque et soudaine fait tomber le livre des mains, et force de suspendre la lecture pour se livrer au sentiment du trait dont on est frappé; et s'il est vrai que Bossuet lisait autrefois Homère pour s'enflammer en contemplant les peintures ravissantes de l'Iliade, on pourra lire ses sermons avec la même confiance et le même fruit, lorsqu'après un long travail on aura besoin de ranimer son imagination épuisée.

Nul orateur en effet n'est plus propre que l'évêque de Meaux à ins-

pirer de vastes pensées, à étendre la sphère de l'éloquence évangélique, et même à marquer fréquemment le terme de la perfection que l'esprit humain peut atteindre en ce genre. On pense communément que *Massillon* et *Bourdaloue* ont posé les limites de l'art si difficile de la chaire, et que, s'étant emparés des grands mouvements et des plus riches de l'art oratoire, ils n'ont plus laissé à leurs successeurs que la gloire assez médiocre de glaner à leur suite, ou de saisir dans les passions des hommes quelques nouvelles nuances. J'avais toujours soupçonné que cette erreur ne se serait point accréditée, si l'on avait pu lire les sermons de Bossuet, et je ne m'étais pas trompé. Admirons les productions du génie, mais n'ayons pas la témérité de lui assigner des bornes. Combien trouvera-t-on dans Bossuet de grandes beautés dont on n'avait jusqu'à présent aucune idée, et qu'on aurait cherchées vainement dans Massillon et dans Bourdaloue! Et combien d'autres beautés nouvelles et extraordinaires pourrait encore découvrir un grand orateur, même après Massillon, Bourdaloue et Bossuet!

Cet éloquent Massillon, doué par la nature d'un si beau talent, que l'étude de l'antiquité avait embelli d'un excellent goût, écrit plus souvent avec son esprit qu'avec son imagination : il est beaucoup plus paré dans son style, et il a cependant moins d'éclat que Bossuet. Son élocution enchanteresse ne saurait cacher à une critique clairvoyante son penchant à imiter et même à outrer les amplifications brillantes, mais quelquefois un peu lâches, de son modèle Cicéron, qui voulut peut-être les excuser, quand il en fit une règle de l'art oratoire, en prétendant, que pour mieux inculquer ce qu'on dit, il faut le répéter souvent, *sæpe testandum est.* (Orat., § 227.) L'évêque de Clermont écrit avec tant d'intérêt et de charme, qu'on peut avouer sans inquiétude pour sa gloire, qu'abusant quelquefois de la fécondité de son style, il commente et paraphrase trop ses idées. Son *petit carême*, si justement admiré, et qui me paraît cependant fort inférieur à son *Grand carême*, à son *Avent*, surtout à ses *conférences ecclésiastiques*, en fournit la preuve, je ne dis pas à chaque page, mais du moins dans chaque discours. Prenez-le à l'ouverture du livre : vous verrez qu'on ne trouve souvent, dans chaque alinéa, qu'une seule pensée, rendue avec autant d'élégance que de variété. Sans cette élocution ravissante où le vide des idées s'allie avec la précision du style, où l'abondance même ne se montre jamais verbeuse, élocution qui a toujours de nouveaux charmes pour les lecteurs sensibles, on ne lirait Massillon qu'une fois, et l'on se contenterait ensuite de ses ana-

lyses; mais ses sermons sont si supérieurement écrits, si touchants, si affectueux, qu'on les trouve trop courts : c'est un ami qui vous embrasse en vous reprochant vos fautes; et, malgré cette stérilité d'idées dont l'esprit murmure quelquefois, le cœur est tellement intéressé, et le goût si pleinement satisfait, en lisant ces discours enchanteurs, qu'ils vivront sans doute aussi longtemps que la langue française.

Je ne doute point que l'évêque de Clermont ne se fût lui-même aperçu de ces répétitions d'idées qui font quelquefois languir sa verve, s'il eût publié ses sermons avant sa mort. Il est des corrections de style surtout, et des phrases de remplissage, qu'on ne découvre jamais qu'à la lecture des *épreuves* imprimées; instructive manifestation d'une composition littéraire, seule révision où le goût exerce toute la rigueur de la critique. Massillon aurait remarqué sans doute le vide que l'impression eût rendu plus sensible dans les amplifications où sa prodigieuse facilité s'était exercée, selon une locution de collége, à *faire son thème en deux façons :* ce travail se serait borné à effacer tout ce qui se trouvait répété, sans que son talent eût besoin d'enrichir ses discours d'aucune addition. Ses éditeurs n'osèrent jamais se permettre le moindre retranchement dans ses manuscrits. Nous avons la certitude de les lire absolument conformes aux dernières copies qu'il en fit lui-même pour les livrer à l'impression. Il n'en est pas ainsi des sermons de Bourdaloue, que son éditeur, le père Bretonneau, a rendus publics avec tous les changements qu'il a jugés convenables, et auxquels on a même prétendu qu'il avait mêlé quelques-uns de ses propres discours, sans que cette accusation ait jamais été éclaircie.

Le grand dialecticien Bourdaloue, toujours conséquent, toujours nerveux, préférant aux mouvements passagers de l'onction, des preuves frappantes que le temps grave toujours plus profondément dans les esprits, mais touchant et pathétique lorsque la matière le comporte, appelant l'ensemble entier de la religion au développement de chacun de ses sujets, raisonneur éloquent, moraliste profond, et instruisant son éditeur avec l'attention de s'oublier, de se cacher toujours lui-même, Bourdaloue fera éternellement le désespoir des prédicateurs. La première partie de sa fameuse passion, *Dei virtutem*, etc., dont Bossuet pourtant avait développé la conception sublime dans son premier sermon pour l'exaltation de la croix, tome VII, in-4°, page 46, et dans laquelle Bourdaloue prouve admirablement que la mort du Fils de Dieu a été le triomphe de sa puissance, me paraît un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne. Rien ne

tient à côté de cette brillante partie, pas même la seconde, qui serait belle partout ailleurs. Bourdaloue est encore plus satisfaisant à la troisième lecture qu'à la première : plus on le lit, plus on l'admire. Je lui rends grâce de ce qu'il n'a pas connu ce misérable jeu de la phrase, qui dégraderait le génie, si le génie pouvait s'y abaisser, et de n'avoir jamais écrit que pour le besoin de sa pensée.

Je ne doute point que Bossuet ne fût né avec beaucoup plus de génie que Bourdaloue. Cependant les sermons de celui-ci sont mieux faits, plus finis, plus méthodiques ; et je n'en suis pas surpris, puisqu'ils ont été l'unique objet de ses immenses travaux. Si l'on compare pièce à pièce, Bourdaloue pourra quelquefois avoir l'avantage ; mais si l'on opposait trait à trait, il ne soutiendrait point ce parallèle. Bossuet est plus lumineux, plus original, plus extraordinaire, plus accablant [1]. Il montre et fait admirer une manière grande et ferme, une familiarité noble [2], des élans sublimes, des tableaux fiers et

[1] Voulez-vous un exemple de la vigueur avec laquelle Bossuet presse son auditoire ; prenez-le dans le premier sermon du recueil qu'on a publié, et jetez les yeux sur ce tableau de la misère des pauvres malades..... *Je prête ma voix à ceux-ci, parce qu'ils n'en ont point d'autre. Voyez quelle est leur nécessité. Nous naissons pauvres ; Dieu a commandé à la terre de nous fournir notre nourriture : ceux qui n'ont point ce fonds imposent un tribut à leurs mains ; ils exigent d'elles ce qui est nécessaire au reste du corps : voilà le second degré de misère. Quand ce fonds leur manque par l'infirmité, encore y a-t-il quelque recours ; la nature leur a donné une voix, des plaintes, des gémissements, dernier refuge des pauvres affligés pour attirer le secours des autres. Ceux dont je parle n'ont pas même ces moyens : ils sont contraints d'être renfermés : leurs plaintes ne sont entendues que de leur pauvre famille éplorée et de quelques-uns de leurs voisins, peut-être encore plus misérables qu'eux. Mais dans l'extrême misère, quand on a l'usage de son esprit libre, la nécessité fait trouver des inventions : le leur est accablé par la maladie, par les inquiétudes, et souvent par le désespoir. Dans une telle nécessité, puis-je leur refuser ma voix ?*

[2] Voici un tableau qu'on est agréablement surpris de trouver à la fin de son panégyrique de saint François de Sales. On ne peut désirer plus de sensibilité et plus d'intérêt dans une peinture morale. « Je vous « parlais tout à l'heure des changements que fait dans les cœurs l'amour « des enfants, et dont le plus remarquable est d'apprendre à se rabais- « ser. Voyez ce père, dit saint Augustin, quand il vient du palais, ou « il a prononcé des arrêts, où il a fait retentir tout le barreau du bruit « de son éloquence : retourné dans son domestique, parmi ses enfants, « il nous paraît un autre homme. Ce ton grave de voix s'est adouci, et « s'est changé en bégayement ; ce visage naguère si grave a pris tout « à coup un air enfantin. Une troupe d'enfants l'environne ; et ils « ont tant de pouvoir sur ses volontés, qu'il ne peut leur rien re-

imposants, des transitions brusques et cependant toujours naturelles [1], un grand nombre de ces vérités intimes qu'on ne découvre qu'en creusant profondément dans son propre cœur, une majesté d'idées et une vigueur d'expressions qui lui sont propres. Ses discours offrent un genre d'éloquence absolument à part, où rien ne paraît sauvage, quoique tout y soit original. Son imagination s'allie si naturellement aux couleurs de la plus haute poésie, et s'élève même avec tant de facilité au ton le plus épique d'Homère, qu'on n'est étonné que par réflexion d'un langage si nouveau dans la bouche d'un orateur chrétien, et néanmoins si heureusement adapté à la chaire évangélique. N'est-ce pas son propre génie qu'il célèbre? N'est-ce pas lui-même qu'il peint à son insu vers la fin du premier point de son panégyrique de saint Paul, lorsqu'après avoir présenté et approfondi le prodigieux contraste de la manière d'écrire et du *style rude* de cet apôtre, avec les succès prodigieux et la *simplicité toute-puissante de ce barbare dans Athènes et dans Rome*, il achève de développer toute sa pensée par une comparaison lumineuse et sublime? « Une puissance « surnaturelle, dit-il, se mêle à l'auguste simplicité de ses paroles. « De là vient une vertu plus qu'humaine qui ne flatte pas les oreilles, « mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un « grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force « impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son ori-

« fuser, que ce qui leur nuit. Puisque l'amour des enfants produit ces « effets, ne vous étonnez pas si la charité donnant des sentiments ma- « ternels, particulièrement aux pasteurs des âmes, inspire en même temps « la condescendance: elle accorde tout, excepté ce qui est contraire au « salut. La charité, dit saint Augustin, enfante les uns, s'affaiblit avec « les autres; elle a soin d'édifier ceux-ci, elle craint de blesser ceux-là; « elle s'abaisse vers les uns, et elle s'élève vers les autres : douce pour « certains, sévère à quelques-uns, ennemie de personne, elle se montre « la mère de tous; elle couvre de ces plumes molles ses tendres pous- « sins; elle appelle d'une voix pressante ceux qui se plaignent, et les « superbes qui refusent de se rendre sous ses ailes caressantes devien- « nent la proie des oiseaux voraces. » *Ipsa caritas alios parturit, cum aliis infirmatur; alios curat ædificare, alios contremiscit offendere; ad alios se inclinat, ad alios se erigit; aliis blanda, aliis severa; nulli inimica, omnibus mater;... languidulis plumis teneros fœtus operit, et susurrantes pullos contracta voce advocat; cujus blandas alas refugientes superbi, præda fiunt alitibus.* Saint Augustin, De catechisandis rudibus, cap. XV, tom. VI, pag. 279. *Ibid.* cap. X, pag. 274.

[1] Boileau disait, en parlant des *Caractères* de la Bruyère, que cet ouvrage était digne de la réputation dont il jouissait; mais que l'auteur avait éludé la partie la plus difficile de l'art d'écrire, les transitions.

« gine; ainsi cette vertu qui est contenue dans les épîtres de saint « Paul conserve, dans la simplicité même de son style, toute la vi- « gueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend. » Je ne connais rien de plus juste, de plus riche et de plus pompeux en fait de similitudes dans les orateurs anciens et modernes [1].

On reconnaît éminemment, dans les écrits de Bossuet, le ton et l'accent d'un prophète : c'est l'Isaïe de la loi nouvelle. Il s'attache à épouvanter l'homme; et lorsqu'il l'a effrayé par ses menaces, il le livre aux remords pour achever sa conversion. *M. Bossuet se bat à outrance avec son auditoire,* disait madame de Sévigné : *tous ses sermons sont des combats à mort.*

Ce qui donne le plus de plénitude et de substance aux sermons de Bossuet, c'est l'usage admirable qu'il fait de l'Écriture sainte. Voilà l'inépuisable mine dans laquelle il trouve ses preuves, ses comparaisons, ses exemples, ses transitions et ses images. On le voit sans cesse éclaircir l'Ancien Testament par le Nouveau, saisir l'économie de la religion, et en combiner les parties pour en faire un tout harmonieux et sublime. Au lieu de citer les livres saints en fastidieux érudit, il s'en sert en orateur plein de nerf et de verve. Il ne

[1] Voici le morceau par lequel Bossuet prépare cette comparaison. « Le discours de saint Paul, bien loin de couler avec cette douceur « agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les ora- « teurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas encore as- « sez pénétré; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles « fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, MES « FRÈRES, n'en rougissons pas : le langage de l'apôtre est simple, mais « ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise « la philosophie, JÉSUS-CHRIST lui tient lieu de tout; et son nom qu'il « a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite divinement, rendent « sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien « dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, « il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; « malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon « n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine; il « prêchera JÉSUS-CHRIST dans Athènes, et le plus savant de ses séna- « teurs passera de l'aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera en- « core plus loin ses conquêtes; il abattra aux pieds du Sauveur la ma- « jesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera « trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome « même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse du monde se « tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses « citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de « son Cicéron. » On n'imagine rien et il n'y a rien au delà d'une pareille éloquence.

rapporte pas sèchement des passages, mais il présente des traits qui forment des tableaux ; et il fond si bien les pensées de l'Écriture avec les siennes, qu'on croirait qu'il les crée, ou du moins qu'elles ont été conçues exprès pour l'usage qu'il en fait. Veut-il nous montrer un roi désabusé des grandeurs du monde ; il répète les longs gémissements de David Veut-il exciter la pitié et attendrir ses auditeurs, pour mieux les émouvoir ; il fait pleurer avec lui le pathétique Jérémie, et les accents de Jérémie semblent acquérir, en passant par son organe, une nouvelle énergie pour peindre les calamités de Sion.

Mais alors, peu satisfait d'exciter une première émotion, il en poursuit le progrès avec une onction toujours croissante : il pénètre profondément tous les cœurs de l'intérêt qu'il a fait naître ; il les presse de tous les mouvements et les environne de tous les tableaux qui peuvent en prolonger le sentiment : bien différent, par une méthode si oratoire et si apostolique, du prédicateur dont parle Érasme dans son *Orateur chrétien*, lequel, par une autre théorie plus favorable à son amour-propre qu'avantageuse pour le triomphe de la morale, ne manquait jamais de descendre brusquement de chaire, dès qu'il voyait couler quelques larmes dans son auditoire.

L'Écriture est la source la plus abondante de ces développements pathétiques ; c'est là surtout que le génie de Bossuet sait les découvrir. Tout en effet, dans un sermon, doit être tiré de la Bible, ou du moins avoir la couleur des livres saints : c'est le vœu de la religion, c'est même le précepte du bon goût. L'orateur sacré qui veut exceller dans son art ne saurait donc s'accoutumer de trop bonne heure à méditer tous les jours les oracles sacrés, la plume à la main : s'il attend le moment de la composition pour ramasser des passages déjà connus, il ne sera ni lumineux ni original, et cet étalage d'une érudition indigeste ne frappera et ne trompera jamais personne. On distingue sans peine le véritable savant qui a fait des études approfondies, de tous ces érudits de dictionnaires ou d'abrégés, qui empruntent toujours et ne tirent rien de leur propre fonds. Ces stériles compilateurs ont beau se surcharger de citations et de commentaires, ils plient sous le poids d'un trésor qui ne leur appartient pas : ils n'en sont que plus pauvres. On les voit, pour ainsi dire, copier au besoin des livres ouverts devant eux ; et ils ne forment que des centons sans unité, sans intérêt, plus propres à étouffer la pensée qu'à l'embellir et à prolonger le mouvement oratoire. Au contraire, l'écrivain solidement instruit incorpore ce qu'il crée avec ce qu'il sait ; et ses connaissances se fondent d'autant plus aisément avec ses idées,

qu'elles ont contracté une certaine alliance, par le long séjour qu'elles ont fait ensemble dans son esprit. On est bien certain que Bossuet n'avait point l'Écriture sainte sous les yeux lorsqu'il composait ses sermons, et qu'il l'avait étudiée pendant longtemps, avant de prendre la plume. Je ne lui connais qu'un seul rival dans cette partie des talents du prédicateur : c'est l'immortel Fénelon, dans son discours pour le sacre de l'électeur de Cologne, l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'éloquence moderne.

Les sermons de Bossuet sont remplis de l'Écriture et des Pères. On ne lui contestera point l'honneur de partager avec Bourdaloue la prééminence sur tous les orateurs chrétiens, dans l'art d'employer la tradition; et les beautés qu'il en tire pour enrichir ses discours attestent assez combien une pareille étude féconde le génie. Qu'il me soit permis de citer à ce sujet, comme un exemple bien frappant de l'éloquence des Pères de l'Église, la belle harangue que saint Jean Chrysostome met dans la bouche de l'évêque Flavien, au moment où ce vertueux prélat vient demander grâce à l'empereur Théodose en faveur des habitants d'Antioche. Ce discours ne saurait trop être connu. C'est uniquement pour prévenir les regrets du lecteur, que je vais reproduire en entier sous ses yeux cette espèce d'épisode oratoire, dont je ne puis lui rappeler les principales beautés sans le rapporter dans toute son étendue, quoique cet éloquent plaidoyer puisse paraître un peu long dans son ensemble, et même en quelque sorte étranger aux sermons de Bossuet.

« Prince, notre ville infortunée a souvent été comblée de vos « bienfaits; et vos libéralités, qui faisaient autrefois sa gloire, sont « aujourd'hui pour elle un nouveau sujet de honte et de douleur. « Détruisez Antioche jusqu'aux fondements, réduisez-la en cendres, « faites périr jusqu'à nos enfants par le tranchant de l'épée; nous « méritons de plus sévères châtiments, et toute la terre, épouvantée « de notre supplice, avouera qu'il est encore au-dessous de notre in- « gratitude. Déjà nous ne saurions plus rien ajouter à notre malheur. « Accablés de votre disgrâce, nous sommes un objet d'horreur pour « tout le reste de votre empire. Nous avons offensé dans votre per- « sonne l'univers entier; il s'élève aujourd'hui contre nous, prince, « plus fortement que vous-même : il ne reste donc plus qu'un seul « remède à nos maux. Imitez la bonté de Dieu; outragé par ses créa- « tures, il leur a ouvert les cieux. J'ose le dire, grand prince, si vous « nous pardonnez, nous devrons notre salut à votre indulgence, mais « vous devrez à nos attentats l'éclat d'une gloire nouvelle; nous vous

« aurons préparé par notre crime une couronne plus brillante que « celle dont Gratien a orné votre front : vous ne la tiendrez que de votre « vertu. On a détruit vos statues : ah ! qu'il vous est facile d'en ré- « tablir qui soient infiniment plus précieuses ! Ce ne seront point des « statues muettes et fragiles, exposées dans les places publiques aux « caprices et aux injures : ouvrages de la clémence, et immortelles « comme la vertu même, celles-ci seront placées dans tous les cœurs, « et vous aurez autant de monuments honorables qu'il y a d'hommes « sur la terre, et qu'il y en aura jamais. Non, les exploits guerriers, « les trésors, la vaste étendue d'un empire, n'attirent point aux « princes une gloire aussi pure et aussi durable que la bonté et la « clémence. Rappelez-vous les outrages que des mains séditieuses « firent aux statues de Constantin, et les suggestions de ses courtisans « qui l'excitaient à la vengeance. Vous savez que ce prince, portant « alors la main à son front, leur répondit en souriant : *Rassurez-vous, « je ne suis point blessé.* On a oublié une grande partie des victoires « de cet empereur ; mais cette parole a survécu à ses trophées ; elle « sera entendue des siècles à venir, et elle lui méritera les « éloges et les bénédictions de tous les âges. Mais qu'est-il besoin « de vous proposer des exemples étrangers ? Il ne faut vous rap- « peler que vos propres actions. Souvenez-vous donc de ce soupir « généreux que la clémence fit sortir de votre bouche, lorsqu'aux « approches de la fête de Pâques, annonçant, par un édit, aux « criminels leur pardon, et aux prisonniers leur délivrance, vous « ajoutâtes : *Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts !* « O grand prince ! vous pouvez faire aujourd'hui ce miracle. Antioche « n'est plus qu'un tombeau, ses habitants ne sont plus que des cada- « vres, ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mérité ; vous pou- « vez d'un seul mot leur rendre la vie. Si vous faites grâce à mon « troupeau, les infidèles s'écrieront : *Qu'il est grand le Dieu des « chrétiens ! des hommes il sait faire des anges ; il les élève au- « dessus de la nature.* Ne craignez pas que l'impunité corrompe « vos autres villes : hélas ! notre sort ne peut qu'épouvanter. Trem- « blant sans cesse, regardant chaque nuit comme la dernière, chaque « jour comme celui de notre supplice, fuyant dans les déserts, en « proie aux bêtes féroces, cachés dans les cavernes, dans les creux « des rochers, nous donnons au reste du monde l'exemple le plus ef- « frayant. Détruisez donc Antioche, mais détruisez-la comme autre- « fois le Tout-Puissant détruisit Ninive : effacez notre crime par le « pardon ; anéantissez la mémoire de notre attentat en faisant naître

« dans tous les cœurs la reconnaissance et l'amour. Il est aisé d'in-
« cendier des maisons, de renverser des murailles; mais changer
« tout à coup des citoyens parjures en sujets fidèles et affectionnés,
« c'est l'effet d'une vertu divine. Quelle conquête une seule parole
« peut vous procurer! elle vous gagnera la tendresse de tous
« les hommes. Quelle récompense vous recevrez de l'Éternel!
« il vous tiendra compte, non-seulement de votre bonté, mais
« encore de toutes les actions de miséricorde que votre exemple
« engendrera dans la suite des siècles. Prince invincible, ne rou-
« gissez pas de céder à un faible vieillard, après avoir résisté à vos
« plus braves officiers : ce sera céder au souverain des empereurs,
« qui m'envoie pour vous présenter l'Évangile, et vous dire de sa
« part : *Si vous ne remettez les offenses commises contre vous,*
« *votre Père céleste ne vous remettra pas les vôtres.* Représentez-
« vous ce jour terrible, où les princes et les sujets comparaîtront au
« tribunal de la suprême justice, et croyez que vos fautes seront alors
« effacées par le généreux pardon que vous nous aurez accordé. Pour
« moi, je vous le proteste, grand prince, si votre juste indignation
« s'apaise, si vous rendez à notre patrie votre bienveillance, j'y re-
« tournerai avec joie, j'irai bénir avec mon peuple la bonté divine, et
« célébrer la vôtre. Mais si vous ne jetez plus sur Antioche que des
« regards de colère, je le jure devant vous, mon peuple ne sera plus
« mon peuple, je ne le reverrai plus; j'irai dans une retraite éloignée
« cacher ma honte et mon affliction; j'irai pleurer jusqu'à mon der-
« nier soupir le malheur d'une ville qui aura rendu implacable pour
« elle seule le plus humain et le plus doux de tous les princes [1].

Le courroux de Théodose ne résista pas à l'éloquence de Flavien. Ce seul morceau suffirait pour placer parmi les plus grands orateurs saint Jean Chrysostome, qui nous l'a transmis, et qui l'avait sans doute composé. Un tel monument prouve aussi que l'étude de la tradition n'est point un travail perdu pour les orateurs chrétiens. L'évêque de Meaux tire souvent des écrits des Pères plusieurs traits non moins véhéments pour frapper son auditoire, et des raisonnements pressants, qui donnent à ses discours autant de solidité que d'éclat. Trop éclairé lui-même pour supposer ses auditeurs assez instruits, soit des vérités de la foi, soit des devoirs de la morale, il enseigne toujours avec la facilité et la profondeur d'un grand maître. Cependant ce sublime orateur n'attiédit point sa verve en s'enfonçant dans

[1] Traduction littérale de saint Jean Chrysostome, homél. II, chap. 3.

les arides discussions de la controverse. Malgré son penchant pour la dialectique, il sort de l'école, et toujours théologien, sans affecter de le paraître, il met plus de religion pratique dans ses sermons que de théologie. Son génie s'enrichit, s'élève, se féconde dans les livres saints; et je ne doute pas que ses discours ne fassent rougir les orateurs chrétiens qui ont abandonné l'enseignement de la religion, pour disserter en chaire sur la morale, sur la politique, ou sur l'histoire profane. Je leur adresserai, en leur montrant les chefs-d'œuvre de Bossuet, ce vers si sublime de Perse:

Virtutem videant, intabescantque relicta.

Ils n'instruisent point, ils ne touchent point, et cependant ils ont besoin d'avoir beaucoup d'esprit pour prêcher si mal. S'ils ne cherchent que la réputation, je leur prédis qu'ils obtiendraient une gloire plus brillante et surtout plus durable par des sermons que par des discours. La manie du bel esprit, ridicule même dans les productions purement littéraires, devient absurde lorsqu'on veut instruire et émouvoir; elle étouffe le sentiment, dessèche la composition, et est absolument incompatible avec la véritable éloquence. Non, jamais les ministres des autels ne prêcheront plus utilement pour leur propre renommée, qu'en prêchant efficacement pour le salut de leur auditoire. Des larmes! des larmes! voilà les seuls applaudissements dignes des orateurs chrétiens.

Si l'on excepte quelques traits déjà connus, dont l'évêque de Meaux a voulu enrichir ses oraisons funèbres ou ses ouvrages ascétiques, on ne trouvera rien dans ses sermons qui ressemble à ce que l'on a écrit pour la chaire. Ces esquisses même portent l'empreinte du génie, et j'invite les jeunes orateurs à les remplir, pour se former le goût. On observera en lisant Bossuet, et surtout si l'on entreprend de finir quelques-uns des sermons dont il s'est contenté de tracer le plan, combien l'érudition est utile à l'éloquence. Tout ce que les hommes ont pensé est du ressort de l'orateur; et rien de ce qui intéresse l'histoire, les lois, les mœurs, les sciences et les beaux-arts, ne lui est étranger. Bossuet fait servir avec autant de mesure que de goût, au profit de son éloquence, à la progression et à la force de ses preuves, l'étude profonde qu'il avait faite de la théologie scolastique, et même cet enchaînement d'une dialectique serrée et pressante, que des esprits vulgaires croient opposée au genre oratoire, mais que le talent et le goût y savent merveilleusement adapter, et sans laquelle on ne serait en chaire qu'un verbeux déclamateur.

Bossuet a traité un grand nombre de sujets neufs et admirables, et qui paraîtraient même encore nouveaux aujourd'hui, puisque, par je ne sais quelle fatalité, les prédicateurs semblent les avoir bannis de la chaire. Cependant il faut avouer qu'il n'est pas toujours également heureux dans ses choix; et rien ne prouve mieux que la différence de ses sermons, combien l'éloquence dépend de la matière que l'on traite. D'ailleurs, toujours fidèle à son plan d'instruction, il prêchait souvent plusieurs fois sur le même sujet: or, ses discours étaient tellement pleins, qu'après avoir épuisé lui-même, et les vérités fondamentales de religion, et les ressources de l'art oratoire, il ne pouvait plus se soutenir à la hauteur de ses premières idées. Chacun de ses sermons renferme des beautés dignes de lui: il n'en est presque aucun où l'on ne puisse le reconnaître. Mais on est étonné de la distance qu'il y a quelquefois de l'un à l'autre. Bossuet ne pouvait pas toujours être le Bossuet du *grand Condé*, de la *duchesse d'Orléans*, ou de la *reine d'Angleterre* [1]. L'aigle s'élève au plus

[1] On reconnaît quelques traits de ressemblance avec Bossuet, dans cet admirable portrait que Cicéron nous a tracé de l'orateur Galba, si prodigieusement inférieur à l'évêque de Meaux, qu'il faut toujours mettre, en éloquence, hors de toute comparaison. *Quem fortasse vis non ingenii solum sed etiam animi, et naturalis quidam dolor dicentem incendebat, efficiebatque ut et incitata, et gravis, et vehemens esset oratio: dein cum otiosus stylum prehenderat motusque omnis animi tanquam ventus hominem defecerat, flaccescebat oratio; quod iis, qui limatius dicendi consectantur genus, accidere non solet; propterea quod prudentia nunquam deficit oratorem, qua ille utens eodem modo possit et dicere et scribere. Ardor animi non semper adest, isque cum consedit, omnis illa vis et quasi flamma oratoris extinguitur.* (Brutus, de claris oratoribus, 24.)

« Lorsque Galba parlait en public, son éloquence était peut-être en-
« flammée, non-seulement par un certain feu d'imagination, et surtout
« par les élans de son âme, mais encore par je ne sais quel pathétique
« naturel, dont les mouvements donnaient à ses plaidoyers de la rapi-
« dité, du poids et de la véhémence. Mais dès qu'il prenait ensuite la
« plume pour écrire à loisir ce qu'il avait improvisé, toute cette agita-
« tion dont il avait été ému venant à se calmer, son discours sans res-
« sort et sans ardeur se ralentissait tout à coup comme un vent qui tombe,
« et dont le souffle est bientôt insensible. Cette inégalité ne se fait pas
« remarquer ordinairement dans les écrivains qui ont une manière plus
« soignée. La sagesse de l'esprit et le goût, en n'abandonnant jamais
« un pareil orateur, le mettent toujours en état de parler et d'écrire avec
« la même correction. La chaleur de l'âme, au contraire, ne peut pas
« se soutenir habituellement au même degré; et quand elle est épui-
« sée, toute cette verve, et pour ainsi dire cette flamme, s'éteignent aus-
« sitôt dans l'esprit de l'orateur. »

haut des airs, il tombe. L'insecte qui rampe ne saurait tomber. Il ne faut donc pas être surpris des inégalités qu'on voit non-seulement entre ces discours comparés, mais encore dans le même discours. Tout grand orateur est nécessairement inégal : quand même son génie n'aurait pas besoin de ces intervalles de repos pour prendre haleine, les règles de l'art oratoire, qui ne permettent pas de chercher à produire sans cesse un grand effet, l'obligeraient de ralentir de temps en temps son essor ; car celui qui veut être toujours sublime ne l'est jamais.

Il est vrai que les chutes de Bossuet [1] sont presque aussi étonnantes que ses plus grandes beautés. Après ces élans sublimes, où l'on trouve la majesté des idées, la progression des mouvements, la magnificence des images, le choix des expressions, l'harmonie du style, chaque période finie avec soin, liée avec la phrase qui la précède et fondue avec celle qui la suit, on est frappé de la plus vive admiration, et l'on se dit à soi-même que nul écrivain n'égale, comme écrivain et comme orateur, l'*aigle brillant de Meaux*. Mais Bossuet est assez grand pour qu'il soit permis à tous ses lecteurs d'avouer ses fautes. Il faut donc convenir qu'il devient, de loin en loin, un peu dissertateur, et qu'il porte quelquefois la familiarité du style jusqu'à la négligence : c'est que tous les extrêmes se touchent, et qu'entre un trait burlesque et un trait sublime, il n'y a souvent qu'une ligne. L'homme d'un grand talent monte si haut, qu'on le perd de vue; s'il s'arrête un seul instant, il s'abat, et plus son vol était hardi, plus sa chute est profonde ; au lieu que l'écrivain médiocre est séparé de ces abîmes par l'immensité des espaces intermédiaires qui, en l'éloignant de la région du génie, le préservent nécessairement de ses écarts ; et de même qu'il s'élève sans devenir grand, il déchoit sans se trouver fort au-dessous des lieux communs qui forment son élément ordinaire. Aussi peut-on observer qu'il est beaucoup plus aisé de parodier un chef-d'œuvre plein de génie, et surtout les plus beaux endroits de ce chef-d'œuvre, qu'un ouvrage médiocre. C'est le concours d'une multitude de circonstances qui forme le sublime : changez-en une

[1] Je n'en citerai aucun exemple, par respect pour ce grand homme. Ma plume se refuse à relever des fautes de goût qu'il aurait très-certainement corrigées, s'il eût publié lui-même ses sermons; mais il me semble que les éditeurs devaient se charger de ce soin, et qu'on ne les accuserait point d'avoir altéré les originaux de Bossuet, s'ils s'étaient bornés à corriger toutes ces négligences de style, sans rien ajouter aux manuscrits de l'évêque de Meaux.

seule, substituez même dans une phrase un mot à une autre expression synonyme en apparence, mais sans noblesse et sans harmonie, l'enflure, l'exagération, le ridicule, vont frapper tous les esprits, et vous rirez du même trait oratoire qui enlevait votre admiration, ou qui vous arrachait des larmes.

On ne se contentera peut-être point de reprocher à Bossuet quelques intervalles d'assoupissement qui rappellent le *sommeil* d'Homère. J'ai connu des gens de lettres qui, n'ayant jamais lu la vingtième partie des productions de ce grand homme, établissaient dans leur *étroit cerveau*, comme un dogme fondamental en matière de goût, que c'est un écrivain sans style. Si par style on entend la froide monotonie des antithèses, les énigmes qu'on appelle réticences, le ton du madrigal, les petites phrases épigrammatiques, la prétention de montrer partout de l'esprit, le néologisme à la mode, les grands mots alambiqués, et cette frénésie épileptique qu'on ose appeler chaleur oratoire, il faut avouer que Bossuet n'a point de style, car il n'a certainement pas celui-là. Mais si l'on attache à ce mot l'acception qu'il doit avoir en éloquence, c'est-à-dire, si le style n'est autre chose que l'art de présenter ses idées; s'il suffit, pour bien écrire, d'être hardi avec sagesse, clair, simple, noble, pur, précis, varié, pittoresque, véhément, harmonieux, périodique; s'il ne faut que donner aux expressions le ton du sujet, aux métaphores la couleur de l'image, aux mouvements du discours les élans de l'âme, aux tours oratoires le caractère de la passion, l'accent et le trait du sentiment; si le style en un mot n'est que la peinture ou plutôt la représentation de la pensée avec tous ces caractères divers, contempteurs de Bossuet, humiliez-vous devant un si grand génie que vos regards ne peuvent atteindre dans une si haute région, et lisez ses écrits jusqu'à ce que vous appreniez enfin à les sentir et à les admirer! Vos yeux, accoutumés à l'élégante symétrie de nos jardins, ne sauraient-ils donc plus contempler l'antique majesté des forêts?

Quelque frappant [1] que soit le style de Bossuet, il n'en est pas

[1] L'éloquence de Bossuet est toujours frappante, parce que ce grand orateur n'écrit jamais sans que son esprit soit animé par une forte passion. Au lieu de ne rechercher que des beautés accessoires, il s'attache aux seules beautés principales; et il les tire toutes du fond même de ses sujets. C'est pour s'être écartés de cette dernière règle de l'art oratoire, que plusieurs écrivains, nés avec beaucoup d'esprit, et même du talent, ne produisent cependant aucun effet dans la carrière de l'éloquence.

moins naturel : et malgré les digressions abstraites [1] auxquelles il s'arrête quelquefois en traitant les mystères, surtout au commencement de ses premières parties, on voit qu'il a écrit de verve tous ses sermons, et qu'il ne perd jamais l'accent d'une inspiration soudaine et involontaire. Ses plans, partie fondamentale et la plus difficile du travail de l'orateur, sont ordinairement vastes et heureux. On con-

[1] On ne saurait trop éviter, dans les assemblées publiques, les matières abstraites qui sont étrangères à la plupart des auditeurs, et inintelligibles pour les esprits vulgaires. Cicéron était bien convaincu de cette règle du goût, puisqu'il décide, dans son *Traité des orateurs illustres*, qu'un discours qui n'obtient point l'approbation du peuple ne mérite jamais le suffrage des savants. Lorsqu'il défendit la cause du poëte Archias, il embellit cette harangue d'une très-belle apologie de l'étude, que tous les gens de lettres savent par cœur. Cependant, quoique cet éloge de la littérature fût amené naturellement par son sujet quoiqu'il fût d'ailleurs écrit d'un style clair et à la portée de tous ses auditeurs, Cicéron crut devoir demander grâce, dans son exorde, pour une digression si peu familière au peuple romain. Une pareille précaution oratoire prouve que ce grand orateur regardait toutes les dissertations métaphysiques comme très-opposées à la véritable éloquence. Voici le second paragraphe de ce plaidoyer : *Sed ne cui vestrum mirum esse videatur, me in quæstione legitima, et in judicio publico, quum res agatur apud prætorem populi romani, lectissimum virum, et apud severissimos judices, tanto conventu hominum ac frequentia, hoc uti genere dicendi, quod non modo a consuetudine judiciorum, verum etiam a forensi sermone abhorreat, quæso a vobis, ut in hac causa mihi detis hanc veniam, accommodatam huic reo, vobis, quemadmodum spero, non molestam; ut me pro summo poeta atque eruditissimo homine dicentem, hoc concursu hominum litteratissimorum, hac vestra humanitate, hoc denique prætore exercente judicium, patiamini de studiis humanitatis ac litterarum paulo loqui liberius; et in ejusmodi persona quæ propter otium ac studium minime in judiciis periculisque tractata est uti prope novo quodam et inusitato genere dicendi. Quod si mihi a vobis tribui concedique sentiam*, etc.

L'esprit de Cicéron était tellement préoccupé du danger auquel il s'exposait en traitant des détails abstraits, et quelquefois peut-être supérieurs à l'intelligence commune de ses auditeurs, qu'il termina son plaidoyer en réclamant de nouveau l'indulgence publique pour cet épisode. *Quæ de causa dixi, judices, ea confido probata esse omnibus : quæ non fori, neque judiciali consuetudine, et de hominis ingenio, et communiter de ipsius studio locutus sum, ea, judices, a vobis spero esse in bonam partem accepta; ab eo qui judicium exerset, certe scio.* Pro Archia poeta.

Je ne saurais rappeler l'éloquence de Cicéron à la tête des sermons de Bossuet, sans faire observer que dans son discours sur la *pénitence*, où l'on admire la verve de l'orateur et l'originalité de sa composition, l'évêque de Meaux a imité très-heureusement un beau morceau de Cicéron, tiré de sa harangue pour Ligarius.

çoit aisément que Bossuet ne peut guère se renfermer que dans un grand espace : encore cet espace est-il souvent trop étroit, et son génie en sort comme par bonds. C'est ordinairement dans ces épisodes, ou si l'on veut dans ces écarts, qu'il est sublime ; mais alors l'admiration qu'il inspire justifie l'irrégularité de sa marche, et fait sentir vivement le besoin qu'il avait de prendre son essor pour mettre ses sentiments ou ses idées en liberté.

On lui pardonnera donc plus aisément de perdre quelquefois son sujet de vue, que de l'annoncer avec trop de recherche. J'ai cru apercevoir de la prétention dans la manière dont il présente quelques-uns de ses sujets. Si l'éloquence sacrée tolère les divisions, elle est trop austère du moins pour souffrir en chaire les antithèses puériles, que Fénelon appelait *des tours de passe-passe* [1]. C'est une perte de temps que les orateurs doivent éviter, ne fût-ce que pour cacher à l'auditoire le misérable emploi qu'ils ont fait de leurs loisirs. Lorsque Bossuet composa ses discours, les divisions maniérées étaient fort à la mode. On en retrouve, mais rarement, des exemples dans cette édition, comme un monument du tribut que les plus grands hommes sont quelquefois obligés de payer au mauvais goût de leur siècle. La Bruyère [2] se moque très-ingénieusement des prédicateurs qui pirouettent en quelque sorte sur leurs divisions. « Depuis trente « années, dit-il, on prête l'oreille aux rhéteurs, aux déclamateurs, « aux énumérateurs; on court ceux qui peignent en miniature. Il « n'y a pas longtemps qu'ils avaient des chutes ou des transitions si « ingénieuses, quelquefois même si vives et si aiguës, qu'elles pou- « vaient passer pour des épigrammes. Ils les ont adoucies, je le veux, « et ce ne sont plus que des madrigaux ; ils ont toujours, d'une né- « cessité indispensable et géométrique, trois sujets admirables de « vos attentions; ils prouveront une telle chose dans la première « partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, et cette « autre dans la troisième. Ainsi vous serez convaincus d'abord d'une « certaine vérité, et c'est leur premier point; d'une autre vérité, et « c'est leur second point; et puis d'une autre vérité, et c'est leur « troisième point. De sorte que la première réflexion vous instruira « d'un principe des plus fondamentaux de votre religion ; la seconde, « d'un autre principe qui ne l'est pas moins ; et la dernière réflexion, « d'un troisième et dernier principe le plus important de tous, qui « est remis pourtant, faute de loisir, à une autre fois. Enfin, pour

[1] Dial. sur l'éloq.
[2] Chapitre des *Prédicateurs*.

« reprendre et abréger cette division et former un plan..... Encore, « dites-vous? et quelles préparations pour un discours de trois quarts « d'heure!..... Il semble, à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la « grâce de la conversion soit attachée à ces énormes partitions. »

Malgré cette prétention au bel esprit, qui paraîtra sans doute fort extraordinaire dans la jeunesse même d'un écrivain tel que Bossuet, et qu'il lui aurait été facile d'éviter s'il avait revu ses sermons, je ne connais aucun livre dont la lecture, ou plutôt l'étude, puisse être plus utile à un prédicateur, que les discours de ce grand homme. Ce n'est pas que les plagiaires doivent se flatter de le mettre impunément à contribution; car leur petite manière formerait, avec le génie de Bossuet, un contraste qui avertirait bientôt du larcin. Il n'y a donc qu'à beaucoup admirer dans ces discours : on n'y trouve rien à prendre. Ces corsaires de la littérature, qui parlent toujours aux dépens de ceux qui ont pensé, sont redoutables pour les auteurs riches en réflexions, mais qui n'ont pas connu le mérite du style; et en effet, il suffit de savoir bien écrire pour s'approprier leurs plus beaux traits, puisque toute idée reste à celui qui l'exprime le mieux. Mais qui s'est jamais mieux exprimé que Bossuet? Il est impossible de lui ravir ses pensées, sans enlever et les expressions et les images dont il les a revêtues. L'unique manière d'enrichir de ses idées un sermon qu'on débite en chaire, consiste donc à le citer avec autant de respect que si l'on répétait le texte d'un Père de l'Église. Eh! ne l'est-il pas en effet dans l'opinion publique?

Toute la véhémence du génie de Bossuet éclate dans ces nouveaux sermons, où les connaisseurs découvriront une foule de grands morceaux oratoires qu'ils placeront parmi ses plus beaux titres littéraires. Un écrivain qui n'en aurait point d'autres serait sûr de l'immortalité; mais Bossuet est si riche, qu'il a pu perdre, impunément pour sa réputation, tous ces chefs-d'œuvre; et c'est le comble de sa gloire de n'en avoir pas eu besoin jusqu'à nos jours, pour être compté avec justice parmi nos plus grands hommes.

Il n'est aucun de ses sermons, sans en excepter même les fragments, dans lequel on ne reconnaisse des traces d'un écrivain original, et où l'on n'admire quelques-uns de ces traits de génie qui assurent l'immortalité aux productions oratoires. Or, dès que j'aperçois des beautés du premier ordre, je ne dispute plus contre mon plaisir; j'aurais honte de relever des négligences de style dans des ouvrages que l'auteur n'a jamais songé à finir, et je m'abandonne pleinement aux transports d'admiration qui s'élèvent aussitôt dans

mon âme. Qu'on ne m'accuse cependant point de me laisser égarer par un aveugle enthousiasme pour Bossuet, et de me borner à des éloges vagues, au lieu d'indiquer en détail ceux de ses sermons que je regarde comme des chefs-d'œuvre; car je n'éprouverais ici que l'embarras du choix, s'il fallait déterminer les objets de ma préférence.

Indépendamment du grand chef-d'œuvre sur l'*Unité de l'Église*, dans lequel l'évêque de Meaux, s'élevant au-dessus de tous les sermons et même des siens propres, nous donne l'idée la plus savante, la plus solide et la plus sublime de la constitution de l'Église, qu'il explique en présence de l'assemblée à jamais mémorable du clergé en 1681, mon admiration peut indiquer avec une confiance particulière, en totalité ou du moins en partie, aux amateurs de l'éloquence sacrée, un grand nombre de discours que Bossuet paraît avoir travaillés avec plus de soin; entre autres, ses sermons sur les devoirs des rois, sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Église, sur la nécessité de travailler à son salut, sur Jésus-Christ comme objet de scandale, sur les vices de l'*honneur* du monde, sur la justice, sur l'honneur, sur l'impénitence finale, sur les jugements humains, sur l'ambition, sur la vie cachée en Dieu, sur la Providence, sur la divinité de la religion (*commencement de la troisième partie*), sur l'incarnation, sur la nativité, sur le jugement dernier et la résurrection (*les péroraisons*), sur la présentation, sur la passion (*la seconde partie de la troisième passion*), sur la charité fraternelle et sur ses obligations, sur la mort, sur la pénitence, sur l'exaltation de la croix (*le premier sermon*), sur la colère du Sauveur, sur les raisons de se soumettre à la parole de Dieu, sur les causes de la haine pour la vérité, sur la nécessité de la pénitence, sur l'esprit du christianisme, sur les anges gardiens, sur la prédication évangélique, sur les fondements de la vengeance divine, sur la ferveur de la pénitence, sur la visitation (*le premier*); ses panégyriques de saint Paul, de saint André, de saint Thomas de Cantorbéry, de saint Pierre Nolasque, de saint Victor, de sainte Catherine; des fragments sur les humiliations du Sauveur, sur la nativité, sur les démons, sur les nécessités de la vie, sur la miséricorde, sur le bonheur du ciel, sur le culte, etc., etc.

Outre un si grand nombre de sermons distingués dans le recueil beaucoup trop volumineux de dom Deforis, cet éditeur rapporte encore une liste écrite de la main de Bossuet, qui nous indique trente-huit autres beaux sujets traités par cet inépuisable orateur, et

dont nous ne connaissons que les titres [1]. Il ne fait cependant aucune mention des panégyriques de saint Augustin [2] et de saint Ignace, que l'on croit généralement avoir été composés par l'évêque de Meaux. Des critiques éclairés soupçonnent même l'éditeur bénédictin d'avoir brûlé ces deux discours, qui heurtaient trop rudement ses préventions théologiques; mais on ne peut en fournir aucune preuve.

Dom Deforis ne dit pas un seul mot de ce panégyrique si regrettable de saint Augustin, dans ses longues préfaces surchargées de détails inutiles et insipides. Bossuet fait entendre lui-même clairement, dans un autre de ses discours, qu'il avait composé cet éloge. L'enthousiasme avec lequel il s'exprime à cet égard ne permet guère de croire qu'en composant un si grand nombre d'éloges, il eût laissé à l'écart le sujet le plus analogue à son âme et à son génie; un sujet dont il n'aurait probablement pas rappelé toute la richesse en chaire avec tant d'amour, s'il ne l'eût pas développé auparavant d'une manière digne à la fois de l'évêque d'Hippone et de l'évêque de Meaux; un sujet enfin que ses auditeurs, frappés d'un tel tribut d'admiration, l'auraient en quelque sorte obligé de traiter, s'ils n'avaient connu dès lors ce même panégyrique, qu'il s'excusait de ne pas prononcer dans une solennité consacrée à la gloire du Père de l'Église, dont il parlait en toute occasion avec la plus juste préférence.

Voici comment il s'était exprimé dans son premier sermon [3] pour la vêture d'une postulante bernardine, qui prit l'habit religieux le jour où l'Église célébrait la fête de saint Augustin : « C'est vous que « j'entends, ô grand Augustin! car peut-on se taire de vous, au- « jourd'hui que toute l'Église retentit de vos louanges, et que tous « les prédicateurs de l'Évangile, dont vous êtes le père et le maître,

[1] Voyez cette liste dressée par Bossuet lui-même, et consignée par l'éditeur à la suite de la préface du 4e vol. in-4° des Œuvres de ce prélat.

[2] Voici le témoignage qu'en a rendu Burigny dans sa vie de Bossuet, page 187 : « M. Bossuet, dit-il, voulut donner des preuves publiques de « son extrême respect pour saint Augustin, en 1689. Il célébra l'office « pontifical dans l'église des chanoines de Notre-Dame de Meaux, le « jour de la fête de ce saint; et l'après-dîner il prononça son panégyrique. « Son texte fut : *Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me « vacua non fuit.* Je suis ce que je suis par la grâce de Dieu, et la grâce « n'a point été oisive chez moi. Ce que la grâce a fait pour saint Au- « gustin, et ce que saint Augustin a fait pour la grâce, étaient le par- « tage de son discours. L'abondance de la matière, et le zèle de l'orateur « pour la gloire de son héros, qui est celui de l'Église, le menèrent « si loin, qu'en une heure et demie de temps, à peine put-il achever « son premier point. Il finit, sans avoir rien dit du second. »

[3] Tom. VII, in-4°, page 350.

« tâchent de vous témoigner leur reconnaissance? Que j'ai de dou-
« leur, ô très-saint évêque! docteur de tous les docteurs! de ne pouvoir
« m'acquitter d'un si juste hommage! Mais un autre sujet me tient
« attaché; et néanmoins je dirai, ma sœur, ce qui servira pour éclair-
« cir cette liberté que je vous prêche. Augustin a été pécheur, Augus-
« tin a goûté cette liberté dont se vantent les enfants du monde...
« Mais depuis il a bien conçu que c'était un misérable esclavage :
« J'étais, dit-il, dans la plus dure des captivités, parce que, faisant
« ce que je voulais, j'arrivais où je ne voulais pas aller : *quoniam*
« *volens, quo nollem perveneram.* Confess. lib. VIII, cap. 5. »

Parmi les douze sermons de Bossuet pour des vêtures ou des professions religieuses, où l'on retrouve souvent la verve de son génie oratoire, j'en remarque deux dont je suis plus vivement frappé, l'un pour la vêture d'une nouvelle catholique, le jour de la Purification : le grand Bossuet lui-même n'a rien écrit de plus vigoureux et de plus péremptoire contre les protestants. C'est dans ce discours qu'on ne peut voir sans attendrissement la modération, les égards, la charité compatissante de Bossuet envers les *prétendus réformés*, dont il parle avec effusion d'amour, en combattant leur doctrine de la manière la plus triomphante. Voici le début remarquable de son premier point. « Si, parlant aujourd'hui de nos frères, qui à notre grande
« douleur se sont séparés de nous, j'appelle leur Église une Église de
« ténèbres, je les prie de ne pas croire que, pour condamner leurs
« erreurs, je sois aigri contre leurs personnes. Certes, je puis dire
« d'eux avec vérité ce que l'apôtre disait des Juifs en écrivant aux
« Romains, que le plus tendre désir de mon cœur, et la plus ardente
« prière que je présente tous les jours à mon Dieu, sont pour leur
« salut. Je ne puis voir sans une extrême affliction les entrailles de
« la sainte Église si cruellement déchirées; et, pour parler plus hu-
« mainement, je suis touché au vif quand je considère tant d'hon-
« nêtes gens que je chéris, comme Dieu le sait, marcher dans la
« voie des ténèbres. Mais afin qu'il ne semble pas que je veuille faire
« aujourd'hui une invective inutile, je vous proposerai une doctrine
« solide, et conduirai ce discours, si Dieu le permet, avec une telle
« modération, que, sans les charger d'injures, je les presserai par
« de vives raisons tirées des Écritures divines, et des Pères, leurs
« interprètes fidèles. »

L'autre sermon beaucoup plus intéressant de Bossuet, sur la même matière, fut prêché, en présence des deux reines Anne et Marie-Thérèse d'Autriche, aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, *le 8 septembre* 1668, pour la vêture de mademoiselle de Bouillon, nièce

de Turenne. Cette date est remarquable. Turenne se réunit à l'Église catholique le 23 octobre de la même année. Bossuet, qui préparait en silence une si grande victoire, en avait manifestement dès lors plus qu'un simple pressentiment; car il fallait avoir le droit de l'annoncer avec une espèce de certitude, pour oser, six semaines d'avance, en assigner l'époque dans le courant de la même année, et pour inviter en public la jeune novice à faire descendre cette grâce du ciel sur un oncle dont on ne pouvait espérer et divulguer en quelque sorte la conversion avec trop de ménagements. Ce sont les seules paroles que nous trouvions écrites dans les ouvrages de Bossuet sur cette abjuration, dont il mérita entièrement et ne s'attribua jamais la gloire. La manière dont il en parle est digne à la fois du néophyte et de l'orateur.

Après avoir rappelé à mademoiselle de Bouillon quelle aurait été la joie de son illustre mère, qui n'existait plus alors, *si elle avait pu*, dit-il, *être présente à cette action*, Bossuet, dignement inspiré par ce souvenir, ajoute : « Mais que dis-je? elle la voit du plus haut des cieux ; « et si la félicité dont elle y jouit est susceptible d'accroissement, « vous la comblez en ce moment d'une joie nouvelle. Suivez sa dé- « votion exemplaire : et comme Dieu l'avait choisie pour rétablir la « vraie foi dans votre maison, tâchez d'achever un si grand ouvrage: « Vous savez, ma sœur, ce que je veux dire; et, quelque illustre que « soit cette assemblée, on ne s'aperçoit que trop de ce qui lui man- « que. Dieu veuille que l'année prochaine la compagnie soit com- « plète ; que ce grand et invincible courage se laisse vaincre une fois, « et qu'après avoir tant servi, il travaille enfin pour lui-même! « Votre exemple peut lui faire voir que le Saint-Esprit agit dans « l'Église avec une force extraordinaire; et du moins sera-t-il forcé « d'avouer que, dans le lieu où il est, il ne verra jamais de pareil « sacrifice. »

Je le repète, c'était annoncer la prochaine abjuration de Turenne, que de la provoquer et de s'en flatter ainsi en public, au milieu de son illustre famille. Voilà l'éloquence, voilà Bossuet! Lisez ses discours ; et si vous n'êtes point vivement frappé de la sublimité de ses pensées et de la véhémence de ses mouvements, gardez-vous de porter jamais aucun jugement sur les orateurs : la nature vous a refusé le sentiment de l'éloquence.

Qu'il me soit permis, en finissant, de proposer cette question aux gens de goût : *L'art de la chaire a-t-il fait des progrès depuis un siècle?* Lisez Bossuet, et prononcez.

NOTICE

SUR

LOUISE-FRANÇOISE DE LA BAUME-LE-BLANC,

DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

Née en 1644, d'une famille distinguée, qui était originaire du Bourbonnais, M^lle^ de la Vallière avait six ans de moins que Louis XIV. Sa mère s'étant remariée à M. de Saint-Rémi, premier maître d'hôtel de Gaston, duc d'Orléans, elle fut élevée à la cour de ce prince. Tous les mémoires du temps s'accordent sur le caractère de sagesse et de bonté qui la faisait remarquer dès ses premières années. Quand le frère unique de Louis XIV épousa Henriette d'Angleterre, M^lle^ de la Vallière fut placée auprès d'elle en qualité de fille d'honneur. Prenant part aux plaisirs d'une cour jeune et galante, elle y obtint l'estime par sa droiture, son amour inné de sa vertu, sa douceur, sa sincérité, et sa naïveté. « Ses regards avaient un charme inexprimable, dit la duchesse d'Orléans. Elle avait une taille fine; ses yeux me paraissaient bien plus beaux que ceux de M^me^ Montespan. Tout son maintien était modeste. Elle boitait légèrement; mais cela ne lui allait pas mal. » Ce cœur tendre et sensible devait bientôt trouver un maître. Louis XIV, qui venait de prendre les rênes de l'État, avait alors vingt-trois ans : paré de tout l'éclat de la jeunesse, et comblé de tous les dons extérieurs de la nature, il était le plus bel homme de son royaume, comme il allait être le plus grand roi de l'Europe; il semblait donner au trône plus de majesté qu'il n'en recevait; la vigueur de sa constitution s'annonçait en lui par la beauté des formes et par la noblesse des proportions; la hauteur de son âme et la fierté de son caractère se peignaient sans rudesse dans sa physionomie toute royale : une grâce polie en adoucissait l'expression; son coup d'œil, toujours imposant, n'était jamais ni menaçant ni farouche; la conscience de sa supériorité, qui respirait dans toute sa personne, produisait dans ce jeune roi, comme dans tous les hommes véritablement supérieurs, une modération pleine de dignité; le respect qu'il avait pour toutes les convenances était un frein à l'impétuosité de ses passions. Son cœur était enclin à l'amour; mais ses vœux ne commençaient jamais à se manifester que par ces égards délicats qui sont toujours dus aux femmes, et par cette galanterie de bon goût dont sa cour était devenue le modèle.

M^lle de la Vallière, accoutumée à voir sans cesse Louis XIV, conçut d'abord la plus vive admiration, puis une affection non moins vive pour ce monarque, que la gloire et l'amour semblaient élever au-dessus du reste des hommes. Elle aurait voulu pouvoir se cacher à elle-même des sentiments qui n'étaient pas légitimes : la force lui manquait pour les combattre avec constance et succès. Il est permis de dire que sa lutte entre sa faiblesse et la conviction qui la pénétrait de ses devoirs fut courageuse; mais le triomphe d'un jeune roi tel que Louis XIV pouvait-il être longtemps difficile! Il goûta avec cette jeune beauté, si attachante à tous égards, le bonheur, bien rare pour les princes, d'être aimé uniquement pour lui. A travers les bouillantes passions qui l'entraînaient, il revenait toujours à celle qui par sa tendresse si vraie, plus encore que par les grâces de sa personne, l'avait subjugué sans art et sans étude. M^lle de la Vallière fut pendant deux ans l'objet caché de tous les amusements et de toutes les fêtes qui se donnaient à la cour. Parmi les divertissements publics, qui furent autant d'hommages de Louis XIV à sa jeune maîtresse, il faut citer le carrousel de 1662, qui eut lieu devant le château des Tuileries.

En 1664, à Versailles, dans une fête encore plus belle, où le roi était le principal acteur, il ne distingua parmi tant de regards fixés sur lui, que ceux de M^lle de la Vallière. Toute cette pompe, cette représentation si brillante, étaient pour elle seule, qui en jouissait confondue dans la foule. Louis l'idolâtrait; mais, observe Saint-Simon avec raison, ce prince, si faible alors, eut cependant assez de force pour se défendre de l'entraînement d'un amour qui eût pu l'empêcher d'aimer autant la gloire. Ce n'était ni par vanité ni par ambition que M^lle de la Vallière préférait à tout le maître de la France : elle avait pour lui une véritable passion, et ne conçut pas dans toute sa vie d'autre attachement. L'ombre et l'obscurité, qu'elle aimait, lui furent ménagées avec délicatesse par le prince dont elle était adorée : le mystère étendit son voile sur leurs amours. Pendant près de deux années ils dérobèrent avec soin leur intelligence aux yeux des courtisans; loin de faire trophée de sa brillante conquête, M^lle de la Vallière tremblait sans cesse d'être devinée; elle jouissait, avec une sorte d'inquiétude, de ces fêtes magnifiques et de ces divertissements pleins de galanterie, que prodiguait Louis XIV, et qui tous, en secret, se rapportaient à elle. Mais rien ne peut toujours demeurer caché, surtout à la cour; et les fruits de cette union achevèrent d'ailleurs d'en trahir l'existence : des quatre enfants qu'elle eut de Louis XIV deux seuls vécurent : Marie-Anne de Bourbon,

nommée M^lle de Blois, et depuis princesse de Conti, qui était née en 1666, et le comte de Vermandois, né en 1667. Dans la même année, le roi érigea en duché la terre de Vaujour et deux baronnies, en faveur de M^lle de la Vallière et de la princesse sa fille.

Lorsqu'elle reçut cet honneur, et lorsque ses enfants furent légitimés, elle s'en affligea; car elle avait cru que personne ne devait connaître sa maternité. Bien différente des favorites ordinaires, elle n'abusa en aucune occasion de son crédit; elle aimait, comme le dit M^me de Caylus, le roi et non la royauté. Ses intrigues se bornaient à solliciter vivement en faveur des personnes qui avaient déplu à Louis, et précisément à cause d'elle et de la faveur dont elle jouissait. Elle n'était jalouse que de faire du bien à tous ceux qui avaient besoin d'être aidés ou secourus par elle. M^me de Sévigné, faisant allusion à M^me de Montespan, disait de M^lle de la Vallière, en 1680 : « Il faut s'imaginer précisément le contraire de cette petite violette, qui se cachait sous l'herbe, et qui était honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse. Jamais, ajoutait-elle, il n'y en aura sur ce modèle. » Vertueuse, s'il est permis de s'exprimer ainsi, au milieu de ses égarements, chaque nouvelle faute lui coûtait presque autant que la première.

On lui confiait sans inquiétude les secrets les plus importants; et quoiqu'elle eût promis à son royal amant de ne lui rien cacher, elle s'exposa, dans une occasion délicate, à perdre ses bonnes grâces plutôt que de manquer à la fidélité qu'elle devait à un ami. Louis pénétra le mystère, et fit à M^lle de la Vallière des reproches si vifs de son silence, que dans son trouble, dans sa profonde consternation, elle sortit, un matin, du palais des Tuileries, où elle demeurait encore auprès de Madame, et alla se réfugier dans le couvent de Sainte-Marie, à Chaillot; mais l'époque du véritable repentir n'était pas encore arrivée pour elle. Bientôt découverte, elle se laissa ramener sans résistance, et reprit ses premières chaînes. Cependant, modeste et timide, comme elle l'avait toujours été, elle continuait à ne voir que le roi dans les hommages publics ou particuliers dont elle était l'objet. Un regard de Louis, un sourire de ce maître adoré, et ses plus fermes résolutions étaient ébranlées. Au milieu de sa faiblesse, les temps de jeûne et de prière, et les pieuses solennités pendant lesquelles l'usage du monde ou l'étiquette de la cour exigeait l'interruption des plaisirs, c'était comme des moments de relâche, où elle faisait un retour sur elle-même.

Dans le temps où elle était encore maîtresse déclarée du roi, il céda au goût que lui inspirait M^me de Montespan. Celle-ci, en femme

en amante peu délicate, consentit à vivre avec M^lle de la Vallière, ayant la même table et presque la même maison. Combien d'affronts, de dégoûts M^lle de la Vallière n'eut-elle pas à essuyer pendant tout le temps qu'elle habita ainsi Versailles! Son cœur était ulcéré; mais à peine se plaignait-elle, se trouvant encore heureuse de voir celui qu'elle ne pouvait cesser d'aimer, comme s'il n'avait pas changé pour elle. Un jour cependant, où elle osait lui parler avec douleur d'une communauté qu'elle trouvait si pénible, il lui répondit froidement qu'il était trop sincère pour lui cacher la vérité, et qu'elle n'ignorait pas qu'un roi de son caractère n'aimait pas à être contraint. La seconde-Madame dit que le roi la traitait fort mal, à l'instigation de M^me de Montespan; qu'il était dur avec elle et ironique jusqu'à l'insulte; que la pauvre créature s'imaginait qu'elle ne pouvait faire un plus grand sacrifice à Dieu qu'en lui sacrifiant la cause même de ses torts : aussi restait-elle par pénitence chez la Montespan.

Enfin en 1674 elle exécuta une résolution formée depuis longtemps. Dès le mois de février 1671, elle s'était retirée, pour la seconde fois, au couvent de Sainte-Marie de Chaillot, voulant y pleurer en liberté. Elle écrivit au roi, qu'elle aurait quitté plus tôt Versailles, si elle avait pu obtenir d'elle-même de ne plus le voir; que cette faiblesse avait été si grande, qu'à peine se sentait-elle capable présentement d'en faire un sacrifice à Dieu. « Le roi pleura fort, dit M^me de Sévigné, et envoya Colbert à Chaillot, la prier instamment de venir à Versailles, et qu'il pût lui parler encore. » Elle s'y laissa conduire. Louis XIV causa une heure avec elle; et M^me de Montespan l'accueillit aussi les larmes aux yeux. Celles du monarque, du moins, étaient de joie. Au bout de quelques jours, et au grand dépit de la nouvelle favorite, M^lle de la Vallière paraissait mieux auprès de lui qu'elle n'y avait été depuis longtemps. Deux années s'écoulèrent sans qu'elle fît connaître qu'elle était revenue à ses idées de retraite; mais une maladie qui la conduisit aux portes du tombeau, la ramena entièrement au dessein de réparer sa vie passée. Les réflexions sur la miséricorde de Dieu, qu'elle écrivit, dit-on, quand elle fut rétablie, sont un monument des sentiments qui l'animaient alors. Elle prit pour confident le maréchal de Bellefonds; et elle trouva aussi dans Bossuet, alors évêque de Condom, un guide des plus éclairés et plein de zèle.

Ce fut au mois d'avril 1674, qu'elle embrassa la ressource des âmes tendres, auxquelles il faut des sentiments vifs et profonds. Elle crut que Dieu seul pouvait succéder à son amant. Elle se décida pour les Carmélites, et vint prendre publiquement congé du roi, qui la vit partir d'un œil sec. Avant de s'éloigner tout à fait de la cour,

elle disait à Mme Scarron, depuis Mme de Maintenon, qui avait cherché à la détourner de s'ensevelir dans un cloître : « Quand j'aurai de la peine aux Carmélites, je me souviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait souffrir » (en parlant de Mme de Montespan et du roi). Elle était alors âgée de trente ans au plus. Bossuet ne put prononcer le sermon d'usage pour sa prise d'habit : ce fut l'abbé de Fromentières, depuis évêque d'Aire, qui s'en chargea, et il prit pour sujet la parabole de la brebis égarée, qui est ramenée dans la bergerie par le bon pasteur. Sa profession eut lieu le 4 juin 1675, et ce fut des mains de la reine elle-même, envers qui elle avait été si coupable, qu'elle reçut le voile noir en présence de l'archevêque de Paris. Cette fois, ce fut l'évêque de Condom qui fit retentir sa puissante éloquence; la pieuse victime était dans une tribune à côté de la reine; et lorsque l'orateur s'écria : « Descendez, allez à l'autel....! » tous les assistants versèrent des torrents de larmes d'attendrissement et d'admiration. « La nouvelle religieuse qui avait pris le nom « de sœur Louise de la Miséricorde, fit cette action, dit encore « Mme de Sévigné, comme toutes les autres de sa vie, d'une maniere « noble et toute charmante. Elle était d'une beauté qui surprenait « tout le monde. » Mme de Caylus écrivait, beaucoup plus tard, qu'elle l'avait vue dans les dernières années de sa vie, et qu'elle l'avait entendue avec un son de voix qui allait jusqu'au cœur, disant des choses admirables de son état et du bonheur dont elle jouissait déjà, malgré la rigueur de sa pénitence. La reine et la duchesse d'Orléans allèrent aussi visiter, dans son couvent, la sœur *Louise de la Miséricorde;* et c'est à l'épouse de Louis XIV que cette femme, si intéressante dans son repentir, répondit, en 1676 : « Non, je ne suis pas aise; mais je suis contente. » L'obligation de recevoir souvent la reine et plusieurs autres personnes de la cour, qui venaient, disaient-elles, s'édifier près de la sainte religieuse, lui était pénible.

En 1679, Mlle de la Vallière eut à soutenir les compliments de la cour et de la ville sur le mariage de sa fille. « Elle assaisonnait parfaitement, dit Mme de Sévigné, sa tendresse de mère avec celle d'épouse de Jésus-Christ..... Elle était encore belle en 1680, ayant bonne grâce, bon air, et la plus noble, la plus touchante modestie. En vérité, cet habit et cette retraite sont pour elle une grande dignité. » Au mois de novembre 1683, Bossuet s'étant chargé de lui annoncer la mort du comte de Vermandois, elle commença par répandre beaucoup de larmes; mais, revenue tout-à-coup à elle-même : « C'est trop, dit-elle, à l'illustre prélat, pleurer la mort d'un fils dont je n'ai pas encore assez pleuré la naissance. » De 1675 à 1710, elle vécut dans les plus grandes

austérités. Elle avait donné à Dieu tout ce qu'elle avait éprouvé pour Louis XIV, et dès lors elle n'aima plus que Dieu seul. Tant de grâces et d'attraits, tant d'irrésistibles séductions, tant de souvenirs brillants, vinrent s'ensevelir dans ce tombeau; elle y mourut longuement, durant près de trente-six années, sans se rebuter jamais des rigueurs auxquelles elle était soumise. Elle avait voulu, dès son entrée, en faire l'épreuve tout entière; elle trouva que les mortifications de ce cloître ne remplissaient pas tous les vœux et tous les besoins de son repentir : coucher sur la dure et dans la laine, porter sans linge une robe de serge, marcher pieds nus, avec le frottement douloureux de la serge sur les jambes, vivre d'une nourriture grossière et presque insuffisante, jeûner souvent, se lever au milieu de la nuit pour chanter l'office au chœur, supporter le froid, souffrir la chaleur non moins cruelle sous de pareils vêtements, garder le silence, rester longtemps à genoux au pied des autels, endurer sur la peau, presque toujours ulcérée, les pointes d'un cilice, remplir les fonctions qui paraissent les plus viles, laver et étendre le peu de linge d'absolue nécessité, vaquer aux emplois des dernières servantes, n'interrompre le travail que par la prière, être perpétuellement sous des yeux surveillants et sévères, s'entendre reprocher comme un crime le moindre signe de distraction, n'exister, ne respirer que par la pénitence, se créer un enfer passager pour éviter l'enfer éternel, telles sont les peines qu'une jeune femme accoutumée aux délicatesses de la cour parut affronter avec joie, et qu'elle regarda comme une expiation trop faible de ses erreurs. Bien des années après, M^me^ de Montespan, chassée de la cour par Louis XIV, vint aussi se réfugier aux Carmélites, où M^lle^ de la Vallière devint pour elle un espèce de directeur.

Si de grandes, d'éclatantes et scandaleuses faiblesses peuvent être excusables, et même devenir intéressantes, c'est lorsqu'elles sont nées d'une extrême tendresse du cœur, et qu'elles ont fini dans les larmes du repentir : « Il lui sera beaucoup pardonné, a dit le divin législateur des chrétiens, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Les âmes tendres ont pris sous leur protection le souvenir de la douce et sensible la Vallière; et le monde, touché de ses égarements et de la dure et longue pénitence qui les a expiés, ne s'est pas montré plus inexorable pour elle que l'Évangile et que le ciel.

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

En 1710, M^lle^ de la Vallière mourut, âgée de soixante-six ans, sans se départir de la rigoureuse loi de son ordre, qu'elle accomplit jusqu'au dernier moment dans toute son austérité.

SERMON

POUR LA PROFESSION

DE

MADAME DE LA VALLIÈRE,

DUCHESSE DE VAUJOUR.

Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.

Et celui qui était assis sur le trône a dit : Je renouvelle toutes choses. (Apoc., xxi, 5.)

Madame[1],

Ce sera sans doute un grand spectacle, quand celui qui est assis sur le trône, d'où relève tout l'univers, et à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire, parce qu'il fait tout ce qui lui plaît par sa seule parole, prononcera du haut de son trône, à la fin des siècles, qu'il va renouveler toutes choses ; et qu'en même temps on verra toute la nature changée faire paraître un monde nouveau pour les élus. Mais quand, pour nous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur, il agit secrètement dans les cœurs par son Saint-Esprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle; et que, les remuant jusqu'au fond, il leur inspire des désirs jusqu'alors inconnus ; ce changement n'est ni moins nouveau ni moins admirable. Et certainement, chrétiens, il n'y a rien de plus merveilleux que ces changements. Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous? quel état! et quel état! Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes.

Madame, voici un objet digne de la présence et des yeux d'une si pieuse reine. Votre Majesté ne vient pas ici pour ap-

[1] A la reine.

porter les pompes mondaines dans la solitude : son humilité la sollicite à venir prendre part aux abaissements de la vie religieuse ; et il est juste que, faisant par votre état une partie si considérable des grandeurs du monde, vous assistiez quelquefois aux cérémonies où on apprend à les mépriser [1]. Admirez donc avec nous ces grands changements de la main de Dieu. Il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme, tout est changé au dehors : ce qui se fait au dedans est encore plus nouveau ; et moi, pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus.

Afin donc que tout soit nouveau dans cette pieuse cérémonie, ô Dieu, donnez-moi encore ce style nouveau du Saint-Esprit, qui commence à faire sentir sa force toute-puissante [2] dans la bouche des apôtres. Que je prêche comme un saint Pierre la gloire de Jésus-Christ crucifié, que je fasse voir au monde ingrat avec quelle impiété il le crucifie encore tous les jours. Que je crucifie le monde à son tour ; que j'en efface tous les traits et toute la gloire ; que je l'ensevelisse, que je l'enterre avec Jésus-Christ ; enfin que je fasse voir que tout est mort, et qu'il n'y a que Jésus-Christ qui vit.

Mes sœurs, demandez pour moi cette grâce : ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs ; et Dieu donne, par ses mi-

[1] J'aime dans Bossuet cette noble franchise avec laquelle il exprime sa réserve dans la louange, de peur de déplaire, et surtout de s'avilir en paraissant vouloir flatter. On sent dans ses compliments je ne sais quelle répugnance invincible pour l'adulation. Un prédicateur ordinaire, qui eût été chargé de prêcher la profession de madame de la Vallière en présence de la reine Marie-Thérèse, n'aurait pas manqué de saisir cette occasion pour faire amplement les honneurs d'une si éclatante expiation à l'épouse pieuse et délaissée de Louis XIV.....

L'orateur, en montrant ainsi autant de tact que de délicatesse et de mesure, se renferme aussitôt dans son sujet, et ne songe plus à cette princesse que pour en écarter avec respect le souvenir dans la suite de son discours. Il eût été indécent de ne point faire mention de la reine, qui présidait à la cérémonie, et dont les spectateurs épiaient tous les regards : mais il eût été maladroit et barbare de lui offrir, même de loin, comme un triomphe digne d'elle, les pleurs volontaires d'une si touchante victime. (M.)

[2] C'était la troisième fête de la Pentecôte.

nistres, des enseignements convenables aux saintes dispositions de ceux qui écoutent. Faites donc, par vos prières, le discours qui doit vous instruire; et obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Nous ne devons pas être curieux de connaître distinctement ces nouveautés merveilleuses du siècle futur : comme Dieu les fera sans nous, nous devons nous en reposer sur sa puissance et sur sa sagesse. Mais il n'en est pas de même des nouveautés saintes qu'il opère au fond de nos cœurs. Il est écrit : « Je vous donnerai un cœur nouveau[1]; » et il est écrit : « Faites-vous un cœur nouveau[2] : » de sorte que ce cœur nouveau qui nous est donné, c'est nous aussi qui le devons faire; et comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontés, il faut que ce mouvement soit prévenu par la connaissance.

Considérons donc, chrétiens, quelle est cette nouveauté des cœurs, et quel est l'état ancien d'où le Saint-Esprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer soi-même, et qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être soi-même son persécuteur? Mais celui qui se persécute lui-même doit avoir vu quelque chose qu'il aime plus que lui-même : de sorte qu'il y a deux amours qui font ici toutes choses. Saint Augustin les définit par ces paroles : *Amor sui usque ad contemptum Dei ; amor Dei usque ad contemptum sui*[3] : l'un est « l'amour de soi-même poussé jusqu'au mépris de Dieu ; » c'est ce qui fait la vie ancienne et la vie du monde : l'autre est « l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même ; » c'est ce qui fait la vie nouvelle du christianisme; et ce qui, étant porté à sa perfection, fait la vie religieuse. Ces deux amours opposés feront tout le sujet de ce discours.

Mais prenez bien garde, messieurs, qu'il faut ici observer plus que jamais le précepte que nous donne l'Ecclésiastique.

[1] Ezech., xxxvi, 26. — [2] Ibid., xviii, 31. — [3] *De Civit. Dei.* lib. xiv, cap. xxviii; t. vii, col. 370.

« Le sage qui entend, dit-il [1], une parole sensée, la loue, et se « l'applique à lui-même : » il ne regarde pas à droite et à gauche à qui elle peut convenir; il se l'applique à lui-même, et il en fait son profit. Ma sœur, parmi les choses que j'ai à dire, vous saurez bien démêler ce qui vous est propre. Faites-en de même, chrétiens; suivez avec moi l'amour de soi-même dans tous ses excès; voyez jusqu'à quel point il vous a gagnés par ses douceurs dangereuses. Considérez ensuite une âme qui, après s'être ainsi égarée, commence à revenir sur ses pas, qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimait, et qui, laissant enfin tout au-dessous d'elle, ne se réserve plus que Dieu seul. Suivez-la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui, et voyez si vous avez fait quelque progrès dans cette voie; voilà ce que vous aurez à considérer. Entrons d'abord au fond de notre matière; je ne veux pas vous tenir longtemps en suspens.

PREMIER POINT.

L'homme que vous voyez si attaché à lui-même par son amour-propre, n'a pas été créé avec ce défaut. Dans son origine, Dieu l'avait fait à son image : et ce nom d'image lui doit faire entendre qu'il n'était pas fait pour lui-même; une image est toute faite pour son original. Si un portrait pouvait tout d'un coup devenir animé, comme il ne se verrait aucun trait qui ne se rapportât à celui qu'il représente, il ne vivrait que pour lui seul, et ne respirerait que sa gloire. Et toutefois ces portraits que nous animons se trouveraient obligés à partager leur amour entre les originaux qu'ils représentent, et le peintre qui les a faits. Mais nous ne sommes point dans cette peine : nous sommes les images de notre auteur, et celui qui nous a faits nous a faits aussi à sa ressemblance : ainsi en toute manière nous nous devons à lui seul, et c'est à lui seul que notre âme doit être attachée.

En effet, quoique cette âme soit défigurée, quoique cette image de Dieu soit effacée par le péché, si nous en cher-

[1] Eccli., xxi, 18.

chons bien tous les anciens traits, nous reconnaîtrons, nonobstant sa corruption, qu'elle ressemble encore à Dieu, et que c'est pour Dieu qu'elle est faite. O ame! vous connaissez et vous aimez; c'est là ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressemblez à votre auteur, qui n'est que connaissance et qu'amour. Mais la connaissance est donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai que celui qui est la vérité même? et qu'y a-t-il de meilleur que celui qui est la bonté même? L'âme est donc faite pour Dieu: c'est à lui qu'elle devait se tenir attachée, et comme suspendue, par sa connaissance et par son amour; c'est ainsi qu'elle est l'image de Dieu. Il se connaît lui-même, il s'aime lui-même; et c'est là sa vie : et l'âme raisonnable devait vivre aussi en le connaissant et en l'aimant. Ainsi, par sa naturelle constitution, elle était unie à son auteur, et devait faire sa félicité de celle d'un être si parfait et si bienfaisant; en cela consistait sa doctrine et sa force. Enfin c'est par là qu'elle était riche; parce que, encore qu'elle n'eût rien de son propre fonds, elle possédait un bien infini par la libéralité de son auteur; c'est-à-dire qu'elle le possédait lui-même, et le possédait d'une manière si assurée, qu'elle n'avait qu'à l'aimer persévéramment pour la posséder toujours, puisque aimer un si grand bien, c'est ce qui en assure la possession, ou plutôt c'est ce qui la fait.

Mais elle n'est pas demeurée longtemps en cet état. Cette âme, qui était heureuse parce que Dieu l'avait faite à son image, a voulu non lui ressembler, mais être absolument comme lui. Heureuse qu'elle était de connaître et d'aimer celui qui se connaît et s'aime éternellement, elle a voulu, comme lui, faire elle-même sa félicité. Hélas! qu'elle s'est trompée! et que sa chute a été funeste! Elle est tombée de Dieu sur elle-même. Que fera Dieu pour la punir de sa défection? il lui donnera ce qu'elle demande : se cherchant elle-même, elle se trouvera elle-même. Mais en se trouvant ainsi elle-même, étrange confusion! elle se perdra bientôt

elle-même; car voilà que déjà elle commence à se méconnaître : transportée de son orgueil, elle dit : Je suis un Dieu, et je me suis faite moi-même. C'est ainsi que le prophète fait parler les âmes hautaines, qui mettent leur félicité dans leur propre grandeur et dans leur propre excellence [1].

En effet, il est véritable que, pour pouvoir dire : Je veux être content de moi-même et me suffire à moi-même, il faut aussi pouvoir dire : Je me suis fait moi-même, ou plutôt, Je suis de moi-même. Ainsi l'âme raisonnable veut être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à aucune créature, c'est-à-dire par l'indépendance et par la plénitude de l'être. Sortie de son état pour avoir voulu être heureuse indépendamment de Dieu, elle ne peut ni conserver son ancienne et naturelle félicité, ni arriver à celle qu'elle poursuit vainement. Mais comme ici son orgueil la trompe, il faut lui faire sentir par quelque autre endroit sa pauvreté et sa misère : il ne faut pour cela que la laisser quelque temps à elle-même; cette âme, qui s'est tant aimée et tant cherchée, ne se peut plus supporter aussitôt qu'elle est seule avec elle-même; sa solitude lui fait horreur; elle trouve en elle-même un vide infini, que Dieu seul pouvait remplir : si bien qu'étant séparée de Dieu, que son fonds réclame sans cesse, tourmentée par son indigence, l'ennui la dévore, le chagrin la tue; il faut qu'elle cherche des amusements au dehors, et jamais elle n'aura de repos si elle ne trouve de quoi s'étourdir : tant il est vrai que Dieu la punit par son propre dérèglement, et que, pour s'être cherchée elle-même, elle devient elle-même son supplice. Mais elle ne peut pas demeurer en cet état, tout triste qu'il est; il faut qu'elle tombe encore plus bas; et voici comment.

Représentez-vous un homme qui est né dans les richesses, et qui les a dissipées par ses profusions; il ne peut souffrir sa pauvreté : ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domestiques, lui fait peur : pour se cacher à lui-même sa misère, il

[1] Ezech., xxviii, 2; xxix, 9.

emprunte de tous côtés ; il remplit par ce moyen, en quelque façon, le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos ! Ainsi l'âme raisonnable, née riche par les biens que lui avait donnés son auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée elle-même, réduite à ce fonds étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce corps qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de ses complaisances. Elle tourne tous ses soins de ce côté-là ; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter : elle se mire, pour ainsi parler, et se considère elle-même dans ce corps : elle croit voir, dans la douceur de ces regards et de ce visage, la douceur d'une humeur paisible ; dans la délicatesse des traits, la délicatesse de l'esprit ; dans ce port et cette mine relevée, la grandeur et la noblesse du courage. Faible et trompeuse image sans doute ; mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite, âme raisonnable ? Toi qui étais née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte ; en un mot, d'un corps qui, par sa mortalité, est devenu un empêchement et un fardeau à l'esprit.

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que ses sens lui offrent : au contraire, elle s'appauvrit dans cette recherche, puisque, en poursuivant le plaisir, elle perd d'abord la raison. Le plaisir est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment de la raison, et nous entraîne malgré ses lois. La raison, en effet, n'est jamais si faible que lorsque le plaisir domine ; et ce qui marque une opposition éternelle entre la raison et le plaisir, c'est que, pendant que la raison demande une chose,

le plaisir en exige une autre : ainsi l'âme, devenue captive du plaisir, est devenue en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée quand elle a voulu emprunter des sens de quoi réparer ses pertes : mais ce n'est pas là encore la fin de ses maux. Ces sens, de qui elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côtés; ils tirent tout de leurs objets, et engagent par conséquent à tous ces objets extérieurs l'âme, qui, livrée aux sens, ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici vous parler de tous les sens, pour vous faire avouer leur indigence : considérez seulement la vue; à combien d'objets extérieurs elle nous attache! tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paraît grand et magnifique, devient l'objet de nos désirs et de notre curiosité. Le Saint-Esprit nous en avait bien avertis lorsqu'il avait dit cette parole : « Ne suivez pas vos pensées et vos yeux, vous « souillant et vous corrompant, » disons le mot du Saint-Esprit : « vous prostituant vous-mêmes à tous les objets qui se « présentent[1]. » Nous faisons tout le contraire de ce que Dieu commande : nous nous engageons de toutes parts; nous qui n'avions besoin que de Dieu, nous commençons à avoir besoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec son équipage qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend : cette femme ambitieuse et vaine croit valoir beaucoup quand elle s'est chargée d'or, de pierreries, et de mille autres vains ornements; pour la parer toute la nature s'épuise, tous les arts suent, toute l'industrie se consume. Ainsi nous amassons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare; notre vanité se repaît de cette fausse abondance; et par là nous tombons insensiblement dans les piéges de l'avarice, triste et sombre passion, autant qu'elle est cruelle et insatiable.

C'est elle, dit saint Augustin, qui, trouvant l'âme pauvre et vide au dedans, la pousse au dehors, la partage en mille soucis, et la consume par des efforts aussi vains que laborieux. Elle se tourmente comme dans un songe : on

[1] Num., xv, 39.

veut parler, la voix ne suit pas ; on veut faire de grands mouvements, on sent ses membres engourdis. Ainsi l'âme veut se remplir, elle ne peut ; son argent, qu'elle appelle son bien, est dehors, et c'est le dedans qui est vide et pauvre ; elle se tourmente de voir son bien si détaché d'elle-même, si exposé au hasard, si soumis au pouvoir d'autrui : cependant elle voit croître ses mauvais désirs avec ses richesses. « L'avarice, dit saint Paul, est la racine de tous « les maux : » *Radix omnium malorum est cupiditas* [1]. En effet, les richesses sont un moyen d'avoir presque sûrement tout ce qu'on désire : par les richesses, l'ambitieux se peut assouvir d'honneurs ; le voluptueux, de plaisirs ; chacun enfin, de ce qu'il demande. Tous les mauvais désirs naissent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moyen de les satisfaire : il ne faut donc pas s'étonner si la passion des richesses est si violente, puisqu'elle ramasse en elle toutes les autres. Que l'âme est asservie ! de quel joug elle est chargée ! et, pour s'être cherchée elle-même, combien est-elle devenue pauvre et captive !

Mais peut-être que les passions plus nobles et plus généreuses seront plus capables de la remplir. Voyons ce que la gloire lui pourra produire ; il n'y a rien de plus éclatant, ni qui fasse tant de bruit parmi les hommes ; et tout ensemble il n'y a rien de plus misérable ni de plus pauvre. Pour nous en convaincre, considérons-la dans ce qu'elle a de plus magnifique et de plus grand. Il n'y a point de plus grande gloire que celle des conquérants ; choisissons le plus renommé d'entre eux. Quand on veut parler d'un grand conquérant, chacun pense à Alexandre : ce sera donc, si vous voulez, Alexandre qui nous fera voir la pauvreté des rois conquérants. Qu'est-ce qu'il a souhaité, ce grand Alexandre ? et qu'a-t-il cherché par tant de travaux et tant de peines qu'il a soufferts lui-même, et qu'il a fait souffrir aux autres ? Il a souhaité de faire du bruit dans le monde durant sa vie et après sa mort. Il a tout ce qu'il a demandé ; personne n'en a tant

[1] 1. Tim., vi, 10.

fait : dans l'Égypte, dans la Perse, dans les Indes, dans toute la terre, en Orient et en Occident, depuis plus de deux mille ans on ne parle que d'Alexandre; il vit dans la bouche de tous les hommes, sans que sa gloire soit effacée ou diminuée depuis tant de siècles; les éloges ne lui manquent pas, mais c'est lui qui manque aux éloges : il a eu ce qu'il demandait; en a-t-il été plus heureux, tourmenté par son ambition durant sa vie, et tourmenté maintenant dans les enfers, où il porte la peine éternelle d'avoir voulu se faire adorer comme un Dieu, soit par orgueil soit par politique? Il en est de même de tous ses semblables. Ceux qui désirent de la gloire, la gloire souvent leur est donnée. « Ils ont reçu leur récompense, » dit le Fils de Dieu[1]; ils ont été payés selon leurs mérites. Ces grands hommes, dit saint Augustin, tant célébrés parmi les Gentils, et j'ajoute, trop estimés parmi les chrétiens, ont eu ce qu'ils demandaient : ils ont acquis cette gloire qu'ils désiraient avec tant d'ardeur; et « vains, ils ont reçu une récompense « aussi vaine que leurs désirs : » *Quærebant non apud Deum, sed apud homines gloriam...; ad quam pervenientes perceperunt mercedem suam, vani vanam*[2].

Vous voyez, messieurs, l'âme raisonnable déchue de sa première dignité, parce qu'elle quitte Dieu, et que Dieu la quitte; menée de captivité en captivité, captive d'elle-même, captive de son corps, captive des sens et des plaisirs, captive de toutes les choses qui l'environnent. Saint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainsi : « L'homme, dit-il, est vendu « sous le péché : » *Venumdatus sub peccato*[3]; livré au péché, captif sous ses lois, accablé de ce joug honteux comme un esclave vendu. A quel prix le péché l'a-t-il acheté? il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnés. Entraîné par tous ces faux biens, et asservi par toutes les choses qu'il croit posséder, il ne peut plus respirer, ni regarder le ciel d'où il est venu. Ainsi il a perdu Dieu, et toutefois le mal-

[1] MATTH., VI, 2.
[2] *In Ps.* CXVIII, Serm. XII, 2; tom. IV, col. 1306.
[3] ROM., VII, 14.

BORROMEO SEMINARY 547 WICKLIFFE, OHIO

heureux il ne peut s'en passer ; car il y a au fond de notre âme un secret désir qui le redemande sans cesse.

L'idée de celui qui nous a créés est empreinte profondément au dedans de nous. Mais, ô malheur incroyable, et lamentable aveuglement! rien n'est gravé plus avant dans le cœur de l'homme, et rien ne lui sert moins dans sa conduite. Les sentiments de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme, et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes ; rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. En voulez-vous voir une preuve? A présent que je suis assis dans la chaire de Jésus-Christ et des apôtres, que vous m'écoutez avec attention, si j'allais (ah! plutôt la mort), si j'allais vous enseigner quelque erreur, je verrais tout mon auditoire se révolter contre moi. Je vous prêche les vérités les plus importantes de la religion : que feront-elles? O Dieu! qu'est-ce donc que l'homme? est-ce un prodige? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles? ou bien est-ce une énigme inexplicable?

Non, messieurs; nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution : ce qu'il y a de si bas, et qui paraît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné qui, dans ses masures renversées, conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé dans son origine sur la connaissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si faible qu'il ne peut la suivre : si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute, et lui faire sentir sa perte. Ainsi il est vrai qu'il a perdu Dieu :

mais nous avons dit, il est vrai, qu'il ne pouvait éviter après cela de se perdre aussi lui-même.

L'âme, qui s'est éloignée de la source de son être, ne connaît plus ce qu'elle est. Elle s'est embarrassée, dit saint Augustin[1], dans toutes les choses qu'elle aime; et de là vient qu'en les perdant elle se croit aussitôt perdue elle-même. Ma maison est brûlée; on se tourmente, et on dit, Je suis perdu! ma réputation est blessée, ma fortune est ruinée, je suis perdu! Mais surtout quand le corps est attaqué, c'est là qu'on s'écrie plus que jamais : Je suis perdu! L'homme se croit attaqué au fond de son être, sans vouloir jamais considérer que ce qui dit, Je suis perdu, n'est pas le corps : car le corps de lui-même est sans sentiment; et l'âme, qui dit qu'elle est perdue, ne sent pas qu'elle est autre chose que celui dont elle connaît la perte future; c'est pourquoi elle se croit perdue en le perdant. Ah! si elle n'avait pas oublié Dieu, si elle avait toujours songé qu'elle est son image, elle se serait tenue à lui comme au seul appui de son être; et, attachée à un principe si haut, elle n'aurait pas cru périr en voyant tomber ce qui est si fort au-dessous d'elle. Mais, comme dit saint Augustin[2], s'étant engagée tout entière dans son corps et dans les choses sensibles; roulée et enveloppée parmi les objets qu'elle aime, et dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler, elle ne sait plus ce qu'elle est. Elle dit, Je suis une vapeur, je suis un souffle, je suis un air délié, ou un feu subtil; sans doute une vapeur qui aime Dieu, un feu qui connaît Dieu, un air fait à son image. O âme! voilà le comble de tes maux : en te cherchant, tu t'es perdue; et toi-même tu te méconnais. En ce triste et malheureux état, écoutons la parole de Dieu par la bouche de son prophète : *Convertimini, sicut in profundum recesseratis filii Israel*[3]! O âme, reviens à Dieu autant du fond, que tu t'en étais si profondément retirée!

[1] *De Trin.*, l. x, n. 7; tom. viii, col. 893. — [2] *Ibid.*, n. 11, col. 895.
[3] Isai., xxxi, 6.

SECOND POINT.

Et en effet, chrétiens, dans cet oubli profond et de Dieu et d'elle-même, où elle est plongée, ce grand Dieu sait bien la trouver. Il fait entendre sa voix, quand il lui plaît, au milieu du bruit du monde : dans son plus grand éclat, et au milieu de toutes ses pompes, il en découvre le fond, c'est-à-dire la vanité et le néant. L'âme, honteuse de sa servitude, vient à considérer pourquoi elle est née ; et recherchant en elle-même les restes de l'image de Dieu, elle songe à la rétablir en se réunissant à son Auteur. Touchée de ce sentiment, elle commence à rejeter les choses extérieures. O richesses! dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur : vous venez pour me remplir; mais j'ai un vide infini où vous n'entrez pas : mes secrets désirs, qui demandent Dieu, ne peuvent pas être satisfaits par tous vos trésors; il faut que je m'enrichisse par quelque chose de plus grand et de plus intime. Voilà les richesses méprisées.

L'âme considérant ensuite le corps auquel elle est unie, le voit revêtu de mille ornements étrangers : elle en a honte, parce qu'elle voit que ces ornements sont un piége pour les autres et pour elle-même. Alors elle est en état d'écouter les paroles que le Saint-Esprit adresse aux dames mondaines, par la bouche du prophète Isaïe : « J'ai vu les filles de Sion la « tête levée, marchant d'un pas affecté, avec des contenances « étudiées, et faisant signe des yeux à droite et à gauche : « pour cela, dit le Seigneur, je ferai tomber tous leurs che- « veux[1]. » Quelle sorte de vengeance! Quoi, fallait-il foudroyer et le prendre d'un ton si haut pour abattre des cheveux? Ce grand Dieu, qui se vante de déraciner par son souffle les cèdres du Liban, tonne pour abattre les feuilles des arbres! Est-ce là le digne effet d'une main toute-puissante? Qu'il est honteux à l'homme d'être si fort attaché à des choses vaines, que les lui ôter soit un supplice! C'est pour cela que le prophète passe encore plus avant. Après avoir dit : « Je

[1] Isai., III, 16, 17.

« ferai tomber leurs cheveux ; je détruirai, poursuit-il, et les « colliers, et les bracelets, et les anneaux, et les boîtes à par- « fums, et les vestes, et les manteaux, et les rubans, et les « broderies, et ces toiles si déliées, » vaines couvertures qui ne cachent rien ; et le reste : car le Saint-Esprit a voulu descendre dans un dénombrement exact de tous les ornements de la vanité ; s'attachant, pour ainsi parler, à suivre par sa vengeance toutes les diverses parures qu'une vaine curiosité a inventées. A ces menaces du Saint-Esprit, l'âme, qui s'est sentie longtemps attachée à ces ornements, commence à rentrer en elle-même. Quoi ! Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure ? Pour prévenir votre colère, je commencerai moi-même à m'en dépouiller ; entrons dans un état où il n'y ait plus d'ornement que celui de la vertu.

Ici cette âme dégoûtée du monde, s'avisant que ces ornements marquent dans les hommes quelque dignité, et venant à considérer les honneurs que le monde vante, elle en connaît aussitôt le fond. Elle voit l'orgueil qu'ils inspirent, et découvre dans cet orgueil, et les disputes, et les jalousies, et tous les maux qu'il entraîne : elle voit en même temps que si ces honneurs ont quelque chose de solide, c'est qu'ils obligent de donner au monde un grand exemple. Mais on peut en les quittant donner un exemple plus utile ; et il est beau, quand on les a, d'en faire un si bel usage. Loin donc, honneurs de la terre ! tout votre éclat couvre mal nos faiblesses et nos défauts ; il ne les cache qu'à nous seuls, et les fait connaître à tous les autres. Ah ! « j'aime mieux avoir la dernière « place dans la maison de mon Dieu, que de tenir les plus « hauts rangs dans la demeure des pécheurs [1]. »

L'âme se dépouille, comme vous voyez, des choses extérieures ; elle revient de son égarement, et commence à être plus proche d'elle-même : mais osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé ? n'aura-t-on point de pitié de cette complexion délicate ? Au contraire, c'est à lui principalement que l'âme s'en prend, comme à son plus dangereux

[1] Ps. LXXXIII, 11.

séducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime : depuis que ce corps est devenu mortel, il semblait n'être devenu pour moi qu'un embarras, et un attrait qui me porte au mal; mais la pénitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur usage : grâce à la miséricorde divine, j'ai en lui de quoi réparer mes fautes passées. Cette pensée la sollicite à ne plus rien donner à ses sens; elle leur ôte tous leurs plaisirs; elle embrasse toutes les mortifications; elle donne au corps une nourriture peu agréable; et afin que la nature s'en contente, elle attend que la nécessité la rende supportable. Ce corps si tendre couche sur la dure; la psalmodie de la nuit et le travail de la journée y attirent le sommeil; sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit, et n'interrompt presque point ses actions. Ainsi toutes les fonctions, même de la nature, commencent dorénavant à devenir des opérations de la grâce : on déclare une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs; il n'y en a aucun de si innocent, qui ne devienne suspect : la raison, que Dieu a donnée à l'âme pour la conduire, s'écrie, en les voyant approcher : « C'est ce serpent qui nous a séduits : » *Serpens decepit me* [1]. Les premiers plaisirs qui nous ont trompés sont entrés dans notre cœur avec une mine innocente, comme un ennemi qui se déguise pour entrer dans une place qu'il veut révolter contre les puissances légitimes : ces désirs, qui nous semblaient innocents, ont remué peu à peu les passions les plus violentes qui nous ont mis dans les fers que nous avons tant de peine à rompre.

L'âme, délivrée par ces réflexions de la captivité des sens, et détachée de son corps par la mortification, est enfin venue à elle-même : elle est revenue de bien loin, et semble avoir fait un grand progrès; mais enfin, s'étant trouvée elle-même, elle a trouvé la source de tous ses maux. C'est donc à elle-même qu'elle en veut encore : déçue par sa liberté, dont elle a fait un mauvais usage, elle songe à la contraindre de toutes parts [2], des grilles affreuses, une retraite profonde, une clô-

[1] GENES., III, 13.

[2] Par la plus savante combinaison de style, Bossuet nous représente

ture impénétrable, une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui vous observent; encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer : elle se met de tous côtés sous le joug; elle se souvient des tristes jalousies du monde, et s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs célestes. De peur de retomber sur ces objets extérieurs, et que sa liberté ne s'égare encore une fois en les cherchant, elle se met des bornes de tous côtés : mais, de peur de s'arrêter en elle-même, elle abandonne sa volonté propre. Ainsi resserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du ciel [1] : elle se donne donc en proie à l'amour divin; elle rappelle sa connaissance et son amour à leur usage primitif. C'est alors que nous pouvons dire avec David : « O Dieu! votre servi-« teur a trouvé son cœur pour vous faire cette prière [2]. » L'âme, si longtemps égarée dans les choses extérieures, s'est enfin trouvée elle-même; mais c'est pour s'élever au-dessus d'elle, et se donner tout à fait à Dieu.

Il n'y a rien de plus nouveau que cet état où l'âme, pleine de Dieu, s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu, on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là est la véritable prudence; car on apprend à tendre à sa fin, c'est-à-dire à Dieu, par la seule voie qui y mène, c'est-à-dire par l'amour : là est la force et le courage; car il n'y a rien qu'on ne souffre

la retraite profonde dans laquelle s'ensevelit madame de la Vallière au couvent des Carmélites. (M.)

[1] Bossuet n'est jamais orateur, il est souvent éloquent sans le vouloir. C'est ce qu'on peut observer surtout dans ce discours, où il semble s'être interdit tout mouvement oratoire pour ne laisser entendre que les pieux accents de *cette âme qui ne respirait plus que du côté du ciel*. Entraîné comme malgré lui par son génie, Bossuet laisse échapper sous la forme la plus éloquente les réflexions que lui arrache le mystère de la nature humaine, mystère qui serait entièrement inexplicable, s'il n'était pas lié à la doctrine fondamentale de tout le christianisme. (B.) — Cette dernière perspective, ainsi préparée et restreinte, effraye l'imagination; et l'on croit voir madame de la Vallière enfoncée, par sa pénitence, au fond d'un gouffre d'où elle ne peut plus découvrir que le firmament. (M.)

[2] II, Reg., VII, 27.

pour l'amour de Dieu : là se trouve la tempérance parfaite; car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens, qui dérobent à Dieu les cœurs et l'attention des esprits : là on commence à faire justice à Dieu, au prochain et à soi-même; à Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit, en l'aimant plus que soi-même; au prochain, parce qu'on commence à l'aimer véritablement, non pour soi-même, mais comme soi-même, après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même; enfin on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement. Mais, en se donnant de la sorte, on acquiert le plus grand de tous les biens, et on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu.

L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus; et pour les faire subsister éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dans le cœur quelque passion violente, s'ils conservent quelque orgueil ou quelque fierté en présence de ce qu'ils aiment; on ne se soumet que trop, on n'est que trop humble. L'âme possédée de l'amour de Dieu, transportée par cet amour hors d'elle-même, n'a garde de songer à elle, ni par conséquent de s'enorgueillir; car elle voit un objet au prix duquel elle se compte pour rien, et en est tellement éprise qu'elle le préfère à elle-même, non-seulement par raison, mais par amour.

Mais voici de quoi l'humilier plus profondément encore : attachée à ce divin objet, elle voit toujours au-dessous d'elle deux gouffres profonds : le néant, d'où elle est tirée; et un autre néant plus affreux encore, c'est le péché, où elle peut retomber sans cesse pour peu qu'elle s'éloigne de Dieu, et qu'elle l'oblige de la quitter. Elle considère que si elle est juste, c'est Dieu qui la fait telle continuellement. Saint Augustin ne veut pas qu'on dise que Dieu nous a faits justes; mais il dit qu'il nous fait justes à chaque moment[1]. Ce n'est pas, dit-il, comme un médecin qui, ayant guéri son malade, le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de son se-

[1] *De Gen. ad litt.*, lib. VIII, n. 25; tom. III, part. I, col. 234.

cours ; c'est comme l'air qui n'a pas été fait lumineux pour le demeurer ensuite par lui-même, mais qui est fait tel continuellement par le soleil. Ainsi l'âme attachée à Dieu sent continuellement sa dépendance, et sent que la justice qui lui est donnée ne subsiste pas toute seule, mais que Dieu la crée en elle à chaque instant : de sorte qu'elle se tient toujours attentive de ce côté-là ; elle demeure toujours sous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement et comme au rayon de sa grâce. En cet état elle se connaît, et ne craint plus de périr de la manière dont elle le craignait auparavant : elle sent qu'elle est faite pour un objet éternel, et ne connaît plus de mort que le péché.

Il faudrait ici vous découvrir la dernière perfection de l'amour de Dieu ; il faudrait vous montrer cette âme détachée encore des chastes douceurs qui l'ont attirée à Dieu, et possédée seulement de ce qu'elle découvre en Dieu même, c'est-à-dire de ses perfections infinies. Là se verrait l'union de l'âme avec un Jésus délaissé ; là s'entendrait la dernière consommation de l'amour divin dans un endroit de l'âme si profond et si retiré, que les sens n'en soupçonnent rien, tant il est éloigné de leur région : mais, pour expliquer cette matière, il faudrait tenir un langage que le monde n'entendrait pas.

Finissons donc ce discours, et permettez qu'en le finissant je vous demande, messieurs, si les saintes vérités que j'ai annoncées ont excité en vos cœurs quelque étincelle de l'amour divin. La vie chrétienne que je vous propose, si pénitente, si mortifiée, si détachée des sens et de nous-mêmes, vous paraît peut-être impossible. Peut-on vivre, direz vous, de cette sorte ? peut-on renoncer à ce qui plaît ? On vous dira de là-haut [1] qu'on peut quelque chose de plus difficile, puis qu'on peut embrasser tout ce qui choque. Mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu ; et je ne sais si on peut le connaître assez pour l'aimer autant qu'il faudrait. On vous dira de là-haut qu'on en connaît assez pour l'aimer sans bornes. Mais peut-on mener dans le monde une telle vie ? Oui, sans

[1] Madame de la Vallière était à la grille d'en haut, avec la reine.

doute, puisque le monde même vous désabuse du monde : ses appas ont assez d'illusions, ses faveurs assez d'inconstance, ses rebuts assez d'amertume; il y a assez d'injustice et de perfidie dans le procédé des hommes, assez d'inégalités et de bizarreries dans leurs humeurs incommodes et contrariantes; c'en est assez sans doute pour nous dégoûter.

Hé! dites-vous, je ne suis que trop dégoûté : tout me dégoûte en effet, mais rien ne me touche; le monde me déplaît, mais Dieu ne me plaît pas pour cela. Je connais cet état étrange, malheureux et insupportable, mais trop ordinaire dans la vie. Pour en sortir, âmes chrétiennes, sachez que qui cherche Dieu de bonne foi ne manque jamais de le trouver; sa parole y est expresse : « Celui qui frappe, on lui « ouvre; celui qui demande, on lui donne; celui qui cherche, « il trouve infailliblement [1]. » Si donc vous ne trouvez pas, sans doute vous ne cherchez pas. Remuez jusqu'au fond de votre cœur : les plaies du cœur ont cela qu'elles peuvent être sondées jusqu'au fond, pourvu qu'on ait le courage de les pénétrer. Vous trouverez dans ce fond un secret orgueil qui vous fait dédaigner tout ce qu'on vous dit, et tous les sages conseils; vous trouverez un esprit de raillerie inconsidérée, qui naît parmi l'enjouement des conversations. Quiconque en est possédé croit que toute la vie n'est qu'un jeu : on ne veut que se divertir; et la face de la raison, si je puis parler de la sorte, paraît trop sérieuse et trop chagrine.

Mais à quoi est-ce que je m'étudie? à chercher des causes secrètes du dégoût que vous donne la piété? Il y en a de plus grossières et de plus palpables : on sait quelles sont les pensées qui arrêtent le monde ordinairement. On n'aime point la piété véritable, parce que, contente des biens éternels, elle ne donne point d'établissement sur la terre, elle ne fait point la fortune de ceux qui la suivent. C'est l'objection ordinaire que font à Dieu les hommes du monde : mais il y a répondu,

[1] MATTH., III, 8.

d'une manière digne de lui, par la bouche du prophète Malachie[1]. « Vos paroles se sont élevées contre moi, dit le Seigneur, et vous avez répondu : Quelles paroles avons-nous « proférées contre vous? Vous avez dit : Celui qui sert Dieu « se tourmente en vain : quel bien nous est-il revenu d'avoir « gardé ses commandements, et d'avoir marché tristement « devant sa face? Les hommes superbes et entreprenants sont « heureux; car ils se sont établis en vivant dans l'impiété, et « ils ont tenté Dieu en songeant à se faire heureux malgré ses « lois, et ils ont fait leurs affaires. »

Voilà l'objection des impies, proposée dans toute sa force par le Saint-Esprit. « A ces mots, poursuit le prophète, les « gens de bien étonnés se sont parlé secrètement les uns aux « autres. » Personne sur la terre n'ose entreprendre, ce semble, de répondre aux impies qui attaquent Dieu avec une audace si insensée; mais Dieu répondra lui-même : « Le Seigneur a « prêté l'oreille à ces choses, dit le prophète, et il les a ouïes : « il a fait un livre où il écrit les noms de ceux qui le servent; « et en ce jour où j'agis, dit le Seigneur des armées, c'est-à-« dire en ce dernier jour où j'achève tous mes ouvrages, où « je déploie ma miséricorde et ma justice; en ce jour, dit-il, « les gens de bien seront ma possession particulière; je les « traiterai comme un bon père traite un fils obéissant. Alors « vous vous retournerez, ô impies, vous verrez de loin leur « félicité, dont vous serez exclus pour jamais; et vous verrez « alors quelle différence il y a entre le juste et l'impie, entre « celui qui sert Dieu et celui qui méprise ses lois. » C'est ainsi que Dieu répond aux objections des impies. Vous n'avez pas voulu croire que ceux qui me servent puissent être heureux : vous n'en avez cru ni ma parole, ni l'expérience des autres; votre expérience vous en convaincra; vous les verrez heureux, et vous vous verrez misérables : *Hæc dicit Dominus faciens hæc :* « C'est ce que dit le Seigneur; il l'en faut croire :

[1] MAL., III, 13 et seq.

« car lui-même qui le dit, c'est lui qui le fait; » et c'est ainsi qu'il fait taire les superbes et les incrédules.

Serez-vous assez heureux pour profiter de cet avis, et pour prévenir sa colère? Allez, messieurs, et pensez-y : ne songez point au prédicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni s'il a mal dit : qu'importe qu'ait dit un homme mortel? Il y a un prédicateur invisible qui prêche dans le fond des cœurs; c'est celui-là que les prédicateurs et les autres auditeurs doivent écouter. C'est lui qui parle intérieurement à celui qui parle au dehors, et c'est lui que doivent entendre au dedans du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux discours sacrés. Le prédicateur, qui parle au dehors, ne fait qu'un seul sermon pour tout un grand peuple : mais le prédicateur du dedans, je veux dire le Saint-Esprit, fait autant de prédications différentes qu'il y a de personnes dans un auditoire; car il parle à chacun en particulier, et lui applique selon ses besoins la parole de la vie éternelle. Écoutez-le donc, chrétiens; laissez-lui remuer au fond de vos cœurs ce secret principe de l'amour de Dieu.

Esprit saint, Esprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole. Ma voix a été semblable peut-être à ce bruit impétueux qui a prévenu votre descente : descendez maintenant, ô feu invisible! et que ces discours enflammés, que vous ferez au dedans des cœurs, les remplissent d'une ardeur céleste. Faites-leur goûter la vie éternelle, qui consiste à connaître et à aimer Dieu : donnez-leur un essai de la vision dans la foi; un avant goût de la possession dans l'espérance; une goutte de ce torrent de délices qui enivre les bienheureux dans les transports célestes de l'amour divin.

Et vous, ma sœur, qui avez commencé à goûter ces chastes délices, descendez, allez à l'autel; victime de la pénitence, allez achever votre sacrifice : le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré : le glaive, c'est la parole qui sépare l'âme d'avec elle-même, pour l'attacher uniquement à son

Dieu. Le sacré pontife vous attend [1], avec ce voile mystérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile : vivez cachée à vous-même, aussi bien qu'à tout le monde ; et, connue de Dieu, échappez-vous à vous-même, sortez de vous-même, et prenez un si noble essor, que vous ne trouviez de repos que dans l'essence du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

[1] M. l'archevêque de Paris.

SERMON

SUR LA PROVIDENCE,

PRÊCHÉ A LA COUR.

Sagesse cachée que la foi nous découvre dans le gouvernement du monde. Mystère du conseil de Dieu dans les désordres qu'il permet. Sage économie de cet univers. Pourquoi Dieu ne précipite pas l'exécution de ses desseins. Différence des biens et des maux : raisons de la conduite que Dieu tient à l'égard des bons et des méchants. Sentiments que la foi de la Providence doit nous inspirer.

Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.

Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare n'y a eu que des maux; c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation, et vous dans les tourments.

LUC, XVI, 25.

Nous lisons dans l'histoire sainte que le roi de Samarie [1] ayant voulu bâtir une place forte qui tenait en crainte et en alarmes toutes les places du roi de Judée, ce prince assembla son peuple, et fit un tel effort contre l'ennemi, que non-seulement il ruina cette forteresse, mais qu'il en fit servir les matériaux pour construire deux grands châteaux par lesquels il fortifia sa frontière.

Je médite aujourd'hui, messieurs, de faire quelque chose de semblable; et, dans cet exercice pacifique, je me propose l'exemple de cette entreprise militaire. Les libertins déclarent la guerre à la Providence divine, et ils ne trouvent rien de plus fort contre elle que la distribution des biens et des maux, qui paraît injuste, irrégulière, sans aucune distinction entre les bons et les méchants. C'est là que les impies se re-

[1] III Rois, XV, 17, 22.

tranchent comme dans leur forteresse imprenable; c'est de là qu'ils jettent hardiment des traits contre la sagesse qui régit le monde, se persuadant faussement que le désordre apparent des choses humaines rend témoignage contre elle. Assemblons-nous, chrétiens, pour combattre les ennemis du Dieu vivant; renversons les remparts superbes de ces nouveaux Samaritains. Non contents de leur faire voir que cette inégale dispensation des biens et des maux du monde ne nuit [en] rien à la Providence, montrons au contraire qu'elle l'établit. Prouvons, par le désordre même, qu'il y a un ordre supérieur qui rappelle tout à soi par une loi immuable; et bâtissons les forteresses de Juda des débris et des ruines de celles de Samarie. C'est le dessein de ce discours, que j'expliquerai plus à fond, après que nous aurons imploré, etc.

Le théologien d'Orient, S. Grégoire de Nazianze[1], contemplant la beauté du monde, dans la structure duquel Dieu s'est montré si sage et si magnifique, l'appelle élégamment, en sa langue, le plaisir et les délices de son créateur. Il avait appris de Moïse que ce divin architecte, à mesure qu'il bâtissait ce grand édifice, en admirait lui-même toutes les parties : *Vidit Deus lucem quod esset bona*[2] : « Dieu vit que la lu-« mière était bonne : » qu'en ayant composé le tout il avait encore enchéri, et l'avait trouvé « parfaitement beau : « *Et erant valde bona*[3]; enfin, qu'il avait paru tout saisi de joie dans le spectacle de son propre ouvrage. Où il ne faut pas s'imaginer que Dieu ressemble aux ouvriers mortels, lesquels, comme ils peinent beaucoup dans leurs entreprises, et craignent toujours pour l'événement, sont ravis que l'exécution les décharge du travail et les assure du succès. Mais Moïse regardant les choses dans une pensée plus sublime, et prévoyant en esprit qu'un jour les hommes ingrats nieraient la Providence qui régit le monde, il nous montre dès l'origine combien Dieu est satisfait de ce chef-d'œuvre de ses mains, afin que le plaisir de le former nous étant un gage certain du

[1] Orat. XXXIV, t. I, pag. 557. — [2] Genèse, I, 4. — [3] Ibid., 31.

soin qu'il devait prendre à le conduire, il ne fût jamais permis de douter qu'il n'aimât à gouverner ce qu'il avait tant aimé à faire, et ce qu'il avait lui-même jugé si digne de sa sagesse.

Ainsi nous devons entendre que cet univers, et particulièrement le genre humain, est le royaume de Dieu, que lui-même règle et gouverne selon des lois immuables; et nous nous appliquerons aujourd'hui à méditer les secrets de cette céleste politique qui régit toute la nature, et qui, enfermant dans son ordre l'instabilité des choses humaines, ne dispose pas avec moins d'égards les accidents inégaux qui mêlent la vie des particuliers, que ces grands et mémorables événements qui décident de la fortune des empires.

Grand et admirable sujet, et digne de l'attention de la cour la plus auguste du monde! Prêtez l'oreille, ô mortels! et apprenez de votre Dieu même les secrets par lesquels il vous gouverne; car c'est lui qui vous enseignera dans cette chaire; et je n'entreprends aujourd'hui d'expliquer ses conseils profonds, qu'autant que je serai éclairé par ses oracles infaillibles.

Mais il nous importe peu, chrétiens [1], de connaître par quelle sagesse nous sommes régis, si nous n'apprenons aussi à nous conformer à l'ordre de ses conseils. S'il y a de l'art à bien gouverner, il y en a aussi à bien obéir. Dieu donne son esprit de sagesse aux princes pour savoir conduire les peuples, et il donne aux peuples l'intelligence pour être capables d'être dirigés par ordre; c'est-à-dire qu'outre la science maîtresse par laquelle le prince commande, il y a une autre science subalterne qui enseigne aussi aux sujets à se rendre dignes instruments de la conduite supérieure; et c'est le rapport de ces deux sciences qui entretient le corps d'un État par la correspondance du chef et des membres.

Pour établir ce rapport dans l'empire de notre Dieu, tâchons de faire aujourd'hui deux choses. Premièrement, chrétiens, quelque étrange confusion, quelque désordre même, ou quelque injustice qui paraisse dans les affaires humaines,

[1] Deut., XXXIV, 9.

quoique tout y semble emporté par l'aveugle rapidité de la fortune ; mettons bien avant dans notre esprit que tout s'y gouverne par maximes, et qu'un conseil éternel et immuable se cache parmi tous ces événements que le temps semble déployer avec une si prodigieuse incertitude. Secondement, venons à nous-mêmes, et, après avoir bien compris quelle puissance nous meut et quelle sagesse nous gouverne, voyons quels sont les sentiments qui nous rendent dignes d'une conduite si relevée. Ainsi nous découvrirons, suivant la médiocrité de l'esprit humain, en premier lieu les ressorts et les mouvements, et ensuite l'usage et l'applition de cette sublime politique qui régit le monde; et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines, confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains tableaux que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux, comme un jeu de la perspective. La première vue ne nous montre que des traits informes, et un mélange confus de couleurs qui semble être, ou l'essai de quelque apprentif, ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder par un certain endroit, aussitôt toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dans votre vue, toute la confusion se démêle, et vous voyez paraître un visage avec ses linéaments et ses proportions, où il n'y avait auparavant aucune apparence de forme humaine. C'est, ce me semble, messieurs, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée, que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre.

J'ai vu, dit l'Ecclésiaste, un désordre étrange sous le soleil : « j'ai vu que l'on ne commet pas ordinairement, ni la course « aux plus vites, ni les affaires aux plus sages, ni la guerre aux

« plus courageux ; mais que c'est le hasard et l'occasion qui « donne tous les emplois, qui règle tous les prétendants : » *Nec velocium esse cursum, nec fortium bellum... sed tempus casumque in omnibus* [1]. J'ai vu, dit le même Ecclésiaste, que « toutes choses arrivent également à l'homme de bien « et au méchant, à celui qui sacrifie et à celui qui blasphème : » *Quod universa æque eveniant justo et impio... eadem immolanti victimas et sacrificia contemnenti... eadem cunctis eveniunt* [2]. Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante et l'innocence affligée ; mais, de peur qu'il n'y ait rien d'assuré, quelquefois on voit au contraire l'innocence dans le trône et l'iniquité dans le supplice. Quelle est la confusion de ce tableau? et ne semble-t-il pas que ces couleurs aient été jetées au hasard, seulement pour brouiller la toile ou le papier, si je puis parler de la sorte?

Le libertin inconsidéré s'écrie aussitôt qu'il n'y a point d'ordre. « Il dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu, » ou Ce Dieu abandonne la vie humaine aux caprices de la fortune : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* [3]. Mais arrêtez, malheureux, et ne précipitez pas votre jugement dans une affaire si importante. Peut-être que vous trouverez que ce qui semble confusion est un art caché ; et si vous savez rencontrer les choses, toutes les inégalités se rectifieront, et vous ne verrez que sagesse où vous n'imaginiez que désordre.

Oui, oui, ce tableau a son point, n'en doutez pas ; et le même Ecclésiaste qui nous a découvert la confusion, nous mènera aussi à l'endroit par où nous contemplerons l'ordre du monde. « J'ai vu, dit-il, sous le soleil l'impiété en la place « du jugement, et l'iniquité dans le rang que devait tenir la « justice : » *Vidi sub sole in loco judicii impietatem, et in loco justitiæ iniquitatem* [4], c'est-à-dire, si nous l'entendons, l'iniquité sur le tribunal, ou même l'iniquité dans le trône, où la seule justice doit être placée. Elle ne pouvait pas monter plus haut, ni occuper une place qui lui fût moins due. Que

[1] IX, 11. — [2] Ibid., 2, 3. — [3] Ps, LII, 1. — [4] III, 16.

pouvait penser Salomon en considérant un si grand désordre? Quoi? que Dieu abandonnait les choses humaines sans conduite et sans jugement! Au contraire, dit ce sage prince, en voyant ce renversement : Aussitôt j'ai dit en mon cœur : Dieu jugera « le juste et l'impie, et alors ce sera le temps de toutes choses : » *Et dixi in corde meo : Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit* [1].

Voici, messieurs, un raisonnement digne du plus sage des hommes : il découvre dans le genre humain une extrême confusion, il voit dans le reste du monde un ordre qui le ravit : il voit bien qu'il n'est pas possible que notre nature, qui est la seule que Dieu a faite à sa ressemblance, soit la seule qu'il abandonne au hasard; ainsi convaincu par raison qu'il doit y avoir de l'ordre parmi les hommes, et voyant par expérience qu'il n'est pas encore établi, il conclut nécessairement que l'homme a quelque chose à attendre; et c'est ici, chrétiens, tout le mystère du conseil de Dieu; c'est la grande maxime d'État de la politique du ciel. Dieu veut que nous vivions au milieu du temps dans une attente perpétuelle de l'éternité; il nous introduit dans le monde, où il nous fait paraître un ordre admirable, pour montrer que son ouvrage est conduit avec sagesse; où il laisse de dessein formé quelque désordre apparent, pour montrer qu'il n'y a pas mis encore la dernière main. Pourquoi? pour nous tenir toujours en attente du grand jour de l'éternité, où toutes choses seront démêlées par une décision dernière et irrévocable, où Dieu séparant, encore une fois la lumière d'avec les ténèbres, mettra par un dernier jugement la justice et l'impiété dans les places qui leur sont dues; « et alors, dit Salomon, ce « sera le temps de chaque chose : » *Et tempus omnis rei tunc erit.*

Ouvrez donc les yeux, ô mortels! c'est Jésus-Christ qui vous y exhorte dans cet admirable discours qu'il a fait en S. Matthieu, chapitre sixième, et en S. Luc, chapitre douzième, dont je vais vous donner une paraphrase. Contemplez le ciel

[1] Eccl., III, 17.

et la terre, et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que cet édifice? est-il rien de mieux pourvu que cette famille? est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Cette puissance suprême qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Elle a fait les corps célestes, qui sont immortels; elle a fait les terrestres, qui sont périssables; elle a fait des animaux admirables par leur grandeur; elle a fait les insectes et les oiseaux, qui semblent méprisables par leur petitesse; elle a fait ces grands arbres des forêts, qui subsistent des siècles entiers; elle a fait les fleurs des champs, qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux, qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants; et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon, dans toute sa gloire, n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilants de sa providence paternelle ne soient pas ouverts? *Nonne vos magis pluris estis illis*[1]? « N'êtes-vous pas beaucoup plus « qu'eux? » Que s'il vous paraît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense court trop lentement à la vertu, et que la peine ne poursuive pas d'assez près le vice, songez à l'éternité de ce premier être : ses desseins, formés et conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années ni des siècles, qu'il voit passer devant lui comme des moments, et il faut la durée entière du monde pour développer tout à fait les ordres d'une sagesse si profonde; et nous, mortels misérables, nous voudrions, en nos jours

[1] Mat., VI, 26.

qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies! Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice destine aux méchants : *Attendis ad dies tuos paucos, et diebus tuis paucis impleri omnia..... Ut damnentur omnes impii, et coronentur omnes boni*[1]. Il ne serait pas raisonnable; laissons agir l'Éternel suivant les lois de son éternité, et, bien loin de la réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue : *Junge cor tuum æternitati Dei, et cum illo æternus eris*[2].

Si nous entrons, chrétiens, dans cette bienheureuse liberté d'esprit, si nous mesurons les conseils de Dieu selon la règle de l'éternité, nous regarderons sans impatience ce mélange confus des choses humaines. Il est vrai, Dieu ne fait pas encore de discernement entre les bons et les méchants; mais c'est qu'il a choisi son jour arrêté, où il le fera paraître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre des uns et des autres sera complet. C'est ce qui a fait dire à Tertullien ces excellentes paroles : « Dieu, dit-il, ayant re-« mis le jugement à la fin des siècles, il ne précipite pas le « discernement, qui en est une condition nécessaire : » *Qui enim semel æternum judicium destinavit post seculi finem, non præcipitat discretionem*[3]. « Il se montre pres-« que égal sur toute la nature humaine; et les biens et les « maux qu'il envoie en attendant sur la terre, sont communs « à ses ennemis et à ses enfants : » *Æqualis est interim super omne hominum genus, et indulgens, et increpans, communia voluit esse et commoda profanis, et incommoda suis.* Oui, c'est la vérité elle-même qui lui a dicté cette pensée; car n'avez-vous pas remarqué cette parole admirable : Dieu ne précipite pas le discernement? Précipiter les affaires, c'est le propre de la faiblesse, qui est contrainte de s'empres-

[1] S. Aug., Enar. in Ps. xci, n. 8, t. iv, p. 986. — [2] Ibid. — [3] Apol., n. 41, pag. 37.

ser dans l'exécution de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions, et que ces occasions sont certains moments dont la fuite soudaine cause une nécessaire précipitation à ceux qui sont obligés de s'y attacher. Mais Dieu, qui est l'arbitre de tous les temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, qui connaît sa toute-puissance, et qui sait que rien ne peut échapper à ses mains souveraines ; ah ! il ne précipite pas ses conseils. Il sait que la sagesse ne consiste pas à faire toujours les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Il laisse censurer ses desseins aux fous et aux téméraires, mais il ne trouve pas à propos d'en avancer l'exécution pour les murmures des hommes. Ce lui est assez, chrétiens, que ses amis et ses serviteurs regardent de loin venir son jour avec humilité et tremblement ; pour les autres, il sait où il les attend, et le jour est marqué pour les punir : il ne s'émeut pas de leurs reproches : *Quoniam prospicit quod veniet dies ejus* [1] : « Parce qu'il voit que son jour doit venir bientôt. »

Mais cependant, direz-vous, Dieu fait souvent du bien aux méchants, il laisse souffrir de grands maux aux justes ; et quand un tel désordre ne durerait qu'un moment, c'est toujours quelque chose contre la justice. Désabusons-nous, chrétiens, et entendons aujourd'hui la différence des biens et des maux ; il y en a de deux sortes : il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal ; mais qu'elle sera un grand bien, si vous la sanctifiez par la patience ! La santé est un bien ; mais qu'elle deviendra un mal dangereux, en favorisant la débauche ! Voilà les biens et les maux mêlés, qui participent de la nature du bien et du mal, et qui touchent à l'un ou à l'autre, suivant l'usage où on les applique.

Mais entendez, chrétiens, qu'un Dieu tout-puissant a dans les trésors de sa bonté un souverain bien qui ne peut jamais être mal, c'est la félicité éternelle ; et qu'il a dans les trésors de sa justice certains maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, tels que sont les supplices

[1] Ps. XXXVI, 13.

des réprouvés. La règle de sa justice ne permet pas que les méchants goûtent jamais ce bien souverain, ni que les bons soient tourmentés par ces maux extrêmes; c'est pourquoi il fera un jour le discernement; mais pour ce qui regarde les biens et les maux mêlés, il les donne indifféremment aux uns et aux autres.

Cette distinction étant supposée, il est bien aisé de comprendre que ces biens et ces maux suprêmes appartiennent aux temps du discernement général, où les bons seront séparés pour jamais de la société des impies; et que ces biens et ces maux mêlés sont distribués avec équité dans le mélange où nous sommes. « Car il fallait certainement, dit S. Augus-« tin [1], que la justice divine prédestinât certains biens aux « justes auxquels les méchants n'eussent point de part, et de « même qu'elle préparât aux méchants des peines dont les « bons ne fussent jamais tourmentés : » c'est ce qui fera dans le dernier jour un discernement éternel. Mais en attendant ce temps limité, dans ce siècle de confusion où les bons et les méchants sont mêlés ensemble, il fallait que les biens et les maux fussent communs aux uns et aux autres, afin que le désordre même tînt les hommes toujours suspendus dans l'attente de la décision dernière et irrévocable.

Que le saint et divin psalmiste a célébré divinement cette belle distinction de biens et de maux! J'ai vu, dit-il, dans la main de Dieu une coupe remplie de trois liqueurs : *Calix in manu Domini vini meri plenus misto* [2]. Il y a premièrement le vin pur : *Vini meri;* il y a secondement le mêlé : *Plenus misto;* enfin il y a la lie : *Verumtamen fæx ejus non est exinanita.* Que signifie ce vin pur? la joie de l'éternité, joie qui n'est altérée par aucun mal, mêlée d'aucune amertume. Que signifie cette lie, sinon le supplice des réprouvés, supplice qui n'est tempéré d'aucune douceur? et que représente ce vin mêlé, sinon ces biens et ces maux que l'usage peut faire changer de nature, tels que nous les éprouvons

[1] Enar. in Ps. LV, n. 16, t. IV, pag. 526. — [2] Ps. LXXIV, 9.

dans la vie présente? O la belle distinction des biens et des maux que le Prophète a chantée! mais la sage dispensation que la Providence en a faite! Voici les temps de mélange, voici les temps de mérite, où il faut exercer les bons pour les éprouver, et supporter les pécheurs pour les attendre : qu'on répande dans ce mélange ces biens et ces maux mêlés dont les sages savent profiter, pendant que les insensés en abusent ; mais ces temps de mélange finiront. Venez, esprits purs, esprits innocents, venez boire le vin pur de Dieu, sa fécilité sans mélange; et vous, ô méchants endurcis, méchants éternellement séparés des justes, il n'y a plus pour vous de félicité, plus de danses, plus de banquets, plus de jeux; venez boire toute l'amertume de la vengeance divine : *Bibent omnes peccatores terræ* [1]. Voilà, messieurs, ce discernement qui démêlera toutes choses par une sentence dernière et irrévocable.

« O que vos œuvres sont grandes [2]! que vos voies sont « justes et véritables, ô Seigneur Dieu tout-puissant! Qui ne « vous louerait, qui ne vous bénirait, ô roi des siècles! » qui n'admirerait votre providence, « qui ne craindrait vos ju- « gements »! Ah! vraiment, « l'homme insensé n'entend pas « ces choses, et le fou ne les connaît pas : » *Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc* [3]. « Il ne re- « garde que ce qu'il voit et il se trompe : » *Hæc cogitaverunt, et erraverunt* [4]; car il vous a plu, ô grand architecte, qu'on ne vît la beauté de votre édifice qu'après que vous y aurez mis la dernière main ; et votre prophète a prédit que « ce serait « seulement au dernier jour qu'on entendrait le mystère de « votre conseil : » *In novissimis diebus intelligetis consilium ejus* [5].

Mais alors il sera bien tard pour profiter d'une connaissance si nécessaire : prévenons, messieurs, l'heure destinée ; assistons en esprit au dernier jour; et du marche-pied de ce tribunal devant lequel nous comparaîtrons, contemplons les

[1] Ps. LXXIV, 9. — [2] Apoc., XV, 3, 4. — [3] Ps. XCI, 7. — [4] Sap., II, 21. — [5] Jer., XXIII, 20.

choses humaines. Dans cette crainte, dans cette épouvante, dans ce silence universel de toute la nature, avec quelle dérision sera entendu le raisonnement des impies, qui s'affermissaient dans le crime en voyant d'autres crimes impunis! Eux-mêmes, au contraire, s'étonneront comment ils ne voyaient pas que cette publique impunité les avertissait hautement de l'extrême rigueur de ce dernier jour. Oui, j'atteste le Dieu vivant, qui donne dans tous les siècles des marques de sa vengeance : les châtiments exemplaires qu'il exerce sur quelques-uns, ne me semblent pas si terribles que l'impunité de tous les autres. S'il punissait ici tous les criminels, je croirais toute sa justice épuisée, et je ne vivrais pas en attente d'un discernement plus redoutable. Maintenant sa douceur même et sa patience ne me permettent pas de douter qu'il ne faille attendre un grand changement. Non, les choses ne sont pas encore en leur place fixe; elles n'ont pas encore leur temps arrêté. Lazare souffre encore, quoique innocent; le mauvais riche, quoique coupable, jouit encore de quelque repos; ainsi ni la peine ni le repos ne sont pas encore où ils doivent être : cet état est violent, et ne peut pas durer toujours. Ne vous y fiez pas, ô hommes du monde! il faut que les choses changent; et en effet, admirez la suite : « Mon fils, tu as reçu des biens en ta vie; Lazare aussi a « reçu des maux. » Ce désordre se pouvait souffrir durant le temps de mélange, où Dieu préparait un grand ouvrage; mais sous un dieu bon et sous un Dieu juste, une telle confusion ne pouvait pas être éternelle. C'est pourquoi, poursuit Abraham, maintenant que vous êtes arrivés tous deux au lieu de votre éternité : *Nunc autem*, une autre disposition se va commencer, chaque chose sera en sa place, la peine ne sera plus séparée du coupable à qui elle est due, ni la consolation refusée au juste qui l'a espérée : *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* Voilà, messieurs, le conseil de Dieu exposé fidèlement par son écriture : voyons maintenant en peu de paroles quel usage nous en devons faire; c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT.

Quiconque est persuadé qu'une sagesse divine le gouverne, et qu'un conseil immuable le conduit à une fin éternelle, rien ne lui paraît ni grand ni terrible que ce qui a relation à l'éternité : c'est pourquoi les deux sentiments que lui inspire la foi de la Providence, c'est premièrement de n'admirer rien, et ensuite de ne rien craindre de tout ce qui se termine en sa vie présente.

Il ne doit rien admirer, et en voici la raison. Cette sage et éternelle Providence, qui a fait, comme nous avons dit, deux sortes de biens, qui dispense des biens mêlés dans la vie présente, qui réserve les biens tout purs à la vie future, a établi cette loi : qu'aucun n'aurait de part aux biens suprêmes, qui aurait trop admiré les biens médiocres; car Dieu veut, dit S. Augustin, que nous sachions distinguer entre les biens qu'il répand dans la vie présente, pour servir de consolation aux captifs, et ceux qu'il réserve aux siècles à venir, pour faire la félicité de ses enfants : *Aliud est solatium captivorum, aliud gaudium liberorum* [1]. La sage et véritable libéralité veut qu'on sache distinguer ses dons; ou, pour dire quelque chose de plus fort, Dieu veut que nous sachions distinguer entre les biens vraiment méprisables qu'il donne si souvent à ses ennemis, et ceux qu'il garde précieusement pour ne les communiquer qu'à ses serviteurs : *Hæc omnia tribuit etiam malis, ne mali pendantur a bonis*, dit S. Augustin [2].

Et certainement, chrétiens, quand, rappelant en mon esprit la mémoire de tous les siècles, je vois si souvent les grandeurs du monde entre les mains des impies; quand je vois les enfants d'Abraham et le seul peuple qui adore Dieu, relégué en la Palestine, en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles; et, pour dire quelque chose qui nous touche de plus près, quand je vois

[1] S. August., Enar. in Ps. CXXXVI, n. 5, t. IV, p. 1516. — [2] Enar. in Ps. LXII, 14, t. IV, p. 613.

cet ennemi déclaré du nom chrétien, soutenir avec tant d'armées les blasphèmes de Mahomet contre l'Évangile, abattre sous son croissant la croix de Jésus-Christ notre Sauveur, diminuer tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées, et que je considère d'ailleurs que tout déclaré qu'il est contre Jésus-Christ, ce sage distributeur des couronnes le voit du plus haut des cieux, assis sur le trône du grand Constantin, et ne craint pas de lui abandonner un si grand empire, comme un présent de peu d'importance : ah ! qu'il m'est aisé de comprendre qu'il fait peu d'état de telles faveurs, et de tous les biens qu'il donne pour la vie présente ! Et toi, ô vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parais peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit !

Mais peut-être que je m'oublie, et que je ne songe pas où je parle, quand j'appelle les empires et les monarchies un présent de peu d'importance. Non, non, messieurs, je ne m'oublie pas : non, non, je n'ignore pas combien grand et combien auguste est le monarque qui nous honore de son audience ; et je sais assez remarquer combien Dieu est bienfaisant en son endroit, de confier à sa conduite une si grande et si noble partie du genre humain, pour la protéger par sa puissance. Mais je sais aussi, chrétiens, que les souverains pieux, quoique dans l'ordre des choses humaines ils ne voient rien de plus grand que leur sceptre, rien de plus sacré que leur personne, rien de plus inviolable que leur majesté, doivent néanmoins mépriser le royaume qu'ils possèdent seuls, au prix d'un autre royaume dans lequel ils ne craignent point d'avoir des égaux, et qu'ils désirent même, s'ils sont chrétiens, de partager un jour avec leurs sujets, que la grâce de Jésus-Christ et la vision bienheureuse aura rendus leurs compagnons : *Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes* [1]. Ainsi la foi de la Providence, en mettant toujours en vue aux enfants de Dieu la dernière décision, leur ôte l'admiration de toute autre chose ;

[1] S. August., de Civ. Dei, lib. v, cap. xxiv, pag. 141.

mais elle fait encore un plus grand effet, c'est de les délivrer de la crainte. Que craindraient-ils, chrétiens? Rien ne les choque, rien ne les offense, rien ne leur répugne.

Il y a cette différence remarquable entre les causes particulières et la cause universelle du monde, que les causes particulières se choquent les unes les autres : le froid combat le chaud, et le chaud attaque le froid. Mais la cause première et universelle qui enferme dans un même ordre et les parties et le tout, ne trouve rien qui la combatte, parce que si les parties se choquent entre elles, c'est sans préjudice du tout; elles s'accordent avec le tout, dont elles font l'assemblage par leur discordance et leur contrariété. Il serait long, chrétiens, de démêler ce raisonnement. Mais pour en faire l'application, quiconque a des desseins particuliers, quiconque s'attache aux causes particulières, disons encore plus clairement, qui veut obtenir ce bienfait du prince, ou qui veut faire sa fortune par la voie détournée, il trouve d'autres prétendants qui le contrarient, des rencontres inopinées qui le traversent : un ressort ne joue pas à temps, et la machine s'arrête; l'intrigue n'a pas son effet, ses espérances s'en vont en fumée. Mais celui qui s'attache immuablement au tout et non aux parties, non aux causes prochaines, aux puissances, à la faveur, à l'intrigue, mais à la cause première et fondamentale, à Dieu, à sa volonté, à sa providence, il ne trouve rien qui s'oppose à lui; ni qui trouble ses desseins : au contraire, tout concourt et tout coopère à l'exécution de ses desseins; parce que tout concourt et tout coopère, dit le saint apôtre, à l'accomplissement de son salut, et son salut est sa grande affaire; c'est là que se réduisent toutes ses pensées : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* [1].

S'appliquant de cette sorte à la Providence si vaste, si étendue, qui enferme dans ses desseins toutes les causes et tous les effets, il s'étend et se dilate lui-même, et il apprend à s'appliquer en bien toutes choses. Si Dieu lui envoie des prospérités, il reçoit le présent du ciel avec soumission, et il ho-

[1] Rom., VIII, 28.

nore la miséricorde qui lui fait du bien, en le répandant sur les misérables. S'il est dans l'adversité, il songe que « l'é- « preuve produit l'espérance [1], » que la guerre se fait pour la paix, et que si sa vertu combat, elle sera un jour couronnée. Jamais il ne désespère, parce qu'il n'est jamais sans ressource. Il croit toujours entendre le sauveur Jésus, qui lui grave dans le fond du cœur ces belles paroles : « Ne crai- « gnez point, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père « de vous donner un royaume [2]. » Ainsi, à quelque extrémité qu'il soit réduit, jamais on n'entendra de sa bouche ces paroles infidèles, qu'il a perdu tout son bien, car peut-il désespérer de sa fortune, lui à qui il reste encore un royaume entier, et un royaume qui n'est autre que celui de Dieu? Quelle force le peut abattre, étant toujours soutenu par une si belle espérance?

Voilà quel il est en lui-même. Il ne sait pas moins profiter de ce qui se passe dans les autres. Tout le confond et tout l'édifie, tout l'étonne et tout l'encourage. Tout le fait rentrer en lui-même, autant les coups de grâce que les coups de rigueur et de justice; autant la chute des uns que la persévérance des autres; autant les exemples de faiblesse que les exemples de force; autant la patience de Dieu que sa justice exemplaire; car s'il lance son tonnerre sur les criminels : « Le juste, « dit S. Augustin [3], vient laver ses mains dans leur sang, « c'est-à-dire qu'il se purifie par la crainte d'un pareil sup- « plice. » S'ils prospèrent visiblement, et que leur bonne fortune semble faire rougir sur la terre l'espérance d'un homme de bien; il regarde le revers de la main de Dieu, et il entend avec foi comme une voix céleste qui dit aux méchants fortunés, qui méprisent le juste opprimé : O herbe terrestre, ô herbe rampante, oses-tu bien te comparer à l'arbre fruitier pendant la rigueur de l'hiver, sous prétexte qu'il a perdu sa verdure, et que tu conserves la tienne durant cette froide saison? Viendra le temps de l'été, viendra l'ardeur du grand jugement qui te desséchera jusqu'à la racine, et fera

[1] Rom., v, 4. — [2] Luc., xii, 32. — [3] In Ps. lvii, t. iv, pag. 556.

germer les fruits immortels des arbres que la patience aura cultivés. Telles sont les saintes pensées qu'inspire la foi de la Providence.

Chrétiens, méditons ces choses, et certes elles méritent d'être méditées. Ne nous arrêtons pas à la fortune, ni à ses pompes trompeuses. Cet état que nous voyons aura son retour, tout cet ordre que nous admirons sera renversé. Que servira, chrétiens, d'avoir vécu dans l'autorité, dans les délices, dans l'abondance, si cependant Abraham nous dit : Mon fils, tu as reçu du bien en ta vie ; maintenant les choses vont être changées. Nulles marques de cette grandeur, nul reste de cette puissance. Je me trompe, j'en vois de grands restes et des vestiges sensibles ; et quels ? C'est le Saint-Esprit qui le dit : « Les puissants, dit l'Oracle de la sagesse, « seront tourmentés puissamment : » *Potentes potenter tormenta patientur* [1], c'est-à-dire, qu'ils conserveront, s'ils n'y prennent garde, une malheureuse primauté de peine, à laquelle ils seront précipités par la primauté de leur gloire. Ah ! encore que je parle ainsi, « j'espère de vous de meilleures « choses : » *Confidimus autem de vobis meliora* [2]. Il y a des puissances saintes : Abraham, qui condamne le mauvais riche, a lui-même été riche et puissant ; mais il a sanctifié sa puissance en la rendant humble, modérée, soumise à Dieu, secourable aux pauvres : si vous profitez de cet exemple, vous éviterez le supplice du riche cruel, dont nous parle [l'Évangile], et vous irez avec le pauvre Lazare vous reposer dans le sein du riche Abraham, et posséder avec lui les richesses éternelles.

[1] Sap. VI, 7. — [2] Hebr., VI, 9.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS

QUI FIRENT CONVOQUER

L'ASSEMBLÉE DU CLERGÉ EN 1681 [1].

L'affaire de la *régale* fut, dans le dix-septième siècle, la cause d'un grand mouvement, et n'en devint, par la suite des événements, qu'une circonstance accessoire. Mais elle servit d'occasion et de motif pour rappeler et consacrer des maximes d'un bien plus grand intérêt pour la paix de l'Église et la tranquillité des empires...

La *régale* en France était un droit par lequel nos rois jouissaient du revenu des archevêchés et des évêchés pendant leur vacance, et même *conféraient* les bénéfices dépendant de leur *collation*, jusqu'à ce que les nouveaux pourvus eussent prêté leur *serment de fidélité*, et l'eussent fait enregistrer à la chambre des comptes de Paris...

Après plusieurs arrêts dont les remontrances du clergé avaient suspendu l'exécution, Louis XIV rendit la *déclaration* de février 1673, par laquelle il déclara « le droit de *régale* inaliénable et im- « prescriptible dans tous les archevêchés et évêchés du royaume, » et ordonna « que tous les archevêques et évêques, qui n'avaient point « fait enregistrer leur *serment de fidélité* seraient tenus de le faire « dans deux mois. »

Presque tous les évêques de Languedoc, de Guyenne, de Provence et du Dauphiné, qui jusqu'alors s'étaient maintenus dans l'exemption du droit de *régale*, cédèrent à l'autorité du roi.

Plusieurs considérations raisonnables les portèrent à cette condescendance. La protection éclatante que le roi accordait à la religion et à ses ministres, la modération connue de ce monarque, l'inutilité bien évidente d'une résistance indiscrète, et les principes de soumission que le clergé de France se faisait honneur de professer, déterminèrent cette sage et respectueuse conduite. D'ailleurs le droit de *régale* était déjà paisiblement exercé dans la très-grande partie de la France. Il ne s'agissait que d'un droit particulier à quelques Églises, et de grands avantages pour la discipline ecclésiastique

[1] Extrait de l'Histoire de Bossuet, par M. le cardinal de Bausset.

devaient balancer un sacrifice peu important en lui-même. Mais deux évêques, dont l'opposition était certainement fondée sur les intentions les plus pures et sur des considérations plausibles, crurent devoir se montrer inflexibles. Ce furent les évêques d'Aleth (Nicolas Pavillon) et de Pamiers (François-Étienne Caulet). Ces évêques étaient recommandables par leur piété, leurs vertus et leurs mœurs; et il est certain que, s'il n'eût été question que d'un droit en litige entre des particuliers, ils auraient pu se présenter avec confiance devant les tribunaux, en s'appuyant sur une longue et antique possession. Mais ils oublièrent qu'il est des circonstances où le sacrifice de quelques prétentions et de quelques droits peu importants est conseillé par la prudence chrétienne.

En conséquence du refus des évêques d'Aleth et de Pamiers de faire enregistrer leur *serment de fidélité*, le roi nomma, en exécution de sa *déclaration* de 1673, aux bénéfices vacants dépendant de leur *collation*. Ils prodiguèrent alors les censures et les excommunications contre les pourvus en *régale*, comme si toutes les lois de l'Église eussent été foulées aux pieds, et la religion attaquée dans ses points les plus essentiels. Les pourvus en *régale* suivirent les formes accoutumées; ils appelèrent de ces sentences à l'archevêque de Narbonne et à l'archevêque de Toulouse, métropolitains d'Aleth et de Pamiers. Les deux métropolitains cassèrent les ordonnances des deux évêques, et prononcèrent la nullité de leurs censures. Les deux évêques interjetèrent appel au saint-siége de leurs métropolitains.

Innocent XI avait les mêmes vertus qu'on admirait dans les évêques d'Aleth et de Pamiers, et les mêmes défauts qu'on pouvait leur reprocher. Au lieu de s'établir médiateur et conciliateur, il se constitua juge suprême dans une contestation qui aurait pu suivre naturellement le cours accoutumé d'une négociation amicale et politique; et il prononça son jugement d'une manière si absolue, que Louis XIV, quelque modéré qu'il fût par caractère, et de quelque respect qu'il fût pénétré pour le saint-siége, dut justement s'offenser d'un procédé si extraordinaire.

Innocent XI ne se contenta pas de casser les ordonnances rendues par les archevêques de Narbonne et de Toulouse; il écrivit au roi deux brefs, en date du 12 mars 1678 et du 21 septembre même année, dans lesquels il s'exhalait en reproches contre les ministres du roi, qui abusaient de sa confiance par leurs sinistres conseils, pour satisfaire leur intérêt et leur ambition. Ces deux brefs n'ayant

point arrêté l'exécution de la *déclaration* de 1673, il lui en adressa un troisième en date du 29 décembre 1679, dont les expressions menaçantes obligèrent Louis XIV à adopter des mesures convenables pour faire respecter la dignité de sa couronne et assurer la tranquilité de ses États...

Au moment où ce bref devint public en France, l'assemblée du clergé de 1680 tenait ses séances à Saint-Germain en Laye; et tous les membres qui la composaient crurent devoir manifester hautement leur attachement à Louis XIV, ainsi que leur ferme détermination à défendre la majesté du trône, si le pape se permettait quelque entreprise contre les droits du roi ou contre sa personne...

Le 1^er^ janvier 1681, Innocent XI adressa au chapitre de Pamiers, le siége vacant, un bref dont les dispositions extraordinaires étaient absolument contraires aux maximes reçues en France au sujet des *appellations*, violaient formellement un des articles les plus importants du concordat qui avait été approuvé par le concile de Latran, et tendaient à jeter le trouble dans les consciences en les remplissant de scrupules et d'inquiétudes.

Par ce bref, le pape non-seulement excommuniait, d'une excommunication majeure, les grands vicaires de Pamiers, ceux qui les favorisaient, et le métropolitain lui-même, et déclarait que toutes les confessions faites ou à faire à des prêtres qui tiendraient mission de ces grands vicaires étaient nulles; que les mariages contractés devant les prêtres ou curés qui n'exerceraient leur ministère qu'en vertu des pouvoirs accordés par ces grands vicaires, étaient invalides; et que ceux qui auraient contracté en cette manière ne seraient point mariés, et vivraient dans le concubinage.

Cette infraction éclatante à toutes les règles de discipline établies en France, du consentement et de l'aveu même du saint-siége, exigeait des mesures extraordinaires de la part du clergé et de celle du gouvernement. Les agents du clergé demandèrent au roi, dans un *Mémoire*, la permission d'assembler les évêques qui se trouvaient alors à Paris.

Cette assemblée, composée de quarante-deux évêques, tint ses séances dans le courant du mois de mars et de mai 1681. L'archevêque de Reims (Charles-Maurice le Tellier) y fit un rapport très-étendu sur les sujets de contestation qui venaient de s'élever entre Rome et la France. Il y donnait les plus justes éloges à la vertu et à la piété d'Innocent XI; mais en même temps il relevait

avec force les vices et les irrégularités des procédures et des jugements du pape dans l'affaire de Pamiers, et il proposait de demander au roi « qu'il lui plût de permettre aux évêques de s'assembler en « *concile national*, ou du moins de convoquer une *assemblée générale* de tout le clergé du royaume. » Le rapport et les conclusions de l'archevêque de Reims furent adoptés, et le procès-verbal de cette assemblée fut signé le 7 mai 1681.

Louis XIV se rendit au vœu du clergé ; mais il ne crut pas devoir adopter la forme d'un *concile national*, et il préféra de convoquer l'Église de France dans une assemblée générale, composée de deux évêques et de deux députés du second ordre pour chaque métropole. Les lettres de convocation, en date du 16 juin 1681, recommandaient expressément de choisir pour députés du second ordre *les ecclésiastiques les plus distingués par leur piété, leur savoir, leur expérience, et dont le mérite fût le plus connu dans les provinces*.

Ce vœu fut parfaitement rempli, et jamais aucune assemblée n'offrit un plus grand nombre d'évêques et d'ecclésiastiques recommandables par leurs vertus et leurs lumières ; et comme il fallait, pour ainsi dire, que tous les pas de Bossuet dans sa glorieuse carrière fussent marqués par des exceptions honorables, l'assemblée métropolitaine de Paris le nomma député à l'assemblée générale du clergé, quoiqu'il n'eût point encore ses bulles de l'évêché de Meaux ; et il fut immédiatement désigné pour faire le *Sermon d'ouverture* de cette assemblée.

La disposition générale des esprits en France n'était pas moins favorable à Louis XIV que n'était fondée la juste confiance que lui inspiraient l'attachement et la fidélité de son clergé : cependant Bossuet n'était pas entièrement exempt d'inquiétude ; sa lettre à l'abbé de Rancé le laisse assez apercevoir. Il observait que les esprits, agités par la chaleur des discussions qui s'étaient élevées sur des matières d'un bien plus grand intérêt que l'affaire de la *régale*, pouvaient s'égarer sans le vouloir, et peut-être sans le savoir, par un excès de zèle pour l'Église ou pour l'État. Il voyait dans le ministère des dispositions capables de conduire à des mesures extrêmes, qui prépareraient peut-être dans la suite des regrets au gouvernement lui-même. Il voyait dans le clergé des évêques très-recommandables par leurs lumières et leur piété, et dont l'estime et l'amitié lui étaient chères, s'abandonner inconsidérément à des opinions qui pouvaient les conduire bien au delà du but où ils

se proposaient eux-mêmes de s'arrêter. Il ne se dissimulait pas que, parmi ce grand nombre d'évêques, il en était quelques-uns que des ressentiments personnels avaient aigris contre la cour de Rome. Bossuet savait enfin que, dans toutes les assemblées, le plus grand nombre ne fait qu'obéir à l'impulsion qui lui est imprimée, et que tout était à craindre si l'on s'engageait imprudemment dans une fausse direction....

Si jamais Bossuet a bien mérité de la religion et de l'Église, ce fut certainement dans une circonstance si critique. Il ne s'agissait point, à la vue d'un pareil danger, de rechercher les vains succès d'un orateur. Ce qui distingue éminemment Bossuet dans le célèbre *Discours sur l'unité de l'Église*, c'est la profondeur des vues, et l'habileté, ou plutôt la sagesse avec laquelle il posa dès lors tous les fondements de la doctrine que l'assemblée consacra dans les *quatre articles* de 1682. Quelle réunion de science et de sagesse ne fallait-il pas pour marquer le caractère et l'action des deux puissances, en fixer les bornes, éviter toutes les maximes et toutes les résolutions extrêmes, et exposer la véritable doctrine de l'Église de France avec l'exactitude et la précision nécessaires pour calmer les inquiétudes et échapper à la malveillance!....

Il est bien certain que ce fut aux principes et aux sentiments que Bossuet exprima dans son *discours* qu'on fut redevable de la parfaite unanimité avec laquelle l'assemblée de 1682 adopta les grandes maximes que l'Église gallicane a toujours professées, et qui concilient avec tant de sagesse et d'équité les droits de la puissance temporelle et de la puissance spirituelle....

C'est le 19 mars 1682 que l'assemblée du clergé fit cette *déclaration*, qui est un des plus beaux titres de la gloire de Bossuet et de l'Église de France[1].

[1] Nous croyons devoir reproduire ici l'opinion du cardinal Maury sur ce sermon.

« Le sermon de Bossuet *sur l'unité de l'Église*, qu'il prêcha si à propos, avec le succès le plus inouï et le plus mérité, à l'ouverture de l'assemblée à jamais glorieuse du clergé de France, en 1681, me paraît son plus beau discours pour la chaire, et, par conséquent, incomparablement le plus magnifique ouvrage de ce genre qui ait jamais été composé en aucune langue. C'est une création oratoire absolument à part, un prodige d'érudition, d'éloquence, de sagesse, et de génie. L'exorde est le plus admirable qu'il ait jamais fait : c'est la verve, l'inspiration, l'imagination, la magnificence d'allégorie d'un prophète. Je me proposais de citer ici les passages les plus frappants de ce chef-d'œuvre, je les avais notés; et quand j'ai voulu faire un choix, j'ai vus avec un enthou-

DÉCLARATION DU CLERGÉ DE FRANCE

SUR LA PUISSANCE ECCLÉSIASTIQUE.

Du 19 mars 1682.

« Plusieurs s'efforcent de renverser les décrets de l'Église gallicane, ses libertés qu'ont soutenues avec tant de zèle nos ancêtres, et leurs fondements, appuyés sur les saints canons et sur la tradition des Pères. Il en est aussi qui, sous le prétexte de ces libertés, ne craignent pas de porter atteinte à la primauté de saint Pierre et des pontifes romains ses successeurs, instituée par Jésus-Christ, à l'obéissance qui leur est due par tous les chrétiens, et à la majesté, si vénérable aux yeux de toutes les nations, du siége apostolique, où s'enseigne la foi et se conserve l'unité de l'Église. Les hérétiques, d'autre part, n'omettent rien pour présenter cette puissance, qui renferme la paix de l'Église, comme insupportable aux rois et aux peuples, et pour séparer, par cet artifice, les âmes simples de la communion de l'Église et de Jésus-Christ. C'est dans le dessein de remédier à de tels inconvénients que nous, archevêques et évêques assemblés à Paris par ordre du roi, avec les autres députés, qui représentons l'Église gallicane, avons jugé convenable, après une mûre délibération, d'établir et de déclarer :

I.

« Que saint Pierre et ses successeurs, vicaires de Jésus-Christ, et que toute l'Église même, n'ont reçu de puissance de Dieu que sur les choses spirituelles et qui concernent le salut, et non point sur les choses temporelles et civiles, Jésus-Christ nous apprenant

siasme mêlé de regrets, que mon admiration, impatiente du bonheur d'en expliquer toutes les sublimes beautés, comme je les sens, serait obligée de le copier tout entier. Le moyen de choisir entre tant de pages sublimes qui se succèdent sans interruption ! le moyen d'en rien retrancher, quand tout fournit un commentaire intéressant pour quiconque veut s'instruire, et se connaît en éloquence ! Il faut donc le lire ce discours, d'un bout à l'autre, et puis le relire encore, avec la certitude d'y découvrir toujours de nouveaux motifs de l'admirer.

(*Éloquence de la chaire*, t. I, p. 135.)

lui-même « que son royaume n'est point de ce monde; » et en un autre endroit, « qu'il faut rendre à César ce qui est à César, et à « Dieu ce qui est à Dieu; » et qu'ainsi ce précepte de l'apôtre saint Paul ne peut en rien être altéré ou ébranlé : « Que toute per- « sonne soit soumise aux puissances supérieures; car il n'y a « point de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui ordonne « celles qui sont sur la terre : celui donc qui s'oppose aux puis- « sances résiste à l'ordre de Dieu. » Nous déclarons en conséquence que les rois et les souverains ne sont soumis à aucune puissance ecclésiastique par l'ordre de Dieu dans les choses temporelles; qu'ils ne peuvent être déposés directement ni indirectement par l'autorité des chefs de l'Église; que leurs sujets ne peuvent être dispensés de la soumission et de l'obéissance qu'ils leur doivent, ou absous du serment de fidélité; et que cette doctrine, néces- saire pour la tranquillité publique, et non moins avantageuse à l'Église qu'à l'État, doit être inviolablement suivie comme con- forme à la parole de Dieu, à la tradition des saints Pères, et aux exemples des saints.

II.

« Que la plénitude de puissance que le saint-siége apostolique et les successeurs de saint Pierre, vicaires de Jésus-Christ, ont sur les choses spirituelles, est telle que les décrets du saint concile œcuménique de Constance, dans les sessions IV et V, approuvés par le saint-siége apostolique, confirmés par la pratique de toute l'Église et des pontifes romains, et observés religieusement dans tous les temps par l'Église gallicane, demeurent dans toute leur force et vertu; et que l'Église de France n'approuve pas l'opinion de ceux qui donnent atteinte à ces décrets, ou qui les affaiblis- sent en disant que leur autorité n'est pas bien établie, qu'ils ne sont point approuvés, ou qu'ils ne regardent que le temps du schisme.

III.

« Qu'ainsi l'usage de la puissance apostolique doit être réglé suivant les canons faits par l'esprit de Dieu, et consacrés par le respect général; que les règles, les mœurs, et les constitutions reçues dans le royaume, doivent être maintenues, et les bornes po-

sées par nos pères demeurer inébranlables ; qu'il est même de la grandeur du saint-siége apostolique que les lois et coutumes établies du consentement de ce siége respectable et des Églises subsistent invariablement.

IV.

« Que, quoique le pape ait la principale part dans les questions de foi, et que ses décrets regardent toutes les Églises, et chaque Église en particulier, son jugement n'est pourtant pas irréformable, à moins que le consentement de l'Église n'intervienne[1].

« Nous avons arrêté d'envoyer à toutes les Églises de France, et aux évêques qui y président par l'autorité du Saint-Esprit, ces maximes que nous avons reçues de nos pères, afin que nous disions tous la même chose, que nous soyons tous dans les mêmes sentiments, et que nous suivions tous la même doctrine. »

Cette *déclaration* fut signée par les trente-quatre archevêques et évêques, et par les trente-quatre députés ecclésiastiques qui composaient l'assemblée.

[1] Une des lettres de Bossuet contient cette observation remarquable : « Il faut toujours en revenir à ne mettre la dernière et irrévocable décision que dans le consentement de l'Église universelle, à laquelle seule nous attachons notre foi dans le symbole » En effet, l'infaillibilité du pape ne peut être que celle de l'Église. (B.)

SERMON

SUR L'UNITÉ DE L'ÉGLISE[1].

Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!

Que vos tentes sont belles, ô enfants de Jacob! que vos pavillons, ô Israélites, sont merveilleux! *C'est ce que dit Balaam, inspiré de Dieu, à la vue du camp d'Israël dans le désert.* (*Au livre des Nombres*, XXIV, 1, 2, 3, 5.)

MESSEIGNEURS,

C'est sans doute un grand spectacle de voir l'Église chrétienne figurée dans les anciens Israélites; la voir, dis-je, sortie de l'Égypte et des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la terre promise à travers d'un désert immense, où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brûlants : nulle terre, nulle culture, nul fruit; une sécheresse effroyable; nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel; nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer par miracle du sein d'une roche; toute la nature stérile pour elle, et aucun bien que par grâce. Mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit environnée d'ennemis; ne marchant jamais qu'en bataille, ne logeant que sous des tentes : toujours prête à déloger et à combattre : étrangère que rien n'attache, que rien ne contente; qui regarde tout en passant, sans vouloir jamais s'arrêter; heureuse néanmoins dans cet état, tant à cause des consolations qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course. Voilà l'image de l'Église pendant qu'elle voyage sur la terre.

[1] L'abbé Deforis dit qu'on avait longtemps attribué ce sermon à Bossuet, mais qu'il n'est pas de lui. S'il eût consulté l'édition des sermons de Fénelon publiée en 1718, in-12, il aurait vu que le manuscrit original de Fénelon existait à cette époque, et que l'éditeur Ramsay l'a publié sur cet autographe. C'est à l'obligeance de M. l'abbé Caron, ce savant et scrupuleux éditeur des Œuvres de Bossuet et de Fénelon, que nous devons cette remarque. A. F. D.

Balaam la voit dans le désert : son ordre, sa discipline, ses douze tribus rangées sous leurs étendards; Dieu, son chef invisible, au milieu d'elle; Aaron, prince des prêtres et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Église sous l'autorité de Moïse, souverain législateur et figure de Jésus-Christ; le sacerdoce étroitement uni avec la magistrature; tout en paix par le concours de ces deux puissances; Coré et ses sectateurs, ennemis de l'ordre et de la paix, engloutis, à la vue de tout le peuple, dans la terre soudainement entr'ouverte sous leurs pieds, et ensevelis tout vivants dans les enfers. Quel spectacle! quelle assemblée! quelle beauté de l'Église! Du haut d'une montagne, Balaam la voit tout entière; et au lieu de la maudire, comme on l'y voulait contraindre, il la bénit. On le détourne, on espère lui en cacher la beauté, en lui montrant ce grand corps par un coin d'où il ne puisse en découvrir qu'une partie; et il n'est pas moins transporté, parce qu'il voit cette partie dans le tout, avec toute la convenance et toute la proportion qui les assortit l'un avec l'autre. Ainsi, de quelque côté qu'il la considère, il est hors de lui; et, ravi en admiration, il s'écrie : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël!* « Que vous êtes « admirables sous vos tentes, enfants de Jacob! » quel ordre dans votre camp! quelle merveilleuse beauté paraît dans ces pavillons si sagement arrangés! et si vous causez tant d'admiration sous vos tentes et dans votre marche, que sera-ce quand vous serez établis dans votre patrie!

Il n'est pas possible, mes frères, qu'à la vue de cette auguste assemblée, vous n'entriez dans de pareils sentiments. Une des plus belles parties de l'Église universelle se présente à vous. C'est l'Église gallicane qui vous a tous engendrés en Jésus-Christ; Église renommée dans tous les siècles, aujourd'hui représentée par tant de prélats que vous voyez assistés de l'élite de leur clergé, et tous ensemble prêts à vous bénir, prêts à vous instruire, selon l'ordre qu'ils en ont reçu du ciel. C'est en leur nom que je vous parle; c'est par leur autorité que je vous prêche. Qu'elle est belle, cette Église gallicane,

pleine de science et de vertu ! mais qu'elle est belle dans son tout, qui est l'Église catholique ! et qu'elle est belle saintement et inviolablement unie à son chef, c'est-à-dire au successeur de saint Pierre ! O que cette union ne soit point troublée ! que rien n'altère cette paix et cette unité où Dieu habite !

Esprit saint, Esprit pacifique, qui faites habiter les frères unanimement dans votre maison, affermissez-y la paix. La paix est l'objet de cette assemblée : au moindre bruit de division, nous accourons effrayés, pour unir parfaitement le corps de l'Église, le père et les enfants, le chef et les membres, le sacerdoce et l'empire. Mais puisqu'il s'agit d'unité, commençons à nous unir par des vœux communs, et demandons tous ensemble la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

MESSEIGNEURS,

« Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été montré sur « la montagne ; » c'est ce qui fut dit à Moïse lorsqu'il eut ordre de construire le tabernacle [1]. Mais saint Paul nous avertit [2] que ce n'est point ce tabernacle bâti de main d'homme, qui doit être travaillé avec tant de soin, et formé sur ce beau modèle ; c'est le vrai tabernacle de Dieu et des hommes ; c'est l'Église catholique, où Dieu habite, et dont le plan est fait dans le ciel. C'est aussi pour cette raison que saint Jean voyait dans l'Apocalypse « la sainte cité de Jérusalem [3], » et l'Église qui commençait à s'établir par toute la terre ; il la voyait, dis-je, descendre du ciel. C'est là que les desseins en ont été pris : « Regarde, et fais selon le modèle qui t'a « été montré sur cette montagne. »

Mais pourquoi parler de saint Jean et de Moïse ? écoutons Jésus-Christ lui-même. Il nous dira « qu'il ne fait rien que « ce qu'il voit faire à son Père [4]. » Qu'a-t-il donc vu, chrétiens, quand il a formé son Église ? Qu'a-t-il vu dans la lu-

[1] Exod. xxv. 40. — [2] Hebr. viii. 9. — [3] Apoc. xxi. 10. — [4] Joan. v. 19.

mière éternelle et dans les splendeurs des saints; où il a été engendré devant l'aurore? C'est le secret de l'Époux, et nul autre que l'Époux ne le peut dire.

« Père saint, je vous recommande ceux que vous m'avez « donnés, » je vous recommande mon Église; « gardez-les « en votre nom, afin qu'ils soient un comme nous [1]; » et encore : « Comme vous êtes en moi, et moi en vous, ô mon « Père, ainsi qu'ils soient un en nous. Qu'ils soient un comme « nous; qu'ils soient un en nous [2]. » Je vous entends, ô Sauveur! vous voulez faire votre Église belle, vous commencez par la faire parfaitement une; car qu'est-ce que la beauté, sinon un rapport, une convenance, et enfin une espèce d'unité? Rien n'est plus beau que la nature divine, où le nombre même, qui ne subsiste que dans les rapports mutuels de trois Personnes égales, se termine en une parfaite unité. Après la Divinité rien n'est plus beau que l'Église, où l'unité divine est représentée. « Un comme nous, un en nous; regardez, « et faites suivant ce modèle. »

Une si grande lumière nous éblouirait; descendons, et considérons l'unité avec la beauté dans les chœurs des anges. La lumière s'y distribue sans se diviser; elle passe d'un ordre à un autre, d'un chœur à un autre, avec une parfaite correspondance, parcequ'il y a une parfaite subordination. Les anges ne dédaignent pas de se soumettre aux archanges, ni les archanges de reconnaître les puissances supérieures. C'est une armée où tout marche avec ordre, et, comme disait ce patriarche : « C'est ici le camp de Dieu [3]. » C'est pourquoi, dans ce combat donné dans le ciel, on nous représente « Michel « et ses anges contre Satan et ses anges [4]. » Il y a un chef dans chaque parti; mais ceux qui disent avec saint Michel : « Qui égale Dieu? » triomphent des orgueilleux, qui disent : Qui nous égale? et les anges victorieux demeurent unis à leur Créateur, sous le chef qu'il leur a donné. O Jésus, qui n'êtes pas moins le chef des anges que celui des hommes, « regar-

[1] Joan. XVII. 11. — [2] Ibid. XVII. 21, 22. — [3] Genes. XXXII. 2. — [4] Apoc. XII. 7.

« dez, et faites selon ce modèle ; » que la sainte hiérarchie de votre Église soit formée sur celle des esprits célestes. Car, comme dit saint Grégoire[1], « si la seule beauté de l'ordre fait « qu'il se trouve tant d'obéissance où il n'y a point de péché, « combien plus doit-il y avoir de subordination et de dépen- « dance parmi nous, où le péché mettrait tout en confusion « sans ce secours ? »

Selon cet ordre admirable, toute la nature angélique a ensemble une immortelle beauté ; et chaque troupe, chaque chœur des anges a sa beauté particulière, inséparable de celle du tout. Cet ordre a passé du ciel à la terre ; et je vous ai dit d'abord qu'outre la beauté de l'Église universelle, qui consiste dans l'assemblage du tout, chaque Église placée dans un si beau tout, avec une justesse parfaite, a sa grâce particulière. Jusqu'ici tout nous est commun avec les saints anges ; mais saint Grégoire nous a fait remarquer que le péché n'est point parmi eux ; c'est pourquoi la paix y règne éternellement. Cette cité bienheureuse, d'où les superbes et les factieux ont été bannis, où il n'est resté que les humbles et les pacifiques, ne craint plus d'être divisée. Le péché est parmi nous ; malgré notre infirmité, l'orgueil y règne ; et, tirant tout à soi, il nous arme les uns contre les autres. L'Église donc, qui porte en son sein, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants, une éternelle semence de division, n'aurait point de beauté durable, ni de véritable unité, si elle ne trouvait dans son unité des moyens de s'y affermir, quand elle est menacée de division.

Écoutez, voici le mystère de l'unité catholique, et le principe immortel de la beauté de l'Église. Elle est belle et une dans son tout ; c'est ma première partie, où nous verrons la beauté de tout le corps de l'Église : belle et une en chaque membre ; c'est ma seconde partie, où nous verrons la beauté particulière de l'Église gallicane dans ce beau tout de l'Église universelle : belle et une d'une beauté et d'une unité durables ;

[1] S. Greg. Epist. lib. v, Epist. liv, tom. ii, col. 784.

c'est ma dernière partie, où nous verrons dans le sein de l'unité catholique des remèdes pour prévenir les moindres commencements de division et de trouble. Que de grandeur et que de beauté ! mais que de force, que de majesté, que de vigueur dans l'Église! Car ne croyez pas que je parle d'une beauté superficielle qui trompe les yeux. La vraie beauté vient de la santé : ce qui rend l'Église forte, la rend belle ; son unité la rend belle, son unité la rend forte. Voyons donc, dans son unité, et sa beauté et sa force; heureux si, l'ayant vue belle premièrement dans son tout, et ensuite dans la partie à laquelle nous nous trouvons immédiatement attachés, nous travaillons à finir jusqu'aux moindres dissensions qui pourraient défigurer une beauté si parfaite. Ce sera le fruit de ce discours, et c'est sans doute le plus digne objet qu'on puisse proposer à un si grand auditoire.

PREMIER POINT.

J'ai, messieurs, à vous prêcher un grand mystère ; c'est le mystère de l'unité de l'Église. Unie au dedans par le Saint-Esprit, elle a encore un lien commun de sa communion extérieure, et doit demeurer unie par un gouvernement où l'autorité de Jésus-Christ soit représentée. Ainsi l'unité garde l'unité; et, sous le sceau du gouvernement ecclésiastique, l'unité de l'esprit est conservée. Quel est ce gouvernement? quelle en est la forme? Ne disons rien de nous mêmes; ouvrons l'Évangile ; l'Agneau a levé les sceaux de ce sacré livre, et la tradition de l'Église a tout expliqué.

Nous trouverons dans l'Évangile, que Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité dans son Église, parmi tous ses disciples en choisit douze ; mais que voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Église, parmi les douze il en choisit un. « Il appela ses disciples, » dit l'Évangile [1] : les voilà tous; « et parmi eux il en choisit douze. » Voilà une première séparation, et les apôtres choisis. « Et voici « les noms des douze apôtres : le premier est Simon, qu'on ap-

[1] Luc. VI. 13.

« pelle Pierre [1]. » Voilà, dans une seconde séparation, saint Pierre mis à la tête, et appelé pour cette raison du nom de Pierre, « que Jésus-Christ, dit saint Marc [2], lui avait donné; » pour préparer, comme vous verrez, l'ouvrage qu'il méditait, d'élever tout son édifice sur cette pierre.

Tout ceci n'est encore qu'un commencement du mystère de l'unité. Jésus-Christ, en le commençant, parlait encore à plusieurs : « Allez, prêchez, je vous envoie; » *Ite, prædicate, mitto vos* [3] : mais quand il veut mettre la dernière main au mystère de l'unité, il ne parle plus à plusieurs; il désigne Pierre personnellement et par le nouveau nom qu'il lui a donné; c'est un seul qui parle à un seul : Jésus-Christ Fils de Dieu, à Simon fils de Jonas : Jésus-Christ qui est la vraie pierre, et fort par lui-même, à Simon qui n'est Pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique : c'est à celui-là que Jésus-Christ parle; et en lui parlant il agit en lui, et y imprime le caractère de sa fermeté : « Et moi, dit-il [4], je te dis à toi, Tu es « Pierre; et, ajoute-t-il, sur cette pierre j'établirai mon « Église; et, conclut-il, les portes de l'enfer ne prévaudront « point contre elle. » Pour le préparer à cet honneur, Jésus-Christ, qui sait que la foi qu'on a en lui est le fondement de son Église, inspire à Pierre une foi digne d'être le fondement de cet admirable édifice : « Vous êtes le Christ Fils du Dieu « vivant [5]. » Par cette haute prédication de la foi, il s'attire l'inviolable promesse qui le fait le fondement de l'Église. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui; ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs; Pierre parlera toujours dans sa chaire; c'est ce que disent les Pères; c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine [6].

[1] Matth. x. 2. — [2] Marc. III. 16. — [3] Matth. x. 6, 7, 16. — [4] Ibid. XVI. 18. — [5] Ibid. 16. — [6] Conc. Chald. Act. II, III, Lab. tom. IV, col. 368, 425. Relat. ad Leon. Ibid. col. 832.

Jésus-Christ ne parle pas sans effet. Pierre portera partout avec lui, dans cette haute prédication de la foi, le fondement des Églises; et voici le chemin qu'il lui faut faire. Par Jérusalem, la cité sainte où Jésus-Christ a paru; où « l'Église devait commencer [1], » pour continuer la succession du peuple de Dieu; où Pierre par conséquent devait être longtemps le chef de la parole et de la conduite; d'où il allait visitant les Églises persécutées [2], et les confirmant dans la foi; où il fallait que le grand Paul, Paul revenu du troisième ciel, le vînt voir [3], non pas Jacques, quoiqu'il y fût; un si grand apôtre, « frère du Seigneur [4], » évêque de Jérusalem, appelé le Juste, et également respecté par les chrétiens et par les Juifs : ce n'était pas lui que Paul devait venir voir; mais il est venu voir Pierre, et le voir, selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles, et digne d'être recherchée; « le contempler, l'étudier, dit saint Jean-Chrysostome [5], et le voir comme plus grand aussi bien que plus « ancien que lui, » dit le même Père : le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation si expresse; mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que, quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre : par cette sainte cité et encore par Antioche, la métropolitaine de l'Orient; mais ce n'est rien, la plus illustre Église du monde, puisque c'est là que le nom de chrétien a pris naissance; vous l'avez lu dans les Actes [6]; Église fondée par saint Barnabé et par saint Paul; mais que la dignité de Pierre oblige à le reconnaître pour son premier pasteur; l'histoire ecclésiastique en fait foi : où il fallait que Pierre vînt, quand elle se fut distinguée des autres par une si éclatante profession du christianisme, et que sa chaire à Antioche fît une solennité dans les Églises : par ces deux villes, illustres dans l'Église chrétienne par des caractères si marqués, il fallait qu'il vînt à Rome

[1] Luc. XXIV. 47. — [2] Act. IX. 32. — [3] Gal. I, 18. — [4] Ibid. 19. — [5] In Epist. ad Gal. cap. 1, n. 11, tom. X, p. 677. — [6] Act. XI. 26.

plus illustre encore : Rome, le chef de l'idolâtrie aussi bien que de l'empire, mais Rome, qui, pour signaler le triomphe de Jésus-Christ, est prédestinée à être le chef de la religion et de l'Église, doit devenir par cette raison la propre Église de saint Pierre ; et voilà où il faut qu'il vienne, par Jérusalem et par Antioche.

Mais pourquoi voyons-nous ici l'apôtre saint Paul? le mystère en serait long à déduire. Souvenez-vous seulement du grand partage, où l'univers fut comme divisé entre Pierre et Paul ; où Pierre, chargé du tout en général par sa primauté, et par un ordre exprès chargé des Gentils qu'il avait reçus en la personne de Cornélius le Centurion[1], ne laisse pas, pour faciliter la prédication, de se charger du soin spécial des Juifs, comme Paul se chargea du soin spécial des Gentils[2]. Puisqu'il fallait partager, il fallait que le premier eût les aînés ; que le chef, à qui tout se devait unir, eût le peuple sur lequel le reste devait être enté, et que le vicaire de Jésus-Christ eût le partage de Jésus-Christ même. Mais ce n'est pas encore assez ; et il faut que Rome revienne au partage de saint Pierre : car encore que, comme chef de la gentilité, elle fût plus que toutes les autres villes comprise dans le partage de l'apôtre des Gentils; comme chef de la chrétienté, il faut que Pierre y fonde l'Église : ce n'est pas tout ; il faut que la commission extraordinaire de Paul expire avec lui à Rome, et que, réunie à jamais, pour ainsi parler, à la chaire suprême de Pierre à laquelle elle était subordonnée, elle élève l'Église romaine au comble de l'autorité et de la gloire. Disons encore ; quoique ces deux frères, saint Pierre et saint Paul, nouveaux fondateurs de Rome, plus heureux, comme plus unis, que ses deux premiers fondateurs, doivent consacrer ensemble l'Église romaine ; quelque grand que soit saint Paul en science, en dons spirituels, en charité, en courage; encore qu'il ait « travaillé plus que tous les autres apôtres[3], » et qu'il paraisse étonné lui-même de ses grandes révélations[4].

[1] Act. x. — [2] Gal. II. 7, 8, 9. — [3] I. Cor. xv. 10. — [4] II. Cor. II. 7.

et de l'excès de ses lumières, il faut que la parole de Jésus-Christ prévale : Rome ne sera pas la chaire de saint Paul, mais la chaire de saint Pierre ; c'est sous ce titre qu'elle sera plus assurément que jamais le chef du monde : et qui ne sait ce qu'a chanté le grand saint Prosper, il y a plus de douze cents ans [1] : « Rome le siége de Pierre, devenue sous « ce titre le chef de l'ordre pastoral dans tout l'univers, s'as- « sujettit par la religion ce qu'elle n'a pu subjuguer par les « armes? » Que volontiers nous répétons ce sacré cantique d'un Père de l'Église gallicane! c'est le cantique de la paix, où, dans la grandeur de Rome, l'unité de toute l'Église est célébrée.

Ainsi fut établie et fixée à Rome la chaire éternelle. C'est cette Église romaine qui, enseignée par saint Pierre et ses successeurs, ne connaît point d'hérésie. Les donatistes affectèrent d'y avoir un siége [2], et crurent se sauver par ce moyen du reproche qu'on leur faisait, que la chaire d'unité leur manquait : mais la chaire de pestilence ne put subsister, ni avoir de succession auprès de la chaire de vérité. Les manichéens se cachèrent quelque temps dans cette Église [3] : les y découvrir seulement a été les en bannir pour jamais. Ainsi les hérésies ont pu y passer, mais non pas y prendre racine. Que, contre la coutume de tous leurs prédécesseurs, un ou deux souverains pontifes, ou par violence ou par surprise, n'aient pas assez constamment soutenu ou assez pleinement expliqué la doctrine de la foi; consultés de toute la terre, et répondant durant tant de siècles à toutes sortes de questions de doctrine, de discipline, de cérémonies, qu'une seule de leurs réponses se trouve notée par la souveraine rigueur d'un concile œcuménique; ces fautes particulières n'ont pu faire aucune impression dans la chaire de saint Pierre. Un vaisseau qui fend les eaux n'y laisse pas moins de vestiges de son passage. C'est Pierre qui a failli, mais qu'un regard de Jésus ramène aussitôt [4], et qui, avant que le Fils de Dieu lui déclare sa

[1] S. Prosp. Carm. de Ingr. cap. II. — [2] S. Opt. Mil. lib. II, n. 4, pag. 29; edit. 1700. — [3] S. Leo. Serm. XLI, cap. V. — [4] Luc. XXII. 61.

faute future, assuré de sa conversion, reçoit l'ordre « de con-
« firmer ses frères [1] : » et quels frères? les apôtres ; les colon-
nes mêmes : combien plus les siècles suivants! Qu'a servi à
l'hérésie des Monothélites, d'avoir pu surprendre un pape?
l'anathème qui lui a donné le premier coup n'en est pas moins
parti de cette chaire qu'elle tenta vainement d'occuper; et
le concile sixième ne s'en est pas écrié avec moins de force :
« Pierre a parlé par Agathon [2]. » Toutes les autres hérésies
ont reçu du même endroit le coup mortel. Ainsi l'Église ro-
maine est toujours vierge ; la foi romaine est toujours la foi de
l'Église ; on croit toujours ce qu'on a cru ; la même voix reten-
tit partout ; et Pierre demeure dans ses successeurs le fonde-
ment des fidèles. C'est Jésus-Christ qui l'a dit, et le ciel et la
terre passeront plutôt que sa parole.

Mais voyons, encore en un mot, la suite de cette parole. Jé-
sus-Christ poursuit son dessein ; et après avoir dit à Pierre,
« éternel prédicateur de la foi : « Tu es Pierre, et sur cette pierre
« je bâtirai mon Église [3], » il ajoute : « et je te donnerai les
« clefs du royaume des cieux. » Toi, qui as la prérogative de
la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent
l'autorité du gouvernement ; « ce que tu lieras sur la terre sera
« lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera délié
« dans le ciel. » Tout est soumis à ces clefs, tout, mes frères,
rois et peuples, pasteurs et troupeaux : nous le publions avec
joie ; car nous aimons l'unité, et nous tenons à gloire notre
obéissance. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement
« d'aimer plus que tous les autres apôtres, » et ensuite « de
« paître » et gouverner tout, « et les agneaux et les brebis [4], »
et les petits et les mères, et les pasteurs même ; pasteurs à
l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent
en lui Jésus-Christ, confessant aussi qu'avec raison on lui
demande un plus grand amour, puisqu'il a plus de dignité
avec plus de charge ; et que parmi nous, sous la discipline

[1] Luc. 32. — [2] Conc. Const. III, gen. VI, Serm. acclam. ad Imp. Act. XVIII, tom. VI Conc., col. 1053. — [3] Matth. XVI. 18, 19. — [4] Joan. XXI. 15, 16, 17.

d'un maître tel que le nôtre, il faut, selon sa parole, « que « le premier soit comme lui, par la charité, le serviteur de « tous les autres [1]. »

Ainsi saint Pierre paraît le premier en toutes manières : le premier à confesser la foi [2], le premier dans l'obligation d'exercer l'amour [3] ; le premier de tous les apôtres qui vit Jésus-Christ ressuscité des morts [4], comme il en devait être le premier témoin devant tout le peuple [5] ; le premier quand il fallut remplir le nombre des apôtres [6] ; le premier qui confirma la foi par un miracle [7] ; le premier à convertir les Juifs [8] ; le premier à recevoir les Gentils [9] ; le premier partout ; mais je ne puis pas tout dire. Tout concourt à établir sa primauté ; oui, mes frères, tout, jusqu'à ses fautes, qui apprennent à ses successeurs à exercer une si grande puissance avec humilité et condescendance : car Jésus-Christ est le seul pontife qui, au dessus, dit saint Paul [10], du péché et de l'ignorance, n'a pu ressentir la faiblesse humaine que dans la mortalité, ni apprendre la compassion que par ses souffrances ; mais les pontifes ses vicaires, qui tous les jours disent avec nous, « Par- « donnez-nous nos fautes, » apprennent à compatir d'une autre manière, et ne se glorifient pas du trésor qu'ils portent dans un vaisseau si fragile.

Mais une autre faute de Pierre donne une autre leçon à toute l'Église. Il en avait déjà pris le gouvernement en main, quand saint Paul lui dit en face, « qu'il ne marchait pas « droitement selon l'Évangile [11] ; » parce qu'en s'éloignant trop des Gentils convertis, il mettait quelque espèce de division dans l'Église. Il ne manquait pas dans la foi, mais dans la conduite : je le sais ; les anciens l'ont dit, et il est certain. Mais enfin saint Paul faisait voir à un si grand apôtre qu'il manquait dans la conduite [12] ; et encore que cette faute lui fût commune avec Jacques, il ne s'en prend pas à Jacques, mais

[1] Marc. x. 44. — [2] Matth. xvi. 16. — [3] Joan. xxi. 15 et seq. — [4] I. Cor. xv. 5. — [5] Act. ii. 14. — [6] Ibid. i. 15. — [7] Ibid. iii. 6, 7. — [8] Ibid. ii. 14. — [9] Ibid. x. — [10] Hebr. ii. 17, 18. iv. 15. vii. 26. — [11] Gal. ii. 11, 24. — [12] Ibid. ii.

à Pierre, qui était chargé du gouvernement; et il écrit la faute de Pierre dans une épître, qu'on devait lire éternellement dans toutes les Églises avec le respect qu'on doit à l'autorité divine : et Pierre, qui le voit, ne s'en fâche pas; et Paul, qui l'écrit, ne craint pas qu'on l'accuse d'être vain. Ames célestes, qui ne sont touchées que du bien commun; qui écrivent, qui laissent écrire, aux dépens de tout, ce qu'ils croient utile à la conversion des Gentils et à l'instruction de la postérité! Il fallait, que dans un pontife aussi éminent que saint Pierre, les pontifes ses successeurs apprissent à prêter l'oreille à leurs inférieurs, lorsque, beaucoup moindres que saint Paul, et dans de moindres sujets, ils leur parleraient avec moins de force, mais toujours avec le même dessein de pacifier l'Église. Voilà ce que saint Cyprien [1], saint Augustin [2], et les autres Pères, ont remarqué dans cet exemple de saint Pierre. Admirons, après ces grands hommes, dans l'humilité, l'ornement le plus nécessaire des grandes places; et quelque chose de plus vénérable dans la modestie que dans tous les autres dons; et le monde plus disposé à l'obéissance, quand celui à qui on la doit obéit le premier à la raison; et Pierre, qui se corrige, plus grand, s'il se peut, que Paul qui le reprend.

Suivons; ne vous lassez point d'entendre le grand mystère qu'une raison nécessaire nous oblige aujourd'hui de vous prêcher. On veut de la morale dans les sermons, et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme. Ce que je vous prêche, « je vous le dis, est un grand mystère en Jésus-« Christ et en son Église [3]; » et ce mystère est le fondement de cette belle morale qui unit tous les chrétiens dans la paix, dans l'obéissance, et dans l'unité catholique.

Vous avez vu cette unité dans le saint-siége : la voulez-vous voir dans tout l'ordre et dans tout le collége épiscopal? Mais c'est encore en saint Pierre qu'elle doit paraître, et encore dans ces paroles : « Tout ce que tu lieras sera lié; tout ce

[1] S. Cypr. Epist. LXXI, p. 127. — [2] S. Aug. Epist. LXXXIII, n. 22, tom. II, col. 198. — [3] Ephes. V. 32.

« que tu délieras sera délié[1]. » Tous les papes et tous les saints Pères l'ont enseigné d'un commun accord. Oui, mes frères, ces grandes paroles, où vous avez vu si clairement la primauté de saint Pierre, ont érigé les évêques, puisque la force de leur ministère consiste à lier ou à délier ceux qui croient ou ne croient pas à leur parole. Ainsi cette divine puissance de lier et de délier est une annexe nécessaire, et comme le dernier sceau de la prédication que Jésus-Christ leur a confiée; et vous voyez en passant tout l'ordre de la juridiction ecclésiastique. C'est pourquoi le même qui a dit à saint Pierre : « Tout ce que tu lieras sera lié ; tout ce que tu dé- « lieras sera délié[2], » a dit la même chose à tous les apôtres ; et leur a dit encore : « Tous ceux dont vous remettrez les « péchés, ils leur seront remis ; et tous ceux dont vous retien- « drez les péchés, ils leur seront retenus[3]. » Qu'est-ce que lier, sinon retenir ? et qu'est-ce que délier, sinon remettre ? Et le même, qui donne à Pierre cette puissance, la donne aussi de sa propre bouche à tous les apôtres. « Comme mon « Père m'a envoyé, ainsi, dit-il, je vous envoie[4]. » On ne peut voir ni une puissance mieux établie, ni une mission plus immédiate; aussi souffle-t-il également sur tous; il répand sur tous le même esprit avec ce souffle, en leur disant : « Recevez le Saint-Esprit ; ceux dont vous remettrez les pé- « chés, ils seront remis[5], » et le reste que nous avons récité.

C'était donc manifestement le dessein de Jésus-Christ, de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il voulait mettre dans plusieurs : mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole : « Tout ce que tu lieras, » dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : « Tout ce que vous remettrez. » Car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ses dons, sont sans repentance ; et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement

[1] Matth. XVI. 19. — [2] Ibid. XVIII. 18. — [3] Joan. XX. 23. — [4] Ibid. 21. — [5] Ibid. 22, 23.

est irrévocable, outre que la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage, au lieu que la puissance donnée à un seul et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude ; et n'ayant à se partager avec aucun autre, elle n'a de bornes que celles que donne la règle. C'est pourquoi nos anciens docteurs de Paris, que je pourrais ici nommer avec honneur, ont tous reconnu d'une même voix, dans la chaire de saint Pierre, la plénitude de la puissance apostolique : c'est un point décidé et résolu; mais ils demandent seulement qu'elle soit réglée dans son exercice par les canons, c'est-à-dire par les lois communes de toute l'Église; de peur que, s'élevant au-dessus de tout, elle ne détruise elle-même ses propres décrets.

Ainsi le mystère est entendu : tous reçoivent la même puissance, et tous de la même source, mais non pas tous en même degré, ni avec la même étendue; car Jésus-Christ se communique en telle mesure qu'il lui plaît, et toujours de la manière la plus convenable à établir l'unité de son Église. C'est pourquoi il commence par le premier, et dans ce premier il forme le tout; et lui-même il développe avec ordre ce qu'il a mis dans un seul. « Et Pierre, dit saint Augustin [1], « qui, dans l'honneur de sa primauté représentait toute l'É- « glise, reçoit aussi le premier, et le seul d'abord, les chefs « qui dans la suite devaient être communiquées à tous les au- « tres [2], » afin que nous apprenions, selon la doctrine d'un saint évêque de l'Église gallicane [3], que l'autorité ecclésiastique, premièrement établie en la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à condition d'être toujours ramenée au principe de son unité, et que tous ceux qui auront à l'exercer se doivent tenir inséparablement unis à la même chaire.

C'est cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté, comme à l'envi, « la principauté de la chaire « apostolique, la principauté principale, la source de l'unité,

[1] S. Aug. in Joan. Tract. CXXIV. tom. III, part. II, col. 822. — [2] S. Opt. Mil. lib. VII, n. 3, pag. 104. — [3] S. Cæsar. Arel. Epist. ad Symm. tom. I Conc. Gall. pag. 184.

« et dans la place de Pierre l'éminent degré de la chaire sacer-
« dotale, l'Église mère, qui tient en sa main la conduite de
« toutes les autres Églises; le chef de l'épiscopat, d'où part
« le rayon du gouvernement; la chaire principale, la chaire
« unique en laquelle seule tous gardent l'unité. » Vous entendez dans ces mots saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avite, saint Théodoret, le concile de Chalcédoine, et les autres; l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie; l'Orient et l'Occident unis ensemble [1] : et voilà, sans préjudice des lumières divines, extraordinaires et surabondantes, et de la puissance proportionnée à de si grandes lumières, qui était pour les premiers temps dans les apôtres, premiers fondateurs de toutes les Églises chrétiennes; voilà, dis-je, ce qui doit rester, selon la parole de Jésus-Christ et la constante tradition de nos Pères, dans l'ordre commun de l'Église : et puisque c'était le conseil de Dieu de permettre, pour éprouver ses fidèles, qu'il s'élevât des schismes et des hérésies, il n'y avait point de constitution ni plus ferme pour se soutenir, ni plus forte pour les abattre. Par cette constitution tout est fort dans l'Église, parce que tout y est divin et que tout y est uni : et comme chaque partie est divine, le lien aussi est divin; et l'assemblage est tel que chaque partie agit avec la force du tout. C'est pourquoi nos prédécesseurs, qui ont dit si souvent, dans leurs conciles [2], qu'ils agissaient dans leurs Églises comme vicaires de Jésus-Christ et successeurs des apôtres qu'il a immédiatement envoyés, ont dit aussi dans d'autres conciles [3], comme ont fait les papes à Châlons, à Vienne et ailleurs, qu'ils agissaient « au nom de Pierre : » *vice Petri ;*

[1] S. Aug. Epist. XLIII, tom. II, col. 91. S. Iren. lib. III, cap. III, p. 175. 2. Cypr. Epist. LV, pag. 86. Theod. Ep. ad Ren. CXVI, tom. III, p. 989. 1. Avit. Ep. ad Faust. tom. I Conc. Gal. p. 158. S. Prosp. Carm. de Ingr. cap. II. Conc. Chalc. Relat. ad Leon. Lab. tom. IV, col. 1486. S. Opt. Mil. lib. II, n. 2, p. 28. — [2] Conc. Meld. Præf. tom. III Conc. Gall. p. 27. — [3] Synod. Rem. tom. VIII Conc. col. 591. Conc. Vien. tom. IX Conc. col. 433. Conc. Cabil. ib. col. 275. Conc. Rem. ib. col. 481. Conc. Cicest. t. X Conc. col. 1182. Ivo Carn. de Cath. Petr. Ant.

« par l'autorité donnée à tous les évêques en la personne de « saint Pierre ? » *Auctoritate episcopis per beatum Petrum collata ;* « comme vicaires de saint Pierre : » *vicarii Petri ;* et l'ont dit lors même qu'ils agissaient par leur autorité ordinaire et surbordonnée; parce que tout a été mis premièrement dans saint Pierre, et que la correspondance est telle dans tout le corps de l'Église, que ce que fait chaque évêque, selon la règle et dans l'esprit de l'unité catholique, toute l'Église, tout l'épiscopat, et le chef de l'épiscopat, le fait avec lui.

S'il est ainsi, chrétiens ; si les évêques n'ont tous ensemble qu'une même chaire, par le rapport essentiel qu'ils ont tous avec la chaire unique où saint Pierre et ses successeurs sont assis ; si en conséquence de cette doctrine ils doivent tous agir dans l'esprit de l'unité catholique, en sorte que chaque évêque ne dise rien, ne fasse rien, ne pense rien que l'Église universelle ne puisse avouer, que doit attendre l'univers d'une assemblée de tant d'évêques? M'est-il permis, messeigneurs, de vous adresser la parole, à vous de qui je la tiens aujourd'hui, mais à vous qui êtes mes juges et les interprètes de la volonté divine? Ah ! sans doute, puisque c'est vous qui m'ouvrez la bouche, quand je vous parle, messeigneurs, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est vous-mêmes qui vous parlez à vous-mêmes. Songeons que nous devons agir par l'esprit de toute l'Église ; ne soyons pas des hommes vulgaires que les vues particulières détournent du vrai esprit de l'unité catholique : nous agissons dans un corps, dans le corps de l'épiscopat et de l'Église catholique, où tout ce qui est contraire à la règle ne manque jamais d'être détesté ; car l'esprit de vérité y prévaut toujours. Puissent nos résolutions être telles, qu'elles soient dignes de nos pères, et dignes d'être adoptées par nos descendants ; dignes enfin d'être comptées parmi les actes authentiques de l'Église, et insérées avec honneur dans ces registres immortels où sont compris les décrets qui regardent non-seulement la vie présente, mais encore la vie future et l'éternité tout entière !

La comprenez-vous maintenant cette immortelle beauté de

l'Église catholique, où se ramasse ce que tous les lieux, ce que tous les siècles présents, passés et futurs, ont de beau et de glorieux? Que vous êtes belle dans cette union, ô Église catholique! mais en même temps que vous êtes forte! « Belle, « dit le saint Cantique[1], et agréable comme Jérusalem; » et en même temps, « terrible comme une armée rangée en « bataille : » belle comme Jérusalem, où l'on voit une sainte uniformité, et une police admirable sous un même chef; belle assurément dans votre paix, lorsque recueillie dans vos murailles vous louez celui qui vous a choisie, annonçant ses vérités à ses fidèles. Mais si les scandales s'élèvent, si les ennemis de Dieu osent l'attaquer par leurs blasphèmes, vous sortez de vos murailles, ô Jérusalem! et vous vous formez en armée pour les combattre : toujours belle en cet état, car votre beauté ne vous quitte pas; mais tout à coup devenue terrible : car une armée qui paraît si belle dans une revue, combien est-elle terrible quand on voit tous les arcs bandés et toutes les piques hérissées contre soi! Que vous êtes donc terrible, ô Église sainte! lorsque vous marchez, Pierre à votre tête, et la chaire de l'unité vous unissant toute; abattant les têtes superbes et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; pressant ses ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés; les accablant tout ensemble et de toute l'autorité des siècles passés, et de toute l'exécration des siècles futurs; dissipant les hérésies, et les étouffant quelquefois dans leur naissance; prenant les petits de Babylone et les hérésies naissantes, et les brisant contre votre Pierre; Jésus-Christ votre chef vous mouvant d'en haut et vous unissant; mais vous mouvant et vous unissant par des instruments proportionnés, par des moyens convenables, par un chef qui le représente, qui vous fasse en tout agir tout entière, et rassemble toutes vos forces dans une seule action.

Je ne m'étonne donc plus de la force de l'Église, ni de ce puissant attrait de son unité. Pleine de l'esprit de celui qui dit : « Je tirerai tout à moi[2]; » tout vient à elle, Juifs et

[1] Cant. VI. 3. — [2] Joan. XII. 32.

Gentils, Grecs et barbares. Les Juifs devaient venir les premiers; et, malgré la réprobation de ce peuple ingrat, il y a ce précieux reste et ces bienheureux réservés tant célébrés par les prophètes. Prêchez, Pierre; tendez vos filets, divin pêcheur. Cinq mille, trois mille entreront d'abord, bientôt suivis d'un plus grand nombre. Mais « Jésus-Christ a d'autres brebis « qui ne sont pas de ce bercail [1]. » C'est par vous, ô Pierre, qu'il veut commencer à les rassembler. Voyez ces serpents, voyez ces reptiles et ces autres animaux immondes qui vous sont présentés du ciel. C'est les Gentils, peuple immonde, et peuple qui n'est pas peuple : et que vous dit la voix céleste ? « Tue et mange [2], » unis, incorpore, fais mourir la gentilité dans ces peuples : et voilà en même temps à la porte les envoyés de Cornélius; et Pierre, qui a reçu les bienheureux restes des Juifs, va consacrer les prémices des Gentils.

Après les prémices viendra le tout; après l'officier romain, Rome viendra elle-même; après Rome, viendront les peuples l'un sur l'autre. Quelle Église a enfanté tant d'autres Églises? D'abord tout l'Occident est venu par elle, et nous sommes venus des premiers; vous le verrez bientôt. Mais Rome n'est pas épuisée dans sa vieillesse, et sa voix n'est pas éteinte; nuit et jour elle ne cesse de crier aux peuples les plus éloignés, afin de les appeler au banquet où tout est fait un : et voilà qu'à cette voix maternelle les extrémités de l'Orient s'ébranlent, et semblent vouloir enfanter une nouvelle chrétienté, pour réparer les ravages des dernières hérésies : c'est le destin de l'Église. *Movebo candelabrum tuum :* « Je « remuerai votre chandelier, » dit Jésus-Christ à l'Église d'Éphèse [3]; je vous ôterai la foi : « Je le remuerai ; » il n'éteint pas la lumière, il la transporte; elle passe à des climats plus heureux. Malheur, malheur encore une fois à qui la perd! mais la lumière va son train, et le soleil achève sa course.

Mais quoi, je ne vois pas encore les rois et les empereurs! où sont-ils ces illustres nourriciers, tant de fois promis à l'Église par les prophètes? Ils viendront, mais en leur temps.

[1] Joan. x. 16. — [2] Act. x. 12, 13. — [3] Apoc. II. 5.

Ne voyez-vous pas dans un seul psaume[1] le temps « où les « nations entrent en fureur, où les rois et les princes font de « vains complots contre le Seigneur et contre son Christ ? » Mais je vois tout à coup un autre temps : *Et nunc, et nunc*, « Et « maintenant : » c'est un autre temps qui va paraître. *Et nunc, reges, intelligite :* « Et maintenant, ô rois, entendez : » durant le temps de votre ignorance vous avez combattu l'Église, et vous l'avez vue triompher malgré vous; maintenant vous allez aider à son triomphe. « Et maintenant, ô rois, enten- « dez; instruisez-vous, arbitres du monde, servez le Sei- « gneur en crainte; » et le reste que vous savez.

Durant ces jours de tempête, où l'Église, comme un rocher, devait voir les efforts des rois se briser contre elle, demandez aux chrétiens si les Césars pouvaient être de leur corps : Tertullien vous répondra hardiment que non. Les Césars, dit-il[2], « seraient chrétiens, s'ils pouvaient être tout « ensemble chrétiens et Césars. » Quoi, les Césars ne peuvent pas être chrétiens! ce n'est pas de ces excès de Tertullien; il parlait au nom de toute l'Église dans cet admirable Apologétique, et ce qu'il dit est vrai à la lettre. Mais il faut distinguer les temps. Il y avait le premier temps, où l'on devait voir l'empire ennemi de l'Église, et tout ensemble vaincu par l'Église; et le second temps, où l'on devait voir l'empire réconcilié avec l'Église, tout ensemble le rempart et la défense de l'Église.

L'Église n'est pas moins féconde que la Synagogue : elle doit, comme elle, avoir ses David, ses Salomon, ses Ézéchias, ses Josias, dont la main royale lui serve d'appui : comme elle, il faut qu'elle voie la concorde de l'empire et du sacerdoce; un Josué partager la terre aux enfants de Dieu avec un Éléazar; un Josaphat établir l'observance de la loi avec un Amarias; un Joas réparer le temple avec un Joïada; un Zorobabel en relever les ruines avec un Jésus, fils de Josedec; un Néhémias réformer le peuple avec un Esdras. Mais la Synagogue, dont les promesses sont terrestres, commence

[1] Ps. II. — [2] Tertul. Apolog. n. 21.

par la puissance et par les armes : l'Église commence par la croix et par les martyres ; fille du ciel, il faut qu'il paraisse qu'elle est née libre et indépendante dans son état essentiel, et ne doit son origine qu'au Père céleste. Quand après trois cents ans de persécution, parfaitement établie et parfaitement gouvernée durant tant de siècles, sans aucun secours humain, il paraîtra clairement qu'elle ne tient rien de l'homme ; Venez maintenant, ô Césars, il est temps : *Et nunc intelligite.* Tu vaincras, ô Constantin, et Rome te sera soumise ; mais tu vaincras par la croix : Rome verra la première ce grand spectacle ; un empereur victorieux prosterné devant le tombeau d'un pêcheur, et devenu son disciple.

Depuis ce temps-là, chrétiens, l'Église a appris d'en haut à se servir des rois et des empereurs pour faire mieux servir Dieu ; « pour élargir, disait saint Grégoire [1], les voies « du ciel ; » pour donner un cours plus libre à l'Évangile, une force plus présente à ses canons, et un soutien plus sensible à sa discipline. Que l'Église demeure seule, ne craignez rien ; Dieu est avec elle, et la soutient au-dedans : mais les princes religieux lui élèvent par leur protection ces invincibles dehors qui la font jouir, disait un grand pape [2], d'une douce tranquillité, à l'abri de leur autorité sacrée.

Mais parlons toujours comme il faut de l'Épouse de Jésus-Christ : l'Église se doit à elle-même et à ses services toutes les grâces qu'elle a reçues des rois de la terre. Quel ordre, quelle compagnie, quelle armée, quelque forte, quelque fidèle et quelque agissante qu'elle soit, les a mieux servis que l'Église a fait par sa patience ? Dans ces cruelles persécutions qu'elle endure sans murmurer durant tant de siècles, en combattant pour Jésus-Christ, j'oserai le dire, elle ne combat guère moins pour l'autorité des princes qui la persécutent : ce combat n'est pas indigne d'elle, puisque c'est encore combattre pour l'ordre de Dieu. En effet, n'est-ce pas combattre pour l'autorité légitime que d'en souffrir tout sans murmure ?

[1] S. Greg. Epist. lib. III, Epist. LXV, ad Mauric. Aug. tom. II, col. 676. — [2] Innoc. II, Ép. II ; tom. X Conc. col. 946. Conc. Aquis. II, tom. II Conc. Gall. pag. 576.

Ce n'était point par faiblesse ; qui peut mourir n'est jamais faible ; mais c'est que l'Église savait jusques où il lui était permis d'étendre sa résistance. *Nondum usque ad sanguinem restitistis:* « Vous n'avez pas encore résisté jusques au « sang, » disait l'Apôtre[1] ! jusques au sang, c'est-à-dire jusqu'à donner le sien, et non pas jusqu'à répandre celui des autres. Quand on la veut forcer de désavouer ou de taire les vérités de l'Évangile, elle ne peut que dire avec les apôtres : *Non possumus, non possumus*[2] : que prétendez-vous ? « Nous ne pouvons pas ; » et en même temps découvrir le sein où l'on veut frapper : de sorte que le même sang qui rend témoignage à l'Évangile, le même sang le rend aussi à cette vérité ; que nul prétexte ni nulle raison ne peut autoriser les révoltes ; qu'il faut révérer l'ordre du ciel, et le caractère du Tout-Puissant dans tous les princes, quels qu'ils soient, puisque les plus beaux temps de l'Église nous le font voir sacré et inviolable, même dans les princes persécuteurs de l'Évangile. Ainsi leur couronne est hors d'atteinte : l'Église leur a érigé un trône dans le lieu le plus sûr de tous et le plus inaccessible, dans la conscience même où Dieu a le sien ; et c'est là le fondement le plus assuré de la tranquillité publique.

Nous leur dirons donc sans crainte, même en publiant leurs bienfaits, qu'il y a plus de justice que de grâce dans les priviléges qu'ils accordent à l'Église, et qu'ils ne pouvaient refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver. Mais confessons en même temps qu'au milieu de tant d'ennemis, de tant d'hérétiques, de tant d'impies, de tant de rebelles qui nous environnent, nous devons beaucoup aux princes qui nous mettent à couvert de leurs insultes ; et que nos mains désarmées, que nous ne pouvons que tendre au ciel, sont heureusement soûtenues par leur puissance.

Il le faut avouer, messieurs, notre ministère est pénible : s'opposer aux scandales, au torrent des mauvaises mœurs,

[1] Hebr. XII. 4. — [2] Act. IV. 20.

et au cours violent des passions, qu'on trouve toujours d'autant plus hautaines qu'elles sont plus déraisonnables; c'est un terrible ministère, et on ne peut l'exercer sans rigueur. C'est ce que nos prédécesseurs, assemblés dans les conciles de Thionville et de Meaux, appellent « la rigueur du salut « des hommes; » *Rigorem salutis humanæ* [1]. L'Église assemblée dans ces conciles demande l'assistance des rois, pour exercer plus facilement cette rigueur salutaire au genre humain; et, convaincue par expérience du besoin qu'elle a de leur protection pour aider les âmes infirmes, c'est-à-dire le plus grand nombre de ses enfants, elle ne se prive qu'avec peine de ce secours; de sorte que la concorde du sacerdoce et de l'empire, dans le cours ordinaire des choses humaines, est un des soutiens de l'Église, et fait partie de cette unité qui la rend si belle.

Car qu'y a-t-il de plus beau que d'entendre un saint empereur dire à un saint pape : « Je ne vous puis rien refuser, « puisque je vous dois tout en Jésus-Christ : » *Nihil tibi negare possum, cui per Deum omnia debeo* [2] : « Tout ce que « votre autorité paternelle a réglé dans son concile pour le « rétablissement de l'Église, je le loue, je l'approuve, je le « confirme comme votre fils; je veux qu'il soit inséré parmi « les lois, qu'il fasse partie du droit public, et qu'il vive au- « tant que l'Église : » *Et in æternum mansura, et humanis solemniter legibus inscribenda, et inter publica jura semper recipienda hac auctoritate, vivente Ecclesia, victura :* ou d'entendre un roi pieux dans un concile; c'était un roi d'Angleterre : ah! nos entrailles s'émeuvent à ce nom, et l'Église toujours mère ne peut s'empêcher, dans ce souvenir, de renouveler ses gémissements et ses vœux. Passons, et écoutons ce saint roi, ce nouveau David, dire au clergé assemblé : *Ego Constantini, vos Petri gladium habetis in manibus; jungamus dexteras, gladium gladio copulemus* [3] :

[1] Conc. ad Theodon. vil. can. VI, Conc. Gal. t. III, p. 16. Conc. Meld. can. XII, ibid. pag. 35. — [2] Henric. II ad Bened. VIII, tom. IX Conc. col. 831. — [3] Eadg. Orat. ad Cler. tom. IX Conc. col. 697.

« J'ai le glaive de Constantin à la main, et vous y avez celui « de Pierre; donnons-nous la main, et joignons le glaive « au glaive. » Que ceux qui n'ont pas la foi assez vive pour craindre les coups invisibles de votre glaive spirituel, tremblent à la vue du glaive royal. Ne craignez rien, saints évêques; si les hommes sont assez rebelles pour ne pas croire à vos paroles, qui sont celles de Jésus-Christ, des châtiments rigoureux leur en feront, malgré qu'ils en aient, sentir la force, « et la puissance royale ne vous manquera jamais. »

A cet admirable spectacle, qui ne s'écrierait encore une fois, avec Balaam : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob!* O Église catholique, que vous êtes belle! le Saint-Esprit vous anime; le saint-siége unit tous vos pasteurs; les rois font la garde autour de vous : qui ne respecterait votre puissance?

SECOND POINT.

Paraissez maintenant, sainte Église gallicane, avec vos évêques orthodoxes et avec vos rois très-chrétiens, et venez servir d'ornement à l'Église universelle. Et vous, Seigneur tout-puissant, qui avez comblé cette Église de tant de bienfaits, animez-moi de ce même esprit dont vous remplîtes David, lorsqu'il chanta si noblement les grâces de l'ancien peuple, afin qu'à son exemple je puisse aujourd'hui, avec tant d'évêques et dans une si grande assemblée, célébrer vos miséricordes éternelles : *Quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus*[1]. C'est vous, Seigneur, qui excitâtes saint Pierre et ses successeurs à nous envoyer dès les premiers temps les évêques qui ont fondé nos Églises. C'était le conseil de Dieu que la foi nous fût annoncée par le saint-siége, afin qu'éternellement unis par des liens particuliers à ce centre commun de toute l'unité catholique, nous pussions dire avec un grand archevêque de Reims : « La sainte Église romaine, « la mère, la nourrice et la maîtresse de toutes les Églises, « doit être consultée dans tous les doutes qui regardent la « foi et les mœurs, principalement par ceux qui, comme

[1] Ps. CXXXV. I.

« nous, ont été engendrés en Jésus-Christ par son ministère, « et nourris par elle du lait de la doctrine catholique [1]. »

Il est vrai qu'il nous est venu d'Orient, et par le ministère de saint Polycarpe, une autre mission qui ne nous a pas été moins fructueuse. C'est de là que nous avons eu le vénérable vieillard saint Pothin, fondateur de la célèbre Église de Lyon; et encore le grand saint Irénée, successeur de son martyre aussi bien que de son siége; Irénée, digne de son nom, et véritablement pacifique, qui fut envoyé à Rome et au pape saint Éleuthère de la part de l'Église gallicane [2]; ambassadeur de la paix, qui depuis la procura aux saintes Églises d'Asie, d'où il nous avait été envoyé; qui retint le pape saint Victor, lorsqu'il les voulait retrancher de la communion; et qui, présidant au concile des saints évêques des Gaules, dont il était réputé le père, fit connaître à ce saint pape qu'il ne fallait pas pousser toutes les affaires à l'extrémité, ni toujours user d'un droit rigoureux [3]. Mais, comme l'Église est une par tout l'univers, cette mission orientale n'a pas été moins favorable à l'autorité du saint-siége, que ceux que le saint-siége avait immédiatement envoyés; et le même saint Irénée a prononcé cet oracle révéré de tous les siècles [4]: « Quand nous exposons la tradition que la très-grande, très- « ancienne et très-célèbre Église romaine, fondée par les apô- « tres saint Pierre et saint Paul, a reçue des apôtres, et qu'elle « a conservée jusqu'à nous par la succession de ses évêques, « nous confondons tous les hérétiques, parce que c'est avec « cette Église que toutes les Églises et tous les fidèles qui « sont par toute la terre doivent s'accorder, à cause de sa prin- « cipale et excellente principauté, et que c'est en elle que ces « mêmes fidèles, répandus par toute la terre, ont conservé « la tradition qui vient des apôtres. »

Appuyée sur ces solides fondements, l'Église gallicane a

[1] Hincm. de divort. Loth. et Teutb. tom. I, pag. 561. — [2] Euseb. Hist. Eccl. lib. V, cap. III, p. 168. Edit. Val. — [3] Euseb. Hist. Eccl. lib. V, c. XXIII, XXIV, p. 191, 192. — [4] S. Iren. lib. III contr. Hæres. cap. III, p. 175.

été forte comme la tour de David. Quand le perfide Arius voulut renverser, avec la divinité du Fils de Dieu, le fondement de la foi prêchée par saint Pierre, et changer en création et en adoption la génération éternelle de ce Fils unique, cette superbe hérésie, soutenue par un empereur, ne trouva point de plus grand obstacle à ses progrès que la constance et la foi de saint Athanase d'Alexandrie et de saint Hilaire de Poitiers; et, malgré l'inégalité de ces deux siéges, les deux évêques furent égaux en gloire comme ils l'étaient en courage.

Pour perpétuer cette gloire de l'Église gallicane, le célèbre saint Martin fut élevé sous la discipline de saint Hilaire; et cette Église, renouvelée par les exemples et par les miracles de cet homme incomparable, crut revoir le temps des apôtres: tant la Providence divine fut soigneuse de réveiller parmi nous l'ancien esprit, et d'y faire revivre les premières grâces.

Quand le temps fut arrivé que l'empire romain devait tomber en Occident, et que la Gaule devait devenir France, Dieu ne laissa pas longtemps sous des princes idolâtres une si noble partie de la chrétienté; et, voulant transmettre aux rois des Français la garde de son Église, qu'il avait confiée aux empereurs, il donna non-seulement à la France, mais encore à tout l'Occident, un nouveau Constantin en la personne de Clovis. La victoire miraculeuse qu'il envoya du ciel à ces deux princes guerriers fut le gage de son amour, et le glorieux attrait qui leur fit embrasser le christianisme. La foi fut victorieuse, et la belliqueuse nation des Francs connut que le Dieu de Clotilde était le vrai Dieu des armées.

Alors saint Remy vit en esprit qu'en engendrant en Jésus-Christ les rois de France avec leur peuple, il donnait à l'Église d'invincibles protecteurs. Ce grand saint et ce nouveau Samuel, appelé pour sacrer les rois, sacra ceux-ci, comme il dit lui-même, pour être « les perpétuels défenseurs de « l'Église et des pauvres [1]; » digne objet de la royauté. Après leur avoir enseigné à faire fleurir les Églises et à rendre les peuples heureux (croyez que c'est lui-même qui vous parle,

[1] Testam. S. Rem. ap. Flod. lib. I, cap. XVIII.

puisque je ne fais ici que réciter les paroles paternelles de cet apôtre des Français), il priait Dieu nuit et jour qu'ils persévérassent dans la foi, et qu'ils régnassent selon les règles qu'il leur avait données, leur prédisant en même temps qu'en dilatant leur royaume ils dilateraient celui de Jésus-Christ, et que, s'ils étaient fidèles à garder les lois qu'il leur prescrivait de la part de Dieu [1], l'empire romain leur serait donné; en sorte que des rois de France sortiraient des empereurs dignes de ce nom, qui feraient régner Jésus-Christ.

Telles furent les bénédictions que versa mille et mille fois le grand saint Remy sur les Français et sur leurs rois, qu'il appelait toujours ses chers enfants; louant sans cesse la bonté divine de ce que, pour affermir la foi naissante de ce peuple béni de Dieu, elle avait daigné, par le ministère de sa main pécheresse (c'est ainsi qu'il parle) renouveler, à la vue de tous les Français et de leur roi, les miracles qu'on avait vus éclater dans la première fondation des Églises chrétiennes. Tous les saints qui étaient alors furent réjouis; et, dans le déclin de l'empire romain, ils crurent voir paraître dans les rois de France « une nouvelle lumière pour tout l'Occident : » *In occiduis partibus novi jubaris lumen effulgurat* [2]; et non-seulement pour tout l'Occident, mais encore pour toute l'Église, à laquelle ce nouveau royaume promettait de nouveaux progrès. C'est ce que disait saint Avite, ce docte et ce saint évêque de Vienne, ce grave et éloquent défenseur de l'Église romaine, qui fut chargé par tous ses collègues, les saints évêques des Gaules, de recommander aux Romains, dans la cause du pape Symmaque, la cause commune de tout l'épiscopat; « parce que, disait ce grand homme [3], quand « le pape et le chef de tous les évêques est attaqué, ce n'est « pas un seul évêque, mais l'épiscopat tout entier, qui est « en péril. »

Tous les conciles de ces temps font voir qu'en ce qui tou-

[1] Testam. S. Rem. ap. Flod. lib. I, chap. XVIII. et cap. XIII. — [2] S. Avit. Vien. Epist. ad Clod. tom. I Conc. Gall. pag. 154. — [3] Epist. ad Faust. ibid. pag. 158.

chait la foi et la discipline, nos saints prédécesseurs regardaient toujours l'Église romaine, et se gouvernaient par ses traditions [1]. Tel était le sentiment de l'Église gallicane, qui, en recevant, par le ministère de saint Remy, Clovis et les Français dans son sein, leur imprimait dans le fond du cœur ce respect pour le saint-siége, dont ils devaient être les plus zélés aussi bien que les plus puissants protecteurs. Les papes connurent d'abord la protection qui leur était envoyée du ciel; et, ressentant dans nos rois je ne sais quoi de plus filial que dans les autres, que ne dirent-ils point alors, comme par un secret pressentiment, à la louange de leurs protecteurs futurs? Anastase II, du temps de Clovis, croit voir dans le royaume de France nouvellement converti « une colonne de fer « que Dieu élevait pour le soutien de sa sainte Église, pendant « que la charité se refroidissait partout ailleurs [2]. » Pélage II se promet des descendants de Clovis, comme des voisins charitables de l'Italie et de Rome, la même protection pour le saint-siége qu'il avait toujours reçue des empereurs [3]; et saint Grégoire, le plus saint de tous, enchérit aussi sur ses saints prédécesseurs, lorsque, touché de la foi et du zèle de ces rois, il les met « autant au-dessus des autres souverains « que les souverains sont au-dessus des particuliers [4]. »

Leur foi croissait en effet avec leur empire; et, selon la prédiction de tant de saints, l'Église s'étendait par les rois de France. L'Angleterre le sait, et le moine saint Augustin son premier apôtre. Saint Boniface, l'apôtre de la Germanie, et les autres apôtres du Nord, ne reçurent pas un moindre secours de la France; et Dieu montrait dès lors, par des signes manifestes, ce que les siècles suivants ont confirmé, qu'il voulait que les conquêtes des Français étendissent celles de l'Église.

[1] Ep. Syn. Epist. Gall. apud Leon. Concil. Araus. II, Præf. tom. I Conc. Gal. pag. 216. Bonif. II Ep. ad Cæsar. Arel. ibid. p. 223. Conc. Vas. II, can. III, IV, V, ibid. p. 226, 227. Conc. Aurel. III, can. III; XXVI, ibid. p. 248, 255. — [2] Anast. II Ep. II, ad Clod. tom. IV Conc. col. 1282. — [3] Pel. II Epist. ad Annach. Autiss. tom. I Conc. Gal. p. 376. — [4] S. Greg. M. Epist. lib. VI, Epist. VI, t. II, col. 795.

Les enfants de Clovis ne marchèrent pas dans les voies que saint Remy leur avait marquées : Dieu les rejeta de devant sa face ; mais il ne retira pas ses miséricorde de dessus le royaume de France. Une seconde race fut élevée sur le trône : Dieu s'en mêla, et le zèle de la religion s'accrut par ce changement : témoin tant de papes réfugiés, protégés, rétablis, et comblés de biens sous cette race. Les papes et toute l'Église bénirent Pepin, qui en était le chef [1] ; les bénédictions de saint Remy passèrent à lui : de lui sortit cet empereur, père d'empereurs, que ce saint évêque semble avoir vu ; et Charlemagne régna pour le bien de toute l'Église. Vaillant, savant, modéré, guerrier sans ambition, et exemplaire dans sa vie, je le veux bien dire en passant, malgré les reproches des siècles ignorants, ses conquêtes prodigieuses furent la dilatation du règne de Dieu, et il se montra très-chrétien dans toutes ses œuvres. Il fit revivre les anciens canons ; les conciles longtemps négligés furent rétablis [2], et la discipline revint avec eux. Si ce grand prince rétablit les lettres, ce fut pour faire mieux entendre les saintes Écritures et l'ancienne tradition par ce secours. L'Église romaine fut consultée dans les affaires douteuses, et ses réponses reçues avec révérence furent des lois inviolables [3]. Il eut tant d'amour pour elle, que le principal article de son testament fut de recommander à ses successeurs la défense de l'Église de saint Pierre, comme le précieux héritage de sa maison qu'il avait reçu de son père et de son aïeul, et qu'il voulait laisser à ses enfants. Ce même amour lui fit dire ce qui fut répété depuis par tout un concile sous l'un de ses descendants, que « quand cette « Église imposerait un joug à peine supportable, il le faudrait « souffrir [4], » plutôt que de rompre la communion avec elle.

[1] Paul. I Epist. x, ad Fr. t. II Conc. Gall. p. 59. — [2] De schol. instit. Capit. Baluz. tom. I, pag. 202, 203. — [3] Conc. Francof. can. VIII, tom. II Conc. Gall. pag. 196. Capit. Aquis. an. Imp. III, cap. IV, Baluz. t. I, p. 308, 381. Capit. de divis. Regni, cap. XV, ibid. p. 444. — [4] Capit. Car. M. de hon. sed. Apost. an. Imp. I ; Baluz. tom. I, p. 357. Conc. Tribur. sub. Arn. Imp. can. XXX, t. IX Conc. col. 456. Capit. Angilr. data t. II Conc. Gell. pag. 100. Epit. can. ab Adr. Car. M. oblat. Conc. tom. VI, col. 1800.

Elle n'imposait point de tel joug ; mais ce sage prince voulait tout prévoir, pour affermir l'union dans tous les cas. Au reste, les canons que lui envoya son sage et intime ami, le pape Adrien, n'étaient qu'un abrégé de l'ancienne discipline, que l'Église de France regarde toujours comme la source et le soutien de ses libertés : nous demandons encore d'être jugés par les canons envoyés à ce grand prince; et, sous un nouveau Charlemagne, nous souhaitons d'avoir toujours à vivre sous une semblable discipline.

Jamais règne n'a été ni si fort ni si éclairé; jamais prince n'a été moins guidé par un faux zèle ; jamais on n'a mieux su distinguer les bornes des deux puissances. On voit parler dans les décrets du concile de Francfort, tantôt les évêques seuls, tantôt le prince seul, et tantôt les deux puissances ensemble [1]. Je ne veux pas m'étendre sur les diverses matières qui donnèrent lieu à cette diversité; je remarquerai seulement que les évêques ayant prononcé seuls la condamnation de la nouvelle hérésie qu'on vit alors s'élever en Espagne [2], ce grand roi sut bien trouver sa place dans une occasion si importante. Comme son savoir éclatait dans toute l'Église autant que son équité, les nouveaux hérétiques le prièrent de se rendre l'arbitre de la cause [3]. Charlemagne, pour les confondre par eux-mêmes, accepta l'offre; mais il savait comment un prince peut être arbitre en ces matières. Il consulta le saint-siége avant toutes choses; il écouta aussi les autres évêques, qu'il trouva conformes à leur chef. C'est sur quoi se régla ce religieux prince ; c'est par ce canal qu'il reçut la doctrine de l'Évangile et l'ancienne tradition de l'Église catholique : c'est de là qu'il apprit ce qu'il fallait croire ; et, sans discuter davantage la matière dans la lettre qu'il écrit aux nouveaux docteurs [4], il leur envoie « les lettres, les décisions « et les décrets formés par l'autorité ecclésiastique, les ex- « hortant à s'y soumettre avec lui, et à ne se croire pas plus

[1] Conc. Francof. can. I, II. can. III, V. can. IV, V, VI, VII, tom. II Conc. Gall. pag. 193 et seq. — [2] Ibid. can. I, pag. 193. — [3] Conc. Francof. Epist. Car. M. pag. 188. — [4] Ibid. pag. 188, 190.

« savants que l'Église universelle, parce que, ajoutait ce grand « prince, après ce concours de l'autorité apostolique et de « l'unanimité synodale, vous ne pouvez plus éviter d'être te- « nus pour hérétiques, et nous n'osons plus avoir de commu- « nion avec vous. »

Qu'on n'impute point à la France des sentiments nouveaux; voilà tous ses sentiments du temps de Charlemagne; mais Charlemagne les avait reçus de plus haut, et ils étaient venus des anciens Pères, et dès l'origine du christianisme. Le saint-siége principalement, et le corps de l'épiscopat uni à son chef, c'est où il faut trouver le dépôt de la doctrine ecclésiastique confiée aux évêques par les apôtres : car c'est aussi à cette unité qu'il est dit : « Qui vous écoute, m'écoute[1]; et encore : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point con- « tre elle[2]; » et encore : « Vous êtes la lumière du monde[3]; » et encore : « Dites-le à l'Église; et s'il n'écoute pas l'Église, « qu'il vous soit comme un Gentil et un publicain[4]; » et encore, pour me servir du même passage qui est ici allégué par Charlemagne : « Je serai toujours avec vous jusqu'à la con- « sommation des siècles[5]. » Ce grand prince, soumis le premier à cette règle, ne craint plus après cela de condamner les hérétiques, comme déjà condamnés par l'autorité de l'Église; et le jugement du saint-siége et du concile de Francfort devint le sien.

Est-il besoin de raconter ce que Charlemagne, à l'exemple du roi son père, fit pour la grandeur temporelle du saint-siége et de l'Église romaine? Qui ne sait qu'elle doit à ces deux princes et à leur maison tout ce qu'elle possède de pays? Dieu, qui voulait que cette Église, la mère commune de tous les royaumes, dans la suite ne fût dépendante d'aucun royaume dans le temporel, et que le siége où tous les fidèles devaient garder l'unité, à la fin fût mis au-dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'État pour-

[1] Luc. x. 16. — [2] Matth. xvi. 18. — [3] Ibid. v. 14. — [4] Ibid. xviii. 17. — [5] Ibid. xxviii. 20.

raient causer, jeta les fondements de ce grand dessein par Pepin et par Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leur libéralité que l'Église, indépendante dans son chef de toutes les puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus librement, pour le bien commun et sous la commune protection des rois chrétiens, cette puissance céleste de régir les âmes; et que, tenant en main la balance droite au milieu de tant d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité dans tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de sages tempéraments.

L'empire sortit trop tôt d'une maison et d'une nation si bienfaisante envers l'Église. Rome eut des maîtres fâcheux, et les papes avaient tout à craindre tant des empereurs que d'un peuple séditieux; mais ils trouvèrent toujours en nos rois ces charitables voisins que le pape Pélage II avait espérés. La France, plus favorable à leur puissance sacrée que l'Italie et que Rome même, leur devint comme un second siége où ils tenaient leurs conciles, et d'où ils faisaient entendre leurs oracles par toute l'Église. Troyes, et Clermont, et Toulouse, et Tours, et Reims plusieurs fois, et les autres villes, le peuvent dire; pour ne point parler ici de deux conciles universels tenus à Lyon, et d'un autre concile universel tenu à Vienne : tant les papes ont pris plaisir à faire les actes les plus importants et le plus authentiques de l'Église, dans le sein et avec la fidèle coopération de l'Église gallicane.

Cependant la troisième race était montée sur le trône; race encore plus pieuse que les deux autres; qui aussi a toujours vu augmenter sa gloire; qui seule dans tout l'univers, et depuis le commencement du monde, se voit sans interruption depuis sept cents ans toujours couronnée et toujours régnante; race enfin qui devait donner saint Louis au monde; en laquelle le monde étonné voit encore aujourd'hui de si grandes choses, et en attend de plus grandes. Vous dirai-je combien de fois et en quels termes elle a été bénite par le saint-siége? Sous cette race la France est « un royaume chéri et béni de « Dieu, un royaume dont l'exaltation est inséparable de

« celle du saint-siége[1], » un royaume; mais si j'entreprenais de tout raconter, le jour n'y suffirait pas.

Aussi faut-il avouer qu'il y a eu dans ces rois, avec beaucoup de religion, une noblesse qui les a fait révérer de toute la terre, et qui les a mis au-dessus des autres rois. Quand les empereurs se vantaient de combattre pour les intérêts communs des rois, les nôtres ont su trouver dans une plus noble constitution de leur état, et dans une plus grande hauteur de leur couronne, une plus sûre défense; puisque, sans qu'ils eussent besoin de se remuer, leur majesté ne fut pas même attaquée dans ces premiers temps, et que jamais ils n'ont été obligés ni à soutenir des guerres, ni, ce qui est bien plus horrible, à faire des schismes pour la défendre.

Ces rois aussi bienfaisants que religieux, loin de profiter de la faiblesse des papes toujours réfugiés dans leur royaume, se relâchaient volontairement de quelques-uns de leurs droits, plutôt que de troubler la paix de l'Église; et pendant que saint Thomas de Cantorbéry était banni d'Angleterre comme ennemi des droits de la royauté, la France, plus équitable, le recevait dans son sein comme le martyr des libertés ecclésiastiques. Nos rois donnèrent cet exemple à tout l'univers. L'Église, qu'ils honoraient, les honorait à son tour; et l'égalité, tant recommandée par l'Apôtre, s'entretenait par de mutuelles reconnaissances.

La piété se ralentissait, et les désordres se multipliaient dans toute la terre. Dieu n'oublia pas la France : au milieu de la barbarie et de l'ignorance elle produisit saint Bernard, apôtre, prophète, ange terrestre, par sa doctrine, par sa prédication, par ses miracles étonnants, et par une vie encore plus étonnante que ses miracles. C'est lui qui réveilla dans ce royaume et qui répandit dans tout l'univers l'esprit de piété et de pénitence. Jamais sujet ne fut plus zélé pour son prince; jamais prêtre ne fut plus soumis à l'épiscopat; jamais enfant de l'Église ne défendit mieux l'autorité apostolique

[1] Alex. III Epist. XXX, tom. X Conc. col. 1212. Innoc. III, Greg. IX, t. XI Conc. part. I, col. 27, 367.

de sa mère l'Église romaine. Il regardait dans le pape seul tout ce qu'il y avait de plus grand dans l'un et l'autre Testament; un Abraham, un Melchisédech, un Moïse, un Aaron, un saint Pierre, en un mot Jésus-Christ même [1]. Mais afin qu'une autorité, sur laquelle l'Église est fondée, fût plus sainte et plus vénérable à tous les peuples, il ne cessa d'en séparer, autant qu'il pouvait, ce qui semblait plutôt la déshonorer que l'agrandir.

Tout est à vous, disait-il [2], tout dépend du chef; mais c'est avec un certain ordre. On ferait un monstre du corps humain, si on attachait immédiatement tous les membres à la tête : c'est par les évêques et les archevêques qu'on doit venir au saint-siége : ne troublez point cette hiérarchie, qui est l'image de celle des anges. Vous pouvez tout, il est vrai; mais un de vos ancêtres disait : « Tout m'est permis, mais tout n'est « pas convenable [3]. » Vous avez la plénitude de la puissance; mais rien ne convient mieux à la puissance que la règle. Enfin l'Église romaine est la mère des Églises [4], mais non une maîtresse impérieuse; et vous êtes, non pas le seigneur des évêques, mais l'un d'eux : paroles que ce saint homme n'a pas proférées pour affaiblir une autorité qu'il a fait révérer à toute la terre, mais afin de rappeler en la mémoire du successeur de saint Pierre cette excellente doctrine, que Jésus-Christ, qui l'a élevé à une si grande puissance, n'a pas voulu néanmoins lui donner un caractère supérieur à celui de l'épiscopat; afin que, dans cette haute élévation, il prît soin de conserver dans tous les évêques la dignité d'un caractère qui lui est commun avec eux, et qu'il songeât qu'il y a toujours, avec une grande autorité, quelque chose de doux et de fraternel dans le gouvernement ecclésiastique; puisque si le pape doit gouverner les évêques, il les doit aussi gouverner par les lois communes que le saint-siége a faites siennes en les confirmant. C'est ce que disent tous les papes; et encore qu'ils puissent

[1] S. Bern. de Consid. lib. II, cap. VIII, et lib. IV, cap. VII, tom. I, col. 422, 444. — [2] Ibid. lib. III, cap. IV, col. 433. — [3] I. Cor. X. 22. — [4] S Bern. de Consid. lib. IV, c. VII, col. 444.

dispenser des lois pour l'utilité publique [1], le plus naturel exercice de leur puissance est de les faire observer en les observant les premiers, comme ils en ont toujours fait profession dès l'origine du christianisme. Voilà ce que disait saint Bernard et tous les saints de ce temps; voilà ce qu'ont toujours dit ceux qui ont été parmi nous les plus pieux. C'est aussi ce qui obligea le roi le plus saint qui ait jamais porté la couronne, le plus soumis au saint-siége, et le plus ardent défenseur de la foi romaine (vous reconnaissez saint Louis), à persévérer dans ces maximes, et à publier une Pragmatique pour maintenir dans son royaume « le droit commun et la « puissance des ordinaires, selon les conciles généraux et les « institutions des saints Pères [2]. »

Ne demandez plus ce que c'est que les libertés de l'Église gallicane. Les voilà toutes dans ces précieuses paroles de l'ordonnance de saint Louis; nous n'en voulons jamais connaître d'autres. Nous mettons notre liberté à être sujets aux canons; et plût à Dieu que l'exécution en fût aussi effective dans la pratique que cette profession est magnifique dans nos livres! Quoi qu'il en soit, c'est notre loi; nous faisons consister notre liberté à marcher, autant qu'il se peut, « dans le « droit commun, » qui est le principe, ou plutôt le fond de tout le bon ordre de l'Église; « sous la puissance canonique « des ordinaires, selon les conciles généraux et les institu« tions des saints Pères : » état bien différent de celui où la dureté de nos cœurs, plutôt que l'indulgence des souverains dispensateurs, nous a jetés; où les priviléges accablent les lois; où les grâces semblent vouloir prendre la place du droit commun, tant elles se multiplient; où tant de règles ne subsistent plus que dans la formalité qu'il faut observer d'en demander la dispense : et plût à Dieu que ces formules conservent du moins, avec le souvenir des canons, l'espérance de les rétablir! C'est l'intention du saint-siége; c'en est l'esprit : il est certain. Mais s'il faut, autant qu'il se peut, ten-

[1] S. Bern. de Consid. lib. IV, c. VII, col 444; lib. III, cap. IV, col. 433. — [2] Prag. S. Lud.

dre au renouvellement des anciens canons, combien religieusement faut-il conserver ce qui en reste, et surtout ce qui est le fondement de la discipline ? Si vous voyez donc vos évêques demander humblement au pape l'inviolable conservation de ces canons et de la puissance ordinaire dans tous ses degrés, souvenez-vous qu'ils ne font que marcher sur les pas de saint Louis et de Charlemagne, et imiter les saints dont ils remplissent les chaires. Ce n'est pas nous diviser d'avec le saint-siége, à Dieu ne plaise! c'est au contraire conserver avec soin jusqu'aux moindres fibres qui tiennent les membres unis avec le chef. Ce n'est pas diminuer la plénitude de la puissance apostolique : l'Océan même a ses bornes dans sa plénitude ; et, s'il les outre-passait sans mesure aucune, sa plénitude serait un déluge qui ravagerait tout l'univers.

Au reste, la puissance qu'il faut reconnaître dans le saint-siége est si haute et si éminente, si chère et si vénérable à tous les fidèles, qu'il n'y a rien au-dessus que toute l'Église catholique ensemble : encore faut-il savoir connaître les besoins extraordinaires et les extrêmes périls où il faut que tout s'assemble et se réunisse. Ces maximes sont de tous les siècles; mais dans l'un des derniers siècles, un besoin pressant de l'Église, un grand mal, un schisme effroyable, obligea toute l'Église à les expliquer, et à les mettre en pratique d'une façon plus expresse dans le saint concile de Pise et dans le saint concile de Constance. La France fut la plus zélée à les soutenir; mais la France fut suivie de toute l'Église. Ces maximes, supposées comme indubitables du commun consentement des papes, de tous les évêques et de tous les fidèles, rétablirent l'autorité du saint-siége, affaiblie par les divisions. Ces maximes mirent fin au schisme, extirpèrent les hérésies que le schisme fortifiait, et firent espérer au monde, malgré la dépravation des mœurs, la réforme universelle de la discipline dans toute la chrétienté, sans rien excepter.

Ces maximes demeureront toujours en dépôt dans l'Église catholique. Les esprits inquiets et turbulents voudront s'en

servir pour brouiller; mais les humbles, les pacifiques, les vrais enfants de l'Église, s'en serviront toujours selon la règle, dans les vrais besoins et pour des biens effectifs. Les cas où on le doit faire seraient aisés à marquer, puisqu'ils sont si clairement expliqués dans les décrets du concile de Constance[1]; mais il vaut mieux espérer que la déplorable nécessité de réfléchir sur ces cas n'arrivera pas, et que nos jours ne seront pas assez malheureux pour avoir besoin de tels remèdes. Ah! si le nom de concile œcuménique, nom si saint et si vénérable, doit être employé, que ce ne soit pas en matière contentieuse, et pour faire durer de funestes divisions, mais plutôt pour réunir la chrétienté déchirée par tant de schismes, et pour travailler à l'œuvre de réformation, qui jamais n'est achevée durant cette vie! Cependant conservons ces fortes maximes de nos pères, que l'Église gallicane a trouvées dans la tradition de l'Église universelle, que les universités du royaume, et principalement celle de Paris, ont apprises des saints évêques et des saints docteurs qui ont toujours éclairé l'Église de France, sans que le saint-siége ait diminué les éloges qu'il a donnés à ces fameuses universités[2]. Au contraire, c'est en sortant du concile de Bâle, où ces maximes avaient été renouvelées avec l'applaudissement de tout le royaume, que Pie II, qui le savait, puisqu'il avait autrefois prêté sa plume à ce concile, s'adressant à un évêque de Paris, dans l'assemblée générale de tous les princes chrétiens, lui parla ainsi de la France[3]: « La France « a beaucoup d'universités, parmi lesquelles la vôtre, mon « vénérable frère, est la plus illustre, parce qu'on y ensei- « gne si bien la théologie, et que c'est un si grand honneur « d'y pouvoir mériter le titre de docteur; de sorte que le flo- « rissant royaume de France, avec tous les avantages de la « nature et de la fortune, a encore ceux de la doctrine et de « la pure religion. » Voilà ce que dit un savant pape, qui n'ignorait pas nos sentiments, puisqu'ils étaient alors dans

[1] Sess. v. — [2] Urban. VI Epist. II, t. XI Conc. col. 2048. — [3] Pius II in Conv. Mant. t. XIII Conc. col. 1771.

leur plus grande vigueur ; et je puis dire qu'il en approuve le fond dans la bulle [1] où, en révoquant ce qu'il avait dit avant son exaltation en faveur du concile de Bâle, il déclare qu'il n'en révère pas moins le concile de Constance, dont il embrasse les décrets, et nommément ceux où l'autorité et la puissance des conciles est expliquée.

Il savait bien que la France n'abusait point de ces maximes, puisque même elle venait de donner un exemple incomparable de modération dans la célèbre assemblée de Bourges, où, louant les Pères de Bâle qui soutenaient ces maximes, elle rejeta l'application outrée qu'ils en firent contre le pape Eugène IV. Nos libertés furent défendues ; le pape fut reconnu ; le schisme fut éteint dans sa naissance ; tout fut pacifié : qui fit un si grand ouvrage ? un grand roi, fidèlement assisté par le plus docte clergé qui fut au monde.

Jamais il ne fut tant parlé des libertés de l'Église, et jamais il n'en fut posé un plus solide fondement que dans ces paroles immortelles de Charles VII : « Comme c'est [2], dit-il, « le devoir des prélats d'annoncer avec liberté la vérité qu'ils « ont apprise de Jésus-Christ, c'est aussi le devoir du prince « et de la recevoir de leur bouche, prouvée par les Écritures, « et de l'exécuter avec efficace. » Voilà en effet le vrai fondement des libertés de l'Église : alors elle est vraiment libre quand elle dit la vérité, quand elle la dit aux rois qui l'aiment naturellement, et qu'ils l'écoutent de leur bouche ; car alors s'accomplit cet oracle du Fils de Dieu : « Vous connaîtrez la « vérité, et la vérité vous délivrera, et vous serez vraiment « libres [3]. »

Nous sommes accoutumés à voir agir nos rois très-chrétiens dans cet esprit. Depuis le temps qu'ils se sont rangés sous la discipline de saint Remy, ils n'ont jamais manqué d'écouter leurs évêques orthodoxes. L'empire romain vit succéder au premier empereur chrétien un empereur hérétique. La succession des empereurs a souvent été déshonorée

[1] Bulla retract. Pii II, ibid. col. 1407. — [2] Prag. Car. VII. — [3] Joan. VIII. 32, 36.

par de semblables désordres. Mais, pour ne point reprocher aux autres royaumes leur malheureux sort, contentons-nous de dire, avec humilité et actions de grâces, que la France est le seul royaume qui jamais, depuis tant de siècles, n'a vu changer la foi de ses rois : elle n'en a jamais eu, depuis plus de douze cents ans, qui n'ait été enfant de l'Église catholique : le trône royal est sans tache et toujours uni au saint-siége; il semble avoir participé à la fermeté de cette pierre : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus!* « Grâces à Dieu « sur ce don inexplicable de sa bonté[1] ! »

En écoutant leurs évêques dans la prédication de la vraie foi, c'était une suite naturelle que ces rois les écoutassent dans ce qui regarde la discipline ecclésiastique. Loin de vouloir faire en ce point la loi à l'Église, un empereur, roi de France, disait aux évêques[2] : « Je veux qu'appuyés de notre « secours et secondés de notre puissance, comme le bon or- « dre le prescrit : » *Famulante, ut decet, potestate nostra* (pesez ces paroles, et remarquez que la puissance royale, qui partout ailleurs veut dominer, et avec raison, ici ne veut que servir) : « Je veux donc, dit cet empereur, que, secondés « et servis par notre puissance, vous puissiez exécuter ce que « votre autorité demande : » paroles dignes des maîtres du monde, qui ne sont jamais plus dignes de l'être, ni plus assurés sur leur trône, que lorsqu'ils font respecter l'ordre que Dieu a établi.

Ce langage était ordinaire aux rois très-chrétiens; et ce que faisaient ces pieux princes, ils ne cessaient de l'inspirer à leurs officiers. Malheur, malheur à l'Église, quand les deux juridictions ont commencé à se regarder d'un œil jaloux! O plaie du christianisme! Ministres de l'Église, ministres des rois, et ministres du Roi des rois les uns et les autres, quoique établis d'une manière différente, ah! pourquoi vous divisez-vous? l'ordre de Dieu est-il opposé à l'ordre de Dieu? hé! pourquoi ne songez-vous pas que vos fonctions sont unies, que servir Dieu

[1] II. Cor. IX. 15. — [2] Lud. Pius, Capit. an. 823. Baluz. t. I, p. 634. Ep. Venil. Sen. ad Amul. Lugd. Conc. Gall. t. III, p. 67.

c'est servir l'État, que servir l'État c'est servir Dieu? Mais l'autorité est aveugle; l'autorité veut toujours monter, toujours s'étendre; l'autorité se croit dégradée quand on lui montre ses bornes. Pourquoi accuser l'autorité? Accusons l'orgueil, et disons comme l'Apôtre disait de la loi : « L'autorité est sainte « et juste et bonne [1]. » Sainte, elle vient de Dieu; juste, elle conserve le bien à un chacun; bonne, elle assure le repos public. « Mais l'iniquité, afin de paraître iniquité, se sert » de l'autorité pour mal faire; en sorte que l'iniquité est souverainement inique, quand elle pèche par l'autorité que Dieu a établie pour le bien des hommes.

Nos rois n'ont rien oublié pour empêcher ce désordre. Leurs capitulaires ne parlent pas moins fortement pour les évêques que les conciles. C'est dans les capitulaires des rois qu'il est ordonné aux deux puissances, au lieu d'entreprendre l'une sur l'autre, « de s'aider mutuellement dans leurs fonc« tions; » et qu'il est ordonné en particulier aux comtes, aux juges, à ceux qui ont en main l'autorité royale, « d'être obéis« sants aux évêques. » C'est ce que portait l'ordonnance de Charlemagne; et ce grand prince ajoutait « qu'il ne pouvait « tenir pour de fidèles sujets ceux qui n'étaient pas fidèles à « Dieu, ni en espérer une sincère obéissance, lorsqu'ils ne « la rendaient pas aux ministres de Jésus-Christ, dans ce qui « regardait les causes de Dieu et les intérêts de l'Église [2]. » C'était parler en prince habile, qui sait en quoi l'obéissance est due aux évêques, et ne confond point les bornes des deux puissances : il mérite d'autant plus d'en être cru. Selon ses ordonnances, on laisse aux évêques l'autorité tout entière dans les causes de Dieu et dans les intérêts de l'Église, et avec raison, puisqu'en cela l'ordre de Dieu, la grâce attachée à leur caractère, l'Écriture, la tradition, les canons et les lois, parlent pour eux.

[1] Rom. VII. 12. — [2] Cap. IV Car. M. an. 806. Baluz. t. I, p. 450. Capit. ap. Theod. de hon. Episc. et rel. Sacerd. ibid. pag. 433. Coll. Anseg. lib. VI, cap. CCXLIX, ibid. pag. 965. Conc. Arel. VI, sub Car. M. can. XIII, tom. II Conc. Gall. pag. 271. Capit. Car. M. an. 813. Baluz. tom. I, pag. 503.

Qu'est-il besoin d'alléguer les autres rois? Que ne doivent point les évêques au grand Louis? que ne fait point ce religieux prince pour les intérêts de l'Église? pour qui a-t-il triomphé, si ce n'est pour elle? quand tout en un moment ploya sous sa main, et que les provinces se soumirent comme à l'envi, n'ouvrit-il pas autant de temples à l'Église qu'il força de places? mais l'hérésie de Calvin fut la seule confondue en ce temps. Aujourd'hui le luthéranisme, la source du mal et la tête de l'hérésie, est entamé; heureux présage pour l'Église! il commence à rendre les temples usurpés. L'un des plus grands de ces temples, celui qui de dessus les bords du Rhin élève le plus haut et fait révérer de plus loin son sacré sommet, par la piété de Louis est sanctifié de nouveau. Que ne doit espérer la France, lorsque, fermée de tous côtés par d'invincibles barrières, à couvert de la jalousie, et assurant la paix de l'Europe par celle dont son roi la fera jouir, elle verra ce grand prince tourner plus que jamais tous ses soins au bonheur des peuples, et aux intérêts de l'Église, dont il fait les siens? Nous, mes frères, nous qui vous parlons, nous avons ouï de la bouche de ce prince incomparable, à la veille de ce départ glorieux qui tenait toute l'Europe en suspens, qu'il allait travailler pour l'Église et pour l'État, deux choses qu'on verrait toujours inséparables dans tous ses desseins. France, tu vivras par ces maximes; et rien ne sera plus inébranlable qu'un royaume uni si étroitement à l'Église que Dieu soutient! Combien devons-nous chérir un prince qui unit tous ses intérêts à ceux de l'Église! N'est-il pas notre consolation et notre joie, lui qui réjouit tous les jours le ciel et la terre par tant de conversions? Pouvons-nous n'être pas touchés, pendant que par son secours nous ramenons tous les jours un si grand nombre de nos enfants dévoyés? Et qui ressent plus de joie de leur changement que l'Église romaine leur mère commune, qui dilate son sein pour les recevoir? La main de Louis était réservée pour achever de guérir les plaies de l'Église. Déjà celles de l'épiscopat ne nous paraissent plus irrémédiables. Outre cent arrêts favora-

bles, sous les auspices d'un prince qui ne veut que voir la raison pour s'y soumettre, on ouvre les yeux : on ne lit plus les canons et les décrets des saints Pères par pièces et par lambeaux, pour nous y tendre des piéges; on prend la suite des antiquités ecclésiastiques : et si on entre dans cet esprit, que verra-t-on à toutes les pages, que des monuments éternels de notre autorité sacrée?

« Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, quand nous « parlons de cette sorte; mais nous prêchons Jésus-Christ « qui nous a établis ses ministres, et nous prêchons tout « ensemble que nous sommes en Jésus-Christ dévoués à votre « service [1]. » Car qu'est-ce que l'épiscopat, si ce n'est une servitude que la charité nous impose pour sauver les âmes? et qu'est-ce que soutenir l'épiscopat, que soutenir la foi et la discipline? Il ne faut donc pas s'étonner si Louis, qui aime et honore l'Église, aime et honore notre ministère apostolique. Que tarde un si saint pape à s'unir intimement au plus religieux de tous les rois? Un pontificat si saint et si désintéressé ne doit être mémorable que par la paix et par les fruits de la paix, qui seront, j'ose le prédire, l'humiliation des infidèles, la conversion des hérétiques, et le rétablissement de la discipline. Voilà l'objet de nos vœux; et s'il fallait sacrifier quelque chose à un si grand bien, craindrait-on d'en être blâmé?

TROISIÈME POINT.

Ç'a toujours été dans l'Église un commencement de paix, que d'assembler les évêques orthodoxes. Jésus-Christ est l'auteur de la paix, Jésus-Christ est la paix lui-même : nous ne sommes jamais plus assurés d'être assemblés en son nom, ni par conséquent de l'avoir, selon sa promesse, au milieu de nous, que lorsque nous sommes assemblés pour la paix; et nous pouvous dire avec un ancien pape [2] « que nous som- « mes véritablement ambassadeurs pour Jésus-Christ, quand

[1] II. Cor. III. 6. IV, 5. — [2] Joan. VIII Epist. LXXX, tom. IX Conc. col. 66.

« nous travaillons à la paix de l'Église : » *Pro Christo legatione fungimur, quum paci Ecclesiæ studium impendere procuramus.* L'épiscopat, qui est un, aime à s'unir : c'est en s'unissant qu'il se purifie, c'est en s'unissant qu'il se règle, c'est en s'unissant qu'il se réforme; mais surtout c'est en s'unissant qu'il attire dans son unité le Dieu de la paix; et « les apôtres étaient assemblés, dit l'évangéliste [1], » quand Jésus-Christ leur vint dire, ce qu'ils disent ensuite à tout le peuple : *Pax vobis*, « La paix soit avec vous. »

Saint Bernard, l'ange de paix, voyant un commencement de division entre l'Église et l'État, écrivit à Louis VII : « Il « n'y a rien de plus nécessaire que d'assembler les évêques « en ce temps : » et une des raisons qu'il en apporte, c'est, dit-il à ce sage prince [2], « que s'il est sorti de la rigueur de « l'autorité apostolique quelque chose dont Votre Majesté se « trouve offensée, vos fidèles sujets travailleront à faire qu'il « soit révoqué ou adouci, autant qu'il le faut pour votre hon- « neur. »

Et pour ce qui est de la discipline, quand nous la voyons blessée, nous nous assemblons pour proposer les canons, bornes naturelles de la puissance ecclésiastique, qu'elle se fait elle-même par son exercice. Le saint-siége aime cette voie; le langage des canons est son langage naturel; et, à la louange immortelle de cette Église, il n'y a rien de plus répété dans ses Décrétales, ni rien de mieux établi dans sa pratique, que la loi qu'elle se fait d'observer et de faire observer les saints canons.

Les exemples nous feront mieux voir le succès de ces saintes assemblées. On rapporta, dans un concile de la province de Lyon, un privilége de Rome qu'on crut contre l'ordre. Nos pères dirent aussitôt, selon leur coutume : « Relisant le saint « concile de Chalcédoine, et les sentences de plusieurs autres « pères authentiques, le saint concile a résolu que ce privilége « ne pouvait subsister, puisqu'il n'était pas conforme, mais « contraire aux constitutions canoniques [3]. »

[1] Joan. xx. 19. — [2] S. Bern. Epist. CCLV, tom. I, col. 257. — [3] Conc. Ansan. an. 1025. t. IX Conc. col. 859.

Vous reconnaissez dans ces paroles l'ancien style de l'Église : ce concile est pourtant de l'onzième siècle; afin que vous voyiez dans tous les temps la suite de nos traditions, et la conduite toujours uniforme de l'Église gallicane. Elle ne s'élève pas contre le saint-siége, puisqu'elle sait au contraire qu'un siége qui doit régler tout l'univers n'a jamais intention d'affaiblir la règle : mais comme dans un si grand siége, où un seul doit répondre à toute la terre, il peut échapper quelque chose même à la plus grande vigilance, on y doit d'autant plus prendre garde, que ce qui vient d'une autorité si éminente pourrait à la fin passer pour loi, ou devenir un exemple pour la postérité.

C'est pourquoi dans ces occasions toutes les Églises, mais principalement celle de France, ont toujours représenté au saint-siége, avec un profond respect, ce qu'ont réglé les canons. Nous en avons un bel exemple dans le second concile de Limoges, qui est encore de l'onzième siècle. On s'y plaignit d'une sentence donnée par surprise et contre l'ordre canonique, par le pape Jean XVIII [1]. Nos prédécesseurs assemblés proposèrent d'abord la règle « qu'ils avaient reçue, « disaient-ils, des pontifes apostoliques et des autres Pères. » Ils ajoutèrent ensuite, comme un fondement incontestable, « que le jugement de toute l'Église paraissait principalement « dans le saint-siége apostolique [2]. » Ce ne fut pas sans remarquer l'ordre canonique avec lequel les affaires y devaient être portées, afin que ce jugement eût toute sa force; et la conclusion fut que « les pontifes apostoliques ne devaient pas « révoquer les sentences des évêques, » contre cet ordre canonique; « parce que, comme les membres sont obligés à « suivre leur chef, il ne faut pas aussi que le chef afflige ses « membres. »

Comme ç'a toujours été la coutume de l'Église de France de proposer les canons, ç'a toujours été la coutume du saint-siége d'écouter volontiers de tels discours; et le même concile nous en fournit un exemple mémorable. Un évêque [3] s'était plaint

[1] Conc. Lemov. II. Sess. II. t. IX Conc. — [2] Ibid. col. 909. — [3] Étienne, évêque de Clermont.

de tous les apôtres, de tous les conciles, elle en exécute, avec autant de force que de discrétion, les salutaires décrets! Quelle a été sa puissance, lorsqu'elle l'a fait consister principalement à tenir toute créature abaissée sous l'autorité des canons, sans jamais s'éloigner de ceux qui sont les fondements de la discipline; et qu'heureuse de dispenser les trésors du ciel, elle ne songeait pas à disposer des choses inférieures que Dieu n'avait pas mises en sa main!

Dans cet état glorieux où vous paraît l'Église romaine, et les rois et les royaumes sont trop heureux d'avoir à lui obéir. Quel aveuglement, quand des royaumes chrétiens ont cru s'affranchir, en secouant, disaient-ils, le joug de Rome, qu'ils appelaient un joug étranger! comme si l'Église avait cessé d'être universelle; ou que le lien commun, qui fait de tant de royaumes un seul royaume de Jésus-Christ, pût devenir étranger à des chrétiens! Quelle erreur, quand des rois ont cru se rendre plus indépendants en se rendant maîtres de la religion! au lieu que la religion, dont l'autorité rend leur majesté inviolable, ne peut être pour leur propre bien trop indépendante; et que la grandeur des rois est d'être si grands qu'ils ne puissent, non plus que Dieu dont ils sont l'image, se nuire à eux-mêmes, ni par conséquent à la religion qui est l'appui de leur trône. Dieu préserve nos rois très-chrétiens de prétendre à l'empire des choses sacrées, et qu'il ne leur vienne jamais une si détestable envie de régner! Ils n'y ont jamais pensé. Invincibles envers toute autre puissance, et toujours humbles devant le saint-siége, ils savent en quoi consiste la véritable hauteur. Ces princes, également religieux et magnanimes, n'ont pas moins méprisé que détesté les extrémités auxquelles on ne se laisse emporter que par désespoir et par faiblesse.

L'Église de France est zélée pour ses libertés [1], elle a raison; puisque le grand concile d'Éphèse nous apprend [2] que ces libertés particulières des Églises sont un des fruits de

[1] Conc. Bitur. cap. de Elect. tom. XI Conc. col. 1018. — [2] Conc. Ephes. Act. VII; t. III Concil. col.

au même pape Jean XVIII, d'une absolution que ce pape avait mal donnée, au préjudice de la sentence de cet évêque. Le pape lui fit cette réponse vraiment paternelle, qui fut lue avec une incroyable consolation de tout le concile [1] : « C'est « votre faute, mon très-cher frère, de ne m'avoir pas instruit; « j'aurais confirmé votre sentence, et ceux qui m'ont surpris « n'auraient remporté que des anathèmes. A Dieu ne plaise, « poursuit-il, qu'il y ait schisme entre moi et mes co-évê- « ques : je déclare à tous mes frères les évêques, que je veux « les consoler et les secourir, et non pas les troubler ni les « contredire dans l'exercice de leur ministère. » A ces mots, « tous les évêques se dirent les uns aux autres : C'est à tort « que nous osons murmurer contre notre chef; nous n'avons « à nous plaindre que de nous-mêmes, et du peu de soin « que nous prenons de l'avertir. »

Vous le voyez, chrétiens : les puissances suprêmes veulent être instruites, et veulent toujours agir avec connaissance. Vous voyez aussi qu'il y a toujours quelque chose de paternel dans le saint-siége, et toujours un fond de correspondance entre le chef et les membres, qui rend la paix assurée; pourvu qu'en proposant la règle, on ne manque jamais au respect que la même règle prescrit. L'Église de France aime d'autant plus sa mère l'Église romaine, et ressent pour elle un respect d'autant plus sincère, qu'elle y regarde plus purement l'institution primitive et l'ordre de Jésus-Christ. La marque la plus évidente de l'assistance que le Saint-Esprit donne à cette mère des Églises, c'est de la rendre si juste et si modérée, que jamais elle n'ait mis les excès parmi les dogmes. Qu'elle est grande l'Église romaine, soutenant toutes les Églises, « portant, « dit un ancien pape [2], le fardeau de tous ceux qui souffrent, » entretenant l'unité, confirmant la foi, liant et déliant les pécheurs, ouvrant et fermant le ciel! Qu'elle est grande, encore une fois, lorsque, pleine de l'autorité de saint Pierre,

[1] Conc. Lemov. II. Sess. II. t. IX Conc. col. 908. — [2] Joan. VIII, Epist LXXX, tom. IX Conc. col. 66.

la rédemption, par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis : et il est certain qu'en matière de religion et de conscience, des libertés modérées entretiennent l'ordre de l'Église, et y affermissent la paix. Mais nos pères nous ont appris à soutenir ces libertés sans manquer au respect ; et, loin d'en vouloir manquer, nous croyons au contraire que le respect inviolable que nous conserverons pour le saint-siége nous sauvera des blessures qu'on voudrait nous faire, sous un nom qui nous est si cher et si vénérable.

Sainte Église romaine, mère des Églises et mère de tous les fidèles, Église choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. « Si je t'ou-« blie, Église romaine, puissé-je m'oublier moi-même! que « ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche, « si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir, si je « ne te mets pas au commencement de tous mes cantiques de « réjouissance : » *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ* [1].

Mais vous qui nous écoutez, puisque vous nous voyez marcher sur les pas de nos ancêtres, que reste-t-il, chrétiens, sinon qu'unis à notre assemblée avec une fidèle correspondance, vous nous aidiez de vos vœux ? « Souvent, dit un an-« cien Père [2], les lumières de ceux qui enseignent viennent des « prières de ceux qui écoutent : » *Hoc accipit doctor quod meretur auditor.* Tout ce qui se fait de bien dans l'Église, et même par les pasteurs, se fait, dit saint Augustin [3], par les secrets gémissements de ces colombes innocentes qui sont répandues par toute la terre.

Ames simples, âmes cachées aux yeux des hommes, et cachées principalement à vos propres yeux, mais qui connaissez Dieu, et que Dieu connaît ; où êtes-vous dans cet auditoire, afin que je vous adresse ma parole? Mais, sans qu'il soit be-

[1] Ps. CXXXVI. 6. — [2] S. Pet. Chrysol. Serm. LXXXVI. — [3] De Bapt. cont. Donat. lib. III, n. 22, 23; t. IX, col. 117, 118.

soin que je vous connaisse, ce Dieu qui vous connaît, qui habite en vous, saura bien porter mes paroles, qui sont les siennes, dans votre cœur. Je vous parle donc sans vous connaître, âmes dégoûtées du siècle. Ah! comment avez-vous pu en éviter la contagion? comment est-ce que cette face extérieure du monde ne vous a pas éblouies? quelle grâce vous a préservées de la vanité, de la vanité que nous voyons si universellement régner? Personne ne se connaît; on ne connaît plus personne : les marques des conditions sont confondues : on se détruit pour se parer; on s'épuise à dorer un édifice dont les fondements sont écroulés, et on appelle se soutenir que d'achever de se perdre. Ames humbles, âmes innocentes, que la grâce a désabusées de cette erreur et de toutes les illusions du siècle, c'est vous dont je demande les prières : en reconnaissance du don de Dieu dont le sceau est en vous, priez sans relâche pour son Église; priez, fondez en larmes devant le Seigneur. Priez, justes; mais priez, pécheurs; prions tous ensemble : car si Dieu, exauce les uns pour leur mérite, il exauce aussi les autres pour leur pénitence : c'est un commencement de conversion que de prier pour l'Église.

Priez donc tous ensemble, encore une fois, que ce qui doit finir finisse bientôt. Tremblez à l'ombre même de la division : songez au malheur des peuples qui, ayant rompu l'unité, se rompent en tant de morceaux, et ne voient plus dans leur religion que la confusion de l'enfer et l'horreur de la mort. Ah! prenons garde que ce mal ne gagne. Déjà nous ne voyons que trop parmi nous de ces esprits libertins, qui, sans savoir ni la religion, ni ses fondements, ni ses origines, ni sa suite, « blasphèment ce qu'ils ignorent, et se corrompent « dans ce qu'ils savent : nuées sans eau, » poursuit l'apôtre saint Jude [1], docteurs sans doctrine, qui pour toute autorité ont leur hardiesse, et pour toute science leurs décisions précipitées : « arbres deux fois morts et déracinés; » morts premièrement parce qu'ils ont perdu la charité; mais doublement morts, parce qu'ils ont encore perdu la foi; et entière-

[1] Jud. 10, 12.

ment déracinés, puisque, déchus de l'une et de l'autre, ils ne tiennent à l'Église par aucune fibre : « astres errants » qui se glorifient dans leurs routes nouvelles et écartées, sans songer qu'il leur faudra bientôt disparaître. Opposons à ces esprits légers, et à ce charme trompeur de la nouveauté, la pierre sur laquelle nous sommes fondés, et l'autorité de nos traditions où tous les siécles passés sont renfermés, et l'antiquité qui nous réunit à l'origine des choses. Marchons dans les sentiers de nos pères; mais marchons dans les anciennes mœurs, comme nous voulons marcher dans l'ancienne foi.

Allez, chrétiens, dans cette voie d'un pas ferme : allons à la tête de tout le troupeau, MESSEIGNEURS, plus humbles et plus soumis que tout le reste : zélés défenseurs des canons; autant de ceux qui ordonnent la régularité de nos mœurs, que de ceux qui ont maintenu l'autorité sainte de notre caractère, et soigneux de les faire paraître dans notre vie, plus encore que dans nos discours; afin que quand le Prince des pasteurs et le Pontife éternel apparaîtra, nous puissions lui rendre un compte fidèle et de nous et du troupeau qu'il nous a commis, et recevoir tous ensemble l'éternelle bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Conditions nécessaires pour être heureux : n'être point trompés, ne rien souffrir, ne rien craindre. Elles ne se trouvent réunies que dans le ciel. Nous n'y serons plus sujets à l'erreur, à la douleur, à l'inquiétude ; parce que nous y verrons Dieu, que nous y jouirons de Dieu, que nous nous reposerons à jamais en Dieu.

Ut sit Deus omnia in omnibus.

Dieu sera tout en tous. I. Cor. xv. 28.

Sire,

Ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui jamais n'est entré dans le cœur de l'homme, c'est ce qui doit faire aujourd'hui le sujet de notre entretien. Cette solennité est instituée pour nous faire considérer les biens infinis que Dieu a préparés à ses serviteurs, pour les rendre éternellement heureux ; et un seul mot de l'Apôtre nous doit expliquer toutes ces merveilles.

Dieu, dit-il, sera tout en nous. Que peut-on entendre de plus court? que peut-on imaginer de plus vaste ou de plus immense? Dieu est un, et en même temps il est tout ; et étant tout à lui-même, parce que sa propre grandeur lui suffit, il est tout encore à tous les élus, parce qu'il remplit par sa plénitude leur capacité tout entière et tous leurs désirs. S'il leur faut un triomphe pour honorer leur victoire, Dieu est tout ; s'ils ont besoin de repos pour se délasser de leurs longs travaux, Dieu est tout ; s'ils demandent la consolation, après avoir saintement gémi parmi les amertumes de la pénitence, Dieu est tout. Dieu est la lumière qui les éclaire ; Dieu est la gloire qui les environne ; Dieu est le plaisir qui les transporte ; Dieu est la vie qui les anime ; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos.

O largeur! ô profondeur! ô longueur sans bornes, et inaccessible hauteur! pourrai-je vous renfermer dans un seul discours? Allons ensemble, mes frères; entrons en cet abîme de gloire et de majesté. Jetons-nous avec confiance sur cet océan : mais implorons l'assistance du Saint-Esprit; et ayons notre guide et notre étoile, je veux dire la sainte Vierge, que nous allons saluer par les paroles de l'Ange : *Ave.*

Sire, on peut mettre en question si l'homme, pour être heureux, n'a besoin de posséder qu'une seule chose; ou si sa félicité est un composé de plusieurs parties, et le concours de plusieurs biens ramassés ensemble. Et premièrement il paraît qu'un cœur qui se partage à divers objets confesse, en se partageant, que l'attrait qui le gagne est faible, et que celui qui est ainsi divisé cherche plutôt sa félicité qu'il ne l'a trouvée. Que s'il paraît d'un côté qu'un seul objet nous doit contenter, parce que nous n'avons qu'un cœur; il semble aussi d'autre part que plusieurs biens nous sont nécessaires, parce que nous avons plusieurs désirs. En effet, nous désirons la santé, la vie, le plaisir, le repos, la gloire, l'abondance, la liberté, la science, la vertu : et que ne désirons-nous pas? Comment donc peut-on espérer de satisfaire par un seul objet une si grande multiplicité de désirs et d'inclinations que nous nourrissons en nous-mêmes?

L'Apôtre a concilié ces contrariétés apparentes dans le texte que j'ai choisi, puisqu'il nous y fait trouver dans un même objet, premièrement la simplicité, parce qu'il est un; et tout ensemble la variété, parce qu'il est infini. Dieu, dit-il, sera tout en tous. Il est un, et il est tout. Il est tout, non-seulement en lui-même par l'immensité de son essence, de sa nature; mais encore il est tout en tous, par l'incompréhensible fécondité avec laquelle il se communique à ses créatures. *Erit Deus omnia in omnibus:* « Dieu sera tout en tous. »

Mais ce que l'apôtre saint Paul nous a proposé dans une idée générale, le docte saint Augustin nous l'explique en particulier, lorsqu'interprétant ce passage de l'épître aux Corin-

thiens, il fait ce beau commentaire : « Dieu, dit-il, sera toutes « choses à tous les esprits bienheureux, parce qu'il sera leur « commun spectacle, il sera leur commune joie, il sera leur « commune paix : » *Commune spectaculum erit omnibus Deus; commune gaudium erit omnibus Deus; communis pax erit omnibus Deus* [1].

Et certes pour être heureux, selon les maximes de ce même saint, il faut n'être point trompé, ne rien souffrir, ne rien craindre. Car, comme la vérité est si précieuse; quelque bien que l'homme possède d'ailleurs, il n'est pas assez riche s'il est trompé, et il manque d'un grand trésor : encore qu'il connaisse la vérité, sans doute il n'est point content pour cela s'il souffre; et quoiqu'il ne souffre pas, il n'est point tranquille s'il craint. Là donc, dans le royaume des cieux, dans la céleste Jérusalem, il n'y aura point d'erreur, parce qu'on y verra Dieu; il n'y aura point de douleur, parce qu'on y jouira de Dieu; il n'y aura point de crainte ni d'inquiétude, parce qu'on s'y reposera à jamais en Dieu : si bien que nous y serons éternellement bienheureux, parce que nous aurons dans cette vue le véritable et le plus noble exercice de nos esprits; nous goûterons dans cette jouissance le parfait contentement de nos cœurs; nous posséderons dans cette paix l'immuable affermissement de notre repos. Voilà trois sublimes vérités que saint Augustin nous propose, et que je tâcherai de rendre sensibles, si vous me donnez vos attentions; afin que vous soyez convaincus que comme il n'y a rien de plus libéral que Dieu qui nous offre de si grands dons, il n'y a rien aussi de plus ingrat, ni de plus aveugle, que l'homme qui ne sait pas profiter d'une telle munificence.

PREMIER POINT.

Si l'apôtre saint Paul a dit que les fidèles sont un spectacle au monde, aux anges et aux hommes [2], nous pouvons encore ajouter qu'ils sont un spectacle à Dieu même. Nous apprenons

[1] S. Aug. in Ps. LXXXIV, n. 10, tom. IV, col. 897. — [2] I. Cor. IV. 9.

de Moïse que ce grand et sage architecte, diligent contemplateur de son propre ouvrage, à mesure qu'il bâtissait ce bel édifice du monde, en admirait toutes les parties : *Vidit Deus lucem quod esset bona* [1] : « Dieu vit que la lumière était « bonne; » qu'en ayant composé le tout, parce qu'en effet la beauté de l'architecture paraît dans le tout, et dans l'assemblage plus encore que dans les parties détachées, il avait encore enchéri, et l'avait trouvé parfaitement beau : *Et erant valde bona* [2]; et enfin qu'il s'était contenté lui-même, en considérant dans ses créatures les traits de sa sagesse et l'effusion de sa bonté. Mais comme le juste et l'homme de bien est le miracle de sa grâce et le chef-d'œuvre de sa main puissante, il est aussi le spectacle le plus agréable à ses yeux : *Oculi Domini super justos* [3] : « Les yeux de Dieu, dit le saint Psalmiste, sont « attachés sur les justes; » non-seulement parce qu'il veille sur eux pour les protéger, mais encore parce qu'il aime à les regarder du plus haut des cieux, comme le plus cher objet de ses complaisances. « N'avez-vous point vu, dit-il, mon ser- « viteur Job, comme il est droit et juste, et craignant Dieu; « comme il évite le mal avec soin, et n'a point son sembla- « ble sur la terre [4]? »

Que le soldat est heureux qui combat ainsi sous les yeux de son capitaine et de son roi, à qui sa valeur invincible prépare un si beau spectacle! Que si les justes sont le spectacle de Dieu, il veut aussi à son tour être leur spectacle; comme il se plaît à les voir, il veut aussi qu'ils le voient : il les ravit par la claire vue de son éternelle beauté, et leur montre à découvert sa vérité même, dans une lumière si pure qu'elle dissipe toutes les ténèbres et tous les nuages.

Mais qu'est-ce, direz-vous, que la vérité? quelle image nous en donnez-vous? sous quelle forme paraît-elle aux hommes? Mortels, grossiers et charnels, nous entendons tout corporellement; nous voulons toujours des images et des formes matérielles. Ne pourrai-je aujourd'hui éveiller ces yeux spirituels et intérieurs, qui sont cachés bien avant au fond

[1] Gen. I. 4. — [2] Gen. I. 31. — [3] Ps. XXXIII. 16. — [4] Job I. 8.

de votre âme; les détourner un moment de ces images vagues et changeantes que les sens impriment, et les accoutumer à porter la vue de la vérité toute pure? Tentons, essayons, voyons. Je vous demande pour cela, messieurs, que vous soyez seulement attentifs à ce que vous faites, et que vous pensiez à l'action qui nous rassemble dans ce lieu sacré. Je vous prêche la vérité, et vous l'écoutez; et celle que je vous propose en particulier, c'est que celui-là est heureux qui n'est point sujet à l'erreur et qui ne se trompe jamais. Cette vérité est sûre et incontestable : elle n'a pas besoin de démonstration, et vous en voyez l'évidence. Mais, messieurs, où la voyez-vous? Ce peut être dans mes paroles : nullement, ne le croyez pas. Car où la vois-je moi-même? Sans doute dans une lumière intérieure qui me la découvre, et c'est là aussi que vous la voyez. Je vous prie, suivez-moi, messieurs, et soyez un peu attentifs à l'état présent où vous êtes. Car comme si je vous montre du doigt quelque tableau ou quelque ornement de cette chapelle royale, j'adresse votre vue; mais je ne vous donne pas la clarté, ni je ne puis vous inspirer le sentiment : je fais à peu près le même dans cette chaire. Je vous parle, je vous avertis, j'excite votre attention; mais il y a une voix secrète de la vérité qui me parle intérieurement, et la même vous parle aussi : sans quoi toutes mes paroles ne feraient que battre l'air vainement et étourdir les oreilles. Selon la sage dispensation du ministère ecclésiastique, les uns sont prédicateurs et les autres sont auditeurs; selon l'ordre de cette occulte inspiration de la vérité, tous sont auditeurs, tous sont disciples : si bien qu'à ne regarder que l'extérieur, je parle, et vous écoutez; mais au dedans, dans le fond du cœur, et vous et moi écoutons la vérité qui nous parle et qui nous enseigne. Je la vois, et vous la voyez; et tous ensemble nous voyons la même, puisque la vérité est une; et la même se découvre encore par toute la terre à tous ceux qui ont les yeux ouverts à ses lumières.

On ne peut donc déterminer où elle est, quoiqu'elle ne manque nulle part. Elle se présente à tous les esprits; mais

elle est en même temps au-dessus de tous. Que les hommes tombent dans l'erreur, la vérité subsiste toujours; qu'ils profitent ou qu'ils oublient, que leurs connaissances croissent ou décroissent, la vérité n'augmente ni ne diminue. Toujours une, toujours égale, toujours immuable, elle juge de tout, et ne dépend du jugement de personne; « chaste et fidèle, « propre à chacun, quoiqu'elle soit commune à tous : » *Et omnibus communis est, et singulis casta est,* dit saint Augustin [1]. On est heureux quand on la possède; on ne nuit qu'à soi-même quand on la rejette. Elle fait donc également la béatitude et le supplice de tous les hommes; parce que « ceux « qui se tournent vers elle sont rendus heureux par ses lumiè- « res, et que ceux qui refusent de la regarder sont punis par « leur propre aveuglement et par leurs ténèbres : » *Cum integra et incorrupta, et conversos lætificet lumine, et aversos puniat cæcitate* [2].

Voilà ce que c'est que la vérité; et, mes Frères, cette vérité, si nous l'entendons, c'est Dieu même. O vérité! ô lumière! ô vie! quand vous verrai-je? quand vous connaîtrai-je? Connaissons-nous la vérité parmi les ténèbres qui nous environnent? Hélas! durant ces jours de ténèbres, nous en voyons luire de temps en temps quelque rayon imparfait. Aussi notre raison incertaine ne sait à quoi s'attacher, ni à quoi se prendre parmi ces ombres. Si elle se contente de suivre ses sens, elle n'aperçoit que l'écorce; si elle s'engage plus avant, sa propre subtilité la confond. Les plus doctes, à chaque pas, ne sont-ils pas contraints de demeurer court? Ou ils évitent les difficultés, ou ils dissimulent et font bonne mine, ou ils hasardent ce qui leur vient sans le bien entendre, ou ils se trompent visiblement, et succombent sous le faix.

Dans les affaires même du monde, à peine la vérité est-elle connue. Les particuliers ne la savent pas, quoique toutefois ils se mêlent de juger de tout, parce qu'ils n'ont pas l'étendue et les relations nécessaires. Ceux qui sont dans les grandes charges, étant élevés plus haut, découvrent sans

[1] De lib. Arbit. lib II, n. 37; tom. I, col. 601. — [2] Ibid. n. 34, col. 600.

doute de plus loin les choses; mais aussi sont-ils exposés à des déguisements plus artificieux. « Que vous êtes heureux, « disait un ancien à son ami tombé en disgrâce! oui, que « vous êtes heureux maintenant de n'avoir plus rien en votre « fortune qui oblige à vous mentir et à vous tromper! » *Felicem te, qui nihil habes propter quod tibi mentiatur* [1]! Que ferai-je, où me tournerai-je, assiégé de toutes parts par l'opinion ou par l'erreur? Je me défie des autres, et je n'ose croire moi-même mes propres lumières. A peine crois-je voir ce que je vois et tenir ce que je tiens, tant j'ai trouvé souvent ma raison fautive!

Ah! j'ai trouvé un remède pour me garantir de l'erreur. Je suspendrai mon esprit, et, retenant en arrêt sa mobilité indiscrète et précipitée, je douterai du moins, s'il ne m'est pas permis de connaître au vrai les choses. Mais, ô Dieu, quelle faiblesse et quelle misère! de crainte de tomber, je n'ose sortir de ma place, ni me remuer! Triste et misérable refuge contre l'erreur, d'être contraint de se plonger dans l'incertitude et de désespérer de la vérité! O félicité de la vie future! Car écoutez ce que promet Isaïe à ces bienheureux citoyens de la Jérusalem céleste : *Non occidet ultra sol tuus, et luna tua non minuetur* [2] : « Votre soleil n'aura jamais de « couchant, et votre lune ne décroîtra pas; » c'est-à-dire non-seulement que la vérité vous luira toujours, mais encore que votre esprit sera toujours uniformément et également éclairé. O quelle félicité de n'être jamais déçu, jamais surpris, jamais tourné, jamais détourné, jamais ébloui par les apparences, jamais prévenu ni préoccupé!

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si saint Grégoire de Nazianze les appelle dieux [3], puisque ce titre leur est bien mieux dû qu'aux princes et aux rois du monde, à qui David l'attribue. « Je l'ai dit, vous êtes des dieux, et vous êtes tous en- « fants du Très-Haut : » *Ego dixi, dii estis, et filii Excelsi omnes* [4]. Mais remarquez ce qu'il dit ensuite. Toutefois,

[1] Senec. ad Lucil. Epist. XLVI. — [2] Is. X. 20. — [3] Orat. XL. — [4] Ps. LXXXI. 6, 7.

ajoute-t-il, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, ne vous laissez pas éblouir par cette divinité passagère et empruntée; « car enfin vous mourrez comme « des hommes, et vous descendrez du trône au tombeau : » *Verumtamen sicut homines moriemini, et sicut unus de principibus cadetis.* La majesté, je l'avoue, n'est jamais dissipée ni anéantie, et on la voit tout entière aller revêtir leurs successeurs. Le roi, disons-nous, ne meurt jamais : l'image de Dieu est immortelle; mais cependant l'homme tombe, meurt, et la gloire ne le suit pas dans le sépulcre. Il n'en est pas de la sorte des citoyens immortels de notre céleste patrie : non-seulement ils sont des dieux, parce qu'ils ne sont plus sujets à la mort; mais ils sont des dieux d'une autre manière, parce qu'ils ne sont plus sujets au mensonge, et ne pourront plus tromper ni être trompés.

David a dit en son excès : « Tout homme est menteur [1]; » tout homme peut être trompeur et trompé; il est capable de mentir aux autres et de mentir à soi-même. Vous donc, ô bienheureux esprits qui régnez avez Jésus-Christ, vous n'êtes plus simplement des hommes, puisque vous êtes tellement unis à la vérité, qu'il n'y aura plus désormais ni aucune ambiguïté, aucune ignorance qui vous l'enveloppe, ni aucun nuage qui vous la couvre, ni aucun faux jour, aucune fausse lumière qui vous la déguise, ni aucune erreur qui la combatte, ni même aucun doute qui l'affaiblisse. Aussi dans cet état bienheureux ne faudra-t-il point la chercher par de grands efforts, ni la tirer de loin comme par machines et par artifice, par une longue suite de conséquences, et par un grand circuit de raisonnements. Elle s'offrira d'elle-même, et, toute pure, toute manifeste, sans confusion, sans mélange, « nous ren- « dra, dit saint Jean, semblables à Dieu, parce que nous le « verrons tel qu'il est : » *Cum apparuerit, similes ei erimus, quia videbimus eum sicuti est* [2].

Mais écoutez la suite de ce beau passage : « Celui qui a « en Dieu cette espérance se conserve pur, ainsi que Dieu

[1] Ps. CXV, 2. — [2] I. Joan. III. 2.

« même est pur * : » *Omnis qui habet hanc spem in eo, sanctificat se, sicut et ille sanctus est* [1]. Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu. Il faudra passer par l'épreuve d'un examen rigoureux, afin qu'une si pure beauté ne soit vue, ni approchée que des esprits purs : et c'est ce qui fait dire au Sauveur des âmes, dans l'évangile de ce jour : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront « Dieu [2] ! » Écoutez, esprits téméraires et follement curieux, qui dites : Nous voudrions voir, nous voudrions entendre toutes les vérités de la foi. C'est ici le temps de se purifier, et non encore celui de voir. Laissez traiter vos yeux malades, souffrez qu'on les nettoie, qu'on les fortifie : après, si vous ne pouvez pas encore porter le grand jour, vous jouirez du moins agréablement de la douceur accommodante d'une clarté tempérée. Que si toutes les lumières du christianisme sont des ténèbres pour vous, faites-vous justice à vous-mêmes. De quoi vous occupez-vous ? Quel est le sujet ordinaire de vos rêveries et de vos discours ? Quelle corruption ! quelle immodestie ! Oserai-je le dire dans cette chaire, retenu par le saint apôtre ? « Que ces choses ne soient pas même nommées « parmi vous [3] ! » Quoi ! pendant que vous ne méditez que chair et que sang, comme parle l'Écriture sainte, les discours spirituels prendront-ils en vous ? Par où s'insinueront les lumières pures et les chastes vérités du christianisme ? La sagesse, que vous ne cherchez pas, descendra-t-elle de son trône pour vous enseigner ? Allez, hommes corrompus et corrupteurs, purifiez vos yeux et vos cœurs, et peu à peu vos esprits s'accoutumeront aux lumières de l'Évangile.

Vivons donc chrétiennement, et la vérité nous sera un jour découverte. Jamais vous n'aurez respiré un air plus doux ; jamais votre faim n'aura été rassasiée par une manne plus

* Bossuet suit ici le texte grec dans sa version française, comme il paraît par les deux mots grecs qu'il a écrits en marge, ἁγνίζει, ἁγνὸς, qui signifient, *purificat*, *purus* ; pour lesquels la Vulgate a *sanctificat*, *sanctus*. *Édit. de Déforis.*

[1] I. Joan. III. 3. — [2] Matth. v. 8. — [3] Ephes. v. 3.

délicieuse, ni votre soif étanchée par un plus salutaire rafraîchissement. Rien de plus harmonieux que la vérité; nulle mélodie plus douce, nul concert mieux entendu; nulle beauté plus parfaite et plus ravissante. Quoi! me vanterez-vous toujours l'éclat de ce teint? Vous vous dites chrétienne, et vous étalez avec pompe cette fragile beauté, piége pour les autres, poison pour vous-même, qui se vante de traîner après soi les âmes captives, et qui vous fait porter à vous-même un joug plus honteux! Jetez, jetez un peu les yeux, chrétiens, sur cette immortelle beauté que le chrétien doit servir. Cette beauté divine ne montre à vos yeux ni une grâce artificielle, ni des ornements empruntés, ni une jeunesse fugitive, ni un éclat, une vivacité toujours défaillante. Là se trouve la grâce avec la durée : là se trouve la majesté avec la douceur : là se trouve le sérieux avec l'agréable : là se trouve l'honnêteté avec le plaisir et avec la joie. C'est ce que nous avons à considérer dans la seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

De toutes les passions, la plus pleine d'illusion c'est la joie; et le Sage n'a jamais parlé avec plus de sens, que quand il a dit dans l'Ecclésiaste, qu'il « estimait le ris une erreur, « et la joie une tromperie : » *Risum reputavi errorem, et gaudio dixi : Quid frustra deciperis* [1]? Depuis notre ancienne désobéissance, Dieu a voulu retirer à soi tout ce qu'il avait répandu de solide contentement sur la terre; et cette petite goutte de joie qui nous est restée pour rendre la vie supportable, et tempérer par quelque douceur ses amertumes infinies, n'est pas capable de satisfaire un esprit solide. Et certes il ne faut pas croire que ce lieu de confusion, où les bons sont mêlés avec les mauvais, puisse être le séjour des joies véritables. « Autres sont les biens que Dieu aban- « donne pour la consolation des captifs; autres ceux qu'il a ré- « servés pour faire la félicité de ses enfants : » *Aliud solatium captivorum, aliud gaudium liberorum* [2].

[1] Eccle. II. 2. — [2] S. Aug. in Ps. CXXXVI, n. 5; tom. IV, col. 1516

Mais, pour vous donner une forte idée de ces plaisirs véritables qui enivrent les bienheureux, philosophons un peu avant toutes choses sur la nature des joies du monde. Car, mes Frères, c'est une erreur de croire qu'il faille indifféremment recevoir la joie, de quelque côté qu'elle naisse, quelque main qui nous la présente. Que m'importe, dit l'épicurien, de quoi je me réjouisse, pourvu que je sois content? Soit erreur, soit vérité, c'est toujours être trop chagrin que de refuser la joie, de quelque part qu'elle vienne. Ceux qui le pensent ainsi, ennemis du progrès de leur raison, qui leur fait voir tous les jours la vanité de leurs joies, estiment leur âme trop peu de chose, puisqu'ils croient qu'elle peut être heureuse sans posséder aucun bien solide, et qu'ils mettent son bonheur, et par conséquent sa perfection, dans un songe (remarquez qu'il ne faut pas distinguer le bonheur de l'âme d'avec sa perfection : grand principe). Mais le Saint-Esprit prononce au contraire que celui-là est insensé, qui se réjouit dans les choses vaines; que celui-là est abandonné, maudit de Dieu, qui se réjouit dans les mauvaises; et qu'enfin on est malheureux, quand on n'aime que les plaisirs que la raison condamne ou qu'elle méprise.

Il faut donc avant toutes choses considérer d'où nous vient la joie, et quel en est le sujet. Et premièrement, chrétiens, toutes les joies que vous donnent les biens de la terre sont pleines d'illusion et de vanité. C'est pourquoi, dans les affaires du monde, le plus sage est toujours celui que la joie emporte le moins. Écoutez la belle sentence que prononce l'Ecclésiastique : « Le fou, dit-il, indiscret, inconsidéré, fait sans cesse « éclater son ris; et le sage, à peine rit-il doucement : » *Fatuus in risu exaltat vocem suam; vir autem, sapiens vix tacite ridebit* [1]. En effet, quand on voit un homme emporté, qui, ébloui de sa dignité ou de sa fortune, s'abandonne à la joie sans se retenir, c'est une marque certaine d'une âme qui n'a point de poids, et que sa légèreté rendra le jouet éternel de toutes les illusions du monde. Le sage au contraire, tou-

[1] Eccle. XXI. 23.

jours attentif aux misères et aux vanités de la vie humaine, ne se persuade jamais qu'il puisse avoir trouvé sur la terre, en ce lieu de mort, aucun véritable sujet de se réjouir. C'est pourquoi il rit en tremblant, comme disait l'Ecclésiastique; c'est-à-dire qu'il supprime lui-même sa joie indiscrète par une certaine hauteur d'une âme qui désavoue sa faiblesse, et qui, sentant qu'elle est née pour des biens célestes, a honte de se voir si fort transportée par des choses si méprisables.

Après avoir regardé d'où nous vient la joie, il faut encore considérer où elle nous mène. Car, ô plaisirs, où nous menez-vous? à quel oubli de Dieu et de nous-mêmes! à quels malheurs et à quels désordres! Ne sont-ce pas les plaisirs déréglés qui ont conseillé tous les crimes? car quel en est le principe universel, sinon qu'on se plaît où il ne faut pas? Donc la raison nous oblige à nous défier des plaisirs : flatteurs pernicieux, conseillers infidèles, qui ruinent tous les jours en nous l'âme, le corps, la gloire, la fortune, la religion et la conscience.

Enfin il faut méditer combien la joie est durable : car Dieu, qui est la vérité même, ne permet pas à l'illusion de régner longtemps. C'est lui, dit le roi-prophète, qui se plaît, pour punir l'erreur volontaire de ceux qui ont pris plaisir à être trompés, « d'anéantir dans sa cité sainte toutes les félicités « imaginaires, comme un songe s'anéantit quand on se réveille, « et qui fait succéder des maux trop réels à la courte impos- « ture d'une agréable rêverie : » *Velut somnium surgentium, Domine, in civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges* [1].

Concluons donc, chrétiens, que si la félicité est une joie, c'est une joie fondée sur la vérité : *gaudium de veritate*, comme la définit saint Augustin [2]. Telle est la joie des bienheureux, non une joie seulement, mais une joie solide et réelle, dont la vérité est le fond, dont la sainteté est l'effet, dont l'éternité est la durée.

Telle est la joie des bienheureux, dont la plénitude est infi-

[1] Ps. LXXII. 20. — [2] Confess. lib. X, cap. XXIII, tom. I, col. 182.

nie, dont les transports sont inconcevables et les excès tout divins. Loin de notre idée les joies sensuelles qui troublent la raison, et ne permettent pas à l'âme de se posséder; en sorte qu'on n'ose pas dire qu'elle jouisse d'aucun bien, puisque sortie d'elle-même elle semble n'être plus à soi pour en jouir! Ici elle est vivement touchée dans son fond le plus intime, dans la partie la plus délicate et la plus sensible; toute hors d'elle, toute à elle-même, possédant celui qui la possède; la raison toujours attentive et toujours contente.

Mais, mes frères, ce n'est pas à moi de publier ces merveilles, pendant que le Saint-Esprit nous représente si vivement la joie triomphante de la céleste Jérusalem, par la bouche du prophète Isaïe. « Je créerai, dit le Seigneur, un nouveau ciel « et une nouvelle terre; et toutes les angoisses seront oubliées « et ne reviendront jamais : » *Oblivioni traditæ sunt angustiæ priores, et non ascendent super cor* [1]. Mais vous vous réjouirez, et votre âme nagera dans la joie, durant toute l'éternité, dans les choses que je crée pour votre bonheur : » *Gaudebitis et exultabitis usque in sempiternum in his quæ ego creo.* « Car je ferai que Jérusalem sera toute transportée « d'allégresse, et que son peuple sera dans le ravissement : » *Quia ecce ego creo Jerusalem exultationem, et populum ejus gaudium.* « Et moi-même je me réjouirai en Jérusalem, et « je triompherai de joie dans la félicité de mon peuple : » *Et exultabo in Jerusalem, et gaudebo in populo meo.*

Voilà de quelle manière le Saint-Esprit nous représente les joies de ses enfants bienheureux. Puis se tournant à ceux qui sont sur la terre, à l'Église militante, il les invite en ces termes à prendre part aux transports de la sainte et triomphante Jérusalem : « Réjouissez-vous, dit-il, avec elle, ô vous qui « l'aimez! réjouissez-vous avec elle d'une grande joie, et sucez « avec elle par une foi vive la mamelle de ses consolations « divines, afin que vous abondiez en délices spirituelles; « parce que le Seigneur a dit : Je ferai couler sur elle un fleuve « de paix, et ce torrent se débordera avec abondance : toutes

[1] Is. LXV. 16 et seq.

« les nations de la terre y auront part; et, avec la même ten-
« dresse qu'une mère caresse son enfant, ainsi je vous con-
« solerai, dit le Seigneur : » *Lætamini cum Jerusalem, et exultate in ea, omnes qui diligitis eam: gaudete cum ea gaudio,... ut sugatis et repleamini ab ubere consolationis ejus : ut mulgeatis et deliciis affluatis ab omnimoda gloria ejus. Quia hæc dicit Dominus : Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis, et quasi torrentem inundatem gloriam gentium... Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos* [1]. Quel cœur serait insensible à ces divines tendresses? Aspirons à ces joies célestes, qui seront d'autant plus touchantes qu'elles seront accompagnées d'un parfait repos, parce que nous ne les pourrons jamais perdre. Quittons, mes frères, tous nos vains plaisirs; c'est la maladie qui les désire. « Hélas! que cet artisan de tromperies « nous joue d'une manière bien puérile, pour nous empê-
« cher, malgré toute notre avidité pour la joie, de dis-
« cerner d'où nous vient la véritable joie ! » *Heu! quam pueriliter nos ille decipiendi artifex fallit,.... ut non discernamus, gaudendi avidi, unde verius gaudeamus* [2] ! Que de désirs différents sentent les malades! La santé revient, et tous ces appétits déréglés s'évanouissent. Ne mettons point notre bonheur à contenter ces appétits irréguliers que la maladie a fait naître. Qu'a le monde de comparable (à ces ineffables douceurs)? Mais s'il se vante de donner des joies, il n'ose pas même promettre de vous y donner du repos : c'est l'héritage des saints, c'est le partage des bienheureux; et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Le repos éternel des bienheureux nous a été figuré dès l'origine du monde, lorsque Dieu ayant tiré du néant ses créatures, et les ayant arrangées dans une si belle ordonnance durant six jours, établit et sanctifia le jour du repos, dans

[1] Is. LXVI. 18 et seq. — [2] Julian. Promer. de Vit. Contempl. lib. II, cap. XIII. inter Oper. S. Prosp.

lequel, comme dit la sainte Écriture, « il se reposa de tout « son ouvrage [1]. » Vous savez assez, chrétiens, que Dieu, qui fait tout sans peine par sa volonté, n'a pas besoin de se délasser de son travail; et vous n'ignorez pas non plus qu'en consacrant ce jour de repos, il n'a pas laissé depuis d'agir sans cesse. « Mon Père, dit le Fils de Dieu, agit sans relâche [2]. » Et s'il cessait un moment de soutenir l'univers par la force de sa puissance, le soleil s'égarerait de sa route, la mer forcerait toutes ses bornes, la terre branlerait sur son axe; en un mot, toute la nature serait en un moment replongée, je ne dis pas dans l'ancien chaos, mais dans une perte totale et dans le non-être. Quand donc il a plu à Dieu de sanctifier le septième jour, et d'y établir son repos, il a voulu nous faire comprendre qu'après la continuelle action par laquelle il développe tout l'ordre des siècles, il a désigné un dernier jour, qui est le jour immuable de l'éternité, dans lequel il se reposera avec ses élus: disons mieux, que ses élus se reposeront éternellement en lui-même. Tel est le sabbat mystérieux, tel est le « jour de repos qui est réservé au peuple de Dieu, » selon la doctrine de l'Apôtre : *Itaque relinquitur sabbatismus populo Dei*, dit la savante Épître aux Hébreux [3].

Le fondement de ce repos des prédestinés, c'est que l'éternité leur est assurée. Car, mes frères, l'Éternel médite des choses éternelles; et tout l'ordre de ses conseils, par diverses révolutions et par divers changements, se doit enfin terminer à un état immuable. C'est pourquoi, après ces jours de fatigue, après ces jours de l'ancien Adam, jours pénibles, jours laborieux, jours de gémissement et de pénitence, où nous devons subsister et gagner le pain de vie par nos sueurs, nous serons conduits à la « cité sainte que Dieu, dit le même apô- « tre, nous a préparée [4], » et où le Saint-Esprit nous assure que « nous nous reposerons à jamais de toutes nos peines [5]. »

C'est en vue de l'éternité de cette cité triomphante que saint Paul l'appelle une « cité ferme et qui a un fondement : *Funda-*

[1] Gen. II. 2. — [2] Joan. II. 2. — [3] Hebr. IV. 9. — [4] Ibid. XI. 16. — [5] Ap. XIV. 13.

menta habentem civitatem [1]. Nul fondement sur la terre. Nous pensons nous reposer; et cependant le temps nous enlève, et nous sommes la proie de notre propre durée. Fixez un peu vos yeux, et vous verrez tout en mouvement autour de vous. Est-ce donc que tout tourne, ou bien si nous-mêmes nous tournons? Tout tourne, et nous tournons tout ensemble, parce que la figure de ce monde passe. Et si nous ne sentons pas toujours cette violente agitation, c'est que nous sommes emportés avec tout le reste par une même rapidité. Où est donc la solidité et la consistance? En vous, ô sainte Sion, cité éternelle, « dont Dieu est l'architecte et le fondateur: » *Cujus artifex et conditor Deus* [2]. En vous est la consistance, parce que sa main souveraine est votre soutien immuable, et sa puissance invincible, votre inébranlable fondement.

« Efforçons-nous donc, dit le saint apôtre, d'entrer dans ce « repos éternel [3]. » Qui de nous ne désire pas le repos? Et celui qui agit dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui navigue sur les mers, et celui qui négocie sur la terre, et celui qui sert dans les armées, et celui qui s'intrigue et s'empresse dans les cours, tous aspirent de loin à quelque repos : mais nous le voulons honnête; mais surtout nous le voulons assuré.

S'il est ainsi, chrétiens, ne le cherchez pas sur la terre. « Levez-vous, marchez sans relâche, dit le prophète Michée, « parce qu'il n'y a point ici de repos pour vous : » *Surgite et ite, quia non habetis hic requiem* [4]. Entrez un peu avec moi en raisonnement sur cette matière importante : ou plutôt entrez-y avec vous-mêmes; et, pendant que je parlerai, consultez votre expérience. Je laisse les grandes paroles, j'abandonne les grands mouvements de l'art oratoire, pour peser avec vous les choses froidement et de sens rassis.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de violentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux, qui peut avoir un refuge; et sans cela, chrétiens, nous sommes trop exposés aux atta-

[1] Hebr. XI. 10. — [2] Ibid. — [3] Ibid. IV. 11. — [4] Mich. II. 10.

ques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Par exemple, vous vivez ici dans la cour : et, sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que la vie vous y semble douce ; mais certes vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous osiez vous fier tout à fait à cette bonace. Et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite, qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune est encore de son ressort; et, si loin que vous étendiez votre prévoyance, jamais vous n'égalerez les bizarreries. Vous penserez vous être muni d'un côté, la ruine viendra de l'autre. Vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice fondra tout à coup par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut, qui renversera tout de fond en comble. Je veux dire simplement et sans figure que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, enfants, amis, dignités, emplois, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore ne puisse nous tourner en une amertume infinie ; et nous serions trop novice dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions encore besoin qu'on nous prouvât cette vérité. Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car sans doute, mes frères, vous n'avez point parmi vos titres de sauvegarde contre la fortune : vous n'avez ni de privilége ni d'exemption contre les communes faiblesses. Faisons donc qu'il arrive que l'espérance de votre fortune, que votre bonheur, vos établissements, soient troublés, renversés par quelque disgrâce imprévue, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque cruelle maladie ; si vous n'avez quelque lieu d'abri où vous vous mettiez à couvert, vous essuierez tout du long la fureur des vents et de la tempête. Mais où trouverez-vous cet abri ? Jetez les

yeux de tous côtés : le déluge a inondé toute la terre ; les maux en couvrent toute la surface ; et vous ne trouverez pas même où mettre le pied. Il faut chercher donc le moyen de sortir de toute l'enceinte du monde.

Il est vrai qu'il y a une partie de nous-mêmes sur laquelle la fortune n'avait aucun droit : notre esprit, notre raison, notre intelligence. Et c'est la faute que nous avons faite : ce qui était libre et indépendant, nous l'avons été engager dans les biens du monde ; et par là nous l'avons soumis, comme tout le reste, aux prises de la fortune. Imprudents ! la nature même a enseigné aux animaux poursuivis, quand le corps est découvert, de cacher la tête : nous, dont la partie principale était naturellement à couvert de toutes les insultes, nous la produisons toute au dehors, et nous exposons aux coups ce qui était inaccessible et invulnérable. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que, démêlant du milieu du monde cette partie immortelle, nous l'allions établir dans la cité sainte que Dieu nous a préparée ?

Peut-être que vous penserez que vous ne pouvez vous établir où vous n'êtes pas, et que je vous parle en vain de la terre et de la sûreté du port, pendant que vous voguez au milieu des ondes. Eh quoi ! ne voyez-vous pas ce navire qui, éloigné de son port, battu par les vents et par les flots, vogue dans une mer inconnue ? Si les tempêtes l'agitent, si les nuages couvrent le soleil, alors le sage pilote, craignant d'être emporté contre des écueils, commande qu'on jette l'ancre : et cette ancre fait trouver à son vaisseau la consistance parmi les flots, la terre au milieu des ondes, et une espèce de port assuré dans l'immensité et dans le tumulte de l'Océan. Ainsi dit le saint apôtre : « Jetez au ciel votre espérance, laquelle « sert à votre âme comme d'une ancre ferme et assurée : » *Quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam*[1]. Jetez cette ancre sacrée, dont les cordages ne rompent jamais, dans la bienheureuse terre des vivants ; et croyez qu'ayant

[1] Hebr. VI. 19.

trouvé un fond si solide, elle servira de fondement assuré à votre vaisseau, jusqu'à ce qu'il arrive au port.

Mais, messieurs, pour espérer il faut croire. Et c'est ce qu'on nous dit tous les jours. Donnez-moi la foi, et je quitte tout; persuadez-moi de la vie future, et j'abandonne tout ce que j'aime pour une si belle espérance. Eh quoi! homme, pouvez-vous penser que tout soit corps et matière en vous? Quoi! tout meurt, tout est enterré? Le cercueil vous égale aux bêtes, et il n'y a rien en vous qui soit au-dessus? Je le vois bien, votre esprit est infatué de tant de belles sentences, écrites si éloquemment en prose et en vers, qu'un Montaigne (je le nomme) vous a débitées; qui préfèrent les animaux à l'homme, leur instinct à notre raison, leur nature simple, innocente et sans fard (c'est ainsi qu'on parle), à nos raffinements et à nos malices. Mais, dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu? Connaître une première nature, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui nous distingue des bêtes? Tous les saints, dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire, ont-ils vainement espéré en Dieu? et n'y a-t-il que les épicuriens brutaux et les sensuels qui aient connu droitement les devoirs de l'homme? Plutôt ne voyez-vous pas que si une partie de nous-mêmes tient à la nature sensible, celle qui connaît et qui aime Dieu, qui conséquemment est semblable à lui, puisque lui-même se connaît et s'aime, dépend nécessairement des plus hauts principes? Eh donc! que les éléments nous redemandent tout ce qu'ils nous prêtent, pourvu que Dieu puisse aussi nous redemander cette âme qu'il a faite à sa ressemblance. Périssent toutes les pensées que nous avons données aux choses mortelles; mais que ce qui était né capable de Dieu soit immortel comme lui! Par conséquent, homme sensuel, qui ne renoncez à la vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant; non, non, n'y espérez plus : voulez-le, ne le voulez pas, votre éter-

nité vous est assurée. Et certes il ne tient qu'à vous de la rendre heureuse : mais si vous refusez ce présent divin, une autre éternité vous attend ; et vous vous rendrez digne d'un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvait être.

Entendez-vous ces vérités? Qu'avez-vous à leur opposer? Les croyez-vous à l'épreuve de vos frivoles raisonnements et de vos fausses railleries? Murmurez et raillez tant qu'il vous plaira, le Tout-Puissant a ses règles, qui ne changeront ni pour vos murmures, ni pour vos bons mots; et il saura bien vous faire sentir, quand il lui plaira, ce que vous refusez maintenant de croire. Allez, courez-en les risques, montrez-vous brave et intrépide, en hasardant tous les jours votre éternité. Ah! plutôt, chrétiens, craignez de tomber en ses mains terribles. Remédiez aux désordres de cette conscience gangrenée. Pécheurs, il y a déjà trop longtemps que l'enflure de vos plaies est sans ligatures, que vos « blessures invétérées « n'ont été frottées d'aucun baume : » *Vulnus et livor, et plaga tumens; non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo*[1]. Cherchez un médecin qui vous traite; cherchez un confesseur qui vous lie par une discipline salutaire : que ses conseils soient votre huile; que la grâce du sacrement soit un baume bénin sur vos plaies. Ou si vous vous êtes approchés de Dieu, si vous avez fait pénitence dans une si grande solennité, allez donc désormais, et ne péchez plus. Quoi! ne voulez-vous rien espérer que dans cette vie? Ah! ce n'est point la raison, c'est le dépit et le désespoir qui inspirent de telles pensées. S'il était ainsi, chrétiens, si toutes nos espérances étaient renfermées dans ce siècle, on aurait quelque raison de penser que les animaux l'emportent sur nous. Nos maladies, nos inimitiés, nos chagrins, nos ambitieuses folies, nos tristes et malheureuses prévoyances, qui avancent les maux, bien loin d'en empêcher le cours, mettraient nos misères dans le comble. Éveillez-vous donc, ô enfants d'A-

[1] Is. I. 6.

dam! mais plutôt éveillez-vous, ô enfants de Dieu, et songez au lieu de votre origine!

Sire, celui-là serait haï de Dieu et des hommes, qui ne souhaiterait pas votre gloire même en cette vie, et qui refuserait d'y concourir de toutes ses forces par ses fidèles services. Mais certes je trahirais Votre Majesté, et je lui serais infidèle, si je bornais mes souhaits pour elle dans cette vie périssable. Vivez donc toujours heureux, toujours fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples : mais vivez toujours bon, toujours juste, toujours humble et toujours pieux, toujours attaché à la religion, et protecteur de l'Église. Ainsi nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné, et en ce monde, et en l'autre. Et c'est la félicité que je vous souhaite, avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON

SUR LA DIVINITÉ DE LA RELIGION,

PRÊCHÉ DEVANT LA COUR.

Les moyens par lesquels elle s'est établie, la sainteté de sa morale si bien proportionnée à tous les besoins de l'homme, preuves évidentes de sa divinité. Injustice de ses contradicteurs, infidélité des chrétiens.

> Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me!
>
> *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres : et heureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet!* MATTH. XI. 5, 6.

Jésus-Christ, interrogé dans notre évangile, par les disciples de saint Jean-Baptiste, s'il est ce Messie que l'on attendait, et ce Dieu qui devait venir en personne pour sauver la nature humaine : *Tu es qui venturus es?* « Êtes-vous celui « qui devez venir? » leur dit pour toute réponse, qu'il fait des biens infinis au monde, et que le monde cependant se soulève unanimement contre lui. Il leur raconte d'une même suite les bienfaits qu'il répand, et les contradictions qu'il endure; les miracles qu'il fait, et les scandales qu'il cause à un peuple ingrat; c'est-à-dire qu'il donne aux hommes, pour marque de divinité en sa personne sacrée, premièrement ses bontés, et secondement leur ingratitude.

En effet, chrétiens, il est véritable que Dieu n'a jamais cessé d'être bienfaisant, et que les hommes aussi de leur côté n'ont jamais cessé d'être ingrats : tellement qu'il pourrait sembler, tant notre méconnaissance est extrême, que c'est comme un apanage de la nature divine d'être infini-

ment libérale aux hommes, et de ne trouver toutefois dans le genre humain qu'une perpétuelle opposition à ses volontés, et un mépris injurieux de toutes ses grâces.

Saint Pierre a égalé, surpassé en deux mots les éloges des plus pompeux panégyriques, lorsqu'il a dit du Sauveur, « qu'il « passait en bienfaisant et guérissant tous les oppressés : » *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos*[1]. Et certes il n'y a rien de plus magnifique et de plus digne d'un Dieu, que de laisser partout où il passe des effets de sa bonté; que de marquer tous ses pas par ses bienfaits; que de parcourir les bourgades, les villes et les provinces, non par ses victoires, comme on a dit des conquérants, car c'est tout ravager et tout détruire ; mais par ses libéralités.

Ainsi Jésus-Christ a montré aux hommes sa divinité comme elle a accoutumé de se déclarer, à savoir par ses grâces et par ses soins paternels; et les hommes l'ont traité aussi comme ils traitent la Divinité, quand ils l'ont payé, selon leur coutume, d'ingratitude et d'impiété : *Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me!*

Voilà en peu de mots ce qui nous est proposé dans notre évangile; mais pour en tirer les instructions, il faut un plus long discours, dans lequel je ne puis entrer qu'après avoir imploré le secours d'en haut. *Ave.*

Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me! « Les aveu- « gles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés : « et bienheureux est celui qui n'est point scandalisé en moi! » Ce n'est plus en illuminant les aveugles, ni en faisant marcher les estropiés, ni en purifiant les lépreux, ni en ressuscitant les morts, que Jésus-Christ autorise sa mission, et fait connaître aux hommes sa divinité. Ces choses ont été faites durant les jours de sa vie mortelle, et il les a continuées dans sa sainte Église tant qu'il a été nécessaire pour poser les fondements de la foi naissante. Mais ces miracles sensibles qui

[1] Act. x. 38.

ont été faits par le Fils de Dieu sur des personnes particulières, et pendant un temps limité, étaient les signes sacrés d'autres miracles spirituels qui n'ont point de bornes semblables, ni pour les temps, ni pour les personnes, puisqu'ils regardent également tous les hommes et tous les siècles.

En effet, ce ne sont point seulement des particuliers aveuglés, estropiés et lépreux, qui demandent au Fils de Dieu le secours de sa main puissante. Mais plutôt tout le genre humain, si nous le savons comprendre, est ce sourd et cet aveugle qui a perdu la connaissance de Dieu, et ne peut plus entendre sa voix. Le genre humain est ce boiteux qui, n'ayant aucune règle des mœurs, ne peut plus ni marcher droit, ni se soutenir. Enfin le genre humain est tout ensemble et ce lépreux et ce mort, qui, faute de trouver quelqu'un qui le retire du péché, ne peut ni se purifier de ses taches, ni éviter sa corruption. Jésus-Christ a rendu l'ouïe à ce sourd et la clarté à cet aveugle, quand il a fondé la foi : Jésus-Christ a redressé ce boiteux, quand il a réglé les mœurs : Jésus-Christ a nettoyé ce lépreux et ressuscité ce mort, quand il a établi dans sa sainte Église la rémission des péchés. Voilà les trois grands miracles par lesquels Jésus-Christ nous montre sa divinité; et en voici le moyen.

Quiconque fait voir aux hommes une vérité souveraine et toute-puissante, une droiture infaillible, une bonté sans mesure, fait voir en même temps la Divinité. Or est-il que le Fils de Dieu nous montre en sa personne une vérité souveraine par l'établissement de la foi, une équité infaillible par la direction des mœurs, une bonté sans mesure par la rémission des péchés : il nous montre donc sa divinité. Mais ajoutons, s'il vous plaît, pour achever l'explication de notre évangile, que tout ce qui prouve la divinité de Jésus-Christ prouve aussi notre ingratitude. *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me!* « Heureux celui qui ne sera pas scandalisé « à mon sujet! » Tous ses miracles nous sont un scandale; toutes ses grâces nous deviennent un empêchement. Il a voulu, chrétiens, dans la foi que les vérités fussent hautes,

dans la règle des mœurs que la voie fût droite, dans la rémission des péchés que le moyen fût facile. Tout cela était fait pour notre salut : cette hauteur pour nous élever ; cette droiture pour nous conduire ; cette facilité pour nous inviter à la pénitence. Mais nous sommes si dépravés, que tout nous tourne à scandale, puisque la hauteur des vérités de la foi fait que nous nous soulevons contre l'autorité de Jésus-Christ ; que l'exactitude de la règle qu'il nous donne nous porte à nous plaindre de sa rigueur ; et que la facilité du pardon nous est une occasion d'abuser de sa patience.

PREMIER POINT.

La vérité est une reine qui habite en elle-même et dans sa propre lumière, laquelle par conséquent est elle-même son trône, elle-même sa grandeur, elle-même sa félicité. Toutefois, pour le bien des hommes, elle a voulu régner sur eux, et Jésus-Christ est venu au monde pour établir cet empire par la foi qu'il nous a prêchée. J'ai promis, messieurs, de vous faire voir que la vérité de cette foi s'est établie en souveraine, et en souveraine toute-puissante ; et la marque assurée que je vous en donne, c'est que sans se croire obligée d'alléguer aucune raison, et sans être jamais réduite à emprunter aucun secours, par sa propre autorité, par sa propre force, elle a fait ce qu'elle a voulu, et a régné dans le monde. C'est agir, si je ne me trompe, assez souverainement : mais il faut appuyer ce que j'avance.

J'ai dit que la vérité chrétienne n'a point cherché son appui dans les raisonnements humains, mais qu'assurée d'elle-même, de son autorité suprême et de son origine céleste, elle a dit, et a voulu être crue : elle a prononcé ses oracles, et a exigé la sujétion.

Elle a prêché une Trinité, mystère inaccessible par sa hauteur : elle a annoncé un Dieu-homme, un Dieu anéanti jusques à la croix, abîme impénétrable par sa bassesse. Comment a-t-elle prouvé ? Elle a dit pour toute raison qu'il faut que la raison lui cède, parce qu'elle est née sa sujette. Voici

quel est son langage : *Hæc dicit Dominus :* « Le Seigneur « a dit. » Et en un autre endroit : Il est ainsi, « parce que j'en « ai dit la parole : » *Quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus*[1]. Et en effet, chrétiens, que peut ici opposer la raison humaine? Dieu a le moyen de se faire entendre; il a aussi le droit de se faire croire. Il peut par sa lumière infinie nous montrer, quand il lui plaira, la vérité à découvert : il peut par son autorité souveraine nous obliger à nous y soumettre, sans nous en donner l'intelligence. Et il est digne de la grandeur, de la dignité, de la majesté de ce premier Être, de régner sur tous les esprits, soit en les captivant par la foi, soit en les contentant par la claire vue.

Jésus-Christ a usé de ce droit royal dans l'établissement de son Évangile; et comme sa sainte doctrine ne s'est point fondée sur les raisonnements humains, pour ne point dégénérer d'elle même, elle a aussi dédaigné le soutien de l'éloquence. Il est vrai que les saints apôtres qui ont été ses prédicateurs ont abattu aux pieds de Jésus la majesté des faisceaux romains, et qu'ils ont fait trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels ils étaient cités. « Paul traite devant Félix « de la justice, de la chasteté, du jugement à venir : » *Disputante illo de justitia, et castitate, et judicio futuro.* [Félix tremble], quoique infidèle; nous écoutons sans être émus Lequel est le prisonnier? lequel est le juge? *Tremefactus Felix respondit : Quod nunc attinet, vade; tempore opportuno accersam te*[2] : « Félix effrayé répondit : « C'est assez pour cette heure, retirez-vous; quand j'aurai le « temps, je vous manderai. » Ce n'est plus l'accusé qui demande du délai à son juge, c'est le juge effrayé qui en demande à son criminel. Ainsi les saints apôtres ont renversé les idoles, ils ont converti les peuples. « Enfin ayant affermi, « dit saint Augustin, leur salutaire doctrine, ils ont laissé à « leurs successeurs la terre éclairée par une lumière céleste : » *Confirmata saluberrima disciplina, illuminatas terras*

[1] Jerem. XXXIV. 5. — [2] Act. XXIV. 25.

posteris reliquerunt [1]. Mais ce n'est point par l'art du bien dire, par l'arrangement des paroles, par des figures artificielles, qu'ils ont opéré tous ces grands effets. Tout se fait par une secrète vertu qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements; vertu qui, venant du ciel, sait se conserver tout entière dans la bassesse modeste et familière de leurs expressions, et dans la simplicité d'un style qui paraît vulgaire : comme on voit un fleuve rapide qui retient, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il a acquise aux montagnes d'où il tire son origine, d'où ses eaux sont précipitées.

Concluons donc, chrétiens, que Jésus-Christ a fondé son saint Évangile d'une manière souveraine, et digne d'un Dieu; et ajoutons, s'il vous plaît, que c'était la plus convenable aux besoins de notre nature. Nous avons besoin parmi nos erreurs, non d'un philosophe qui dispute, mais d'un Dieu qui nous détermine dans la recherche de la vérité. La voie du raisonnement est trop lente et trop incertaine : ce qu'il faut chercher est éloigné; ce qu'il faut prouver est indécis. Cependant il s'agit du principe même et du fondement de la conduite, sur lequel il faut être résolu d'abord : il faut donc nécessairement en croire quelqu'un. Le chrétien n'a rien à chercher, parce qu'il trouve tout dans la foi. Le chrétien n'a rien à prouver, parce que la foi lui décide tout, et que Jésus-Christ lui a proposé de sorte les vérités nécessaires, que s'il n'est pas capable de les entendre, il n'est pas moins disposé à les croire : *Talia populis persuaderet, credenda saltem, si percipere non valerent* [2].

Ainsi, par même moyen, Dieu a été honoré, parce qu'on l'a cru, comme il est juste, sur sa parole; et l'homme a été instruit par une voie courte, parce que, sans aucun circuit de raisonnement, l'autorité de la foi l'a mené dès le premier pas à la certitude.

Mais continuons d'admirer l'auguste souveraineté de la vérité chrétienne. Elle est venue sur la terre comme une

[1] S. Aug. de Vera Rel. n. 4; tom. I, col. 749. — [2] Ibid. n° 3.

étrangère, inconnue, et toutefois haïe et persécutée, durant l'espace de quatre cents ans, par des préjugés iniques. Cependant, parmi ces fureurs du monde entier conjuré contre elle, elle n'a point mendié de secours humain. Elle s'est fait elle-même des défenseurs intrépides et dignes de sa grandeur, qui, dans la passion qu'ils avaient pour ses intérêts, ne sachant que la confesser et mourir pour elle, ont couru à la mort avec tant de force, qu'ils ont effrayé leurs persécuteurs, qu'à la fin ils ont fait honte par leur patience aux lois qui les condamnaient au dernier supplice, et ont obligé les princes à les révoquer. *Orando, patiendo, cum pia securitate moriendo, leges quibus damnabatur christiana religio, erubescere compulerunt, mutarique fecerunt,* dit éloquemment saint Augustin [1].

C'était donc le conseil de Dieu et la destinée de la vérité, si je puis parler de la sorte, qu'elle fût entièrement établie malgré les rois de la terre, et que, dans la suite des temps, elle les eût premièrement pour disciples, et après pour défenseurs. Il ne les a point appelés quand il a bâti son Église. Quand il a eu fondé immuablement et élevé jusqu'au comble ce grand édifice, il lui a plu alors de les appeler : *Et nunc reges* [2] : [Venez,] « rois, maintenant. » Il les a donc appelés, non point par nécessité, mais par grâce. Donc l'établissement de la vérité ne dépend point de leur assistance, ni l'empire de la vérité ne relève point de leur sceptre : et si Jésus-Christ les a établis défenseurs de son Évangile, il le fait par honneur, et non par besoin ; c'est pour honorer leur autorité et pour consacrer leur puissance. Cependant sa vérité sainte se soutient toujours d'elle-même, et conserve son indépendance. Ainsi lorsque les princes défendent la foi, c'est plutôt la foi qui les défend ; lorsqu'ils protégent la religion, c'est plutôt la religion qui les protége, et qui est l'appui de leur trône. Par où vous voyez clairement que la vérité se sert des hommes, mais qu'elle n'en dépend pas : et c'est ce qui nous paraît dans toute

[1] De Civ. Dei, lib. VIII, cap. XX, tom. VII, col. 207. — [2] Ps. II. 10.

la suite de son histoire. J'appelle ainsi l'histoire de l'Église; c'est l'histoire du règne de la vérité. Le monde a menacé, la vérité est demeurée ferme : il a usé de tours subtils et de flatteries, la vérité est demeurée droite. Les hérétiques ont brouillé, la vérité est demeurée pure. Les schismes ont déchiré le corps de l'Église, la vérité est demeurée entière. Plusieurs ont été séduits, les faibles ont été troublés, les fort même ont été émus ; un Osius, un Origène, un Tertullien, tant d'autres qui paraissaient l'appui de l'Église, sont tombés avec grand scandale : la vérité est demeurée toujours immobile. Qu'y a-t-il donc de plus souverain et de plus indépendant que la vérité, qui persiste toujours, immuable, malgré les menaces et les caresses, malgré les présents et les proscriptions, malgré les schismes et les hérésies, malgré toutes les tentations et tous les scandales; enfin au milieu de la défection de ses enfants infidèles, et dans la chute funeste de ceux-là même qui semblaient être ses colonnes?

Après cela, chrétiens, quel esprit ne doit pas céder à une autorité si bien établie? et que je suis étonné quand j'entends des hommes profanes qui, dans la nation la plus florissante de la chrétienté, s'élèvent ouvertement contre l'Évangile! Les entendrai-je toujours et les trouverai-je toujours dans le monde, ces libertins déclarés, esclaves de leurs passions, et téméraires censeurs des conseils de Dieu; qui, tout plongés qu'ils sont dans les choses basses, se mêlent de décider hardiment des plus relevées? Profanes et corrompus, lesquels, comme dit saint Jude, « blasphèment ce qu'ils ignorent, et se « corrompent dans ce qu'ils connaissent naturellement : » *Quæcumque quidem ignorant, blasphemant; quæcumque autem naturaliter, tanquam muta animantia, norunt, in his corrumpuntur* [1]. Hommes deux fois morts, dit le même apôtre; morts premièrement, parce qu'ils ont perdu la charité; morts secondement, parce qu'ils ont même arraché la foi : *Arbores infructuosæ, eradicatæ, bis mortuæ* [2] : « Ar- « bres infructueux et déracinés, » qui ne tiennent plus à

[1] Jud. 10. — [2] Ibid. 12.

l'Église par aucun lien. O Dieu ! les verrai-je toujours triompher dans les compagnies, et empoisonner les esprits par leurs railleries sacriléges?

Mais, hommes doctes et curieux, si vous voulez discuter la religion, apportez-y du moins et la gravité et le poids que la matière demande. Ne faites point les plaisants mal à propos, dans des choses si sérieuses et si vénérables. Ces importantes questions ne se décident pas par vos demi-mots et par vos branlements de tête, par ces fines railleries que vous nous vantez; et par ce dédaigneux souris. Pour Dieu, comme disait cet ami de Job [1], ne pensez pas être les seuls hommes, et que toute la sagesse soit dans votre esprit, dont vous nous vantez la délicatesse. Vous qui voulez pénétrer les secrets de Dieu, çà, paraissez, venez en présence, développez-nous les énigmes de la nature; choisissez ou ce qui est loin, ou ce qui est près, ou ce qui est à vos pieds, ou ce qui est bien haut suspendu sur vos têtes. Quoi ! partout votre raison demeure arrêtée ! partout ou elle gauchit, ou elle s'égare, ou elle succombe! Cependant vous ne voulez pas que la foi vous prescrive ce qu'il faut croire. Aveugle, chagrin et dédaigneux, vous ne voulez pas qu'on vous guide et qu'on vous donne la main. Pauvre voyageur égaré et présomptueux, qui croyez savoir le chemin, qui vous refusez la conduite, que voulez-vous qu'on vous fasse? Quoi ! voulez-vous donc qu'on vous laisse errer? Mais vous vous irez engager dans des détours infinis, dans quelque chemin perdu; vous vous jetterez dans quelque précipice. Voulez-vous qu'on vous fasse entendre clairement toutes les vérités divines? Mais considérez où vous êtes, et en quelle basse région du monde vous avez été relégué. Voyez cette nuit profonde, ces ténèbres épaisses qui vous environnent; la faiblesse, l'imbécilité, l'ignorance de votre raison. Concevez que ce n'est pas ici la région de l'intelligence. Pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'en attendant que Dieu se montre à découvert ce qu'il est, la foi vienne à votre secours, et vous apprenne du moins ce qu'il en faut croire?

[1] Job xii, 1.

Mais, messieurs, c'est assez combattre ces esprits profanes et témérairement curieux. Ce n'est pas le vice le plus commun, et je vois un autre malheur bien plus universel dans la cour. Ce n'est point cette ardeur inconsidérée de vouloir aller trop avant, c'est une extrême négligence de tous les mystères. Qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas, les hommes trop dédaigneux ne s'en soucient plus, et n'y veulent pas seulement penser; ils ne savent s'ils croient ou s'ils ne croient pas; tout prêts à vous avouer ce qu'il vous plaira, pourvu que vous les laissiez agir à leur mode et passer la vie à leur gré. « Chrétiens en l'air, dit Tertullien, et fidèles si vous voulez : » *Plerosque in ventum, et si placuerit, christianos* [1]. Ainsi je prévois que les libertins et les esprits forts pourront être décrédités, non par aucune horreur de leurs sentiments, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. Voyons si je pourrai rappeler les hommes de ce profond assoupissement, en leur représentant dans mon second point la beauté incorruptible de la morale chrétienne.

DEUXIÈME POINT.

Grâce à la miséricorde divine, ceux qui disputent tous les jours témérairement de la vérité de la foi ne contestent pas au christianisme la règle des mœurs, et ils demeurent d'accord de la pureté et de la perfection de notre morale. Mais certes ces deux grâces sont inséparables. Il ne faut point deux soleils non plus dans la religion que dans la nature; et quiconque nous est envoyé de Dieu pour nous éclairer dans les mœurs, le même nous donnera la connaissance certaine des choses divines, qui sont le fondement nécessaire de la bonne vie. Disons donc que le Fils de Dieu nous montre beaucoup mieux sa divinité en dirigeant sans erreur la vie humaine, qu'il n'a fait en redressant les boiteux et faisant marcher les estropiés. Celui-là doit être plus qu'homme, qui, à travers de tant de coutumes et de tant d'erreurs, de tant de passions compliquées et de tant de fantaisies bizarres, a su démêler au

[1] Scorp. n. 1.

juste et fixer précisément la règle des mœurs. Réformer ainsi le genre humain, c'est donner à l'homme la vie raisonnable ; c'est une seconde création, plus noble en quelque façon que la première. Quiconque sera le chef de cette réformation salutaire au genre humain, doit avoir à son secours la même sagesse qui a formé l'homme la première fois. Enfin, c'est un ouvrage si grand, que si Dieu ne l'avait pas fait, lui-même l'envierait à son auteur.

Aussi la philosophie l'a-t-elle tenté vainement. Je sais qu'elle a conservé de belles règles, et qu'elle a sauvé de beaux restes du débris des connaissances humaines; mais je perdrais un temps infini si je voulais raconter toutes ses erreurs. Allons donc rendre nos hommages à cette équité infaillible qui nous règle dans l'Évangile. J'y cours, suivez-moi, mes frères ; et afin que je vous puisse présenter l'objet d'une adoration si légitime, permettez que je vous trace une idée et comme un tableau raccourci de la morale chrétienne.

Elle commence par le principe. Elle rapporte à Dieu, auquel elle nous lie par un amour chaste, l'homme tout entier, et dans sa racine, et dans ses branches, et dans ses fruits; c'est-à-dire dans sa nature, dans ses facultés, dans toutes ses opérations. Car comme elle sait, chrétiens, que le nom de Dieu est un nom de père, elle nous demande l'amour ; mais, pour s'accommoder à notre faiblesse, elle nous y prépare par la crainte. Ayant donc ainsi résolu de nous attacher à Dieu par toutes les voies possibles, elle nous apprend que nous devons en tout temps et en toutes choses révérer son autorité, croire à sa parole, dépendre de sa puissance, nous confier en sa bonté, craindre sa justice, nous abandonner à sa sagesse, espérer en son éternité.

Pour lui rendre le culte raisonnable que nous lui devons, elle nous apprend, chrétiens, que nous sommes nous-mêmes ses victimes ; c'est pourquoi elle nous oblige à dompter nos passions emportées et à mortifier nos sens, trop subtils séducteurs de notre raison. Elle a sur ce sujet des précautions inouïes. Elle va éteindre jusqu'au fond du cœur l'étincelle

qui peut causer un embrasement. Elle étouffe la colère, de peur qu'en s'aigrissant elle ne se tourne en haine implacable. Elle n'attend pas à ôter l'épée à l'enfant après qu'il se sera donné un coup mortel; elle la lui arrache des mains dès la première piqûre. Elle retient jusqu'aux yeux, par une extrême jalousie qu'elle a, pour garder le cœur. Enfin elle n'oublie rien pour soumettre le corps à l'esprit, et l'esprit tout entier à Dieu : et c'est là, messieurs, notre sacrifice.

Nous avons à considérer sous qui nous vivons et avec qui nous vivons. Nous vivons sous l'empire de Dieu; nous vivons en société avec les hommes. Après donc cette première obligation d'aimer Dieu comme notre souverain, plus que nous-mêmes, s'ensuit le second devoir d'aimer l'homme notre prochain en esprit de société, comme nous-mêmes. Là se voit très-saintement établie, sous la protection de Dieu, la charité fraternelle, toujours sacrée et inviolable, malgré les injures et les intérêts; là l'aumône, trésor de grâces; là le pardon des injures, qui nous ménage celui de Dieu; là enfin la miséricorde préférée au sacrifice, et la réconciliation avec son frère irrité, nécessaire préparation pour approcher de l'autel. Là, dans une sainte distribution des offices de la charité, on apprend à qui on doit le respect, à qui l'obéissance, à qui le service, à qui la protection, à qui le secours, à qui la condescendance, à qui de charitables avertissements; et on voit qu'on doit la justice à tous, et qu'on ne doit faire injure à personne non plus qu'à soi-même.

Voulez-vous que nous passions à ce que Jésus-Christ a institué pour ordonner les familles? Il ne s'est pas contenté de conserver au mariage son premier honneur; il en a fait un sacrement de la religion, et un signe mystique de sa chaste et immuable union avec son Église. En cette sorte, il a consacré l'origine de notre naissance. Il en a retranché la polygamie, qu'il avait permise un temps en faveur de l'accroissement de son peuple, et le divorce, qu'il avait souffert à cause de la dureté des cœurs. Il ne permet plus que l'amour s'égare dans la multitude; il le rétablit dans son naturel, en le

faisant régner sur deux cœurs unis, pour faire découler de cette union une concorde inviolable dans les familles et entre les frères. Après avoir ramené les choses à la première institution, il a voulu désormais que la plus sainte alliance du genre humain fût aussi la plus durable et la plus ferme, et que le nœud conjugal fût indissoluble, tant par la première force de la foi donnée que par l'obligation naturelle d'élever les enfants communs, gages précieux d'une éternelle correspondance. Ainsi il a donné au mariage des fidèles une forme auguste et vénérable, qui honore la nature, qui supporte la faiblesse, qui garde la tempérance, qui bride la sensualité.

Que dirai-je des saintes lois qui rendent les enfants soumis et les parents charitables, puissants instigateurs à la vertu, aimables censeurs des vices; qui répriment la licence « sans « abattre le courage? » *Ut non pusillo animo fiant* [1]. Que dirai-je de ces belles institutions par lesquelles et les maîtres sont équitables et les serviteurs affectionnés; Dieu même, tant il est bon et tant il est père, s'étant chargé de leur tenir compte de leurs services fidèles? « Maîtres, vous avez un « maître au ciel [2] : serviteurs, servez comme à Dieu, car vo- « tre récompense vous est assurée [3]. » Qui a mieux établi que Jésus-Christ l'autorité des princes, des magistrats et des puissances légitimes? Il fait un devoir de religion de l'obéissance qui leur est due. Ils règnent sur les corps par la force, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination. Il leur érige un trône dans les consciences, et il met sous sa protection leur autorité et leur personne sacrée. C'est pourquoi Tertullien disait autrefois aux ministres des empereurs : Votre fonction vous expose à beaucoup de haine et beaucoup d'envie; « main- « tenant vous avez moins d'ennemis, à cause de la multitude « des chrétiens : » *Nunc enim pauciores hostes habetis præ multitudine christianorum* [4]. Réciproquement il enseigne aux princes que le glaive leur est donné contre les méchants, que leur main doit être pesante seulement pour eux, et

[1] Coloss. III. 21. — [2] Ibid. IV. 1. — [3] Ibid. III. 24. — [4] Apolog n. 37.

que leur autorité doit être le soulagement du fardeau des autres.

Le voilà, messieurs, ce tableau que je vous ai promis; la voilà représentée au naturel et comme en raccourci, cette immortelle beauté de la morale chrétienne. C'est une beauté sévère, je l'avoue; je ne m'en étonne pas, c'est qu'elle est chaste. Elle est exacte : il le faut, car elle est religieuse. Mais au fond quelle plus sainte morale! quelle plus belle économique! quelle politique plus juste! Celui-là est ennemi du genre humain, qui contredit de si saintes lois. Aussi, qui les contredit, si ce n'est des hommes passionnés qui aiment mieux corrompre la loi que de rectifier leur conscience; et, comme dit Salvien, « qui aiment « mieux déclamer contre le précepte que de faire la guerre au « vice? » *Mavult quilibet improbus execrari legem, quam emendare mentem; mavult præcepta odisse quam vitia* [1].

Pour moi, je me donne de tout mon cœur à ces saintes institutions. Les mœurs seules me feraient recevoir la foi. Je crois en tout à celui qui m'a si bien enseigné à vivre. La foi me prouve les mœurs; les mœurs me prouvent la foi. Les vérités de la foi et la doctrine des mœurs sont choses tellement connexes et si saintement alliées, qu'il n'y a pas moyen de les séparer *. Jésus-Christ a fondé les mœurs sur la foi, et, après qu'il a si noblement élevé cet admirable édifice, serais-je assez téméraire pour dire à un si sage architecte qu'il a mal posé les fondements? Au contraire, ne jugerai-je pas, par la beauté manifeste de ce qu'il me montre, que la même sagesse a disposé ce qu'il me cache?

Et vous, que direz-vous, ô pécheurs? En quoi êtes-vous blessés, et quelle partie voulez-vous retrancher de cette morale? Vous avez de grandes difficultés : est-ce la raison qui les dicte, ou la passion qui les suggère? Hé! j'entends bien vos pensées : hé! je vois de quel côté tourne votre cœur. Vous demandez la liberté. Hé! n'achevez pas; ne parlez pas davan-

[1] Salv. lib. IV. adv. Avar., édit. Baluz., p. 312.

* Ici se trouve le mot d'*exemple* entre deux crochets : l'auteur avait sans doute dessein d'appuyer sa proposition de quelque exemple. *Édit. de Déforis*

tage, je vous entends trop. Cette liberté que vous demandez, c'est une captivité misérable de votre cœur. Souffrez qu'on vous affranchisse, et qu'on rende votre cœur à un Dieu à qui il est, et qui le redemande avec tant d'instance. Il n'est pas juste, mon frère, que l'on entame la loi en faveur de vos passions; mais plutôt qu'on retranche de vos passions ce qui est contraire à la loi. Car autrement que serait-ce? chacun déchirerait le précepte : *Lacerata est lex*[1]. Il n'y a point d'homme si corrompu à qui quelque péché ne déplaise. Celui-là est naturellement libéral : tonnez, fulminez tant qu'il vous plaira contre les rapines, il applaudira à votre doctrine. Mais il est fier et ambitieux, il lui faut laisser venger cette injure, et envelopper ses ennemis ou ses concurrents dans cette intrigue dangereuse. Ainsi toute la loi sera mutilée, et nous verrons, comme disait le grand saint Hilaire dans un autre sujet, « une « aussi grande variété dans la doctrine que nous en voyons « dans les mœurs, et autant de sortes de foi qu'il y a d'in- « clinations différentes : » *Tot nunc fides existere, quot voluntates ; et tot nobis doctrinas esse, quot mores*[2].

Laissez-vous donc conduire à ces lois si saintes, et faites-en votre règle. Et ne me dites pas qu'elle est trop parfaite, et qu'on ne peut y atteindre. C'est ce que disent les lâches et les paresseux. Ils trouvent obstacle à tout, tout leur paraît impossible; et lorsqu'il n'y a rien à craindre, ils se donnent à eux-mêmes de vaines frayeurs et des terreurs imaginaires. *Dicit piger : Leo est in via, et leæna in itineribus*[3]. *Dicit piger ; Leo est foris, in medio platearum occidendus sum*[4] : Le paresseux dit : « Je ne puis partir, il y a un lion sur ma route; « la lionne me dévorera sur les grands chemins. Le paresseux « dit : Il y a un lion dehors; je vais être tué au milieu de la « place publique. » Il trouve toujours des difficultés, et il ne s'efforce jamais d'en vaincre aucune. En effet, vous qui nous objectez que la loi de l'Évangile est trop parfaite et surpasse les forces humaines, avez-vous jamais essayé de la pra-

[1] Hab. I. 4. — [2] S. Hilar. lib. II. ad Constant. n. 4, col. 1227. — [3] Prov. XXVI. 13. — [4] Ibid. XXII. 13.

tiquer? Contez-nous donc vos efforts; montrez-nous les démarches que vous avez faites. Avant que de vous plaindre de votre impuissance, que ne commencez-vous quelque chose? Le second pas, direz-vous, vous est impossible; oui, si vous ne faites jamais le premier. Commencez donc à marcher, et avancez par degrés. Vous verrez les choses se faciliter, et le chemin s'aplanir manifestement devant vous. Mais qu'avant que d'avoir tenté, vous nous disiez tout impossible; que vous soyez fatigué et harassé du chemin sans vous être remué de votre place, et accablé d'un travail que vous n'avez pas encore entrepris : c'est une lâcheté non-seulement ridicule, mais insupportable. Au reste, comment peut-on dire que Jésus-Christ nous ait chargés par-dessus nos forces, lui qui a eu tant d'égards à notre faiblesse, qui nous offre tant de secours, qui nous laisse tant de ressources, qui, non content de nous retenir sur le penchant par le précepte, nous tend encore la main dans le précipice, par la rémission des péchés qu'il nous présente?

TROISIÈME POINT.

Je vous confesse, messieurs, que mon inquiétude est extrême dans cette troisième partie : non que j'aie peine à prouver ce que j'ai promis au commencement, c'est-à-dire l'infinité de la bonté du Sauveur. Car quelle éloquence assez sèche et assez stérile pourrait manquer de paroles? Qu'y a-t-il de plus facile, et qu'y a-t-il, si je puis parler de la sorte, de plus infini et de plus immense que cette divine bonté, qui non-seulement reçoit ceux qui la recherchent, et se donne tout entière à ceux qui l'embrassent, mais encore rappelle ceux qui s'éloignent, et ouvre toujours des voies de retour à ceux qui la quittent? Mais les hommes le savent assez; ils ne le savent que trop pour leur malheur. Il ne faudrait pas publier si hautement une vérité de laquelle tant de monde abuse. Il faudrait le dire tout bas aux pécheurs affligés de leurs crimes, aux consciences abattues et désespérées; il faudrait démêler dans la multitude quelque âme désolée, et lui dire à

l'oreille et en secret : « Ah ! Dieu pardonne sans fin et sans « bornes : » *Misericordiæ ejus non est numerus* [1]. Mais c'est lâcher la bride à la licence, que de mettre devant les yeux des pécheurs superbes cette bonté qui n'a point de bornes ; et c'est multiplier les crimes, que de prêcher ces miséricordes qui sont innombrables : *Misericordiæ ejus non est numærus.*

Et toutefois, chrétiens, il n'est pas juste que la dureté et l'ingratitude des hommes ravissent à la bonté du Sauveur les louanges qui lui sont dues. Élevons donc notre voix, et prononçons hautement que sa miséricorde est immense. L'homme devait mourir dans son crime ; Jésus-Christ est mort en sa place. Il est écrit du pécheur, que son sang doit être sur lui ; mais le sang de Jésus-Christ et le couvre et le protége. O homme, ne cherchez plus l'expiation de vos crimes dans le sang des animaux égorgés. Dussiez-vous dépeupler tous vos troupeaux par vos hécatombes, la vie des bêtes ne peut point payer pour la vie des hommes. Voici Jésus-Christ qui s'offre, homme pour les hommes, homme innocent pour les coupables, homme-Dieu pour de purs hommes et pour de simples mortels. Vous voyez donc, chrétiens, non-seulement l'égalité dans le prix, mais encore la surabondance. Ce qui est offert est infini ; et afin que celui qui offre fût de même dignité, lui-même qui est la victime, il a voulu aussi être le pontife. Pécheurs, ne perdez jamais l'espérance ! Jésus-Christ est mort une fois ; mais le fruit de sa mort est éternel : Jésus-Christ est mort une fois ; mais « il est toujours vivant, afin d'inter- « céder pour nous, » comme dit le divin apôtre [2].

Il y a donc pour nous dans le ciel une miséricorde infinie ; mais pour nous être appliquée en terre, elle est toute communiquée à la sainte Église dans le sacrement de pénitence. Car écoutez les paroles de l'institution : « Tout ce que vous « remettrez sera remis ; tout ce que vous délierez sera délié [3]. » Vous y voyez une bonté qui n'a point de bornes. C'est en quoi elle diffère d'avec le baptême. « Il n'y a qu'un baptême, » dit le saint apôtre, et il ne se répète plus : *Unus Dominus, una*

[1] Orat. Miss. pro gratiar. Act. — [2] Hebr. VII. 25. — [3] Matth. XVI. 19.

fides, unum baptisma. Les portes de la pénitence sont toujours ouvertes. Venez dix fois, venez cent fois, venez mille fois : la puissance de l'Église n'est point épuisée. Cette parole sera toujours véritable : Tout ce que vous pardonnerez sera pardonné [2]. Je ne vois ici ni terme prescrit, ni nombre arrêté, ni mesure déterminée. Il y faut donc reconnaître une bonté infinie. La fontaine du saint baptême est appelée dans les Écritures, selon une interprétation, « une fontaine scellée, » *fons signatus*[3]. Vous vous y lavez une fois ; on la referme, on la scelle ; il n'y a plus de retour pour vous. Mais nous avons dans l'Église une autre fontaine, de laquelle il est écrit dans le prophète Zacharie : « En ce jour, au jour du Sauveur, en « ce jour où la bonté paraîtra au monde, il y aura une fon- « taine ouverte à la maison de David et aux habitants de Jé- « rusalem, pour la purification du pécheur : » *In die illa erit fons patens domui David et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris* [4]. Ce n'est point une fontaine scellée, qui ne s'ouvre qu'avec réserve, qui n'est point permise à tous, parce qu'elle exclut à jamais ceux qu'elle a une fois reçus : *fons signatus*. Celle-ci est une fontaine non-seulement publique, mais toujours ouverte : *Erit fons patens :* et ouverte indifféremment à tous les habitants de Jérusalem, à tous les enfants de l'Église. Elle reçoit toujours les pécheurs : à toute heure et à tous moments les lépreux peuvent venir se laver dans cette fontaine du Sauveur, toujours bienfaisante et toujours ouverte.

Mais c'est ici, chrétiens, notre grande infidélité ; c'est ici que l'indulgence multiplie les crimes, et que la source des miséricordes devient une source infinie de profanations sacrilèges. Que dirai-je ici, chrétiens, et avec quels termes assez puissants déplorerai-je tant de sacriléges, qui infectent les eaux de la pénitence ? « Eau du baptême, que tu es heureuse, « disait autrefois Tertullien ; que tu es heureuse, eau mysti- « que, qui ne lave qu'une fois ! » *Felix aqua quæ semel abluit !* « qui ne sert point de jouet aux pécheurs ! » *Felix*

[1] Eph. IV. 5. — [2] Joan. XX. 23. — [3] Cant. IV. 22. — [4] Zach. XIII. 1.

aqua quæ semel abluit, quæ ludibrio peccatoribus non est[1] ! C'est le bain de la pénitence toujours ouvert aux pécheurs, toujours prêt à recevoir ceux qui retournent ; c'est ce bain de miséricorde qui est exposé au mépris par sa facilité bienfaisante, dont les eaux servent contre leur nature à souiller les hommes : *Quos diluit inquinat :* parce que la facilité de se laver fait qu'ils ne craignent point de salir leur conscience. Qui ne se plaindrait, chrétiens, de voir cette eau salutaire si étrangement violée, seulement à cause qu'elle est bienfaisante? Qu'inventerai-je, où me tournerai-je pour arrêter les profanations des hommes pervers, qui vont faire malheureusement leur écueil du port?

Les pécheurs nous savent bien dire qu'il ne faut que le repentir pour être capable d'approcher de cette fontaine de grâces. En vain nous disons à ceux qui se confient si aveuglément à ce repentir futur : Ne voulez-vous pas considérer que Dieu a bien promis le pardon au repentir, mais qu'il n'a pas promis de donner du temps pour ce sentiment nécessaire? Cette raison convaincante ne fait plus d'effet, parce qu'elle est trop répétée. Considérez, mes frères, quel est votre aveuglement : vous rendez la bonté de Dieu complice de votre endurcissement. C'est ce péché contre le Saint-Esprit, contre la grâce de la rémission des péchés. Dieu n'a plus rien à faire pour vous retirer du crime. Vous poussez à bout sa miséricorde. Que peut-il faire que de vous appeler, que de vous attendre, que de vous tendre les bras, que de vous offrir le pardon? C'est ce qui vous rend hardis dans vos entreprises criminelles. Que faut-il donc qu'il fasse? Et sa bonté étant épuisée et comme surmontée par votre malice, lui reste-t-il autre chose que de vous abandonner à sa vengeance? Eh bien! poussez à bout la bonté divine : montrez-vous fermes et intrépides à perdre votre âme : ou plutôt, insensés et insensibles, hasardez tout, risquez votre éternité; faites d'un repentir douteux le motif d'un crime certain : quelle fermeté, quel courage! Mais ne voulez-vous pas entendre combien est étrange, combien insensée,

[1] De Bapt. n. 15.

combien monstrueuse cette pensée de pécher pour se repentir? *Obstupescite, cœli, super hoc* [1] : « O ciel, ô terre, étonnez-« vous d'un si prodigieux égarement! » Les aveugles enfants d'Adam ne craignent pas de pécher, parce qu'ils espèrent un jour en être fâchés! J'ai lu souvent, dans les Écritures, que Dieu envoie aux pécheurs l'esprit de vertige et d'étourdissement; mais je le vois clairement dans vos excès. Voulez-vous vous convertir quelque jour, ou périr misérablement dans l'impénitence? Choisissez, prenez parti. Le dernier est le parti des démons. S'il vous reste donc quelque sentiment du christianisme, quelque soin de votre salut, quelque pitié de vous-même, vous espérez vous convertir; et si vous croyiez que cette porte vous fût fermée, vous n'iriez pas au crime avec l'abandon où je vous vois. Se convertir, c'est se repentir : vous voulez donc contenter cette passion, parce que vous espérez vous en repentir? Qui a jamais ouï parler d'un tel prodige? Est-ce moi qui ne m'entends pas, ou bien est-ce votre passion qui vous enchante? Me trompé-je dans ma pensée? ou bien êtes-vous aveugle et troublé de sens dans la vôtre? Quand est-ce qu'on s'est avisé de faire une chose, parce qu'on croit s'en repentir quelque jour? C'est la raison de s'en abstenir sans doute : j'ai bien ouï dire souvent : Ne faites pas cette chose, car vous vous en repentirez.

Mais ô aveuglement inouï, ô stupidité insensée, de pécher pour se repentir! Le repentir qu'on prévoit n'est-il pas naturellement un frein au désir, et un arrêt à la volonté? Mais qu'un homme dise en lui-même : Je me détermine à cette action, j'espère d'en avoir regret, et je m'en retirerais sans cette pensée; qu'ainsi le regret prévu devienne, contre sa nature, et l'objet de notre espérance et le motif de notre choix, c'est un aveuglement inouï, c'est confondre les contraires, c'est changer l'essence des choses. Non, non, ce que vous pensez n'est ni un repentir ni une douleur : vous n'en entendez pas seulement le nom; tant vous êtes éloignés d'en avoir la chose! Cette douleur qu'on désire, ce repentir qu'on espère avoir quelque jour,

[1] Jerem. II. 12.

n'est qu'une feinte douleur et un repentir imaginaire. Ne vous trompez pas, chrétiens, il n'est pas si aisé de se repentir. Pour produire un repentir sincère, il faut renverser son cœur jusqu'aux fondements, déraciner ses inclinations avec violence, s'indigner implacablement contre ses faiblesses, s'arracher de vive force à soi-même. Si vous prévoyiez un tel repentir, il vous serait un frein salutaire. Mais le repentir que vous attendez n'est qu'une grimace ; la douleur que vous espérez, une illusion et une chimère : et vous avez sujet de craindre que, par une juste punition d'avoir si étrangement renversé la nature de la pénitence, un Dieu méprisé et vengeur de ses sacrements profanés ne vous envoie, en sa fureur, non le *Peccavi* d'un David, non les regrets d'un saint Pierre, non la douleur amère d'une Madeleine ; mais le regret politique d'un Saül, mais la douleur désespérée d'un Judas, mais le repentir stérile d'un Antiochus ; et que vous ne périssiez malheureusement dans votre fausse contrition et dans votre pénitence impénitente.

Vivons donc, mes frères, de sorte que la rémission des péchés ne nous soit pas un scandale. Rétablissons les choses dans leur usage naturel. Que la pénitence soit pénitence, un remède et non un poison ; que l'espérance soit espérance, une ressource à la faiblesse, et non un appui à l'audace ; que la douleur soit une douleur ; que le repentir soit un repentir, c'est-à-dire l'expiation des péchés passés, et non le fondement des péchés futurs. Ainsi nous arriverons par la pénitence au lieu où il n'y a plus ni repentir ni douleur, mais un calme perpétuel et une paix immuable [que je vous souhaite] au nom, etc.

SERMON

SUR LA VÉRITÉ EVANGÉLIQUE,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Vérité évangélique : ignorance, oubli, mépris des hommes à son égard : ses différents états, affaiblissement qu'elle éprouve, son efficacité : attention qui lui est due : dispositions nécessaires pour l'écouter avec fruit.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Matth. IV, 4.

C'est une chose surprenante que ce grand silence de Dieu parmi les désordres du genre humain. Tous les jours ses commandements sont méprisés, ses vérités blasphémées, les droits de son empire violés; et cependant son soleil ne s'éclipse pas sur les impies; la pluie arrose leurs champs; la terre ne s'ouvre pas sous leurs pieds; il voit tout, et il dissimule; il considère tout, et il se tait.

Je me trompe, chrétiens, il ne se tait pas; et sa bonté, ses bienfaits, son silence même est une voix publique qui invite tous les pécheurs à se reconnaître. Mais comme nos cœurs endurcis sont sourds à de tels propos, il fait résonner une voix plus claire, une voix nette et intelligible, qui nous appelle à la pénitence. Il ne parle pas pour nous juger, mais il parle pour nous avertir; et cette parole d'avertissement, qui retentit en ces temps dans toutes les chaires, doit servir de préparatif à son jugement redoutable. C'est, messieurs, cette parole de vérité que les prédicateurs de l'Évangile sont chargés de vous annoncer durant cette sainte quarantaine; c'est elle qui nous est présentée dans notre évangile, pour nous servir de nourriture dans notre jeûne, de délices dans notre abstinence, et de soutien dans notre faiblesse : *Non in solo*

pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. J'ai dessein aujourd'hui de vous préparer à recevoir saintement cette nourriture immortelle. Mais, ô Dieu, que serviront mes paroles, si vous-même n'ouvrez les cœurs, et si vous ne disposez les esprits des hommes à donner l'entrée à votre Esprit saint? Descendez donc, ô divin Esprit, et venez vous-même préparer vos voies. Et vous, ô divine Vierge, donnez-nous votre secours charitable, pour accomplir dans les cœurs l'ouvrage de votre Fils bien-aimé. Nous vous en prions humblement par les paroles de l'ange : *Ave.*

Jésus-Christ, Seigneur des seigneurs, et Prince des rois de la terre; quoique élevé dans un trône souverainement indépendant, néanmoins, pour donner à tous les monarques qui relèvent de sa puissance l'exemple de modération et de justice, il a voulu lui-même s'assujettir aux règlements qu'il a faits et aux lois qu'il a établies. Il a ordonné, dans son Évangile, que les voies douces et aimables précédassent toujours les voies de rigueur, et que les pécheurs fussent avertis avant que d'être jugés. Ce qu'il a prescrit, il l'a pratiqué; car « ayant, comme dit l'Apôtre, établi un jour « dans lequel il doit juger le monde en équité, il dé- « nonce auparavant à tous les pécheurs qu'ils fassent une « sérieuse pénitence : » *Nunc annuntiat omnibus hominibus ut omnes ubique pœnitentiam agant, eo quod statuit diem in quo judicaturus est orbem in æquitate*[1] : c'est-à-dire qu'avant que de monter sur son tribunal pour condamner les coupables par une sentence rigoureuse, il parle premièrement dans les chaires, pour les ramener à la droite voie par des avertissements charitables.

C'est en ce saint temps de pénitence que nous devons une attention extraordinaire à cette voix paternelle qui nous avertit. Car encore qu'elle mérite en tout temps un profond respect, et que ce soit toujours un des devoirs des plus importants de la piété chrétienne, que de donner audience aux dis-

[1] Act. XVII, 30, 31.

cours sacrés; ç'a été toutefois un sage conseil de leur consacrer un temps arrêté par une destination particulière, afin que si tel est notre aveuglement, que nous abandonnions presque toute notre vie aux pensées de vanité qui nous emportent, il y ait du moins quelques jours dans lesquels nous ecoutions la vérité qui nous conseille charitablement, avant que de prononcer notre sentence, et qui s'avance à nous pour nous éclairer, avant que de s'élever contre nous pour nous confondre.

Paraissez donc, ô vérité sainte! faites la censure publique des mauvaises mœurs; illuminez par votre présence ce siècle obscur et ténebreux; brillez aux yeux des fidèles, afin que ceux qui ne vous connaissent pas vous entendent, que ceux qui ne pensent pas à vous vous regardent, que ceux qui ne vous aiment pas vous embrassent.

Voilà, chretiens, en peu de paroles trois utilités principales de la prédication évangélique. Car ou les hommes ne connaissent pas la vérité, ou les hommes ne pensent pas à la vérité, ou les hommes ne sont pas touchés de la vérité. Quand ils ne connaissent pas la vérité, parce qu'elle ne veut pas les tromper, elle leur parle pour éclairer leur intelligence. Quand ils ne pensent pas à la vérité, parce qu'elle ne veut pas les surprendre, elle leur parle pour attirer leur attention. Quand ils ne sont pas touchés de la vérité, parce qu'elle ne veut pas les condamner, elle leur parle pour échauffer leurs désirs, et exciter après elle leur affection languissante. Que si je puis aujourd'hui mettre dans leur jour ces trois importantes raisons, les fidèles verront clairement combien ils doivent se rendre attentifs à la prédication de l'Évangile; parce que, s'ils ne sont pas bien instruits, elle leur decouvrira ce qu'ils ignorent; et s'ils sont assez éclairés, elle les fera penser à ce qu'ils savent; et s'ils y pensent sans être émus, le Saint-Esprit agissant par l'organe de ses ministres, elle fera entrer dans le fond du cœur ce qui ne fait qu'effleurer la surface de leur esprit. Et comme ces trois grands effets comprennent tout le fruit des discours sacrés, j'en ferai aussi le sujet et le par-

tage de celui-ci, qui sera, comme vous le voyez, le préparatif nécessaire et le fondement de tous les autres.

PREMIER POINT.

Comme la vérité de Dieu, qui est notre loi immuable, a deux états différents, l'un qui touche le siècle présent, et l'autre qui regarde le siècle à venir; l'un où elle règle la vie humaine, et l'autre où elle la juge, aussi le Saint-Esprit nous la fait paraître dans son Écriture sous deux visages divers, et lui donne des qualités convenables à l'un et à l'autre. Dans le psaume cent dix-huitième, où David parle si bien de la loi de Dieu, on a remarqué, chrétiens, qu'il l'appelle tantôt du nom de commandement, tantôt de celui de conseil; quelquefois il la nomme un jugement, et quelquefois un témoignage. Mais encore que ces quatre titres ne signifient autre chose que la loi de Dieu, toutefois il faut observer que les deux premiers lui sont propres au siècle où nous sommes, et que les deux autres lui conviennent mieux dans celui que nous attendons. Dans le cours du siècle présent, cette même vérité de Dieu, qui nous paraît dans sa loi, est tout ensemble un commandement absolu et un conseil charitable. Elle est un commandement, qui enferme la volonté d'un souverain; elle est aussi un conseil, qui propose l'avis d'un ami. Elle est un commandement, parce que ce souverain y prescrit ce qu'il exige de nous pour les intérêts de son service; et elle mérite le nom de conseil, parce que cet ami y expose en ami sincère ce que demande le soin de notre salut. Les prédicateurs de l'Évangile font paraître la loi de Dieu dans les chaires en ces deux augustes qualités : en qualité de commandement, en tant qu'elle est nécessaire et indispensable; et en qualité de conseil, en tant qu'elle est utile et avantageuse. Que si, manquant par un même crime à ce que nous devons à Dieu et à ce que nous nous devons à nous-mêmes, nous méprisons tout ensemble, et les ordres de ce souverain, et les conseils de cet ami, alors cette même vérité prenant en son temps une nouvelle forme, elle sera un témoignage pour nous convaincre, et une

sentence dernière pour nous condamner : « La parole que « j'ai prêchée, dit le Fils de Dieu, jugera le pécheur au dernier « jour : » *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die*[1]. C'est-à-dire que ni on ne recevra d'excuse, ni on ne cherchera de tempérament. La parole, dit-il, vous jugera : la loi elle-même fera la sentence, selon sa propre teneur, dans l'extrême rigueur du droit; et de là vous devez entendre que ce sera un jugement sans miséricorde.

C'est donc la crainte de ce jugement qui fait monter les prédicateurs dans les chaires évangéliques : « Nous savons, « dit le saint apôtre, que nous devons tous comparaître un « jour devant le tribunal de Jésus-Christ : » *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi*[2]. « Mais sachant « cela, poursuit-il, nous venons persuader aux hommes la « crainte de Dieu : » *Scientes ergo, timorem Domini hominibus suademus*[3]. Sachant combien ce jugement est certain, combien il est rigoureux, combien il est inévitable, nous venons de bonne heure vous y préparer; nous venons vous proposer les lois immuables sur lesquelles votre vie sera jugée, par lesquelles votre cause sera décidée, et vous mettre en main les articles sur lesquels vous serez interrogés, afin que vous commenciez, pendant qu'il est temps, à méditer vos réponses.

Que si vous pensez peut-être que l'on sait assez ces vérités saintes, et que les fidèles n'ont pas besoin qu'on les en instruise; c'est donc en vain, chrétiens, que Dieu se plaint hautement, par la bouche de son prophète Isaïe, que non-seulement les infidèles et les étrangers, mais « son peuple, » oui, son peuple même, « est mené captif, pour n'avoir pas la « science : » *Captivus ductus est populus meus, eo quod non habeat scientiam*[4]. Mais parce qu'on pourrait se persuader que la troupe n'est pas fort grande, parmi les fidèles, de ceux qui périssent faute de connaître, il assure au contraire qu'elle est si nombreuse, que « l'enfer est obligé de se dilater et d'ou- « vrir sa bouche démesurément pour l'engloutir, la recevoir : » *Propterea dilatavit infernus animam suam, et aperuit os*

[1] Joan. XII. 48. — [2] II. Cor. V. 10. — [3] Ibid. II. — [4] Is. V. 13.

suum absque ullo termino[1]. Et, de peur qu'on ne s'imagine que ceux qui périssent ainsi faute de science, ce sont les pauvres et les simples qui n'ont pas les moyens d'apprendre ; il déclare en termes formels (et je puis bien le dire après cet oracle) que ce sont les puissants, les riches, les grands et les princes mêmes, qui négligent presque toujours de se faire instruire, et de leurs obligations particulières, et même des devoirs communs de la piété ; qui ne savent presque jamais comme il faut leurs obligations particulières, et qui tombent, par le défaut de cette science, pêle-mêle avec la foule, dans les abîmes éternels : *Et descendent fortes ejus et populus ejus, et sublimes gloriosique ejus ad eum*[2].

Non-seulement, chrétiens, souvent nous ignorons les vérités saintes, mais même nous les combattons par des sentiments tout contraires. Vous êtes surpris de cette parole ; et peut-être me répondez-vous dans votre cœur que vous n'avez point d'erreur contre la foi, que vous n'écoutez pas ces docteurs de cour, qui font des leçons publiques de libertinage, et établissent de propos délibéré des opinions dangereuses. Je loue votre piété dans une précaution si nécessaire ; mais ne vous persuadez pas que vous soyez pour cela exempts de l'erreur. Car il faut entendre, messieurs, qu'elle nous gagne en deux sortes : quelquefois elle se déborde à grands flots, comme un torrent, et nous emporte tout à coup ; quelquefois elle tombe peu à peu, et nous corrompt goutte à goutte. Je veux dire que quelquefois un libertinage déclaré renverse d'un grand effort les principes de la religion ; quelquefois une force plus cachée, comme celle des mauvais exemples et des pratiques du grand monde, en sape les fondements par plusieurs coups redoublés et par un progrès insensible. Ainsi vous n'avancez rien de n'avaler pas tout à coup le poison du libertinage, si cependant vous le sucez peu à peu, si vous laissez insensiblement gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion, qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes.

[1] Is. v. 14. — [2] Ibid. 14.

Qui pourrait ici raconter toutes les erreurs du monde? Ce maître subtil et dangereux tient école publique sans dogmatiser; il a sa méthode particulière de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer sans qu'on y pense; autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent : nos ennemis par leurs menaces, et nos amis par leurs bons offices, concourent également à nous donner de fausses idées du bien et du mal. Tout ce qui se dit dans les compagnies nous recommande, ou l'ambition sans laquelle on n'est pas du monde, ou la fausse galanterie sans laquelle on n'a point d'esprit. Car c'est le plus grand malheur des choses humaines, que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres : si bien que ce qui nous serait indifférent, souvent, tant nous sommes faibles, attire notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous. Tantôt une raillerie fine et ingénieuse, tantôt une peinture agréable d'une mauvaise action, impose doucement à notre esprit. Ainsi, dans cet étrange empressement de nous entre-communiquer nos folies, les âmes les plus innocentes prennent quelque teinture du vice et des maximes du siècle; et, recueillant le mal de çà et de là dans le monde, comme à une table couverte de mauvaises viandes, elles y amassent aussi peu à peu, comme des humeurs peccantes, les erreurs qui offusquent notre intelligence. Telle est à peu près la séduction qui règne publiquement dans le monde; de sorte que si vous demandez à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans cette école : « Tout, « vous répondra ce grand homme, jusqu'à l'air, qui est in« fecté par tant de mauvais discours, par tant de maximes « antichrétiennes, corrompues : »... *ipsumque aerem, scelestis vocibus constupratum*[1].

Sauvez-nous, sauvez-nous, Seigneur, de la contagion de ce siècle! « Sauvez-nous, disait le prophète, parce qu'il n'y « a plus de saint sur la terre, et que les vérités ont été dimi« nuées par la malice des enfants des hommes : » *Salvum me*

[1] De Spect. n. 27.

fac, Domine, quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum[1]. Où il ne faut pas se persuader qu'il se plaigne des infidèles et des idolâtres ; ceux-là ne diminuent pas seulement les vérités, mais ils les méconnaissent : il se plaint des enfants de Dieu, qui, ne les pouvant tout à fait éteindre, à cause de leur évidence, les retranchent et les diminuent au gré de leurs passions. Car le monde n'a-t-il pas entrepris de faire une distinction entre les vices ? Il y en a que nous laissons volontiers dans l'exécration et dans la haine publique, comme l'avarice, la cruauté, la perfidie ; il y en a que nous tâchons de mettre en honneur, comme ces passions délicates qu'on appelle les vices des honnêtes gens. Malheureux, qu'entreprenez-vous ? « Jésus-Christ est-il di-« visé ? » *Divisus est Christus*[2] ? Que vous a-t-il fait, ce Jésus-Christ, que vous le déchirez hardiment, et défigurez sa doctrine par cette distinction injurieuse ? Le même Dieu qui est le protecteur de la bonne foi, n'est-il pas aussi l'auteur de la tempérance ? « Jésus-Christ est tout sagesse, dit Tertullien, « tout lumière, tout vérité ; pourquoi le partagez-vous par « votre mensonge ? » comme si son saint Évangile n'était qu'un assemblage monstrueux de vrai et de faux, ou comme si la justice même avait laissé quelque crime qui eût échappé à sa censure : *Quid dimidias mendacio Christum ? totus veritas fuit*[3].

D'où vient un si grand désordre, si ce n'est que les vérités sont diminuées ? diminuées dans leur pureté, parce qu'on les falsifie et on les mêle ; diminuées dans leur intégrité, parce qu'on les tronque et on les retranche ; diminuées dans leur majesté, parce que, faute de les pénétrer, on perd le respect qui leur est dû, on les ravilit, on leur ôte tellement leur juste grandeur, qu'à peine les voyons-nous : ces grands astres ne nous semblent qu'un petit point ; tant nous les mettons loin de nous, et tant notre vue est troublée par les nuages épais de nos ignorances et de nos opinions anticipées : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum.*

[1] Ps. XI. 1. — [2] I. Cor. I. 13. — [3] Tertull. de Carn. Christ. n. 5.

Puisque les maximes de l'Évangile sont si fort diminuées dans le siècle, puisque tout le monde conspire contre elles, et qu'elles sont accablées par tant d'iniques préjugés, Dieu, par sa justice suprême a dû pourvoir à la défense de ces illustres abandonnées, et commettre des avocats pour plaider leur cause. C'est pour cela, chrétiens, que ces chaires sont élevées auprès des autels; afin que, pendant que la vérité est si hardiment déchirée dans les compagnies des mondains, il y ait du moins quelque lieu où l'on parle hautement en sa faveur, et que la cause la plus juste ne soit pas la plus délaissée. Venez donc écouter attentivement la défense de la vérité, dans la bouche des prédicateurs; venez recevoir par leur ministère la parole de Jésus-Christ, condamnant le monde et ses vices, et ses coutumes, et ses maximes antichrétiennes : car, comme dit saint Jean Chrysostome [1], Dieu nous ayant ordonné deux choses, d'écouter et d'accomplir sa sainte parole; quand aura le courage de la pratiquer celui qui n'a pas la patience de l'entendre? quand lui ouvrira-t-il son cœur, s'il lui ferme jusqu'à ses oreilles? quand lui donnera-t-il sa volonté, s'il lui refuse même son attention? Mais, messieurs, cette attention, c'est ce que nous avons à considérer dans la deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Lorsque la vérité jugera les hommes, il ne faut pas croire, messieurs, ni qu'elle paraisse au dehors, ni qu'elle ait besoin pour se faire entendre de sons distincts et articulés. Elle est dans les consciences, je dis même dans les consciences des plus grands pécheurs; mais elle y est souvent oubliée durant cette vie. Qu'arrivera-t-il après la mort? la vérité se fera sentir, et l'arrêt en même temps sera prononcé. Quelle sera cette surprise, combien étrange, combien terrible, lorsque ces saintes vérités, auxquelles les pécheurs ne pensaient jamais, et qu'ils laissaient inutiles et négligées dans un coin de leur mémoire, enverront tout d'un coup à leurs yeux un trait de

[1] De mutation. nomin. I, tom. III, pag. 107, 108, 109.

flamme si vif, qu'ils découvriront d'une même vue la loi et le péché confrontés ensemble; et que, voyant dans cette lumière l'énormité de l'un par sa répugnance avec l'autre, ils reconnaîtront en tremblant la honte de leurs actions et l'équité de leur supplice!

Sachant cela, chrétiens, je reviens encore à l'Apôtre : « Étant persuadés de ces choses, nous venons enseigner aux « hommes la crainte de Dieu : » *Scientes ergo, timorem Domini hominibus suademus.* Nous venons les exhorter de la part qu'ils souffrent qu'on les entretienne des vérités de l'Évangile, et qu'ils préviennent le trouble de cette attention forcée par une application volontaire.

Vous qui dites que vous savez tout, et que vous n'avez pas besoin qu'on vous avertisse, vous montrez bien par un tel discours que même vous ne savez pas quelle est la nature de votre esprit. Esprit humain, abîme infini, trop petit pour toi-même et trop étroit pour te comprendre tout entier; tu as des conduits si enveloppés, des retraites si profondes et si tortueuses dans lesquelles tes connaissances se recèlent, que souvent tes propres lumières ne te sont pas plus présentes que celles des autres. Souvent ce que tu sais, tu ne le sais pas; ce qui est en toi est loin de toi; tu n'as pas ce que tu possèdes : « Donc, dit excellemment saint Augustin, notre esprit est trop « étroit pour se posséder lui-même tout entier : » *Ergo animus ad habendum seipsum angustus est*[1]. Prouvons ceci par quelque exemple.

En quels antres profonds s'étaient retirées les lois de l'humanité et de la justice, que David savait si parfaitement, lorsqu'il fallut lui envoyer Nathan le prophète, pour les rappeler en sa mémoire? Nathan lui parle, Nathan l'entretient, et il entend si peu ce qu'il faut entendre, qu'on est enfin contraint de lui dire : O prince! c'est à vous qu'on parle[2], parce que, enchanté par sa passion et détourné par les affaires, il laissait la vérité dans l'oubli. Alors savait-il ce qu'il savait? entendait-il ce qu'il entendait? Chrétiens, ne m'en croyez pas;

[1] Confes. lib. x, cap. XIII, tom. I, col. 176. — [2] II. Reg. XII. 7.

mais croyez sa déposition et son témoignage. C'est lui-même qui s'étonne que ses propres lumières l'avaient quitté dans cet état malheureux : *Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum* [1]. Ce n'est pas une lumière étrangère, c'est la lumière de mes yeux, de mes propres yeux; c'est celle-là même que je n'avais plus. Écoutez, homme savant, homme habile en tout, qui n'avez pas besoin qu'on vous avertisse; votre propre connaissance n'est pas avec vous, et vous n'avez pas de lumière. Peut-être que vous avez la lumière de la science, mais vous n'avez pas la lumière de la réflexion; et sans la lumière de la réflexion, la science n'éclaire pas, et ne chasse point les ténèbres. Ne me dites donc pas, chrétiens, que vous avez de la connaissance, que vous êtes fort bien instruits des vérités nécessaires : je ne veux pas vous contredire dans cette pensée. Eh bien ! vous avez des yeux, mais ils sont fermés : les vérités de Dieu sont dans votre esprit comme de grands flambeaux, mais qui sont éteints. Ah ! souffrez qu'on vienne ouvrir ces yeux appesantis par le sommeil, et qu'on les applique à ce qu'il faut voir. Souffrez que les prédicateurs de l'Évangile vous parlent des vérités de votre salut, afin que la rencontre bienheureuse de vos pensées et des leurs excite en votre âme la réflexion, comme une étincelle de lumière qui rallumera ces flambeaux éteints, et les mettra devant vos yeux pour les éclairer : autrement, toutes vos lumières ne vous sont qu'inutiles.

Et en effet, chrétiens, combien de fois nous sommes-nous plaints que les choses que nous savons ne nous viennent pas dans l'esprit; que l'oubli, ou la surprise, ou la passion, les rend sans effet ! Par conséquent apprenons que les vérités de pratique doivent être souvent remuées, souvent agitées par de continuels avertissements, de peur que si on les laisse en repos, elles ne perdent l'habitude de se présenter, et ne demeurent sans force, stériles en affections, ornements inutiles de notre mémoire.

Ce n'est pas pour un tel dessein que les vérités du salut

[1] Ps. xxxvii. 10.

doivent être empreintes dans nos esprits. Les saintes vérités du ciel ne sont pas des meubles curieux et superflus, qu'il suffise de conserver dans un magasin; ce sont des instruments nécessaires qu'il faut avoir, pour ainsi dire, toujours sous la main, et que l'on ne doit presque jamais cesser de regarder, parce qu'on en a toujours besoin pour agir. Et toutefois, chrétiens, il n'est rien, pour notre malheur, qui se perde sitôt dans nos esprits, que les saintes vérités du christianisme. Car, outre qu'étant détachées des sens, elles tiennent peu à notre mémoire, le mépris injurieux que nous en faisons nous empêche de prendre à cœur de les pénétrer comme il faut : au contraire, nous sommes bien aises de les éloigner par une malice affectée : « Ils ont résolu, dit le saint prophète, de « détourner leurs yeux sur la terre : » *Oculos suos statuerunt declinare in terram* [1]. Remarquez, ils ont résolu; c'est-à-dire que, lorsque les vérités du salut se présentent à nos yeux pour nous les faire lever au ciel, c'est de propos délibéré, c'est par une volonté déterminée que nous les détournons sur la terre, que nous les arrêtons sur d'autres objets : tellement qu'il est nécessaire que les prédicateurs de l'Évangile, par des avertissements chrétiens, comme par une main invisible, les tirent de ces lieux profonds où nous les avions reléguées, et les ramènent de loin à nos yeux, qui les voulaient perdre.

Aidez-les vous-mêmes, messieurs, dans une œuvre si utile pour votre salut : pratiquez ce que dit l'Ecclésiastique : *Verbum sapiens quodcumque audierit scius, laudabit et ad se adjiciet* [2]. Voici un avis d'un habile homme : « Le sage qui « entend, dit-il, quelque parole sensée, la loue, et se l'appli- « que à lui-même. » On est bien aise d'entendre parler contre les vices des hommes, et l'esprit se divertit à écouter reprendre les mauvaises mœurs; mais l'on ne s'émeut non plus que si l'on n'avait aucune part à cette juste censure. [Mais le sage] rentre profondément dans sa conscience, et s'applique à lui-même tout ce qui se dit : *ad se adjiciet.* Il ne se contente

[1] Ps. XVI. 12. — [2] Eccl. XXI. 18.

pas de louer cette parole ; il ne va pas regarder autour de lui à qui elle est propre ; il ne s'amuse pas à deviner la pensée de celui qui parle, ni à lui faire dire des choses qu'il ne songe pas : il croit que c'est à lui seul qu'on en veut. C'est là tout le fruit des discours sacrés. Pendant que l'Évangile parle à tous, chacun se doit parler en particulier, confesser humblement ses fautes, trembler dans la vue de ses périls.

Et en effet, chrétiens, quiconque sent en lui-même que c'est son vice qu'on attaque, doit croire que c'est à lui personnellement que s'adresse tout le discours. Si donc quelquefois nous y remarquons je ne sais quoi de tranchant, qui, à travers nos voies tortueuses et nos passions compliquées, aille mettre, non point par hasard, mais par une secrète conduite de la grâce, la main sur notre blessure, et aille trouver à point nommé, dans le fond du cœur, ce péché que nous dérobons, c'est alors, c'est alors, messieurs, qu'il faut écouter attentivement Jésus-Christ qui vient troubler notre fausse paix, et qui met la main tout droit sur notre blessure ; c'est alors qu'il faut croire le conseil du sage, et appliquer tout à nous-mêmes. Si le coup ne porte pas encore assez loin, prenons nous-mêmes le glaive, et enfonçons-le plus avant. Plût à Dieu que nous le fassions entrer, qu'il entre si profondément que la blessure aille jusqu'au vif, que le cœur soit serré par la componction, que le sang de la plaie coule par les yeux, je veux dire les larmes, que saint Augustin appelle si élégamment le sang de l'âme[1] ! c'est alors que Jésus-Christ aura prêché ; et c'est ce dernier effet de la sainte prédication qui me reste à examiner en peu de paroles dans ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Quand je considère les raisons pour lesquelles les discours sacrés, qui sont pleins d'avis si pressants, sont néanmoins si peu efficaces, voici celle qui me semble la plus apparente. C'est que les hommes du monde présument trop de leur sens,

[1] Serm. CCCLI, n. 7, tom. V, col. 1356.

pour croire que l'on puisse leur persuader ce qu'ils ne veulent pas faire d'eux-mêmes ; et d'ailleurs n'étant pas touchés par la vérité qui luit clairement dans leur conscience, ils ne croient pas pouvoir être émus des paroles qu'elle inspire aux autres : si bien qu'ils écoutent la prédication, ou comme un entretien indifférent, par coutume et par compagnie ; ou, tout au plus, si le hasard veut qu'ils rencontrent à leur goût, comme un entretien agréable, qui ne fait que chatouiller les oreilles par la douceur d'un plaisir qui passe.

Pour nous désabuser de cette pensée, considérons, chrétiens, que la parole de l'Évangile, qui nous est portée de la part de Dieu, n'est pas un son qui se perde en l'air, mais un instrument de la grâce. On ne peut assez admirer l'usage de la parole dans les affaires humaines ; qu'elle soit, si vous voulez, l'interprète de tous les conseils, la médiatrice de tous les traités, le gage de la bonne foi et le lien de tout le commerce ; elle est et plus nécessaire et plus efficace dans le ministère de la religion ; et en voici la preuve sensible. C'est une vérité fondamentale, que l'on ne peut obtenir la grâce que par les moyens établis de Dieu. Or est-il que le Fils de Dieu, l'unique médiateur de notre salut, a voulu choisir la parole pour être l'instrument de sa grâce et l'organe universel de son Saint-Esprit dans la sanctification des âmes. Car, je vous prie, ouvrez les yeux, contemplez tout ce que l'Église a de plus sacré, regardez les fonts baptismaux, les tribunaux de la pénitence, les très-augustes autels : c'est la parole de Jésus-Christ qui régénère les enfants de Dieu ; c'est elle qui les absout de leurs crimes ; c'est elle qui leur prépare sur ces saints autels une nourriture divine d'immortalité. Si elle opère si puissamment aux fonts du baptême, dans les tribunaux de la pénitence et sur les autels, gardons-nous bien de penser qu'elle soit inutile dans les chaires ; elle y agit d'une autre manière, mais toujours comme l'organe de l'Esprit de Dieu. Et en effet, qui ne le sait pas ? c'est par la prédication de l'Évangile que cet Esprit tout-puissant a donné des disciples, des imitateurs, des sujets et des enfants à Jésus-Christ. S'il a fallu effrayer

les consciences criminelles, la parole a été le tonnerre : s'il a fallu captiver les entendements sous l'obéissance de la foi, la parole a été la chaîne par laquelle on les a entraînés à Jésus-Christ : s'il a fallu percer les cœurs par l'amour divin, la parole a été le trait qui a fait ces blessures salutaires : *Sagittæ tuæ acutæ : populi sub te cadent*[1]. Et il ne faut pas s'étonner si, parmi tant de secours, tant de sacrements, tant de ministères divers de l'Église, le saint concile de Trente a déterminé [2] qu'il n'y a rien de plus nécessaire que la prédication de l'Évangile, puisque c'est elle qui a opéré de si grands miracles. Elle a établi la foi, elle a rangé les peuples à l'obéissance, elle a renversé les idoles, elle a converti le monde.

Mais, messieurs, tous ces effets furent autrefois, et il ne nous en reste plus que le souvenir. Jésus-Christ n'est plus écouté, ou il est écouté si négligemment, qu'on donnerait plus d'attention aux discours les plus inutiles. Sa parole cherche partout des âmes qui la reçoivent; et partout la dureté invincible des cœurs préoccupés lui ferme l'entrée. Ce n'est pas qu'on n'assiste aux discours sacrés. La presse est dans les églises durant cette sainte quarantaine; plusieurs prêtent l'oreille attentivement : mais ce n'est ni l'oreille ni l'esprit que Jésus demande. « Mes frères, dit saint Augustin, la prédica- « tion est un grand mystère : *magnum sacramentum, fra-* « *tres*. Le son de la parole frappe au dehors, le maître est au « dedans : » la véritable prédication se fait dans le cœur : *Sonus verborum aures percutit, magister intus est*[3]. C'est pourquoi ce maître céleste a dit tant de fois en prêchant : « Qui « a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute[4]. » Certainement, chrétiens, il ne parlait pas à des sourds, mais il savait, ce divin docteur, qu'il y en a « qui en voyant ne voient pas, et « qui en écoutant n'écoutent pas[5]. » Il savait qu'il y a en nous un endroit profond où la voix humaine ne pénètre point, où lui seul a droit de se faire entendre : « Qu'elle est « secrète, dit saint Augustin, qu'elle est éloignée des sens

[1] Ps. XLIV. 7. — [2] Sess. V, cap. II. — [3] In Epist. Joan. Tract. III, n. 13, tom. III, part. II, col. 849. — [4] Matth. XIII. 9. — [5] Ibid. 13.

« de la chair, cette retraite où Jésus-Christ fait leçon, cette « école où Dieu est le maître! » *Valde remota est a sensibus carnis hæc schola*[1]. Pour rencontrer cette école et pour écouter cette leçon, il faut se retirer au plus grand secret, et dans le centre du cœur. Pour entendre prêcher Jésus-Christ, il ne faut pas ramasser son attention au lieu où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs; il ne faut pas se recueillir au lieu où se goûtent les belles pensées, mais au lieu où se produisent les bons désirs : ce n'est pas même assez de se retirer au lieu où se forment les jugements; il faut aller à celui où se prennent les résolutions. Enfin, s'il y a quelque endroit encore plus profond et plus retiré, où se tienne le conseil du cœur, où se déterminent tous ses desseins, où l'on donne le branle à ses mouvements; c'est là que, sans s'arrêter à la chaire matérielle, il faut dresser à ce Maître invisible une chaire invisible et intérieure, où il prononce ses oracles avec empire. Là, quiconque écoute obéit; quiconque prête l'oreille a le cœur touché. C'est là que la parole divine doit faire un ravage salutaire, en brisant toutes les idoles, en renversant tous les autels où la créature est adorée, en répandant tout l'encens qu'on leur présente, en chassant toutes les victimes qu'on leur immole; et sur ce débris ériger le trône de Jésus-Christ victorieux : autrement, on n'écoute pas Jésus-Christ qui prêche.

S'il est ainsi, chrétiens, hélas! que Jésus-Christ a peu d'auditeurs, et que dans la foule des assistants il se trouve peu de disciples! Où sont-elles ces âmes soumises que l'Évangile attendrit, que la parole de vérité touche jusqu'au cœur? En effet, ou nous écoutons froidement, ou il s'élève seulement en nous des affections languissantes, faibles imitations des sentiments véritables; désirs toujours stériles et infructueux, qui demeurent toujours désirs, et qui ne se tournent jamais en résolutions; flamme errante et volage, qui ne prend pas à sa matière, mais qui court légèrement par-dessus, et que le

[1] De Præd. SS. cap. VIII, n. 13, tom. X, col. 799.

moindre souffle éteint tellement, que tout s'en perd en un instant, jusqu'au souvenir : *Filii Ephrem, intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli* [1] : « Les enfants « d'Éphrem, dit David, préparaient leurs flèches et bandaient « leur arc; mais ils ont lâché pied au jour de la guerre. » En écoutant la prédication, ils concevaient en eux-mêmes de grands desseins, ils semblaient aiguiser leurs armes contre leurs vices : au jour de la tentation, ils les ont rendues honteusement. Ils promettaient beaucoup dans l'exercice; ils ont plié d'abord dans le combat : ils semblaient animés quand on sonnait de la trompette ; ils ont tourné le dos tout à coup quand il a fallu venir aux mains : *Filii Ephrem, intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli.*

Dirai-je ici ce que je pense? De telles émotions, faibles, imparfaites, et qui se dissipent en un moment, sont dignes d'être formées devant un théâtre, où l'on ne joue que des choses feintes, et non devant les chaires évangéliques, où la sainte vérité de Dieu paraît dans sa pureté. Car à qui est-ce qu'il appartient de toucher les cœurs, sinon à la vérité? C'est elle qui apparaîtra à tous les cœurs rebelles au dernier jour; et alors on connaîtra combien la vérité est touchante. « En la « voyant, dit le Sage, ils seront troublés d'une crainte horrible : » *Videntes turbabuntur timore horribili* [2] : ils seront agités et angoissés; eux-mêmes se voudront cacher dans l'abîme. Pourquoi cette agitation, messieurs? c'est que la vérité leur parle. Pourquoi cette angoisse? c'est que la vérité les presse. Pourquoi cette fuite précipitée ? c'est que la vérité les poursuit. Ah ! te trouverons-nous toujours partout, ô vérité persécutante? oui, jusqu'au fond de l'abîme ils la trouveront : spectacle horrible à leurs yeux, poids insupportable sur leurs consciences, flamme toujours dévorante dans leurs entrailles. Qui nous donnera, chrétiens, que nous soyons touchés de la vérité, de peur d'en être touchés de cette manière furieuse et désespérée ?

[1] Ps. LXXVII. 12. — [2] Sap. V. 2.

O Dieu, donnez efficace à votre parole. O Dieu, vous voyez en quel lieu je prêche, et vous savez, ô Dieu, ce qu'il y faut dire. Donnez-moi des paroles sages ; donnez-moi des paroles efficaces, puissantes ; donnez-moi la prudence ; donnez-moi la force ; donnez-moi la circonspection ; donnez-moi la simplicité. Vous savez, ô Dieu vivant, que le zèle ardent qui m'anime pour le service de mon roi me fait tenir à bonheur d'annoncer votre Évangile à ce grand monarque, grand véritablement, et digne par la grandeur de son âme de n'entendre que de grandes choses, qu'on ne lui inspire que de grands desseins pour son salut ; digne, par l'amour qu'il a pour la vérité, de n'être jamais déçu. Sire, c'est Dieu qui doit parler dans cette chaire : qu'il fasse donc par son Saint-Esprit (car c'est lui seul qui peut faire un si grand ouvrage) que l'homme n'y paraisse pas ; afin que Dieu y parlant tout seul, par la pureté de son Évangile, il fasse dieux tous ceux qui l'écoutent, et particulièrement Votre Majesté, qui, ayant déjà l'honneur de le représenter sur la terre, doit aspirer à celui d'être semblable à lui dans l'éternité, en le voyant face à face, tel qu'il est, et selon l'immensité de sa gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON

SUR LA PÉNITENCE.

Trois motifs pressants qui doivent exciter les hommes à la pénitence. Vaines idoles que le pécheur se fait de la miséricorde et de la justice : assurance de la rémission pour ceux qui retournent à Dieu. Difficulté de la conversion : puissance de Dieu pour l'opérer. Caractères de la vraie pénitence, et ses effets. Prix du temps que Dieu nous accorde : pourquoi les hommes le perdent si aisément : illusions qu'il leur fait. Nécessité d'une pénitence qui ne connaisse point de délais.

Adjuvantes autem exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

Nous vous exhortons, en vous aidant, que vous ne receviez point en vain la grâce de Dieu. II. Cor. VI, 1.

C'est avec raison, chrétiens, que nous reprochons aux pécheurs que leur infidélité est inexcusable : car il n'y a grâce, il n'y a remède, il n'y a sorte de secours qu'ils puissent demander à Dieu pour se retirer de l'abîme, qui ne leur soit tous les jours offert par cette miséricorde infinie qui ne veut pas leur mort, mais leur conversion. Pour nous en convaincre, mes frères, examinons, je vous prie, attentivement ce que peut désirer un homme que le remords de sa conscience presse de retourner à la droite voie. La première pensée qui lui vient est celle de ses péchés, dont l'horreur et la multitude le font douter du pardon. Sur cela nous lui annonçons de la part de Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ, qui est notre propitiateur par son sang; nous, dis-je, dans lesquels il a plu à Dieu de mettre le ministère de paix et de réconciliation, nous lui annonçons l'indulgence et la rémission de ses crimes. Il commence à respirer dans cette espérance; mais une seconde difficulté le vient rejeter dans de nouveaux troubles : c'est l'o-

bligation de changer sa vie ou ses inclinations corrompues; et ses habitudes invétérées lui font sentir des empêchements qu'il ne croit pas pouvoir jamais surmonter. Pour le rassurer de cette crainte, nous lui découvrons dans les mains de Dieu, et dans les secrets de sa puissance, des remèdes, premièrement très-efficaces, puisqu'ils guérissent infailliblement tous ceux qui s'en servent, et secondement très-présents, puisqu'on les donne toujours à qui les demande. Ainsi les plus grands pécheurs ne pouvant douter, ni du pardon s'ils se convertissent, ni de leur conversion s'ils l'entreprennent, ils n'ont plus rien à désirer que du temps pour accomplir cet ouvrage : et sur ce sujet, chrétiens, ce n'est pas à nous à leur répondre; mais Dieu se déclare assez par les effets mêmes : car il prolonge leur vie, il dissimule leur ingratitude; et, reculant tous les jours le temps destiné à la colère, il fait connaître assez clairement qu'il veut donner du loisir à la pénitence.

Par où il nous montre, mes frères, qu'il ne refuse rien aux pécheurs de ce qui leur est nécessaire. Ils ont besoin de trois choses : de la miséricorde divine, de la puissance divine, de la patience divine : de la miséricorde pour leur pardonner, de la puissance pour le secourir, de la patience pour les attendre; et Dieu accorde tout libéralement. La miséricorde promet le pardon, la puissance offre le secours, la patience donne le délai. Que reste-t-il maintenant, sinon que nous disions aux pécheurs avec l'Apôtre : *Adjuvantes autem exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis?* « Nous vous exhortons, mes frères, que vous ne receviez pas en vain la grâce de Dieu : » « ne rejetez pas la grâce de la rémission, qui promet d'abolir vos crimes; ne recevez pas en vain la grâce de la conversion du cœur, qui s'offre pour corriger vos mœurs dépravées; enfin ne recevez pas en vain cette troisième grâce si considérable, qui vous est donnée pour faire profiter les deux autres, je veux dire le temps, ce temps précieux dont il ne s'écoule pas un seul moment qui ne puisse vous valoir une éternité. Voilà, mes frères, trois motifs pressants pour exciter les hommes à la pénitence, et c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Il est assez naturel à l'homme de se laisser emporter facilement aux extrémités opposées. Le malade, pressé de la fièvre, désespère de sa guérison ; le même étant rétabli s'imagine qu'il est immortel. Dans les horreurs de l'orage, le nautonier effrayé dit un adieu éternel aux flots ; mais aussitôt que la mer est un peu apaisée, il se rembarque sans crainte, comme s'il avait dans ses mains les vents et les tempêtes. Cet homme qui s'est pensé perdre dans une intrigue dangereuse, renonçait de tout son cœur à la cour ; et à peine s'est-il démêlé, qu'il se rengage de nouveau, comme s'il avait essuyé toute la colère de la fortune. Cette conduite inégale et désordonnée éclate principalement dans les pécheurs, mais d'une manière opposée. Car cette folle et téméraire confiance par laquelle ils se nourrissent dans leurs péchés, les conduit à la fin au désespoir : ils passent du désespoir à l'espérance : dans la chaleur de leurs crimes, ils ne peuvent croire que Dieu les punisse, et puis, accablés de leur pesanteur, ils ne peuvent plus croire que Dieu leur pardonne : « et ils vont de péchés en péchés « comme à une ruine certaine, désespérés par leur espérance : » *Feruntur magno impetu, nullo revocante, spe desperati* [1].

En effet, considérez cet homme emporté dans l'ardeur de sa passion, il ne trouve aucune apparence qu'un Dieu si grand et si bon veuille tyranniser sa créature, ni exercer sa puissance pour briser un vaisseau de terre : longtemps il s'est flatté de cette pensée, qu'il n'était pas digne de Dieu de se tenir offensé de ce que faisait un néant, ni de s'élever contre un néant. Après, une seconde réflexion lui fait voir combien cette entreprise est furieuse, qu'un néant s'élève contre Dieu. Là il se dit à lui-même ce que criait le prophète à ce capitaine des Assyriens : Contre qui as-tu blasphémé? contre qui as-tu élevé « ta voix et tourné tes regards superbes ? » *Quem blasphemasti? contra quem exaltasti vocem tuam, et elevasti in excelsum oculos tuos ?* « C'est contre le Saint d'Israël, » c'est

[1] S. Aug. Serm. XX, n. 4, tom. V, col. 108.

contre un Dieu tout-puissant : *Contra Sanctum Israël*[1]. Son audace insensée le confond ; et lui, qui ne voyait rien qui pût épuiser la miséricorde, ne voit plus rien maintenant qui puisse apaiser la justice. Mais voici la cause apparente de cet égarement prodigieux : c'est en effet, chrétiens, que l'une et l'autre de ces qualités est d'une grandeur infinie, je veux dire la miséricorde et la justice : de sorte que celle que l'on envisage occupe tellement la pensée, qu'elle n'y laisse presque plus de place pour l'autre ; d'autant plus que, paraissant opposées, on ne comprend pas aisément qu'elles puissent subsister ensemble dans ce suprême degré de perfection : ce qui fait que la grande idée de la miséricorde fait que le pécheur oublie la justice, et que la justice réciproquement détruit en son esprit la miséricorde ; de sorte que l'abattement de son désespoir égale les emportements et la folle présomption de son espérance.

Il nous faut détruire, messieurs, ces vaines idoles de la miséricorde et de la justice, que le pécheur aveuglé adore en la place de la véritable justice et de la véritable miséricorde. Vous vous trompez, ô pécheurs, lorsque vous vous persuadez follement que ces deux qualités sont incompatibles, puisqu'au contraire elles sont amies. Car, mes frères, la bonté de Dieu n'est pas une bonté insensible, ni une bonté déraisonnable ; le Dieu que nous adorons n'est pas le Dieu des marcionites, un Dieu qui ne punit pas, souffrant jusqu'au mépris et indulgent jusqu'à la faiblesse : ce n'est pas un Dieu, dit Tertullien, « sous lequel les péchés soient à leur aise, et dont « l'on se puisse moquer impunément : » *Sub quo delicta gauderent, cui diabolus illuderet.* Voulez-vous savoir comment il est bon ; voici une belle réponse de Tertullien : « Il est bon, « non pas en souffrant le mal, mais en se déclarant son en- « nemi : » *Qui non alias plene bonus sit, nisi mali œmulus.* Sa justice fait partie de sa bonté : pour être bon comme il faut, « il exerce l'amour qu'il a pour le bien par la haine qu'il « a pour le mal : » *Uti boni amorem odio mali exerceat*[2].

[1] IV. Reg. XIX. 22. — [2] Adv. Marcion. lib. II. n. 26.

Ne vous persuadez donc pas que la justice soit opposée à la bonté, dont elle prend au contraire la protection, et l'empêche d'être exposée au mépris.

Mais sachez que la bonté n'est pas non plus opposée à la justice; car si elle lui ôte ses victimes, elle les lui rend d'une autre sorte : au lieu de les abattre par la vengeance, elle les abat par l'humilité; au lieu de les briser par le châtiment, elle les brise par les douleurs de la pénitence : et s'il faut du sang à la justice pour la satisfaire, la bonté lui présente celui d'un Dieu. Ainsi, bien loin d'être incompatibles, elles se donnent la main mutuellement. Il ne faut donc ni présumer ni désespérer. Ne présumez pas, ô pécheurs, parce qu'il est très-vrai que Dieu se venge; mais ne vous abandonnez pas au désespoir, parce que, s'il m'est permis de le dire, il est encore plus vrai que Dieu pardonne.

Cette vérité étant supposée, il est temps maintenant, messieurs, que je tâche de vous faire entendre par les Écritures cette grace singulière de la rémission des péchés. Comme c'est le fruit principal du sang du Nouveau Testament, et l'article fondamental de la prédication évangélique, le Saint-Esprit, mes frères, a pris un soin particulier de nous en donner une vive idée, et de nous l'exprimer en plusieurs façons, afin qu'il entre en nos cœurs plus profondément. Il dit que Dieu oublie les péchés, qu'il ne les impute pas, qu'il les couvre; il dit aussi qu'il les lave, qu'il les éloigne de nous, et qu'il les efface. Pour entendre le secret de ces expressions, et des autres que nous voyons dans les saintes lettres, il faut remarquer attentivement l'effet du péché dans le cœur de l'homme, et l'effet du péché dans le cœur de Dieu.

Le péché dans le cœur de l'homme est une humeur pestilente qui le dévore, et une tache infâme qui le défigure. Il faut purger cette humeur maligne, et l'arracher de nos entrailles : « Autant que le levant est loin du couchant, autant « éloigne-t-il de nous nos iniquités : » *Quantum distat ortus ab occidente, longe fecit a nobis iniquitates nostras* [1] : et

[1] Ps. CII. 12.

pour cette tache honteuse, il faut passer l'éponge dessus, et « qu'il n'en reste plus aucune marque. Israël, c'est moi qui t'ai « fait, ne t'oublie pas de ton Créateur ; c'est moi qui ai effacé « tes iniquités comme un nuage qui s'évanouit, et comme une « légère vapeur » qui, étant dissipée par un tourbillon, ne laisse pas dans l'air le moindre vestige : *Delevi ut nubem iniquitates tuas, et quasi nebulam peccata tua* [1].

Mais, mes sœurs, à l'égard de Dieu, le péché a des effets bien plus redoutables : il fait un cri terrible à ces oreilles toujours attentives, il est un spectacle d'horreur à ces yeux toujours ouverts. Ce spectacle cause l'aversion, et ce cri demande la vengeance. Pour rassurer les pécheurs, Dieu leur déclare, par son Écriture, qu'il couvre leurs crimes pour ne les plus voir ; qu'il les met derrière son dos, de peur que, paraissant à ses yeux, ils ne fassent soulever son cœur ; enfin qu'il les oublie, qu'il n'y pense plus. Et quant à ce cri funeste, il en étouffe le son par une autre voix ; pendant que nos péchés nous accusent, il produit « un avocat pour nous défendre, « Jésus-Christ, le Juste, qui est la propitiation pour nos crimes [2] ; » il déclare qu'il ne veut plus qu'on nous les impute, ni que nous en soyons jamais recherchés. « Le ciel et la terre « s'en réjouissent, les montagnes tressaillent de joie, parce que « le Seigneur a fait miséricorde : » *Laudate, cœli ; jubilate, extrema terræ ; resonate, montes, laudationem, quoniam misericordiam fecit Dominus* [3].

Vous voyez donc, mes frères, la rémission des péchés expliquée et autorisée en toutes les formes qu'une grâce peut être énoncée. *Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis* [4] : « Nous vous exhortons que vous ne receviez pas « en vain cette grâce. » Mais quel en doit être l'effet ? il faut que le Saint-Esprit nous l'apprenne. Dieu envoie ses prédicateurs : « Allez, dit-il à son prophète, et criez vers l'aqui- « lon : Revenez, rebelle Israël, dit le Seigneur, et je ne dé- « tournerai point mon visage de vous, parce que je suis saint,

[1] Is XLIV. 22. — [2] I. Joan. II. 1, 2. — [3] Is. XLIV. 23. — [4] II. Cor. VI. 1.

« dit le Seigneur, et que ma colère ne durera pas éternelle-
« ment. Après cela, on a entendu des voix confuses dans les
« chemins, des pleurs et des hurlements des enfants d'Israël,
« parce qu'ils ont rendu leurs voies criminelles, et qu'ils ont
« oublié leur Seigneur et leur Dieu [1]. Écartez loin de vous
« toutes les prévarications dont vous vous êtes rendu coupa-
« ble, dit Dieu dans un autre prophète, et faites-vous un
« cœur nouveau. Pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël?
« Je ne veux point la mort de celui qui meurt, dit le Seigneur
« Dieu; retournez à moi et vivez : » *Projicite a vobis omnes prævaricationes vestras, facite vobis cor novum et spiritum novum. Et quare moriemini, domus Israël? Quia nolo mortem morientis, dicit Dominus Deus; revertimini et vivite* [2]. Pourquoi voulez-vous périr? pourquoi vous obstinez-vous à votre ruine? Dieu veut vous pardonner, vous seul ne vous pardonnez pas. *Deus meus, misericordia mea* [3] : « O Dieu! qui êtes pour moi un Dieu de miséricorde! » O « nom, dit saint Augustin, sous lequel personne ne doit dé-
« sespérer! » *O nomen sub quo nemini desperandum est* [4]! O prodigue! retournez donc à votre père; débauchée, retournez à votre mari; mais retournez en confessant votre crime; dites : J'ai péché, *Peccavi* [5]; et reconnaissez votre iniquité : *Verumtamen scito iniquitatem tuam* [6]? Ne songez pas à vous excuser; n'accusez pas les étoiles, le tempérament; ne dites pas : C'est la fortune; la rencontre m'a emporté; n'accusez pas même le diable : *Neminem quæras accusare, ne accusatorem invenias a quo non possis te defendere. Ipse diabolus gaudet cum accusatur, vult omnino ut accuses illum, vult ut a te ferat criminationem, cum tu perdas confessionem* [7] : « Ne cherchez à accuser personne, de peur que vous ne
« trouviez un accusateur dont vous ne puissiez vous défendre.
« Le diable se réjouit lorsqu'il est accusé; il veut très-fort
« que vous l'accusiez, il désire que vous rejetiez sur lui tous

[1] Jerem. III. 12. 21. — [2] Ezech. XVIII. 31, 32. — [3] Ps. LVIII. 11. — [4] In Ps. LVIII, n. 11, tom. IV, col. 575. — [5] II. Reg. XII. 13. — [6] Jerem. III. 13. — [7] S. Aug. Serm. XX, n. 2, tom. V, col. 108.

« vos torts, afin que vous perdiez tout le fruit d'une humble « confession. » Ne cherchez donc pas des excuses.

Autre chose d'agir avec un père, autre chose de répondre devant un juge : ici l'on se défend, et là on confesse : un juge veut le châtiment, et un père la conversion. Mais ce changement est-il bien possible? cet Éthiopien pourra-t-il bien dépouiller sa peau? ce pécheur endurci pourra-t-il bien se priver de ses dangereuses pratiques? C'est ce que nous aurons à examiner dans la deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Quand on parle devant un juge, on dit : Je ne l'ai pas fait, ou bien : J'ai été surpris, on m'a engagé contre mon dessein, j'ai été plus loin que je ne pensais. Mes frères, ne nous défendons pas de la sorte; ne cherchons pas de vaines excuses pour couvrir notre ingratitude, qui n'est toujours que trop criminelle. Devant un juge, on cherche des fuites; songez que vous parlez à un père, où la principale défense c'est d'avouer simplement sa faute. J'ai failli, j'ai mal fait, je m'en repens, j'ai recours à votre bonté, je demande pardon de ma faute. Si personne ne l'a encore obtenu de vous, je suis téméraire d'oser le prétendre : si votre bonté au contraire a déjà fait tant de grâces, vous-même accordez-moi le pardon, qui m'avez commandé l'espérance.

Le prophète représente la Synagogue comme une désespérée qui s'est abandonnée à des étrangers, et qui, craignant le courroux de son mari, ne veut plus retourner à sa compagnie : *Desperavi, nequaquam faciam; adamavi quippe alienos, et post eos ambulabo* [1] : « Il n'y a plus de retour, je ne le fe- « rai pas. »

Nous n'avons rien fait, chrétiens, de persuader aux pécheurs que, s'ils retournent à Dieu, ils peuvent facilement obtenir leur grâce : car cette œuvre de la rémission dépendant purement de lui, il est aisé d'en attendre une bonne issue. Mais l'ouvrage de leur conversion, le changement de leur cœur

[1] Jerem. II. 25.

où nous leur demandons leur propre travail, c'est celui-là qui les désespère : car encore que tout nous tombe des mains, que notre extrême faiblesse ne puisse plus disposer d'aucunes choses, il n'y a rien toutefois dont nous puissions moins disposer que de nous-mêmes. Étrange maladie de notre nature ! il n'y a rien qui soit moins en notre pouvoir que l'usage de notre volonté : en un mot, rien que nous puissions moins faire que ce que nous faisons quand nous le voulons : de sorte qu'il est plus aisé à l'homme d'obtenir de Dieu ce qu'il voudra, qu'il ne lui est aisé de le vouloir. Prouvons manifestement cette vérité.

Deux obstacles presque invincibles nous empêchent d'être les maîtres de nos volontés, l'inclination et l'habitude : l'inclination rend le vice aimable, l'habitude le rend nécessaire. Nous n'avons pas en notre pouvoir ni le commencement de l'inclination, ni la fin de l'habitude. L'inclination nous enchaîne, et nous jette dans une prison ; l'habitude nous y enferme, et mure la porte sur nous pour ne nous laisser plus aucune sortie : *Inclusum se sentit difficultate vitiorum ; et quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis, qua evadat non invenit* [1]. De sorte que le misérable pécheur, qui ne fait que de vains efforts, et retombe toujours dans l'abîme, désespérant d'en sortir, s'abandonne enfin à ses passions, et ne prend plus aucun soin de les retenir : *Desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis, in avaritiam* [2].

Ce que peut désirer un homme que son naturel tyrannise, c'est qu'on le change, qu'on le renouvelle, qu'on fasse de lui un autre homme. C'est ce que nous dit tous les jours cet ami colère, lorsque nous le reprenons de ses promptitudes, de ses emportements, de ses violences. Il répond qu'il n'est pas possible de se délivrer de la tyrannie de l'humeur qui le domine ; qu'il y résiste quelquefois, mais qu'à la longue ce penchant l'entraîne : que si l'on exige de lui d'autres mouvements, il

[1] S. August. in Ps. CVI, n. 5. tom. IV, col. 1206. — [2] Ephes. IV. 19.

faut donc nécessairement le faire un autre homme. Or ce que demande, mes frères, la nature faible et impuissante, c'est ce que la grâce lui offre pour se réformer : car la conversion du pécheur est une nouvelle naissance. On renouvelle l'homme jusqu'à son principe, c'est-à-dire jusqu'à son cœur ; on brise le cœur ancien, et on lui donne un cœur nouveau : *Qui finxit singillatim corda eorum* [1] : « C'est lui qui a formé « le cœur de chacun d'eux. » « Pour créer un cœur pur, il « faut, dit saint Augustin, briser le cœur impur : » *Ut creetur cor mundum, conteratur immundum* [2]. La source étant détournée, il faut bien que le ruisseau prenne un autre cours.

Que si la grâce peut vaincre l'inclination, elle surmontera aussi l'habitude : car l'habitude, qu'est-ce autre chose qu'une inclination fortifiée? Mais nulle force ne peut égaler celle de l'esprit qui nous pousse. S'il faut fondre de la glace, Dieu fera souffler son esprit, et d'un cœur le plus endurci sortiront les larmes de la pénitence: *Flabit spiritus ejus, et fluent aquæ* [3]. Que s'il faut faire un plus grand effort, il enverra son « es- « prit de tourbillon, qui pousse violemment les murailles : » *Quasi turbo impellens parietem* [4] ; « son esprit qui renverse « les montagnes, et déracine les cèdres du Liban : *Spiritus Domini subvertens montes* [5]. Quand vous courriez à la mort avec une précipitation plus impétueuse que le Jourdain ne fait à la mer, il saura bien arrêter ce cours. Fussiez-vous demi-pourri dans le tombeau, il vous ressuscitera comme le Lazare. Seulement écoutez l'Apôtre, et ne recevez pas en vain la grâce de Dieu : *Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.*

Mais il faut avouer, mes frères, qu'on voit peu d'effets de cette grâce; on remarque peu dans le monde ces grands changements de mœurs qui puissent passer pour de nouvelles naissances : et la cause d'un si grand mal, c'est que

[1] Ps. XXXII. 15. — [2] Serm. XIX, n. 3, tom. V, col. 103. — [3] Ps. CXLVII. 7. — [4] Is. XXV. 4. — [5] III. Reg. XIX. 11.

nous recevons trop mollement la grâce de la pénitence; nous en énervons toute la vigueur par notre délicatesse. Il y a une pénitence lâche et paresseuse, qui n'entreprend rien avec effort : il ne faut pas attendre, mes frères, qu'elle fasse jamais de grands changements, ni qu'elle gagne rien sur les habitudes. Telle est la condition de notre nature, qu'il faut nécessairement que le bien nous coûte. Nous ne pouvons manger notre pain que dans la sueur de notre visage[1] : la pénitence, pour être efficace, doit nécessairement être violente. Et d'où lui vient cette violence? Chrétiens, en voici la cause : c'est la colère et l'indignation qui fait naître les mouvements violents : or, j'apprends de saint Augustin que « la « pénitence n'est autre chose qu'une sainte indignation contre « soi-même : » *Quid est enim pœnitentia, nisi sua in seipsum iracundia*[2]?

Écoutez parler ce saint pénitent : *Afflictus sum et humiliatus sum nimis; rugiebam a gemitu cordis mei*[3] : « Je me « suis affligé avec excès. » Ce n'était pas un gémissement comme celui d'une colombe, mais un rugissement semblable à celui d'un lion : c'était la plainte d'un homme irrité contre ses propres vices, qui ne peut souffrir sa langueur, sa lâcheté, sa faiblesse. Cette colère l'emporte jusqu'à une espèce de fureur : *Turbatus est a furore oculus meus*[4] : « La fureur a rempli « mon œil de trouble. » Car, ne pouvant souffrir ses rechutes, il prend des résolutions extrêmes contre sa lenteur et sa lâcheté : il ne songe plus qu'à se séquestrer des compagnies qui le perdent; il cherche l'ombre et la solitude. Dirai-je le mot du prophète? Il est comme ces oiseaux qui fuient la lumière et le jour, « comme un hibou dans sa maison : » *Factus sum sicut nycticorax in domicilio*[5]. Dans cette solitude, dans cette retraite, il s'indigne contre soi-même, il frémit contre soi-même, il fait de grands et puissants efforts pour prendre des habitudes contraires aux siennes, « afin, dit saint Augustin,

[1] Genes. III. 19. — [2] Serm. XIX, n. 2, tom. V, col. 102. — [3] Ps. XXXVII. 8. — [4] Ps. VI. 7. — [5] Ps. CI. 7.

« que la coutume de pécher cède à la violence de la pénitence, » *ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo peccandi* [1].

C'est ainsi que l'on surmonte, mes frères, et ses inclinations et ses habitudes. Et si vous me demandez pourquoi il faut tant de violence, il est bien aisé de répondre : C'est que la conversion du pécheur est une nouvelle naissance; et c'est la malédiction de notre nature, qu'on ne peut enfanter qu'avec douleur : *In dolore paries filios tuos* [2]. C'est pourquoi la pénitence est laborieuse; elle a ses gémissements, elle a son travail, parce que c'est un enfantement : *Ibi dolores ut parturientis,* dit saint Augustin [3], *dolores pœnitentis.* Il faut enfanter un nouvel homme, et il faut pour cela que l'ancien pâtisse. Mais parmi ces douleurs, parmi ces détresses, ayez toujours présente en l'esprit cette parole de l'Évangile : « La « femme en enfantant a de la tristesse; mais après qu'elle a « enfanté, elle ne se souvient plus de ses maux, tant son cœur « est saisi de joie, parce qu'elle a mis un enfant au monde [4]. » Parmi ces travaux de la pénitence, songez mes frères, que vous enfantez; et ce que vous enfantez, c'est vous-mêmes. Si c'est une consolation si sensible d'avoir fait voir la lumière et donné la vie à un autre, qu'elle efface en un moment tous les maux passés, quel ravissement doit-on ressentir de s'être éclairé soi-même, et de s'être engendré soi-même pour une vie immortelle! Enfantez donc, ô pécheurs, et ne craignez pas les douleurs d'un enfantement si salutaire : perpétuez, non votre race, mais votre être propre; conservez, non pas votre nom, mais le fond même de votre substance.

Vierges de Jésus-Christ, voilà l'enfantement que Dieu vous ordonne; enfantez l'esprit de salut; renouvelez-vous en notre Seigneur parmi les angoisses de la pénitence; continuez à faire voir aux pécheurs qu'on peut surmonter la nature dans ses inclinations les plus fortes : et afin de les convaincre par votre exemple, déclarez au vice une sainte guerre, et particulièrement à celui qui est le plus caché, le plus délicat, et

[1] In Joan. Tract. XLIX, n. 19, tom. III, part. II, col. 627. — [2] Gen. III. 16. — [3] In Ps. XLVII, n. 5, tom. IV, col. 418. — [4] Joan. XVI. 21.

qui s'élève sur la ruine de tous les autres. Et pour nous, chrétiens, mettons une fois la main sur nos blessures invétérées. Quoi ! pauvre blessé, vous tremblez, vous ne pouvez toucher à la plaie, ni vous faire cette violence ? Eh ! ne vaut-il pas bien mieux, chrétiens, souffrir ici-bas quelque violence ? *Ambulate, dum lucem habetis* [1] : « Marchez tandis que vous « voyez encore la lumière, » et n'abusez pas du temps que Dieu vous accorde. C'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Dieu, qui ne veut pas la mort des pécheurs, mais plutôt qu'ils se convertissent, ne se contente pas de les exciter par la bouche des prédicateurs; mais il anime, pour ainsi dire, toute la nature pour les inviter à la pénitence : car cette suite continuée de jours et d'années, qu'ils voient si souvent revenir, est comme une voix publique de tout l'univers qui rend témoignage à sa patience, et avertit les pécheurs de ne pas abuser du temps qu'il leur donne. « Ignorez-vous, dit l'apô- « tre [2], que la miséricorde divine vous invite à vous conver- « tir ? méprisez-vous les richesses de sa patience et de sa bonté, » qui vous donne le temps de vous repentir ? C'est principalement cette grâce que l'Apôtre vous avertit de ne laisser pas écouler sans fruit; car il ajoute aussitôt après : « Je vous ai « écouté au temps destiné, » *tempore accepto* [3].

Pour bien comprendre, messieurs, le prix et le mérite d'une telle grâce, remarquons avant toutes choses que l'on peut regarder le temps en tant qu'il se mesure en lui-même par heures, par jours, par années, ou en tant qu'il aboutit à l'éternité. Dans cette première considération, je sais que le temps n'est rien, parce qu'il n'a ni forme ni consistance; que tout son être est de s'écouler, c'est-à-dire que tout son être n'est que de périr, et partant que tout son être n'est rien. Ma vie est mesurée par le temps, c'est pourquoi ma substance [n'est rien,] attachée au temps qui n'est rien lui-même : *Ecce men-*

[1] Joan. XII. 35. — [2] Rom. II. 4. — [3] II. Cor. VI. 2.

surabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te [1].

Chose étrange, âmes saintes! le temps n'est rien, et cependant on perd tout quand on perd le temps. Qui nous développera cette énigme? C'est parce que ce temps, qui n'est rien, a été établi de Dieu pour servir de passage à l'éternité. C'est pourquoi Tertullien a dit : « Le temps est comme un « grand voile et un grand rideau qui est étendu devant l'éter- « nité, et qui nous la couvre : » *Mundi... species... temporalis, illi dispositioni æternitatis aulæi vice oppansa est* [2]. Pour aller à cette éternité, il faut passer par ce voile. C'est le bon usage du temps qui nous donne droit à ce qui est au-dessus du temps; et je ne m'étonne pas, âmes saintes, si vos règles ont tant de soin de vous faire ménager le temps avec une économie scrupuleuse : c'est à cause que tous ces moments, qui étant pris en eux-mêmes sont moins qu'une vapeur et qu'une ombre; en tant qu'ils aboutissent à l'éternité, deviennent, dit saint Paul [3], d'un poids infini; et qu'il n'est rien par conséquent de plus criminel que de recevoir en vain une telle grâce.

Je ne m'arrêterai pas ici, chrétiens, à vous représenter par un long discours combien cette grâce est peu estimée, ni combien facilement on la laisse perdre. Les hommes se font justice sur ce sujet-là; et quand ils nous disent si ouvertement qu'ils ne songent qu'à passer le temps, ils nous découvrent assez avec quelle facilité ils le perdent. Mais d'où vient que l'humanité, qui est naturellement si avare, et qui retient son bien si avidement, laisse écouler de ses mains, sans peine, l'un de ses trésors les plus précieux? C'est ce qui mérite d'être examiné; et j'en découvre deux causes, dont l'une vient de nous, et l'autre du temps.

Pour ce qui nous regarde, mes sœurs, il est bien aisé de comprendre pourquoi le temps nous échappe si facilement : c'est que nous n'en voulons pas observer la fuite. Car, soit qu'en remarquant sa durée nous sentions approcher la fin de

[1] Ps. XXXVIII. 6. — [2] Apolog., pag. 43. — [3] II. Cor. IV. 17.

notre être, et que nous voulions éloigner cette triste image; soit que par une certaine fainéantise nous ne sachions pas employer le temps, toujours est-il véritable que nous ne craignons rien tant que de nous apercevoir de son passage. Combien nous sont à charge ces tristes journées, dont nous comptons toutes les heures et tous les moments! ne sont-ce pas des journées dures et pesantes, dont la longueur nous accable? Ainsi le temps nous est un fardeau, que nous ne pouvons supporter quand nous le sentons sur nos épaules. C'est pourquoi nous n'oublions aucun artifice pour nous empêcher de le remarquer : et, parmi les soins que nous prenons de nous tromper nous-mêmes sur ce sujet-là, je ne m'étonne pas, chrétiens, si nous ne voyons pas la perte du temps, puisque nous n'en trouvons point de plus agréable que celui qui coule si doucement qu'il ne nous laisse presque pas sentir sa durée.

Mais si nous cherchons à nous tromper, le temps aide aussi à la tromperie; et voici en quoi consiste cette illusion. Le temps, dit saint Augustin [1], est une imitation de l'éternité. Faible imitation, je l'avoue, néanmoins; tout volage qu'il est, il tâche d'en imiter la consistance. L'éternité est toujours la même. Ce que le temps en peut égaler par la permanence, il tâche de l'imiter par la succession : c'est ce qui lui donne moyen de nous jouer. Il ôte un jour, il en rend un autre : il ne peut retenir cette année qui passe, il en fait couler en sa place une autre semblable qui nous empêche de la regretter. Il impose de cette sorte à notre faible imagination, qu'il est aisé de tromper par la ressemblance, qui ne sait pas distinguer ce qui est semblable : et c'est en ceci, si je ne me trompe, que consiste cette malice du temps, dont l'Apôtre nous avertit par ces mots : *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt* [2] : « Rachetez le temps, parce que les jours sont « mauvais, » c'est-à-dire malins et malicieux. Il ne paraît pas qu'une année s'écoule, parce qu'elle semble ressusciter dans la suivante. Ainsi l'on ne remarque pas que le temps se passe,

[1] De musica, lib. VI, n. 29, tom. I, col. 527. — [2] Ephes. V. 16.

parce que, quoiqu'il varie éternellement, il montre presque toujours le même visage. Voilà le grand malheur, voilà le grand obstacle à la pénitence.

Toutefois une longue suite découvre son imposture. La faiblesse, les cheveux gris, l'altération visible du tempérament, nous contraignent de remarquer quelle grande partie de notre être est abîmée et anéantie. Mais prenez garde, mes frères, à la malice du temps; voyez comme ce subtil imposteur tâche de sauver ici les apparences, comme il affecte toujours l'imitation de l'éternité. C'est le propre de l'éternité de conserver les choses dans le même état; le temps, pour en approcher en quelque sorte, ne nous dépouille que peu à peu : il nous dérobe si subtilement, que nous ne sentons pas son larcin; il nous mène si finement aux extrémités opposées, que nous y arrivons sans y penser. Ézéchias ne sent point écouler son âge; et, dans la quarantième annee de sa vie, il croit qu'il ne fait que de naître : *Dum adhuc ordirer succidit me*[1] : « Il a cou-« pé ma trame dès le commencement de mes jours. » Ainsi la malignité trompeuse du temps fait insensiblement écouler la vie, et on ne songe point à sa conversion. Nous tombons tout à coup, et sans y penser, entre les bras de la mort : nous ne sentons notre fin que quand nous y sommes. Et voici encore ce qui nous abuse : c'est que, si loin que nous puissions porter notre vue, nous voyons toujours du temps devant nous. Il est vrai, il est devant nous, mais peut-être que nous ne pourrons pas y atteindre.

Parmi ces illusions nous sommes tellement trompés, que nous ne [nous] connaissons pas nous-mêmes; nous ne savons que juger de notre vie : tantôt elle est longue, tantôt elle est courte, selon le gré de nos passions toujours trop courte; pour nos plaisirs, toujours trop longue pour la pénitence : car dans nos ardeurs insensées nous pensons volontiers que la vie est courte. Écoutez parler les voluptueux : *Non prætereat nos flos temporis; coronemus nos rosis antequam marcescant*[2] :

[1] Is. XXXVIII. 12. — [2] Sap. II. 7, 8.

« Ne perdons pas la fleur de notre âge ; couronnous-nous de « roses devant qu'elles soient flétries. » Pensez-vous qu'on osât troubler leurs délices par la pensée de la mort? et un si triste objet ne leur donnerait-il pas de chagrin? Ils y pensent eux-mêmes, n'en doutez pas, pour se presser davantage à goûter ces plaisirs qui passent. « Mangeons et buvons, ajou- « tent-ils, parce que notre fin est proche [1]. »

Hé bien! je me réjouis de ce que vous avez enfin reconnu la brièveté de la vie : pensez donc enfin à la pénitence que vous différez depuis si longtemps, et ne recevez pas en vain la grâce de Dieu. Ils vont aussitôt changer de langage ; et cette vie, qui leur semble courte pour les voluptés, devient tout d'un coup si longue, qu'ils croient pouvoir encore avec sûreté consumer une grande partie de leur âge dans leurs plaisirs illicites. *Filii hominum, usquequo gravi corde* [2]? « Jusques « à quand, ô enfants des hommes, laisserez-vous aggraver vos « cœurs? » jusques à quand vous laisserez-vous abuser à l'illusion du temps qui vous trompe? quand reconnaîtrez-vous de bonne foi que la vie est courte? voulez-vous attendre le dernier soupir? Mais, en quelque état que vous soyez, soit que votre âge soit dans sa fleur, soit qu'il soit déjà dans sa force, l'Apôtre dit à tout le monde que « le temps est proche. » Les jours se poussent les uns les autres : on recule celui de la pénitence, et enfin il ne se trouve plus. O temps qu'un Dieu patient accorde aux pécheurs pour leur être un port salutaire, faut-il que tu leur serves d'écueil! Nous avons du temps, convertissons-nous : nous avons du temps, péchons encore. Là est le port, et là est l'écueil : considère, ô pécheur, le bon usage du temps qui nous est donné ; c'est le port où se sauvent les sages : considère l'attente indiscrète de ceux qui diffèrent toujours, c'est l'écueil où se perdent les téméraires.

Mais nous avons encore du temps devant nous : ô Dieu! qu'y aura-t-il désormais que les hommes ne veuillent savoir? et que n'attentera pas leur témérité? Voici une chose digne de remar-

[1] Is. XXII. 13. — [2] Ps. IV. 3.

que. Le Fils de Dieu nous enseigne que la science des temps est l'un des secrets que le Père a mis en sa puissance [1]. Pour arrêter à jamais la curiosité humaine, Jésus-Christ, interrogé sur l'ordre des temps, dit lui-même qu'il ne le sait pas [2]. Entendons sainement cette parole. Il parle comme ambassadeur du Père céleste, et son interprète envers nous : ce qui n'est pas de son instruction, [ce qu'il n'a pas appris pour le manifester aux hommes, lui est inconnu dans sa qualité d'envoyé et de député vers eux, quoiqu'il le sache parfaitement comme égal à son Père, participant à sa science, d'une même nature avec lui.] Mais de quelque sorte que nous l'entendions, toujours devons-nous conclure que la science des temps, et surtout la science du dernier moment, est l'un des mystères secrets que Dieu veut tenir cachés à ses fidèles : c'est par une volonté déterminée qu'il « cache le dernier jour, afin que nous observions tous les « jours : » *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies* [3]. Et cependant, encore une fois, que n'entreprendra pas l'arrogance humaine? L'homme audacieux veut philosopher sur ce temps, veut pénétrer dans cet avenir.

Mes paroles sont inutiles; parlez vous-même, ô Seigneur Jésus, et confondez ces cœurs endurcis. Quand on leur parle des jugements [de Dieu], « cette vision, disent-ils en Ézéchiel, « ne sera pas sitôt accomplie : » *In tempora longa iste prophetat* [4]. Quand on tâche de les effrayer par les terreurs de la mort, ils croient qu'on leur donne encore du temps. Jésus-Christ les veut serrer de plus près, et voici qu'il leur représente la justice divine irritée, et toute prête à frapper le coup : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est* [5] : « La cognée « est déjà posée à la racine de l'arbre. »

Mais je veux bien t'accorder, pécheur, qu'il te reste encore du temps : pourquoi tardes-tu à te convertir? pourquoi ne commences-tu pas aujourd'hui? crains-tu que ta pénitence ne soit trop longue d'un jour? Quoi! non content d'être criminel, tu veux durer longtemps dans le crime! tu veux que ta vie

[1] Act. I. 7. — [2] Marc. XIII. 32. — [3] S. Aug. Serm. XXXIX, n. 1, tom. V, col. 199 — [4] Ezech. XII. 27. — [5] Matth. III. 10.

soit longue et mauvaise! tu veux faire cette injure à Dieu, toujours demander du temps, et toujours le perdre! car tu rejettes tout au dernier moment. C'est le temps des testaments, dit saint Chrysostome [1], et non pas le temps des mystères. Ne sois pas de ceux qui diffèrent à se reconnaître quand ils ont perdu la connaissance, qui attendent presque que les médecins les aient condamnés, pour se faire absoudre par les prêtres; qui méprisent si fort leur âme, qu'ils ne pensent à la sauver que lorsque le corps est désespéré.

Faites pénitence, mes frères, tandis que le médecin n'est pas encore à votre côté, vous donnant des heures qui ne sont pas en sa puissance, mesurant les moments de votre vie par des mouvements de tête, et tout prêt à philosopher admirablement sur le cours et la nature de la maladie, après la mort. N'attendez pas, pour vous convertir, qu'il vous faille crier aux oreilles, et vous extorquer par force un oui ou un non : que le prêtre ne dispute pas près de votre lit avec votre avare héritier, ou avec vos pauvres domestiques; pendant que l'un vous presse pour les mystères, et que les autres sollicitent pour leur récompense, ou vous tourmentent pour un testament [2]. Convertissez-vous de bonne heure; n'attendez pas que la maladie vous donne ce conseil salutaire : que la pensée en vienne de Dieu et non de la fièvre, de la raison et non de la nécessité, de l'autorité divine et non de la force. Donnez-vous à Dieu avec liberté, et non avec angoisse et inquiétude. Si la pénitence est un don de Dieu, célébrez ce mystère dans un temps de joie, et non dans un temps de tristesse. Puisque votre conversion doit réjouir les anges, c'est un fâcheux contre-temps de la commencer quand votre famille est éplorée. Si votre corps est une hostie qu'il faut immoler à Dieu, consacrez-lui une hostie vivante : si c'est un talent précieux qui doit profiter entre ses mains, mettez-le de bonne heure dans le négoce; et n'attendez pas, pour le lui donner, qu'il faille l'enfouir en terre.

[1] In Act. Apost. homil. I, n. 7, tom. IX, p. 12. — [2] S. Gregor. Naz. Orat. XL, tom. I, pag. 643, 644.

Après avoir été le jouet du temps, prenez garde que vous ne soyez le jouet de la pénitence; qu'elle ne fasse semblant de se donner à vous, que cependant elle ne vous joue par des sentiments contrefaits, et que vous ne sortiez de cette vie après avoir fait non une pénitence chrétienne, mais une amende honorable qui ne vous délivrera pas du supplice. *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*[1] : « Voilà le temps favorable, voici les « jours de salut. » [Évitez] l'écueil [où vous conduit] l'impénitence; [cherchez] le port où la bonté de Dieu vous invite, où vous trouverez la miséricorde éternelle.

[1] II. Cor. VII. 2.

SERMON

SUR LES DEVOIRS DES ROIS,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Quelle est la source de la puissance temporelle. Sentiments d'un roi sage qui voit les peuples soumis à son empire. Combien les souverains doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu profondément gravée. Services que l'Église a droit d'attendre des princes chrétiens. Quels sont leurs devoirs, pour faire régner Jésus-Christ sur leurs peuples. Qualités et dispositions qui leur sont nécessaires pour rendre la justice et connaître la vérité.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus, sedens super asinam.

Dites à la fille de Sion : Voici ton Roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur, assis sur une ânesse : paroles du prophète Zacharie, rapportées en l'évangile de ce jour. MATT. XXI, 5.

Parmi toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant qu'un jour de triomphe; et j'ai appris de Tertullien que ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchaient avec tant de pompe, que, de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivait avait charge de les avertir qu'ils étaient hommes : *Respice post te, hominem te memento*[1].

Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette gloire; et, au lieu de l'avertir qu'il est homme, je me sens bien plutôt pressé de le faire souvenir qu'il est Dieu. Il semble en effet qu'il l'a oublié. Le prophète et l'évangéliste concourent à nous montrer ce Roi d'Israël monté, disent-ils, « sur « une ânesse, » *sedens super asinam.* Chrétiens, qui n'en rougirait? est-ce là une entrée royale? est-ce là un appareil

[1] Apolog. n° 33.

de triomphe? Est-ce ainsi, ô Fils de David, que vous montez au trône de vos ancêtres et prenez possession de leur couronne? Toutefois arrêtons, mes frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce Roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ses cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe, mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines; et les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde anéantie, font le plus grand ornement de son triomphe. Donc, pour admirer cette entrée, apprenons avant toutes choses à nous dépouiller de l'ambition et à mépriser les grandeurs du monde. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la cour, et nous avons besoin plus que jamais d'implorer le secours d'en haut par les prières de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Jésus-Christ est roi par naissance; il est roi par droit de conquête; il est encore roi par élection. Il est roi par naissance, Fils de Dieu dans l'éternité, Fils de David dans le temps : il est roi par droit de conquête; et outre cet empire universel que lui donne sa toute-puissance, il a conquis par son sang, et rassemblé par sa foi, et policé par son Évangile un peuple particulier, recueilli de tous les autres peuples du monde : enfin il est roi par élection ; nous l'avons choisi par le saint baptême, et nous ratifions tous les jours un si digne choix par la profession publique du christianisme. Un si grand Roi doit régner : sans doute qu'une royauté si réelle, et fondée sur tant de titres augustes, ne peut pas être sans quelque empire. Il règne en effet par sa puissance dans toute l'étendue de l'univers; mais il a établi les rois chrétiens pour être les principaux instruments de cette puissance : c'est à eux qu'appartient la gloire de faire régner Jésus-Christ; ils doivent le faire régner sur eux-mêmes, ils doivent le faire régner sur leurs peuples.

Dans le dessein que je me propose de traiter aujourd'hui ces deux vérités, je me garderai plus que jamais de rien avan-

cer de mon propre sens. Que serait-ce qu'un particulier qui se mêlerait d'enseigner les rois? Je suis bien éloigné de cette pensée : aussi on n'entendra de ma bouche que les oracles de l'Écriture, les sages avertissements des papes, les sentences des saints évêques, dont les rois et les empereurs ont révéré la sainteté et la doctrine.

Et d'abord, pour établir mon sujet, j'ouvre l'Histoire sainte, pour y lire le sacre du roi Joas[1], fils du roi Joram. Une mère dénaturée, et bien éloignée de celle dont la constance infatigable n'a eu de soin ni d'application que pour rendre à un fils illustre son autorité aussi entière qu'elle lui avait été déposée, avait dépouillé ce jeune prince, et usurpé sa couronne durant son bas âge. Mais le pontife et les grands ayant fait une sainte ligue pour le rétablir dans son trône, voici mot à mot, chrétiens, ce que dit le texte sacré : *Imposuerunt ei diadema, et testimonium, dederuntque in manu ejus tenendam legem :* « Ils produisirent le fils du roi devant « tout le peuple : ils mirent sur sa tête le diadème et le témoi« gnage; ils lui donnèrent la loi en sa main, et ils l'établirent « roi; » Joïada, souverain pontife, fit la cérémonie de l'onction : toute l'assistance fit des vœux pour le nouveau prince, et on fit retentir le temple du cri : « Vive le roi! » *imprecatique sunt ei, et dixerunt : Vivat rex*[2]!

Quoique tout cet appareil soit merveilleux, j'admire sur toutes choses cette belle cérémonie de mettre la loi sur la tête et la loi dans la main du nouveau monarque : car ce témoignage, que l'on met sur lui avec son diadème, n'est autre chose que la loi de Dieu, qui est un témoignage au prince pour le convaincre et le soumettre dans sa conscience; mais qui doit trouver dans ses mains une force qui exécute, se fasse craindre, et qui fléchisse les peuples par le respect de l'autorité.

Sire, je supplie Votre Majesté de se représenter aujourd'hui que Jésus-Christ Roi des rois, et Jésus-Christ souverain pontife, pour accomplir ces figures met son Évangile sur votre

[1] II. Par. XXII, 10. — [2] Ibid. XXIII, 11.

tête, et son Évangile en vos mains; ornement auguste et royal, digne d'un roi très-chrétien et du fils aîné de l'Église. L'Évangile sur votre tête vous donne plus d'éclat que votre couronne : l'Évangile en vos mains vous donne plus d'autorité que votre sceptre. Mais l'Évangile sur votre tête, c'est pour vous inspirer l'obéissance : l'Évangile en vos mains, c'est pour l'imprimer dans tous vos sujets. Et par là Votre Majesté voit assez, premièrement, que Jésus-Christ veut régner sur vous; c'est ce que je montrerai dans mon premier point : et que par vous il veut régner sur vos peuples; mon second point le fera connaître, et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

« Les rois règnent par moi, » dit la Sagesse éternelle : *Per me reges regnant* [1]; et de là nous devons conclure non-seulement que les droits de la royauté sont établis par ses lois, mais que le choix des personnes est un effet de sa providence. Et certes il ne faut pas croire que le Monarque du monde, si persuadé de sa puissance et si jaloux de son autorité, endure dans son empire qu'aucun y ait le commandement sans sa commission particulière. Par lui, tous les rois règnent; et ceux que la naissance établit, parce qu'il est le maître de la nature; et ceux qui viennent par choix, parce qu'il préside à tous les conseils; « et il n'y a sur la terre « aucune puissance qu'il n'ait ordonnée : » *Non est potestas, nisi a Deo,* dit l'oracle de l'Écriture [2].

Quand il veut faire des conquérants, il fait marcher devant eux son esprit de terreur, pour effrayer les peuples qu'il leur veut soumettre : « il les prend par la main, » dit le prophète Isaïe. « Voici ce qu'a dit le Seigneur à Cyrus mon « oint : Je tournerai devant ta face le dos des rois ennemis : « je marcherai devant toi, et j'humilierai à tes pieds toutes « les grandeurs de la terre : je romprai les barres de fer, je « briserai les portes d'airain : » *Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram... : Dorsa regum*

[1] Prov. VIII, 15. — [2] Rom. XIII, 1.

vertam : ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam [1].

Quand le temps fatal est venu qu'il a marqué dès l'éternité à la durée des empires, ou il les renverse par la force : « Je frapperai, dit-il, tout le royaume d'Israël, je l'arracherai « jusques à la racine, je le jetterai où il me plaira, comme « un roseau que les vents emportent : » *Percutiet Dominus Deus Israël, sicut moveri solet arundo in aqua : et evellet Israël..... et ventilabit eos trans flumen* [2] : ou « il mêle dans « les conseils un esprit de vertige, qui fait errer l'Égypte in- « certaine comme un homme enivré : » *Miscuit in medio ejus spiritum vertiginis : et errare fecerunt Ægyptum... sicut errat ebrius et vomens* [3] : en sorte qu'elle s'égare, tantôt en des conseils extrêmes qui désespèrent, tantôt en des conseils lâches qui détruisent toute la force de la majesté. Et même lorsque les conseils sont modérés et vigoureux, Dieu les réduit en fumée par une conduite cachée et supérieure; parce qu'il est « profond en pensées [4], terrible en ses con- « seils par-dessus les enfants des hommes [5]; » parce que « ses « conseils étant éternels, » *consilium Domini in æternum manet* [6], et embrassant dans leur ordre toute l'universalité des causes, « ils dissipent avec une facilité toute-puissante les « conseils toujours incertains des nations et des princes : » *Dominus dissipat consilia gentium, reprobat autem cogitationes populorum, et reprobat consilia principum* [7].

C'est pourquoi un roi sage, un roi capitaine, victorieux, intrépide, expérimenté, confesse à Dieu humblement que c'est lui « qui soumet ses peuples sous sa puissance : » *Qui subdit populum meum sub me* [8]. Il regarde cette multitude infinie comme un abîme immense, d'où s'élèvent quelquefois des flots qui étonnent les pilotes les plus hardis; mais comme il sait que c'est le Seigneur qui domine à la puissance de la mer, et qui adoucit ses vagues irritées; voyant son état si calme, qu'il n'y a pas le moindre souffle qui en trouble la tranquillité :

[1] Is. XLV, 1, 2. — [2] III. Reg. XIV, 15. — [3] Is. XIX, 14. — [4] Ps. XCI, 6. — [5] Ibid. LXV, 5. — [6] Ibid. XXXII, 11. — [7] Ibid. 10. — [8] Ibid. CXLIII, 3.

« O mon Dieu, [dit-il,] vous êtes mon protecteur; c'est vous « qui faites fléchir sous mes lois ce peuple innombrable : » *Protector meus, et in ipso speravi, qui subdit populum meum sub me.*

Pour établir cette puissance, qui représente la sienne, Dieu met sur le front des souverains et sur leur visage une marque de divinité. C'est pourquoi le patriarche Joseph ne craint point de jurer par la tête et par le salut de Pharaon[1], comme par une chose sacrée; et il ne croit pas outrager celui qui a dit : « Vous jurerez seulement au nom du Sei- « gneur[2]; » parce qu'il a fait dans le prince une image mortelle de son immortelle autorité. « Vous êtes des dieux, dit « David[3], et vous êtes tous enfants du Très-Haut. » Mais, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, vous mourrez comme des hommes. N'importe, vous êtes des dieux, encore que vous mouriez, et votre autorité ne meurt pas : cet esprit de royauté passe tout entier à vos successeurs, et imprime partout la même crainte, le même respect, la même vénération. L'homme meurt, il est vrai; mais le roi, disons-nous, ne meurt jamais : l'image de Dieu est immortelle.

Il est donc aisé de comprendre que de tous les hommes vivants, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus imprimée, que les rois : car comment pourraient-ils oublier celui dont ils portent toujours en eux-mêmes une image si vive, si expresse, si présente? Le prince sent en son cœur cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance de commander : il voit qu'il ne fait que mouvoir les lèvres, et aussitôt que tout se remue d'une extrémité du royaume à l'autre. Et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active! Il pénètre les intrigues, les trames les plus secrètes. « Les oiseaux du ciel lui rapportent tout[4]. » Il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une expérience, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine : *Divinatio in labiis regis*[5]. Et quand il a pénétré les trames les plus

[1] Genes. XLIII, 15. — [2] Deut. X, 20. — [3] Ps. LXXXI, 6. — [4] Eccl. X, 20. — [5] Prov. XVI, 10.

secrètes, avec ses mains longues et étendues il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde, et les déterre, pour ainsi dire, du fond des abîmes, où ils cherchaient un vain asile. Combien donc lui est-il facile de s'imaginer que les mains et les regards de Dieu sont inévitables! Mais quand il voit les peuples soumis, « obligés, dit l'apôtre[1], à lui obéir non-seu-« lement pour la crainte, mais encore pour la conscience; » peut-il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant et éternel, à qui tous les cœurs parlent, pour qui toutes les consciences n'ont plus de secret? C'est là, c'est là sans doute que tout ce qu'inspire le devoir, tout ce qu'exécute la fidélité, tout ce que feint la flatterie, tout ce que le prince exige lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets, lui est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu, à son souverain. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze, prêchant à Constantinople en présence des empereurs, les invite par ces beaux mots à réfléchir sur eux-mêmes, pour contempler la grandeur de la majesté divine : « O monarques, respectez « votre pourpre, révérez votre propre autorité, qui est un « rayon de celle de Dieu; connaissez le grand mystère de « Dieu en vos personnes : les choses hautes sont à lui seul; il « partage avec vous les inférieures : soyez donc les sujets de « Dieu, comme vous en êtes les images[2]. »

Tant de fortes considérations doivent presser vivement les rois de mettre l'Évangile sur leurs têtes, d'avoir toujours les yeux attachés à cette loi supérieure, de ne se permettre rien de ce que Dieu ne leur permet pas, de ne souffrir jamais que leur puissance s'égare hors des bornes de la justice chrétienne. Certes ils donneraient au Dieu vivant un trop juste sujet de reproche, si parmi tant de biens qu'il leur fait ils en allaient encore chercher dans les plaisirs qu'il leur défend, s'ils employaient contre lui la puissance qu'il leur accorde, s'ils violaient eux-mêmes les lois dont ils sont établis les exécuteurs, les protecteurs.

C'est ici le grand péril des grands de la terre, des rois chré-

[1] Rom. XIII, 5. — [2] Orat. XXVII, t. I, p. 471.

tiens. Comme les autres hommes, ils ont à combattre leurs passions; par-dessus les autres hommes, il ont à combattre leur propre puissance : car comme il est absolument nécessaire à l'homme d'avoir quelque chose qui le retienne, les puissances, sous qui tout fléchit, doivent elles-mêmes se servir de bornes : « Elles sont d'autant plus obligées de se « réduire sous cette discipline sévère, qu'elles savent que le « sentiment de leur pouvoir leur persuade plus aisément de « s'accorder les choses qui ne sont pas permises : *Tanto sub majore mentis disciplina se redigunt, quanto sibi per impatientiam potestatis suadere illicita quasi licentius sciunt.* C'est là, disait un grand pape[1], toute la science de la royauté, et voici, dans une sentence de saint Grégoire, la vérité la plus nécessaire que puisse jamais entendre un roi chrétien : « Nul ne sait user de la puissance, que celui qui la « sait contraindre; » celui-là sait maintenir son autorité comme il faut, qui ne souffre ni aux autres de la diminuer, ni à elle-même de s'étendre trop; qui la soutient au dehors, et qui la réprime au dedans; enfin qui, se résistant à lui-même, fait par un sentiment de justice ce qu'aucun autre ne pourrait entreprendre sans attentat : *Bene potestatem exercet, qui et retinere illam noverit et impugnare*[2]. Mais que cette épreuve est difficile! que ce combat est dangereux! qu'il est malaisé à l'homme, pendant que tout le monde lui accorde tout, de se refuser quelque chose! qu'il est malaisé à l'homme de se retenir, quand il n'a d'obstacle que de lui-même! N'est-ce point peut-être le sentiment d'une épreuve si délicate, si périlleuse, qui fait dire à un grand roi pénitent : « Je me « suis répandu comme de l'eau[3]? » Cette grande puissance, semblable à l'eau, n'ayant point trouvé d'empêchement, s'est laissée aller à son poids, et n'a pas pu se retenir. Vous qui arrêtez les flots de la mer, ô Dieu, donnez des bornes à cette eau coulante, par la crainte de vos jugements et par l'autorité de votre Évangile. Régnez, ô Jésus-Christ, sur tous

[1] S. Greg. lib. v, Moral. cap. xi, t. I, col. 145. — [2] Ibid. lib. xxvi, cap. xxvi, col. 833. — [3] Ps. xxi, 14.

ceux qui règnent : qu'ils vous craignent du moins, puisqu'ils n'ont que vous seul à craindre; et, ravis de ne dépendre que de vous, qu'ils soient du moins toujours ravis d'en dépendre.

DEUXIÈME POINT.

Le royaume de Jésus-Christ, c'est son Église catholique; et j'entends ici par l'Église toute la société du peuple de Dieu. Jésus-Christ règne dans les États, lorsque l'Église y fleurit; et voici en peu de paroles, selon les oracles des prophètes, la grande et mémorable destinée de cette Église catholique. Elle a dû être établie malgré les rois de la terre; et dans la suite des temps elle a dû les avoir pour protecteurs. Un même psaume de David prédit en termes formels ces deux états de l'Église : *Quare fremuerunt gentes :* « Pourquoi les « peuples se sont-ils émus, et ont-ils médité des choses vai- « nes? Les rois de la terre se sont assemblés, et les princes « ont fait une ligue contre le Seigneur et contre son Christ [1]. » Ne voyez-vous pas, chrétiens, les empereurs et les rois frémissant contre l'Église naissante, qui cependant, toujours humble et toujours soumise, ne défendait que sa conscience? Dieu voulait paraître tout seul dans l'établissement de son Église; car écoutez ce qu'ajoute le même Psalmiste : « Celui « qui habite au ciel se moquera d'eux, et l'Éternel se rira de « leurs entreprises : » *Qui habitat in cœlis, irridebit eos* [2]. O rois, qui voulez tout faire, il ne plaît pas au Seigneur que vous ayez nulle part dans l'établissement de son grand ouvrage : il lui plaît que des pécheurs fondent son Église, et qu'ils l'emportent sur les empereurs.

Mais quand leur victoire sera bien constante, et que le monde ne doutera plus que l'Église, dans sa faiblesse, n'ait été plus forte que lui avec toutes ses puissances, vous viendrez à votre tour, ô empereurs, au temps qu'il a destiné; et on vous verra baisser humblement la tête devant les tombeaux de ces pécheurs : alors l'état de l'Église sera changé. Pendant que l'Église prenait racine par ses croix et par ses souf-

[1] Ps. II, 1, 2. — [2] Ibid. II, 4.

frances, les empereurs, disait Tertullien[1], ne pouvaient pas être chrétiens; parce que le monde, qui la tourmentait, devait les avoir à sa tête. « Mais maintenant, » dit le saint Psalmiste : *Et nunc, reges, intelligite*[2]; maintenant qu'elle est établie, et que la main de Dieu s'est assez montrée, il est temps que vous veniez, ô rois du monde! commencez à ouvrir les yeux à la vérité; apprenez la véritable justice, qui est la justice de l'Évangile : « O vous qui jugez la terre, ser« vez le Seigneur en crainte : » *Servite Domino in timore*[3] : dilatez maintenant son règne. Servez le Seigneur : de quelle sorte le servirez-vous? Saint Augustin vous le va dire : « Ser« vez-le comme des hommes particuliers, en obéissant à son « Évangile, comme nous avons déjà [dit]; mais servez-le « aussi comme rois, en faisant pour son Église ce qu'aucuns « ne peuvent faire, sinon les rois : » *In hoc serviunt Domino reges, in quantum sunt reges, cum ea faciunt ad serviendum illi, quæ non possunt facere nisi reges*[4]. Et quels sont ces services considérables que l'Église exige des rois comme rois? De se rendre les défenseurs de sa foi, les protecteurs de son autorité, les gardiens et les fauteurs de sa discipline.

La foi, c'est le dépôt, c'est le grand trésor, c'est le fondement de l'Église. De tous les miracles visibles que Dieu a faits pour cet empire, le plus grand, le plus mémorable, et qui nous doit attacher le plus fortement aux rois qu'il nous a donnés, c'est la pureté de leur foi. Le trône que remplit notre grand monarque est le seul de tout l'univers où, depuis la première conversion, jamais il ne s'est assis que des princes enfants de l'Église. L'attachement de nos rois pour le saint-siége apostolique semble leur avoir communiqué quelque chose de la fermeté inébranlable de cette première pierre sur laquelle l'Église est appuyée; et c'est pourquoi un grand pape (c'est saint Grégoire) a donné dès les premiers siècles cet éloge incomparable à la couronne de France : qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde, que la di-

[1] Apolog. n° 21. — [2] Ps. II, 10. — [3] Ibid. II. — [4] Ep. CLXXXV, n° 19, t. II, col. 651.

gnité royale surpasse les fortunes particulières : *Quanto cæteros homines regia dignitas antecedit, tanto cæterarum gentium regna regni vestri profecto culmen excellit* [1].

Un si saint homme regardait sans doute plus encore la pureté de la foi, que la majesté du trône : mais qu'aurait-il dit, chrétiens, s'il avait vu durant douze siècles cette suite non interrompue de rois catholiques? S'il a élevé si haut la race de Pharamond, combien aurait-il célébré la postérité de saint Louis! et s'il en a tant écrit à Childebert, qu'aurait-il dit à Louis-Auguste?

Sire, Votre Majesté saura bien soutenir de tout son pouvoir ce sacré dépôt de la foi, le plus précieux et le plus grand qu'elle ait reçu des rois ses ancêtres : elle éteindra dans tous ses États les nouvelles partialités. Et quel serait votre bonheur, quelle serait la gloire de vos jours, si vous pouviez encore guérir toutes les blessures anciennes! Sire, après ces dons extraordinaires que Dieu vous a départis si abondamment, et pour lesquels Votre Majesté lui doit des actions de grâces immenses, elle ne doit désespérer d'aucun avantage qui soit capable de signaler la félicité de son règne : et peut-être, car qui sait les secrets de Dieu? peut-être qu'il a permis que Louis le Juste, de triomphante mémoire, se soit rendu mémorable éternellement, en renversant le parti qu'avait formé l'hérésie, pour laisser à son successeur la gloire de l'étouffer tout entière par un sage tempérament de sévérité et de patience. Sire, quoi qu'il en soit, et laissant à Dieu l'avenir, nous supplions Votre Majesté qu'elle ne se lasse jamais de faire rendre aux oracles du Saint-Esprit, et aux décisions de l'Église, une obéissance non feinte; afin que toute l'Église catholique puisse dire d'un si grand roi, après saint Grégoire : « Nous devons prier sans cesse pour notre monarque très-« religieux et très-chrétien, et pour la reine sa très-digne « épouse, qui est un miracle de douceur et de piété, et pour « son fils sérénissime notre prince, notre espérance : » *Pro vita piissimi et christianissimi Domini nostri, et tran-*

[1] Ep. lib. VI, ep. VI, ad Child. reg., t. II, col. 795

quillissima ejus conjuge, et mansuetissima ejus sobole semper orandum est[1]. Et s'il vivait en nos jours, qui doute qu'il n'eût dit encore avec joie : Pour la reine son auguste mère, dont le zèle ardent et infatigable aurait bien dû être consacré par les louanges d'un si grand pape? Nous devons donc prier sans relâche pour toutes ces personnes augustes, « pendant « le temps desquelles, » voici un éloge admirable, « les bou- « ches des hérétiques sont fermées, » et leur malice, leurs nouveautés n'osent se produire : *Quorum temporibus hæreticorum ora conticescunt*[2]. Mais reprenons le fil de notre discours.

L'Église a tant travaillé pour l'autorité des rois, qu'elle a sans doute bien mérité qu'ils se rendent les protecteurs de la sienne. Ils régnaient sur les corps par la crainte, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination. L'Église leur a ouvert une place plus vénérable; elle les a fait régner dans la conscience : c'est là qu'elle les a fait asseoir dans un trône, en présence et sous les yeux de Dieu même : quelle merveilleuse dignité! Elle à fait un des articles de sa foi de la sûreté de leur personne sacrée, un devoir de sa religion de l'obéissance qui leur est due. C'est elle qui va arracher jusqu'au fond du cœur, non-seulement les premières pensées de rébellion, les mouvements les plus cachés de sédition, mais encore et les plaintes et les murmures; et, pour ôter tout prétexte de soulèvement contre les puissances légitimes, elle a enseigné constamment, et par sa doctrine et par son exemple, qu'il en faut tout souffrir, jusques à l'injustice, par laquelle s'exerce invisiblement la justice même de Dieu.

Après des services si importants, une juste reconnaissance obligeait les princes chrétiens à maintenir l'autorité de l'Église, qui est celle de Jésus-Christ même. Non, Jésus-Christ ne règne pas, si son Église n'est autorisée : les monarques pieux l'ont bien reconnu; et leur propre autorité, je l'ose dire, ne leur a pas été plus chère que l'autorité de l'Eglise. Ils ont fait quelque chose de plus : cette puissance souve-

[1] Epist. lib. IX, ep. XLIX, t. II, col. 963. — [2] S. Greg. loc. citat.

raine, qui doit donner le branle dans les autres choses, n'a pas jugé indigne d'elle de ne faire que seconder dans toutes les affaires ecclésiastiques ; et un roi de France, empereur, n'a pas cru se rabaisser trop, lorsqu'il promet son assistance aux prélats, qu'il les assure de son appui dans les fonctions de leur ministère : « afin, dit ce grand roi [1], que notre puissance royale servant, comme il est convenable, à ce que « demande votre autorité, vous puissiez exécuter vos décrets : » *Ut nostro auxilio suffulti, quod vestra autoritas exposcit, famulante, ut decet, potestate nostra, perficere valeatis* [2].

Mais, ô sainte autorité de l'Église, frein nécessaire de la licence, et unique appui de la discipline, qu'es-tu maintenant devenue ? Abandonnée par les uns et usurpée par les autres, ou elle est entièrement abolie, ou elle est dans des mains étrangères. Mais il faudrait un trop long discours pour exposer ici toutes ses plaies. Sire, le temps en éclaircira Votre Majesté. Cette affaire est digne que Votre Majesté s'y applique : et dans la réformation générale de tous les abus de l'État, qui est due à la gloire de votre règne, que l'on attend de votre haute sagesse, l'Église et son autorité, tant de fois blessées, recevront leur soulagement de vos mains royales. Et comme cette autorité de l'Église n'est pas faite pour l'éclat d'une vaine pompe, mais pour l'établissement des bonnes mœurs et de la véritable piété, c'est ici principalement que les monarques chrétiens doivent faire régner Jésus-Christ sur les peuples qui leur obéissent; et voici en peu de mots quels sont leurs devoirs, comme le Saint-Esprit nous les représente.

Le premier et le plus connu, c'est d'exterminer les blasphèmes. Jésus-Christ est un grand roi ; et le moindre respect que l'on doive aux rois, c'est de parler d'eux avec honneur. Un roi ne permet pas dans ses États qu'on parle irrévéremment même d'un roi étranger, même d'un roi ennemi, tant le nom de roi est vénérable partout où il se rencontre. Eh quoi

[1] Lud. Pius. — [2] Capit. an 823, cap. IV, t. I, p. 634. (Édit. Baluz.)

donc, ô Jésus-Christ, Roi des rois, souffrira-t-on qu'on vous méprise et qu'on vous blasphème, même au milieu de votre empire? quelle serait cette indignité! Ah! jamais un tel reproche ne ternira la réputation de mon roi. Sire, un regard de votre face sur ces blasphémateurs et sur ces impies, afin qu'ils n'osent paraître, et qu'on voie s'accomplir en votre règne ce qu'a prédit le prophète Amos : que « la cabale des « libertins sera renversée : » *Auferetur factio lascivientium*[1]; et ce mot du roi Salomon : « Un roi sage dissipe les impies, « et les voûtes des prisons sont leurs demeures : » *Dissipat impios rex sapiens, et incurvat super eos fornicem*[2]; sans égard ni aux conditions, ni aux personnes : car il faut un châtiment rigoureux à une telle insolence.

Non-seulement les blasphèmes, mais tous les crimes publics et scandaleux doivent être le juste objet de l'indignation du prince. « Le roi, dit le même Salomon, assis dans le trône « de son jugement, dissipe tout le mal par sa présence : » *Rex qui sedet in solio judicii, dissipat omne malum intuitu suo*[3]. Voyez qu'aucun mal ne doit échapper à la justice du prince. Mais si le prince entreprend d'exterminer tous les pécheurs, la terre sera déserte et son empire désolé. Remarquez aussi, chrétiens, les paroles de Salomon : il ne veut pas que le prince prenne son glaive contre tous les crimes; mais il n'y en a toutefois aucun qui doive demeurer impuni, parce qu'ils doivent être confondus par la présence d'un prince vertueux et innocent. Voici quelque chose de merveilleux, et bien digne de la majesté des rois : leur vie chrétienne et religieuse doit être le juste supplice de tous les pécheurs scandaleux, qui sont confondus et réprimés par l'autorité de leur exemple, par leurs vertus. Qu'ils fassent donc régner Jésus-Christ par l'exemple de leur vie, qui soit une loi vivante de probité. Rien de plus grand dans les grands, que cette noble obligation de vivre mieux que les autres; car ce qu'ils feront de bien ou de mal dans une place si haute, étant exposé à la vue de tous, sert de règle à tout leur empire. Et c'est pour-

[1] Am. VI, 7. — [2] Prov. XX, 26. — [3] Ibid. 8.

quoi, dit saint Ambroise, « le prince doit bien méditer qu'il « n'est pas dispensé des lois ; mais que lorsqu'il cesse de leur « obéir, il semble en dispenser tout le monde par l'autorité de « son exemple : » *Nec legibus rex solutus est, sed leges suo solvit exemplo*[1].

Enfin le dernier devoir des princes pieux et chrétiens, et le plus important de tous pour faire régner Jésus-Christ dans leurs États, c'est qu'après avoir dissipé les vices, à la manière que nous avons dite, ils doivent élever, défendre, favoriser la vertu ; et je ne puis mieux exprimer cette vérité, que par ces beaux mots de saint Grégoire dans une lettre qu'il écrit à l'empereur Maurice : c'est à Votre Majesté qu'il parle. « C'est pour cela, lui dit-il, que la puissance souveraine vous « a été accordée d'en haut sur tous les hommes ; afin que la « vertu soit aidée, afin que la voie du ciel soit élargie, et « que l'empire terrestre serve à l'empire du ciel : » *Ad hoc enim potestas super omnes homines dominorum meorum pietati cœlitus data est, ut qui bona appetunt, adjuventur ; ut cœlorum via largius pateat, ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur*[2].

N'avez-vous pas remarqué cette noble obligation que ce grand pape impose aux rois, d'élargir les voies du ciel ? Il faut expliquer sa pensée en peu de paroles. Ce qui rend la voie du ciel si étroite, c'est que la vertu véritable est ordinairement méprisée ; car comme elle se tient toujours dans ses règles, elle n'est ni assez souple ni assez flexible pour s'accommoder aux humeurs, ni aux passions, ni aux intérêts des hommes : c'est pourquoi elle semble inutile au monde ; et le vice paraît bien plutôt, parce qu'il est plus entreprenant : car écoutez parler les hommes du monde dans le livre de la Sapience : « Le juste, disent-ils, nous est inutile : » *Inutilis est nobis*[3] ; il n'est pas propre à notre commerce, il n'est pas commode à nos négoces : il est trop attaché à son droit chemin, pour entrer dans nos voies détournées. Comme donc il est inutile,

[1] Apolog. Dav. II, cap. III, t. I, col. 710. — [2] Epist. lib. III, epist. LXV, ad Mauric. Aug. t. II, col. 676. — [3] Sap. II, 12.

on se résout facilement à le laisser là, et ensuite à l'opprimer: c'est pourquoi ils disent : « Trompons le juste, parce qu'il nous « est inutile, » *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis.* Élevez-vous, puissances suprêmes ; voici un emploi digne de vous : voyez comme la vertu est contrainte de marcher dans des voies serrées ; on la méprise, on l'accable : protégez-la : tendez-lui la main, faites-vous honneur en la cherchant ; élargissez les voies du ciel, rétablissez ce grand chemin et rendez-le plus facile : pour cela, aimez la justice : qu'aucuns ne craignent sous votre empire, sinon les méchants ; qu'aucuns n'espèrent, sinon les bons.

Ah ! chrétiens, la justice, c'est la véritable vertu des monarques, c'est l'unique appui de la majesté : car qu'est-ce que la majesté ? Ce n'est pas une certaine prestance qui est sur le visage du prince et sur tout son extérieur ; c'est un éclat plus pénétrant, qui porte dans le fond des cœurs une crainte respectueuse : cet éclat vient de la justice, et nous en voyons un bel exemple dans l'histoire du roi Salomon. « Ce « prince, dit l'Écriture [1], s'assit dans le trône de son père, « et il plut à tous : » *Sedit Salomon super solium... pro patre suo, et cunctis placuit.* Voilà un prince aimable, qui gagne les cœurs par sa bonne grâce. Il faut quelque chose de plus fort pour établir la majesté, et c'est la justice qui le donne ; car après ce jugement mémorable de Salomon, écoutez le texte sacré : « Tout Israël, dit l'Écriture, apprit que le « roi avait jugé, et ils craignirent le roi, voyant que la sagesse « de Dieu était en lui : » *Audivit omnis Israel judicium quod judicasset rex, et timueruntregem, videntes sapientiam Dei esse in eo* [2]. Sa mine relevée le faisait aimer, mais sa justice le faisait craindre ; de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus sérieux et plus circonspect. C'est cet amour mêlé de crainte que la justice fait naître, et avec lui le caractère véritable de la majesté.

Donc, ô rois, dit l'Écriture, « aimez la justice [3], » et sachez que c'est pour cela que vous êtes rois. Mais pour prati-

[1] I. Paral. XXIX, 23. — [2] III. Reg. III, 28. — [3] Sap. I, 1.

quer la justice, connaissez la vérité; et pour connaître la vérité, mettez-vous en état de l'apprendre. Salomon, possédé d'un désir immense de rendre la justice à son peuple, fait à Dieu cette prière : « Je suis, dit-il, ô Seigneur, un jeune prince, « qui n'ai point encore l'expérience, qui est la maîtresse des « rois : » *Ego autem sum puer parvulus, ignorans egressum et introitum meum* [1]. En passant, ne croyez pas qu'il parle ainsi par faiblesse de courage : il paraissait devant ses juges avec la plus haute fermeté; et il avait déjà fait sentir aux plus grands de son État qu'il était le maître. Mais quand il parle à Dieu, il ne rougit point de trembler devant une telle majesté, ni de confesser son ignorance, compagne nécessaire de l'humanité. Après quoi, le désir de rendre justice lui met cette parole en la bouche : « Donnez donc à votre serviteur « un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple, et dis- « cerner entre le bien et le mal : » *Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum* [2]. Ce cœur docile, qu'il demande, n'est point un cœur incertain et irrésolu : car la justice est résolutive, et ensuite elle est inflexible; mais elle ne se fixe jamais qu'après qu'elle est informée, et c'est pour l'instruction qu'elle demande un cœur docile. Telle est la prière de Salomon.

Mais voyons ce que Dieu lui donne en exauçant sa prière. « Dieu donna, dit l'Écriture, à Salomon une sagesse merveil- « leuse et une prudence très-exacte : » *Dedit quoque Deus sapientiam Salomoni, et prudentiam multam nimis* [3]. Remarquez la sagesse et la prudence : la prudence, pour bien pénétrer les faits; la sagesse, pour posséder les règles de la justice : et pour obtenir ces deux choses, voici le mot important : « Dieu lui donna, dit l'Histoire sainte, une étendue de « cœur comme le sable de la mer, » *latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris* [4]. Sans cette merveilleuse étendue de cœur, on ne connaît jamais la vérité; car les hommes, et particulièrement les princes, ne sont pas

[1] III. Reg. III, 7. — [2] Ibid. 9. — [3] Ibid. IV, 29. — [4] Ibid.

si heureux que la vérité vienne à eux de droit fil, pour ainsi dire, et d'un seul endroit : chacun la trouve dans son intérêt, dans ses soupçons, dans ses passions, et la porte comme il l'entend aux oreilles du souverain. Il faut donc un cœur étendu pour recueillir la vérité de çà et de là, partout où l'on en découvre quelque vestige : et c'est pourquoi il ajoute, « un « cœur étendu comme le sable de la mer, » c'est-à-dire capable d'un détail infini, des moindres particularités, de toutes les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit et assuré. Tel était le roi Salomon. Ne disons pas, chrétiens, ce que nous pensons de Louis-Auguste : et, retenant en nos cœurs les louanges que nous donnons à sa conduite, faisons quelque chose qui soit plus digne de ce lieu ; tournons-nous au Dieu des armées, et faisons une prière pour notre roi.

O Dieu, donnez à ce prince cette sagesse, cette étendue, cette docilité modeste, mais pénétrante, que désirait Salomon. Ce serait trop vous demander pour un homme, que de vous prier, ô Dieu vivant, que le roi ne fût jamais surpris ; c'est le privilége de votre science de n'être pas exposé à la tromperie : mais faites que la surprise ne l'emporte pas, et que ce grand cœur ne change jamais que pour céder à la vérité. O Dieu! faites qu'il la cherche : ô Dieu! faites qu'il la trouve : car, pourvu qu'il sache la vérité, vous lui avez fait le cœur si droit, que nous ne craignons rien pour la justice.

Sire, vous savez les besoins de vos peuples, le fardeau excédant ses forces dont il est chargé[1]. Il se remue pour Votre Majesté quelque chose d'illustre et de grand, et qui passe la destinée des rois vos prédécesseurs : soyez fidèle à Dieu, et ne mettez point d'obstacle par vos péchés aux choses qui se couvent : portez la gloire de votre nom et celle du nom français à une telle hauteur, qu'il n'y ait plus rien à vous souhaiter que la félicité [éternelle].

[1] III. Reg. XII, 4.

SERMON

SUR L'HONNEUR;

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Puérilité de l'honneur qu'on recherche dans les choses vaines. Véritable grandeur de la créature raisonnable. D'où vient que les hommes courent après tant de faux honneurs : combien ils sont peu propres à les élever solidement. Étendue prodigieuse des vanités; leurs funestes effets. Maximes pernicieuses dont le faux honneur se sert pour autoriser le crime. Mépris des louanges, naturel à la vertu chrétienne : efforts de la vaine gloire pour la corrompre. Criminel attentat de celui qui s'attribue les dons de Dieu.

Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs œuvres dans le dessein d'être vus des hommes.
MATTH., XXIII. 5

Je me suis souvent étonné comment les hommes, qui présument tant de la bonté de leurs jugements, se rendent si fort dépendants de l'opinion des autres, qu'ils s'y laissent souvent emporter contre leurs propres pensées. Nous sommes tellement jaloux de l'avantage de bien juger, que nous ne le voulons céder à personne; et cependant, chrétiens, nous donnons tant à l'opinion, et nous avons tant d'égards à ce que pensent les autres, qu'il semble quelquefois que nous ayons honte de suivre notre jugement, auquel nous avons néanmoins tant de confiance. C'est la tyrannie de l'honneur qui nous cause cette servitude. L'honneur nous fait les captifs de ceux dont nous voulons être honorés. C'est pourquoi nous sommes contraints de céder beaucoup de choses à leurs opinions; et souvent de grands politiques et des capitaines expérimentés, touchés de ce faux honneur et du désir d'éviter un blâme qu'ils n'avaient point mérité, ont ruiné malheureusement, par les

sentiments d'autrui, des affaires qu'ils auraient sauvées en suivant les leurs. Que s'il est si dangereux de se laisser trop emporter aux considérations de l'honneur, même dans les affaires du monde auxquelles il a tant de part, quel obstacle ne mettra-t-il pas aux affaires du salut ? et combien est-il nécessaire que nous sachions prendre ici de véritables mesures! C'est pour cela, chrétiens, que, méditant l'évangile où Jésus-Christ nous représente les pharisiens comme de misérables captifs de l'honneur du monde, j'ai pris la résolution de le combattre aujourd'hui ; et pour cela j'appelle à mon aide la plus humble des créatures, en lui disant avec l'ange: *Ave, Maria.*

L'honneur fait tous les jours et tant de bien et tant de mal dans le monde, qu'il est assez malaisé de définir quelle estime on en doit faire, et quel usage on doit lui laisser dans la vie humaine. S'il nous excite à la vertu, il nous oblige aussi trop souvent à donner plus qu'il ne faut à l'opinion ; et quand je considère attentivement les divers événements des choses humaines, il me paraît, chrétiens, que la crainte d'être blâmé n'étouffe guère moins de bons sentiments qu'elle n'en réprime de mauvais. Plus j'enfonce dans cette matière, moins j'y trouve de fondement assuré ; et je découvre au contraire tant de bien et tant de mal, et, pour dire tout en un mot, tant de bizarres inégalités dans les opinions établies sur le sujet de l'honneur, que je ne sais plus à quoi m'arrêter.

En effet, entrant au détail de ce sujet important, j'ai remarqué, chrétiens, que nous mettons de l'honneur dans des choses vaines, que nous en mettons souvent dans des choses qui sont mauvaises, et que nous en mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons beaucoup d'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur. Nous en mettons dans des choses mauvaises ; il y a des vices que nous honorons ; il y a de fausses vaillances qui ont leur couronne, et de fausses libéralités que le monde ne laisse pas d'admirer. Enfin nous mettons de l'hon-

neur dans des choses bonnes; autrement la vertu ne serait pas honorée : par exemple, dans la vertu, dans la force; et dans l'adresse d'esprit et de corps. Voilà, messieurs, l'honneur attaché à toutes sortes de choses. Qui ne serait surpris de cette bizarrerie ? Mais si nous savons entendre le naturel de l'esprit humain, nous demeurerons convaincus qu'il ne pouvait pas en arriver d'une autre sorte. Car comme l'honneur est un jugement que les hommes portent sur le prix et sur la valeur de certaines choses, parce que notre jugement est faible, il ne faut pas trouver étrange s'il est ébloui par des choses vaines; parce que notre jugement est dépravé, il était absolument impossible qu'il ne s'égarât jusqu'à en approuver beaucoup de mauvaises; et parce qu'il n'est ni tout à fait faible ni tout à fait dépravé, il fallait bien nécessairement qu'il en estimât beaucoup de très-bonnes. Toutefois encore y a-t-il ce vice dans l'estime que nous avons pour les bonnes choses, que cette même dépravation et cette même faiblesse de notre jugement fait que nous ne craignons pas de nous en attribuer tout l'honneur, au lieu de le donner tout entier à Dieu, qui est l'auteur de tout bien. Ainsi, pour rendre à l'honneur son usage véritable, nous devons apprendre, messieurs, à chercher dans les choses que nous estimons: premièrement, du prix et de la valeur; et par là les choses vaines seront décriées : secondement, la conformité avec la raison; et par là les vices perdront leur crédit : troisièmement, l'ordre nécessaire; et par là les biens véritables seront tellement honorés, que la gloire en sera toute rapportée à Dieu, qui en est le premier principe. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

L'Apôtre nous avertit que nous devons être enfants en malice [1]; mais il ajoute, messieurs, que nous ne devons pas l'être dans les sentiments; c'est-à-dire qu'il y a en nous des faiblesses et des pensées puériles que nous devons corriger,

[1] I. Cor. XIV. 20.

afin de demeurer seulement enfants en simplicité et en innocence. Il considérait, chrétiens, qu'encore que la nature, en nous faisant croître par certains progrès, nous fasse espérer enfin la perfection, et qu'elle semble n'ajouter tant de traits nouveaux à l'ouvrage qu'elle a commencé, que pour y mettre en son temps la dernière main; néanmoins nous ne sommes jamais tout à fait formés. Il y a toujours quelque chose en nous que l'âge ne mûrit point; et c'est pourquoi les faiblesses et les sentiments de l'enfance s'étendent toujours bien avant, si l'on n'y prend garde, dans toute la suite de la vie.

Or, parmi ces vices puérils, il n'y a personne qui ne voie que le plus puéril de tous c'est l'honneur que nous mettons dans les choses vaines, et cette facilité de nous y laisser éblouir. D'où naît dans les hommes une telle erreur, qu'ils aiment mieux se distinguer par la pompe extérieure que par la vie, et par les ornements de la vanité que par la beauté des mœurs. D'où vient que celui qui se ravilit par ses vices au-dessous des derniers esclaves, croit assez conserver son rang et soutenir sa dignité par un équipage magnifique, et que, pendant qu'il se néglige lui-même jusqu'au point de ne se parer d'aucune vertu, il pense être assez orné quand il assemble pour ainsi dire autour de lui ce que la nature a de plus rare. « Comme « si c'était là, dit saint Augustin [1], le souverain bien et la ri- « chesse de l'homme, que tout ce qu'il a soit riche et pré- « cieux, excepté lui-même : » *Quasi hoc sit summum hominis bonum habere omnia bona, præter se ipsum.*

L'éloquent et judicieux saint Chrysostome en rend cette raison excellente, dans la quatrième Homélie sur l'évangile de saint Matthieu, où il dit à peu près ces mêmes paroles. Je ne puis, dit-il [2], comprendre la cause de ce prodigieux aveuglement qui est dans les hommes, de croire se rendre illustres par cet éclat extérieur qui les environne, si ce n'est qu'ayant perdu leur bien véritable, ils ramassent tout ce

[1] De Civit. Dei, lib. III, cap. I, tom. VII, col. 59. — [2] Hom. IV, in Matth. t. VII, pag. 65. 66.

qu'ils peuvent autour d'eux, et vont mendiant de tous côtés la gloire qu'ils ne trouvent plus dans leur conscience.

Cette parole de saint Chrysostome me jette dans une plus profonde considération, et m'oblige de reprendre les choses d'un plus haut principe. Tous les hommes sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour posséder Dieu. Car comme Dieu est grand, parce qu'il n'a besoin que de lui-même, l'homme aussi est grand, chrétiens, lorsqu'il est assez droit pour n'avoir besoin que de Dieu. C'était la véritable grandeur de la nature raisonnable, lorsque, sans avoir besoin des choses extérieures, qu'elle possédait noblement sans en être en aucune sorte possédée, elle faisait sa félicité par la seule innocence de ses désirs, et se trouvait tout ensemble et grande et heureuse, en s'attachant à Dieu par un saint amour. En effet, cette seule attache, qui la rendait tempérante, juste, sage, vertueuse, la rendait aussi par conséquent libre, tranquille, assurée. La paix de la conscience répandait jusque sur les sens une joie divine. L'homme avait en lui-même toute sa grandeur, et tous les biens externes dont il jouissait lui étaient accordés libéralement, non comme un fondement de son bonheur, mais comme une marque de son abondance. Telle était la première institution de la créature raisonnable.

Mais de même qu'en possédant Dieu elle avait la plénitude, ainsi en le perdant par son péché, elle demeure épuisée. Elle est réduite à son propre fonds, c'est-à-dire à son premier néant : elle ne possède plus rien, puisque, devenue dépendante des biens qu'elle semble posséder, elle en est plutôt la captive qu'elle n'en est la propriétaire et la souveraine. Toutefois, malgré la bassesse et la pauvreté où le péché nous réduit, le cœur de l'homme étant destiné pour posséder un bien immense, quoique la liaison qui l'y tenait attaché soit rompue, il en reste toujours en lui quelque impression, qui fait qu'il cherche sans cesse quelque ombre d'infinité. L'homme, pauvre et indigent au dedans, tâche de s'enrichir et de s'agrandir comme il peut; et comme il ne lui est pas possible

de rien ajouter à sa taille et à sa grandeur naturelle, il s'applique ce qu'il peut par le dehors. Il pense qu'il s'incorpore, si vous me permettez de parler ainsi, tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Aussi, à voir comme il marche, vous diriez que la terre ne le contient plus ; et sa fortune enfermant en soi tant de fortunes particulières, il ne peut plus se compter pour un seul homme.

Et en effet, pensez-vous, messieurs, que cette femme vaine et ambitieuse puisse se renfermer en elle-même, elle qui a non-seulement en sa puissance, mais qui traîne sur elle en ses ornements, la subsistance d'une infinité de familles ; qui porte, dit Tertullien, en un petit fil, autour de son cou, des patrimoines entiers : *Saltus et insulas tenera cervix circumfert* [1] ; et qui tâche d'épuiser au service d'un seul corps toutes les inventions de l'art et toutes les richesses de la nature? Ainsi l'homme petit en soi, et honteux de sa petitesse, travaille à s'accroître et se multiplier dans ses titres, dans ses possessions, dans ses vanités : tant de fois comte, tant de fois seigneur, possesseur de tant de richesses, maître de tant de personnes, ministre de tant de conseils, et ainsi du reste : toutefois, qu'il se multiplie tant qu'il lui plaira, il ne faut toujours pour l'abattre qu'une seule mort. Mais, mes frères, il n'y pense pas ; et, dans cet accroissement infini que notre vanité s'imagine, il ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure au juste.

C'est, messieurs, en cette manière que l'homme croit se rendre admirable. En effet, il est admiré, et devient un magnifique spectacle à d'autres hommes aussi vains et autant trompés que lui. Mais ce qui le relève, c'est ce qui l'abaisse. Car ne voit-il pas, chrétiens, dans toute cette pompe qui l'environne, et au milieu de tous ces regards qu'il attire, que ce qu'on regarde le moins, ce qu'on admire le moins, c'est lui-même? tant l'homme est pauvre et nécessiteux, qu'il n'est pas

[1] De cult. fœm. lib. I, n. 8.

capable de soutenir par ses qualités personnelles les honneurs dont il se repaît!

C'est ce que nous montre l'Écriture sainte dans cet orgueilleux roi de Babylone, le modèle des âmes vaines, ou plutôt la vanité même. Comme « l'orgueil monte toujours, » dit le roi-prophète, et ne cesse jamais d'enchérir sur ce qu'il est : *Superbia eorum... ascendit semper*[1] ; Nabuchodonosor ne se contente pas des honneurs de la royauté, il veut des honneurs divins. Mais comme sa personne ne peut soutenir un éclat si haut, qui est démenti trop visiblement par notre misérable mortalité, il érige sa magnifique statue, il éblouit les yeux par sa richesse, il étonne l'imagination par sa hauteur, il étourdit tous les sens par le bruit de sa symphonie, et par celui des acclamations qu'on fait autour d'elle : et ainsi l'idole de ce prince, plus privilégiée que lui-même, reçoit des adorations que sa personne n'ose demander. Homme de vanité et d'ostentation, voilà ta figure : c'est en vain que tu te repais des honneurs qui semblent te suivre; ce n'est pas toi qu'on admire, ce n'est pas toi qu'on regarde, c'est cet éclat étranger qui fascine les yeux du monde; et on adore non point ta personne, mais l'idole de ta fortune, qui paraît dans ce superbe appareil par lequel tu éblouis le vulgaire.

« Jusques à quand, ô enfants des hommes, jusques à quand « aimerez-vous la vanité, et vous plairez-vous dans le men- « songe[2] ? » L'homme n'est rien, et il ne poursuit que des riens pompeux : *In imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur*[3] : « Il passe comme un songe, et il ne court « aussi qu'après des fantômes. » Que s'il est vrai, ce que nous dit saint Jean-Chrysostome, que la vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans; que dirons-nous, chrétiens, et que pensera la postérité, du siècle où nous sommes? Car quel siècle a-t-on vu, où la vanité ait été plus désordonnée? Quand est-ce qu'on a étalé plus de titres, plus de couronnes, plus de balustres, plus de vaines magni-

[1] Ps. LXXXIII. 23. — [2] Ps. IV. 3. — [3] Ps. XXXVIII. 7. — [4] Homil. I in Ep. II ad Thessal., tom. XI, p. 514.

ficences? Quelle condition n'a pas oublié ses bornes? Qui n'a pu avoir la grandeur a voulu néanmoins la contrefaire. On ne peut plus faire de discernement; et, par un juste retour, cette fause image de grandeur s'est tellement étendue, qu'elle s'est enfin avilie.

Mais encore si les vanités n'étaient simplement que vanités, elles ne nous contraindraient pas, chrétiens, de faire aujourd'hui de si fortes plaintes. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'elles arrêtent le cours des charités, c'est qu'elles mettent tout à fait à sec la source des aumônes, et avec la source des aumônes celle de toutes les grâces du christianisme. Que dis-je ici, des aumônes? les vanités ne permettent pas même de payer ses dettes. On ruine et les siens et les étrangers, pour satisfaire à son ambition : encore n'est-ce pas le seul désordre. Ce ne sont pas seulement la charité et la justice qui se plaignent de la vanité; la pudeur s'en plaint aussi, et la vanité y cause d'étranges ruines. Simple et innocente beauté, qui commencez à venir au monde, vous avez de l'honnêteté; mais enfin vous voulez paraître, et vous regardez avec jalousie celles que vous voyez plus richement ornées. Sachez que cette vanité, qui vous paraît innocente, machine de loin contre votre honneur; elle vous tend des lacets; elle vous découvre à la tentation; elle donne prise à l'ennemi. Prenez garde à ce dangereux appât; et mettez de bonne heure votre honnêteté sous la protection de la modestie.

Mais ne parlons pas toujours de ces vanités qui regardent les biens de la fortune et les ornements du corps : l'homme est vain de plus d'une sorte. Ceux-là pensent être les plus raisonnables qui sont vains des dons de l'intelligence, les savants, les gens de littérature, les beaux esprits. A la vérité, chrétiens, ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font un des plus beaux ornements du monde. Mais qui les pourrait supporter, lorsqu'aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent, ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits? et parce qu'ils savent arranger des mots, mesurer un vers, ou arrondir une période, ils pensent avoir droit de se faire écouter

sans fin, et de décider de tout souverainement. O justesse dans la vie, ô égalité dans les mœurs, ô mesure dans les passions, riches et véritables ornements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer? Mais laissons les beaux esprits dans leurs disputes de mots, dans leur commerce de louanges qu'ils se vendent les uns aux autres à pareil prix, et dans leurs cabales tyranniques, qui veulent usurper l'empire de la réputation et des lettres. Je voudrais n'avoir que ces plaintes, je ne les porterais pas dans cette chaire. Mais dois-je dissimuler leurs délicatesses et leurs jalousies? Leurs ouvrages leur semblent sacrés : y reprendre seulement un mot, c'est leur faire une blessure mortelle. C'est là que la vanité, qui semble naturellement n'être qu'enjouée, devient cruelle et impitoyable. La satire sort bientôt des premières bornes, et d'une guerre de mots elle passe à des libelles diffamatoires, à des accusations outrageuses contre les mœurs et les personnes. Là on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, pourvu qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles à l'honneur, pourvu que les morsures soient ingénieuses : tant il est vrai, chrétiens, que la vanité corrompt tout, jusqu'aux exercices les plus innocents de l'esprit, et ne laisse rien d'entier dans la vie humaine. Elle ne se contente pas de donner aux crimes des ouvertures favorables, elle les autorise publiquement, et entreprend de les mettre en honneur par des maximes ruineuses à la pureté des mœurs.

DEUXIÈME POINT.

Il me semble que vous vous élevez ici contre moi, et que vous me dites que jamais il ne sera véritable que les crimes soient en honneur; puisque nous les voyons au contraire et détestés et proscrits par une commune sentence du genre humain. Et certes les choses humaines ne sont pas encore si désespérées, que les vices qui ne sont que vices, qui montrent toute leur laideur sans aucune teinture d'honnêteté, soient honorés dans le monde. Les vices que le monde couronne sont des vices spécieux, qui ont quelque mélange de la vertu.

L'honneur, qui est destiné pour la suivre et pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et lui dérobe quelques-uns de ses ornements, pour en parer le vice qu'il veut établir et mettre en crédit dans le monde. Pourquoi introduit-on ce mélange? pourquoi tâche-t-on de donner au vice cette couleur empruntée? De quelle sorte cela se fait, quoique la chose soit assez connue par expérience, je veux le rechercher jusqu'à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, il est nécessaire de philosopher en peu de mots de la nature du mal. Mais je m'abuse d'abord; et il est vrai que le mal n'a point de nature ni de subsistance. Car qui ne sait qu'il n'est autre chose qu'une simple privation, un éloignement de la loi, une perte de la raison et de la droiture? Ce n'est donc pas une nature, mais plutôt la maladie, la corruption, la ruine de la nature. De cette vérité, qui est si connue, le docte saint Jean Chrysostome en a tiré cette conséquence. Comme le mal, dit ce grand évêque [1], n'a point de nature ni de subsistance en lui-même, il s'ensuit qu'il ne peut pas subsister tout seul; de sorte que s'il n'est soutenu par quelque mélange de bien, il se détruira lui-même par son propre excès. Qu'un homme veuille tromper tout le monde, il ne trompera personne. Qu'un voleur tue ses compagnons aussi bien que les passants, tous le fuiront également comme une bête farouche. De tels vicieux n'ont point de crédit : il faut un peu de mélange. [Ceux que le monde considère] ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toutes sortes d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'Histoire sainte; un Néron, un Domitien dans les histoires profanes : leur attirer de la gloire, réconcilier l'honneur avec eux, c'est une entreprise impossible. Mais aussi, si peu qu'on prenne soin de mêler avec le vice quelque teinture de vertu, il pourra, sans trop se cacher et presque sans se contraindre, paraître avec honneur dans le monde. Par exemple, est-il rien de plus injuste que de verser le sang humain pour des injures particulières, et d'ôter par un même

[1] Homil. II, in Acta, tom. IX, p. 22.

attentat un citoyen à sa patrie, un serviteur à son roi, un enfant à l'Église, et une âme à Dieu qu'il a rachetée de son sang? Et toutefois depuis que les hommes ont mêlé quelque couleur de vertu à ces actions sanguinaires, l'honneur s'y est attaché d'une manière si opiniâtre, que ni les anathèmes de l'Église, ni les lois sévères du prince, ni sa fermeté invincible, ni la justice rigoureuse d'un Dieu vengeur, n'ont point assez de force pour venir à bout de l'en arracher.

Il n'est rien de plus odieux que les concussions et les rapines, et toutefois ceux qui ont su s'en servir pour faire une belle dépense, qui paraît libéralité et qui est une damnable injustice, ont presque effacé toute cette honte dans le sentiment du vulgaire. Est-il rien de plus haïssable que la médisance, qui déchire impitoyablement la réputation du prochain? Mais si peu qu'on l'appelle franchise de naturel, et liberté qui dit ce qu'elle pense; ou, sans faire tant de façon, pour peu qu'on la débite avec esprit, en sorte qu'elle divertisse, car c'est une grande vertu dans le monde que de savoir divertir, on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, il suffit qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles, pourvu que les morsures soient ingénieuses.

L'impudicité même, c'est-à-dire la honte même, que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche; si peu qu'elle s'étudie à se couvrir de belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée? ne semble-t-elle pas digne des héros? Ne perd-elle pas son nom d'impudicité, pour prendre celui de galanterie? et n'avons-nous pas vu le monde poli, traiter de sauvages et de rustiques ceux qui n'avaient point de telles attaches? Il est donc vrai, chrétiens, que le moindre mélange de vertu trompeuse concilie de l'honneur au vice. Et il ne faut pas pour cela beaucoup d'industrie; le moindre mélange suffit, la plus légère teinture d'une vertu trompeuse et falsifiée impose aux yeux de tout le monde. Ceux qui ne se connaissent pas en pierreries sont dupés et trompés par le moindre éclat; et le monde se connaît si peu en vertu solide, que

souvent la moindre apparence éblouit sa vue. C'est pourquoi il ne s'agit presque plus parmi les hommes d'éviter les vices; il s'agit seulement de trouver des noms spécieux et des prétextes honnêtes. Ainsi le nom et la dignité d'homme de bien se soutient plus par esprit et par industrie que par probité et par vertu; et l'on est en effet assez vertueux et assez réglé pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager et l'invention de se couvrir.

Mais Dieu, protecteur de la vertu, ne souffrira pas longtemps que le vice se fasse honorer sous cette apparence. Bientôt il découvrira toute sa laideur, et ne lui laissera que sa seule honte. C'est de quoi lui-même se glorifie par la bouche de son prophète : *Discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit*[1]. J'ai découvert Ésaü, j'ai dé- « pouillé cet homme du monde de ces vains prétextes dans « lesquels il s'enveloppait; j'ai manifesté toute sa honte, et il « ne peut plus se cacher. » Car dans ce règne de la vérité et de la justice on ne se payera point de prétextes, on ne prendra point le nom pour la chose, ni la couleur pour la vérité. Tous les tours, toutes les souplesses, toutes les habiletés de l'esprit, ne seront plus capables de rien diminuer de la honte d'une mauvaise action; et tout l'honneur que votre adresse vous aura sauvé parmi les ténèbres de ce monde, vous tournera en ignominie. Éveillez-vous donc, chrétiens; le monde vous a assez abusés, assez éblouis par son faux honneur. Ouvrez les yeux, voyez la vertu qui va vous montrer l'honneur véritable; et vous apprendrez tout ensemble à le rendre à Dieu. Je suis sorti, comme vous le voyez, des deux premières parties, et il ne me reste plus qu'à conclure par la dernière.

TROISIÈME POINT.

Jusques ici, chrétiens, j'ai pris facilement mon parti; et rien n'était plus aisé que de mépriser l'honneur qui relève les choses vaines, et de condamner celui qui couronne les mau-

[1] Jerem. XLIX. 10.

vaises. Mais devant maintenant parler de l'honneur qui accompagne les actions vertueuses, d'un côté je voudrais bien pouvoir le priser pour l'amour de la vertu dont il rejaillit ; et d'autre part la crainte de la vanité fait que j'appréhende de lui donner trop d'avantage. Et certes il est véritable que si nous combattons avec tant de force l'amour des louanges, nous ôterons, sans y penser, un grand secours à la vertu, du moins à celle qui commence ; et nous tomberons dans cet autre excès, qu'un habile courtisan d'un grand empereur, homme d'esprit de l'antiquité, a remarqué en son temps, et que nous ne voyons déjà que trop fréquent dans le nôtre : que la plupart des hommes trouvent ridicule d'être loués, à cause qu'ils ont cessé de faire des actions dignes de louanges : *Postquam desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus*[1]. Au contraire, saint Augustin a sagement prononcé que « vouloir faire le bien et ne vouloir pas qu'on nous en « loue, c'est vouloir que l'erreur prévale, c'est se déclarer « ennemi de la justice publique, et s'opposer au bien général « des choses humaines, qui ne sont jamais établies dans un « meilleur ordre que lorsque la vertu reconnue reçoit l'hon« neur qu'elle mérite[2]. » D'ailleurs, on ne peut douter qu'il ne soit digne d'un homme de bien, et d'édifier le prochain par l'exemple de sa vertu, et d'être non-seulement confirmé, mais encore encouragé par le témoignage des autres. Mais surtout ceux que Dieu a mis dans les grandes places, comme leur dignité n'a rien de plus relevé que cette glorieuse obligation d'être l'exemple du monde, doivent souvent considérer ce que pense l'univers, dont ils sont le plus beau spectacle, et ce que pensera la postérité, qui ne les flattera plus quand la mort les aura égalés au reste des hommes : et comme la gloire véritable ne peut jamais être forcée, ils doivent en poser les fondements sur une vertu solide, qui s'attache à ne se démentir jamais, et à marcher constamment par les voies droites.

Mais encore qu'on puisse permettre à la vertu de se laisser

[1] Plin. Epist. lib. III, epist. XXI. — [2] De Serm. Dom. lib. II, c. I, t. III, part, II, col. 201.

exciter au bien par les louanges des hommes, c'est ravilir sa dignité et offenser sa pudeur, que de l'en rendre captive. Car c'est, mes frères, une chose assez remarquable que la pudeur et la modestie ne s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges. Une personne honnête et bien élevée rougit d'une parole immodeste; un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges. En l'une et l'autre rencontre la modestie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front, par un certain sentiment que la raison nous inspire : que comme le corps a sa chasteté, que l'impudicité corrompt, il y a une certaine intrégrité de l'âme et de la vertu, qui appréhende d'être violée par les louanges : d'où vient à une âme bien née cette honte des louanges, naturelle à la vertu : je dis à la vertu chrétienne, car on n'en connaît point d'autre en cette chaire. Il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges; et si vous pesez attentivement avec quelle précaution le Fils de Dieu l'oblige de se cacher : *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis* [1] : « Prenez garde de ne faire pas vos bonnes œuvres devant les hommes, pour en être regardés : » Voulez-vous prier dans le cabinet? fermez la porte. *Orationem tuam fac esse mysterium* [2], et ainsi des autres. Voyez donc comme il élève la vertu : il la retire du monde, il la tient dans le cabinet et sous la clef; il la cache non-seulement aux autres, mais à elle-même; « il ne veut pas que la gauche sache l'aumône que fait la droite [3] : » enfin il la réserve pour les yeux du Père.

C'est pourquoi saint Jean-Chrysostome compare la vertu chrétienne à une fille honnête et pudique, élevée dans la maison paternelle avec une merveilleuse retenue. On ne la mène pas, dit-il [4], au théâtre; on ne la produit pas dans les assemblées; elle n'écoute point les discours des hommes, ni leurs

[1] Matth. VI. 1, 6. — [2] S. Chrysost. Homil. XIX, in Matth. n. 3, tom. VII, p. 248. — [3] Matth. VI. 3. — [4] In Matth. Homil. LXXI, tom. VII, p. 698.

dangereuses flatteries ; elle aime la retraite et la solitude, et se plaît à se cacher sous les yeux de Dieu, sous l'ombre de ses ailes et sous le secret de sa face ; elle aime, dis-je, à se cacher, non par honte, mais par modestie. Car, mes frères, ce n'est pas un moindre excès de cacher la vertu par honte, que de la produire par ostentation. Les hypocrites sont dignes et de blâme et de mépris tout ensemble, qui l'étalent avec art et pompeusement. Les lâches ne le sont pas moins, qui rougissent de la professer, et lui donnent moins de liberté de paraître au jour, que le vice même ne s'en attribue. Ainsi la véritable vertu ne fuit pas toujours de se faire voir, mais jamais elle ne se montre qu'avec sa simple parure. Bien loin de vouloir surprendre les yeux par des ornements empruntés, elle cache même une partie de sa beauté naturelle ; et le peu qu'elle en découvre avec retenue est tellement éloigné de tout artifice, qu'on voit bien qu'elle n'a pas dessein d'être regardée, mais plutôt d'inviter les hommes, par sa modestie, à glorifier le Père céleste : *ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est*[1].

Voilà l'idée véritable de la vertu chrétienne : y a-t-il rien de plus sage et de plus modeste ? C'est ainsi qu'elle était faite lorsqu'elle sortait toute récente d'entre les mains des apôtres, formée sur les exemples de Jésus-Christ même. Alors la piété était véritable, parce qu'elle n'était pas encore devenue un art ; elle n'avait pas encore appris à s'accommoder au monde, ni à servir au négoce des ténèbres : simple et innocente qu'elle était, elle ne regardait que le ciel, auquel elle prouvait sa fidélité par l'humilité et la patience. La vaine gloire, dit saint Chrysostome[2], vient gâter cette bonne éducation ; elle entreprend de corrompre la pudeur de la vertu. Au lieu qu'elle n'était faite que pour Dieu, elle la pousse à rechercher les yeux des hommes. Ainsi cette vierge si sage et si retirée est sollicitée par cette impudente à des amours déshonnêtes : *Sic a lena corruptissima ad turpes hominum amores impellitur*. Fuyons, messieurs, ces excès ; et puisque tout le bien

[1] Matth. v. 16. — [2] Loco mox citato.

vient de Dieu, apprenons à lui rendre aussi toute la gloire. « Car, comme dit excellemment le grand saint Fulgence, « encore que ce soit un orgueil damnable que de mépriser « ce que Dieu commande, c'est une audace bien plus crimi- « nelle de s'attribuer à soi-même ce que Dieu donne : » *Detestabilis est cordis humani superbia qua facit homo quod Deus in hominibus damnat; sed illa detestabilior, qua sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat* [1]. Et si par le premier de ces attentats nous tâchons de nous soustraire à son empire, il semble que nous entreprenions par le second de nous égaler à lui.

C'est, messieurs, ce que Dieu lui-même reproche aux hommes orgueilleux en la personne du roi de Tyr, lorsqu'il lui adresse ces paroles par la bouche de son prophète Ézéchiel : « Voici ce qu'a dit le Seigneur Dieu : Ton cœur s'est élevé « démesurément, et tu as dit : Je suis un Dieu ; et quoique « tu ne sois qu'un homme mortel, tu t'es fait un cœur de « Dieu » par ton audace insensée : *Dixisti : Deus ego sum;... cum sis homo et non Deus, et dedisti cor tuum quasi cor Dei* [2]. Peut-être aurez-vous peine à comprendre que l'esprit humain soit capable d'un si prodigieux égarement.

Mais, mes frères, ce n'est pas en vain que le Saint-Esprit parle en ces termes ; et il n'est que trop véritable que celui qui se glorifie en lui-même, se fait en effet le cœur d'un Dieu. Car la théologie nous enseigne que comme Dieu est la source du bien et le centre de toutes choses, comme il est le seul sage et le seul puissant, il lui appartient, chrétiens, de s'occuper de lui-même, de rapporter tout à lui-même, de se glorifier en ses conseils, et de se confier en son bras victorieux et en sa force invincible. Quand donc une créature s'admire dans sa vertu, s'aveugle dans sa puissance, se plaît dans son industrie, s'occupe enfin tout entière de ses propres perfections, elle agit à la manière de Dieu ; et, malgré sa misère et son indigence, elle imite la plénitude de ce premier

[1] Epist. VI ad Theodor. p. 189. — [2] Ezech. XXVIII. 2.

Être. En effet, cet homme capable qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par la force de ses discours ; lorsqu'il croit que son raisonnement et son éloquence, et non la main de Dieu, a tourné les cœurs, ne dit-il pas tacitement : *Labia nostra a nobis sunt*[1] : « Nos lèvres sont de nous-mêmes ; » et c'est nous qui avons trouvé ces belles paroles qui ont touché tout le monde? Et celui qui se persuade que c'est par son industrie qu'il s'est établi, et ne fait pas de réflexion sur la Providence divine qui l'a conduit par la main, ne dit-il pas avec Pharaon: *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum*[2] : « Tout ce grand domaine est à moi, je suis l'ouvrier de ma fortune, et je me suis fait moi-même? » Quiconque enfin s'imagine qu'il peut achever ses affaires par sa tête ou par son bras, sans remonter au principe d'où viennent tous les bons succès, se fait lui-même un dieu dans son cœur, et il dit avec ces superbes : « C'est notre main vigoureuse qui a fait hautement « ces choses : » *Manus nostra excelsa*[3].

Malheur à la créature qui, faisant le dénombrement de ce qui est nécessaire pour ses entreprises, ne compte pas avant toutes choses le secours de Dieu, et ne lui rapporte pas toute la gloire ! Dieu se rit de ses vains conseils, et il les dissipe : car c'est lui dont il est écrit qu'il réprouve les desseins des peuples, qu'il confond quand il lui plaît les entreprises des grands[4], et qu'il est terrible en conseils par-dessus les enfants des hommes[5]. C'est lui qui élève, c'est lui qui abaisse ; c'est lui qui donne la gloire, c'est lui qui la change en ignominie ; c'est lui qui prend Cyrus par la main, dit le prophète Isaïe[6], qui fait marcher la terreur devant sa face et la victoire à sa suite, qui le mène triomphant par toute la terre, et qui abaisse à ses pieds toutes les puissances du monde. C'est lui-même qui, au moment ordonné, arrête toutes ses conquêtes, et le précipite du haut de cette superbe grandeur par une sanglante défaite. C'est lui qui fait frapper par son ange un Hérode, pour n'avoir pas donné la gloire à Dieu[7] ; qui renverse un Nicanor par une poignée

[1] Ps. XI. 5. — [2] Ezech. XXIX. 3. — [3] Deut. XXXII. 27. — [4] Ps. XXXII. 10. [5] Ibid. LXV, 4. — [6] Is. XLV. 1. — [7] Act. XII. 23.

de gens « qu'il regardait comme rien, » *quos nullos existimaverat*, comme dit le texte sacré [1]; qui confond un Antiochus avec son armée, par laquelle il croyait pouvoir dominer aux flots de la mer : *qui sibi videbatur etiam fluctibus maris imperare* [2]. Et quand aurais-je fini, si j'entreprenais de vous raconter toutes les victoires de ce triomphateur en Israël, et de ce Monarque du monde!

Tremblons donc sous sa main suprême, et mettons en lui seul toute notre gloire. La gloire que les hommes donnent n'a ni fondement ni consistance. Qu'y a-t-il de plus variable, puisqu'elle s'attache aux événements et change avec la fortune? C'est pourquoi je souhaite à notre grand roi quelque chose de plus solide. Sire, je désire d'une ardeur immense de voir croître par tout l'univers cette haute réputation de vos armes et de vos conseils : et si ma voix se peut faire entendre parmi ces glorieuses acclamations, j'en augmenterai le bruit avec joie. Mais méditant en moi-même la vanité des choses humaines, qu'il est si digne de votre grande âme d'avoir toujours devant les yeux, je souhaite à Votre Majesté un éclat plus digne d'un roi chrétien que celui de la renommée, une immortalité plus assurée que celle que promet l'histoire à votre sage conduite; enfin une gloire mieux établie que celle que le monde admire : c'est celle de l'éternité avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. *Amen.*

FRAGMENT

SUR LE MÊME SUJET.

Différentes espèces d'honneur. Estime que nous devons faire de la bonne opinion des hommes : combien et comment nous devons travailler à nous la concilier et à nous y maintenir.

L'honneur peut être considéré en deux manières : 1° il peut être pris pour le crédit et l'autorité que donnent les emplois, les charges, la faveur des grands; 2° pour la bonne opinion que

[1] II. Mach. VIII. 35. — [2] Mach. IX. 8.

l'on a de nous. Cette dernière sorte d'honneur est un moyen assez ordinaire pour parvenir à l'autre ; et la première nous donne de grands avantages pour entretenir celle-ci.

C'est de cette dernière espèce d'honneur que je prétends parler, et rechercher quelle estime nous en devons faire, jusques à quel point nous sommes obligés de nous le conserver, comment nous nous y devons maintenir, lorsqu'on nous le veut ravir.

J'appelle l'honneur, en ce sens, l'estime que les hommes font de nous pour quelque bien qu'ils y considèrent ; mais il faut ici user de distinction ; car ou ils se trompent dans l'opinion qu'ils en ont, ou ils jugent véritablement. Ils jugent véritablement, et l'estime qu'ils font de nous est bien fondée, lorsque la chose qu'ils prisent en nous nous convient effectivement, et qu'elle est digne de louange ; c'est là le véritable et solide honneur : par exemple, lorsqu'on nous estime, ou pour les bonnes qualités du corps, comme la force, la disposition ; ou pour les dons de l'esprit, comme l'éloquence, la vivacité, la science. Mais comme ces avantages d'esprit et de corps sont de telle nature qu'ils peuvent être appliqués au mal, et qu'il n'y a que la vertu seule dont personne ne peut mal user, parce qu'elle ne serait plus vertu si l'on en faisait un mauvais usage, il s'ensuit que la vertu seule est essentiellement digne de louange, et par conséquent que le véritable honneur est attaché par nécessité à la pratique que nous en faisons. Aussi est-ce pour cette raison que les autres avantages de corps et d'esprit sont dignes d'honneur, par la disposition et facilité qu'ils nous donnent pour mettre en pratique ce que la vertu ordonne, comme la bonne disposition du corps pour être en état de s'employer plus utilement à la défense de sa patrie : tellement que le véritable honneur est attaché à la vertu seule, ou bien se rapporte à elle. Après avoir considéré cet honneur que l'on nous défère fondé sur un jugement véritable, il faut maintenant regarder celui qui est appuyé sur l'erreur.

Il n'y a qu'une vérité et qu'un droit chemin, mais on peut s'égarer par diverses voies ; tellement qu'à cet honneur

solide, qui a fondement sur la vérité, nous en pouvons opposer trois autres espèces qui seront fondées sur l'erreur. Car on peut se tromper en trois manières dans l'estime qu'on fait de nous : 1° en nous attribuant des choses louables qui ne nous conviennent pas : 2° en nous louant pour des choses que nous avons en effet, mais qui ne méritent pas de louange : 3° en joignant l'un et l'autre ensemble, c'est-à-dire en nous honorant pour une chose que nous n'avons pas, et qui n'est pas digne d'être honorée. D'où il paraît que le véritable honneur devant joindre ensemble nécessairement une estime raisonnable de la chose et de la personne, le faux honneur au contraire se peut former en ces trois manières que nous avons remarquées : en la première on se trompe quant à la personne; en la seconde on erre en la chose; en la troisième on juge mal et de la personne et de la chose. Cette division est juste, et partage également le sujet.

Cela étant ainsi supposé, venons maintenant à considérer quelle estime nous devons faire de l'honneur; et pour cela il faut comparer, 1° toutes ces sortes d'honneur ensemble; 2° les comparer avec la vertu; 3° avec la vie; 4° avec les richesses. Ensuite nous regarderons comment un homme sage le peut ravir aux autres, et comment il le peut défendre pour lui-même.

Pour comparer ces honneurs entre eux, la première remarque que nous avons à faire c'est que l'un nous a semblé véritable, et les autres nous ont paru faux. Mais il faut craindre ici l'équivoque, en ce que celui que nous appelons faux honneur ne laisse pas en un sens de pouvoir être nommé véritable. Car encore que l'on m'honore sans que j'en sois digne, il est vrai néanmoins que l'on m'honore sincèrement; et en ce sens l'honneur qu'on me rend est véritable, parce qu'il est sincère : mais on ne peut aussi l'appeler faux honneur, en tant qu'il n'a point d'autre appui qu'un faux jugement que l'on fait de moi, et une estime contraire à la vérité. De là il est aisé de juger combien le véritable honneur est à estimer au-dessus de l'autre, n'y ayant nulle proportion entre une opinion rai-

sonnable et une opinion mal fondée. On pourrait même douter si l'honneur qu'on nous rend par erreur est un avantage pour nous, puisqu'en ce cas l'estime que l'on fait de nous ne nous attribue rien de véritable; mais néanmoins le contraire semble être assuré par ce que nous venons de dire. Car encore, par exemple, que ce que l'on nous attribue ne soit pas vrai, il est vrai toutefois qu'on nous l'attribue; et cela, sans doute, c'est un avantage. Si c'est un mal de n'être pas digne d'honneur, c'est encore un autre mal que cela soit connu : c'est donc une espèce de bien qu'on me fait de me croire plus que je ne suis; et quoique je doive plutôt désirer d'être ce que l'on croit, on ne laisse pas de m'obliger en m'attribuant plus que je ne possède.

Toutefois, dans cet avantage que nous recevons, il y a un mal mêlé, qui est l'erreur; et cela fait que l'honneur qu'on me rend n'est pas digne de grande estime, et même qu'il ne peut pas être désiré par un homme sage.

Maintenant, pour connaître au vrai combien nous devons priser l'honneur qu'on nous rend par erreur, il le faut décider par la qualité de l'erreur qui en est le principe. De cette sorte il est aisé de voir que l'erreur la moindre de toutes est celle qui ne regarde que la personne; par exemple, lorsqu'on croit vertueux celui qui ne l'est pas : le second degré est de se tromper en la chose, comme en croyant vertu ce qui ne l'est pas; le troisième est le plus mauvais : c'est de juger faussement de l'un et de l'autre, c'est-à-dire et de la chose et de la personne.

Au premier genre d'erreur, encore qu'on se trompe pour la personne, il est clair qu'on ne lui fait point de tort; au contraire, on lui donne plus qu'il ne lui appartient : au second, on ne fait pas tort à la personne, mais on fait injure à la raison et à la vérité, en croyant raisonnable ce qui ne l'est pas; au troisième, on fait tort à la vérité et à la personne, qu'on déshonore en pensant l'honorer. Nul homme ne doit désirer qu'on lui rende cette dernière sorte d'honneur, qui est une véritable injure. Nous ne devons non plus désirer ni

estimer le second, qui fait un tort notable à la vérité et à la raison, ni souffrir qu'on nous estime aux dépens de l'une et de l'autre : autrement nous nous préférerions à elle, ce qui est insupportable. Reste donc à examiner le premier honneur, dont l'erreur ne fait préjudice ni à la raison ni à la personne.

Premièrement, on pourrait douter si l'honneur que l'on nous rend ainsi par erreur, et pour des bonnes qualités que nous n'avons pas, est un avantage pour nous, puisqu'en ce cas l'estime que l'on fait de nous ne nous attribue rien de véritable. Néanmoins le contraire semble être assuré par les choses que nous avons dites; car encore que ce que l'on nous attribue ne soit pas vrai, il est vrai toutefois qu'on nous l'attribue, et cela sans doute c'est un avantage. Si c'est un mal pour moi que de n'être pas digne d'honneur, c'est encore un autre mal que cela soit connu. C'est donc une espèce de bien que cela soit caché par la bonne opinion que l'on en a; et quoique je doive plutôt désirer d'être ce que l'on croit, on ne laisse pas de m'obliger en me croyant plus que je ne suis. Mais peut-on se réjouir d'un tel honneur? Il paraît qu'on le peut, puisque c'est une espèce de bien; et il semble d'ailleurs qu'il n'est pas permis et que la raison ne souffre pas qu'on se réjouisse de l'erreur d'autrui. A cela il est aisé de répondre qu'il y a des erreurs qui nuisent beaucoup à ceux qui les ont, et d'autres qui ne leur nuisent pas. Celui qui croit vertu ce qui ne l'est point est tombé dans une erreur fort prejudiciable; et ne connaître pas la vertu, c'est un mal qu'on ne doit jamais désirer même à son plus grand ennemi, ni se réjouir quand il lui arrive. Mais il n'y a pas grand mal pour un homme que de croire qu'un autre soit vertueux, bien qu'en effet il ne le soit pas; au contraire, ce peut être un bien. Car il est de la prudence de ne pas précipiter son jugement; et il est de l'humanité de présumer plutôt le bien que le mal. Si donc l'on m'estime vertueux sans que je le sois, cela ne faisant aucun tort à celui qui le croit, non plus qu'à la vertu qu'il pense honorer en ma personne; rien ne m'empêche d'avoir quel-

que joie de cette erreur innocente, pour l'avantage qui m'en revient.

Encore qu'à vrai dire cet avantage nous doit être peu considérable; car c'est se repaître de peu de chose, que de se croire relevé par l'erreur d'autrui : au contraire, plus on estime le bien que l'on s'imagine être en nous, plus nous devons être mal satisfaits de nous-mêmes de ce que nous sentons qu'il nous manque. Ainsi le moins que puisse faire un homme que l'on honore de cette sorte, c'est de recevoir cet honneur sans s'en estimer davantage, et de souhaiter, pour l'amour de ceux dont le jugement lui est si favorable, qu'ils cessent de se tromper dans leur opinion; non par la connaissance qu'ils pourront prendre de ses défauts, mais par le règlement que lui-même apportera à ses mœurs. S'il a d'autres pensées, et qu'il tourne tous ses soins à tromper le monde sans rechercher jamais le solide, il sera du nombre de ceux qui sont appelés hypocrites; qui, outrageant la vertu dans leurs cœurs, abusent de son image, qui leur sert de montre pour se concilier la faveur des hommes.

Après avoir considéré combien nous devons priser l'honneur en lui-même, par la comparaison que nous avons faite de toutes les espèces d'honneur entre elles; voyons combien il doit être prisé à l'égard des autres biens, et premièrement de la vertu.

La vertu est une habitude de vivre selon la raison; et comme la raison est la principale partie de l'homme, il s'ensuit que la vertu est le plus grand bien qui puisse être en l'homme. Elle vaut mieux que les richesses, parce qu'elle est notre véritable bien; elle vaut mieux que la santé du corps, parce qu'elle est la santé de l'âme; elle vaut mieux que la vie, parce qu'elle est la bonne vie, et qu'il serait meilleur de n'être pas homme que de ne vivre pas en homme, c'est-à-dire ne vivre pas selon la raison, et faire de l'homme une bête; elle vaut mieux aussi que l'honneur, parce qu'en toutes choses l'être vaut mieux sans comparaison que le sembler être; il vaut mieux être riche que de sembler riche; être sain, être savant, que de sem-

bler tel : il vaut donc mieux sans comparaison être vertueux que de le paraître ; et ainsi la vertu vaut mieux que l'honneur.

Il n'est donc pas permis ni de quitter la vertu pour se faire estimer des hommes, ni de rechercher la vertu pour s'acquérir de la gloire, parce que ce n'est pas estimer assez la vertu : or celui qui ne l'estime pas ne la peut avoir, parce qu'on la perd en la méprisant.

Il y a certaines choses qui n'ont de grandeur qu'en tant qu'on les voit, par exemple les habits magnifiques. Ces choses d'elles-mêmes sont de peu de prix, et infiniment au-dessous de tous les autres biens qui ont quelque valeur en eux-mêmes. C'est donc ravaler trop indignement la vertu, qui est le plus grand bien de l'homme, que de la mettre parmi les biens du dernier ordre que la seule opinion fait valoir.

De là il s'ensuit que l'homme parfaitement vertueux peut bien se passer de l'honneur ; parce que la vertu lui apprend que son bonheur ne dépend pas de l'opinion des autres, et qu'il peut se passer de ce qui est hors de lui, surtout étant bien en lui-même : or la vertu le met en cet état.

Quoique l'honneur ne lui soit point nécessaire, il peut toutefois le désirer, 1° pour soi, 2° pour les autres, 3° pour tout le public. Pour soi, parce qu'il est bon d'avoir l'amitié des hommes ses semblables, à cause du bien de la société ; or l'amitié s'entretient principalement par l'estime. Pour les autres, parce que c'est un acte de justice d'honorer les hommes qui font profession de la vertu ; et cet acte de justice, nous devons être bien aises que les autres le pratiquent. Pour tout le public, parce que cela est de bon exemple et anime à la vertu. Mais peut-il désirer l'honneur avec empressement ? Sans doute il ne le peut pas ; car ce serait le croire trop nécessaire, et trop déroger à la suffisance de la vertu : d'où vient que les hommes sont portés à rendre d'autant moins d'honneur que l'on témoigne plus d'ardeur à le poursuivre ; par un certain sentiment qu'ils ont conçu naturellement, que cet empressement pour l'honneur diminue beaucoup la vertu. Il faut donc que celui qui a un

véritable désir d'honneur se contente de le rechercher en faisant de bonnes actions.

Nous sommes arrivés à la question la plus délicate, qui consiste à comparer l'honneur à la vie; et pour en juger sainement il faut présupposer avant toutes choses que, pour honorer le don de Dieu et de la nature, nous devons croire que la vie est un bien fort considérable : et l'horreur que témoigne toute la nature de la mort et du non-être montre que l'être et la vie sont sans doute un grand avantage.

Toutefois deux considérations diminuent beaucoup de son prix. 1° L'une des qualités du bien, c'est d'avoir quelque consistance : or la vie n'a rien d'assuré, et tôt ou tard il faudra la perdre. 2° Une autre qualité du bien, c'est qu'on puisse le goûter avec quelque joie ; sans quoi il n'a plus pour nous de douceur : or la vie est exposée à tant de maux qui surpassent en toute façon tout le bien dont elle est capable, qu'on ne peut très-souvent y sentir aucune satisfaction, et que la crainte seule de tant de maux qui nous menacent étourdit le sentiment de la joie.

Mais il y a encore quelque chose de plus pressant. C'est qu'encore que notre vie fût exempte de tous les maux extraordinaires, sa durée seule nous serait à charge, si nous ne faisions simplement que vivre, sans qu'il s'y mêlât quelque chose qui trompe, pour ainsi dire, le temps, et en fasse couler plus doucement les moments : de là vient le mal que nous appelons l'ennui, qui seul suffirait pour nous rendre la vie insupportable.

Par là il paraît clair que la vie ainsi seule et dénuée ne serait pas un grand bien pour nous, et qu'elle ne nous doit sembler bien qu'en tant qu'elle nous donne le moyen de goûter les autres. Mais ces biens que la vie nous fait goûter, il faut que ce soit la raison qui nous les présente et qui en fasse le choix; puisqu'ainsi que nous avons dit, il vaut mieux sans comparaison ne pas vivre, que ne pas vivre selon la raison.

Il s'ensuit donc de là que tant qu'un homme peut avoir

dans la vie une satisfaction raisonnable selon le sentiment de la nature, il ne doit point préférer la mort à la vie; bien moins encore désirer la mort, mais l'attendre seulement avec patience.

Les choses étant ainsi supposées, voyons quelle force a l'honneur pour donner à la vie cette satisfaction raisonnable, et si la privation de ce bien peut nous ôter tellement toute la douceur de vivre, que la perte de notre vie nous semble moins dure que celle de notre honneur. Pour cela repassons sur les quatre degrés d'honneur que nous avons remarqués d'abord, dont le premier a son fondement sur la vérité, et les trois autres sur l'opinion.

Premièrement, il suit de ce que nous avons dit, que lorsqu'on estime en nous ce qui n'est pas digne d'estime, la satisfaction qui en peut naître en notre esprit n'est pas de la nature de celles que nous devions désirer dans notre vie, parce qu'elle n'est pas raisonnable, ainsi qu'il a déjà été dit.

Pour l'honneur qu'on nous rend à cause de quelque vertu que l'on croit en nous, bien qu'en effet elle n'y soit pas, il ne doit pas nous donner une satisfaction considérable : parce que, ou nous connaissons notre manquement; et alors notre jugement propre, qui dément celui des autres, empêche, si nous sommes sages, qu'il ne nous satisfasse beaucoup : ou nous ne le connaisons pas; et alors cette satisfaction n'est pas raisonnable, puisqu'elle ne provient que du peu de connaissance que nous avons de nous-mêmes.

Par conséquent l'honneur qu'on nous rend pour de véritables actions vertueuses semble être le seul désirable, et il contribue infiniment à la satisfaction raisonnable qu'un homme sage peut rechercher. Car encore que le jugement des autres, considéré en lui-même, ne doive pas, ce semble, contribuer beaucoup à notre bonheur, qui doit dépendre principalement de ce que nous jugeons nous-mêmes avec raison, toutefois le concours de plusieurs personnes qui nous estiment nous est, non-seulement par opinion, mais encore par effet, très-avantageux par les bons effets qu'il produit : c'est ce qu'il faut expliquer un peu plus à fond.

Après le bien de la vertu, qui nous met en bon état en nous-mêmes, ce que je considère le plus dans la vie, c'est le bien de la société qui nous y met avec les autres. Ce bien de la société fait sans doute l'un des plus grands agréments de la vie. Or nul ne peut ignorer que la bonne estime que l'on a de nous ne soit ici de fort grande considération, à cause de la liberté qu'elle nous donne dans les honnêtes compagnies, des avantages qu'elle nous procure dans les affaires, des entrées qu'elle nous ouvre pour faire des amis, pour les conserver, pour les servir, pour leur plaire : tout cela sont des biens effectifs, qu'un homme sage doit estimer tels. Que si l'on n'a pas de nous bonne estime, on n'a ni amitié ni confiance en nous; et nous sommes privés de la plupart des commodités qu'apporte la société, à laquelle il semble que nous ne tenons par aucun lien. C'est dans cette considération particulière que l'honneur me paraît un bien excellent; et je le trouve en ce sens de telle valeur, que je ne doute pas qu'un homme de bien ne puisse le préférer à sa vie, et qu'il ne le doive même en quelques rencontres. Car quand il y irait de sa vie, il ne doit rien faire qui puisse justement être blâmé; et quand il n'encourrait aucun blâme, il peut et doit souvent hasarder sa vie pour faire des actions de vertu plus glorieuses. Par exemple, un homme n'est pas toujours blâmé pour ne pas exposer sa vie à la guerre pour le service de son prince et de sa patrie, il peut néanmoins le faire pour se rendre plus digne d'honneur.

Mais quoiqu'en ces rencontres la vertu et l'honneur soient inséparables, l'homme sage doit prendre garde à regarder principalement la vertu, parce qu'elle doit toujours marcher la première. Ce que l'homme sage donne à la vertu, il le donne à la vérité et à la raison certaine : mais ne faut-il pas aussi regarder s'il ne peut pas donner quelque chose à l'opinion et à la raison vraisemblable ? Les hommes ordinairement, pour ne savoir pas les véritables motifs, en jugent par les présomptions de ce qui se voit souvent en pareilles rencontres; et c'est ce que j'appelle ici vraisemblance. Un homme

fait grande dépense, il est vraisemblable qu'il est libéral; mais peut-être que ce n'est pas tant libéralité qu'une somptuosité mal réglée. Celui-là voit son ami intime dans le péril, il ne se hasarde pas pour l'en retirer : on juge vraisemblablement qu'il est timide; mais peut-être que, dans l'apparence qu'il voyait que son secours serait inutile, il a jugé nécessaire de se conserver pour sauver la famille de cet ami, qu'il sait n'avoir d'appui qu'en lui seul. Un homme fait de grandes épargnes, il est vraisemblable qu'il est avare; mais c'est qu'il prévoit une grande affaire de l'État ou de sa maison, où l'argent qu'il amasse sera nécessaire : c'est un effet de sa prévoyance. Comme ces sortes d'opinions vraisemblables font souvent la principale partie de l'estime qu'on fait de nous, il nous faut ici rechercher quelle estime en doit avoir un esprit bien fait. Je crois très-assuré qu'il doit peu déférer à ces vraisemblances, quand il voit en son sentiment quelque chose de plus certain. Autrement il faut avouer qu'il se laisserait gêner par les opinions des autres, plus que ne le permet l'honnête liberté qu'un homme sage doit réserver à son jugement; et cette faiblesse de s'abandonner à ce que les autres trouvent vraisemblable, au préjudice de ce qu'il voit de plus certain, marque qu'il recherche l'honneur trop bassement, qu'il le veut briguer comme par faveur; au lieu qu'un homme qui a le cœur bon veut le mériter par justice.

Quand donc, sous le prétexte de la vraisemblance, on nous veut engager contre la vertu, il faut, sans consulter, que les apparences cèdent à la solide raison. Ainsi, quoiqu'on puisse juger avec vraisemblance que vous manquez de fidélité en vous séparant d'un ami, vous n'en devez point faire de difficulté lorsque son amitié est préjudiciable au salut de votre patrie, qui est un bien plus considérable qu'une affection particulière.

Que s'il arrive des rencontres où y ayant deux partis à prendre, la vertu se trouve dans l'un et dans l'autre, comme dans l'exemple que j'ai rapporté de mon ami que je vois en péril, soit que je m'expose pour le sauver, soit que je me

conserve pour sa famille, je donne une marque de fidélité. Alors je manque à ce que je dois, si ce que les autres croient de plus vraisemblable m'empêche de me porter hardiment à ce que ma conscience me montre de plus utile. Il faut néanmoins remarquer ici qu'où il s'agit d'assister les autres, nous devons ordinairement préférer les moyens qu'ils nous proposent à ceux que nous avions médités, quoique ceux-ci nous semblent meilleurs, parce que l'incertitude des événements nous oblige souvent, pour notre décharge, de les servir à leur mode.

Dans les choses purement indifférentes, comme dans la dépense de table, d'habits et autres semblables, il me semble qu'un homme sage, ayant mesuré ce qu'il peut, donnera quelque chose, 1° à la coutume, 2° à son humeur et à celle des siens. Mais s'il est extrêmement avisé, il considérera exactement ce qui conduit le mieux à la fin qu'il s'est proposée.

L'homme sage, qui agira selon ces maximes en ce qui regarde l'honneur, en pourra sans doute tirer une satisfaction raisonnable; surtout s'il se modère de telle sorte qu'en désirant se mettre en bonne estime dans l'esprit des autres, il ne se rendre point esclave de leurs passions et de leurs sentiments : autrement il n'y aurait pour lui aucune douceur, puisqu'un honnête homme n'en trouve jamais en ce qui le met dans la servitude.

Ce n'est pas assez d'avoir reconnu combien l'honneur peut contribuer à la satisfaction raisonnable qu'on doit désirer dans la vie, si nous n'examinons encore combien il y est nécessaire, et jusques à quel point on s'en peut passer. L'honneur ne peut être ravi par force, parce que c'est une opinion; or les opinions ne sont pas forcées : donc la violence ne peut jamais être employée pour rétablir son honneur, parce que le principe de la nature ne permet « la force que contre la « force : » *Vim vi repellere licet.* Un homme nous donne un soufflet, ce n'est pas lui proprement qui nous déshonore, mais ceux qui nous font l'injustice de nous en estimer moins, pour avoir été exposés à la violence.

Il n'est pas permis d'inventer une calomnie contre un homme qui nous déshonore. On peut se récompenser de l'argent qui nous est volé, en prenant autant de notre ennemi, sans lui faire injustice, parce qu'il a véritablement telle somme qui ne lui appartient pas, et que vous avez droit de la répéter de lui par une action bien fondée : or ici l'honneur que vous lui ôtez lui appartient légitimement, puisque nous supposons que c'est une calomnie que vous inventez ; et vous ne pouvez avoir aucune action légitime pour lui ôter son bien : donc il n'y a point de compensation.

SERMON

SUR L'AMBITION,

PRÉCHÉ A LA COUR.

Deux choses nécessaires à la félicité. Déréglement de nos affections, et corruption de nos jugements. Conduite que Dieu nous prescrit, afin que nous devenions grands. Quelle est la puissance que nous devons désirer. Comment les vices croissent avec la puissance. Réponse aux vains prétextes des ambitieux. Inconstance et malignité de la fortune. Étrange aveuglement des ambitieux : leur juste et déplorable confusion; inutilité de leurs folles précautions.

Jesus ergo cum cognovisset quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, subiit iterum in montem ipse solus.

Jésus ayant connu que tout le peuple viendrait pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit à la montagne tout seul. JEAN, VI, 15.

Je reconnais Jésus-Christ à cette fuite généreuse, qui lui fait chercher dans le désert un asile contre les honneurs qu'on lui prépare. Celui qui venait se charger d'opprobres, devait éviter les grandeurs humaines. Mon Sauveur ne connaît sur la terre aucune sorte d'exaltation que celle qui l'élève à sa croix; et comme il s'est avancé quand on eut résolu son supplice, il était de son esprit de prendre la fuite pendant qu'on lui destinait un trône.

Cette fuite soudaine et précipitée de Jésus-Christ dans une montagne déserte, où il veut si peu être découvert, que l'évangéliste remarque qu'il ne souffre personne en sa compagnie, *ipse solus*, nous fait voir qu'il se sent pressé de quelque danger extraordinaire; et comme il est tout-puissant et ne peut rien craindre pour lui-même, nous devons conclure très-certainement, messieurs, que c'est pour nous qu'il appréhende.

En effet, chrétiens, lorsqu'il frémit, dit saint Augustin[1], c'est qu'il est indigné contre nos péchés; lorsqu'il est troublé, dit le même Père, c'est qu'il est ému de nos maux : ainsi lorsqu'il craint et qu'il prend la fuite, c'est qu'il appréhende pour nos périls. Jésus-Christ voit dans sa prescience en combien de périls extrêmes nous engage l'amour des grandeurs; c'est pourquoi il fuit devant elles, pour nous obliger à les craindre; et, nous montrant par cette fuite les terribles tentations qui menacent les grandes fortunes, il nous apprend tout ensemble que le devoir essentiel du chrétien est de réprimer son ambition. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la cour; et nous devons plus que jamais demander la grâce du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave.*

C'est vouloir en quelque sorte déserter la cour, que de combattre l'ambition, qui est l'âme de ceux qui la suivent; et il pourrait même sembler que c'est ravaler quelque chose de la majesté des princes, que de décrier les présents de la fortune, dont ils sont les dispensateurs. Mais les souverains pieux veulent bien que toute leur gloire s'efface en présence de celle de Dieu; et, bien loin de s'offenser que l'on diminue leur puissance dans cette vue, ils savent qu'on ne les honore jamais plus intimement que quand on les rabaisse de la sorte. Ne craignons donc pas, chrétiens, de publier hautement, dans une cour si auguste, qu'elle ne peut rien faire pour des chrétiens qui soit digne de leur estime. Détrompons, s'il se peut, les hommes de cette attache profonde à ce qui s'appelle fortune; et pour cela faisons deux choses. Faisons parler l'Évangile contre la fortune; faisons parler la fortune contre elle-même : que l'Évangile nous découvre ses illusions, qu'elle-même nous fasse voir ses légèretés; que l'Évangile nous apprenne combien elle est trompeuse dans ses faveurs, elle-même nous convaincra combien elle est accablante dans ses revers; ou plutôt voyons l'un et l'autre dans l'histoire du

[1] In Joan. Tract. XLIX, n. 19; tom. III, part. II, col. 627.

Fils de Dieu. Pendant que tous les peuples courent à lui, et que leurs acclamations ne lui promettent rien moins qu'un trône, cependant il méprise tellement toute cette vaine grandeur, qu'il déshonore et flétrit son propre triomphe par son triste et misérable équipage. Mais ayant foulé aux pieds la grandeur dans son éclat, la fortune dans ses faveurs, il veut être lui-même l'exemple de l'inconstance des choses humaines; et dans l'espace de trois jours on a vu la haine publique attacher à une croix celui que la faveur publique avait jugé digne du trône. Par où nous devons apprendre que la fortune n'est rien; et que non-seulement quand elle ôte, mais même quand elle donne, non-seulement quand elle change, mais même quand elle demeure, elle est toujours méprisable: c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

J'ai donc à faire voir dans ce premier point que la fortune nous joue lors même qu'elle nous est libérale. Je pourrais mettre ses tromperies dans un grand jour, en prouvant, comme il est aisé, qu'elle ne tient jamais ce qu'elle promet; mais c'est quelque chose de plus fort de montrer qu'elle ne donne pas, quand même elle fait semblant de donner. Son présent le plus cher, le plus précieux, celui qui se prodigue le moins, c'est celui qu'elle nomme puissance : c'est celui-là qui enchante les ambitieux, c'est celui-là dont ils sont le plus jaloux, si petite que soit la part qu'elle leur en fait. Voyons donc si elle le donne véritablement, ou si ce n'est point peut-être un grand nom par lequel elle éblouit nos yeux malades.

Pour cela il faut rechercher quelle puissance nous pouvons avoir, et de quelle puissance nous avons besoin durant cette vie. Mais comme l'esprit de l'homme s'est fort égaré dans cet examen, tâchons de le ramener à la droite voie par une excellente doctrine de saint Augustin, au livre treizième de la Trinité : là ce grand homme pose pour principe une vérité importante : que la félicité demande deux choses : pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut : *posse quod velit, velle*

quod oportet [1]. Le dernier est aussi nécessaire [que le premier.] Que le concours de ces deux choses soit absolument nécessaire pour nous rendre heureux, il paraît évidemment par cette raison : car comme si vous ne pouvez pas ce que vous voulez, votre volonté n'est pas satisfaite, de même si vous ne voulez pas ce qu'il faut, votre volonté n'est pas réglée, et l'un et l'autre l'empêche d'être bienheureuse, parce que si la volonté qui n'est pas contente est pauvre, aussi la volonté qui n'est pas réglée est malade; ce qui exclut nécessairement la félicité, qui n'est pas moins la santé parfaite de la nature que l'affluence universelle du bien. Donc il est également nécessaire de désirer ce qu'il faut, que de pouvoir exécuter ce qu'on veut.

Ajoutons, si vous le voulez, qu'il est encore sans difficulté plus essentiel [de désirer] ce qu'il faut, que de pouvoir ce que l'on désire; car l'un vous trouble dans l'exécution, l'autre porte le mal jusques au principe. Lorsque vous ne pouvez pas ce que vous voulez, c'est que vous en avez été empêché par une cause étrangère; et lorsque vous ne voulez pas ce qu'il faut, le défaut en arrive toujours infailliblement par votre propre dépravation : si bien que le premier n'est tout au plus qu'un pur malheur, et le second toujours une faute; et en cela même que c'est une faute, qui ne voit, s'il a des yeux, que c'est sans comparaison un plus grand malheur? Ainsi l'on ne peut nier, sans perdre le sens, qu'il ne soit bien plus nécessaire à la félicité véritable d'avoir une volonté bien réglée, que d'avoir une puissance bien étendue?

Et c'est ici, chrétiens, que je ne puis assez m'étonner des déréglements de nos affections et de la corruption de nos jugements. Nous laissons la règle, dit saint Augustin [2], et nous soupirons après la puissance. Aveugles, qu'entreprenons-nous? La félicité a deux parties, et nous croyons la posséder tout entière, pendant que nous faisons une distraction violente de ses deux parties. Encore rejetons-nous la plus nécessaire; et celle que nous choisissons étant séparée de sa com-

[1] Cap. XIII, n. 17; tom. VIII, col. 939. — [2] Loco mox citato, col. 938.

pagne, bien loin de nous rendre heureux, ne fait qu'augmenter le poids de notre misère. Car que peut servir la puissance à une volonté déréglée, sinon qu'étant misérable en voulant le mal, elle le devient encore plus en l'exécutant? Ne disions-nous pas dimanche dernier que le grand crédit des pécheurs est un fléau que Dieu leur envoie? Pourquoi, sinon, chrétiens, qu'en joignant l'exécution au mauvais désir, c'est donner le moyen à un malade de jeter du poison sur une plaie déjà mortelle? c'est ajouter le comble. N'est-ce pas mettre le feu à l'humeur maligne, dont le venin nous dévore déjà les entrailles? Le Fils de Dieu reconnaît que Pilate a reçu d'en-haut une grande puissance sur sa divine personne. Si la volonté de cet homme eût été réglée, il eût pu s'estimer heureux en faisant servir ce pouvoir, sinon à punir l'injustice et la calomnie, du moins à délivrer l'innocence. Mais parce que sa volonté était corrompue par une lâcheté honteuse à son rang, cette puissance ne lui a servi qu'à l'engager, contre sa pensée, dans le crime du déicide. C'est donc le dernier des aveuglements, avant que notre volonté soit bien ordonnée, de désirer une puissance qui se tournera contre nous-mêmes et sera fatale à notre bonheur, parce qu'elle sera funeste à notre vertu.

Notre grand Dieu, messieurs, nous donne une autre conduite, parce qu'il veut nous mener par des voies unies, et non pas par des précipices. C'est pourquoi il enseigne à ses serviteurs, non à désirer de pouvoir beaucoup, mais à s'exercer à vouloir le bien, à régler leurs désirs avant de songer à les satisfaire, à commencer leur félicité par une volonté bien ordonnée, avant que de la consommer par une puissance absolue. Où je ne puis assez admirer l'ordre merveilleux de sa sagesse, en ce que la félicité étant composée de deux choses, la bonne volonté et la puissance, il les donne l'une et l'autre à ses serviteurs, mais il les donne chacune en son temps. Si nous voulons ce qu'il faut dans la vie présente, nous pourrons tout ce que nous voudrons dans la vie future. Le premier est notre exercice, l'autre sera notre récompense. Que désirons-nous davantage? Dieu ne vous envie pas la puissance,

mais il a voulu garder l'ordre, qui demande que la justice marche la première : *Non quod potentia quasi mali aliquid fugienda sit, sed ordo servandus est, quo prior est justitia* [1]. Réglons donc notre volonté par l'amour de la justice, et il nous couronnera en son temps par la communication de son pouvoir. Si nous donnons ce moment dê la vie présente à composer nos mœurs, il donnera l'éternité tout entière à contenter nos désirs.

Mais il est temps, chrétiens, que nous fassions une application plus particulière de cette belle doctrine de saint Augustin. Que demandez-vous, ô mortels? Quoi? que Dieu vous donne beaucoup de puissance? Et moi je réponds avec le Sauveur que « vous ne savez pas ce que vous demandez [2]. » Considérez bien où vous êtes : voyez la mortalité qui vous accable, regardez cette « figure du monde qui passe [3]. » Parmi tant de fragilité, sur quoi pensez-vous soutenir cette grande idée de puissance? Certainement un si grand nom doit être appuyé sur quelque chose : et que trouverez-vous sur la terre qui ait assez de force et de dignité pour soutenir le nom de puissance? Ouvrez les yeux, pénétrez l'écorce, la plus grande puissance du monde ne peut s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme : est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, que de hâter de quelques moments le cours d'une vie qui se précipite d'elle-même? Ne croyez donc pas, chrétiens, qu'on puisse jamais trouver du pouvoir où règne la mortalité : *Nam quanta potentia potest esse mortalium?* C'est une sage providence : et ainsi, dit saint Augustin [4], le partage des hommes mortels est d'observer la justice; la puissance leur sera donnée au séjour d'immortalité : *Teneant mortales justitiam; potentia immortalibus dabitur.*

Aspirons, messieurs, à cette puissance. Si nous sentons d'une foi vive que nous sommes étrangers sur la terre, nous ne désirerons pas avec ambition de gouverner où nous n'avons

[1] S. Aug. ubi supra. — [2] Matth. xx. 22. — [3] I. Cor. vii. 31. — [4] S. Aug. ubi supra.

qu'un lieu de passage, d'être les maîtres où nous ne devons pas même être citoyens. Songeons en quelle cité nos noms sont écrits, songeons qui est celui à qui nous demandons tous les jours que son règne advienne. Si c'est celui que nous appelons notre Père, ne prétendons pas être tout-puissants avant que le règne de notre Père soit arrivé; ce serait un contre-temps trop déraisonnable. Ainsi, pour aspirer à la puissance, attendons patiemment que son règne advienne, et contentons-nous, en attendant, de lui demander que sa volonté soit faite. Si nous faisons sa volonté, en nous laissant diriger par sa justice, le règne arrivera où nous participerons à sa puissance.

Je crois que vous voyez maintenant, messieurs, quelle sorte de puissance nous devons désirer durant cette vie : puissance pour régler nos mœurs, pour modérer nos passions, pour nous composer selon Dieu; puissance sur nous-mêmes, puissance contre nous-mêmes; ou plutôt, dit saint Augustin [1], puissance pour nous-mêmes contre nous-mêmes : *Velit homo prudens esse, velit fortis, velit temperans;... atque ut hæc veraciter possit, potentiam plane optet, atque appetat ut potens sit in se ipso, et miro modo adversus se ipsum pro se ipso.* O puissance peu enviée! et toutefois c'est la véritable. Car on combat notre puissance en deux sortes, ou bien en nous empêchant dans l'exécution de nos entreprises, ou bien en nous troublant dans le droit que nous avons de nous résoudre; on attaque dans ce dernier l'autorité même du commandement, et c'est la véritable servitude. Voyons l'exemple de l'un et de l'autre dans une même maison.

Joseph était esclave chez Putiphar, et la femme de ce seigneur d'Égypte y est la maîtresse. Celui-là, dans le joug de la servitude, n'est pas maître de ses actions, et celle-ci, tyrannisée par sa passion, n'est pas même maîtresse de ses volontés. Voyez où l'a portée un amour infâme. Ah! sans doute, à moins que d'avoir un front d'airain, elle avait honte en son cœur de cette bassesse; mais sa passion furieuse lui comman-

[1] Ubi supra, col. 939.

dait au-dedans comme à une esclave : Appelle ce jeune homme, confesse ton faible, abaisse-toi devant lui, rends-toi ridicule. Que lui pouvait conseiller de pis son plus cruel ennemi? c'est ce que sa passion lui commande. Qui ne voit que dans cette femme la puissance est liée bien plus fortement qu'elle ne l'est dans son propre esclave?

Cent tyrans de cette sorte captivent nos volontés, et nous ne soupirons pas. Nous gémissons quand on lie nos mains, et nous portons sans peine ces fers invisibles dans lesquels nos cœurs sont enchaînés. Nous croyons qu'on nous violente quand on enchaîne les ministres, les membres qui exécutent; et nous ne soupirons pas quand on met dans les fers la maîtresse même, la raison et la volonté qui commande. Éveille-toi, pauvre esclave qui songes à sauver quelques soldats, et laisse prendre le roi prisonnier; et reconnais enfin cette vérité, que si c'est une grande puissance de pouvoir exécuter ses desseins, la grande et la véritable c'est de régner sur ses volontés.

Quiconque aura su goûter la douceur de cet empire se souciera peu, chrétiens, du crédit et de la puissance que peut donner la fortune; et en voici la raison : c'est qu'il n'y a point de plus grand obstacle à se commander soi-même que d'avoir autorité sur les autres. Car considérez quelle est la condition des grands de la terre, qu'est-ce qui grossit leur cour, et qui fait la foule autour d'eux. N'écoutons pas ce qu'ils disent, voyons ce qu'ils portent au-dedans du cœur. Chacun a ses intérêts et ses passions, l'un sa vengeance, [l'autre] son ambition, son avarice; et, pour exécuter leurs desseins, ils tâchent de ménager les puissances. Celui qui est obligé, pour se faire des créatures, de satisfaire les passions d'autrui, quand prendra-t-il la pensée de donner des bornes aux siennes? *Qui compescere debuisti cupiditates tuas, explere cogeris alienas*[1].

Mais entrons plus avant encore dans ces ressorts secrets et imperceptibles qui font remuer le cœur humain, afin, s'il se peut, de vous faire voir comment les vices croissent avec la

[1] S. Aug. Epist. CCXX, ad Bonif. n. 6; tom. II, col. 813.

puissance. En effet, il y a en nous une certaine malignité qui a gâté notre nature jusqu'à la racine, qui a répandu dans nos cœurs le principe de tous les vices. Ils sont cachés et enveloppés en cent replis tortueux, et ils ne demandent qu'à montrer la tête. Le meilleur moyen de les réprimer, c'est de leur ôter le pouvoir; c'est ce qui fait dire à saint Augustin, qui l'avait bien compris en l'une de ses épîtres à Macédonius, si je ne me trompe, que pour « guérir la volonté il faut répri- « mer la puissance : » *Frænatur facultas... ut sanetur voluntas* [1]. Eh quoi donc! des vices cachés en sont-ils moins vices? est-ce l'accomplissement qui en fait la corruption? Comment donc! est-ce guérir la volonté que de laisser le venin dans le fond du cœur? Voici le secret : on se lasse de vouloir toujours l'impossible, de faire toujours des desseins à faux, de n'avoir que la malice du crime. C'est pourquoi une malice frustrée commence à déplaire; on se remet, on revient à soi à la faveur de son impuissance, on prend aisément le parti de modérer ses désirs. On le fait premièrement par nécessité; mais enfin comme la contrainte est importune, on y travaille sérieusement et de bonne foi, et on bénit son peu de puissance, le premier appareil qui a donné le commencement à la guérison.

Par une raison contraire, qui ne voit que plus on sort de la dépendance, plus on rend ses passions indomptables? Nous sommes des enfants qui avons besoin d'un tuteur sévère, la difficulté ou la crainte. Si on lève ces empêchements, nos inclinations corrompues commencent à se remuer et à se produire, et oppriment notre liberté sous le joug de leur licence effrénée; comme des voleurs dispersés par la crainte de ceux qui les poursuivaient, troupe sanguinaire qui va désoler toute la province. Ah! nous ne le voyons que trop tous les jours. Ainsi vous voyez, chrétiens, combien la fortune est trompeuse, puisque, bien loin de nous donner la puissance, elle ne nous laisse pas même la liberté. Que si je pouvais vous découvrir aujourd'hui le cœur d'un Nabuchodonosor dans l'Histoire

[1] Ad Maced. Ep. CLIII, n. 16; tom. II, col. 530.

sainte, d'un Néron ou de quelque autre monstre dans les histoires profanes, vous verriez ce que peut faire dans le cœur humain cette terrible pensée de ne voir rien sur sa tête, et à proportion ce qui en approche. C'est là que la convoitise va tous les jours se subtilisant, et se renviant pour ainsi dire sur elle-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil, qui n'ont point de nom. Et qui les produit, chrétiens? La grande puissance féconde en crimes, la licence, mère de tous les excès.

Ce n'est pas sans raison, messieurs, que le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois : c'est qu'il sait que la puissance est le principe le plus ordinaire de l'égarement; qu'en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi-même; enfin qu'elle est semblable à un vin fumeux qui fait sentir sa force aux plus sobres. Celui-là seul est maître de ses volontés, qui saura modérer son ambition, qui se croira assez puissant pourvu qu'il puisse régler ses désirs, et être assez désabusé des choses humaines pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune.

Mais écoutons, chrétiens, ce que nous opposent les ambitieux. Il faut, disent-ils, se distinguer; c'est une marque de faiblesse de demeurer dans le commun : les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe, et forcent les destinées. Les exemples de ceux qui s'avancent semblent reprocher aux autres leur peu de mérite; et c'est sans doute ce dessein de se distinguer qui pousse l'ambition aux derniers excès. Je pourrais combattre par plusieurs raisons cette pensée de se discerner. Je pourrais vous représenter que c'est ici un siècle de confusion, où toutes choses sont mêlées; qu'il y a un jour arrêté à la fin des siècles pour séparer les bons d'avec les mauvais, et que c'est à ce grand et éternel discernement que doit aspirer de toute sa force une ambition chrétienne. Je pourrais ajouter encore que c'est en vain qu'on s'efforce de se distinguer sur la terre, où la mort nous vient bientôt arracher de ces places éminentes, pour nous abîmer

avec tous les [autres] dans le néant commun de la nature ; de sorte que les plus faibles, se riant de votre pompe d'un jour et de votre discernement imaginaire, vous diront avec le prophète : O homme puissant et superbe, qui pensiez par votre grandeur vous être tiré du pair, « vous voilà blessé comme « nous, et vous êtes fait semblable à nous : » *Et tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es* [1].

Mais, sans m'arrêter à ces raisons, je demanderai seulement à ces âmes ambitieuses par quelles voies elles prétendent se distinguer. « Faisons tomber, disent les impies, le juste « dans nos piéges, parce qu'il nous est incommode : » *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis* [2]. L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédients, entrer dans tous les intérêts : à quel usage peut-on mettre cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir ? Il n'y a rien de si sec, ni de moins flexible ; et il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, entièrement inutile. Ainsi, étant inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne ni le saint ni le profane pour entrer dans nos desseins, qui sait remuer les intérêts et les passions, ces deux grands ressorts de la vie humaine. *Confortati sunt in terra, quia de malo ad malum egressi sunt* [3] : « Ils ont cherché à se fortifier sur la « terre, parce qu'ils ne font que passer d'un crime à un au- « tre. » [Le vice sait couvrir] une médisance secrètement semée par une calomnie encore plus ingénieuse ; une première injustice, par une corruption : il enveloppe la vérité dans des embarras infinis ; il a l'art de faire taire et parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les intéresser par toutes sortes de voies.

Que fera ici la vertu avec sa froide et impuissante médiocrité ? A peine peut-elle se remuer, tant elle s'est renfermée dans des limites étroites. Elle se retranche tout d'un coup

[1] Is. XIV. 10. — [2] Sap. II. 12. — [3] Jerem. IX. 3.

plus de la moitié des moyens; j'entends ceux qui sont mauvais ou suspects, et c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces. La voie du vice est honteuse, celle de la vertu est bien longue. La vertu ordinairement n'est pas assez souple pour ménager la faveur des hommes; et le vice, qui met tout en œuvre, est plus actif, plus pressant, plus prompt; et ensuite il réussit mieux que la vertu, qui ne sort point des règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. Ainsi, vous vous ennuierez d'une si grande lenteur; peu à peu votre vertu se relâchera, et après elle abandonnera tout à fait sa première régularité, pour s'accommoder à l'humeur du monde. Ah! que vous feriez bien plus sagement de renoncer tout à coup à l'ambition! Peut-être qu'elle vous donnera de temps en temps quelques légères inquiétudes, mais toujours en aurez-vous bien meilleur marché; et il vous sera bien plus aisé de la retenir, que lorsque vous lui aurez laissé prendre goût aux honneurs et aux dignités. Vivez donc content de ce que vous êtes, et surtout que le désir de faire du bien ne vous fasse pas désirer une condition plus relevée. C'est l'appât ordinaire des ambitieux: ils plaignent toujours le public, ils s'érigent en réformateurs des abus, ils deviennent sévères censeurs de tous ceux qu'ils voient dans les grandes places. Pour eux que de beaux desseins ils méditent! que de sages conseils pour l'État! que de grands sentiments pour l'Église! que de saints règlements pour un diocèse! Au milieu de ces desseins charitables et de ces pensées chrétiennes, ils s'engagent dans l'amour du monde, ils prennent insensiblement l'esprit du siècle; et puis, quand ils sont arrivés au but, il faut attendre les occasions, qui ne marchent qu'à pas de plomb, pour ainsi parler, et qui enfin n'arrivent jamais. Ainsi périssent tous ces beaux desseins, et s'évanouissent comme un songe toutes ces grandes pensées.

Par conséquent, chrétiens, sans soupirer ardemment après une plus grande puissance, songeons à rendre bon compte de tout le pouvoir que Dieu nous confie. Un fleuve, pour faire du bien, n'a que faire de passer ses bords ni d'inonder

la campagne : en coulant paisiblement dans son lit, il ne laisse pas d'arroser la terre, et de présenter ses eaux aux peuples pour la commodité publique. Ainsi, sans nous mettre en peine de nous déborder par des pensées ambitieuses, tâchons de nous étendre bien loin par des sentiments de bonté; et, dans des emplois bornés, ayons une charité infinie. Telle doit être l'ambition du chrétien, qui, méprisant la fortune, se rit de ses vaines promesses et n'appréhende pas ses revers, desquels il me reste à vous dire un mot dans ma dernière partie.

DEUXIÈME POINT.

La fortune, trompeuse en toute autre chose, est du moins sincère en ceci, qu'elle ne nous cache pas ses tromperies; au contraire, elle les étale dans le plus grand jour, et, outre ses légèretés ordinaires, elle se plaît de temps en temps d'étonner le monde par des coups d'une surprise terrible, comme pour rappeler toute sa force en la mémoire des hommes, et de peur qu'ils n'oublient jamais ses inconstances, sa malignité, ses bizarreries. C'est ce qui m'a fait souvent penser que toutes les complaisances de la fortune ne sont pas des faveurs, mais des trahisons; qu'elle ne nous donne que pour avoir prise sur nous, et que les biens que nous recevons de sa main ne sont pas tant des présents qu'elle nous fait, que des gages que nous lui donnons pour être éternellement ses captifs, assujettis aux retours fâcheux de sa dure et malicieuse puissance.

Cette vérité, établie sur tant d'expériences convaincantes, devrait détromper les ambitieux de tous les biens de la terre; et c'est au contraire ce qui les engage. Car au lieu d'aller à un bien solide et éternel sur lequel le hasard ne domine pas, et de mépriser par cette vue la fortune toujours changeante, la persuasion de son inconstance fait qu'on se donne tout à fait à elle, pour trouver des appuis contre elle-même. Car écoutez parler ce politique habile et entendu : la fortune l'a élevé bien haut, et dans cette élévation il se moque des petits esprits qui donnent tout au dehors, et qui se repaissent de

titres et d'une belle montre de grandeur ; il se croirait peut-être assez grand, s'il ne voulait chercher des appuis à sa grandeur. Pour lui, il appuie sa famille sur des fondements plus certains, sur des charges considérables, sur des richesses immenses, qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Il pense s'être affermi contre toutes sortes d'attaques : aveugle et malavisé ! comme si ces soutiens magnifiques qu'il cherche contre la puissance de la fortune n'étaient pas encore de son ressort et de sa dépendance, et pour le moins aussi fragiles que l'édifice même qu'il croit chancelant !

C'est trop parler de la fortune dans la chaire de vérité. Écoute, homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence ; c'est Dieu même qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées par la bouche de son prophète Ézéchiel : *Pulcher ramis, et frondibus nemorosus, excelsusque altitudine et inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus* [1] : Assur, dit ce saint prophète, s'est élevé comme un grand arbre, comme les cèdres du Liban : le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance ; les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçait de son côté le sang du peuple. C'est pourquoi il s'est élevé, superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons : les oiseaux faisaient leurs nids sur ses branches ; les familles de ses domestiques, les peuples se mettaient à couvert sous son ombre ; un grand nombre de créatures, et les grands et les petits, étaient attachés à sa fortune : ni les cèdres ni les pins, c'est-à-dire les plus grands de la cour, ne l'égalaient pas : *Abietes non adæquaverunt summitatem ejus ;... æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei* [2]. Autant que ce grand arbre s'était poussé en haut, autant semblait-il avoir jeté en bas de fortes et profondes racines.

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas beaucoup de semblables ; mais voyez sa ruine et sa décadence. « Parce « qu'il s'est élevé superbement, et qu'il a porté son faîte jus-

[1] Ezech. xxxi. 3. — [2] Ibid. 8. 9.

« qu'aux nues, et que son cœur s'est enflé dans sa hauteur : « pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine ; je « l'abattrai d'un grand coup, et le porterai par terre : il vien- « dra une disgrâce, et il ne pourra plus se soutenir ; il tom- « bera d'une grande chute. Tous ceux qui se reposaient sous « son ombre se retireront de lui, de peur d'être accablés sous « sa ruine : *Recedent de umbraculo ejus omnes populi « terræ, et reliquent eum.* Cependant on le verra couché tout « de son long sur la montagne, fardeau inutile de la terre : » *Projicient eum super montes* [1] ; ou, s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille ; ou Dieu frappera son fils unique, et le fruit de son travail passera en des mains étrangères ; ou Dieu lui fera succéder un dissipateur qui, se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucunes peines, se jouera des sueurs d'un homme insensé qui se sera perdu pour le laisser riche : et, devant la troisième génération, le mauvais ménage et les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les branches de ce grand arbre se verront rompues dans tou- « tes les vallées : » *In cunctis convallibus corruent rami ejus* [2] ; je veux dire, ces terres et ces seigneuries, qu'il avait ramassées comme une province, avec tant de soin et de travail, se partageront en plusieurs mains ; et tous ceux qui verront ce grand changement diront en levant les épaules, et regardant avec étonnement les restes de cette fortune ruinée : Est-ce là que devait aboutir toute cette grandeur formidable au monde ? est-ce là ce grand arbre dont l'ombre couvrait toute la terre ? il n'en reste plus qu'un tronc inutile : est-ce là ce fleuve impétueux qui semblait devoir inonder toute la terre ? je n'aperçois plus qu'un peu d'écume. O homme, que penses-tu faire ? et pourquoi te travailles-tu vainement ?

Mais je saurai bien m'affermir, et profiter de l'exemple des autres ; j'étudierai le défaut de leur politique et le faible de leur conduite, et c'est là que j'apporterai le remède. Folle

[1] Ezech. xxxi. 12. — [2] Ibid.

précaution; car ceux-là ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précèdent? O homme, ne te trompe pas, l'avenir a des événements trop bizarres; et les pertes et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes, pour pouvoir être arrêtées de toutes parts. Tu arrêtes cette eau d'un côté, elle pénètre de l'autre; elle bouillonne même par-dessous la terre. Vous croyez être bien muni aux environs, le fondement manque par en bas, un coup de foudre [frappe] par en haut. Mais je jouirai de mon travail. Eh quoi, pour dix ans de vie! Mais je regarde ma postérité et mon nom. Mais peut-être que ta postérité n'en jouira pas. Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. Et tant de sueurs, et tant de travaux, et tant de crimes, et tant d'injustices, sans pouvoir jamais arracher de la fortune, à laquelle tu te dévoues, qu'un misérable peut-être! Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi; non pas même un tombeau pour graver dessus tes titres superbes, seuls restes de ta grandeur abattue. L'avarice ou la négligence de tes héritiers le refuseront peut-être à ta mémoire; tant on pensera peu à toi quelques années après ta mort. Ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition infinie. O les dignes restes de ta grandeur! ô les belles suites de ta fortune! ô folie, ô illusion, ô étrange aveuglement des enfants des hommes!

Chrétiens, méditez ces choses; chrétiens, qui que vous soyez, qui croyez vous affermir sur la terre, servez-vous de cette pensée pour chercher le solide et la consistance. Oui, l'homme doit s'affermir; il ne doit pas borner ses desseins dans des limites si resserrées que celles de cette vie : qu'il pense hardiment à l'éternité. En effet, il tâche, autant qu'il peut, que le fruit de son travail n'ait point de fin; il ne peut pas toujours vivre, mais il souhaite que son ouvrage subsiste toujours : son ouvrage, c'est sa fortune, qu'il tâche, autant qu'il est possible, de faire voir aux siècles futurs telle qu'il l'a faite. Il y a dans l'esprit de l'homme un désir avide de l'éternité; si on le sait appliquer, c'est notre salut. Mais

voici l'erreur, c'est que l'homme l'attache à ce qu'il aime : s'il aime les biens périssables, il y médite quelque chose d'éternel ; c'est pourquoi il cherche de tous côtés des soutiens à cet édifice caduc, soutiens aussi caducs que l'édifice même qui lui paraît chancelant. O homme, désabuse-toi! si tu aimes l'éternité, cherche-la donc en elle-même, et ne crois pas pouvoir appliquer sa consistance inébranlable à cette eau qui passe et à ce sable mouvant. O éternité, tu n'es qu'en Dieu ; mais plutôt, ô éternité, tu es Dieu même; c'est là que je veux chercher mon appui, mon établissement, ma fortune, mon repos assuré en cette vie et en l'autre. *Amen.*

AUTRE CONCLUSION DU MÊME SERMON,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

O folie, ô illusion, ô étrange aveuglement des enfants des hommes! Chrétiens, méditons ces choses; pensons aux inconstances, aux légèretés, aux trahisons de la fortune. Mais ceux dont la puissance suprême semble être au-dessus de son empire sont-ils au-dessus des changements? Dans leur jeunesse la plus vigoureuse, ils doivent penser à la dernière heure qui ensevelira toute leur grandeur. « Je l'ai dit : Vous « êtes des dieux, et vous êtes tous enfants du Très-Haut [1] ; » ce sont les paroles de David, paroles grandes et magnifiques : toutefois écoutez la suite : Mais, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, « vous mourrez comme des « hommes, » et toute votre grandeur tombera par terre : *Verumtamen sicut homines moriemini* [2]. Songez donc, ô grands de la terre, non à l'éclat de votre puissance, mais au compte qu'il en faut rendre, et ayez toujours devant les yeux la majesté de Dieu présente.

De tous les hommes vivants, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus présente ni plus avant impri-

[1] Ps. LXXXI. 6. — [2] Ibid. 7.

mée que les rois; car comment pourraient-ils oublier celui dont ils portent toujours en eux-mêmes une image si présente et si expresse? Le prince sent en lui-même cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance du commandement : il voit qu'il ne fait que remuer les yeux, et qu'aussitôt tout se remue d'une extrémité du royaume à l'autre; et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active! Il perce les intrigues les plus cachées, les oiseaux du ciel lui rapportent tout [1]; il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine : *Divinatio in labiis regis* [2]; et quand il a pénétré les trames les plus secrètes, avec ses mains longues et étendues il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde, et les déterre, pour ainsi dire, du fond des abîmes, où ils cherchaient un vain asile. Combien donc lui est-il facile de s'imaginer que la vue et les mains de Dieu sont inévitables!

Mais quand il voit les peuples soumis obligés à lui obéir non-seulement « pour la crainte, mais encore pour la cons-« cience, » comme dit l'Apôtre [3]; quand il voit qu'on doit immoler et sa fortune et sa vie pour sa gloire et pour son service, peut-il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant et éternel? C'est là qu'il doit reconnaître que tout ce que feint la flatterie, tout ce qu'inspire le devoir, tout ce qu'exécute la fidélité, tout ce qu'il exige lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets, c'est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu, à son souverain. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze prêchant à Constantinople en présence des empereurs, leur adresse ces belles paroles : « O princes, respectez votre pourpre; révérez votre propre « puissance, et ne l'employez jamais contre Dieu, qui vous « l'a donnée. Connaissez le grand mystère de Dieu en vos per-« sonnes : les choses hautes sont à lui seul; il partage avec « vous les inférieures : soyez donc les sujets de Dieu, et « soyez les dieux de vos peuples [4]. »

[1] Eccles. x. 20. — [2] Prov. xvi. 10. — [3] Rom. xiii. 5. — [4] Orat. xxvii, tom. i, pag. 471.

Ce sont les paroles de ce grand saint que j'adresse encore aujourd'hui au plus grand monarque du monde. Sire, soyez le dieu de vos peuples : c'est-à-dire, faites-nous voir Dieu en votre personne sacrée; faites-nous voir sa puissance, faites-nous voir sa justice, faites-nous voir sa miséricorde. Ce grand Dieu est au-dessus de tous les maux, et néanmoins il y compatit et il les soulage : ce grand Dieu n'a besoin de personne; et néanmoins il veut gagner tout le monde, et il ménage ses créatures avec une condescendance infinie. Ce grand Dieu sait tout, il voit tout, et néanmoins il veut que tout le monde lui parle; il écoute tout, et il a toujours l'oreille attentive aux plaintes qu'on lui présente, toujours prêt à faire justice. Voilà le modèle des rois; tous les autres sont défectueux, et on y voit toujours quelque tache. Dieu seul doit être imité en tout, autant que le porte la faiblesse humaine. Nous bénissons ce grand Dieu de ce que Votre Majesté porte déjà sur elle-même une si noble empreinte de lui-même, et nous le prions humblement d'accroître ses dons sans mesure dans le temps et dans l'éternité. *Amen.*

SERMON

SUR LA MORT,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Combien les hommes sont peu soigneux d'en conserver le souvenir. Comment elle nous convainc de notre bassesse, et nous fait connaître la dignité de notre nature.

Domine, veni, et vide.

Seigneur, venez, et voyez. JOAN. XI. 34.

Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour, et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre ? Je ne pense pas, messieurs, que des chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit, dans notre évangile : Seigneur, venez, et voyez où l'on a déposé le corps du Lazare; c'est lui qui ordonne qu'on lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour : Venez, et voyez vous-mêmes. Jésus ne refuse pas de voir ce corps mort, comme un objet de pitié et un sujet de miracle : mais c'est nous, mortels misérables, [qui refusons] de voir ce triste spectacle, comme la conviction de nos erreurs. Allons et voyons avec Jésus-Christ, et désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enlève.

C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement, de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu ; et tout d'un coup il est mort : Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme ! et celui qui le dit, c'est un homme; et cet homme ne s'applique à rien, oublieux de sa destinée : ou s'il passe dans son

esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées; et je puis dire, messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que d'enterrer les morts mêmes. Mais peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans nos cœurs, si nous les méditons avec Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare; mais demandons-lui qu'il nous les imprime par la grâce de son Saint-Esprit, et tâchons de la mériter par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave.*

Entre toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes c'est le désir de savoir; et cette curiosité de connaître fait qu'il épuise ses forces pour trouver ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires. Mais, parmi ces vastes désirs d'enrichir notre entendement par des connaissances nouvelles, la même chose nous arrive qu'à ceux qui, jetant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent : je veux dire que notre esprit s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, et parcourant, pour ainsi dire, le ciel et la terre, passe cependant si légèrement sur ce qui se présente à lui de plus près, que nous consumons toute notre vie toujours ignorants de ce qui nous touche; et non-seulement de ce qui nous touche, mais encore de ce que nous sommes.

Il n'est rien de plus nécessaire que de recueillir en nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarent; et c'est pour cela, chrétiens, que je vous invite aujourd'hui d'accompagner le Sauveur jusques au tombeau du Lazare : *veni, et vide,* « venez, et voyez. » O mortels, venez contempler le spectacle des choses mortelles : ô homme, venez apprendre ce que c'est que l'homme. Vous serez peut-être étonnés que je vous adresse à la mort, pour être instruits de ce que vous êtes; et vous croirez que ce n'est pas bien représenter l'homme, que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir

entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus véritable interprète ni de plus fidèle miroir des choses humaines.

La nature d'un composé ne se remarque jamais plus distinctement que dans la dissolution de ses parties. Comme elles s'altèrent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connaître. En effet, la société de l'âme et du corps fait que le corps nous paraît quelque chose de plus qu'il n'est; et l'âme, quelque chose de moins : mais lorsque, venant à se séparer, le corps retourne à la terre, et que l'âme aussi est mise en état de retourner au ciel d'où elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit, et ce qu'elle laisse en son entier ; quelle partie de notre être tombe sous ses coups, et quelle autre se conserve dans cette ruine : alors nous aurons compris ce que c'est que l'homme; de sorte que je ne crains point d'assurer que c'est du sein de la mort, et de ses ombres épaisses, que sort une lumière immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'éclat de notre nature. Accourez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est que l'humanité : venez voir dans un même objet la fin de vos desseins et le commencement de vos espérances; venez voir tout ensemble la dissolution et le renouvellement de votre être ; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort : *veni, et vide.*

O mort, nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance! Toi seule nous convaincs de notre bassesse, toi seule nous fais connaître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage, et, pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités, qui lui ouvrent les yeux pour se bien connaître : qu'il est infiniment méprisable, en tant qu'il finit dans le temps; et infiniment estimable, en tant qu'il passe à l'éternité. Ces deux importantes considérations feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

C'est une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose. Chacun est jaloux de ce qu'il est; et on aime mieux être aveugle que de connaître son faible : surtout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement, elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut ; elles veulent que, si on le voit, du moins on le cache : et toutefois, grâce à la mort, nous en pouvons parler avec liberté. Il n'est rien de si grand dans le monde, qui ne reconnaisse en soi-même beaucoup de bassesse ; qui ne confesse facilement qu'il n'est rien, à le considérer par cet endroit-là. Mais c'est encore trop de vanité, de distinguer en nous la partie faible ; comme si nous avions quelque chose de considérable. Vive l'Éternel ! O grandeur humaine, de quelque côté que je t'envisage ; sinon en tant que tu viens de Dieu et que tu dois être rapportée à Dieu, car en cette sorte je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects ; mais en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien en toi que je considère : parce que, de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde voulait colorer, que je ne sais plus sur quoi appuyer ce nom auguste de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un si beau titre.

Convainquons-nous, chrétiens, de cette importante vérité par un raisonnement invincible. L'accident ne peut pas être plus noble que la substance, ni l'accessoire plus considérable que le principal, ni le bâtiment plus solide que le fonds sur lequel il est élevé, ni enfin ce qui est attaché à notre être plus grand ni plus important que notre être même. Maintenant, qu'est-ce que notre être ? Pensons-y bien, chrétiens, qu'est-ce que notre être? Dites-le-nous, ô mort ! car les hommes trop superbes ne m'en croiraient pas. Mais, ô mort, vous êtes muette, et vous ne parlez qu'aux yeux. Un grand roi vous va prêter sa voix, afin que vous vous fassiez entendre aux oreil-

les, et que vous portiez dans les cœurs des vérités plus articulées.

Voici la belle méditation dont David s'entretenait sur le trône, au milieu de sa cour; Sire, elle est digne de votre audience : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te* [1] : O éternel Roi des siècles, vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même; votre être, éternellement immuable, ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure : « et voici que vous avez fait « mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant « vous. » Non, ma substance n'est rien devant vous, et tout être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme; et lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme si jamais il n'avait été. Qu'est-ce que cent ans? qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface? Multipliez vos jours, comme les cerfs que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité; entassez dans cet espace, qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs : que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants? et que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer? Encore une rature laisserait-elle quelques traces, du moins, d'elle-même; au lieu que ce dernier moment, qui effacera d'un seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce gouffre du néant : il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes. La chair changera de nature; le corps prendra un autre nom; « même celui de cadavre ne lui demeurera pas « longtemps; il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi « qui n'a plus de nom dans aucune langue : » tant il est vrai

[1] Ps. XXXVIII. 6.

que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes : *Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen; et de isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem* [1].

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu ? J'entre dans la vie pour en sortir bientôt ; je viens me montrer comme les autres ; après, il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort : la nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qui s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi, comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs sucesseurs le même spectacle. O Dieu ! encore une fois, qu'est-ce que de nous ? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas ! si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus ! et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps ! Je ne suis rien ; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant : on ne m'a envoyé que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre.

Encore, si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant ; et vous savez, chrétiens, qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous en sépare. Maintenant nous en tenons un, maintenant il périt, et avec lui nous pé-

[1] De Resur. car. n. 4.

ririons tous, si, promptement et sans perdre temps, nous n'en saisissions un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre; et alors nous tomberons tout à coup, manque de soutien. O fragile appui de notre être! ô fondement ruineux de notre substance! *In imagine pertransit homo* [1]. Ah! l'homme passe vraiment de même qu'une ombre, ou de même qu'une image en figure; et comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien, et non le bien même: aussi est-il *in imagine, sed et frustra conturbatur.*

Que la place est petite que nous occupons en ce monde! si petite certainement et si peu considérable, que je doute quelquefois, avec Arnobe, si je dors ou si je veille: *Vigilemus aliquando, an ipsum vigilare, quod dicitur, somni sit perpetui portio* [2]. Je ne sais si ce que j'appelle veiller n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée d'un sommeil profond; et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies et par de vains simulacres.

Præterit figura hujus mundi [3]: « La figure de ce monde « passe, et ma substance n'est rien devant Dieu: » *et substantia mea tanquam nihilum ante te* [4]. Je suis emporté si rapidement, qu'il me semble que tout me fuit et que tout m'échappe. Tout fuit en effet, messieurs; et pendant que nous sommes ici assemblés, et que nous croyons être immobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne, sans y penser, de son plus proche voisin, puisque chacun marche insensiblement à la dernière séparation: *Ecce mensurabiles posuisti dies meos.*

SECOND POINT.

N'en doutons pas, chrétiens; quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers, qui est le théâtre des changements et l'empire de la mort; bien plus, quoi-

[1] Ps. XXXVIII. 7. — [2] Advers. Gent. lib. II, sub init. — [3] I Cor. VII. 31. — [4] Ps. XXXVIII. 6.

qu'elle nous soit inhérente, et que nous la portions dans notre sein, toutefois, au milieu de cette matière, et à travers l'obscurité de nos connaissances, qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque chose qui montre bien par une certaine vigueur son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines; et je confesse néanmoins que je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses découvertes qu'a fait la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale, et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée, par son industrie, à lui donner des aliments plus convenables; les plantes, à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage; les venins même, à se tourner en remèdes pour l'amour de lui? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus? il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages: pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse énumération, et contentons-nous de remarquer, en théologiens, que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Écriture, pour être le chef de l'univers; d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque, dans toute l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment, comme

dans son bien ; et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Pensez maintenant, messieurs, comment aurait pu prendre un tel ascendant une créature si faible, et si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle n'avait en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'Esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance : non, non, il ne se peut autrement. Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvait inventer, que sa seule puissance pouvait construire. O homme ! il t'a établi pour t'en servir ; il a mis, pour ainsi dire, en tes mains toute la nature, pour l'appliquer à tes usages ; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton art : car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissement de la nature ? Tu peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau : mais comment pourrais-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate ; ou de quelle sorte pourrais-tu faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avait en toi-même, et dans quelque partie de ton être, quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde ? Que s'il est ainsi, chrétiens, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau rayon, cette partie de nous-mêmes, de notre être, qui porte un caractère si noble de la puissance divine qui la soutient ; et qu'ainsi notre âme, supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur ?

Mais continuons, chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous ; et voyons de quelle manière cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre faible ; et

toutefois je ne puis considérer sans admiration ces règles immuables des mœurs, que la raison a posées. Quoi! cette âme plongée dans le corps, qui en épouse toutes les passions avec tant d'attache, qui languit, qui se désespère, qui n'est plus à elle-même quand il souffre, dans quelle lumière a-t-elle vu qu'elle eût néanmoins sa félicité à part, qu'elle dût dire quelquefois hardiment, tous les sens, toutes les passions et presque toute la nature criant à l'encontre: « Ce « m'est un gain de mourir [1]; » et quelquefois : « Je me réjouis « dans les afflictions [2] ? » Ne faut-il pas, chrétiens, qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables, et à une mort assurée, pour les amis, pour la patrie, pour le prince, pour les autels? et n'est-ce pas une espèce de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait, pour le bonheur du genre humain, beaucoup moins de personnes qui les décrient tout à fait, qu'il n'y en a qui les pratiquent parfaitement?

Sans doute il y a au-dedans de nous une divine clarté : « Un « rayon de votre face, ô Seigneur, s'est imprimé en nos âmes : » *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine* [3]. C'est là que nous découvrons, comme dans un globe de lumière, un agrément immortel dans l'honnêteté et la vertu : c'est la première raison qui se montre à nous par son image; c'est la vérité elle-même qui nous parle, et qui doit bien nous faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a faits capables de trouver du bonheur, même dans la mort.

Tout cela n'est rien, chrétiens; et voici le trait le plus admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connaît et se contemple; sa vie, c'est de se connaître; et parce que l'homme

[1] Philip. I. 21. — [2] Coloss. I. 24. — [3] Ps. IV. 7.

est son image, il veut aussi qu'il le connaisse. Être éternel, immense, infini, exempt de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection; chrétiens, quel est ce miracle? Nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité? où avons-nous songé cette infinité? O éternité! ô infinité! dit saint Augustin, que nos sens ne soupçonnent seulement pas, par où donc es-tu entrée dans nos âmes? Mais si nous sommes tout corps et tout matière, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur? et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom?

Je sais que l'on peut dire en ce lieu, et avec raison, que, lorsque nous parlons de ces esprits, nous n'entendons pas trop ce que nous disons : notre faible imagination ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir. Mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtils et bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps qu'il sort du fond de notre âme une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer? Si vous la pressez davantage, et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera du centre de l'âme : Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en elle-même cette âme, pour se corriger, se démentir elle-même, et pour oser rejeter tout ce qu'elle pense? Qui ne voit qu'il y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force, et lequel, quoiqu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir par une certaine vigueur qu'il ne tient pas tout entier à la matière, et qu'il est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut?

Il est vrai, chrétiens, je le confesse, nous ne soutenons pas longtemps cette noble ardeur; ces belles idées s'épaississent bientôt, et l'âme se replonge bientôt dans sa matière. Elle a ses faiblesses, elle a ses langueurs, et permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des

grossièretés incompréhensibles, qui, si elle n'est éclairée d'ailleurs, la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pourquoi les sages du monde, voyant l'homme, d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un dieu, les autres en feront un rien ; les uns diront que la nature le chérit comme une mère, et qu'elle en fait ses délices; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut : et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que, par une espèce de caprice, elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

Vous jugez bien, messieurs, que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme. Vous vous trompez, ô sages du siècle! l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de manières : l'homme ne peut non plus être son rebut, puisqu'il a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même; je parle de la nature sensible. D'où vient donc une si étrange disproportion? Faut-il, chrétiens, que je vous le dise? et ces masures mal assorties, avec ces fondements si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier? Contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu! quel est ce mélange? J'ai peine à me reconnaître; peu s'en faut que je ne m'écrie avec le prophète : *Hæccine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ?* Est-ce là cette Jérusalem [1]? « Est-ce là cette ville? « est-ce là ce temple, l'honneur et la joie de toute la terre? » Et moi je dis : Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse, et le chef-d'œuvre de ses mains?

C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette

[1] Thren. II. 15.

discordance ? et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées ? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi, contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras : la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos faiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle.

Mais, hélas ! que nous profite cette dignité ? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous ; notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort ; et quoique nos âmes lui échappent, si cependant le péché les rend misérables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une éternité si onéreuse. Que dirons-nous, chrétiens ? que répondrons-nous à une plainte si pressante ? Jésus-Christ y répondra dans notre évangile. Il vient voir le Lazare décédé, il vient visiter la nature humaine qui gémit sous l'empire de la mort : ah ! cette visite n'est pas sans cause ; c'est l'ouvrier même qui vient en personne pour reconnaître ce qui manque à son édifice ; c'est qu'il a dessein de le réformer suivant son premier modèle : *secundum imaginem ejus qui creavit illum* [1] : « selon l'image de celui qui l'a créé. »

O âme remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité, qui rendrait ta mort éternelle ! Mais voici en la personne de Jésus-Christ la résurrection et la vie [2] : qui croit en lui ne meurt pas ; qui croit en lui est déjà vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grâce, qui attire après elle la vie de la gloire : mais le corps est cependant toujours sujet à la mort. O âme ! console-toi : si ce divin architecte, qui a entrepris de te réparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre ; il en-

[1] Coloss. III. 10. — [2] Joan. XI. 25, 26.

trera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains, si ce n'est la mortalité.

Ne vous persuadez pas que nous devions regarder la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos esprits, et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin, une chair de péché [1], » comme parle le saint apôtre. Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus, parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu : « La chair et le sang ne peuvent « posséder le royaume de Dieu : » *Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt* [2]. Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on néglige de réparer, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture, ainsi cette chair toute déréglée par le péché et la convoitise, Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création : elle doit être réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché.

Ne vois-tu pas le divin Jésus qui fait ouvrir le tombeau? c'est le prince qui fait ouvrir la prison aux misérables captifs. Les corps morts qui sont enfermés dedans entendront un jour sa parole, et ils ressusciteront comme le Lazare : ils ressusciteront mieux que le Lazare, parce qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, et que la mort, dit le Saint-Esprit, sera noyée dans l'abîme, pour ne paraître jamais : *Et mors ultra non erit* [3].

Que crains-tu donc, âme chrétienne, dans les approches de la mort? Peut-être qu'en voyant tomber ta maison tu appréhendes d'être sans retraite? mais écoute le divin apôtre. « Nous savons, nous savons, dit-il, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous

[1] Rom. VIII. 3. — [2] I. Cor. XV. 50. — [3] Apoc. XXI. 4.

le savons très-assurément et avec une entière certitude, « que « si cette maison de terre et de boue, dans laquelle nous ha- « bitons, est détruite, nous avons une autre maison qui nous « est préparée au ciel [1]. » O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à nos besoins! Il a dessein, dit excellemment saint Jean-Chrysostome [2], de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la refaire toute neuve, il est nécessaire que nous délogions; car que ferions-nous dans cette poudre, dans ce tumulte, dans cet embarras? Et lui-même nous offre son palais; il nous donne un appartement, pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice.

[1] II. Cor. v. 1. — [2] Hom. in dict. Apost. *De Dormientibus*, etc., tom. I, p. 754.

SERMON

SUR LA JUSTICE,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Origine de la justice parmi les hommes. Devoirs communs qu'elle impose à tous : devoirs particuliers qu'elle prescrit à ceux qui ont en main l'autorité publique. Désordres presque universels que l'intérêt propre cause dans le monde. Soins et précautions que les hommes, et surtout les grands, sont obligés de prendre pour bien connaître la vérité. Charité et condescendance que nous devons avoir les uns pour les autres. Clémence que les princes doivent faire paraître dans l'exercice de la justice et dans le soulagement de la misère.

Exulta satis, filia Sion; jubila, filia Jerusalem : ecce Rex tuus venit tibi justus et salvator.

Réjouissez-vous, ô Jérusalem : votre Roi juste et sauveur vient à vous. ZACH. IX. 9.

La prophétie que j'ai récitée se rapporte manifestement à l'entrée que fait aujourd'hui le Sauveur des âmes dans la ville de Jérusalem. Le prophète, pour célébrer dignement le triomphe de ce Roi de gloire, lui donne ces deux grands éloges, qu'il est juste, et qu'il est sauveur ; c'est-à-dire qu'il unit ensemble, pour l'éternelle félicité du genre humain, ces deux qualités vraiment royales, ou plutôt vraiment divines, la justice et la bonté.

Au bruit des acclamations que fait retentir le peuple juif en l'honneur de ce Roi juste et sauveur, je me sens invité, messieurs, à vous parler en ce jour de ce puissant appui des choses humaines, je veux dire la justice; et de vous la faire voir comme elle doit être, avec le nécessaire tempérament de la bonté et de la clémence.

De tous les sujets que j'ai traités, celui-ci me paraît le plus profitable; mais je ne puis vous dissimuler qu'il m'é-

tonne par son importance, et m'accable presque de son poids : car encore que la justice soit nécessaire à tous les hommes, dont elle doit faire la loi immuable, il est vrai qu'elle enferme en particulier les principales obligations des personnes les plus importantes. Et, messieurs, je n'ignore pas avec quelle considération, quel respect et quelle crainte on doit non seulement traiter, mais encore regarder tout ce qui les touche, même de loin et en général. Mais, sire, votre présence, qui devrait m'étonner dans ce discours, me rassure et m'encourage. Pendant que toute l'Europe admire votre justice, et qu'elle est le plus ferme fondement sur lequel le monde se repose, vos sujets ne connaîtraient pas le bonheur qu'ils ont d'être nés sous votre empire, s'ils appréhendaient de parler devant leur monarque d'une vertu qui fait sa gloire, aussi bien que sa plus puissante inclination. Je confesserai toutefois que si j'étais dans une place en laquelle il me fût permis de régler mes paroles suivant mes désirs, je me satisferais beaucoup davantage en faisant des panégyriques, qu'en proposant des instructions : mais comme le lieu où je suis m'avertit que je dois ma voix tout entière au Saint-Esprit qui m'ouvre la bouche, j'exposerai aujourd'hui non point mes pensées, mais ses préceptes, avec cette secrète satisfaction, qu'en récitant ces divins oracles en qualité de prédicateur, je ne laisserai pas de rendre en mon cœur un hommage profond à votre justice, en qualité de sujet. Mais je m'arrête déjà trop long-temps : affermi par cette pensée, je cours où cet Esprit tout-puissant m'appelle ; et je cours premièrement à lui-même, pour lui demander ses lumières par les saintes intercessions de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria.*

Quand je nomme la justice, je nomme en même temps le lien sacré de la société humaine, le frein nécessaire de la licence, l'unique fondement du repos, l'équitable tempérament de l'autorité, et le soutien favorable de la sujétion. Quand la justice règne, la foi se trouve dans les traités, la sûreté dans le

commerce, la netteté dans les affaires, l'ordre dans la police ; la terre est en repos, et le ciel même, pour ainsi dire, nous luit plus agréablement et nous envoie de plus douces influences. La justice est la vertu principale et le commun ornement des personnes publiques et particulières : elle commande dans les uns, elle obéit dans les autres; elle renferme chacun dans ses limites; elle oppose une barrière invincible aux violences et aux entreprises; et ce n'est pas sans raison que le Sage lui donne la gloire de soutenir les trônes et d'affermir les empires, puisque en effet elle affermit non-seulement celui des princes sur leurs sujets, mais encore celui de la raison sur les passions, et celui de Dieu sur la raison même : *Justitia firmatur solium* [1].

Faisons paraître aujourd'hui cette reine des vertus dans cette chaire royale, ou plutôt dans cette chaire évangélique et divine, où Jésus-Christ, qui est appelé par le prophète Joël « le Docteur de la justice, » en enseigne les maximes à tout le monde : *Dedit vobis Doctorem justitiæ* [2].

Mais si la justice est la reine des vertus morales, elle ne doit point paraître seule : aussi la verrez-vous dans son trône servie et environnée de trois excellentes vertus, que nous pouvons appeler ses principales ministres, la constance, la prudence, et la bonté.

La justice doit être attachée aux règles; autrement elle est inégale dans sa conduite : elle doit connaître le vrai et le faux, dans les faits qu'on lui expose; autrement elle est aveugle dans son application : enfin elle doit se relâcher quelquefois, et donner quelque lieu à l'indulgence; autrement elle est excessive et insupportable dans ses rigueurs. La constance l'affermit dans les règles ; la prudence l'éclaire dans les faits ; la bonté lui fait supporter les misères et les faiblesses : ainsi la première la soutient, la seconde l'applique, la troisième la tempère ; toutes trois la rendent parfaite et accomplie par leur concours. C'est ce que j'espère de vous faire voir dans les trois parties de ce discours.

[1] Prov. XVI. 12. — [2] Joel. II. 25.

tous les autres, qui sont les juges du monde ; et qui, étant pour cette raison appelés dans l'Écriture les dieux de la terre, doivent faire reluire dans leur fermeté une image de l'immutabilité de ce premier Être, dont ils représentent parmi les hommes la grandeur et la majesté.

Mais comme je me propose de descendre par des principes connus à des vérités de pratique, je laisse toutes ces hautes spéculations, pour vous dire, chrétiens, que la justice étant définie, comme tout le monde sait, « une volonté constante « et perpétuelle de donner à chacun ce qui lui appartient, » *constans et perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi*[1], il est aisé de connaître que l'homme juste doit être ferme, puisque même la fermeté est comprise dans la définition de la justice.

Et certainement, chrétiens, comme par le nom de vertu nous prétendons désigner non quelque acte passager, ou quelque disposition changeante, mais quelque chose de fixe et de permanent, c'est-à-dire une habitude formée : il est aisé de juger que, quelque inclination que nous ayons pour le bien, elle ne mérite pas le nom de vertu jusqu'à ce qu'elle se soit affermie constamment dans notre cœur, et qu'elle ait pris, pour ainsi parler, tout à fait racine. Mais outre cette fermeté que doit tirer la justice du génie commun de la vertu, elle y est encore obligée par son caractère particulier : à cause qu'elle consiste dans une certaine égalité envers tous, qui demande pour se soutenir un esprit ferme et vigoureux, qui ne puisse être ébranlé par la complaisance, ni par l'intérêt, ni par aucune autre faiblesse humaine ; et une résolution arrêtée de ne s'écarter jamais des maximes justement posées. Or il est clair que, pour soutenir cette égalité, il faut quelque chose de ferme ; autrement on déclinera tantôt à droite et tantôt à gauche : on regardera les visages contre le précepte de la loi[2] ; c'est-à-dire qu'on opprimera le faible qui est sans défense, et qu'on ne craindra d'entreprendre que contre celui qui a du crédit.

[1] Instit. lib. I tit. I. — [2] Levit. XIX. 15.

En effet, il est remarquable que si l'on ne marche d'un pas égal dans le chemin de la justice, ce qu'on fait, même justement, devient odieux. Par exemple, si un magistrat n'exagère la rigueur des ordonnances que contre ceux qui lui déplaisent; si un bon droit lui paraît toujours embrouillé jusqu'à ce que le riche parle; si le pauvre, quelque effort qu'il fasse, ne peut jamais se faire entendre, et se voit malheureusement distingué d'avec le puissant dans un intérêt qu'ils ont commun : c'est en vain que ce magistrat se vante quelquefois d'avoir bien jugé; l'inégalité de sa conduite fait que la justice n'avoue pas pour sien, même ce qu'il fait selon les règles : elle a honte de ne lui servir que de prétexte; et jusqu'à ce qu'il devienne égal à tous, sans acception de personne, la justice qu'il refuse à l'un convainc d'une manifeste partialité celle qu'il se glorifie de rendre à l'autre.

Mais il y a encore une autre raison qui a obligé les jurisconsultes à faire entrer la fermeté dans la définition de la justice : c'est pour l'opposer davantage à son ennemi capital, qui est l'intérêt. L'intérêt, comme vous savez, n'a point de maximes fixes; il suit les inclinations, il change avec les temps, il s'accommode aux affaires : tantôt ferme, tantôt relâché, et ainsi toujours variable. Au contraire, l'esprit de justice est un esprit de fermeté, parce que, pour devenir juste, il faut entrer dans l'esprit qui a fait les lois, c'est-à-dire dans un esprit immortel, qui, s'élevant au-dessus des temps et des affections particulières, subsiste toujours égal, malgré le changement des affaires.

Concluons donc, chrétiens, que la justice doit être ferme et inébranlable : mais pour descendre au détail de ses obligations, disons que le genre humain étant partagé en deux conditions différentes, je veux dire entre les personnes publiques et les personnes particulières, c'est le devoir commun des uns et des autres de garder inviolablement la justice; mais que ceux qui ont en main, ou le tout, ou quelque partie de l'autorité publique, ont cela de plus, qu'ils sont obligés d'être

fermes, non-seulement à la garder, mais encore à la protéger et à la rendre.

Qui pourrait maintenant vous dire de quelle sorte et par quels artifices l'intérêt attaque l'intégrité de la justice, tente la pudeur, affaiblit sa force, et corrompt enfin sa pureté? Ce n'est pas un ouvrage fort pénible, que de connaître et de condamner les injustices des autres; nous les voyons détestées par une clameur universelle : mais se détacher de soi-même, pour juger droitement de ses actions, c'est là véritablement le grand effort de la raison et de la justice. Qui nous donnera, chrétiens, non ce point appuyé hors de la terre, que demandait ce grand géomètre*, pour la remuer hors de son centre; mais un point hors de nous-mêmes, pour nous regarder d'un même œil que nous regardons les autres, et arrêter dans notre cœur tant de mouvements irréguliers que l'intérêt y fait naître? quelle horreur aurions-nous de nos injustices, de nos usurpations, de nos tromperies! Mais, hélas! où trouverons-nous ce point de détachement, pour sortir nous-mêmes hors de nous-mêmes, et nous voir d'un œil équitable et d'un regard désintéressé? La nature ne le donne pas, nous n'écoutons pas la grâce : c'est pourquoi c'est en vain que la raison dicte, que la loi publie, que l'Évangile confirme cette loi si naturelle et si divine tout ensemble : « Ne faites « point à autrui ce que vous ne voulez pas qui vous soit « fait[1]. » Nul ne veut sortir de soi-même pour entrer dans cette mesure commune du genre humain : celui-là, ébloui de sa fortune, ne peut se résoudre à descendre de sa superbe hauteur, pour se mesurer avec personne. Mais pourquoi parler ici de la grandeur? chacun se fait grand à ses yeux, chacun se tire du pair, chacun a des raisons particulières par lesquelles il se distingue des autres.

Je parle premièrement à tous les hommes, et je leur dis à tous de la part de Dieu : O hommes, quels que vous soyez, et quelque sort qui vous soit échu par l'ordre de Dieu dans le

* Archimède de Siracuse. — [1] Tob. IV. 16. Luc. VI. 31.

grand partage qu'il a fait du monde, soit que sa providence vous ait laissés dans le repos d'une vie privée, soit que, vous tirant du pair, elle ait mis sur vos épaules, avec de grandes charges, de grands périls et de grands comptes à rendre ; puisque vous vivez tous en société sous l'empire suprême de Dieu, n'entreprenez rien les uns sur les autres, et écoutez les belles paroles que vous adresse à tous le divin Psalmiste : *Si vere utique justitiam loquimini, recta judicate, filii hominum*[1] : « Si c'est « véritablement que vous parlez de la justice, jugez donc droite- « ment, ô enfants des hommes ! » Permettez-moi, chrétiens, de paraphraser ces paroles, sans me départir toutefois du sens littéral, et de vous dire avec David : O hommes, vous avez toujours à la bouche l'équité et la justice, dans vos affaires, dans vos assemblées, dans vos entretiens : on entend partout retentir ce nom sacré; et, si peu qu'on vous blesse dans vos intérêts, vous ne cesserez d'appeler la justice à votre secours : mais si c'est sincèrement et de bonne foi que vous parlez de la sorte, si vous regardez la justice comme l'unique asile de la vie humaine, et que vous croyiez avoir raison de recourir, quand on vous fait tort, à ce refuge commun du bon droit et de l'innocence, jugez-vous donc vous-mêmes équitablement, et ne vous laissez pas aveugler par votre intérêt; contenez-vous dans les limites qui vous sont données, et ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. Car en effet, chrétiens, qu'y a-t-il de plus violent et de plus inique que de crier à l'injustice, et d'appeler toutes les lois à notre secours, si peu qu'on nous touche, pendant que nous ne craignons pas d'attenter hautement sur le droit d'autrui ; comme si ces lois que nous implorons ne servaient qu'à nous protéger, et non pas à nous instruire de nos obligations envers les autres ; et que la justice n'eût été donnée que comme un rempart pour nous couvrir, et non comme une borne posée pour nous arrêter, et comme une barrière pour nous renfermer dans nos devoirs réciproques?

Fuyons un si grand excès ; gardons-nous bien d'introduire

[1] Ps. LVII. I.

dans ce commerce des choses humaines cet abus tant réprouvé par les saintes Lettres, qui est la perte infaillible du droit et de la justice : deux mesures, deux balances, deux poids inégaux; une grande mesure pour exiger ce qui nous est dû, une petite mesure pour rendre ce que nous devons : car, comme dit le prophète, « c'est une chose abominable devant « le Seigneur [1]. » Servons-nous de cette mesure commune qui enferme le prochain avec nous dans la même règle de justice ; je veux dire, « faisons, chrétiens, comme nous voulons qu'on « nous fasse : c'est la loi et les prophètes [2]. » Gardons l'égalité envers tous; et que le pauvre soit assuré par son bon droit, autant que le riche par son crédit, et le grand par sa puissance : gardons-la en toutes choses, et embrassons par un soin égal tout ce que la justice ordonne.

Je ne puis ici m'empêcher de reprendre en passant cet abus commun d'acquitter fidèlement certaines sortes de dettes, et d'oublier tout à fait les autres. Au lieu de savoir connaître ce que doit fournir notre source, et ensuite de dispenser sagement ses eaux par tous les canaux qu'il faut remplir, on les fait couler sans ordre toutes d'un côté, et on laisse le reste à sec. Par exemple, les dettes du jeu sont privilégiées; et comme si ses lois étaient les plus saintes et les plus inviolables de toutes, on se pique d'honneur d'y être fidèle : non point pour ne tromper pas, car, au contraire, on ne rougit pas de prendre tous les jours des avantages frauduleux, mais du moins pour payer exactement ; pendant qu'on ne craint pas de faire misérablement languir des marchands et des ouvriers qui seuls soutiennent depuis si longtemps cet éclat que je puis bien appeler doublement trompeur et doublement emprunté, puisque vous ne le tirez ni de votre vertu, ni même de votre bourse; dont la famille éplorée, que votre vanité réduit à la faim, crie vengeance devant Dieu contre votre luxe : ou bien, si l'on est soigneux de conserver du crédit en certaines choses, de peur de faire tarir les ruisseaux qui entretiennent notre vanité, on néglige les vieilles dettes, on ruine impitoyablement

[1] Prov. xx. 23. — [2] Matth. vii. 17.

les anciens amis, amis malheureux et infortunés, devenus ennemis par leurs bons offices, qu'on ne regarde plus désormais que comme des importuns qu'on veut réduire, en les fatiguant, à des accommodements déraisonnables, ou à qui l'on croit faire assez de justice quand on leur laisse après sa mort les débris d'une maison ruinée, et les restes d'un naufrage que les flots emportent. O droit! ô bonne foi! ô sainte équité! je vous appelle à témoin contre l'injustice des hommes; mais je vous appelle en vain : vous n'êtes presque plus parmi nous que des noms pompeux, et l'intérêt est devenu notre seule règle de justice.

Intérêt, dieu du monde et de la cour, le plus ancien, le plus décrié et le plus inévitable de tous les trompeurs, tu trompes dès l'origine du monde : on a fait des livres entiers de tes tromperies, tant elles sont découvertes. Qui ne devient pas éloquent à parler de tes artifices? qui ne fait pas gloire de s'en défier? Mais, tout en parlant contre toi, qui ne tombe pas dans tes piéges? « Parcourez, dit le prophète Jérémie, « toutes les rues de Jérusalem; considérez attentivement, « et cherchez dans toutes ses places, si vous trouverez un « homme droit et de bonne foi. S'il y en a quelqu'un qui jure « par moi, en disant, Vive le Seigneur! il se servira fausse- « ment de ce serment même : » *Circuite vias Jerusalem, et aspicite, et considerate, et quærite in plateis ejus, an inveniatis virum facientem judicium, et quærentem fidem... Quod si etiam, Vivit Dominus dixerint : et hoc falso jurabunt* [1]. On ne voit plus, on n'écoute plus, on ne garde plus aucune mesure, quand il s'agit du moindre intérêt : la bonne foi n'est qu'une vertu de commerce, qu'on garde par bienséance dans les petites affaires, pour établir son crédit; mais qui ne gêne point la conscience, quand il s'agit d'un coup de partie. Cependant on jure, on affirme, on prend à témoin le ciel et la terre; on mêle partout le saint nom de Dieu, sans aucune distinction du vrai et du faux : « Comme si le parjure, disait Salvien, n'était plus un genre

[1] Jerem. v. 1, 2.

« de crime, mais une façon de parler : » *Perjurium ipsum sermonis genus putat esse, non criminis* [1]. Au reste, on ne songe plus à restituer le bien qu'on a usurpé contre les lois ; on s'imagine qu'on se le rend propre par l'habitude d'en user, et on cherche de tous côtés non point un fonds pour le rendre, mais quelque détour de conscience pour le retenir : on trouve le moyen d'engager tant de monde dans son parti, et on sait lier ensemble tant d'intérêts différents, que la justice, repoussée par un si grand concours et par cet enchaînement d'intérêts contraires, si je puis parler de la sorte, « est contrainte de se retirer, comme dit le prophète Isaïe : la vérité « tombe par terre, et ne peut plus percer de si grands obstacles, ni trouver aucune place parmi les hommes : » *Et conversum est retrorsum judicium, et justitia longe stetit; quia corruit in platea veritas, et æquitas non potuit ingredi* [2].

Dans cette corruption presque universelle, que l'intérêt a faite dans le monde ; si ceux que Dieu a mis dans les grandes places n'appliquent toute leur puissance à soutenir la justice, la terre sera désolée, et les fraudes seront infinies. O sainte réformation de l'état de la justice, ouvrage digne du grand génie du monarque qui nous honore de son audience, puisses-tu être aussi heureusement accomplie que tu as été sagement entreprise ! Il n'y a rien, messieurs, de plus nécessaire au monde que de protéger hautement, chacun autant qu'on le peut, l'intérêt de la justice : car il faut ici confesser que la vertu est obligée de marcher dans des voies bien difficiles ; et que c'est une espèce de martyre, que de se tenir régulièrement dans les termes du droit et de l'équité. Celui qui est résolu de se renfermer dans ses bornes se met si fort à l'étroit, qu'à peine se peut-il aider : et il ne faut pas s'étonner s'il demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup de la moitié des moyens, en s'ôtant ceux qui sont mauvais, et c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces.

[1] Salv. lib. iv, de Guber. Dei, n. 14, p. 87. — [2] Is. LIX. 14.

Car qui ne sait, chrétiens, que les hommes, pleins d'intérêts et de passions, veulent qu'on entre dans leurs sentiments? Que fera ici cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? que fera-t-il, chrétiens, avec sa froide et impuissante régularité? Il n'est ni assez souple, ni assez flexible, pour ménager la faveur des hommes : il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, et qui est entièrement inutile. En effet, écoutez, messieurs, comme en parlent les hommes du monde dans le livre de la Sapience : *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis* [1] : « Trompons, disent-ils, l'homme juste : » remarquez cette raison ; « parce qu'il nous est inutile : » il n'entre point dans nos négoces, il s'éloigne de nos détours, il ne nous est d'aucun usage. Ainsi, comme vous voyez, à cause qu'il est inutile, on se résout facilement à le mépriser; ensuite à le laisser périr sans en faire bruit, et même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne rien, ni le saint, ni le profane, pour nous servir. Mais pourquoi nous arrêter davantage sur une chose si claire? Il est aisé de comprendre que l'homme injuste qui met tout en œuvre, qui entre dans tous les desseins, qui fait jouer les passions et les intérêts, ces deux grands ressorts de la vie humaine, est plus actif, plus pressant, plus prompt, et ensuite, pour l'ordinaire, qu'il réussit mieux que le juste qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure.

Levez-vous, puissances du monde; voyez comme la justice est contrainte de marcher par des voies serrées : secourez-la, tendez-lui la main; faites-vous honneur, c'est trop peu dire, déchargez votre âme, et délivrez votre conscience en la protégeant : la vertu a toujours assez d'affaires pour se maintenir au-dedans contre tant de vices qui l'attaquent; défendez-la du moins contre les insultes du dehors. « C'est pour cela, dit « le grand pape saint Grégoire, que la puissance a été donnée à

[1] Sap. II. 12.

« nos maîtres; afin que ceux qui veulent le bien soient aidés, « et que les voies du ciel soient dilatées: » *Ad hoc enim potestas super omnes homines dominorum meorum pietati cœlitus data est, ut qui bona appetunt adjuventur; ut cœlorum via largius pateat*[1]. Ainsi leur conscience les oblige à soutenir hautement le bon droit et la justice : car il est vrai que c'est la trahir, que de travailler faiblement pour elle; et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchants n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelques embarras; mais, après qu'ils ont essuyé une légère tempête que la clameur publique a fait élever contre eux, ils pensent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la justice : ils défient après cela le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions. Ainsi, il faut résister à l'iniquité avec une force invincible; et nous pouvons bien le publier devant un roi si juste et si ferme, que c'est dans cette vigueur à maintenir la justice que réside la grandeur et la majesté.

J'ai remarqué deux éloges que l'Écriture donne au roi « Salomon au commencement de son règne ; elle dit ces mots : Sa« lomon s'assit dans le trône du Seigneur, en la place de Da« vid son père, et il plut à tous :» *Sedit Salomon super solium Domini, pro David patre suo, et cunctis placuit*[2]. Remarquons ici en passant, messieurs, que le trône royal appartient à Dieu, et que les rois ne le remplissent qu'en son nom. C'est une chose bien magnifique pour les rois, et qui nous oblige à les révérer avec une espèce de religion; mais par laquelle aussi Dieu les avertit d'exercer saintement et divinement une autorité divine et sacrée. Mais revenons à Salomon : il s'assit donc, dit l'Écriture, dans le trône du Seigneur, en la place de David son père, et il plut à tous : c'est la première peinture que nous fait le Saint-Esprit, de ce grand prince. Mais après qu'il eut commencé de gouverner ses affaires, et qu'on le vit appliqué à faire justice à tout le monde avec grande

[1] Epist. LXV, ad Mauric. Aug., tom. II, p. 676. — [2] I Par. XXIX. 23.

connaissance, la même Écriture relève son style, et parle de lui en ces termes : « Tout Israël entendit que le roi jugeait droi-« tement, et ils craignirent le roi, voyant que la sagesse de Dieu « était en lui pour rendre justice : » *Audivit itaque omnis Israël judicium quod rex judicasset, et timuerunt regem, videntes sapientiam Dei esse in eo ad faciendum judicium* [1]. Sa mine haute et relevée le faisait aimer; sa justice le faisait craindre de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respiraient sous sa protection; et les méchants appréhendaient son bras et ses yeux, qu'ils voyaient si éclairés et si appliqués tout ensemble à connaître la vérité. La sagesse de Dieu était en lui, et l'amour qu'il avait pour la justice lui faisait trouver les moyens de la bien connaître : c'est la seconde qualité que la justice demande; et j'ai promis aussi de la traiter dans ma deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Avant que Dieu consumât par le feu du ciel ces villes abominables dont le nom même fait horreur, nous lisons dans la Genèse qu'il parla en cette sorte : « Le cri contre l'iniquité « de Sodome et de Gomorrhe s'est augmenté, et leurs crimes « se sont aggravés jusqu'à l'excès. Je descendrai, et je verrai « s'ils ont fait selon la clameur qui est venue contre eux jus-« qu'à moi; ou si leurs œuvres sont contraires, afin que je le « sache au vrai : » *Clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus est, et peccatum eorum aggravatum est nimis. Descendam, et videbo utrum clamorem, qui venit ad me, opere compleverint; an non est ita, ut sciam* [2]. Saint Isidore de Damiette, et après lui le grand pape saint Grégoire, ont fait cette belle observation sur ces paroles [3]. Encore qu'il soit certain que Dieu, du haut de son trône, non-seulement découvre tout ce qui se fait sur la terre, mais encore prévoie dès l'éternité tout ce qui se développe par la révolution des siècles : toutefois, disent ces grands saints, voulant obliger les

[1] III. Reg. III. 28. — [2] Gen. XVIII. 20, 21. — [3] S. Isidor. Epist. lib. I, ep. CCCX; S. Greg. Moral. lib. XIX. cap. XXV, tom. I, col. 628.

hommes de s'instruire par eux-mêmes de la vérité, et de n'en croire ni les rapports, ni même la clameur publique, cette Sagesse infinie se rabaisse jusqu'à dire : « Je descendrai, et je « verrai ; » afin que nous comprenions quelle exactitude nous est commandée pour nous informer des choses au milieu de nos ignorances, puisque celui qui sait tout fait une si soigneuse perquisition, et vient en personne pour voir. C'est, messieurs, en cette sorte que le Très-Haut se rabaisse pour nous enseigner; et il donne par ces paroles deux instructions importantes à ceux qui sont en autorité. Premièrement, en disant, « Le cri est venu à moi, » il leur montre que leur oreille doit être toujours ouverte, toujours attentive à tout; mais en ajoutant après, « Je descendrai et je verrai, » il leur apprend qu'à la vérité ils doivent tout écouter ; mais qu'ils doivent rendre ce respect à l'autorité que Dieu a attachée à leur jugement, de ne l'arrêter jamais qu'après une exacte information et un sérieux examen.

Ajoutons, s'il vous plaît, messieurs, qu'encore ne suffit-il pas de recevoir ce qui se présente; il faut chercher de soi-même et aller au-devant de la vérité, si nous voulons la connaître et la découvrir : car les hommes, et surtout les grands, ne sont pas si heureux que la vérité aille à eux d'elle-même, ni de droit fil, ni d'un seul endroit ; il ne faut pas qu'ils se persuadent qu'elle perce tous les obstacles qui les environnent, pour monter à cette hauteur où ils sont placés : mais plutôt il faut qu'ils descendent, pour la chercher elle-même. C'est pourquoi le Seigneur a dit : Je descendrai, et je verrai ; c'est-à-dire qu'il faut que les grands du monde descendent en quelque façon de ce haut faîte où rien n'approche qu'avec crainte, pour reconnaître les choses de plus près, et recueillir deçà et delà les traces dispersées de la vérité : et c'est en cela que consiste la véritable prudence. C'est pourquoi il est écrit du roi Salomon, qu'il avait le cœur étendu comme le sable de la mer : *Dedit Deus Salomoni latitudinem cordis, quasi arenam quæ est in littore maris*[1] ; c'est-à-dire qu'il

[1] III. Reg. IV. 29.

était capable d'entrer dans un détail infini, de ramasser avec soin les moindres particularités, de peser les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit, et éviter les surprises.

Il est certain, chrétiens, que les personnes publiques chargent terriblement leurs consciences, et se rendent responsables devant Dieu de tous les désordres du monde, s'ils n'ont cette attention pour s'instruire exactement de la vérité. Et c'est pourquoi le roi David, pénétré de cette pensée et de cette pesante obligation, sentant approcher son heure dernière, fait venir son fils et son successeur, et parmi plusieurs graves avertissements, il lui donne celui-ci, très-considérable : « Prenez garde, lui dit-il, mon fils, que vous entendiez tout « ce que vous faites, et de quel côté vous vous tournerez : » *Ut intelligas universa quæ facis, et quocumque te verteris* [1]. De même que s'il eût dit : Mon fils, que nul ne soit si osé que de vouloir tourner votre esprit, ni vous donner des impressions contraires à la vérité ; entendez distinctement tout ce que vous faites, et connaissez tous les ressorts de la grande machine que vous conduisez ; « afin, dit-il, que le Seigneur « soit avec vous, et confirme toutes ses promesses touchant la « félicité de votre règne : » *Ut confirmet Dominus universos sermones suos* [2].

C'est ce que dit le sage David au roi Salomon son successeur ; et il sera beau de voir de quelle sorte ce jeune prince profite de cet avis. Aussitôt qu'il eut pris en main les rênes de son empire, il se mit à considérer profondément que cette haute élévation où il se voyait avait ce malheur attaché, que, dans cette multitude infinie qu'il voyait s'empresser autour de lui, il n'y en avait presque aucun qui ne pût avoir quelque intérêt de le surprendre. Il vit donc combien il est dangereux de s'abandonner tout entier à une aveugle confiance ; et il vit aussi que la défiance jetait l'esprit dans l'incertitude, et fermait d'une autre manière la porte à la vérité. Dans cette perplexité, et pour tenir le milieu entre ces deux périls également

[1] III. Reg. II. 3. — [2] Ibid. 4.

grands, il connut qu'il n'y avait rien de plus nécessaire que de se jeter humblement entre les bras de celui auquel seul on ne peut jamais s'abandonner trop; et il fit à Dieu cette prière: « Seigneur Dieu, vous avez fait régner votre serviteur « en la place de David mon père; et moi je suis un petit en- « fant, qui ne sais ni par où il faut commencer, ni par où il « faut sortir des affaires : » *Ego autem sum puer parvulus,* « *et ignorans egressum et introitum meum* [1]. Ne croyez pas, chrétiens, qu'il parlât ainsi par faiblesse : il parlait et il agissait dans ses conseils avec la plus haute fermeté; et il avait déjà fait sentir aux plus grands de son état qu'il était le maître. Mais, tout sage et tout absolu qu'il était, il voyait qu'en la présence de Dieu toute cette force n'était que faiblesse, et que toute cette sagesse n'était qu'une enfance : *Ego autem sum puer parvulus;* et il n'attend que du Saint-Esprit l'ouverture et la sortie de ses entreprises. Après quoi le désir immense de rendre justice lui met cette parole à la bouche : « Vous donnerez, ô Dieu, à votre serviteur, un cœur « docile, afin qu'il puisse juger votre peuple, et discerner « entre le bien et le mal : car autrement qui pourrait conduire « cette multitude infinie? » *Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum : quis enim poterit judicare populum istum, populum tuum hunc multum* [2]?

Vous voyez bien, chrétiens, qu'il sent le poids de sa dignité, et la charge épouvantable de sa conscience, s'il se laisse prévenir contre la justice; c'est pourquoi il demande à Dieu ce discernement et ce cœur docile : par où nous devons entendre non un cœur incertain et irrésolu, car la véritable prudence n'est pas seulement considérée, mais encore tranchante et résolutive : c'est donc qu'il considérait que c'est un vice de l'esprit humain, non-seulement d'être susceptible des impressions étrangères, mais encore de s'embarrasser dans ses propres imaginations; et que ce n'est pas toujours la faiblesse du génie, mais souvent même sa force, qui fait que l'homme

[1] III. Reg. III. 7. — [2] Ibid. III. 9.

s'attache plus qu'il ne faut à soutenir ses opinions, sans vouloir jamais revenir. *Non recipit stultus verba prudentiæ, nisi ea dixeris quæ versantur in corde ejus* [1] : « L'insensé ne reçoit point les paroles de prudence, si vous ne lui parlez selon ce qu'il a dans le cœur. » De là vient que, regardant avec tremblement les excès où ces violentes préoccupations engagent souvent les meilleurs esprits, il demande à Dieu un cœur docile : c'est-à-dire, si nous l'entendons, un cœur si grand et si relevé, qu'il ne cède jamais qu'à la vérité ; mais qu'il lui cède toujours en quelque temps qu'elle vienne, de quelque côté qu'elle aborde, sous quelque forme qu'elle se présente.

C'est pour cela, chrétiens, qu'il n'y a rien de plus beau dans les personnes publiques, qu'une oreille toujours ouverte et une audience facile : c'est une des principales parties de la félicité du monde; et l'Ecclésiastique l'avait bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles : « Heureux celui qui a trouvé un « ami fidèle, et qui raconte son droit à une oreille attentive ! » *Beatus qui invenit amicum verum, et qui enarrat justitiam auri audienti* [2] ! Ce grand homme a joint ensemble dans ce seul verset deux des plus sensibles consolations de la vie humaine : l'une, de trouver dans ses embarras un ami fidèle à qui l'on puisse demander un bon conseil ; l'autre, de trouver dans ses affaires une oreille patiente à qui on puisse déduire toutes ses raisons : « L'oreille qui écoute et l'œil qui « voit, c'est le Seigneur qui les a faits : » *Aurem audientem et oculum videntem, Dominus fecit utrumque* [3]. Il n'y a rien de plus doux ni de plus efficace pour gagner les cœurs ; et les personnes d'autorité doivent avoir de la joie de pouvoir faire ce bien à tous. La dernière décision des affaires les oblige à prendre parti, et ensuite ordinairement à fâcher quelqu'un ; mais il semble que la justice, voulant les récompenser de cette importune nécessité où elle les engage, leur ait mis en main un plaisir qu'ils peuvent faire à tous également : qui est celui de prêter l'oreille avec patience, et de

[1] Prov. XVIII. 2. — [2] Eccli. XXV. 12. — [3] Prov. XX. 12.

peser sérieusement toutes les raisons d'un cœur angoissé de cette peine cruelle de n'être pas entendu.

Mais après avoir exposé de quelle importance il est que les personnes publiques recherchent la vérité; avec quelle force et de quelle voix ne faudrait-il pas nous élever contre ceux qui entreprendraient de l'obscurcir par leurs faux rapports! Qu'attentez-vous, malheureux, et quelle entreprise est la vôtre? quoi! vous voulez ôter la lumière au monde, et envelopper de ténèbres ceux qui doivent éclairer la terre! vous concevez de mauvais desseins, vous fabriquez des tromperies, vous machinez des fraudes les uns contre les autres; et, non contents de les méditer dans votre cœur, vous ne craignez point de les porter jusqu'aux oreilles importantes : vous osez même les porter jusqu'aux oreilles du prince! Ah! songez qu'elles sont sacrées, et que c'est les profaner trop indignement que d'y porter, comme vous faites, ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les pernicieux raffinements d'un zèle affecté, ou les inventions artificieuses d'une jalousie cachée. Infecter les oreilles du prince, c'est quelque chose de plus criminel que d'empoisonner les fontaines publiques, et que de voler les trésors publics; car le vrai trésor d'un état, c'est la vérité dans l'esprit du prince. Prenez donc garde, messieurs, comme vous parlez, surtout dans la cour, où tout est si délicat et si important. C'est là que s'accomplit ce que dit le Sage : « Les paroles obscures ne se perdent pas en l'air : » *Sermo obscurus in vacuum non ibit*[1]. Chacun écoute, et chacun commente : cette raillerie maligne, ce trait que vous lancez en passant, cette parole malicieuse, ce demi-mot qui donne tant à penser par son obscurité affectée, peut avoir des suites terribles; et il n'y a rien de plus criminel que de vouloir couvrir de nuages le siége de la lumière, ou altérer tant soit peu la source de la bonté et de la clémence.

TROISIÈME POINT.

Ce serait ici, chrétiens, qu'il faudrait vous faire voir que la

[1] Sap. I. 11.

justice n'est pas toujours inflexible, ni ne montre pas toujours son visage austère ; [qu'elle] doit être exercée avec quelque tempérament ; et qu'elle-même devient inique et insupportable, quand elle use de tous ses droits : *Summum jus, summa injuria*[1]. La droite raison, qui est sa guide, lui prescrit de se relâcher quelquefois ; et il me serait aisé de vous faire voir que la bonté, qui modère sa rigueur extrême, est une de ses parties principales : mais, comme le temps me presse, je supposerai, s'il vous plaît, la vérité assez connue de cette doctrine, et je dirai en peu de paroles à quoi elle doit être appliquée.

Premièrement, chrétiens, il est manifeste que la justice est établie pour entretenir la société parmi les hommes : or est-il que la condition la plus nécessaire pour conserver parmi nous la société, c'est de nous supporter mutuellement dans nos défauts; autrement, notre nature ayant tant de faible, si nous entrions dans le commerce de la vie humaine avec cette austérité invincible qui ne veuille jamais rien pardonner aux autres, il faudrait et que tout le monde rompît avec nous, et que nous rompissions avec tout le monde : par conséquent la même justice qui nous fait entrer en société nous oblige, en faveur de cette union, à nous supporter en beaucoup de choses[2]. Comme la faiblesse commune de l'humanité ne nous permet pas de nous traiter les uns les autres en toute rigueur, il n'y a rien de plus juste que cette loi de l'Apôtre : « Supportez-vous mutuellement en charité[3], et portez le far- « deau les uns des autres : » *Alter alterius onera portate*[4] ; et cette charité et facilité, qui s'appelle condescendance dans les particuliers, c'est ce qui s'appelle clémence dans les grands et dans les princes.

Ceux qui sont dans les hautes places, et qui ont en main quelque partie de l'autorité publique, ne doivent pas se persuader qu'ils soient exempts de cette loi : au contraire, et il le faut dire, leur propre élévation leur impose cette obli-

[1] Terent. Heautontimorum., act. IV, scen. IV. — [2] Eph. IV. 2. — [3] Coloss. III 15. — [4] Gal. VI. 2.

gation nécessaire de donner bien moins que les autres à leurs ressentiments et à leurs humeurs ; et dans ce faîte, où ils sont, la justice leur ordonne de considérer qu'étant établis de Dieu pour porter ce noble fardeau du genre humain, les faiblesses inséparables de notre nature font une partie de leur charge, et ainsi que rien ne leur est plus nécessaire que d'user quelquefois de condescendance.

L'histoire n'a rien de plus éclatant que les actions de clémence ; et je ne vois rien de plus beau que cet éloge que recevaient les rois d'Israël de la bouche de leurs ennemis : *Audivimus quod reges domus Israël clementes sint* [1] : « Les rois « de la maison d'Israël ont la réputation d'être cléments. » Au seul nom de clémence, le genre humain semble respirer plus à son aise ; et je ne puis taire en ce lieu ce qu'en a dit un grand roi : *In hilaritate vultus regis vita, et clementia ejus quasi imber serotinus*, dit le sage Salomon [2] ; c'est-à-dire : « La sérénité du visage du prince, c'est la vie de ses « sujets ; et sa clémence est semblable à la pluie du soir. » A la lettre, il faut entendre que la clémence est autant agréable aux hommes, qu'une pluie qui vient sur le soir tempérer la chaleur du jour, et rafraîchir la terre que l'ardeur du soleil avait desséchée. Mais ne me sera-t-il pas permis d'ajouter que, comme le matin nous désigne la vertu, qui seule peut illuminer la vie humaine, le soir nous représente au contraire l'état où nous tombons par nos fautes ; puisque c'est là en effet que le jour décline, et que la raison n'éclaire plus ? Selon cette explication, la rosée du matin, ce serait la récompense de la vertu, de même que la pluie du soir serait le pardon accordé aux fautes ; et ainsi Salomon nous ferait entendre que, pour réjouir la terre, et pour produire les fruits agréables de la bienveillance publique, le prince doit faire tomber sur le genre humain et l'une et l'autre rosée, en récompensant toujours ceux qui font bien, et pardonnant quelquefois généreusement à ceux qui manquent, pourvu que

[1] III. Reg. xx. 31. — [2] Prov. xvi. 15.

le bien public et la sainte autorité des lois n'y soient point trop intéressés.

J'ai dit quelquefois, messieurs, et en certaines rencontres : car qui ne sait qu'il y a des fautes que l'on ne peut pardonner, sans se rendre complice des abus et des scandales publics ; et que cette différence doit être réglée par les conséquences et par les circonstances particulières ? Ainsi ne nous mêlons point ici de faire des leçons aux princes sur des choses qui ne dépendent que de leur prudence ; mais contentons-nous de remarquer, autant que le peut souffrir la modestie de cette chaire, les merveilles de nos jours. S'il s'agit de déraciner une coutume barbare qui prodigue malheureusement le plus beau sang d'un grand royaume, et sacrifie à un faux honneur tant d'âmes que Jésus-Christ a rachetées ; peut-on être chrétien, et ne pas louer hautement l'invincible fermeté du prince que la grandeur de l'entreprise, tant de fois vainement tentée, n'a pas arrêté ; qu'aucune considération n'a fait fléchir, et dont le temps même, qui change tout, n'est pas capable d'affaiblir les résolutions *? Je ne puis presque plus retenir mon cœur ; et si je ne songeais où je suis, je me laisserais épancher aux plus justes louanges du monde, pour célébrer la gloire d'un règne qui soutient avec tant de force l'autorité des lois divines et humaines, et ne veut ôter aux sujets que la liberté de se perdre. Dieu, qui est le père et le protecteur de la société humaine, comblera de ses célestes bénédictions un roi qui sait si bien ménager les hommes, et qui sait ouvrir à la vertu la véritable carrière en laquelle il est glorieux de ne se plus ménager. En de telles occasions, où il s'agit de réprimer la licence qui entreprend de fouler aux pieds les lois les plus saintes, la pitié est une faiblesse ; mais, dans les fautes particulières, le prince fait admirer sa grande sagesse et sa magnanimité, quand quelquefois il oublie, et quelquefois il néglige ; quand il se contente de marquer les fautes, et ne pousse pas la rigueur à l'extrémité. C'est en de

* Bossuet a ici en vue l'édit de Louis XIV contre les duels, donné au mois d'août 1679. (*Édit. de Déforis.*)

semblables sujets que Théodose le Grand se tenait obligé, dit saint Ambroise, quand on le priait de pardonner : cet empereur, tant de fois victorieux, et illustre par ses conquêtes non moins que par sa piété, jugeait, avec Salomon, « qu'il était plus beau et plus glorieux de surmonter sa colère, « que de prendre des villes et de défaire des armées [1] ; et c'est « alors, dit le même Père, qu'il était plus porté à la clé- « mence, quand il se sentait ému par un plus vif ressentiment : » *Beneficium se putabat accepisse augustæ memoriæ Theodosius, cum rogaretur ignoscere ; et tunc propior erat veniæ, cum fuisset commotio major iracundiæ* [2].

Que si les personnes publiques, contre lesquelles les moindres injures sont des attentats, doivent néanmoins user de tant de bonté envers les hommes ; à plus forte raison les particuliers doivent-ils sacrifier à Dieu leurs ressentiments : la justice chrétienne le demande d'eux, et ne donne point de bornes à leur indulgence. Pardonne, dit le Fils de Dieu [3], je ne « dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante-sept fois ; » c'est-à-dire, pardonne sans fin, et ne donne point de limites à ce que tu dois faire pour l'amour de Dieu. Je sais que ce précepte évangélique n'est guère écouté à la cour : c'est là que les vengeances sont infinies ; et quand on ne les pousserait pas par ressentiment, on se sentirait obligé de le faire par politique ; on croit qu'il est utile de se faire craindre, et on pense qu'on s'expose trop, quand on est d'humeur à souffrir. Je n'ai pas le temps de combattre, sur la fin de ce discours, cette maxime anti-chrétienne, que je pourrais peut-être souffrir, si nous n'avions à ménager que les intérêts du monde. Mais, mes frères, notre grande affaire c'est de savoir nous concilier la miséricorde divine, c'est de ménager qu'un Dieu nous pardonne, et de faire que sa clémence arrête le cours de sa colère, que nous avons trop méritée : et comme il ne pardonne qu'à ceux qui pardonnent, et qu'il n'accorde jamais sa miséricorde qu'à ce prix, notre aveuglement est extrême, si

[1] Prov. XVI. 32. — [2] Orat. de obit. Theod. n. 13, tom. II, col. 1201. — [3] Matth. XVIII. 22.

nous ne pensons à gagner cette bonté dont nous avons si grand besoin, et si nous ne sacrifions de bon cœur à cet intérêt éternel nos intérêts périssables. Pardonnons donc, chrétiens; apprenons à nous relâcher de nos intérêts en faveur de la charité chrétienne; et quand nous pardonnons les injures, ne nous persuadons pas que nous fassions une grâce : car si c'est peut-être une grâce à l'égard des hommes, c'est toujours une justice à l'égard de Dieu, qui a mérité ce pardon qu'il nous demande pour nos ennemis, par celui qu'il nous a donné de toutes nos fautes; et qui, non content de l'avoir si bien acheté, promet de le récompenser éternellement.

Telle est la première obligation de cette justice tempérée par la bonté : c'est de supporter les faiblesses, et de pardonner quelquefois les fautes. La seconde est beaucoup plus grande : c'est d'épargner la misère : je veux dire que l'homme juste ne doit pas toujours demander, ni ce qu'il peut, ni ce qu'il a droit d'exiger des autres. Il y a des temps malheureux où c'est une cruauté et une espèce de vexation, que d'exiger une dette; et la justice veut qu'on ait égard non-seulement à l'obligation, mais encore à l'état de celui qui doit. Le sage Néhémias avait bien compris cette vérité, lorsque, ayant été envoyé par le roi Artaxerxès pour être le gouverneur du peuple juif, il se mit à considérer non-seulement quels étaient les droits de sa charge, mais encore quelles étaient les forces du peuple : « Il « vit que les capitaines généraux, qui l'avaient précédé dans « cet emploi, avaient trop foulé ce pauvre peuple : » *Duces gravaverunt populum;* « mais surtout, comme il est assez « ordinaire, que leurs ministres insolents l'avaient entière- « ment épuisé : » *Sed et ministri eorum depresserunt populum*[1]. Voyant donc ce peuple qui n'en pouvait plus, il se crut obligé en conscience de chercher tous les moyens de le soulager; et, bien loin d'imposer de nouvelles charges, comme avaient fait les généraux ses prédécesseurs, il crut qu'il devait remettre, comme porte le texte sacré[2], beaucoup des droits qui lui étaient dus légitimement : et après, plein de

[1] II. Esd. v. 14, 15. — [2] Ibid. v. 10, 18.

confiance en la divine bonté, qui regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, il lui adresse du fond de son cœur cette humble prière : « Mon Dieu, souvenez-vous de moi en bien, à proportion des grands avantages « que j'ai causés à ce peuple : » *Memento mei, Deus meus, in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic* [1]. C'est l'unique moyen d'approcher de Dieu avec une pleine confiance, c'est la gloire solide et véritable que nous pouvons porter hautement jusque devant ses autels : et ce Dieu si délicat et si jaloux, qui défend à toute chair de se glorifier devant sa face [2], a néanmoins agréable que Néhémias et tous ses imitateurs se glorifient à ses yeux du bien qu'ils font à son peuple. N'en disons pas davantage ; et croyons que les princes qui ont le cœur grand sont plus pressés par leur gloire, par leur bonté, par leur conscience, à soulager les misères publiques et particulières, qu'ils ne peuvent l'être par nos paroles: mais Dieu seul est tout-puissant pour faire le bien.

Si de cette haute contemplation je commence à jeter les yeux sur la puissance des hommes, je découvre visiblement la pauvreté essentielle à la créature, et je vois dans tout le pouvoir humain je ne sais quoi de très-resserré ; en ce que, si grand qu'il soit, il ne peut pas faire beaucoup d'heureux, et se croit souvent obligé de faire beaucoup de misérables. Je vois enfin que c'est le malheur et la condition essentielle des choses humaines, qu'il est toujours trop aisé de faire beaucoup de mal, et infiniment difficile de faire beaucoup de bien : car comme nous sommes ici au milieu des maux, il est aisé, chrétiens, de leur donner un grand cours, et de leur faire une ouverture large et spacieuse ; mais comme les biens n'abondent pas en ce lieu de pauvreté et de misère, il ne faut pas s'étonner que la source des bienfaits soit sitôt tarie. Aussi le monde, stérile en biens et pauvre en effets, est contraint de débiter beaucoup d'espérances, qui ne laissent pas moins d'amuser les hommes. C'est en quoi nous devons reconnaître l'indigence inséparable de la créature, et apprendre à ne pas tout

[1] II. Esd. 19. — [2] I. Cor. I. 29.

exiger des grands de la terre. Les rois même ne peuvent faire tout le bien qu'ils veulent : il suffit qu'ils n'ignorent pas qu'ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Mais nous, qui voyons ordinairement parmi les hommes et la puissance et la volonté tellement bornées, chrétiens, mettons plus haut notre confiance : « En Dieu seul est la bonté véri- « table : » *Nemo bonus, nisi unus Deus* [1]. En lui seul abonde le bien ; lui seul le peut et le veut répandre sans bornes ; et s'il retient quelquefois le cours de sa munificence à l'égard de certains biens, c'est qu'il voit que nous ne pouvons pas en porter l'abondance entière. Regardons-le donc comme le seul bon : ce qui fait que nous n'éprouvons pas sa bonté, c'est que nous ne la mettons pas à des épreuves dignes de lui ; nous n'estimons que les biens du monde ; nous n'admirons que les grandeurs de la fortune; et nous ne voulons pas entendre que ce qu'il réserve à ses enfants est, sans aucune comparaison, plus riche et plus précieux que ce qu'il abandonne à ses ennemis.

Ainsi nous ne devons pas nous persuader que les sceptres même ni les couronnes soient les plus illustres présents du ciel : car jetez les yeux sur tout l'univers et sur tous les siècles ; voyez avec quelle facilité Dieu a prodigué de tels présents indifféremment à ses ennemis et à ses amis ; regardez les superbes monarchies des Orientaux infidèles : voyez que Jésus-Christ regarde du plus haut des cieux l'ennemi le plus déclaré du christianisme, assis en la place du grand Constantin, d'où il menace si impunément les restes de la chrétienté, qu'il a si cruellement ravagée. Que si Dieu fait si peu d'état de ce que le monde admire le plus, apprenons donc, chrétiens, à ne lui demander rien de mortel : demandons-lui des choses qu'il soit digne de ses enfants de demander à un tel père, et digne d'un tel père de les donner à ses enfants. C'est insulter à la misère que de demander aux petits de grandes choses ; c'est ravilir la majesté que demander au Très-Grand de petites choses. C'est son trône, c'est sa grandeur, c'est sa

[1] Marc. x. 18.

propre félicité qu'il veut nous donner ; et nous soupirons encore après des biens périssables ! Non, mes frères, ne demandons à Dieu rien de médiocre : ne lui demandons rien moins que lui-même : nous éprouverons qu'il est bon tant qu'il est juste, et qu'il est infiniment l'un et l'autre.

Mais vous, sire, qui êtes sur la terre l'image vivante de cette majesté suprême, imitez sa justice et sa bonté, afin que l'univers admire en votre personne sacrée un roi juste et un roi sauveur, à l'exemple de Jésus-Christ ; un roi juste qui rétablisse les lois, un roi sauveur qui soulage les misères. C'est ce que je souhaite à votre majesté, avec la grâce du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON

SUR L'ÉMINENTE DIGNITÉ DES PAUVRES

DANS L'ÉGLISE.

Éminente dignité des pauvres dans l'Église : leurs droits, leurs prérogatives : comment et pourquoi les riches doivent honorer leur condition, secourir leur misère, prendre part à leurs priviléges.

Erunt novissimi primi, et primi novissimi.

Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers.
MATTH. XX, 16.

Parcet pauperi et inopi, et animas pauperum salvas faciet.

Il pardonnera au pauvre et à l'indigent, et il sauvera les âmes des pauvres.
Ps. LXXI, 23.

Encore que ce qu'a dit le Sauveur Jésus, que les premiers seront les derniers, et que les derniers seront les premiers, n'ait son entier accomplissement que dans la résurrection générale, où les justes que le monde avait méprisés rempliront les premières places, pendant que les méchants et les impies, qui ont eu leur règne sur la terre, seront honteusement relégués aux ténèbres extérieures ; toutefois ce renversement admirable des conditions humaines est déjà commencé dès cette vie, et nous en voyons les premiers traits dans l'institution de l'Église. Cette cité merveilleuse, dont Dieu même a jeté les fondements, a ses lois et sa police, par laquelle elle est gouvernée. Mais comme Jésus-Christ son instituteur est venu au monde pour renverser l'ordre que l'orgueil y a établi ; de là vient que sa politique est directement opposée à celle du siècle : et je remarque cette opposition principalement en trois choses. Premièrement, dans le monde les riches ont tout l'avantage et tiennent les premiers rangs ; dans le royaume de

Jésus-Christ, la prééminence appartient aux pauvres, qui sont les premiers nés de l'Église, et ses véritables enfants. Secondement, dans le monde, les pauvres sont soumis aux riches, et ne semblent nés que pour les servir : au contraire, dans la sainte Église, les riches n'y sont admis qu'à condition de servir les pauvres. Troisièmement, dans le monde, les grâces et les priviléges sont pour les puissants et les riches; les pauvres n'y ont de part que par leur appui : au lieu que, dans l'Église de Jésus-Christ, les grâces et les bénédictions sont pour les pauvres, et les riches n'ont de privilége que par leur moyen. Ainsi cette parole de l'Évangile que j'aie choisie pour mon texte, s'accomplit déjà dès la vie présente : « Les der-« niers sont les premiers, et les premiers sont les derniers : » puisque les pauvres, qui sont les derniers dans le monde, sont les premiers dans l'Église; puisque les riches qui s'imaginent que tout leur est dû, et qui foulent aux pieds les pauvres, ne sont dans l'Église que pour les servir; puisque les grâces du Nouveau Testament appartiennent de droit aux pauvres; et que les riches ne les reçoivent que par leurs mains. Vérités certainement importantes, et qui vous doivent apprendre, ô riches du siècle, ce que vous devez faire à l'égard des pauvres; c'est-à-dire honorer leur condition, soulager leurs nécessités, prendre part à leurs priviléges. C'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Le docte et éloquent saint Jean-Chrysostome nous propose une belle idée pour connaître les avantages de la pauvreté sur les richesses. Il nous représente deux villes, dont l'une ne soit composée que de riches, l'autre n'ait que des pauvres dans son enceinte; et il examine ensuite laquelle des deux est la plus puissante. Si nous consultions la plupart des hommes sur cette proposition, je ne doute pas, chrétiens, que les riches ne l'emportassent; mais le grand saint Chrysostome conclut pour les pauvres; et il se fonde sur cette raison, que cette ville de riches aurait beaucoup d'éclat et de pompe, mais

qu'elle serait sans force et sans fondement assuré. L'abondance, ennemie du travail, incapable de se contraindre, et par conséquent toujours emportée dans la recherche des voluptés, corromprait tous les esprits, et amollirait tous les courages par le luxe, par l'orgueil, par l'oisiveté. Ainsi les arts seraient négligés; la terre peu cultivée, les ouvrages laborieux, par lesquels le genre humain se conserve, entièrement délaissés; et cette ville pompeuse, sans avoir besoin d'autres ennemis tomberait enfin par elle-même, ruinée par son opulence. Au contraire, dans l'autre ville où il n'y aurait que des pauvres, la nécessité industrieuse, féconde en inventions, et mère des arts profitables, appliquerait les esprits par le besoin, les aiguiserait par l'étude, leur inspirerait une vigueur mâle par l'exercice de la patience; et, n'épargnant pas les sueurs, elle achèverait les grands ouvrages, qui exigent nécessairement un grand travail. C'est à peu près ce que nous dit saint Jean-Chrysostome au sujet de ces deux villes différentes. Il se sert de cette pensée pour adjuger la préférence à la pauvreté.

Mais, à parler des choses véritablement, nous savons que la distinction de ces deux villes n'est qu'une fiction agréable. Les villes, qui sont des corps politiques, demandent, aussi bien que les naturels, le tempérament et le mélange: tellement que, selon la police humaine, cette ville de pauvres de saint Chrysostome ne peut subsister qu'en idée. Il n'appartenait qu'au Sauveur et à la politique du ciel de nous bâtir une ville qui fût véritablement la ville des pauvres. Cette ville, c'est la sainte Église; et si vous me demandez, chrétiens, pourquoi je l'appelle la ville des pauvres, je vous en dirai la raison par cette proposition que j'avance: que l'Église, dans son premier plan, n'a été bâtie que pour les pauvres, et qu'ils sont les véritables citoyens de cette bienheureuse cité, que l'Écriture a nommée la cité de Dieu. Encore que cette doctrine vous paraisse peut-être extraordinaire, elle ne laisse pas d'être véritable; et afin de vous en convaincre, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, qu'il y a cette différence entre la synagogue et l'Église: que Dieu a promis à la synagogue des bé-

nédictions temporelles, au lieu que, comme dit le divin Psalmiste, « toute la gloire de la sainte Église est cachée et intérieure : » *omnis gloria ejus filiæ regis ab intus*. « Dieu te « donne, disait Isaac à son fils Jacob, la rosée du ciel et la « graisse de la terre. » C'est la bénédiction de la synagogue. Et qui ne sait que, dans les Écritures anciennes, Dieu ne promet à ses serviteurs que de prolonger leurs jours, que d'enrichir leurs familles, que de multiplier leurs troupeaux, que de bénir leurs terres et leurs héritages? Selon ces promesses, messieurs, il est bien aisé de comprendre que les richesses et l'abondance étant le partage de la synagogue, dans sa propre institution elle devait avoir des hommes puissants et des maisons opulentes. Mais il n'en est pas ainsi de l'Église. Dans les promesses de l'Évangile, il ne se parle plus que des biens temporels, par lesquels l'on attirait ces grossiers, ou l'on amusait ces enfants. Jésus-Christ a substitué en leur place les afflictions et les croix ; et par ce merveilleux changement les derniers sont devenus les premiers, et les premiers sont devenus les derniers ; parce que les riches, qui étaient les premiers dans la synagogue, n'ont plus aucun rang dans l'Église, et que les pauvres et les indigents sont ses véritables citoyens.

Quoique ces différentes conduites de Dieu dans l'ancienne et dans la nouvelle alliance soient fondées sur de grandes raisons, nous en pouvons dire ce mot en passant : que dans le Vieux Testament Dieu se plaisant à se faire voir avec un appareil majestueux, il était convenable que la synagogue son épouse eût des marques de grandeur extérieure : et au contraire que dans le nouveau, dans lequel Dieu a caché toute sa puissance sous une forme servile, l'Église, son corps mystique, devait être une image de sa bassesse, et porter sur elle la marque de son anéantissement volontaire. Et n'est-ce pas pour cela, mes frères, que ce même Dieu humilié, « voulant, dit-il, remplir sa maison ; » *ut impleatur domus mea*, ordonne à ses serviteurs de lui aller chercher tous les misérables? Voyez comme il en fait lui-même le dénombrement : « Allez-vous-en, dit-il, dans les coins des

« rues, *exi cito*, et amenez-moi promptement, qui? les « pauvres et les infirmes ; qui encore? les aveugles et les im- « potents : » *Pauperes ac debiles, cæcos et claudos introduc huc.* C'est de quoi il prétend remplir sa maison : il n'y veut rien voir qui ne soit faible, parce qu'il n'y veut rien voir qui n'y porte son caractère, c'est-à-dire la croix et l'infirmité. Donc l'Église de Jésus-Christ est véritablement la ville des pauvres. Les riches, je ne crains point de le dire, en cette qualité de riches, car il faut parler correctement, étant de la suite du monde, étant, pour ainsi dire, marqués à son coin, n'y sont soufferts que par tolérance: et c'est aux pauvres et aux indigents qui portent la marque du Fils de Dieu, qu'il appartient proprement d'y être reçus. C'est pourquoi le divin Psalmiste les appelle « les pauvres de Dieu : » *pauperes tuos.* Pourquoi les pauvres de Dieu? il les nomme ainsi en esprit, parce que dans la nouvelle alliance il lui a plu de les adopter avec une prérogative particulière.

En effet, n'est-ce pas à eux qu'a été envoyé le Sauveur? « Dieu m'a envoyé, nous dit-il, pour annoncer l'Évangile aux « pauvres : » *Evangelizare pauperibus misit me.* Ensuite n'est-ce pas aux pauvres qu'il adresse la parole, lorsque, faisant son premier sermon sur cette montagne mystérieuse, ou, ne daignant parler aux riches sinon pour foudroyer leur orgueil, il porte la parole aux pauvres comme à ceux qu'il devait évangéliser? « O pauvres, que vous êtes heureux, « parce qu'à vous appartient le royaume de Dieu! » Si donc c'est à eux qu'appartient le ciel, qui est le royaume de Dieu dans l'éternité, c'est à eux aussi qu'appartient l'Église, qui est le royaume de Dieu dans le temps. Aussi comme c'est à eux qu'elle appartenait, ce sont eux qui y sont entrés les premiers. « Voyez, disait le divin apôtre, qu'il n'y a pas « dans l'Église plusieurs sages selon le monde; et il n'y a pas « plusieurs puissants, il n'y a pas plusieurs nobles, mais « Dieu a voulu choisir ce qu'il y avait de plus méprisa- « ble : » d'où il est aisé de conclure que l'Église de Jésus-Christ était une assemblée de pauvres. Et dans sa pre-

mière fondation, si les riches y étaient reçus, dès l'entrée ils se dépouillaient de leurs biens et les jetaient aux pieds des apôtres, afin de venir à l'Église, qui était la ville des pauvres, avec le caractère de la pauvreté : tant le Saint-Esprit avait résolu d'établir, dans l'origine du christianisme, la prérogative éminente des pauvres membres de Jésus-Christ !

Je pourrais encore, mes frères, établir la prééminence des pauvres sur d'autres raisons convaincantes, par lesquelles vous reconnaîtriez qu'ils sont les vrais enfants de l'Église, et que c'est pour eux principalement que cette cité spirituelle a été bâtie. Mais il vaut mieux tirer quelque instruction et recueillir quelque fruit de cette doctrine salutaire. Elle nous doit apprendre, messieurs, à respecter les pauvres et les indigents, comme ceux qui sont nos aînés dans la famille de Jésus-Christ, et que son Père céleste a choisis pour être les citoyens de son Église, qui, portant ses marques les plus assurées, sont aussi ses membres les plus précieux. C'est de l'apôtre saint Jacques que j'ai appris cette excellente morale : « Écoutez-nous, dit-il, mes très-chers frères : » *Audite, fratres mei dilectissimi :* sans doute il a dessein de nous proposer quelque chose de bien remarquable. Quelle âme assez endurcie refusera son attention à laquelle il est excité par l'organe d'un si grand apôtre, qui est honoré dans les saintes Lettres de la qualité glorieuse de frère de Notre-Seigneur ? Mais entendons ce qu'il veut dire ; voici ses propres paroles : « N'est-il pas vrai que Dieu a choisi « les pauvres, afin qu'ils fussent riches dans la foi, et les « héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment ? « Et après cela, poursuit-il, vous osez mépriser les pau- « vres ! » Cet apôtre, comme vous voyez, nous veut faire considérer en ce lieu l'éminente dignité des pauvres, et cette prérogative de leur vocation que j'ai tâché de vous expliquer. Dieu, dit-il, les a choisis spécialement pour être riches selon la foi et les héritiers de son royaume : n'est-ce pas, mes frères, ce que j'ai prêché, qu'ils sont appelés à l'Église

avec l'honneur et la préférence d'un choix particulier? Et de là que conclurons-nous, sinon ce qu'a conclu le même saint Jacques, que c'est un aveuglement déplorable que de ne pas honorer les pauvres, auxquels Dieu même a fait tant d'honneur par cette grâce de prééminence qu'il leur donne dans son Église? Chrétiens, rendez-leur respect, honorez leur condition.

Saint Paul nous en donne l'exemple. Écrivant aux Romains d'une aumône qu'il allait porter aux fidèles de Jérusalem, il leur parle en ces termes : « Je vous conjure, mes frères, par « Notre-Seigneur Jésus-Christ et par la charité du Saint-Es- « prit, que vous m'aidiez par vos prières auprès de Dieu, afin « que les saints qui sont en Jérusalem agréent le présent que « j'ai à leur faire : » *Obsecro vos, fratres, per Dominum nostrum Jesum Christum, et per caritatem Sancti Spiritus, ut adjuvetis me in orationibus vestris pro me ad Deum, ut.... obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis.* Qui n'admirerait, chrétiens, comme il traite les pauvres honorablement? Il ne dit pas, l'aumône que j'ai à leur faire, ni l'assistance que j'ai à leur donner; mais, le service que j'ai à leur rendre. Il fait quelque chose de plus, et je vous prie de méditer ce qu'il ajoute : « Priez Dieu, dit-il, mes « chers frères, que mon service leur soit agréable. » Que veut dire le saint apôtre, et faut-il tant de précautions pour faire agréer une aumône? Ce qui le fait parler de la sorte, c'est la haute dignité des pauvres. On peut donner pour deux motifs ; ou pour gagner l'affection, ou pour soulager la nécessité; ou par un effet d'estime, ou par un sentiment de pitié : l'un est un présent, et l'autre une aumône. Dans l'aumône, on croit ordinairement que c'est assez de donner : on apporte plus de soin dans le présent, et il y a un certain art innocent de relever le prix de ce que l'on donne par la manière et les circonstances de l'offrir. C'est en cette dernière façon que saint Paul assiste les pauvres. Il ne les regarde pas seulement comme des malheureux qu'il faut assister; mais il regarde que dans leur misère ils sont les principaux membres de Jésus-Christ et

les premiers nés de l'Église. En cette qualité glorieuse il les considère comme des personnes auxquelles il fait la cour, si je puis parler de la sorte. C'est pourquoi il n'estime pas que ce soit assez que son présent les soulage, mais il souhaite que son service leur agrée; et, pour obtenir cette grâce, il met toute l'Église en prières. Tant les pauvres sont considérables dans l'Église de Jésus-Christ, que saint Paul semble établir sa félicité dans l'honneur de les servir et dans le bonheur de leur plaire : *Ut obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis.*

Mesdames, revêtez-vous de ces sentiments apostoliques; et, dans les soins que vous prenez de cette maison, regardez avec respect les pauvres qui la composent. Méditez sérieusement en la charité de Notre Seigneur, que si les honneurs du siècle vous mettent au-dessus d'eux, le caractère de Jésus-Christ, qu'ils ont l'honneur de porter, les élève au-dessus de vous. Honorez, en les servant, la mystérieuse conduite de la Providence divine, qui leur donne les premiers rangs dans l'Église avec une telle prérogative, que les riches n'y sont reçus que pour les servir.

SECOND POINT.

C'est la seconde vérité que je me suis obligé de vous expliquer, et qui suit si évidemment de celle que j'ai déjà établie, qu'il ne sera pas nécessaire de m'étendre beaucoup sur la preuve. Et certainement, chrétiens, comme il a déjà été dit, Jésus, qui ne promet dans son Évangile que des afflictions et des croix, n'a pas besoin de riches dans sa sainte Église; et leur faste n'ayant rien de commun avec la profonde humiliation de ce Dieu anéanti jusques à la croix, il est bien aisé de juger, messieurs, qu'il ne les recherche pas pour eux-mêmes. Car à quoi lui sont-ils bons dans son royaume? Quoi? pour lui ériger des temples superbes, ou pour orner ses autels d'or et de pierreries? Ne vous persuadez pas qu'il se plaise dans ces ornements : il les reçoit de la main des hommes comme des marques de leur piété, comme des hommages de leur

religion. Mais, bien loin d'exiger ces grandes dépenses, ne voyez-vous pas au contraire qu'il n'est rien de plus commun ni de plus bas prix que ce qui est nécessaire à son culte? Il demande seulement de l'eau la plus simple pour régénérer ses enfants : il ne faut qu'un peu de pain et de vin pour consacrer ses mystères, où réside la source de toutes ses grâces. Jamais il ne s'est tenu mieux servi que lorsqu'on lui sacrifiait dans des cachots, et que l'humilité et la foi faisaient tout l'ornement de ses temples. Autrefois dans l'ancienne loi il voulait de la pompe dans son service : mais cette simplicité qu'il affecte, si je puis parler de la sorte, dans le culte de la nouvelle alliance, c'est pour faire voir aux riches du monde qu'il n'a plus besoin d'eux ni de leurs trésors, si ce n'est pour le service de ses pauvres.

Mais pour les pauvres, messieurs, il confesse qu'il en a besoin; et il implore leur secours. *Ecce mysterium vobis dico :* « Voici un mystère admirable. » Jésus n'a besoin de rien, et Jésus a besoin de tout : Jésus n'a besoin de rien selon sa puissance; mais Jésus a besoin de tout selon sa compassion : *Ecce mysterium vobis dico :* « Voici un grand mystère que j'ai « à vous dire; » c'est le mystère du Nouveau Testament. Cette même miséricorde, qui a obligé Jésus innocent à se charger de tous les crimes, oblige encore Jésus, tout heureux qu'il est, à se charger de toutes les misères. Car comme le plus innocent est celui qui a porté le plus de péchés, aussi le plus abondant est celui qui porte le plus de besoins. Ici il a faim, et là il a soif : là il gémit sous des chaînes, ici il est travaillé par des maladies : il souffre en même temps le froid et le chaud, et les extrémités opposées. Pauvre véritablement, et le plus pauvre de tous les pauvres, parce que tous les autres pauvres ne souffrent que pour eux-mêmes; et que « Il n'y a « que Jésus-Christ qui pâtisse dans toute l'universalité des « misérables : » *Unus tantummodo Christus est qui in omnium pauperum universitate mendicet.* Ce sont donc les besoins pressants de ses pauvres membres qui l'obligent de se relâcher en faveur des riches.

Il ne voudrait voir dans son Église que ceux qui portent sa marque, que des pauvres, que des indigents, que des affligés, que des misérables. Mais s'il n'y a que des malheureux, qui soulagera les malheureux? que deviendront les pauvres dans lesquels il souffre, et dont il ressent tous les besoins? Il pourrait leur envoyer ses saints anges; mais il est plus juste qu'ils soient assistés par des hommes qui sont leurs semblables. Venez donc, ô riches, dans son Église; la porte enfin vous en est ouverte : mais elle vous est ouverte en faveur des pauvres, et à condition de les servir. C'est pour l'amour de ses enfants qu'il permet l'entrée à ces étrangers. Voyez le miracle de la pauvreté! oui, les riches étaient étrangers; mais le service des pauvres les naturalise, et leur sert à expier la contagion qu'ils contractent parmi leurs richesses. Par conséquent, ô riches du siècle, prenez tant qu'il vous plaira des titres superbes; vous les pouvez porter dans le monde: dans l'Église de Jésus-Christ, vous êtes seulement serviteurs des pauvres. Ne vous offensez pas de ce titre: le patriarche Abraham l'a tenu à gloire; lui, qui avait tant de serviteurs et une si nombreuse famille, prenait néanmoins pour son partage le soin et l'obligation de servir les nécessiteux. Aussitôt qu'ils approchent de sa maison, lui-même s'avance pour les recevoir; lui-même va choisir dans son troupeau ce qu'il y a de plus délicat et de plus tendre; lui-même se donne la peine de servir leur table. Ainsi, dit l'éloquent Pierre Chrysologue, « Abraham, sentant arriver les pauvres, ne se souvient « plus qu'il est maître, » et il fait toutes les fonctions d'un serviteur : *Abraham, viso peregrino, dominum se esse nescivit.* Mais d'où lui vient cet empressement à servir les pauvres? C'est que ce père des croyants voyait déjà en esprit le rang qu'ils devaient tenir dans l'Église : il considère déjà Jésus-Christ en eux : il oublie sa dignité, dans la vue de celle des pauvres; et il montre aux riches, par son exemple, l'obligation qu'ils ont de les servir.

Mais quel service leur devons-nous rendre? en quoi sommes-nous tenus de les assister? Vous le voyez déjà, chrétiens,

dans l'exemple du patriarche Abraham. Mais l'admirable saint Augustin va vous donner encore sur ce sujet-là une instruction plus particulière. « Le service que vous devez aux né-« cessiteux, c'est de porter avec eux une partie du fardeau « qui les accable. » L'apôtre saint Paul ordonne aux fidèles de « porter les fardeaux les uns des autres: » *Alter alterius onera portate.* Les pauvres ont leur fardeau, et les riches aussi ont le leur. Les pauvres ont leur fardeau; qui ne le sait pas? Quand nous les voyons suer et gémir, pouvons-nous ne pas reconnaître que tant de misères pressantes sont un fardeau très-pesant, dont leurs épaules sont accablées? Mais encore que les riches marchent à leur aise, et semblent n'avoir rien qui leur pèse, sachez qu'ils ont aussi leur fardeau. Et quel est ce fardeau des riches? chrétiens, le pourrez-vous croire? ce sont leurs propres richesses. Quel est le fardeau des pauvres? c'est le besoin : quel est le fardeau des riches? c'est l'abondance. « Le fardeau des pauvres, dit saint Augus-« tin, c'est de n'avoir pas ce qu'il faut; et le fardeau des ri-« ches, c'est d'avoir plus qu'il ne faut : » *Onus paupertatis non habere, divitiarum onus plus quam opus est habere.* Quoi donc? est-ce un fardeau incommode que d'avoir trop de biens? Ah! que j'entends de mondains qui désirent un tel fardeau dans le secret de leurs cœurs! Mais qu'ils arrêtent ces désirs inconsidérés. Si les injustes préjugés du siècle les empêchent de concevoir en ce monde combien l'abondance pèse : quand ils viendront en ce pays, où il nuira d'être trop riches; quand ils comparaîtront à ce tribunal, où il faudra rendre compte non-seulement des talents dispensés, mais encore des talents enfouis, et répondre à ce Juge inexorable non-seulement de la dépense, mais encore de l'épargne et du ménage; alors, messieurs, ils reconnaîtront que les richesses sont un grand poids, et ils se repentiront vainement de ne s'en être pas déchargés.

Mais n'attendons pas cette heure fatale; et, pendant que le temps le permet, pratiquons ce conseil de saint Paul : *Alter alterius onera portate :* « Portez vos fardeaux les uns les

« autres. » Riche, portez le fardeau du pauvre, soulagez sa nécessité, aidez-le à soutenir les afflictions sous le poids desquelles il gémit; mais sachez qu'en le déchargeant, vous travaillez à votre décharge : lorsque vous lui donnez, vous diminuez son fardeau, et il diminue le vôtre; vous portez le besoin qui le presse; il porte l'abondance qui vous surcharge. Communiquez entre vous mutuellement vos fardeaux, « afin « que les charges deviennent égales : » *Ut fiat æqualitas,* dit saint Paul. Car quelle injustice, mes frères, que les pauvres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules! S'ils s'en plaignent, et s'ils en murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque couleur de justice; car étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrons-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence; et de l'autre, la tristesse, et le désespoir, et l'extrême nécessité, et encore le mépris et la servitude? Pourquoi cet homme si fortuné vivrait-il dans une telle abondance, et pourrait-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée, pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille, ni soulager la faim qui le presse? Dans cette étrange inégalité, pourrait-on justifier la Providence de mal ménager les trésors que Dieu met entre des égaux, si par un autre moyen elle n'avait pourvu au besoin des pauvres, et remis quelque égalité entre les hommes? C'est pour cela, chrétiens, qu'il a établi son Église, où il reçoit les riches, mais à condition de servir les pauvres; où il ordonne que l'abondance supplée au défaut, et donne des assignations aux nécessiteux sur le superflu des opulents. Entrez, mes frères, dans cette pensée : si vous ne portez le fardeau des pauvres, le vôtre vous accablera; le poids de vos richesses mal dispensées vous fera tomber dans l'abîme; au lieu que si vous partagez avec les pauvres le poids de leur pauvreté, en prenant part à leur misère, vous mériterez tout ensemble de participer à leurs priviléges.

TROISIÈME POINT.

Sans cette participation des priviléges des pauvres, il n'y a aucun salut pour les riches : et il me sera aisé de vous en convaincre, en insistant toujours aux mêmes principes. Car s'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'Église est la ville des pauvres, s'ils y tiennent les premiers rangs, si c'est pour eux principalement que cette cité bienheureuse a été bâtie, il est bien aisé de conclure que les priviléges leur appartiennent. Dans tous les royaumes, dans tous les empires, il y a des privilégiés, c'est-à-dire des personnes éminentes qui ont des droits extraordinaires : et la source de ces priviléges, c'est qu'ils touchent de plus près, ou par leur naissance ou par leurs emplois, à la personne du prince. Cela est de la majesté, de l'état et de la grandeur du souverain, que l'éclat qui rejaillit de sa couronne se répande en quelque sorte sur ceux qui l'approchent. Puisque nous apprenons par les saintes Lettres que l'Église est un royaume si bien ordonné, ne doutez pas, mes frères, qu'elle n'ait aussi ses privilégiés. Et d'où se prendront ces priviléges, sinon de la société avec son prince, c'est-à-dire avec Jésus-Christ? Que s'il faut être uni avec le Sauveur, chrétiens, ne cherchons pas dans les riches les priviléges de la sainte Église. La couronne de notre monarque est une couronne d'épines : l'éclat qui en rejaillit, ce sont les afflictions et les souffrances. C'est dans les pauvres, c'est dans ceux qui souffrent, que réside la majesté de ce royaume spirituel. Jésus étant lui-même pauvre et indigent, il était de la bienséance qu'il liât société avec ses semblables, et qu'il répandît ses faveurs sur ses compagnons de fortune.

Qu'on ne méprise plus la pauvreté, et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle était de la lie du peuple : mais le Roi de gloire l'ayant épousée, il l'a ennobli, par cette alliance ; et ensuite il accorde aux pauvres tous les priviléges de son empire. Il promet le royaume aux pauvres, la consolation à ceux qui pleurent, la nourriture à ceux qui ont faim, la joie éternelle à ceux qui souffrent. Si tous les droits, si

toutes les grâces, si tous les priviléges de l'Évangile sont aux pauvres de Jésus-Christ, ô riches, que vous reste-t-il, et quelle part aurez-vous dans son royaume? Il ne parle de vous dans son Évangile que pour foudroyer votre orgueil : *Væ vobis, divitibus!* « Malheur à vous, riches! » Qui ne tremblerait à cette sentence? qui ne serait saisi de frayeur? Contre cette terrible malédiction, voici votre unique espérance. Il est vrai, ces priviléges sont donnés aux pauvres; mais vous pouvez les obtenir d'eux, et les recevoir de leurs mains : c'est là que le Saint-Esprit vous renvoie pour obtenir les grâces du ciel. Voulez-vous que vos iniquités vous soient pardonnées? « Rachetez-les, dit-il, par aumônes : » *Peccata tua eleemosynis redime.* Demandez-vous à Dieu sa miséricorde? Cherchez-la dans les mains des pauvres, en l'exerçant envers eux : *Beati misericordes :* « Heureux ceux qui sont « miséricordieux. » Enfin voulez-vous entrer au royaume? Les portes, dit Jésus-Christ, vous seront ouvertes, pourvu que les pauvres vous introduisent : « Faites-vous, dit-il, des amis « qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels. » Ainsi la grâce, la miséricorde, la rémission des péchés, le royaume même est entre leurs mains; et les riches n'y peuvent entrer, si les pauvres ne les y reçoivent.

Donc, ô pauvres, que vous êtes riches! mais, ô riches, que vous êtes pauvres! Si vous vous tenez à vos propres biens, vous serez privés pour jamais des biens du Nouveau Testament; et il ne vous restera pour votre partage que ce *Væ* terrible de l'Évangile : *Væ vobis, divitibus!* « Malheur à vous, riches, car « vous avez reçu votre consolation! » Ah! pour détourner ce coup de foudre, pour vous mettre heureusement à couvert de cette malédiction inévitable, jetez-vous sous l'aile de la pauvreté; entrez en commerce avec les pauvres : donnez, et vous recevrez; donnez les biens temporels, et recueillez les bénédictions spirituelles; prenez part aux misères des affligés, et Dieu vous donnera part à leurs priviléges.

C'est ce que j'avais à vous dire touchant les avantages de la pauvreté et la nécessité de la secourir. Après quoi il ne

me reste plus autre chose à faire, sinon de m'écrier avec le Prophète : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem !* « Heureux celui qui entend sur l'indigent et sur le pauvre ! » Il ne suffit pas, chrétiens, d'ouvrir sur les pauvres les yeux de la chair ; mais il faut les considérer par les yeux de l'intelligence : *Beatus qui intelligit.* Ceux qui les regardent des yeux corporels, ils n'y voient rien que de bas, et ils les méprisent. Ceux qui ouvrent sur eux l'œil intérieur, je veux dire l'intelligence guidée par la foi, ils remarquent en eux Jésus-Christ ; ils y voient les images de sa pauvreté, les citoyens de son royaume, les héritiers de ses promesses, les distributeurs de ses grâces, les enfants véritables de son Église, les premiers membres de son corps mystique. C'est ce qui les porte à les assister avec un empressement charitable. Mais encore n'est-ce pas assez de les secourir dans leurs besoins. Tel assiste le pauvre, qui n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui qui leur distribue quelque aumône, ou contraint par leurs pressantes importunités, ou touché par quelque compassion naturelle, soulage la misère du pauvre ; mais néanmoins il est véritable qu'il n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui-là entend véritablement le mystère de la charité, qui considère les pauvres comme les premiers enfants de l'Église ; qui honorant cette qualité, se croit obligé de les servir ; qui n'espère de participer aux bénédictions de l'Évangile, que par le moyen de la charité et de la communication fraternelle.

Donc, mes frères, ouvrez les yeux sur cette maison indigente, et soyez intelligents sur ses pauvres. Si je demandais vos aumônes pour une seule personne, tant de grandes et importantes raisons qui vous obligent à la charité devraient émouvoir vos cœurs. Maintenant j'élève ma voix au nom d'une maison tout entière, et encore d'une maison chargée d'une multitude nombreuse de pauvres filles entièrement délaissées. Faut-il vous représenter et le péril de ce sexe, et les suites dangereuses de sa pauvreté, l'écueil le plus ordinaire où sa pudeur fait naufrage ? Que serviront les paroles, si la

chose même ne vous touche pas? Entrez dans cette maison, prenez connaissance de ses besoins; et si vous n'êtes touchés de l'extrémité où elle est réduite, je ne sais plus, mes frères, ce qui sera capable de vous attendrir. Il est vrai, des dames pieuses ont ouvert les yeux sur cette maison : elles ont entendu sur les pauvres ; parce qu'elles connaissent leur dignité, elles se tiennent honorées de les servir ; parce qu'elles sont chrétiennes, elles se croient obligées de les assister; parce qu'elles savent le poids des richesses mal employées, elles se déchargent entre leurs mains d'une partie de leur fardeau ; et, en répandant les biens temporels, elles viennent recevoir en échange les grâces spirituelles.

SERMON

SUR LES

OBLIGATIONS DE L'ÉTAT RELIGIEUX,

PRÊCHÉ DEVANT LES RELIGIEUSES DE ST.-CYR *.

Fragilité et grande misère du monde : puissance et funestes effets de sa séduction. Motifs pressants pour porter les chrétiens à s'en séparer entièrement. Origine des communautés religieuses. En quoi consiste la pauvreté dont on y fait profession. Infidélités sans nombre qu'on commet journellement dans les monastères contre cette vertu. Avantages de la virginité : jusqu'où elle doit s'étendre. A qui se rapporte l'obéissance que l'on rend aux supérieurs. Dans quel esprit il faut se soumettre à ceux qui abusent de leur autorité. Avec quel soin les religieuses doivent éviter le commerce du monde, les sentiments de la vanité, et les amusements de l'esprit.

Le monde entier n'est rien ; tout ce qui mesuré par le temps va finir. Le ciel, qui nous couvre par sa vôute immense, est comme une tente, selon la comparaison de l'Écriture [1] : on la dresse le soir pour les voyageurs, et on l'enlève le lendemain. Quelle doit être notre vie et notre conversation ici-bas, dit un apôtre [2], puisque ces cieux que nous voyons, et cette terre qui nous porte, vont être embrasés par le feu ? La fin de tout arrive, la voilà qui vient ; elle est presque déjà venue. Tout ce qui paraît de plus solide n'est qu'une figure qui passe quand on en veut jouir, qu'une ombre fugitive qui disparaît. « Le temps est court, dit saint Paul parlant des vierges [3] ; « donc il faut user du monde comme n'en usant pas, » n'en user que pour le vrai besoin, en user sobrement sans en vouloir

* Nous n'avons point l'original de ce sermon, dont nous avons trouvé plusieurs copies dans le diocèse de Meaux : toutes l'attribuent à Bossuet, et il est aisé de l'y reconnaître. Le troisième point prouve qu'il a été fait pour la maison de Saint-Cyr. (*Édit. de Déforis.*)

[1] Job XXXVI, 29. — [2] II. Petr. III, 10, 11. — [3] I Cor. VII, 29, 31.

jouir, en user en passant, sans s'y arrêter et sans y tenir. C'est donc une pitoyable erreur que de s'imaginer qu'on sacrifie beaucoup à Dieu quand on quitte le monde pour lui : c'est renoncer à une illusion pernicieuse; c'est renoncer à de vrais maux, déguisés sous une vaine apparence de biens. Perd-on un appui quand on jette un roseau fêlé qui, loin de nous soutenir, nous percerait la main, si nous voulions nous y appuyer? faut-il bien du courage pour s'enfuir d'une maison qui tombe en ruine, et qui nous écraserait dans sa chute?

Que quitte-t-on en quittant le monde? Ce que quitte celui qui, à son réveil, sort d'un songe plein d'inquiétudes. Tout ce qui se voit, qui se touche, qui se compte, qui se mesure par le temps, n'est qu'une ombre de l'être véritable : à peine commence-t-il à être, qu'il n'est déjà plus. Ce n'est rien sacrifier à Dieu que de lui sacrifier la nature entière : c'est lui donner le néant, la vanité, le mensonge même. D'ailleurs ce monde, si vain et si fragile, est trompeur, ingrat, plein de trahisons. O combien dure est sa servitude! Enfants des hommes, que ne vous en coûte-t-il point pour le flatter, pour tâcher de lui plaire, pour mendier ses grâces! Quelles traverses, quelles alarmes, quelles bassesses, quelle lâcheté pour parvenir à ce qu'on n'a point de honte d'appeler les honneurs! Quel état violent, et pour ceux qui s'efforcent de parvenir, et pour ceux même qui sont parvenus! Quelle pauvreté effective dans une abondance apparente! Tout y trahit le cœur, jusqu'à l'espérance même dont on paraît nourri : les désirs s'enveniment, ils deviennent farouches et insatiables : l'envie déchire les entrailles; on est malheureux non-seulement par son propre malheur, mais encore par la prospérité d'autrui. On est peu touché de ce qu'on possède; on ne sent que ce qu'on n'a pas : l'expérience de la vanité de ce qu'on a ne ralentit jamais la fureur d'acquérir ce qu'on sait bien qui est aussi vain, et aussi incapable de rendre heureux. On ne peut ni assouvir les passions, ni les vaincre; on en sent la tyrannie, et on ne veut point être délivré.

O si je pouvais traîner le monde entier dans les cloîtres et

dans les solitudes! j'arracherais de sa bouche un aveu de sa misère et de son désespoir. Mais, hélas! que vois-je? Va-t-on dans le monde l'étudier de près dans son état le plus naturel; on n'entend dans toutes les familles que gémissements de cœurs oppressés. L'un est dans une disgrâce qui lui enlève le fruit de ses travaux depuis tant d'années, et qui met sa patience à bout; l'autre souffre dans sa place des dégoûts et des désagréments : celui-ci perd, l'autre craint de perdre; cet autre n'a pas assez : il est dans un état violent. L'ennui les poursuit tous, jusque dans les spectacles et dans la foule des plaisirs : ils avouent qu'ils sont misérables; et je ne veux que le monde pour apprendre aux hommes combien le monde est digne de mépris.

Mais pendant que les enfants du siècle parlent ainsi, quel est le langage de ceux qui doivent être les enfants de Dieu? Hélas! ils conservent une estime et une admiration secrète pour les choses les plus vaines, que le monde même, tout vain qu'il est, ne peut s'empêcher de mépriser. O mon Dieu! arrachez, arrachez du cœur de vos enfants cette erreur maudite. J'en ai vu, même de bons, de sincères dans leur piété, qui, faute d'expérience, étaient éblouis d'un éclat grossier. Ils étaient étonnés de voir des gens, avancés dans les honneurs du siècle, leur dire : Nous ne sommes point heureux. Cette vérité leur était encore nouvelle, comme si l'Évangile ne la leur avait pas révélée, comme si leur renoncement au monde n'avait pas dû être fondé sur une pleine et constante persuasion de sa vanité. O mon Dieu! le monde, par le langage même de ses passions, rend témoignage à la vérité de votre Évangile, qui dit : « Malheur au monde[1]! » et vos enfants ne rougissent point de montrer que le monde a encore pour eux quelque chose de doux et d'agréable.

Ce monde n'est pas seulement fragile et misérable; il est encore incompatible avec les vrais biens. Les peines que nous lui voyons souffrir sont pour lui le commencement des douleurs éternelles. Comme la joie se forme peu à peu dès cette

[1] Matth. XVIII, 7.

vie dans le cœur des justes, où est le royaume de Dieu; les horreurs et le désespoir de l'enfer se forment aussi peu à peu dans le cœur des hommes profanes, qui vivent loin de Dieu. Le monde est un enfer déjà commencé : tout y est envie, fureur, haine de la vérité et de la vertu, impuissance et désespoir d'apaiser son propre cœur, et de rassasier ses désirs.

Jésus-Christ est venu du ciel sur la terre foudroyer de ses malédictions ce monde impie, après en avoir enlevé ses élus. « Dieu nous a arrachés, dit saint Paul[1], à la puissance des « ténèbres, pour nous transférer au royaume de son Fils bien-« aimé. » Le monde est le royaume de Satan, et les ténèbres du péché couvrent cette région de mort : « Malheur au monde, « à cause des scandales[2]! » Hélas! les justes même sont ébranlés. O qu'elle est redoutable, cette puissance des ténèbres qui aveugle les plus clairvoyants! C'est une puissance d'enchanter les esprits, de les séduire, de leur ôter la vérité même, après qu'ils l'ont crue, sentie et aimée. O puissance terrible, qui répand l'erreur, qui fait qu'on ne voit plus ce qu'on voyait, qu'on craint de le revoir, et qu'on se complaît dans les ténèbres de la mort! Enfants de Dieu, fuyez cette puissance; elle entraîne tout, elle flatte, elle tyrannise, elle enlève les cœurs. Écoutez Jésus-Christ, qui crie : « On ne « peut servir deux maîtres, Dieu et le monde[3]. » Écoutez un de ses apôtres, qui ajoute : « Adultères, ne savez-vous « pas que l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu[4]? » Point de milieu; nulle espérance d'en trouver : c'est abandonner Dieu, c'est renoncer à son amour, que d'aimer son ennemi.

Mais en renonçant au monde, faut-il renoncer à tout ce que le monde donne? Écoutez encore un autre apôtre; c'est saint Jean[5] : « N'aimez ni le monde, ni les choses qui sont « dans le monde, » ni lui ni ce qui lui appartient; tout ce qu'il donne est aussi vain, aussi corrompu, aussi empoisonné que lui.

[1] Coloss. I, 13. — [2] Matth. XVIII, 7. — [3] Ibid. VI, 24. — [4] Jac. IV, 4. — [5] I. Joan. II, 15.

Mais quoi! faut-il que tous les chrétiens vivent dans ce renoncement? Écoutez-vous vous-même du moins, si vous n'écoutez pas les apôtres. Qu'avez-vous promis dans votre baptême, pour entrer non dans la perfection d'un ordre religieux, mais dans le simple christianisme et dans l'espérance du salut? Vous avez renoncé à Satan, à ses pompes. Remarquez quelles sont ces pompes : Satan n'en a point de distinguées de celles du siècle. Les pompes du siècle, qu'on est tenté de croire innocentes, sont donc, selon vous-même, celles de Satan; et vous avez promis de les détester. Cette promesse si solennelle, qui vous a introduit dans la société des fidèles, ne sera-t-elle qu'une comédie et une dérision sacrilége? Le renoncement au monde, et la détestation de ses vanités, est donc essentiel au salut de chaque chrétien. Celui qui quitte le monde, qu'y ajoute-t-il? Il s'éloigne de son ennemi, il détourne les yeux pour ne pas voir ce qu'il abhorre; il se lasse d'être aux prises avec cet ennemi, ne pouvant jamais faire ni trêve ni paix. Est-ce là un grand sacrifice? n'est-ce pas plutôt un grand soulagement, une sûreté douce, une paix qu'on devrait chercher pour soi-même dès qu'on désire être chrétiens, et n'aimer pas ce que Dieu condamne? Quand on ne veut point aimer Dieu, quand on ne veut aimer que ses passions, et s'y livrer sans religion, par ce désespoir dont parle saint Paul [1], je ne m'étonne pas qu'on aime le monde et qu'on le cherche. Mais quand on croit la religion, quand on désire de s'y attacher, quand on craint la justice de Dieu, quand on se craint soi-même, et qu'on se défie de sa propre fragilité; peut-on craindre de quitter le monde, dès qu'on veut faire son salut? n'y a-t-il pas plus de sûreté et de facilité, de secours, de consolations, dans la solitude?

Laissons donc pour un moment les vues de perfection : ne parlons que d'amour de son salut, que d'intérêt propre, que de douceur et de paix de cette vie. Où sera-t-il, cet intérêt, même temporel, pour une âme en qui toute religion n'est pas éteinte? Où sera-t-elle, cette paix, sinon loin d'une mer si

[1] Ephes. IV, 19.

orageuse, qui ne fait voir partout qu'écueils et que naufrages? Où sera-t-elle, sinon loin des objets qui enflamment les désirs, qui irritent les passions, qui empoisonnent les cœurs les plus innocents, qui réveillent tout ce qu'il y a de plus malin dans l'homme, qui ébranlent les âmes les plus fermes et les plus droites? Hélas! je vois tomber les plus hauts cèdres du Liban, et je courrai au-devant du péril, et je craindrai de me mettre à l'abri de la tempête? N'est-ce pas être ennemi de soi-même, rejeter le salut et la paix; en un mot, aimer sa perte, et la chercher dans un trouble continuel?

Après cela faut-il s'étonner si saint Paul exhorte les vierges a demeurer libres [1], n'ayant d'autre époux que l'Époux céleste? Il ne dit pas : C'est afin que vous soyez dans une plus haute perfection, et dans une oraison plus éminente; il dit : Afin que vous ne soyez point dans un malheureux partage entre Jésus-Christ et un époux mortel, entre les saints exercices de la religion et les soins dont on ne peut se garantir quand on est dans l'esclavage du siècle; c'est « afin que vous puis-« siez prier sans empêchement : c'est que vous auriez, dit-il, « dans le mariage, les tribulations de la chair, et je voudrais « vous les épargner; c'est, dit-il encore, que je voudrais vous « voir dégagées de tout embarras. » A la vérité, ce n'est pas un précepte; car cette parole, comme Jésus-Christ le dit dans l'Évangile [2], ne peut être comprise de tous : mais heureux, je dis même heureux dès cette vie, ceux à qui il est donné de la comprendre, de la goûter et de la suivre! Ce n'est pas un précepte; mais c'est un conseil de l'apôtre, de l'apôtre, dis-je, plein de l'Esprit de Dieu : c'est un conseil que tous n'ont pas le courage de suivre, mais qu'il donne à tous en général, afin qu'il soit suivi de ceux à qui Dieu mettra au-cœur ce goût de la bienheureuse liberté.

De là vient qu'en ouvrant les livres des saints Pères je ne trouve de tous côtés, même dans les sermons faits à tout le peuple sans distinction, que des exhortations pressantes pour conduire les chrétiens en foule dans les solitudes. C'est

[1] I. Cor. VII, 25 et seqq. — [2] Matth. XIX, 11.

ainsi que saint Basile fait un sermon exprès, pour inviter tous les chrétiens à la vie solitaire. Saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Ambroise, l'Orient, l'Occident, tout retentit des louanges du désert, et de la fuite du siècle. J'aperçois même, dans la règle de saint Benoît, qu'on ne craignait point de consacrer les enfants avant qu'ils eussent l'usage de raison : les parents, sans craindre de les tyranniser, croyaient pouvoir les vouer à Dieu dès le berceau. Vous vous en étonnez, vous qui mettez une si grande différence entre la vie du commun des chrétiens, vivant au milieu du siècle, et celle des âmes religieuses, consacrées à Dieu dans la solitude. Mais apprenez que parmi ces vrais chrétiens, qui ne regardaient le siècle qu'avec horreur, il y avait peu de différence entre la vie pénitente et recueillie que l'on menait dans sa famille, et celle que l'on menait dans un désert. S'il y avait quelque différence, c'est qu'il est plus doux, plus facile, plus sûr de mépriser le monde de loin que de près. On ne croyait donc point gêner la liberté des enfants, puisqu'ils devaient, comme chrétiens, ne prendre nulle part aux pompes et aux joies du monde. C'était leur épargner des tentations, et leur préparer une heureuse paix, que de les ensevelir tout vivants dans cette société, avec les anges de la terre.

Aimable simplicité des enfants de Dieu, qui n'avaient plus rien à ménager ici-bas ! ô pratique étonnante ! mais qui n'est si disproportionnée à nos mœurs qu'à cause que les disciples de Jésus-Christ ne savent plus ce que c'est que de porter la croix avec lui, et que de dire avec lui : Malheur, malheur au monde ! On n'a point de honte d'être chrétien et de vouloir jouir de sa liberté pour goûter le fruit défendu, pour aimer le monde que Jésus-Christ déteste. O lâcheté honteuse, qui était réservée pour la consommation de l'iniquité dans les derniers siècles ! On a oublié qu'être chrétien, et n'être plus de ce monde, c'est essentiellement la même chose.

Hélas ! quand vous reverrons-nous, ô beaux jours, ô jours

bienheureux, où toutes les familles chrétiennes, sans quitter leurs maisons et leurs travaux, vivaient comme nos communautés les plus régulières? C'est sur ce modèle que nos communautés se sont formées. On se taisait, on priait, on travaillait sans cesse des mains, on se cachait : en sorte que les chrétiens étaient appelés un genre d'hommes qui fuyaient la lumière. On obéissait au pasteur, au père de famille : point d'autre attente que celle de notre bienheureuse espérance pour l'avénement du grand Dieu de gloire, point d'autre assemblée que celle où l'on écoutait les paroles de la foi; point d'autre festin que celui de l'agneau, suivi d'un repas de charité; point d'autre pompe que celle des fêtes et des cérémonies; point d'autre plaisir que celui de chanter les psaumes et les sacrés cantiques; point d'autres veilles que celles où l'on ne cessait de prier. O beaux jours! quand vous reverrons-nous? Qui me donnera des yeux, pour voir la gloire de Jérusalem renouvelée? Heureuse postérité, sous laquelle reviendront ces anciens jours! De tels chrétiens étaient solitaires, et changeaient les villes en déserts.

Dès ces premiers temps, nous admirons en Orient des hommes et des femmes qu'on nommait oscètes, c'est-à-dire, exercitants : c'étaient des chrétiens dans le célibat, qui suivaient toute la perfection du conseil de l'apôtre. En Occident, quelle foule de vierges et de personnes de tout âge, de toutes conditions, qui dans l'obscurité et dans le silence ignoraient le monde et étaient ignorées de lui, parce que le monde n'était pas digne d'elles! Les persécutions poussèrent jusque dans les plus affreux déserts les patriarches des anachorètes, saint Paul et saint Antoine : mais la persécution fit moins de solitaires que la paix et le triomphe de l'Église, après la conversion de Constantin. Les chrétiens, si simples et si ennemis de toute mollesse, craignaient plus une paix flatteuse pour les sens, qu'ils n'avaient craint la cruauté des tyrans. Les déserts se peuplèrent d'anges innombrables, qui vivaient dans des corps mortels sans tenir à la terre : les solitudes sauvages fleurirent; les villes entières étaient pres-

que désertes : d'autres villes, comme Oxyrinque, dans l'Égypte, devenaient autant de monastères. Voilà la source des communautés religieuses : ô qu'elle est belle, qu'elle est touchante! que la terre ressemble au ciel, quand les hommes y vivent ainsi !

Mais, hélas ! que cette ferveur des anciens jours nous reproche le relâchement et la tiédeur des nôtres ! Il me semble que j'entends saint Antoine qui se plaint de ce que le soleil vient troubler sa prière, qui a été aussi longue que la nuit. Je crois le voir qui reçoit une lettre de l'empereur, et qui dit à ses disciples : Réjouissez-vous, non de ce que l'empereur m'a écrit ; mais de ce que Dieu nous a écrit une lettre, en nous donnant l'Évangile de son Fils[1]. Je vois saint Pacôme, qui, marchant sur les traces de saint Antoine, devient de son côté, dans un autre désert, le père d'une postérité innombrable. J'admire Hilarion, qui fuit de pays en pays, jusqu'au delà des mers, le bruit de ses vertus et de ses miracles, qui le poursuit. J'entends un solitaire qui, ayant vendu le livre des Évangiles, pour donner tout aux pauvres et pour ne posséder plus rien, s'écrie : J'ai tout quitté, même jusqu'au livre qui m'a appris à quitter tout. Un autre, c'est le grand Arsène, devenu sauvage, s'il m'est permis de parler ainsi, consolait les autres solitaires qui se plaignaient de ne le point voir, en leur disant : Dieu sait, Dieu sait, mes frères, si je ne vous aime point ; mais je ne puis être avec lui et avec vous. Voilà les hommes que Dieu a montrés de loin au monde dans les déserts, pour le condamner, et pour nous apprendre à le fuir.

Sortons, sortons de Babylone, persécutrice des enfants de Dieu, et enivrée du sang des saints ; hâtons-nous d'en sortir, de peur de participer à ses crimes et à ses plaies. Ici je parle devant Dieu qui me voit, qui m'entend ; je parle en Jésus-Christ, et c'est sa parole qui est dans ma bouche. Je vous dois la vérité ; je vous la donne toute pure, sans exagération. Que celui qui est attaché au monde par des liens légitimes que la

[1] Apud S. Athanas. Vit. S. Anton., n° 81, t. I, part. III, p. 855, 856.

Providence a formés, y demeure en paix; qu'il en use comme n'en usant point : qu'il vive dans le monde sans y tenir ni par le plaisir, ni par intérêt; mais qu'il tremble, et qu'il ne se console qu'en s'abandonnant aux desseins de Dieu. Je dis bien davantage : que celui qui n'a jamais cherché le monde, et que Dieu y appelle par des marques décisives de vocation, y aille, et Dieu sera avec lui. « Mille traits tomberont à sa « gauche, et dix mille à sa droite, sans le toucher. Il foulera « aux pieds l'aspic et le basilic, le lion et le dragon [1]; » rien ne le blessera, pourvu qu'il n'aille qu'à mesure que Dieu le mènera par la main. Mais ceux que Dieu n'y mène point, iront-ils s'exposer d'eux-mêmes? craindront-ils de s'éloigner des tentations et de faciliter leur salut? Non; quiconque veut chercher Dieu, doit fuir le monde autant que son état lui permet de le fuir.

Mais que faire dans la retraite? quelles en seront les occupations? quel en sera le fruit? c'est ce qui me reste à vous expliquer.

SECOND POINT.

Toutes les communautés religieuses ont trois vœux qui font l'essentiel de leur état, pauvreté, chasteté, obéissance. La correction des mœurs et la stabilité, marquées dans la règle de saint Benoît, reviennent au même but, qui est de tenir les hommes dans l'obéissance jusqu'à la mort. Examinons, en peu de mots, tous ces divers engagements.

Rien n'effraye plus que la pauvreté : c'est pourquoi Jésus-Christ, qui est venu révéler des vérités cachées depuis l'origine des siècles, comme dit l'Évangile [2], commence ses instructions en renversant le sens humain par la pauvreté : « Bien- « heureux les pauvres d'esprit, » dit-il [3]; ailleurs il est dit : « Bienheureux les pauvres [4], » mais c'est la même chose; c'est-à-dire : Bienheureux ceux qui sont pauvres par l'esprit, par la volonté, par le mépris des fausses richesses, par le re-

[1] Ps. xc, 7, 13. — [2] Matth. xiii, 35. — [3] Ibid. v, 3. — [4] Luc. vi, 20

noncement à tout bien créé, à tout talent naturel, au trésor même le plus intime et dont on est le plus jaloux, je veux dire de sa propre sagesse, de son propre esprit. Heureux qui s'appauvrit ainsi soi-même, qui ne se laisse rien! heureux qui est pauvre jusqu'à se dépouiller de tout soi-même! heureux qui n'a plus d'autre bien que la pauvreté du Sauveur, dont le monde a été ainsi enrichi, selon l'expression de saint Paul [1];

On promet à Dieu d'entrer dans cet état de nudité et de renoncement; on le promet, et c'est à Dieu : on le déclare à la face des saints autels; mais après avoir goûté le don de Dieu, on retombe dans le piége de ses désirs. L'amour-propre, avide et timide, craint toujours de manquer : il s'accroche à tout; comme une personne qui se noie se prend à tout ce qu'elle trouve, même à des ronces et à des épines, pour se sauver. Plus on ôte à l'amour-propre, plus il s'efforce de reprendre d'une main ce qui échappe à l'autre. Il est inépuisable en beaux prétextes : il se replie comme un serpent, il se déguise, il prend toutes les formes; il invente mille nouveaux besoins, pour flatter sa délicatesse et pour autoriser ses relâchements. Il se dédommage en petits détails des sacrifices qu'il a faits en gros : il se retranche dans un meuble, dans un habit, un livre, un rien qu'on n'oserait nommer; il tient à un emploi, à une confidence, à une marque d'estime, à une vaine amitié. Voilà ce qui lui tient lieu des charges, des honneurs, des richesses, des rangs, que les ambitieux du siècle poursuivent : tout ce qui a un goût de propriété, tout ce qui fait une petite distinction, tout ce qui console l'orgueil abattu et resserré dans des bornes si étroites, tout ce qui nourrit un reste de vie naturelle, et qui soutient ce qu'on appelle moi; tout cela est recherché avec avidité. On le conserve, on craint de le perdre; on le défend avec subtilité, bien loin de l'abandonner : quand les autres nous le reprochent, nous ne pouvons nous résoudre à nous

[1] II. Cor. VIII, 9.

l'avouer à nous-mêmes; on est plus jaloux là-dessus qu'un avare ne le fut jamais de son trésor.

Ainsi la pauvreté n'est qu'un nom, et le grand sacrifice de la piété chrétienne se tourne en pure illusion et en petitesse d'esprit. On est plus vif pour des bagatelles, que les gens du monde ne le sont pour les plus grands intérêts; on est sensible aux moindres commodités qui manquent: on ne veut rien posséder, mais on veut tout avoir; même le superflu, si peu qu'il flatte notre goût: non-seulement la pauvreté n'est point pratiquée, mais elle est inconnue. On ne sait ce que c'est que d'être pauvre par la nourriture grossière, pauvre par la nécessité du travail, pauvre par la simplicité et la petitesse du logement, pauvre dans tout le détail de la vie.

Où sont ces anciens instituteurs de la vie religieuse qui ont voulu se faire pauvres par sacrifice, comme les pauvres de la campagne le sont par nécessité? Ils s'étaient proposé pour modèle de leur vie celle de ces ouvriers champêtres qui gagnent leur vie par le travail, et qui, par ce travail, ne gagnent que le nécessaire. C'est dans cette vraie et admirable pauvreté qu'ont vécu tant d'hommes capables de gouverner le monde, tant de vierges délicates nourries dans l'opulence et dans les délices, tant de personnes de la plus haute condition.

C'est par là que les communautés, peuvent être généreuses, libérales, désintéressées. Autrefois les solitaires d'Orient et d'Égypte non-seulement vivaient du travail de leurs mains, mais faisaient encore des aumônes immenses. On voyait sur la mer des vaisseaux chargés de leurs charités: maintenant il faut des revenus prodigieux pour faire subsister une communauté. Les familles accoutumées à la pauvreté épargnent tout, elles subsistent de peu; mais les communautés ne peuvent se passer de l'abondance. Combien de centaines de familles subsisteraient honnêtement de ce qui suffit à peine pour la dépense d'une seule communauté, qui fait profession de renoncer aux biens des familles du siècle, pour embrasser la pauvreté! Quelle dérision! quel renversement! Dans ces communautés, la dépense des infirmes surpasse souvent celle des

pauvres malades d'une ville entière. C'est qu'on est de loisir pour s'écouter soi-même dans les moindres infirmités; c'est qu'on a le loisir de les prévenir, d'être toujours occupé de soi et de sa délicatesse; c'est qu'on ne mène point une vie simple, pauvre, active, et courageuse. De là vient, dans les maisons qui devraient être pauvres, une âpreté scandaleuse pour l'intérêt : le fantôme de communauté sert de prétexte pour le couvrir; comme si la communauté était autre chose que l'assemblage des particuliers qui ont renoncé à tout, et comme si le désintéressement des particuliers ne devait pas rendre toute la communauté désintéressée!

Ayez affaire à de pauvres gens chargés d'une grande famille; souvent vous les trouverez droits, modérés, capables de relâcher pour la paix, et d'une facile composition. Ayez affaire à une communauté régulière, elle se fait un point de conscience de vous traiter avec rigueur. J'ai honte de le dire, je ne le dis qu'en secret et en gémissant, je ne le dis qu'à l'oreille, pour instruire les épouses de Jésus-Christ; mais enfin il faut le dire, puisque malheureusement il est vrai. On ne voit point de gens plus ombrageux, plus difficultueux, plus tenaces, plus ardents dans les procès, que ces personnes, qui ne devraient pas même avoir d'affaires. Cœurs bas, cœurs rétrécis, est-ce donc dans l'école chrétienne que vous avez été formés? est-ce ainsi que vous avez appris Jésus-Christ, Jésus-Christ qui n'a pas eu de quoi reposer sa tête, et qui a dit, comme saint Paul nous l'assure : « On est bien plus heureux « de donner que de recevoir[1]? »

[Mais ne vous imaginez pas que votre état soit plus pénible, parce que vous avez embrassé la pauvreté de Jésus-Christ.] Entrez dans les familles de la plus haute condition, pénétrez au dedans de ces palais magnifiques : le dehors brille, mais le dedans n'est que misère; partout un état violent, des dépenses que la folie universelle a rendues comme nécessaires; des revenus qui ne viennent point, des dettes qui s'accumulent et qu'on ne peut payer, une foule de domestiques dont on ne

[1] Act. xx, 35.

sait lequel retrancher, des enfants qu'on ne peut pourvoir : on souffre, et on cache sa souffrance : non-seulement on est pauvre selon sa condition, mais pauvre honteux; et l'on fait souffrir d'autres pauvres, je veux dire des créanciers pauvres, prêts à faire banqueroute, et à la faire frauduleusement. Voilà ce qu'on appelle les riches de la terre, voilà ces gens qui éblouissent les yeux de tout le genre humain!

Vierges pauvres, épouses de Jésus-Christ attaché nu sur la croix, oseriez-vous vous comparer avec les riches? Vous avez promis de tout quitter : ils font profession de chercher et de posséder les plus grands biens. Ne faites point cette comparaison par leurs biens et par les vôtres, mais par vos besoins et par les leurs. Quels sont vos vrais besoins auxquels on ne satisfait pas? Combien de besoins de leur condition auxquels ils ne peuvent satisfaire? Mais encore leur pauvreté est honteuse et sans consolation : la vôtre est glorieuse, et vous n'y avez que trop d'honneur à craindre.

Cette pauvreté, si toutefois on peut la nommer telle, puisque vous ne manquez de rien, est pourtant ce qui effraye, ce qui fait murmurer, ce qui fait qu'on porte impatiemment le joug de Jésus-Christ. Qu'il est léger, qu'il est doux, ce joug! on s'en trouve pourtant accablé. Quelle commodité de trouver tout dans la maison où l'on se renferme pour toute sa vie, sans avoir besoin du dehors, sans recourir à aucune industrie, sans être exposé aux coups de la fortune, sans être chargé d'aucune bienséance qui tyrannise, sans courir risque de perdre, sans avoir besoin de gagner; enfin étant bien sûr de ne manquer jamais que d'un superflu qui donnerait plus de peine que de plaisir! Qui est-ce qui pourrait se vanter d'en trouver autant dans sa famille? qui est-ce qui ne serait pas plus pauvre au milieu de ces prétendues richesses, qu'on ne l'est en se dépouillant ainsi de tout dans cette maison?

O mon Dieu! quand est-ce que vous donnerez des cœurs nouveaux, des cœurs dignes de vous, des cœurs ennemis de la propriété, des cœurs à qui vous puissiez suffire, des cœurs qui mettent leur joie à se détacher et à se priver de plus en plus, comme

les cœurs ambitieux et avares du monde s'accoutument de plus en plus à étendre leurs désirs et leurs possessions? Mais qui est-ce qui osera se plaindre de la pauvreté? qu'il vienne, je vais le confondre; ou plutôt, ô mon Dieu, instruisez, touchez, animez, faites sentir jusqu'au fond du cœur combien il est doux d'être libre par la nudité, combien on est heureux de ne tenir à rien ici-bas!

Au vœu de pauvreté on joint celui de chasteté; mais vous avez entendu l'apôtre qui dit : « Je souhaite que vous soyez « débarrassés. » Et encore : « Ceux qui entrent dans les liens « du mariage sentiront les tribulations de la chair : et je vou- « drais vous les épargner [1]. »

Vous le voyez : la chasteté n'est point un joug dur et pesant, une peine et un état rigoureux; c'est au contraire une liberté, une paix, une douce exemption des soins cuisants et des tribulations amères qui affligent les hommes dans le mariage. Le mariage est saint, honorable, sans tache, selon la doctrine de l'apôtre [2]; mais, selon le même apôtre, il y a une autre voie plus pure et plus douce : c'est celle de la sainte virginité. Il est permis de chercher un secours à l'infirmité de la chair; mais heureux qui n'en a pas besoin, et qui peut la vaincre; car elle cause de sensibles peines à quiconque ne la peut dompter qu'à demi.

Demandez, voyez, écoutez : que trouvez-vous dans toutes les familles, dans les mariages même qu'on croit les mieux assortis et les plus heureux, sinon des peines, des contradictions, des angoisses? Les voilà, ces tribulations dont parle l'apôtre; il n'en a point parlé en vain. Le monde en parle encore plus que lui; toute la nature humaine est en souffrance. Laissons là tant de mariages pleins de dissensions scandaleuses; encore une fois, prenons les meilleurs : il n'y paraît rien de malheureux; mais pour empêcher que rien n'éclate, combien faut-il que le mari et la femme souffrent l'un de l'autre!

Ils sont tous deux également raisonnables, si vous le vou-

[1] I. Cor. VII, 28, 32. — [2] Hebr. XIII, 4.

lez : chose étrangement rare, et qu'il n'est pas permis d'espérer; mais chacun a ses humeurs, ses préventions, ses habitudes, ses liaisons. Quelques convenances qu'ils aient entre eux, les naturels sont toujours assez opposés pour causer une contrariété fréquente dans une société si longue : on se voit de si près, si souvent, avec tant de défauts de part et d'autre, dans les occasions les plus naturelles et les plus imprévues, où l'on ne peut point être préparé! on se lasse, le goût s'use, l'imperfection rebute, l'humanité se fait sentir de plus en plus; il faut à toute heure prendre sur soi, et ne pas montrer tout ce qu'on y prend; il faut à son tour prendre sur son prochain, et s'apercevoir de sa répugnance. La complaisance diminue, le cœur se dessèche; on se devient une croix l'un à l'autre : on aime sa croix, je le veux; mais c'est la croix qu'on porte. Souvent on ne tient plus l'un à l'autre que par devoir tout au plus, ou par une estime sèche, ou par une amitié altérée et sans goût, et qui ne se réveille que dans les fortes occasions. Le commerce journalier n'a presque rien de doux : le cœur ne s'y repose guère; c'est plutôt une conformité d'intérêt, un lien d'honneur, un attachement fidèle, qu'une amitié sensible et cordiale. Supposons même cette vive amitié : que fera-t-elle? où peut-elle aboutir? Elle cause aux deux époux des délicatesses, des sensibilités, des alarmes. Mais voici où je les attends : enfin, il faudra que l'un soit presque inconsolable à la mort de l'autre; et il n'y a point dans l'humanité de plus cruelles douleurs, que celles qui sont préparées pour le meilleur mariage du monde.

Joignez à ces tribulations celle des enfants, ou indignes et dénaturés, ou aimables, mais insensibles à l'amitié; ou pleins de bonnes et de mauvaises qualités, dont le mélange fait le supplice des parents; ou enfin heureusement nés, et propres à déchirer le cœur d'un père et d'une mère, qui dans leur vieillesse voient, par la mort prématurée de cet enfant, éteindre toutes leurs espérances. Ajouterai-je encore toutes les traverses qu'on souffre dans la vie,

par les domestiques, par les voisins, par les ennemis, par les amis même; les jalousies, les artifices, les calomnies, les procès, les pertes de biens, les embarras des créanciers? Est-ce vivre? O affreuses tribulations, qu'il est doux de vous voir de loin dans la solitude!

O sainte solitude, ô sainte virginité, heureuses les chastes colombes qui, sur les ailes du divin amour, vont chercher vos délices dans le désert! O âmes choisies et bien-aimées, à qui il est donné de vivre avec indépendance de la chair! Elles ont un Époux qui ne peut mourir, en qui elles ne verront jamais ombre d'imperfection; qui les aime, qui les rend heureuses par son amour: elles n'ont à craindre que de ne l'aimer pas assez, ou d'aimer ce qu'il n'aime pas.

Car, il faut l'entendre, la virginité du corps n'est bonne qu'autant qu'elle opère la virginité de l'esprit. [Se contenter de la première,] ce serait réduire la religion à une privation corporelle, à une pratique judaïque. Il n'est utile de dompter la chair, que pour rendre l'esprit plus libre et plus fervent dans l'amour de Dieu. Cette virginité du corps n'est qu'une suite de l'incorruptibilité d'une âme vierge, qui ne se souille par aucune affection mondaine. Aimez-vous ce que Dieu n'aime pas; aimez-vous ce qu'il aime, d'un autre amour que le sien; vous n'êtes plus vierges: si vous l'êtes encore du corps, ce n'est plus rien; vous ne l'êtes plus par l'esprit. Cette fleur si belle est flétrie et foulée aux pieds: l'indigne créature, le mélange impur et honteux, enlève l'amour que l'Époux voulait seul avoir. Vous irritez toute sa jalousie, ô épouses adultères! votre cœur s'ouvre aux ennemis de Dieu. Revenez, revenez à lui; écoutez ce que dit saint Pierre: « Rendez vos « âmes chastes par l'obéissance à la charité [1]; » c'est-à-dire, qu'il n'y a que la loi du pur amour, qui rapporte tout à Dieu, par laquelle l'âme puisse être vierge, et digne des noces de l'Agneau sacré.

Si donc on invite les vierges à conserver cette pureté virginale, ce n'est pas pour leur demander plus qu'aux autres;

[1] I. Petr. I, 22.

et quand même on leur demanderait des choses au-dessus du commun des chrétiens, ne doivent-elles pas donner à Dieu à proportion de ce qu'elles reçoivent de lui ? Heureuses, s'il leur est donné de suivre l'Agneau partout où il va ! Mais, de plus, cette virginité céleste n'est point une perfection rigoureuse qui appesantit le joug de Jésus-Christ. Au contraire, vous l'avez vu par les paroles de l'apôtre, et par la peinture sensible des gens qui languissent dans les liens de la chair, cette virginité n'est utile que pour rendre l'esprit vierge et sans tache, que pour mettre l'âme dans une plus grande liberté de vaquer à Dieu.

L'Église désirerait que tous pussent tendre à cet état angélique ; et elle dit volontiers, comme saint Paul, à tous ses enfants[1] : « Je vous aime d'un amour de jalousie, qui est la « jalousie de Dieu même : je vous ai tous promis à un « Époux, comme ne faisant tous ensemble qu'une seule Épouse « chaste ; et cet Époux, c'est Jésus-Christ. » Je sais bien qu'il n'est pas donné à tous de comprendre ces vérités ; mais enfin heureux ceux qui ont des oreilles pour les entendre, et un cœur pour les sentir !

La troisième promesse qu'on fait en renonçant au monde, c'est d'obéir toute sa vie aux supérieurs de la maison où l'on se voue à Dieu.

L'obéissance, me direz-vous, est le joug le plus dur et le plus pesant. N'est-ce pas assez d'obéir à Dieu et aux hommes, de qui nous dépendons naturellement, sans établir de nouvelles dépendances ? En promettant d'obéir, on s'assujettit non-seulement à la sagesse et à la charité, mais aux passions, aux fantaisies, aux duretés des supérieurs, qui sont toujours des hommes imparfaits, et souvent jaloux de la domination. Voilà ce qu'on est tenté de penser contre l'obéissance. Écoutez, en esprit de recueillement et d'humilité, ce que je tâcherai de vous dire.

A proprement parler, ce n'est point aux hommes qu'il faut obéir ; ce n'est point eux qu'il faut regarder dans l'obéis-

[1] II. Cor. xi, 2.

sance. Quand ils exercent le ministère avec fidélité, ils font régner la loi ; et, loin de régner eux-mêmes, ils ne font que servir à la faire régner : non-seulement ils deviennent soumis à la loi comme les autres, mais ils deviennent effectivement les serviteurs de tous ceux à qui ils sont obligés de commander.

Ce n'est point ici un langage magnifique pour couvrir la domination ; c'est une vérité que nous devons prendre à la lettre, aussi sérieusement qu'elle nous est enseignée par saint Paul et par Jésus-Christ même. Le supérieur vient servir, et non pas pour être servi. Il faut qu'il entre dans tous les besoins ; qu'il se proportionne aux petits, qu'il se rapetisse avec eux, qu'il porte les faibles, qu'il soutienne ceux qui sont tentés ; qu'il soit l'homme, non-seulement de Dieu, mais encore de tous les autres hommes qu'il est chargé de conduire ; qu'il s'oublie, qu'il se compte pour rien, qu'il perde la liberté, pour devenir, par la charité, l'esclave et le débiteur de ses frères ; qu'en un mot il se fasse tout à tous pour les gagner tous. Jugez ; jugez si ce ministère est pénible, et s'il vous convient, comme dit l'apôtre[1], d'être cause, par votre indocilité, que les supérieurs l'exercent avec angoisse et amertume.

Mais, direz-vous, les supérieurs sont imparfaits, et il faut souffrir leur caprice ; c'est ce qui rend l'obéissance rude. J'en conviens, ils sont imparfaits, ils peuvent abuser de leur autorité : mais s'ils en abusent, tant pis pour eux ; il ne vous en reviendra que des biens solides. Ce qui est caprice dans le supérieur par rapport aux règles de son ministère, est, par rapport à vous, selon les intentions de Dieu, une occasion de vous humilier, et de mortifier votre amour-propre trop sensible. Le supérieur fait une faute, mais il ne la fait qu'à cause que Dieu l'a permis ; pour votre bien. Ce qui est donc en un sens la volonté injuste et capricieuse du supérieur, est, en un autre sens plus profond et plus important, la volonté de Dieu même sur vous.

Cessez donc de considérer le supérieur, qui n'est qu'un ins-

[1] Hebr. XIII, 17.

trument indigne et défectueux d'une très-parfaite et très-miséricordieuse Providence. Regardez Dieu seul, qui se sert des défauts des supérieurs pour corriger les vôtres. Ne vous irritez pas contre l'homme, car l'homme n'est rien; ne vous élevez point contre celui qui vous tient la place de Dieu même, et en qui tout est divin pour votre correction, même jusqu'aux défauts par lesquels il exerce votre patience. Souvent les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus; parce que nous avons encore plus de besoin de mourir à nous-mêmes et à notre propre sens, que d'être éclairés, édifiés, consolés par des supérieurs sans défauts.

De plus: quelle comparaison entre ce qu'on souffre dans une communauté, des préventions, ou, si vous voulez, des bizarreries des supérieurs, et ce qu'il faudrait souffrir dans le monde d'un mari brusque, dur et hautain, d'enfants mal nés, de parents épineux, de domestiques indociles, infidèles, d'amis ingrats et injustes, de voisins envieux, d'ennemis artificieux et implacables, de tant de bienséances gênantes, de tant de compagnies ennuyeuses, de tant d'affaires pleines d'amertume? Quelle comparaison entre le joug du siècle et celui de Jésus-Christ, entre les sujétions innombrables du monde et celles d'une communauté?

Dans la communauté, la solitude, le silence, l'obéissance exacte à la règle et aux constitutions, vous garantissent presque de tout ce qu'il y aurait à souffrir des humeurs, tant des supérieurs que de vos égaux. Tout est réglé: en le suivant, vous en êtes quitte. La règle et les constitutions ne sont point des fardeaux ajoutés au joug de l'Évangile; [mais elles ne sont proprement que l'Évangile] expliqué en détail, et appliqué à la vie de communauté. Si la règle n'est que l'explication de l'Évangile pour cet état, les supérieurs ne sont que les surveillants pour faire pratiquer cette règle évangélique: ainsi tout se réduit à l'Évangile.

Lors même que les supérieurs, passant au delà des bornes, traitent durement leurs inférieurs, que peuvent-ils contre eux, à le bien prendre? Ce n'est presque rien: ils peuvent

mortifier leur goût dans de petites choses, leur retrancher quelque vaine consolation, les critiquer un peu sèchement. Mais cela ne peut aller loin : comme les affaires du monde, ici tout est réglé, tout est écrit, tout a ses bornes précises. Les exercices journaliers ne laissent rien à décider : il n'y a qu'à chanter les louanges de Dieu, travailler, se trouver ponctuellement à tout, ne se mêler jamais des choses dont on n'est point chargé, se taire, se cacher, chercher son soutien en Dieu, et non dans les amitiés particulières. Le pis qui vous puisse arriver, c'est de n'être jamais dans les emplois de confiance, qui sont pénibles et dangereux, qu'on est fort heureux de n'avoir jamais, et qu'on est obligé de craindre. Le pis qui vous puisse arriver, c'est que les supérieurs vous humilient et vous mettent en pénitence : comme si vous ne deviez pas y être toujours! comme si la vie chrétienne et religieuse n'était pas un sacrifice d'amour, d'humiliation et de pénitence continuelle!

Où est-il donc, ce joug si dur de l'obéissance? Hélas! je dois bien plus craindre ma volonté propre que celle d'autrui. Ma volonté si bonne, si raisonnable, si vertueuse qu'elle soit, est toujours ma propre volonté, qui me livre à moi-même, qui me rend indépendant de Dieu, et propriétaire de ses dons, si peu que je m'y arrête. La volonté d'autrui, qui a autorité sur moi, quelque injuste qu'elle soit, est à mon égard la volonté de Dieu toute pure. Le supérieur commande mal, mais moi j'obéis bien, heureux de n'avoir plus qu'à obéir. De tant d'affaires, il ne m'en reste qu'une; qui est de n'avoir plus ni volonté ni sens propre, de me laisser mener comme un petit enfant, sans raisonner, sans prévoir, sans m'informer: tout est fait pour moi, pourvu que je ne fasse qu'obéir. Dans cette candeur et cette simplicité enfantine, je n'ai qu'à me défendre de ma vaine et curieuse raison, qu'à n'entrer point dans les motifs des supérieurs, qu'à me décharger de tous mes soins sur leur sollicitude.

O douce paix! ô heureuse abnégation de soi-même! ô liberté des enfants de Dieu, qui vont, comme Abraham, sans

savoir où! O pauvreté d'esprit, par laquelle on se dépouille de sa propre sagesse et de sa propre volonté, comme on se dépouille de son argent et de son patrimoine! Par là tous les vœux, pris dans leur vraie perfection, se réunissent; le même pur amour, qui fait qu'on se renonce soi-même sans réserve, rend l'âme vierge aussi bien que le corps, appauvrit l'homme jusqu'à lui ôter son esprit et sa volonté; enfin le met dans une désappropriation de lui-même, où il n'a plus de quoi se conduire, et où il ne sait plus que laisser faire autrui. Heureux qui fait ces choses, heureux qui les goûte, heureux même qui commence à les entendre et à leur ouvrir son cœur!

Qu'on ne dise donc plus que l'obéissance est rude: au contraire, ce qui est rude, c'est d'être livré à soi-même et à ses désirs. Malheur, dit l'Écriture [1], à celui qui marche dans sa voie, qui se rassasie du fruit de ses propres conseils! Malheur à celui qui se croit libre quand il n'est point déterminé par autrui, qui ne sent pas qu'il est entraîné au dedans par un orgueil tyrannique, par des passions insatiables, et même par une vaine sagesse, qui, sous une apparence pompeuse, est souvent pire que les passions mêmes! Non, qu'on ne dise plus que l'obéissance est rude: au contraire, il est doux de n'être plus à soi, à ce maître aveugle et injuste. Que volontiers je m'écrie avec saint Bernard: Qui me donnera cent supérieurs, au lieu d'un, pour me gouverner? Ce n'est pas une gêne, c'est un secours: plus je dépendrai de mes supérieurs, moins je serai exposé à moi-même. Il en est des supérieurs comme des clôtures: ce n'est pas une prison qui tienne en captivité, c'est un rempart qui défend l'âme faible contre le monde trompeur, et contre sa propre fragilité. A-t-on jamais pris la garde d'un prince pour une troupe d'hommes qui lui ôtent la liberté? Celui qui se renferme dans une citadelle contre l'ennemi conserve par là sa liberté, loin de la perdre.

Mais il est temps de finir: hâtons-nous de considérer le

[1] Prov. I, 31.

dernier engagement de cette maison, qui est celui d'instruire et d'élever saintement de jeunes demoiselles.

TROISIÈME POINT.

Saint Benoît n'a point cru troubler le silence et la solitude de ses disciples, en les chargeant de l'instruction de la jeunesse. Ils étaient moines, c'est-à-dire solitaires, et ne laissaient point que d'enseigner les lettres saintes aux enfants qu'on voulait élever loin de la contagion du siècle. En effet, on peut s'occuper au dedans d'une solitude de cette fonction de charité, sans admettre le monde chez soi : il suffit que les supérieurs aient avec les parents un commerce inévitable, qui est assez rare quand on le réduit au seul nécessaire. Tout le reste de la communauté jouit tranquillement de la solitude : on se tait toutes les fois qu'on n'est pas obligé d'enseigner ; on ne parle que par obéissance, pour le besoin et avec règle : ce n'est ni amusement, ni conversation dissipante ; c'est sujétion pénible, c'est travail réglé. Ce travail doit être mis à la place du travail des mains, pour les personnes qui sont si chargées de l'instruction, qu'elles ne peuvent travailler à aucun ouvrage : ce travail demande une patience infinie ; il y faut même un grand recueillement : car si vous vous dissipez en instruisant, vos instructions deviennent inutiles ; vous n'êtes plus qu'un airain sonnant, comme dit l'apôtre [1], qu'une timbale qui retentit vainement : vos paroles sont mortes, elles n'ont plus l'esprit de vie ; votre cœur est déréglé, il n'a plus ni force, ni action, ni sentiment de vérité, ni grâce de persuasion, ni autorité ; tout y languit, rien ne s'exécute que par forme.

Ne vous plaignez donc pas que l'instruction vous dessèche et vous dissipe : mais au contraire ne perdez jamais un moment pour vous recueillir et vous remplir de l'esprit d'oraison, afin que vous puissiez résister, dans vos fonctions, à la tentation de vous dissiper. Quand vous vous bornerez à l'instruction simple, familière, charitable, dont vous êtes chargées

[1] I. Cor. XIII 1.

par votre état, votre vocation ne vous dissipera jamais : ce que Dieu fait faire n'éloigne jamais de Dieu ; mais il ne le faut faire qu'autant qu'il y détermine, et donner tout le reste au silence, à la lecture et à l'oraison. Ces heures précieuses qui vous resteront, pourvu que vous les ménagiez fidèlement, seront le grain de senevé marqué dans l'Évangile [1], qui, étant le moindre des grains de la terre, croît jusqu'à devenir un grand arbre sur les branches duquel les oiseaux du ciel viennent se percher : tantôt un quart d'heure, tantôt une demi-heure, puis quelques minutes, si vous le voulez, tous ces moments entrecoupés ne paraissent rien ; mais ils font tout, pourvu qu'en bon ménager on sache les mettre à profit. De plus grands temps que vous auriez à vous, vous laisseraient trop à vous-mêmes et à votre imagination : vous tomberiez dans une langueur ennuyeuse, dans des occupations choisies à votre mode, dont vous vous passionneriez. Il vaut mieux rompre sans cesse sa volonté dans des fonctions gênantes, par la décision d'autrui, que de se recueillir selon son goût et sa volonté propre. Quiconque fait la volonté d'autrui par un renoncement sincère à la sienne, fait une excellente oraison et un sacrifice d'holocauste, qui monte en odeur de suavité jusqu'au trône de Dieu.

Ne craignez pas de n'être pas assez solitaires. O que vous aurez de silence et de solitude, pourvu que vous ne parliez jamais que quand votre fonction vous fera parler ! Quand on retranche toutes les visites du dehors, excepté celles d'une absolue nécessité, qui sont très-rares ; quand on retranche au dedans toutes les curiosités, les amitiés vaines et molles, les murmures, les rapports indiscrets, en un mot toutes les paroles oiseuses, dont il faudra un jour rendre compte ; quand on ne parle que pour obéir, pour s'instruire, pour édifier, ce qu'on dit ne dissipe point.

Gardez-vous donc bien de vous considérer comme n'étant point solitaires, à cause que vous êtes chargées de l'instruc-

[1] Math. XIII, 31, 32.

tion du prochain : cette idée de votre état serait pour vous un piége continuel. Non, non, vous ne devez point vous croire dans un état séculier ; ce n'est qu'à force d'avoir renoncé au monde et à son commerce, que vous serez propres à en préserver cette jeunesse innocente, et précieuse aux yeux de Dieu. Plus vous avez d'embarras par cette éducation de tant de filles d'une naissance distinguée, plus vous êtes exposées par le voisinage de la cour, et par la protection que vous en retirez, moins vous devez avoir de complaisance pour le siècle. Si l'ennemi est à vos portes, vous devez vous retrancher contre lui avec plus de précaution, et redoubler vos gardes. O que le silence, que l'humilité, que l'obéissance, que l'obscurité, que le recueillement, que l'oraison sans relâche, sont nécessaires aux épouses de Jésus-Christ, qui sont si près de l'enchantement de la cour et de l'air empesté des fausses grandeurs ! Contre des périls si terribles, vous ne sauriez, je ne crains pas de le dire, être trop sauvages, trop alarmées, trop enfoncées dans votre solitude, trop attachées à toutes les choses extérieures qui vous sépareront du monde, de ses modes, et de ses vaines politesses. Vous ne sauriez mettre trop de grilles, trop de clôtures, trop de formalités gênantes et ennuyeuses entre lui et vous. Craignez de ne pas passer assez pour de vraies religieuses, qui n'aiment que la réforme et l'obscurité, qui oublient le monde jusqu'à lui vouloir déplaire par leur simplicité ; autrement vous vivez tous les jours sur le bord du plus affreux des précipices.

Mais un autre piége que vous devez craindre, c'est votre naissance. Épouses de Jésus-Christ, écoutez et voyez ; oubliez la maison de votre père[1]. La naissance, qui flatte l'orgueil des hommes, n'est rien : c'est le mérite de nos ancêtres, qui n'est point le nôtre ; c'est se parer du bien d'autrui : de plus, ce n'est presque jamais qu'un vieux nom oublié dans le monde, avili par beaucoup de gens sans mérite, qui n'ont pas su le soutenir. La noblesse n'est souvent qu'une pauvreté vaine, ignorante et grossière ; oisive, qui se pique de mépri-

[1] Ps. XLIV, 11.

ser tout ce qui lui manque : est-ce là de quoi avoir le cœur si enflé? Jésus-Christ sort de tant de rois, de tant de souverains pontifes de la loi judaïque, de tant de patriarches, à remonter jusqu'à la création du monde; Jésus-Christ, dont la naissance était la plus illustre, sans comparaison, qui ait paru dans tout le genre humain, est réduit au métier de charpentier, grossier et pénible, pour gagner sa vie. Il joint à la plus auguste naissance l'état le plus vil et le plus méprisable, pour confondre la vanité et la mollesse des nobles, pour tourner en ignominie ce que la fausse gloire des hommes conserve avec tant de jalousie.

Détrompons-nous donc; il n'y a plus en Jésus-Christ de libres ni d'esclaves, de nobles ni de roturiers: en lui tout est noble par les dons de la foi; en lui tout est bas, tout est petit, tout est anéanti, par le renoncement aux vaines distinctions, et par le mépris de tout ce que le monde trompeur élève. Soyons nobles comme Jésus-Christ; n'importe, il faut être charpentier avec lui; il faut, comme lui, travailler à la sueur de son front dans l'obscurité, dans le silence et l'obéissance. Vous qui étiez libres, vous ne l'êtes plus; la charité vous a faits esclaves. Vous n'êtes pas ici pour vous-mêmes; vous n'y êtes que les esclaves de ces enfants, qui sont ceux de Dieu. N'entendez-vous pas l'apôtre qui dit: « Étant libre, je me suis « fait esclave de tous pour les gagner tous [1] ? » voilà votre modèle. Cette maison n'est pas à vous, ce n'est point pour vous qu'elle a été dotée et fondée; c'est pour l'éducation des jeunes demoiselles qu'on a fait cet établissement: vous n'y entrez que par rapport à elles, et pour le besoin qu'elles ont de quelqu'un qui les conduise et qui les forme. Si donc il arrivait (ô Dieu, ne le souffrez jamais: que plutôt les bâtiments se renversent !), s'il arrivait que vous négligeassiez vos fonctions essentielles; si, oubliant que vous êtes en Jésus-Christ les servantes de cette jeunesse, vous ne songiez plus qu'à jouir en paix des biens consacrés à leur éducation; si l'on ne trouvait dans cette humble école de Jésus-Christ, que des dames vai-

[1] I. Cor. IX, 19.

nes et fastueuses : hélas, quel scandale ! les épouses de Jésus-Christ, toutes couvertes de rides, deviendraient alors l'objet du mépris de ce monde même auquel elles auraient voulu plaire. Accoutumez-vous donc, dès le commencement, à aimer les fonctions les plus basses, à n'en mépriser aucune, à ne rougir point d'une servitude qui fait votre unique gloire. Aimez ce qui est petit, goûtez ce qui vous abaisse ; ignorez le monde, et faites qu'il vous ignore : ne craignez point de devenir grossières, à force d'être simples. La vraie, la bonne simplicité fait la parfaite politesse, que le monde, tout poli qu'il est, ne sait pas connaître. Il vaudrait bien mieux être un peu grossières, pour être plus simples, plus éloignées des manières vaines et affectées du siècle.

Mais puisque vous êtes destinées à l'instruction de la jeunesse, il faut sans doute que vous soyez exactement instruites des choses que vous devez apprendre à ces enfants. Vous devez savoir les vérités de la religion, les maximes d'une conduite sage, modeste et laborieuse ; car vous devez former ces filles, ou pour des cloîtres, ou pour entrer dans des familles honnêtes et chrétiennes, où le capital est la sagesse des mœurs, l'application à l'économie, et l'amour d'une piété simple. Ainsi apprenez-leur à se taire et à se cacher, à travailler, à souffrir, à obéir et à épargner. Voilà ce qu'elles auront besoin de savoir, supposé qu'elles se marient. Mais fuyez comme un poison toutes les curiosités, tous les amusements d'esprit ; car les femmes n'ont pas moins de penchant à être vaines par leur esprit, que par leur corps. Souvent les lectures qu'elles font, avec tant d'empressement, se tournent en parures vaines et en ajustements immodestes de leur esprit ; souvent elles lisent par vanité, comme elles se coiffent. Il faut faire de l'esprit comme du corps ; tout superflu doit être retranché : tout doit sentir la simplicité et l'oubli de soi-même. O quel amusement pernicieux, dans ce qu'on appelle lectures les plus solides ! On veut tout savoir, juger de tout, se faire valoir sur tout. Rien ne ramène tant le monde vain et faux dans les solitudes, que cette vaine curiosité des livres. Si vous lisez

simplement pour vous nourrir des paroles de la foi, vous lirez peu; vous méditerez beaucoup ce que vous aurez lu.

Pour bien lire, il faut digérer la lecture, et la convertir en sa propre substance. Il n'est pas question d'avoir compris un grand nombre de vérités lumineuses; il est question d'aimer beaucoup chaque vérité, d'en laisser pénétrer peu à peu son cœur, de regarder longtemps de suite le même objet, de s'y unir, moins par des réflexions subtiles, que par le sentiment du cœur. Aimez, aimez, vous saurez beaucoup en apprenant peu, car l'onction intérieure vous enseignera toutes choses. O qu'une simplicité ignorante qui ne sait qu'aimer Dieu, sans s'aimer soi-même, est au-dessus de tous les docteurs! L'esprit lui suggère toutes vérités sans les lire en détail : car il lui fait sentir, par une lumière intime et profonde, une lumière de vérité, d'expérience et de sentiment, qu'elle n'est rien, et que Dieu est tout. Qui sait cela, sait tout: voilà la science de Jésus-Christ, en comparaison de laquelle toute la sagesse mondaine n'est que perte et ordure, selon saint Paul [1]. Par cette simplicité, vous parviendrez à instruire le monde sans avoir aucun commerce dangereux avec lui; vous redresserez, vous arroserez, vous ferez croître et fleurir ces jeunes plantes, dont les fruits se communiqueront ensuite dans tout le royaume: vous formerez de dignes vierges, qui répandront dans les cloîtres le doux parfum de Jésus-Christ; vous procurerez à la société des mères de famille, recommandables par leur vertu, qui seront pour leurs enfants des sources de grâces et de bénédictions, et qui contribueront par leur piété, et l'exemple de toute leur conduite, à faire aimer et révérer le Dieu que nous adorons, qui est aujourd'hui si peu connu et si mal servi.

Seigneur, répandez votre esprit sur cette maison qui est la vôtre; couvrez-la de votre ombre; protégez-la du bouclier de votre amour; soyez tout autour d'elle comme un rempart de feu, pour la défendre de tant d'ennemis. Tandis que votre gloire habitera au milieu comme dans son sanctuaire, ne

[1] Philipp. III, 8.

souffrez pas, Seigneur, que la lumière se change en ténèbres, ni que le sel de la terre s'affadisse et soit foulé aux pieds. Donnez des cœurs selon le vôtre, l'horreur du monde, le mépris de soi-même, le renoncement à tout amour-propre, et le divin et généreux amour, qui est l'âme de toutes les véritables vertus; amour si ignoré, mais si nécessaire; amour dont ceux même qui en parlent, et qui le désirent, ne comprennent point l'étendue sans bornes; amour sans lequel toutes les vertus sont superficielles, et ne jettent point de profondes racines dans les cœurs; amour qui fait seul la parfaite adoration en esprit et en vérité; amour, unique fin de notre création. O amour, venez vous-même; animez, régnez, vivez: consumez tout l'homme, par vos flammes pures; qu'il ne reste que vous pour l'éternité!

SERMON

SUR LES JUGEMENTS HUMAINS.

Conduite tout extraordinaire de Jésus à l'égard de la femme adultère : leçon qu'il nous y donne. Insolence de l'entreprise de nos jugements. Quelles sont les actions que nous devons condamner, et celles sur lesquelles nous devons suspendre notre jugement. Dans quel esprit et avec quelle retenue nous sommes obligés de juger nos frères. Combien la bonté est plus propre que la justice à nous pénétrer vivement de nos fautes. Grandeur de celle de Jésus pour nous : sentiments qu'elle doit produire dans nos cœurs.

Nemo te condemnavit? Quæ dixit : Nemo, Domine. Dixit autem Jesus : Nec ego te condemnabo; vade, et jam amplius noli peccare.

Personne ne t'a condamnée? dit Jésus à la femme adultère. Laquelle lui répondit : Personne, Seigneur. Et Jésus lui dit : Je ne te condamnerai pas aussi; va, et dorénavant ne pèche plus. JEAN, VIII, 10, 11.

Quel est, messieurs, ce nouveau spectacle ? Le juste prend le parti des coupables ; le censeur des mœurs dépravées désarme les zélateurs de la loi, élude leur témoignage, arrête toutes leurs poursuites ; en un mot, Jésus, le chaste Jésus, après s'être montré si sévère aux moindres regards immodestes, défend aujourd'hui publiquement une adultère publique ; et, bien loin de la punir étant criminelle, il la protége hautement étant accusée, et l'arrache au dernier supplice étant convaincue. Voyez comme il renverse les choses : au lieu de confondre la coupable, il l'encourage ; au lieu d'encourager les accusateurs, il les confond ; et, changeant toute la rigueur de la peine en un simple avertissement de ne pécher plus, il ne craint pas de faire revivre l'espérance abattue de la pécheresse, et d'effacer, pour ainsi dire, de ses propres mains, la honte qui couvrait justement sa face impudique. Il y a

quelque mystère caché dans cette conduite du Sauveur des âmes, et il en faut aujourd'hui chercher le secret, après avoir imploré la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Je commencerai ce discours en vous faisant le récit de l'histoire de notre évangile, afin que vous laissiez d'abord épancher vos cœurs dans une simple contemplation de la clémence incomparable du Sauveur des âmes. Les Juifs lui amènent avec grand tumulte cette misérable adultère, et le font l'arbitre de son supplice. « La femme que nous vous présentons, « disent-ils, a été surprise en adultère ; Moïse nous a com- « mandé de lapider de tels criminels ; mais vous, maître, « qu'ordonnerez-vous ? » *Tu ergò, quid dicis* [1] ? C'est ce que disent les pharisiens. Mais Jésus, qui, lisant dans le fond des cœurs, voyait qu'ils étaient poussés, non point par le zèle de la justice qui craint la contagion des mauvais exemples, mais par l'impatience d'un zèle amer, ou par l'orgueil fastueux d'une piété affectée, ne rougit ni devant Dieu ni devant les hommes de prendre en main la défense de cette impudique. « Celui de vous qui est innocent, qu'il jette, dit-il, la pre- « mière pierre [2]. » Ils se retirent confus, et je ne vois plus, dit saint Augustin, que le médecin avec la malade, et la chasteté même avec l'impudique ; je vois la grande et extrême misère avec la grande et extrême miséricorde : *Remansit peccatrix et salvator, remansit ægrota et medicus, remansit misera et misericordia* [3].

Cette pauvre femme étonnée, après avoir échappé des mains des coupables qui avaient eu honte de la condamner, se croyait perdue sans ressource, regardant devant ses yeux la justice même, et se voyant appelée à son tribunal ; lorsque Jésus, l'aimable Jésus, toujours facile, toujours indulgent, « non « par la conscience d'aucun péché, mais par une bonté infi- « nie [4], » rassura son âme tremblante par ces aimables pa-

[1] Joan. VIII. — [2] Ibid. — [3] Serm. XIII, t. V, p. 80. — [4] S. Aug., epist. CLIII ad Maced., t. II, p. 530.

roles que la douceur même a dictées : « Nul, dit-il, ne t'a « condamnée, et je ne te condamnerai pas non plus que les « autres : » de même que s'il eût dit : « Si la malice t'a pu « épargner, pourquoi craindrais-tu l'innocence? » *Si malitia tibi parcere potuit, quid metuis innocentiam* [1] ? Je suis un Dieu patient, qui pardonne volontiers les iniquités; j'en veux aux crimes et non aux personnes, et je supporte les péchés, afin de sauver les pécheurs : « Va donc, et seulement ne pè- « che plus : » *Vade, et jam amplius noli peccare.*

Voilà, messieurs, un rapport fidèle de ce que raconte saint Jean dans l'évangile de cette journée. Quelles seront là-dessus nos réflexions? Je découvre de toutes parts des instructions importantes que nous pouvons tirer de cet évangile ; mais il faut réduire toutes nos pensées à un objet fixe et déterminé ; et parmi, ce nombre infini de choses qui se présentent, voici à quoi je m'arrête. Les deux vices les plus ordinaires et les plus universellement étendus que je vois dans le genre humain, c'est un excès de sévérité, et un excès d'indulgence, sévérité pour les autres, et indulgence pour nous-mêmes. Saint Augustin l'a bien remarqué, et l'a exprimé élégamment en ce petit mot : *Curiosum genus ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam* [2]. « Ah! dit- « il, que les hommes sont diligents à reprendre la vie des au- « tres, mais qu'ils sont lâches et paresseux à corriger leurs « propres défauts ! » Voilà donc deux mortelles maladies qui affligent le genre humain, juger les autres en toute rigueur, se pardonner tout à soi-même ; voir le fétu dans l'œil d'autrui, ne voir pas la poutre dans le sien ; faire vainement le vertueux par une censure indiscrète, nourrir ses vices effectivement par une indulgence criminelle : enfin, n'avoir un grand zèle que pour inquiéter le prochain, et abandonner cependant sa vie à un extrême relâchement dans toutes les parties de la discipline.

O Jésus ! opposez-vous à ces deux excès, et apprenez aux

[1] S. Aug. epist. CLIII ad Maced., t. II, p. 530. — [2] Confess. lib. X, cap. III, t. I, p. 171.

hommes pécheurs à n'être rigoureux qu'à leurs propres crimes. C'est ce qu'il fait dans notre évangile ; et cette même bonté, qui réprime la licence de juger les autres, éveille la conscience endormie, pour juger sans miséricorde ses propres péchés. C'est pourquoi il avertit tout ensemble, et ces accusateurs échauffés qui se rendent inexorables envers le prochain, qu'ils modèrent leur ardeur inconsidérée, et cette femme trop indulgente à ses passions, qu'elle ne donne plus rien à ses sens. Vous, dit-il, pardonnez aux autres, et ne les jugez pas si sévèrement ; et vous, ne vous pardonnez rien à vous-même, et désormais ne péchez plus. C'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Cette censure rigoureuse que nous exerçons sur nos frères est une entreprise insolente, et contre les droits de Dieu, et contre la liberté publique. Le jugement appartient à Dieu, parce qu'il est souverain ; et lorsque nous entreprenons de juger nos frères sans en avoir sa commission, nous sommes doublement coupables, parce que nous nous rendons tout ensemble et les supérieurs de nos égaux et les égaux de notre supérieur, violant ainsi, par un même attentat, et les lois de la société, et l'autorité de l'empire. Pour nous opposer, si nous le pouvons, à un si grand renversement des choses humaines, il nous faut chercher aujourd'hui des raisons simples et familières, mais fortes et convaincantes.

Pour les exposer avec ordre, distinguons avant toutes choses deux sortes de faits et deux sortes d'hommes que nous pouvons condamner ; ou plutôt ne distinguons rien de nous mêmes, mais écoutons la distinction que nous donne l'Apôtre. Il y en a dont les actions sont manifestement criminelles, et d'autres dont les conduites peuvent avoir un bon et un mauvais sens. Il faut aujourd'hui poser des maximes pour bien régler notre jugement dans ces deux rencontres, de peur qu'il ne s'égare et ne se dévoie. Cette distinction est très importante, et saint Paul n'a pas dédaigné de la remarquer lui-même, écrivant ces mots à saint Timothée : Il y a des hommes dit-il, dont

« les péchés sont manifestes, et précèdent le jugement que « nous en faisons; et aussi il y en a d'autres qui suivent le « jugement: *Quorumdam hominum peccata manifesta sunt, præcedentia ad judicium, quosdam autem et subsequuntur* [1].

Ce passage de l'Apôtre est assez obscur; mais l'interprétation de saint Augustin [2] nous éclaircira sa pensée. Il y a donc des actions, dit S. Augustin, qui portent leur jugement en elles-mêmes et dans leurs propres excès. Par exemple, pour nous restreindre aux termes de notre évangile, un adultère public c'est un crime si manifeste, que nous pouvons condamner sans témérité ceux qui en sont convaincus; parce que la condamnation que nous en faisons est si clairement précédée par celle qui est empreinte dans la malice de l'acte, que le jugement que nous en portons ne pouvant jamais être faux, ne peut par conséquent être téméraire. Mais il y a d'autres actions dont les motifs sont douteux et les intentions incertaines, qui peuvent être expliquées, ainsi que je l'ai dit d'un bon ou d'un mauvais sens : de telles actions, dit l'Apôtre, ne portent pas en elles-mêmes leur jugement, parce qu'il ne nous paraît pas dans quel esprit on les fait; si bien que, dans le jugement que nous en faisons, nous accommodons ordinairement, non point notre pensée à la chose, mais la chose à notre pensée. Ainsi, dit le saint Apôtre, le jugement ne précède pas dans la chose même; nous ne recevons pas la loi, mais nous la donnons sans autorité. La sentence que nous prononçons n'est donc qu'une pure idée, le songe d'un homme qui veille, le jeu ou l'égarement d'un esprit qui bâtit en l'air, et qui feint des tableaux dans les nues; mais le jugement véritable suivra en son temps.

Car viendra le grand jour de Dieu, où tous les secrets des cœurs seront découverts, tous les conseils publiés, toutes les intentions éclaircies; et en attendant, chrétiens, le jugement du Seigneur n'ayant pas encore paru, celui que nous porterions, en cela même que très-souvent il pourrait être dou-

[1] I. Tim., v, 24. — [2] De Serm. Dom. in monte, lib. II, c. XVIII, t. III, part. II, p. 225.

teux et trompeur, serait toujours nécessairement téméraire et dangereux. Voilà les deux états de notre prochain, sur lesquels nous pouvons juger. O Dieu! que d'excès dans l'un et dans l'autre! que de soupçons téméraires! que de préjugés iniques! que de jugements précipités! *Delicta quis intelligit* [1]? « Qui pourra entendre tous ces crimes? » qui pourra démêler tous ces embarras? Pour vous en donner l'ouverture, je vous propose en un mot une maxime générale, que je mets devant votre vue comme un flambeau lumineux, sous la conduite duquel vous pourrez ensuite descendre au détail des vices particuliers, dans lesquels nous tombons par nos jugements.

Cette merveilleuse lumière que j'ai aujourd'hui à vous proposer, c'est, messieurs, cette vérité, que nous devons suivre Dieu, et juger autant qu'il décide; car ce beau commandement de ne juger pas, si souvent répété dans les Écritures, ne s'étend pas jusqu'à nous défendre de condamner ce que Dieu condamne; au contraire, c'est notre devoir de conformer notre jugement à celui de sa vérité. Non, non, ne croyez pas, chrétiens, que ce soit le dessein de notre Sauveur de faire un asile au vice, que l'on épargne le vice, ni qu'il triomphe; de le mettre à couvert du blâme, et de le laisser triompher sans contradiction. Il veut qu'on le trouble, qu'on l'inquiète, qu'on le blâme, qu'on le condamne. Il faut condamner hautement les crimes publics et scandaleux: bien loin qu'il nous soit défendu de les condamner, il nous est commandé de les reprendre, et d'aller quelquefois, en les reprenant, jusqu'à la dureté et à la rigueur. Reprends-les durement, dit le saint apôtre: *Increpa illos dure* [2], c'est-à-dire qu'il faut presser les pécheurs, et leur jeter, pour ainsi dire, quelquefois au front des vérités toutes sèches, pour les faire rentrer en eux-mêmes, parce que, la correction [qui] a deux principes, la charité et la vérité, doit emprunter ordinairement une certaine douceur de la charité, qui est douce et compatissante; mais elle doit aussi souvent emprunter quelque espèce de rigueur et de dureté de la vérité, qui est inflexible.

[1] Ps. XVIII, 13. — [2] Tit. I, 13.

Vous voyez donc qu'il nous est permis, bien plus, qu'il nous est ordonné, de condamner hardiment les conduites scandaleuses des pécheurs publics; parce que, le jugement de Dieu précédant le nôtre, nous ne craignons pas de nous égarer. Mais voici la règle immuable que nous devons observer: c'est de suivre Dieu simplement, sans rien usurper pour nous-mêmes. Telle est la règle assurée que sa vérité rend souveraine, son équité infaillible, sa simplicité vénérable. Mais nous péchons doublement contre l'équité de cette règle; car dans sa simplicité elle ne laisse pas d'avoir deux parties nécessairement enchaînées : la première, de suivre Dieu, et au contraire nous jugeons plus que Dieu ne juge; la seconde, de ne rien usurper pour nous; et au contraire en jugeant les crimes, nous nous attribuons ordinairement une injuste supériorité sur les personnes, qui nous inspire une aigreur cachée ou un superbe dédain.

Par exemple (car il faut venir au détail des choses, et j'ai promis d'y descendre), cet homme est voluptueux, et cet autre est injuste et violent : vous condamnez leur conduite, et vous ne la condamnez pas témérairement, puisque la loi divine la condamne aussi. Mais si vous les regardez, dit saint Augustin [1], comme des malades incurables, si vous vous éloignez d'eux comme des pécheurs incorrigibles, vous faites injure à Dieu, et vous ajoutez à son jugement. Vous avez vu ces personnes dans des pratiques dangereuses; vous blâmez ces pratiques, et vous faites bien, puisque l'Écriture les blâme. Mais vous jugez de l'état présent par les désordres de la vie passée; vous dites avec le pharisien : Si l'on savait quelle est cette femme; et vous ne regardez pas, non plus que lui, qu'elle est peut-être changée par la pénitence : vous ne jugez plus selon Dieu, et vous passez les bornes qu'il vous a prescrites. Ne jugez donc plus désormais ni de l'avenir par le présent, ni du présent par le passé; car ce jugement n'est pas selon Dieu, ni selon ses saintes lumières.

[1] De Sermon. Dom. in monte, lib. II, c. XVIII, t. III, part. II, p. 225.

« Chaque jour, dit l'Écriture [1], a sa malice : » ainsi lorsque vous découvrez quelque désordre visible, au lieu d'outrager vos frères par des invectives cruelles, espérez plutôt un temps meilleur et plus pur, et tempérez par cette espérance l'amertume de votre zèle, qui s'emporte avec trop d'excès. Ne jugez donc pas de l'état présent par vos connaissances passées; car ignorez-vous les miracles qu'opère l'esprit de Dieu dans la conversion des cœurs ? Peut-être que ce vieux pécheur est devenu un autre homme par la grâce de la pénitence. Si vous découvrez encore en sa vie quelque reste de faiblesse humaine, gardez-vous bien de conclure que c'est un trompeur et un hypocrite; ne dites pas, comme vous faites : Ah ! le cœur commence à paraître, le naturel s'est fait voir à travers le masque dont il se couvrait; car, ô Dieu ! ô juste Dieu ! quel est ce raisonnement? Quoi ! s'ensuit-il qu'on soit un démon, parce qu'on n'est pas un ange; ou que l'embrasement dure encore, parce que l'on voit quelque fumée ou quelque noirceur; ou que la campagne soit inondée, parce que la rivière en se retirant a laissé peut-être quelques eaux en des endroits plus profonds; ou que les passions dominent encore, parce qu'elles ne sont pas peut-être tout à fait domptées ? Vous dites que c'est malice, et c'est peut-être imprudence; vous dites que c'est habitude, et c'est peut-être chaleur et emportement.

Ah ! cet homme que vous blâmez d'une façon si cruelle, fait peut-être beaucoup davantage. Non-seulement il se blâme, mais il se condamne, mais il se châtie, mais il gémit de son mal, qu'il voit sans doute devant Dieu bien plus grand sans comparaison que vos jugements indiscrets ne le font paraître à vos yeux. Cessez donc de vous égaler à la puissance suprême, par la témérité de juger vos frères. Blâmez ce que Dieu blâme, condamnez ce que Dieu condamne; mais ne passez point ces limites sacrées. « Ne soyez point sages plus qu'il ne « faut; mais soyez sages selon la mesure [2], » c'est-à-dire, ne jugez pas plus que Dieu n'a voulu juger. Autant qu'il a plu à ce grand Dieu de nous découvrir ses jugements, ne

[1] Matth. VI, 34. — [2] Rom. XII, 3.

craignez point de les suivre; mais croyez que tout ce qui est au delà est un abîme effroyable, où notre audace insensée trouvera un naufrage infaillible.

Ce n'est pas assez, chrétiens, et nous avons remarqué que, même en nous élevant contre les péchés publics, nous tombons dans un autre excès. Nous exerçons sur nos frères une espèce de tyrannie, nous prenons contre eux un esprit de dédain, et devenons tellement censeurs, que nous oublions que nous sommes frères. Tel était le vice des pharisiens : ce n'était pas la compassion de notre commune faiblesse qui leur faisait reprendre les péchés des hommes; ils se tiraient hors du pair; et, comme s'ils eussent été les seuls impeccables, ils parlaient toujours dédaigneusement des pécheurs et des publicains; ils s'érigeaient en censeurs publics, non point pour guérir les plaies et corriger les péchés, mais pour s'élever au-dessus des autres, et étaler magnifiquement leur orgueilleuse justice. C'est pourquoi le Seigneur Jésus, les voyant approcher de lui dans cet esprit dédaigneux, il les confond par cette parole : « Celui, dit-il, qui est innocent, qu'il jette la première « pierre. »

Apprenons de là, chrétiens, en quel esprit nous devons juger, même des crimes les plus scandaleux; gardons-nous de tirer aucun avantage de la censure que nous en faisons; car n'avons-nous pas reconnu que ce n'est pas à nous de rien prononcer, mais de suivre humblement ce que Dieu prononce? La lumière de vérité qui brille en nos âmes, et y condamne les dérèglements que nos frères nous rendent visibles dans leurs actions criminelles, n'est pas une prérogative qui nous soit donnée pour prendre ascendant sur eux; mais c'est une impression qui se fait en nous de la justice supérieure par laquelle nous serons jugés tous ensemble. Ainsi prononçant par le même arrêt leur condamnation et la vôtre, pouvez-vous en tirer aucun avantage? et ne devez-vous pas au contraire être saisis de frayeur et de tremblement? Considérez le Sauveur, et voyez dans quel esprit de condescendance il dit à la femme adultère : Je ne te condamnerai pas. Si la

justice même est si indulgente, faut-il que la malice soit inexorable? Si le juge est si patient, le criminel ose-t-il être rigoureux? Car enfin si le crime que vous condamnez, si cet infâme adultère qui vous fait dédaigner cette pécheresse, n'est pas dans votre cœur par consentement, il n'est pas moins dans le fond de votre malice, ou dans celui de votre faiblesse.

Ignorez-vous, chrétiens, de quelle sorte les péchés s'engendrent en nous? Ils y naissent comme des vers : *Os fatuorum ebullit stultitiam* [1], non engendrés par le dehors, mais conçus et bouillonnant au-dedans de la pourriture invétérée de notre substance, et du fond malheureusement fécond de notre corruption originelle. Ainsi quand les crimes que vous blâmez ne seraient point dans vos consciences par une attache actuelle, ils sont enfermés radicalement dans ce foyer intérieur de votre corruption; et si jamais ils en sortent par une attache effective, en condamnant votre frère n'aurez-vous pas parle contre vous et foudroyé votre tête? Et quand nous ne tomberions jamais dans ce même crime, ne tombons-nous pas tous les jours dans de semblables excès, également condamnés par cette suprême vérité qui est l'arbitre de la vie humaine? Car celui qui a dit, Tu ne tueras pas, a défendu aussi l'impudicité : et quoique les tables des commandements soient partagées en plusieurs articles, c'est la même lumière très-simple de la justice divine qui autorise tous les préceptes, proscrit tous les crimes, réprouve toutes les transgressions.

« Toi donc qui juges les autres, tu te condamnes toi-« même [2], » comme dit l'Apôtre. Par conséquent, chrétiens si nous osons condamner nos frères (et nous le devons quelquefois, quand leurs crimes sont scandaleux) ne condamnons pas leurs excès comme en étant éloignés; que ce ne soit pas pour nous mettre à part, mais pour entrer tous ensemble dans un sentiment intime et profond, et de nos communs devoirs, et de nos communes faiblesses. Ainsi nous souvenant de ce que nous sommes, ne nous laissons jamais emporter à ces invectives cruelles, à ces dérisions outrageuses

[1] Prov. xv, 2. — [2] Rom. II, 1.

qui détournent malicieusement contre la personne l'horreur qui est due au vice : c'est un jeu cruel et sanglant qui renverse tous les fondements de l'humanité. « Un innocent, dit Tertul-« lien, parlant contre les jeux des gladiateurs, c'en est ici une « image, ne fait jamais son plaisir du supplice d'un coupable : » *Innocens de supplicio alterius lætari non potest* [1]. Que si c'est une cruauté de se réjouir du supplice de son frère, quelle horreur, quel meurtre, quel parricide de se faire un jeu, de se faire un spectacle, de se faire un divertissement de son crime même!

Si nous devons être si réservés dans les péchés scandaleux, quelle doit être notre retenue dans les choses cachées et douteuses? A quoi pensons-nous, mes frères, de nous déchirer mutuellement par tant de soupçons injustes? Hélas! que le genre humain est malheureusement curieux! chacun veut voir ce qui est caché, et juger des intentions. Cette humeur curieuse et précipitée fait que ce qu'on ne voit pas on le devine; et comme nous ne voulons jamais nous tromper, le soupçon devient bientôt une certitude, et nous appelons conviction ce qui n'est tout au plus qu'une conjecture. Mais c'est l'invention de notre esprit à laquelle nous applaudissons, et que nous accroissons sans mesure. Que si parmi ces soupçons notre colère s'élève, nous ne voulons plus l'apaiser, parce que nul « ne trouve sa colère injuste [2]; » *Nulli irascenti ira sua videtur injusta.* Ainsi l'inquiétude nous prend, et par cette inquiétude, nourrie par nos défiances, souvent nous nous battons contre une ombre, ou plutôt l'ombre nous fait attaquer le corps. Nous frappons, de peur d'être prévenus; nous vengeons une offense qui n'est pas encore : *Ipsa sollicitudine prius malum facimus quam patimur* [3]. Voyez le progrès de l'injustice. Mon Dieu, je renonce devant vous à ces dangereuses subtilités de notre esprit qui s'égare. Je veux apprendre de votre bonté et de votre sainte justice à ne présu-

[1] De Spectac. n. 19, pag. 98. — [2] S. Aug., ep. XXXVIII, t. II, p. 83. — [3] S. Aug. Serm. CCCVI t. V, p. 346.

mer pas aisément le mal, à voir et non à deviner, à ne précipiter pas mon jugement, mais à attendre le vôtre.

Vous me dites que si j'agis de la sorte, je serai la dupe publique, trompé tous les jours mille et mille fois; et moi je vous réponds à mon tour: Eh quoi! ne craignez-vous pas d'être si malheureusement ingénieux à vous jouer de l'honneur et de la réputation de vos semblables? J'aime beaucoup mieux être trompé que de vivre éternellement dans la défiance, fille de la lâcheté et mère de la dissension. Laissez-moi errer, je vous prie, de cette erreur innocente que la prudence, que l'humanité, que la vérité même m'inspire; car la prudence m'enseigne à ne précipiter pas mon jugement; l'humanité m'ordonne de présumer plutôt le bien que le mal; et la vérité même m'apprend de ne m'abandonner pas témérairement à condamner les coupables, de peur que, sans y penser, je ne flétrisse les innocents par une condamnation injurieuse.

SECOND POINT.

Il pourrait sembler, chrétiens, que c'est presser trop mollement cette pécheresse à se censurer elle-même, que de lui ordonner simplement de ne pécher plus, et la traiter cependant avec une telle indulgence; mais il faut vous faire comprendre qu'il n'y a rien de plus efficace pour rappeler une âme étonnée au sentiment de ses crimes.

Nous pouvons voir nos péchés, ou dans la justice de Dieu, ou dans ses miséricordes et dans les trésors de ses bontés infinies. Je soutiens, il est vrai, que si la justice nous les fait voir d'une manière plus terrible, la bonté nous les fait sentir d'une manière plus vive et plus pénétrante. Nos péchés sont contraires, je vous l'avoue, à la justice de Dieu qui les punit; mais ne le sont-ils pas beaucoup plus à la bonté de Dieu qui les efface? Que faites-vous, ô justice? vous laissez le crime, et vous y ajoutez la peine. Mais vous, ô bonté! ô miséricorde! vous ôtez tout ensemble la peine et le crime; et, en pardonnant au pécheur, vous portez au fond de son cœur

par votre indulgence la lumière la plus perçante, pour confondre son ingratitude.

La justice tonne et foudroie : que fait-elle par ses foudres et par son tonnerre ? Elle remplit l'imagination de la terreur de la peine. La bonté va bien plus avant, qui par ses facilités et ses compassions fait sentir au-dedans l'horreur de la faute. Au milieu du bruit que fait la justice, dans la crainte, le mouvement, le cœur se trouble, et à peine se sent-il lui-même ; il se resserre en lui-même, il voudrait se cacher à ses propres yeux ; il fuit de toute sa force la colère qui le poursuit ; et, pour fuir plus précipitamment, il voudrait pouvoir se séparer de soi-même, parce qu'il trouve toujours dans son fond un Dieu vengeur. Les douceurs de la bonté dilatent le cœur, pour recevoir les impressions du Saint-Esprit ; tout s'épanche, tout se découvre, et jamais on ne sent mieux son indignité que lorsqu'on se sent prévenu par une telle profusion de grâces.

Quand Joseph se découvrit à ses frères, et qu'il leur dit ces paroles : « Je suis Joseph votre frère, que vous avez vendu « en Égypte, ils furent saisis d'une grande horreur ; » ils sentirent bien qu'ils avaient mal fait de le livrer de la sorte [1]. Mais lorsqu'il commença non-seulement à les rassurer, mais à les excuser, et qu'il dit ces paroles [2] : « Eh ! ne vous affligez pas « de m'avoir vendu ; ce n'a pas tant été par votre malice, « que par un conseil de Dieu qui voulait vous préparer ici un « libérateur par une telle aventure » ; et lorsqu'il les embrassa, et qu'il pleura sur chacun d'eux en particulier : *Et ploravit super singulos* [3] : ah ! les reproches les plus sanglants qu'il aurait pu inventer contre eux n'eussent pas été capables de les faire entrer dans le sentiment de leurs crimes, à l'égal de ces larmes, de cette tendresse, de ces embrassements imprévus d'un frère si outragé, et néanmoins si bon, si tendre et si bienfaisant.

Il en est de même de notre grand Dieu : qu'il tonne, qu'il menace et qu'il foudroie, qu'il crie à mon âme étonnée par la

[1] Genes. XLV, 4, 3. — [2] Ibid. 5, 7, 8. — [3] Genes. XLV, 15.

bouche de son prophète : Tu m'as quitté, infidèle ; tu t'es abandonnée à tous les passants, épouse volage et parjure : *Tu autem fornicata es cum amatoribus multis*[1] : j'entre à la vérité dans le sentiment de mes horribles infidélités. Mais lorsqu'il ajoute après : « Toutefois retourne à moi, et je te « recevrai, dit le Seigneur [2] ; » c'est ce qui achève de percer mon cœur, et je ne vois jamais mieux mes ingratitudes qu'au milieu de ces bontés si peu méritées. Non, mes frères, il n'y a rien de plus efficace pour nous faire rentrer en nous-mêmes ; ces bontés si gratuites, si abondantes, si inespérées, si surprenantes, poussent l'âme jusqu'à son néant ; et les larmes d'un père attendri, qui tombent sur le cou de son prodigue, lui font bien mieux sentir son indignité, que les reproches amers par lesquels il aurait pu le confondre.

Venez donc ici, chrétiens, et écoutez votre Sauveur qui vous montre vos ingratitudes. Ce n'est pas la voix de son tonnerre, ni le cri de sa justice irritée, que je veux faire retentir à vos oreilles ; parlez, amour, parlez, indulgence, parlez, bontés attirantes d'un Dieu qui est venu chercher les pécheurs, qui leur veut faire sentir leur indignité, non par la violence de ses reproches, mais par l'excès de ses grâces ; non en prononçant leur sentence, mais en leur accordant leur absolution. C'est la méthode du Sauveur des âmes : il ne dit rien de fâcheux ni aux pécheurs, ni aux publicains qui conversaient avec lui ; il tourne toute son indignation contre les pharisiens hypocrites dont le superbe chagrin s'opposait à la conversion des pécheurs. Pour lui, qui était venu pour rechercher et porter sur ses épaules ses brebis perdues, il ne rebute point les pécheurs par un dedain accablant et par des paroles désespérantes ; il ne dit rien de rude ni à Madeleine, ni à la Samaritaine, ni à la femme adultère ; et, sans les confondre par ses reproches, il laisse faire cet ouvrage, et à l'excès de leurs crimes, et à l'excès de ses grâces

[1] Jer. III, I. — [2] Ibid.

Ah! il n'y a plus moyen de lui résister; il faut mourir de regret d'avoir offensé si indignement une telle miséricorde; car d'où vient cette facilité et cette indulgence? est-ce qu'il n'a pas horreur des péchés, lui qui vient mourir pour les expier? est-ce qu'il n'a pas la puissance de les châtier, lui entre les mains duquel toutes les créatures sont autant de foudres, est-ce que les paroles lui manquent pour convaincre nos ingratitudes, lui, mes frères, dont le moindre mot pouvait laisser sur le front une impression de honte éternelle? D'où vient qu'il se tait et qu'il dissimule? c'est qu'il connaît nos faiblesses, c'est qu'il a pitié de nos maux. Encore une fois, mes frères, il faut mourir de regrets; et en même temps qu'il nous dit, Je ne te condamne pas, il faut ramasser ensemble tout ce qu'il y a dans nos âmes et de force et d'infirmité, et de lumière et de ténèbres, et de péchés et de grâces, pour nous condamner nous-mêmes, et confondre devant sa face nos trahisons et nos perfidies.

D'autant plus, chrétiens, et voici ce qu'il y a de plus fort, que cette indulgence lui coûte bien cher, c'est ici ce qu'il faut entendre, c'est ici ce qui doit presser un cœur chrétien. Si Jésus nous est facile et indulgent, il a acheté, mes frères, cette indulgence qu'il a pour nous par des rigueurs inouïes qu'il a souffertes en lui-même. Il n'a pardonné aucun crime, il n'a dit aucune parole de miséricorde, de douceur, de condescendance, qui ne lui ait coûté tout son sang: car que méritait le pécheur d'un Dieu irrité, sinon des menaces, des rebuts, des arrêts de mort éternelle? Mais Jésus notre saint pontife, pontife vraiment charitable et compatissant à nos maux, a voulu nous traiter avec indulgence; et, pour acquérir ce beau droit de nous traiter, quoique indignes, avec une bonté paternelle, il s'est abandonné volontairement à des rigueurs insupportables. Venez à la croix, Madeleine; venez-y, ô femme adultère de notre évangile! voyez les coups de foudre, voyez les rigueurs, voyez le poids des vengeances qui accable ce Dieu homme; voyez le ciel et la terre conjurant sa perte, les hommes furieux, son père implacable, l'enfer déchaîné con

tre lui. O quel excès de rigueur! C'est par là qu'il a mérité de vous pouvoir traiter doucement.

Le croyiez-vous, pauvres âmes, lorsqu'il vous parlait si obligeamment? croyiez-vous que cette douceur lui coûtât si cher? Vous croyiez peut-être alors qu'il vous faisait une grâce qui ne lui coûtait autre chose que d'ouvrir seulement son cœur, trésor inépuisable de compassion, et il faisait un échange; et, pour faire luire sur vous un rayon de faveur divine, il se dévouait intérieurement à des rigueurs infinies, à des duretés intolérables. A vous donc toute la douceur, à lui toutes les amertumes; à vous les consolations, à lui les délaissements; à vous la facilité, le pardon, la condescendance; à lui les foudres, à lui les tempêtes, et tout ce que peut inventer une colère inflexible et inexorable. Mes frères, c'est à ce prix que Jésus nous est indulgent. Pouvons-nous après cela arrêter les yeux sur les bontés qu'il exerce, sans avoir le cœur pénétré de ce que lui coûtent nos crimes? Autant de grâces qu'il nous donne, autant de péchés qu'il nous remet, autant de fois qu'il nous dit : Je ne te condamnerai pas, et il nous le dit à chaque moment, nous devons croire, mes frères, qu'il étale autant de fois à nos yeux toutes les rigueurs de sa croix et toute l'horreur du Calvaire; et comme à chaque moment l'enfer devait s'ouvrir sous nos pieds, autant d'instants qu'il nous accorde pour prolonger le temps de la pénitence, autant nous dit-il de fois : Vois, je ne te condamne pas, puisque je t'attends; je ne te condamne pas, puisque je t'invite; je ne te condamne pas, puisque je te presse, et que je ne cesse de te dire : Retourne, prévaricateur, et tu vivras; retournez, enfants perfides; retournez, épouses déloyales : « Et pourquoi voulez-vous périr, maison d'Is-« raël [1]? » Donc, mes frères, autant de moments que Jésus nous attend à la pénitence, autant de fois, non sa voix mortelle, mais ce qui est beaucoup davantage, sa bonté, sa miséricorde, sa patience déclarée, son sang, sa grâce, son Saint-Esprit, nous disent au fond du cœur : Je ne te con-

[1] Ezech. XXXIII, II.

damne pas, va, et désormais ne pèche plus; et tout cet excès de miséricordes dont nous ressentons le fruit, nous rappelle aux rigueurs horribles qui en ont été la racine. Donc, ô Jésus! ô divin Jésus! que vos miséricordes sont pressantes! ah! dans le moment que je les ressens, je vois toutes vos plaies se rouvrir, tout votre sang se déborder. Il faut pleurer du sang, pour le mêler avec celui que vos tendresses et mes duretés, que vos bontés et mes ingratitudes vous ont fait répandre.

Laissons-nous toucher, chrétiens, à cet excès de miséricorde, et apprenons aujourd'hui à voir toute l'horreur de nos crimes dans la grâce qui nous les remet. « Gardez-vous « d'affliger et contrister l'Esprit de Dieu. » *Nolite contristare Spiritum sanctum* [1]. Cette affliction ne marque pas tant l'injure qui est faite à sa sainteté par notre injustice, que la violence que souffre son amour méprisé, et sa bonne volonté frustrée par notre résistance opiniâtre. Affliger le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'amour de Dieu opérant en nous pour lui gagner nos cœurs par sa bonté! Il se mesure avec nous par les tendresses de son amour, par les empressements de sa miséricorde. Combien la dureté est-elle inhérente, si elle ne s'amollit pas, etc.?

[1] Ephes. IV, 30.

SERMON

CONTRE L'AMOUR DES PLAISIRS,

PRÊCHÉ A LA COUR.

Persécution continuelle que le chrétien doit se faire à lui-même. Dangers des plaisirs; leurs funestes effets sur le corps et sur l'âme; comment ils nous empêchent de retourner à Dieu par une sincère conversion. Captivité où nous jettent les joies sensuelles. Sainte tristesse de la pénitence, combien salutaire; ses amertumes, sources fécondes de joies pures et ineffables.

Homo quidam habuit duos filios, et dixit adolescentior ex illis Patri : pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.

Un homme avait deux fils, et le plus jeune des deux dit à son père : Mon père, donnez-moi mon partage du bien qui me touche. Luc, xv, 11, 12.

Il n'y a que peu de jours que la parabole de l'Enfant prodigue fut lue par la sainte Église dans la célébration des mystères, et je me sens invité à ramener aujourd'hui un si beau et si utile spectacle. Et certainement, chrétiens, toute l'histoire de ce prodigue [1], sa malheureuse sortie de la maison de son père, ses voyages ou plutôt ses égarements dans un pays éloigné, son avidité pour avoir son bien, et sa prodigieuse facilité à le dissiper, ses libertés et sa servitude, ses douleurs après ses plaisirs, et la misère extrême où il est réduit pour avoir tout donné à son plaisir : enfin la variété infinie et le mélange de ses aventures, sont un tableau si naturel de la vie humaine, et son retour à son père, où il retrouve avec abondance tous les biens qu'il avait perdus, une image si accomplie des grâces de la pénitence, que je croirais manquer tout à fait au saint ministère dont je suis chargé, si je négligeais les instructions

[1] Luc. xv.

que Jésus-Christ a renfermées dans cet évangile. Ainsi, mon esprit ne travaille plus qu'à trouver à quoi se réduire dans une matière si vaste. Tout me paraît important, et je ne puis tout traiter sans entreprendre aujourd'hui un discours immense. Grand Dieu! arrêtez mon choix sur ce qui sera le plus profitable à cet illustre auditoire, et donnez-moi les lumières de votre Esprit saint par les pieuses intercessions de la bienheureuse Vierge, que je salue avec l'Ange, en disant, *Ave Maria.*

Depuis notre ancienne désobéissance, il semble que Dieu ait voulu retirer du monde tout ce qu'il y avait répandu de joie véritable pendant l'innocence des commencements; si bien que ce qui flatte maintenant nos sens n'est plus qu'un amusement dangereux, et une illusion de peu de durée. Le Sage l'a bien compris lorsqu'il a dit ces paroles : *Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat* :[1] « Le ris sera mêlé « de douleur, et les joies se termineront en regrets. » C'est connaître le monde que de parler ainsi de ses plaisirs; et ce grand homme a bien remarqué dans les paroles que j'ai rapportées, premièrement qu'ils ne sont pas purs, puisqu'ils sont mêlés de douleurs; et secondement qu'ils passent bien vite, puisque la tristesse les suit de si près. En effet, il est véritable que nous ne goûtons point ici de joie sans mélange. La félicité des hommes du monde est composée de tant de pièces, qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque; et la douleur a trop d'empire dans la vie humaine, pour nous laisser jouir longtemps de quelque repos. C'est ce que nous pouvons entendre par la parabole de l'Enfant prodigue. Pour donner un cours plus libre à ses passions, il renonce aux commodités et à la douceur de sa maison paternelle, et il achète à ce prix cette liberté malheureuse. Le plaisir de jouir de ses biens est suivi de leur entière dissipation. Ses excès, ses profusions, cette vie voluptueuse qu'il a embrassée, le réduisent à la servitude, à la faim et au désespoir. Ainsi vous

[1] Prov. XIV, 13.

voyez, messieurs, que ses joies se tournent bientôt en une amertume infinie: *Extrema gaudii luctus occupat.* Mais voici un autre changement qui n'est pas moins remarquable : la longue suite de ses malheurs l'ayant fait rentrer en lui-même, il retourne enfin à son père, repentant et affligé de tous ses désordres; et, reçu dans ses bonnes grâces, il recouvre par ses larmes et par ses regrets ce que ses joies dissolues lui avaient fait perdre. Étranges vicissitudes ! Plongé par ses plaisirs déréglés dans un abîme de douleurs, il rentre par sa douleur même dans la tranquille possession d'une joie parfaite. Tel est le miracle de la pénitence, et c'est ce qui me donne lieu, chrétiens, de vous faire voir aujourd'hui, dans l'égarement et dans le retour de ce prodigue, ces deux vérités importantes : les plaisirs sources de douleurs, et les douleurs sources fécondes de nouveaux plaisirs. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

L'apôtre saint Paul a prononcé que « tous ceux qui veulent « vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution : » *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur*[1]. L'Église était encore dans son enfance, et déjà toutes les puissances du monde s'armaient contre elle. Mais ne vous persuadez pas qu'elle ne fût persécutée que par les tyrans ennemis déclarés du christianisme. Chacun de ses enfants était soi-même son persécuteur. Pendant qu'on affichait à tous les poteaux et dans toutes les places publiques des sentences et des proscriptions contre les fidèles, eux-mêmes se condamnaient d'une autre sorte. Si les empereurs les exilaient de leur patrie, tout le monde leur était un exil ; ils s'ordonnaient à eux-mêmes de ne s'attacher nulle part, et de n'établir leur domicile en aucun pays de la terre. Si on leur ôtait la vie par violence, eux-mêmes s'ôtaient les plaisirs volontairement; et Tertullien a raison de dire que cette sainte et innocente persécution aliénait encore plus les esprits que l'autre :

[1] II. Tim. III, 12.

Plures invenias, quos magis periculum voluptatis quam vitæ avocet ab hac secta, cum alia non sit et stulto et sapienti vitæ gratia, nisi voluptas[1]; c'est-à-dire qu'on s'éloignait du christianisme plus par la crainte de perdre les plaisirs, que par celle de perdre la vie, qu'on aimait autant n'avoir pas, que de l'avoir sans goût et sans agrément; c'est-à-dire que si l'on craignait les rigueurs des empereurs contre l'Église, on craignait encore davantage la sévérité de sa discipline contre elle-même, et que plusieurs se seraient exposés plus facilement à se voir ôter la vie, qu'à se voir arracher les plaisirs sans lesquels la vie leur est ennuyeuse.

Ce martyre, messieurs, ne finira point, et cette sainte persécution par laquelle nous combattons en nous-mêmes les attraits des sens, doit durer autant que l'Église. La haine aveugle et injuste qu'avaient les grands du monde contre l'Évangile a eu son cours limité, et le temps l'a enfin tout à fait éteinte; mais la haine des chrétiens contre eux-mêmes et contre leur propre corruption doit être immortelle, et c'est elle qui fera durer jusques à la fin des siècles ce martyre vraiment merveilleux, où chacun s'immole soi-même, où le persécuteur et le patient sont également agréables, où Dieu d'une même main soutient celui qui souffre, et couronne celui qui se persécute. C'est ce qu'il est aisé de prouver par l'Évangile; car il nous dit que pour suivre Jésus-Christ il faut se renoncer soi-même, et porter sa croix tous les jours : *Tollat crucem suam quotidie*[2] : [non quelques heures, quelques jours, quelques mois, quelques années, mais] tous les jours. [Et ce n'est pas seulement] aux religieux et aux solitaires [que Jésus-Christ parle ainsi; mais son discours s'adresse à tous les chrétiens sans distinction] : *Dicebat autem ad omnes*[3] : « Il dit à tous d'entrer par la porte étroite, parce que la porte « de la perdition est large, que le chemin qui y mène est spa« cieux, et qu'il y en a beaucoup qui y entrent : » *Intrate per angustam portam, quia lata porta et spatiosa via est quæ*

[1] De Spectac. n., 2, pag. 89. — [2] Luc. IX, 23. — [3] Ibid.

ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam [1]. [Aussi s'écrie-t-il avec étonnement]: « Que la porte de la vie « est petite, que la voie qui y mène est étroite, et qu'il y « en a peu qui la trouvent! » *Quàm angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam! et pauci sunt qui inveniunt eam*[2]! Et remarquez qu'il ne dit pas que la voie qui mène à la perfection est étroite, mais que la voie qui mène à la vie est étroite; et encore avertit-il les fidèles « de faire effort pour « entrer par la porte étroite; car je vous assure, leur dit-il, « que plusieurs chercheront à y entrer, et ne le pourront : » *Contendite intrare per angustam portam, quia multi, dico vobis, quærent intrare, et non poterunt* [3].

Je n'ignore pas, chrétiens, que plusieurs murmurent ici contre la sévérité de l'Évangile. Ils veulent bien que Dieu nous défende ce qui fait tort au prochain; mais ils ne peuvent comprendre que l'on mette de la vertu à se priver des plaisirs, et les bornes qu'on nous prescrit de ce côté-là leur semblent insupportables. Mais s'il n'était mieux séant à la dignité de cette chaire, de supposer comme indubitables les maximes de l'Évangile que de les prouver par raisonnement, avec quelle facilité pourrais-je vous faire voir qu'il était absolument nécessaire que Dieu réglât par ses saintes lois toutes les parties de notre conduite; que lui, qui nous a prescrit l'usage que nous devons faire de nos biens, ne devait pas négliger de nous enseigner celui que nous devons faire de nos sens; que si, ayant égard à la faiblesse des sens, il leur a donné quelques plaisirs, aussi, pour honorer la raison, il fallait y mettre des bornes, et ne livrer pas au corps l'homme tout entier, à la honte de l'esprit.

Et certainement, chrétiens, il ne faut pas s'étonner que Jésus-Christ nous commande de persécuter en nous-mêmes l'amour des plaisirs, puisque, sous prétexte d'être nos amis, ils nous causent de si grands maux. Les pires des ennemis, disait sagement cet ancien, ce sont les flatteurs; et j'ajoute

[1] Matth. VII, 13. — [2] Ibid., 14. — [3] Luc. XIII, 24.

avec assurance que les pires de tous les flatteurs ce sont les plaisirs. Ces dangereux conseillers, où ne nous mènent-ils pas par leurs flatteries [1] ? Quelle honte, quelle infamie, quelle ruine dans les fortunes, quels dérèglements dans les esprits, quelles infirmités même dans les corps, n'ont pas été introduits par l'amour désordonné des plaisirs ? Ne voyons-nous pas tous les jours plus de maisons ruinées par la sensualité que par les disgrâces; plus de familles divisées et troublées dans leur repos par les plaisirs que par les ennemis les plus artificieux; plus d'hommes immolés avant le temps à la mort par les plaisirs que par les violences et par les combats? Les tyrans dont nous parlions tout à l'heure ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent? Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain; et les médecins nous enseignent, d'un commun accord, que ces funestes complications de symptômes et de maladies, qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences, démentent si souvent leurs anciens aphorismes, ont leurs sources dans les plaisirs. Qui ne voit donc clairement combien il était juste de nous obliger d'en être les persécuteurs, puisqu'ils sont eux-mêmes, en tant de façons, les plus cruels persécuteurs de la vie humaine?

Mais laissons les maux qu'ils font à nos corps et à nos fortunes : parlons de ceux qu'ils font à nos âmes, dont le cours est inévitable. La source de tous les maux, c'est qu'ils nous éloignent de Dieu, pour lequel si notre cœur ne nous dit pas que nous sommes faits, il n'y a point de paroles qui puissent guérir notre aveuglement [2]. Or, mes frères, « Dieu est es-« prit, » et ce n'est que par l'esprit qu'on le peut atteindre. Qui ne voit donc que plus nous marchons dans la région des sens, plus nous nous éloignons de notre demeure natale, et plus nous nous égarons dans une terre étrangère ?

Le prodigue nous le fait bien voir; et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit dans notre évangile qu'en sortant de la

[1] Quint. Curt., lib. VIII, cap. VI et VII. — [2] Joan. IV, 24.

maison de son père, « il alla dans une région bien éloignée : » *Peregre profectus est in regionem longinquam* [1]. Ce fils dénaturé et ce serviteur fugitif, qui quitte pour ses plaisirs le service de son maître, fait deux étranges voyages : il éloigne son cœur de Dieu, et ensuite il en éloigne même sa pensée. Rien n'éloigne tant notre cœur de Dieu, que l'attache aveugle aux joies sensuelles ; et si les autres passions peuvent l'emporter, c'est celle-ci qui l'engage et le livre tout à fait. Dieu n'est plus dans ton cœur, homme sensuel ; l'idole que tu encenses, c'est le Dieu que tu adores. Mais tu feras bientôt une seconde démarche. Si Dieu n'est plus dans ton cœur, bientôt il ne sera plus dans ton esprit. Ta mémoire, trop complaisante à ce cœur ingrat, l'effacera bientôt d'elle-même de ton souvenir. En effet, ne voyons-nous pas que les plaisirs occupent tellement l'esprit, que les saintes vérités de Dieu et ses justes jugements n'y ont plus de place ? *Auferuntur judicia tua a facie ejus* [2]. Dieu éloigné de notre cœur, Dieu éloigné de notre pensée : ô le malheureux éloignement ! ô le funeste voyage ! Où êtes vous, ô prodigue ? Combien éloigné de votre patrie, et en quelle basse région avez-vous choisi votre demeure ?

David s'était autrefois perdu dans cette terre étrangère ; il en est revenu bientôt ; mais pendant qu'il y a passé, écoutez ce qu'il nous dit de ses erreurs : *Cor meum dereliquit me* [3] : « Mon cœur, dit-il, m'a abandonné ; » il s'est allé engager dans une misérable servitude. Mais pendant que son cœur lui échappait, où avait-il son esprit ? Écoutez ce qu'il dit encore : *Comprehenderunt me iniquitates meæ, et non potui ut viderem* [4] : « Les pensées de mon péché m'occupaient tout, « et je ne pouvais plus voir autre chose. » C'est encore en cet état que « la lumière de ses yeux n'est plus avec lui [5]. » La connaissance de Dieu était obscurcie, la foi comme éteinte et oubliée. Chrétiens, quel égarement ! Mais les pécheurs vont plus loin encore. Les vérités de Dieu nous échappent ;

[1] Luc. XV, 13. — [2] Ps. IX, 27. — [3] Ps. XXXIX, 13. — [4] Ib. — [5] Ps. XXXVII, 11.

nous perdons, en nous éloignant, le ciel de vue : on ne sait qu'en croire; il n'y a plus que les sens qui nous touchent et qui nous occupent.

De vous dire maintenant, messieurs, jusques où ira cet égarement, ni jusqu'où vous emporteront les joies sensuelles, c'est ce que je n'entreprends pas; car qui sait les mauvais conseils que vous donneront ces flatteurs? Tout ce que je sais, chrétiens, c'est que la raison une fois livrée à l'attrait des sens, et prise de ce vin fumeux, ne peut plus se répondre d'elle-même, ni savoir où l'emportera son ivresse. Mais que sert de renouveler aujourd'hui ce que j'ai déjà dit dans cette chaire de l'enchaînement des péchés? Que sert de vous faire voir qu'ils s'attirent les uns les autres, puisqu'il n'en faut qu'un pour nous perdre, et que sans que nous fassions jamais d'autres injustices, c'en est une assez criminelle que de refuser notre cœur à Dieu, qui le demande à si juste titre?

C'est à cette énorme injustice que nous engage tous les jours l'amour des plaisirs. Il fait beaucoup davantage : non content de nous avoir une fois arrachés à Dieu, il nous empêche d'y retourner par une conversion véritable, et en voici les raisons.

Pour se convertir, chrétiens, il faut premièrement se résoudre, fixer son esprit à quelque chose, prendre une forme de vie : or est-il que l'attache aux attraits sensibles nous met dans une contraire disposition. Car, trop pauvres pour nous pouvoir arrêter longtemps, nous voyons par expérience que tout l'agrément des sens est dans la variété; et c'est pourquoi l'Écriture dit que « la concupiscence est inconstante : » *Inconstantia concupiscentiæ*[1], parce que, dans toute l'étendue des choses sensibles, il n'y a point de si agréable situation que le temps ne rende ennuyeuse et insupportable. Quiconque donc s'attache au sensible, il faut qu'il erre nécessairement d'objets en objets, et se trompe, pour ainsi dire, en changeant de place : ainsi la concupiscence, c'est-à-dire, l'amour des plaisirs est toujours changeant, parce que toute son ardeur languit et meurt dans la continuité, et que c'est le changement

[1] Sap. IV, 12.

qui le fait revivre. Aussi qu'est-ce autre chose que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, et du dégoût à l'appétit, l'âme flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se ralentit et l'ardeur qui se renouvelle ? *Inconstantia concupiscentiæ.* Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant dans ce mouvement perpétuel on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une liberté errante : *Quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo* [1].

Pour se convertir, il faut un certain sérieux. Ceux qui vivent dans les plaisirs, qui « s'imaginent que notre vie n'est « qu'un jeu, » *Lusum esse vitam nostram* [2], sont accoutumés à rire de tout, et ne prennent rien sérieusement : mais quand il faut arrêter ses résolutions, cette âme accoutumée dès longtemps à courir de çà et de là partout où elle voit la campagne découverte, à suivre ses humeurs et ses fantaisies, et à se laisser tirer sans résistance par les objets plaisants, ne peut plus du tout se fixer. Cette constance, cette égalité, cette sévère régularité de la vertu lui fait peur, parce qu'elle n'y voit plus ces délices, ces doux changements, cette variété qui égaye les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté C'est pourquoi cent fois on tente et cent fois on quitte, on rompt et on renoue bientôt avec les plaisirs. De là ces remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point, et dont on attend toujours la conclusion. O âme inconstante et irrésolue, ou plutôt trop déterminée et trop résolue pour ne pouvoir te résoudre! iras-tu toujours errant d'objets en objets, sans jamais t'arrêter au bien véritable? Qu'as-tu acquis de certain par ce mouvement éternel, et que te reste-t-il de tous ces plaisirs, sinon que tu en reviens avec un dégoût du bien, une attache au mal, le corps fatigué et l'esprit vide? Est-il rien de plus pitoyable?

C'est ici qu'il nous faut entendre quelle est la captivité où jettent les joies sensuelles; car le prodigue de la parabole ne s'égare pas seulement, mais encore il s'engage et se rend

[1] S. Aug. in Ps. CXXXVI, t. IV, p. 1518. — [2] Sap. XV, 12.

esclave; et voici en quoi consiste notre servitude. C'est qu'encore que nous passions d'un objet à l'autre, ainsi que je viens de dire, avec une variété infinie, nous demeurons arrêtés dans l'étendue des choses sensibles. Et qu'est-ce qui nous tient ainsi captifs de nos sens, sinon la malheureuse alliance du plaisir avec l'habitude? Car si l'habitude seule a tant de force pour nous captiver, le plaisir et l'habitude étant joints ensemble, quelles chaînes ne feront-ils pas? *Venumdatus sub peccato* [1] : « Je suis vendu pour être assujetti au péché. » Le péché nous achète par le plaisir qu'il nous donne. Entrez avec moi, messieurs, dans cette considération. Encore que la nature ne nous porte pas à mentir, et qu'on ne puisse comprendre le plaisir que plusieurs y trouvent; néanmoins celui qui s'est engagé dans cette faiblesse honteuse ne trouve plus d'ornements qui soient dignes de ses discours, que la hardiesse de ses inventions; bien plus, il jure et ment tout ensemble avec une pareille facilité; et, par une horrible profanation, il s'accoutume à mêler ensemble la première vérité avec son contraire. Et quoique, repris par ses amis et confondu par lui-même, il ait honte de sa conduite qui lui ôte toute créance, son habitude l'emporte par-dessus ses résolutions. Que si une coutume de cette sorte, qui répugne à la nature non moins qu'à la raison même, est néanmoins si puissante et si tyrannique, qu'y aura-t-il de plus invincible que la nature avec l'habitude, que la force de l'inclination et du plaisir, jointe à celle de l'accoutumance? Si le plaisir rend le vice aimable, l'habitude le rendra comme nécessaire. Si le plaisir nous jette dans une prison, l'habitude, dit saint Augustin, fermera cent portes sur nous, et ne nous laissera aucune sortie : *Inclusum se sentit difficultate vitiorum, et quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis, qua evadat non invenit* [2].

En cet état, chrétiens, s'il nous reste quelque connaissance de ce que nous sommes, quelle pitié devons-nous avoir de notre misère? car encore si nous pouvions arrêter cette course rapide des plaisirs, et les attacher, pour ainsi parler,

[1] Rom. VII, 14. — [2] In Psalm. CVI. t. IV, pag. 1206

autant à nous que nous nous attachons à eux, peut-être que notre aveuglement aurait quelque excuse. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus déplorable, que nous aimions si puissamment ces amis trompeurs qui nous abandonnent si vite, qu'ils aient une telle force pour nous entraîner, et nous aucune pour les retenir : enfin que notre attache soit si violente, que nous soyons si fidèles à ces trompeurs, et leur fuite cependant si précipitée? Pleurez, pleurez, ô prodigue! car qu'y a-t-il de plus misérable que de se sentir comme forcé par ses habitudes vicieuses d'aimer les plaisirs, et de se voir sitôt après forcé, par une nécessité fatale, de les perdre sans retour et sans espérance?

Que si, parmi tant de sujets de nous affliger, nous vivons toutefois heureux et contents, c'est alors, c'est alors, mes frères, qu'au défaut de notre misère, notre propre repos nous doit faire horreur; car ce n'est pas en vain qu'il est écrit [1] : « Illuminez mes yeux, ô Seigneur! de peur que je ne m'en- « dorme dans la mort. » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit [2] : « Ils passent leurs jours en paix, et descendent en un mo- « ment dans les enfers. » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit, et que le Sauveur a prononcé dans son Évangile [3] : « Malheur « à vous qui riez; car vous pleurerez. » En effet, si ceux qui rient parmi leurs péchés peuvent toujours conserver leur joie et en ce monde et en l'autre, ils l'emportent contre Dieu, et bravent sa toute-puissance. Mais comme Dieu est le maître, il faut nécessairement que leurs ris se changent en gémissements éternels; et ils sont d'autant plus assurés de pleurer un jour, qu'ils pleurent moins maintenant. Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs! voyez sur le bord de quel précipice vous vous êtes endormis, parmi quels flots et quelles tempêtes vous croyez être en sûreté : enfin, parmi quels malheurs et dans quelle servitude vous vivez contents. O qu'il vous serait peut-être utile que Dieu vous éveillât d'un coup de sa main, et vous instruisît par quelque affliction! Mais, mes frères, je ne veux point faire de pareils souhaits, et je

[1] Ps. XII, 4. — [2] Job XXI, 13. — [3] Luc. VI, 25.

vous conjure au contraire de n'obliger pas le Tout-Puissant à vous faire ouvrir les yeux par quelque revers ; prévenez-de vous-mêmes sa juste fureur ; craignez le retour du siècle à venir, et le funeste changement dont Jésus-Christ vous menace ; et, de peur que votre joie ne se change en pleurs, cherchez, dans la pénitence avec le prodigue, une tristesse qui se change en joie : c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT.

Nous lisons dans l'Histoire sainte (c'est au premier livre d'Esdras) que lorsque ce grand prophète eut rebâti le temple de Jérusalem que l'armée assyrienne avait détruit, le peuple mêlant ensemble le triste ressouvenir de sa ruine et la joie d'un si heureux rétablissement, une partie poussait en l'air des accents lugubres, l'autre faisait retentir jusqu'au ciel des chants de réjouissance, en telle sorte, dit l'auteur sacré, « qu'on ne pouvait distinguer les gémissements d'avec les cris « d'allégresse : » *Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lætantium, et vocem fletus populi*[1]. Ce mélange mystérieux de douleur et de joie est une image assez naturelle de ce qui s'accomplit dans la pénitence. L'âme déchue de la grâce voit le temple de Dieu renversé en elle. Ce ne sont point les Assyriens qui ont fait cet effroyable ravage ; c'est elle-même qui a détruit et honteusement profané ce temple sacré de son cœur, pour en faire un temple d'idoles. Elle pleure, elle gémit, elle ne veut point recevoir de consolation ; mais au milieu de ses douleurs, et pendant qu'elle fait couler un torrent de larmes, elle voit que le Saint-Esprit, touché de ses pleurs et de ses regrets, commence à redresser cette maison sainte, qu'il relève l'autel abattu, et rend enfin le premier honneur à sa conscience, où il veut faire sa demeure ; en sorte qu'elle trouvera dans le nouveau sanctuaire une retraite assurée, dans laquelle elle pourra vivre heureuse et tranquille, sous la paisible protection de Dieu, qui y fera sa demeure. Que ju-

[1] I. Esdr. III, 13.

gez-vous, chrétiens, de cette sainte tristesse? Une âme à qui ses douleurs procurent une telle grâce n'aimera-t-elle pas mieux s'affliger de ses péchés que de vivre avec le monde; et ne faut-il pas s'écrier ici avec le grand saint Augustin : « Que celui-là est heureux, qui est malheureux de cette « sorte! » *Quàm felix est, qui sic miser est*[1]!

C'est ici que je voudrais pouvoir ramasser tout ce qu'il y a de plus efficace dans les Écritures divines, pour vous représenter dignement ces délices intérieures, ce fleuve de paix dont parle Isaïe[2], cette paix du Saint-Esprit, enfin ce calme admirable d'une bonne conscience. Il est malaisé, mes frères, de faire entendre ces vérités et goûter ces chastes plaisirs aux hommes du monde; mais nous tâcherons toutefois, comme nous pourrons, de leur en donner quelque idée.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de différentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge. Et sans cela, chrétiens, nous sommes trop découverts aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Laissons pour quelque temps la chaleur ordinaire du discours, et pesons les choses froidement. Vous vivez ici dans la cour, et, sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que votre état est tranquille; mais vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous vous fiiez tout à fait à cette bonace; et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite qu'il regarde de loin, comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune est encore de son ressort; et si loin que vous puissiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries; vous penserez vous être muni d'un côté, la disgrâce viendra de l'autre; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice manquera par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut, qui renversera tout de fond en comble : je

[1] Enar. in Psalm. XXXVII, n. 2, t. IV, pag. 291. — [2] LXVI, 12.

veux dire simplement et sans figure que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore nous être tourné en une amertume infinie; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions besoin que l'on nous prouvât cette vérité.

Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes; car, mes frères, vous n'avez point de sauvegarde de la fortune; vous n'avez ni exemption ni privilége contre les faiblesses communes. Qu'il arrive que votre fortune soit renversée par quelque disgrâce, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque longue et fâcheuse maladie; si vous n'avez quelque lieu où vous vous mettiez à l'abri, vous essuierez tout du long toute la fureur des vents et de la tempête; mais où sera cet abri? Promenez-vous à la campagne, le grand air ne dissipe point votre inquiétude; rentrez dans votre maison, elle vous poursuit : cette importune s'attache à vous jusque dans votre cabinet, et dans votre lit où elle vous fait faire cent tours et retours, sans que jamais vous trouviez une place qui vous soit commode. Poussé et persécuté de tous côtés, je ne vois plus que vous-même et votre propre conscience où vous puissiez vous réfugier. Mais si cette conscience est mal avec Dieu, ou elle n'est pas en paix, ou sa paix est pire et plus ruineuse que tous les troubles. C'est la faute que nous faisons; notre conscience, notre intérieur, le fond de notre âme et la plus haute partie d'elle-même est hors de prise : nous l'engageons avec les choses sur quoi la fortune peut frapper. Imprudents! quand le corps est découvert, ils tâchent de cacher la tête; nous produisons tout au dehors. Que ferez-vous, malheureux? Le dehors vous étant contraire, vous voudriez vous renfermer au dedans; le dedans, qui est tout en trouble, vous rejette violemment au dehors. Le monde se déclare contre vous par

votre infortune, le ciel vous est fermé par vos péchés : ainsi ne trouvant nulle consistance, quelle misère sera égale à la vôtre ? Que si votre cœur est droit avec Dieu, là sera votre asile et votre refuge : là vous aurez Dieu au milieu de vous ; car Dieu ne quitte jamais un homme de bien : *Deus in medio ejus, non commovebitur*, dit le Psalmiste [1]. Dieu donc habitant en vous soutiendra votre cœur abattu, en l'unissant saintement à un Jésus désolé, et aux mystères de sa croix et de ses souffrances. Là, il vous montrera les afflictions, sources fécondes de biens infinis : et, entretenant votre âme affligée dans une bonne espérance, il vous donnera des consolations que le monde ne peut entendre [2]. Mais pour avoir en vous-même ce consolateur invisible, c'est-à-dire le Saint-Esprit à qui le Sauveur a donné ce nom, et pour goûter avec lui la paix d'une bonne conscience, il faut que cette conscience soit purifiée ; et nulle eau ne le peut faire que celle des larmes. Coulez donc, larmes de la pénitence, coulez comme un torrent ; ondes bienheureuses, nettoyez cette conscience souillée, lavez ce cœur profané, et « rendez-moi cette joie di- « vine » qui est le fruit de la justice et de l'innocence : *Redde mihi lætitiam salutaris tui* [3].

Et certes ce serait une erreur étrange, et trop indigne d'un homme, que de croire que nous vivions sans plaisir, pour le vouloir transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. Ce n'est pas en vain, chrétiens, que Jésus-Christ est venu à nous de ce paradis de délices où abondent les joies véritables. Il nous a apporté, de ce lieu de paix et de bonheur éternel, un commencement de la gloire dans le bienfait de la grâce, un essai de la vue de Dieu dans la foi, un gage et une partie de la félicité dans l'espérance : enfin, une volupté toute chaste et toute céleste qui se forme, dit Tertullien [4], du mépris des voluptés sensuelles. Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uni-

[1] Ps. XLV, 4. — [2] Joan. XIV, 17. — [3] Psalm. L, 14. — [4] De Spectac., n. 29, pag. 102.

forme, qui naît, non du trouble de l'âme, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la droiture immuable de sa conscience : plaisir par conséquent véritable, qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille pas les sens dans la surface, mais qui tire le cœur à Dieu par son centre.

Il n'y a que la pénitence qui puisse ouvrir le cœur à ces joies divines. Nul n'est digne d'être reçu à goûter ces chastes et véritables plaisirs, qu'il n'ait auparavant déploré le temps qu'il a donné aux plaisirs trompeurs; et notre prodigue ne goûterait pas les ravissantes douceurs de la bonté de son père, ni l'abondance de sa maison, ni les délices de sa table, s'il n'avait pleuré avec amertume ses débauches, ses égarements, ses joies dissolues. Regrettons donc nos erreurs passées : car qu'avons-nous à regretter davantage que les fautes que nous avons faites? Examinons attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs cette source amère de regrets et de déplaisirs; c'est sans doute pour nous affliger non tant de nos malheurs que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espèce de consolation. C'est une nécessité, il faut se résoudre; mais il n'y a rien qui aigrisse tant les regrets d'un homme, que lorsque son malheur lui vient par sa faute. Jamais il ne faudrait se consoler des fautes que l'on a commises, n'était qu'en les déplorant on les répare et on les efface. Vous avez perdu une personne chère, pleurez jusqu'à la fin du monde, vous ne le ferez pas sortir du tombeau, et vos douleurs ne ranimeront pas ces cendres éteintes. [Mais si nous nous affligeons saintement sur la perte de notre âme, nous la tirerons de ce tombeau infect où ses iniquités l'ont réduite.]

Par conséquent, chrétiens, abandonnons notre cœur à cette douleur salutaire; et si nous nous sentons tant soit peu touchés et attristés de nos désordres, réjouissons-nous de ces regrets, en disant avec le Psalmiste : *Tribulationem et do-*

lorem inveni, et nomen Domini invocavi[1] : « J'ai trouvé « la douleur et l'affliction, et j'ai invoqué le nom de Dieu. » Remarquez cette façon de parler : j'ai trouvé l'affliction et la douleur : enfin, je l'ai trouvée cette affliction fructueuse, cette douleur médicinale de la pénitence. Le même Psalmiste a dit en un autre psaume, que « les peines et les angoisses « l'ont bien su trouver : » *Tribulatio et angustia invenerunt me*[2]. En effet, mille douleurs, mille afflictions nous persécutent sans cesse; et, comme dit le même Psalmiste, les angoisses nous trouvent toujours trop facilement : *Adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis*[3]. Mais maintenant, dit ce saint prophète, j'ai enfin trouvé une douleur qui mériterait bien que je la cherchasse; c'est la douleur d'un cœur contrit et d'une âme affligée de ses péchés; je l'ai trouvée cette douleur, et j'ai invoqué le nom de Dieu. Je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface; mes regrets ont fait mon bonheur, et les remords de ma conscience m'ont donné la paix : *Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi.*

Mais le temps où l'homme de bien goûtera plus utilement les fruits de cette douleur salutaire, ce sera celui de la mort; et il faut qu'en finissant ce discours, je tâche d'imprimer cette vérité dans vos cœurs. Pour cela, considérons un moment les dispositions d'un homme qui meurt après avoir vécu parmi les plaisirs. Alors s'il lui reste quelque sentiment, il ne peut éviter des regrets extrêmes; car ou il regrettera de s'y être abandonné, ou il déplorera la nécessité de les perdre et de les quitter pour toujours. O douleur et douleur! l'une est le fondement de la pénitence, et l'autre est le renouvellement de tous les crimes. On ne peut éviter, mes frères, l'une ou l'autre de ces deux douleurs : laquelle l'emportera dans ce dernier jour? c'est ce qu'on ne peut savoir; et, pour vous dire mon sentiment, ce sera plutôt la seconde.

Vous pensez peut-être, mes frères, que, pendant que la mort nous enlève tout, on se résout assez aisément à tout

[1] Ps. CXIV, 3, 4. — [2] Ps. CXVIII, 143. — [3] XLV, 1.

quitter, et qu'il n'est pas difficile de se détacher de ce qu'on va perdre. Mais si vous entrez dans le fond des cœurs, vous verrez qu'il faut craindre un effet contraire. En effet, il est naturel à l'homme de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Oui, mes frères, quand on nous arrache ce que nous aimons, on ressent tous les jours que cette violence irrite nos désirs; et l'âme faisant alors un dernier effort pour courir après son bien qu'on lui ravit, produit en elle-même cette passion que nous appelons le regret et le déplaisir. C'est ce qui fait qu'Agag, ce roi d'Amalec, qui nous est représenté dans les Écritures comme un homme de plaisir et de bonne chère, *Agag pinguissimus* [1], au moment de perdre la vie qu'il avait trouvée si délicieuse, pousse cette plainte du fond de son cœur : *Siccine separat amara mors* [2]? « Est-ce ainsi « que la mort amère sépare de tout? » Vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui arrache de vive force ce qu'il aime, tous ses désirs se réveillent par ses regrets mêmes; et qu'ainsi la séparation effective augmente dans ce moment l'attache de la volonté.

Qui ne craindra donc, chrétiens, que notre âme fugitive ne se retourne tout à coup en ce dernier jour à ce qui lui a plu dans le monde désordonnément, que notre dernier soupir ne soit un gémissement secret de perdre tant de plaisirs, et que ce regret amer d'abandonner tout ne confirme, pour ainsi dire, par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie? O regret funeste et déplorable, qui renouvelle en un moment tous les crimes, qui efface tous les regrets de la pénitence, et qui livre notre âme malheureuse et captive à une suite éternelle de regrets furieux et désespérants, qui ne recevront jamais d'adoucissement ni de remède! Au contraire, un homme de bien que les douleurs de la pénitence ont détaché de bonne foi des joies sensuelles, n'aura rien à perdre en ce jour : le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps; et ayant depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu ces liens délicats qui nous y attachent, il aura peu de peine

[1] I. Reg. xv, 32. — [2] Ibid.

à s'en séparer. Un tel homme dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle ni inexorable ; au contraire, il lui tend les bras, il lui montre lui-même l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort ! lui dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher. Tu me sépareras de ce corps mortel. O mort ! je t'en remercie : j'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher. J'ai tâché, durant tout son cours, de mortifier mes appétits sensuels ; ton secours, ô mort ! m'était nécessaire pour en arracher jusqu'à la racine : ainsi, bien loin d'interrompre le cours de mes desseins, tu ne fais que mettre la dernière main à l'ouvrage que j'ai commencé. Tu ne détruis pas ce que je prétends ; mais tu l'achèves. Achève donc, ô mort favorable, et rends-moi bientôt à celui que j'aime !

SERMON

SUR LE VÉRITABLE ESPRIT

DU CHRISTIANISME,

PRONONCÉ LE JOUR DE LA PENTECÔTE, DANS UNE ÉGLISE DE RELIGIEUSES [1].

Quel est l'esprit du christianisme. Mépriser les présents du monde, sa haine et sa fureur ; trois maximes de la générosité chrétienne. Avec quel courage les apôtres et les premiers chrétiens méprisent les présents du monde, attaquent sa haine, triomphent de ses menaces. Merveilleuse union que le Saint-Esprit fait de leurs cœurs. Pourquoi ne devons-nous pas nous regarder en nous-mêmes, mais dans l'unité de tout le corps dont nous sommes membres :

Spiritum nolite extinguere.

N'éteignez pas l'esprit.

I. THESSAL., V, 19.

Cette joie publique et universelle qui se répand par toute la terre dans cette auguste solennité, avertit les chrétiens de se souvenir que c'est en ce jour que l'Église est née, et que nous sommes nés avec elle par la grâce de la nouvelle alliance. Il n'est point de nation si barbare, ni de peuple si éloigné, qui ne soient invités par le Saint-Esprit à la fête que nous célébrons. Si étrange que soit leur langage, ils pourront tous l'entendre aujourd'hui dans la bouche des saints apôtres ; et Dieu nous montre, par ce miracle, que cette Église si resserrée, que nous voyons naître en un coin du monde, remplira un jour tout l'univers et attirera tous les peuples, puisque déjà, dès sa tendre enfance, elle parle toutes les langues ; afin, mesdames, que nous entendions que si la confusion de Babel

[1] Ce sermon, ainsi que le suivant, a été prêché à l'église du Val-de-Grâce, ou à celle des Carmélites de la rue Saint-Jacques, devant un nombreux auditoire, composé des personnes les plus distinguées de la cour et de la ville.

les a autrefois divisées, la charité chrétienne les unira toutes, et qu'il n'y en aura point de si rude, ni de si irrégulière, en laquelle on ne prêche le Sauveur Jésus et les mystères de son Évangile. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que, participant de tout notre cœur à la joie commune de tout le monde, nous tâchions de nous revêtir de l'esprit de cette Église naissante, c'est-à-dire du Saint-Esprit même, après que nous aurons imploré sa grâce par l'intercession de Marie, qui le reçoit aujourd'hui avec tous les autres, mais qui était accoutumée dès longtemps à sa bienheureuse présence, puis qu'il était survenu en elle, lorsque l'Ange la salua par ces mots : *Ave, Maria?*

Puisque cette sainte journée fait recevoir à tous les fidèles la solennité bienheureuse en laquelle l'Esprit de Dieu se répandit avec abondance sur les disciples de Jésus-Christ et sur son Église naissante, je me persuade aisément, âmes saintes et religieuses, que, rappelant en votre mémoire une grâce si signalée, vous aurez aussi préparé vos cœurs pour la recevoir en vous-mêmes, et pour être les temples vivants de ce Dieu qui descend sur nous. Que si je ne me trompe pas dans cette pensée, s'il est vrai, comme je l'espère, que le Saint-Esprit vous anime, et que vous brûliez de ses flammes; que puis-je faire de plus convenable pour édifier votre piété, que de vous exhorter, autant que je puis, à conserver cette ardeur divine, en vous disant avec l'Apôtre : *Spiritum nolite extinguere* [1] : « Gardez-vous d'éteindre l'esprit? » Car mes sœurs, ce divin esprit, qui est tombé sur les saints apôtres sous la forme visible du feu, se répand encore invisiblement dans tout le corps de l'Église : il ne descend pas sur la terre pour passer légèrement sur les cœurs; il vient établir sa demeure dans la sainte société des fidèles : *Apud vos manebit* [2]. C'est pourquoi nous apprenons par les Écritures [3] qu'il y a un esprit nouveau, un esprit du christianisme et de l'Évangile, dont nous devons tous être

[1] I. Thess. v, 19. — [2] Joan. xiv, 17. — [3] Ezech. xi, 19; xxxvi, 26.

revêtus; et c'est cet esprit du christianisme que saint Paul nous défend d'éteindre. Il faut donc entendre aujourd'hui quel est cet esprit de la loi nouvelle qui doit animer tous les chrétiens : et pour le comprendre solidement, écoutez, non point mes paroles, mais les saints enseignements de l'Apôtre que je choisis pour mon conducteur. Grand Paul, expliquez-nous ce mystère.

Nous voyons par expérience que chaque assemblée, chaque compagnie a son esprit particulier; et quand nos charges ou nos dignités nous donnent place dans quelque corps, aussitôt on nous avertit de prendre l'esprit de la compagnie dans laquelle nous sommes entrés. Quel est donc l'esprit de l'Église, dont notre baptême nous a faits les membres? et quel est cet esprit nouveau qui se répand aujourd'hui sur les saints apôtres, et qui doit se communiquer à tous les disciples de l'Évangile? Chrétiens, voici la réponse de l'incomparable docteur des Gentils : *Non dedit nobis Deus spiritum timoris, sed virtutis et dilectionis* [1] : « Sachez, dit-il, mon cher « Timothée (car c'est à lui qu'il écrit ces mots), que Dieu « ne nous donne pas un esprit de crainte, mais un esprit de « force et d'amour : » par conséquent saint Paul nous enseigne que cet esprit de force et de charité, c'est le véritable esprit du christianisme.

Mais il faut entrer plus avant dans le sentiment de l'Apôtre; et pour cela remarquez, messieurs, que la profession du christianisme a deux grandes obligations que Jésus-Christ nous a imposées. Il oblige premièrement ses disciples à l'exercice d'une rude guerre; il les oblige secondement à une sainte et divine paix. Il les prépare à la guerre, quand il les avertit en plusieurs endroits que tout le monde leur résistera; c'est pourquoi il veut qu'ils soient violents : et il les oblige à la paix, lorsque, malgré ces contradictions, il leur ordonne d'être pacifiques. Il les prépare à la guerre, quand il les envoie « au milieu des loups, » *in medio luporum* [2]; et il les

[1] II. Tim. I, 7. — [2] Matth. X, 16.

oblige à la paix, quand il veut qu'ils soient « des brebis, » *sicut oves* [1]; il les prépare à la guerre, quand il dit dans son Évangile qu'il jette un glaive au milieu du monde, pour être le signal du combat : *Non veni pacem mittere, sed gladium* [2]; et il les oblige à la paix, quand il promet d'allumer un feu pour être le principe de la charité : *Ignem veni mittere in terram* [3]. Il y a donc une sainte guerre pour combattre contre le monde, et il y a une paix du christianisme pour nous unir en notre Seigneur. Pour soutenir de si longs combats, nous avons besoin d'un esprit de force; et pour maintenir cette paix, l'esprit de charité nous est nécessaire : c'est pourquoi saint Paul [4] nous enseigne que « Dieu ne nous donne « pas un esprit de crainte, mais un esprit de force et de cha- « rité; » et tel est l'esprit du christianisme dont les apôtres ont été remplis.

En effet, considérons attentivement l'histoire de l'Église naissante : qu'y voyons-nous d'extraordinaire, et en quoi y remarquons-nous cet esprit du christianisme? En ces deux effets admirables, je veux dire en la fermeté invincible, et en la sainte union de tous les fidèles; et vous le verrez clairement, si vous voulez seulement entendre ce que saint Luc a dit dans les Actes : « Ils furent remplis de l'esprit de Dieu : » *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto* [5]; et de là qu'est-il arrivé? Deux choses que saint Luc a bien remarquées : *Loquebantur cum fiducia* [6] : premièrement, « ils parlèrent avec fer- « meté : » ne voyez-vous pas cet esprit de force? Et il ajoute aussitôt après : « Et ils n'étaient tous qu'un cœur et qu'une « âme : » *Cor unum et anima una* [7]; et c'est l'esprit de la charité. Voilà donc, et n'en doutez pas, quel est l'esprit du christianisme; voilà quel était l'esprit de nos pères : esprit courageux, esprit pacifique, esprit de fermeté et de résistance, esprit de charité et de douceur, esprit qui se met au-dessus de tout par sa force et par sa vigueur. « Esprit qui se met au- « dessous de tous par la condescendance de sa charité : » *Per*

[1] Matt. x, 16. — [2] Ibid., 34. — [3] Luc, xii, 49. — [4] II. Tim, i, 7. — [5] Act. iv, 31. — [6] Ibid. — [7] Ibid. 32.

caritatem servite invicem[1]. Tel est l'esprit de la loi nouvelle : « Chrétiens, ne l'éteignez pas : » *Spiritum nolite extinguere*[2]. Imitez l'Église naissante, et la ferveur de ces premiers temps, dont je vous dois aujourd'hui proposer l'exemple. Conservez cet esprit de force, par lequel vous pourrez combattre le monde : conservez cet esprit d'amour, pour vivre en l'unité de vos frères dans la paix du christianisme : deux points que je traite en peu de paroles, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Disons donc, avant toutes choses, que les chrétiens doivent être forts, et que l'esprit du christianisme est un esprit de courage et de fermeté : car si nous voyons dans l'histoire que des peuples se vantaient d'être belliqueux, parce que dès leur première jeunesse on les préparait à la guerre, on les durcissait aux travaux, on les accoutumait aux périls ; combien devons-nous être forts, nous qui sommes dès notre enfance enrôlés par le saint baptême à une milice spirituelle, dont la vie n'est que tentation, dont tout l'exercice est la guerre, et qui sommes exposés au milieu du monde comme dans un champ de bataille, pour combattre mille ennemis découverts, et mille ennemis invisibles ? Parmi tant de difficultés et tant de périls qui nous environnent, ne devons-nous pas être nourris dans un esprit de force et de fermeté, afin d'être toujours immobiles, malgré les plaisirs qui nous tentent, malgré les afflictions qui nous frappent, malgré les tempêtes qui nous menacent ? Aussi voyons-nous dans les Écritures que Dieu, prévoyant les combats où il engageait ses fidèles, « leur ordonne de se renfermer et de demeurer en repos, jusqu'à ce qu'il les ait revêtus de force : » *Sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto*[3] ; leur montrant par cette parole, que, pour soutenir les efforts qui attaquent les enfants de Dieu en ce monde, il faut une fermeté extraordinaire.

[1] Gal. v, 13. — [2] I Thess. x, 19. — [3] Luc. xxiv, 49.

C'est ce qui m'oblige, messieurs, à vous proposer aujourd'hui trois maximes fondamentales de la générosité chrétienne, lesquelles vous verrez pratiquées dans l'histoire du christianisme naissant, et dans la conduite de ces grands hommes que le Saint-Esprit remplit en ce jour : voici quelles sont ces maximes, que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire. Mépriser les présents du monde, ses richesses, ses biens, ses plaisirs; voilà la première maxime. Mais parce qu'en refusant les présents du monde on encourt infailliblement ses disgrâces, non-seulement mépriser ses biens, mais encore mépriser sa haine, et ne pas craindre de lui déplaire; voilà la seconde maxime. Et comme sa haine étant méprisée se tourne en une fureur implacable, non-seulement mépriser sa haine, mais sa rage, mais ses menaces, et enfin se mettre au-dessus des maux que la fureur la plus emportée peut faire souffrir à notre innocence, c'est là le dernier effort de la fermeté; voilà la troisième maxime : c'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

La première maxime de force que nous donne l'esprit du christianisme, c'est de mépriser les présents du monde; et la raison en est évidente : car c'est un principe très-indubitable que notre estime ou notre mépris suivent les idées dont nous sommes pleins et les espérances que l'on nous donne. Voyons donc de quelles idées nous remplit l'esprit du christianisme, et quels désirs il excite en nous. Il faut que vous l'appreniez de saint Paul, par ces excellentes paroles qu'il adresse aux Corinthiens : *Non spiritum hujus mundi accepimus* [1] : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde; » et par conséquent concluez que le chrétien véritable n'est pas plein des idées du monde. Quel esprit avons-nous reçu? *Sed spiritum qui ex Deo est* [2] : « Un esprit qui est de Dieu, » dit saint Paul; et il ajoute en cette raison : « Afin que nous « sachions, poursuit-il, toutes les choses que Dieu nous « donne : » *Ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis* [3].

[1] I. Cor. II, 12. — [2] Ibid. — [3] Ibid.

Quelles sont ces choses que Dieu nous donne, sinon l'adoption des enfants, l'égalité avec les anges, l'héritage de Jésus-Christ, la communication de sa gloire, la société de son trône? Voilà quelles sont les idées que le Saint-Esprit imprime en nos âmes. Il y grave l'idée d'un bien éternel, d'un trésor qui ne se perd, d'une vie qui ne finit pas, d'une paix immuable et perpétuelle. Si je suis plein de ces grandes choses, et si j'ai l'esprit occupé d'espérances si relevées, puis-je estimer les présents du monde? Car, ô monde, qu'opposeras-tu à ces biens infinis et inestimables? Des plaisirs? mais seront-ils purs? Des honneurs? seront-ils solides? La faveur? est-elle durable? La fortune? est-elle assurée? Quelque grand établissement? es-tu capable de m'en garantir une jouissance paisible, et me rendras-tu immortel pour posséder ces biens sans inquiétude? Qui ne sait qu'il est impossible? La figure de ce monde passe; tout ce que les hommes estiment n'est que folie et illusion; et l'esprit de grâce que j'ai reçu, me remplissant des grandes idées des biens éternels qui me sont donnés, m'a élevé au-dessus du monde, et ses présents ne me sont plus rien. Telle est la première maxime de la générosité chrétienne.

Mais, fidèles, ce n'est pas assez : si vous n'aimez pas le monde, il vous haïra; ceux qui méprisent les présents du monde encourent infailliblement sa disgrâce; et il faut, ou s'engager avec lui en recevant ses faveurs, ou rompre ouvertement ses liens, et ne pas craindre de lui déplaire; et c'est la seconde maxime de l'esprit du christianisme. Car c'est une vérité très-constante, que jamais les hommes ne produiront rien qui soit digne de l'Évangile et de l'esprit de la loi nouvelle, tant qu'on n'aura pas le courage de renoncer à la complaisance, et de se résoudre à déplaire aux hommes. En effet, considérez, chrétiens, les lois tyranniques et pernicieuses que le monde nous a imposées contre les obligations de notre baptême. N'est-ce pas le monde qui dit que de pardonner, c'est faiblesse, et que c'est manquer de courage que de modérer son ambition? N'est-ce pas le monde qui veut

que la jeunesse coure aux voluptés, et que l'âge le plus avancé n'ait de soin que pour s'établir, et que tout cède à l'intérêt? N'est-ce pas une loi du monde, qu'il faut nécessairement s'avancer, s'il se peut, par les bonnes voies; sinon s'avancer par quelque façon, s'il le faut par la flatterie, s'il est besoin, même par le crime? N'est-ce pas ce que dit le monde? ne sont-ce pas ses lois et ses ordonnances? Et pourquoi sont-elles suivies? d'où leur vient cette autorité qu'elles se sont acquise par toute la terre? est-ce de la raison ou de la justice? Mais Jésus-Christ les a condamnées, et il a donné tout son sang pour nous délivrer de leur servitude : d'où vient donc que ces lois maudites règnent encore par toute la terre contre la doctrine de l'Évangile? Je ne craindrai pas d'assurer que c'est la crainte de déplaire aux hommes qui leur donne cette autorité.

Mais peut-être que vous jugerez que ce n'est pas à la complaisance qu'il faut imputer tout ce crime, et qu'il en faut aussi accuser nos autres inclinations corrompues. Non, mes sœurs, je n'accuse qu'elle, et je m'appuie sur cette raison; car je confesse facilement que nos mauvaises inclinations nous jettent dans de mauvaises pratiques; mais je nie que ce soient nos inclinations qui leur donnent la force de lois auxquelles on n'ose pas contredire. Ce qui les érige en force de lois, et ce qui contraint à les suivre par une espèce de nécessité, c'est la tyrannie de la complaisance; parce qu'on a honte de demeurer seul, parce qu'on n'ose pas s'écarter du chemin que l'on voit battu, parce qu'on craint de déplaire aux hommes; et on dit pour toute raison : C'est ainsi qu'on vit dans le monde; il faut faire comme les autres; tellement que ces lois damnables que le monde oppose au christianisme, il faut quelqu'un pour les proposer et quelqu'un pour les établir : nos inclinations les proposent et nos inclinations les conseillent; mais c'est la crainte de déplaire aux hommes, qui leur donne l'autorité souveraine. C'est ce que prévoyait le divin Apôtre, lorsqu'il avertit ainsi les fidèles : « Vous avez été achetés d'un grand prix; ne vous rendez pas

« esclaves des hommes : » *Nolite fieri servi hominum* [1]. En effet, ne le sens-tu pas que tu te jettes dans la servitude, quand tu crains de déplaire aux hommes, et quand tu n'oses résister à leurs sentiments, esclave volontaire des erreurs d'autrui?

Chrétiens, ce n'est pas là notre esprit, ce n'est pas l'esprit du christianisme. Écoutez l'apôtre saint Paul, qui nous dit avec tant de force : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce « monde : » *Non enim spiritum hujus mundi accepimus* [2]. Je ne croirai pas me tromper, si je dis que l'esprit du monde dont parle l'Apôtre en ce lieu, c'est la complaisance mondaine, qui corrompt les meilleures âmes; qui, minant peu à peu les malheureux restes de notre vertu chancelante, nous fait être de tous les crimes, non tant par inclination que par compagnie; qui, au lieu de cette force invincible et de cette fermeté d'un front chrétien que la croix doit avoir durci contre toute sorte d'opprobres, les rend si tendres et si délicats, que nous avons honte de déplaire aux hommes pour le service de Jésus-Christ. Mon Sauveur, ce n'est pas là cet esprit que vous avez aujourd'hui répandu sur nous : *Non enim spiritum hujus mundi accepimus, sed spiritum qui ex Deo est* [3] : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, « pour être les esclaves des hommes; mais notre esprit venant « de Dieu même, » nous met au-dessus de leurs jugements, et nous fait mépriser leur haine; et c'est la seconde maxime de la générosité du christianisme.

Mais il faut encore s'élever plus haut; et la troisième qui me reste à vous proposer va faire trembler tous nos sens, et étonner toute la nature; car c'est elle qui fait dire au divin Apôtre [4] : « Qui est capable de nous séparer de la « charité de Notre-Seigneur? est-ce l'affliction ou l'angoisse? « est-ce la nudité ou la faim? la persécution ou le glaive? « Mais nous surmontons en toutes ces choses, à cause « de celui qui nous a aimés : » *In his omnibus supera-*

[1] I. Cor. VII, 24. — [2] Ibid. II, 12. — [3] Ibid. — [4] Rom. VIII, 35.

mus, propter eum qui dilexit nos[1]. Ainsi, que le monde frémisse, qu'il allume par toute la terre le feu de ses persécutions, la générosité chrétienne surmontera sa rage impuissante; et je comprends aisément la cause d'une victoire si glorieuse, par une excellente doctrine que l'apôtre saint Jean nous enseigne : « Que celui qui habite en nous « est plus grand que celui qui est dans le monde : » *Major qui in vobis est, quam qui in mundo*[2]. Entendez ici, chrétiens, que celui qui est en nous, c'est le Saint-Esprit que Dieu a répandu en nos cœurs. Et qui ne sait que cet esprit tout-puissant est infiniment plus grand que le monde? par conséquent, quoi qu'il entreprenne, et quelques tourments qu'il prépare, le plus fort ne cédera pas au plus faible. Le chrétien généreux surmontera tout, parce qu'il est rempli d'un esprit qui est infiniment au-dessus du monde.

Ce sont, mes sœurs, ces fortes pensées qui ont si longtemps soutenu l'Église : elle voyait tout l'empire conjuré contre elle; elle lisait à tous les poteaux et à toutes les places publiques les sentences épouvantables que l'on prononçait contre ses enfants : toutefois elle n'était pas effrayée; mais, sentant l'esprit dont elle était pleine, elle savait bien maintenir cette liberté glorieuse de professer le christianisme; et, quoique les lois la lui refusassent, elle se la donnait par son sang, car c'était un crime chez elle de se l'acquérir par une autre voie; et l'unique moyen qu'elle proposait pour secouer ce joug, c'était de mourir constamment. C'est pourquoi Tertullien s'étonne qu'il y eût des chrétiens assez lâches pour se racheter par argent des persécutions qui les menaçaient; et vous allez entendre des sentiments vraiment dignes de l'ancienne Église et de l'esprit du christianisme : *Christianus pecunia salvus est; et in hoc nummos habet ne patiatur, dum adversus Deum erit dives*[3] : « O honte de l'Église! s'écrie ce grand « homme; un chrétien sauvé par argent, un chrétien riche « pour ne souffrir pas! A-t-il donc oublié, dit-il, que Jé-

[1] Rom. VIII, 37. — [2] I. Joan. IV, 4. — [3] De fug. in persecut., n. 12, p. 698.

« sus s'est montré riche pour lui par l'effusion de son sang? » *At enim Christus sanguine fuit dives pro illo*[1]. Ne vous semble-t-il pas qu'il lui dise : Toi, qui t'es voulu sauver par ton or, dis-moi, chrétien, où était ton sang? n'en avais-tu plus dans tes veines, quand tu as été fouiller dans tes coffres pour y trouver le prix honteux de ta liberté? Sache qu'étant rachetés par le sang, étant délivrés par le sang, nous ne devons point d'argent pour nos vies, nous n'en devons point pour nos libertés; et notre sang nous doit garder celle que le sang de Jésus-Christ nous a méritée : *Sanguine empti, sanguine munerati, nullum nummum pro capite debemus*[2]. Ceux qui vivent en cet esprit, ce sont, mes sœurs, les vrais chrétiens, et ce sont les vrais successeurs de ces hommes incomparables que l'esprit de force remplit aujourd'hui; car il est temps de venir à eux, et de vous montrer dans leurs actions ces trois maximes que j'ai expliquées.

Et premièrement, regardez comme ils méprisent les présents du monde : aussitôt qu'ils sont chrétiens, ils ne veulent plus être riches. Voyez ces nouveaux convertis, avec quel zèle ils vendent leurs biens, et comme ils se pressent autour des apôtres, « pour jeter tout leur argent à leurs pieds : » *Ponebant ante pedes apostolorum*[3]. Où vous pouvez aisément connaître le mépris qu'ils font des richesses : car, comme remarque saint Jean Chrysostome[4], judicieusement à son ordinaire, ils ne les mettent pas dans les mains, mais ils les apportent aux pieds des apôtres; et en voici la véritable raison. S'ils croyaient leur faire un présent honnête, ils les leur donneraient dans leurs mains; mais en les jetant à leurs pieds, ne semble-t-il pas qu'ils nous veulent dire que ce n'est pas tant un présent qu'ils font, qu'un fardeau inutile dont ils se déchargent? et tout ensemble n'admirez-vous pas comme ils honorent les saints apôtres? O apôtres de Jésus-Christ, c'est vous qui êtes les vainqueurs du monde; et voilà qu'on

[1] De fug. in persecut., n. 12, p. 698. — [2] Tertull. n. 12, p. 699. — [3] Act. IV, 35. — [4] In Act. Apost., Hom. XI, n. 1, tom. IX, pag. 90. In ep. ad Rom., Hom. VII, n. 8; ibid. pag. 494.

met à vos pieds les dépouilles du monde vaincu, ainsi qu'un trophée magnifique qu'on érige à votre victoire. D'où vient à ces nouveaux chrétiens un si grand mépris des richesses, sinon qu'ils commencent à se revêtir de l'esprit du christianisme, et que l'idée des biens éternels leur ôte l'estime des biens périssables? C'était la première maxime, mépriser les présents du monde.

Je vois que vous admirez ces grands hommes, vous êtes étonnés de leur fermeté; toutefois tout ce que j'ai dit n'est qu'un faible commencement : nos braves et invincibles lutteurs ne sont pas entrés au combat; ils n'ont fait encore que de se dépouiller, quand ils ont quitté leurs richesses : ils vont commencer à venir aux prises, en attaquant la haine du monde. C'est ici qu'il faut avoir les yeux attentifs.

Certainement, chrétiens, c'était une étrange résolution que de prêcher le nom de Jésus dans la ville de Jérusalem. Il n'y avait que cinquante jours que tout le monde criait contre lui : « Qu'on l'ôte, qu'on l'ôte, qu'on le crucifie[1] ! » Cette haine cruelle et envenimée vivait encore dans le cœur des peuples; prononcer seulement son nom, c'était choquer toutes les oreilles; le louer, c'était un blasphème; mais publier qu'il est le Messie, prêcher sa glorieuse résurrection, n'était-ce pas porter les esprits jusqu'à la dernière fureur? Tout cela n'arrête pas les apôtres. Oui, nous vous prêchons, disaient-ils, et « que toute la maison d'Israël le sache, que le « Dieu de nos pères a ressuscité et a fait asseoir à sa droite « ce Jésus que vous avez mis en croix[2]. » Et parce qu'ils avaient cru s'excuser de la mort de cet innocent, en le livrant aux mains de Pilate, ils ne leur dissimulent pas que cette excuse augmente leur faute; « car Pilate, disent-ils, a voulu « le sauver, et c'est vous qui l'avez perdu[3]. » Et voyez comme ils exagèrent leur crime : « Vous avez renié le saint et le juste, « et vous avez demandé la grâce d'un voleur et d'un meur- « trier, et vous avez fait mourir l'auteur de la vie[4]. » Est-il

[1] Joan. XIX, 15. — [2] Act. II, 36. — [3] Ibid. III, 13. — [4] Ibid. 14, 15.

rien de plus véhément pour confondre leur ingratitude, que de leur mettre devant les yeux toute l'horreur de cette injustice, d'avoir conservé la vie à celui qui l'ôtait aux autres par ses homicides, et tout ensemble de l'avoir ôtée à celui qui la donnait par sa grâce? Et pendant qu'ils disaient ces choses, combien voyaient-ils d'hommes irrités, dont la rage frémissait contre eux? Mais ces grandes âmes ne s'étonnaient pas, et c'était une des maximes de l'esprit qui les possédait, de ne pas craindre de déplaire aux hommes.

Passons maintenant plus avant, et voyons-leur vaincre les menaces de ceux dont ils ont méprisé la haine; c'est la dernière maxime. On les prend, on les emprisonne, on les fouette inhumainement; « on leur ordonne, sous de grandes « peines, de ne plus prêcher en ce nom : » *In nomine hoc*[1]; car, messieurs, c'est ainsi qu'ils parlent : en ce nom odieux au monde, et qu'ils craignent de prononcer, tant ils l'ont en exécration. A cela, que répondent les apôtres? Une parole toute généreuse : *Non possumus*[2] : « Nous ne pouvons pas, « nous ne pouvons pas nous taire des choses dont nous som- « mes témoins oculaires. » Et remarquez ici, chrétiens, qu'ils ne disent point : Nous ne voulons pas, car ils sembleraien donner espérance qu'on pourrait changer leur résolution; mais, de peur qu'on attende d'eux quelque chose indigne de leur ministère, ils disent tous d'une même voix : Ne tentez pas l'impossible : *Non possumus :* « Nous ne pouvons pas. » C'est ce qui confond leurs juges iniques.

C'est ici que ces innocents font le procès à leurs propres juges qu'ils effrayent ceux qui les menacent, et qu'ils abattent ceux qui les frappent; car écoutez ces juges iniques, et voyez comme ils parlent entre eux dans leur criminelle assemblée. *Quid faciemus hominibus istis*[3]? « Que pouvons-nous faire à ces « hommes? » Voici un spectacle digne de vos yeux : dès la première prédication, trois mille hommes viennent aux apôtres, et touchés de pénitence, leur disent : « Nos chers frères, que

[1] Act, IV, 17. — [2] Ibid. 20. — [3] Ibid. 16.

« ferons-nous? » *Quid faciemus, viri fratres* [1]? D'autre part, les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens les appellent à leur tribunal : là, étonnés de leur fermeté, et ne sachant que résoudre, ils disent : « Que ferons-nous à ces « hommes? » *Quid faciemus hominibus istis?* Ceux qui croient et ceux qui contredisent, tous deux disent : « Que ferons-« nous? » mais avec des sentiments opposés; les uns par obéissance, et les autres par désespoir; les uns le disent pour subir la loi, et les autres le disent de la rage de ne pouvoir pas la donner. Avez-vous jamais entendu une victoire plus glorieuse? Il n'y a que deux sortes d'hommes dans la ville de Jérusalem, dont les uns croient, les autres résistent : ceux-là suivent les apôtres et s'abandonnent à leur conduite. Nos frères, que ferons-nous? ordonnez; et ceux même qui les contredisent et qui veulent les exterminer, ne savent néanmoins que leur faire. Que ferons-nous à ces hommes? Ne voyez-vous pas qu'ils jettent leurs biens, et qu'ils sont prêts à donner leurs âmes? Les promesses ne les gagnent pas, les injures ne les troublent pas, les menaces les encouragent, les supplices les réjouissent : *Quid faciemus?* « Que leur ferons-nous? » O Église de Jésus-Christ! je n'ai plus de peine à comprendre que les tiens, en prêchant, en souffrant, en mourant, couvriront les tyrans de honte, et qu'un jour ta patience forcera le monde à changer les lois qui te condamnaient, puisque je vois que dès ta naissance tu confonds déjà tous les magistrats et toutes les puissances de Jérusalem par la seule fermeté de cette parole : *Non possumus :* « Nous ne pouvons pas. »

Mais, saints disciples de Jésus-Christ, quelle est cette nouvelle impuissance? Vous trembliez en ces derniers jours, et le plus hardi de la troupe a renié lâchement son maître; et vous dites maintenant : Nous ne pouvons pas. Et pourquoi ne pouvez-vous pas? C'est que les choses ont été changées; un feu céleste est tombé sur nous, une loi a été écrite en nos cœurs, un esprit tout-puissant nous presse; charmés de ses attraits infinis, nous nous sommes imposé nous-mêmes une

[1] Act. II, 37.

bienheureuse nécessité d'aimer Jésus-Christ plus que notre vie; c'est pourquoi nous ne pouvons plus obéir au monde : nous pouvons souffrir, nous pouvons mourir; mais nous ne pouvons pas trahir l'Évangile, et dissimuler ce que nous savons : *Non possumus ea quæ vidimus et audivimus non loqui* [1] : « Nous ne pouvons pas ne point parler des choses que « nous avons vues et entendues. »

Voilà, messieurs, quels étaient nos pères; tel est l'esprit du christianisme, esprit de fermeté et de résistance, qui se met au-dessus des présents du monde, au-dessus de sa haine la plus animée, au-dessus de ses menaces les plus terribles; c'est par cet esprit généreux que l'Église a été fondée, c'est dans cet esprit qu'elle s'est nourrie; chrétiens, ne l'éteignez pas : *Spiritum nolite extinguere.* Quand on tâche de nous détourner de la droite voie du salut, quand le monde nous veut corrompre par ses dangereuses faveurs et par le poison de sa complaisance, pourquoi n'osons-nous résister? Si nous nous vantons d'être chrétiens, pourquoi craignons-nous de déplaire aux hommes? et que ne disons-nous avec les apôtres ce généreux « Nous ne pouvons pas? » Mais l'usage de cette parole ne se trouve plus parmi nous : il n'est rien que nous ne puissions pour satisfaire notre ambition et nos passions déréglées. Ne faut-il que trahir notre conscience, ne faut-il qu'abandonner nos amis, ne faut-il que violer les plus saints devoirs que la religion nous impose : *Possumus*, nous le pouvons, nous pouvons tout pour notre fortune, nous pouvons tout pour nous agrandir; mais s'il faut servir Jésus-Christ, s'il faut nous résoudre de nous séparer de ces objets qui nous plaisent trop, s'il faut rompre ces attachements et briser ces liens trop doux, c'est alors que nous commençons de ne rien pouvoir : *Non possumus :* « Nous ne pouvons pas. » Que sert donc de dire aujourd'hui à la plupart de mes auditeurs : « N'é- « teignez pas l'esprit de la grâce? » Il est éteint, il n'y en a plus; cet esprit de fermeté chrétienne ne se trouve plus dans le monde, c'est pourquoi les vices ne sont pas repris; ils triom-

[1] Act. IV, 20.

phent, tout leur applaudit; et de ce grand feu du christianisme qui autrefois a embrasé tout le monde, à peine en reste-t-il quelques étincelles. Tâchons donc de les rallumer en nous-mêmes, ces étincelles à demi-éteintes et ensevelies sous la cendre!

Chrétiens, quoi qu'on nous propose, soyons fermes en Jésus-Christ, et dans les maximes de son Évangile. Pourquoi veut-on vous intimider par la perte des biens du monde? Tertullien a dit un beau mot que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire : *Non admittit status fidei necessitates*[1] : « La foi « ne connaît point de nécessité. » Vous perdrez ce que vous aimez : est-il nécessaire que je le possède? votre procédé déplaira aux hommes : est-il nécessaire que je leur plaise? votre fortune sera ruinée : est-il nécessaire que je la conserve? Et quand notre vie même serait en péril (mais l'infinie bonté de mon Dieu n'expose pas notre lâcheté à des épreuves si difficiles), quand notre vie même serait en péril, je vous le dis encore une fois, la foi ne connaît point de nécessité; il n'est pas même nécessaire que vous viviez, mais il est nécessaire que vous serviez Dieu; et quoi qu'on fasse, quoi qu'on entreprenne, que l'on tonne, que l'on foudroie, que l'on mêle le ciel avec la terre, toujours sera-t-il véritable qu'il ne peut jamais y avoir aucune nécessité de pécher. « Puisqu'il n'y a parmi les fidèles qu'une seule nécessité, « qui est celle de ne pécher pas : » *Nulla est necessitas delinquendi, quibus una est necessitas non delinquendi*[2]. Méditons ces fortes maximes de l'Évangile de Jésus-Christ; mais ne songeons pas tellement à la fermeté chrétienne, que nous oubliions les tendresses de la charité fraternelle, qui est la seconde partie de l'esprit du christianisme.

SECOND POINT.

Il pourrait sembler, chrétiens, que l'esprit du christianisme, en rendant nos pères plus forts, les aurait en même temps rendus moins sensibles, et que la fermeté de leur âme aurait

[1] De Cor. milit., n. II, p. 128. — [2] Ibid

diminué quelque chose de la tendresse de leur charité ; car, soit que ces deux qualités, je veux dire la douceur et le grand courage, dépendent de complexions différentes ; soit que ces hommes nourris aux alarmes, étant accoutumés de longtemps à n'être pas alarmés de leurs périls, ni abattus de leurs propres maux, ne puissent pas être aisément émus de tous les autres objets qui les frappent, nous voyons assez ordinairement que ces forts et ces intrépides prennent dans les hasards de la guerre je ne sais quoi de moins doux et de moins sensible, pour ne pas dire de plus dur et de plus rigoureux.

Mais il n'en est pas de la sorte de nos généreux chrétiens ; ils sont fermes contre les périls, mais ils sont tendres à aimer leurs frères ; et l'esprit tout-puissant qui les pousse sait bien le secret d'accorder de plus opposées contrariétés. C'est pourquoi nous lisons dans les Écritures que le Saint-Esprit forme les fidèles de deux matières bien différentes. Premièrement, il les fait d'une matière molle, quand il dit par la bouche d'Ézéchiel : *Dabo vobis cor carneum* [1] : « Je vous donnerai un « cœur de chair ; » et il les fait aussi de fer et d'airain, quand il dit à Jérémie : « Je t'ai mis comme une colonne de fer, et comme « une muraille d'airain : » *Dedi te in columnam ferream, et in murum æreum* [2]. Qui ne voit qu'il les fait d'airain, pour résister à tous les périls ; et qu'en même temps il les fait de chair, pour être attendris par la charité ? Et de même que ce feu terrestre partage tellement sa vertu, qu'il y a des choses qu'il fait plus fermes, et qu'il y en a d'autres qu'il rend plus molles ; il en est à peu près de même de ce feu spirituel qui tombe aujourd'hui. Il affermit et il amollit, mais d'une façon extraordinaire ; puisque ce sont les mêmes cœurs des disciples qui semblent être des cœurs de diamant par leur fermeté invincible, qui deviennent des cœurs humains et des cœurs de chair par la charité fraternelle. C'est l'effet de ce feu céleste, qui se repose aujourd'hui sur eux. Il amollit les cœurs des fidèles, il les a, pour ainsi dire, fondus, il les a saintement mêlés ; et, les faisant couler les uns dans les autres par la communica-

[1] Ezech. XXXVI, 26. — [2] Jerem. I, 18.

tion de la charité, il a composé de ce beau mélange cette merveilleuse unité de cœur qui nous est représentée dans les Actes, en ces mots : *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una* [1] : « Dans toute la société des fidèles, « il n'y avait qu'un même cœur et qu'une même âme; » c'est ce qu'il nous faut expliquer.

Je pourrais développer en ce lieu les principes très-relevés de cette belle théologie, qui nous enseigne que le Saint-Esprit étant le lien éternel du Père et du Fils, c'est à lui qu'il appartenait d'être le lien de tous les fidèles, et qu'ayant une force d'unir infinie, il les a unis en effet d'une manière encore plus étroite que n'est celle qui assemble les parties du corps. Mais supposant ces vérités saintes, et ne voulant pas entrer aujourd'hui dans cette haute théologie, je me réduis à vous proposer une maxime très-fructueuse de la charité chrétienne, qui résulte de cette doctrine; c'est qu'étant persuadés par les Écritures que nous ne sommes qu'un même corps par la charité, nous devons nous regarder, non pas en nous-mêmes, mais dans l'unité de ce corps, et diriger par cette pensée toute notre conduite à l'égard des autres. Expliquons ceci plus distinctement, par l'exemple de cette Église naissante qui fait le sujet de tout mon discours.

Je remarque donc dans les Actes, où son histoire nous est rapportée, deux espèces de multitude. Quand le Saint-Esprit descendit, il se fit premièrement une multitude, assemblée par le bruit et par le tumulte. On entend du bruit, on s'assemble; mais quelle est cette multitude? Voici comme l'appelle le texte sacré : « Une multitude confuse : » *Convenit multitudo et mente confusa est* [2]. Toutes les pensées y sont différentes; les uns disent : « Qu'est-ce que ceci? les autres « en font une raillerie; ils sont ivres [3], » ils ne le sont pas; voilà une multitude confuse. Mais je vois quelque temps après une multitude bien autre, une multitude tranquille, une multitude ordonnée, où tout conspire au même dessein,

[1] Act. IV, 32. — [2] Ibid. II, 6. — [3] Ibid., 12, 13.

« où il n'y a qu'un cœur et qu'une âme : » *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una*[1]. D'où vient, mes sœurs, cette différence? C'est que dans cette première assemblée chacun se regarde en lui-même, et prend ses pensées ainsi qu'il lui plaît, suivant les mouvements dont il est poussé : de là vient qu'elles sont diverses, et il se fait une multitude confuse, multitude tumultueuse. Mais dans cette multitude des nouveaux croyants, nul ne se regarde comme détaché : on se considère comme dans le corps où l'on se trouve avec les autres : on prend un esprit de société, esprit de concorde et de paix ; et c'est l'esprit du christianisme qui fait une multitude ordonnée, où il n'y a qu'un cœur et qu'une âme.

Qui pourrait vous dire, mes sœurs, le nombre infini d'effets admirables que produit cette belle considération par laquelle nous nous regardons, non pas en nous-mêmes, mais en l'unité de l'Église? Mais, parmi tant de grands effets, je vous prie, retenez-en deux, qui feront le fruit de cet entretien : c'est qu'elle extermine deux vices, qui sont les deux pestes du christianisme, l'envie et la dureté. L'envie qui se fâche du bien des autres, la dureté qui est insensible à leurs maux ; l'envie qui nous pousse à ruiner nos frères, et l'esprit d'intérêt qui nous rend coupables de la misère qu'ils souffrent par un refus cruel.

Et premièrement, chrétiens, la malignité de l'envie n'est pas capable de troubler les âmes qui savent bien se considérer dans cette unité de l'Église ; et la raison en est évidente : car l'envie ne naît en nos cœurs que du sentiment de notre indigence, lorsque nous voyons dans les autres ce que nous croyons qui nous manque. Or, si nous voulons nous considérer dans cette unité de l'Église, il ne reste plus d'indigence, nous nous y trouvons infiniment riches; par conséquent l'envie est éteinte. Celle-là, dites-vous, a de grandes grâces, elle a des talents extraordinaires pour la conduite spirituelle; la nature, qui s'en inquiète, croit que son éclat diminue le nô-

[1] Act. IV, 32.

tre ; quels remèdes contre ces pensées, qui attaquent quelquefois les meilleures âmes? Ne vous regardez pas en vous-mêmes, c'est là que vous vous trouverez indigente ; ne vous comparez pas avec les autres, c'est là que vous verrez l'inégalité ; mais regardez et vous et les autres dans l'unité du corps de l'Église : tout est à vous dans cette unité, et par la fraternité chrétienne tous les biens sont communs entre les fidèles. C'est ce que j'apprends de saint Augustin, par ces excellentes paroles : Mes frères, dit-il, ne vous plaignez pas s'il y a des dons qui vous manquent : « Aimez seulement l'unité, et les « autres ne les auront que pour vous : » *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid*[1]. Si la main avait son sentiment propre, elle se réjouirait de ce que l'œil éclaire, parce qu'il éclaire pour tout le corps ; et l'œil n'envierait pas à la main, ni la force, ni son adresse qui le sauve lui-même en tant de rencontres. Voyez les apôtres du Fils de Dieu ; autrefois ils étaient toujours en querelle au sujet de la primauté ; mais depuis que le Saint-Esprit les a faits un cœur et une âme, ils ne sont plus jaloux ni contentieux. Ils croient tous parler par S. Pierre, ils croient présider avec lui ; et si son ombre guérit les maladies, toute l'Église prend part à ce don, et s'en glorifie en notre Seigneur. Ainsi, mes frères, dit saint Augustin, ne nous regardons pas en nous-mêmes ; aimons l'unité du corps de l'Église, aimons nous nous-mêmes en cette unité ; les richesses de la charité fraternelle suppléeront le défaut de notre indigence ; et ce que nous n'avons pas en nous-mêmes, nous le trouverons très-abondamment dans cette unité merveilleuse : *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid*[2]. Voilà le moyen d'exclure l'envie. *Tolle invidiam, et tuum est quod habeo : tollam invidiam, et meum est quod habes :* « Otez l'envie, ce que j'ai est à vous, ce que vous avez « est à moi ; tout est à vous par la charité. » Dieu vous donne des grâces extraordinaires. Ah! mon frère, je m'en réjouis,

[1] In Joan. Tract. XXXII, n. 8, tom. III, part. II, p. 528. — [2] Ibid.

j'y veux prendre part avec vous, j'en veux même jouir avec vous dans l'unité du corps de l'Église. L'envie seule nous peut rendre pauvres, parce qu'elle seule nous peut priver de cette sainte communication des biens de l'Église.

Mais si nous avons la consolation de participer aux biens de nos frères, quelle serait notre dureté si nous ne voulions pas ressentir leurs maux? et c'est ici qu'il faut déplorer le misérable état du christianisme. Avons-nous jamais ressenti que nous sommes les membres d'un corps? Qui de nous a langui avec les malades? qui de nous a pâti avec les faibles? qui de nous a souffert avec les pauvres? Quand je considère, fidèles, les calamités qui nous environnent, la pauvreté, la désolation, le désespoir de tant de familles ruinées, il me semble que de toutes parts il s'élève un cri de misère alentour de nous, qui devrait nous fendre le cœur, et qui peut-être ne frappe pas nos oreilles; car, ô riche superbe et impitoyable, si tu entendais cette voix, pourrait-elle pas obtenir de toi quelque retranchement médiocre des superfluités de ta table? pourrait-elle pas obtenir qu'il y eût quelque peu moins d'or dans ces riches ameublements dans lesquels tu te glorifies? et tu ne sens pas, misérable, que la cruauté de ton luxe arrache l'âme à cent orphelins, auxquels la Providence divine a assigné la vie sur ce fonds.

Mais peut-être que vous me direz qu'il se fait des charités dans l'Église. Chrétiens, quelles charités! quelques misérables aumônes, faibles et inutiles secours d'une extrême nécessité, que nous répandons d'une main avare, comme une goutte d'eau sur un grand brasier, ou une miette de pain dans la faim extrême. La charité ne donne pas de la sorte; elle donne libéralement, parce qu'elle sent la misère, parce qu'elle s'afflige avec l'affligé, et que, soulageant le nécessiteux, elle-même se sent allégée. C'est ainsi qu'on vivait dans ces premiers temps où j'ai tâché de vous rappeler. Quand on voyait un pauvre en l'Église, tous les fidèles étaient touchés; aussitôt chacun s'accusait soi-même, chacun regardait la misère de ce pauvre membre affligé comme la honte de tout le

corps, et comme un reproche sensible de la dureté des particuliers ; c'est pourquoi ils mettaient leurs biens en commun, de peur que personne ne fût coupable de l'indigence de l'un de ses frères. Et Ananias [1] ayant méprisé cette loi que la charité avait imposée, il fut puni exemplairement comme un infâme et comme un voleur, quoiqu'il n'eût retenu que son propre bien ; de là vient qu'il est nommé par saint Chrysostome [2] « le voleur de son propre bien : » *Rerum suarum fur*. Tremblons donc, tremblons, chrétiens ; et étant imitateurs de son crime, appréhendons aussi son supplice.

Et que l'on ne m'objecte pas que nous ne sommes plus tenus à ces lois, puisque cette communauté ne subsiste plus ; car quelle est la honte de cette parole ? Sommes-nous encore chrétiens, s'il n'y a plus de communauté entre nous ? Les biens ne sont plus en commun ; mais il sera toujours véritable que la charité est commune, que la charité est compatissante, que la charité regarde les autres. Les biens ne sont donc plus en commun par une commune possession ; mais ils sont encore en commun par la communication de la charité ; et la Providence divine, en divisant les richesses aux particuliers, a trouvé ce nouveau secret de les remettre en commun par une autre voie, lorsqu'elle en commet la dispensation à la charité fraternelle, qui regarde toujours l'intérêt des autres.

Tel est l'esprit du christianisme. Chrétiens, n'éteignez pas cet esprit ; et si tout le monde l'éteint, âmes saintes et religieuses, faites qu'il vive du moins parmi vous. C'est dans vos saintes sociétés que l'on voit encore une image de cette communauté chrétienne que le Saint-Esprit avait opérée : c'est pourquoi vos maisons ressemblent au ciel ; et comme la pureté que vous professez vous égale en quelque sorte aux saints anges, de même ce qui unit vos esprits, c'est ce qui unit aussi les esprits célestes, c'est-à-dire, un désir ardent de servir votre commun maître : vous n'avez toutes qu'un

[1] Act. v, 1 et suiv. — [2] In Act. Apost., Hom. XII, n. 1, tom. IX, pag. 97.

même intérêt, tout est commun entre vous; et ce mot si froid de mien et de tien, qui a fait naître toutes les querelles et tous les procès, est exclu de votre unité. Que reste-t-il donc maintenant, sinon qu'ayant chassé du milieu de vous la semence des divisions, vous y fassiez régner cet esprit de paix, qui sera le nœud de votre concorde, l'appui immuable de votre foi, et le gage de votre immortalité? *Amen.*

EXTRAITS

DE DIVERS SERMONS.

SUR LA HAINE DES HOMMES POUR LA VÉRITÉ.

C'est un effet admirable de la Providence qui régit le monde, que toutes les créatures vivantes et inanimées portent leur loi en elles-mêmes. Et le ciel, et le soleil, et les astres, et les éléments, et les animaux, et enfin toutes les parties de cet univers, ont reçu leurs lois particulières, qui, ayant toutes leurs secrets rapports avec cette loi éternelle qui réside dans le Créateur, font que tout marche en concours et en unité, suivant l'ordre immuable de sa sagesse. S'il est ainsi, chrétiens, que toute la nature ait sa loi, l'homme a dû aussi recevoir la sienne; mais avec cette différence, que les autres créatures du monde visible l'ont reçue sans la connaître : au lieu qu'elle a été inspirée à l'homme dans un esprit raisonnable et intelligent, comme dans un globe de lumière dans lequel il la voit briller elle-même avec un éclat encore plus vif que le sien; afin que, la voyant, il l'aime, et que l'aimant il la suive par un mouvement volontaire.

C'est en cette sorte, âmes saintes, que nous portons en nous-mêmes et la loi de l'équité naturelle, et la loi de la justice chrétienne. La première nous est donnée avec la raison en naissant dans cet ancien monde, selon cette parole de l'Évangile, que « Dieu illumine tout homme venant au monde[1]; » et la seconde nous est inspirée avec la foi, qui est la raison des chrétiens, en renaissant dans l'Église, qui est le monde nouveau; et c'est pourquoi le baptême s'appelait dans l'ancienne Église le mystère d'illumination, qui est une phrase apostolique tirée de la divine épître aux Hébreux[2].

[1] Joan. I, 9. -- [2] Heb. VI, 4.

Ces lois ne sont autre chose qu'un extrait fidèle de la vérité primitive, qui réside dans l'esprit de Dieu; et c'est pourquoi nous pouvons dire sans crainte que la vérité est en nous. Mais si nous ne l'avons pas épargnée dans le sein même de Dieu, il ne faut pas s'étonner que nous la combattions en nos consciences. De quelle sorte, chrétiens? Il vous sera utile de le bien entendre; et c'est pourquoi je tâcherai de vous l'expliquer.

Je vous ai dit, dans le premier point, qu'en vain les pécheurs attaquaient en Dieu cette vérité originale; ils se perdent tout seuls, elle n'est ni corrompue ni diminuée. Mais il n'en est pas de la sorte de cette vérité inhérente en nous : car comme nous la touchons de plus près, et que nous pouvons, pour ainsi dire, mettre nos mains dessus, nous pouvons aussi, pour notre malheur, la mutiler et la corrompre, la falsifier et l'obscurcir. Et il ne faut pas s'étonner si cette haine secrète par laquelle le pécheur s'efforce de la détruire dans l'original et dans sa source, le porte à l'altérer autant qu'il peut dans les copies et dans les ruisseaux. Mais ceci est trop vague et trop général; venons à des idées plus particulières.

Je veux donc dire, messieurs, que nous falsifions dans nos consciences la règle de vérité qui doit gouverner nos mœurs, afin de ne voir pas quand nous faisons mal : et voici en quelle manière.

Deux choses sont nécessaires pour nous connaître nous-mêmes et la justice de nos actions : que nous ayons les règles dans leur pureté, et que nous nous regardions dedans comme dans un miroir fidèle. Car en vain le miroir est-il bien placé, en vain sa glace est-elle polie : si vous n'y tournez le visage, il ne sert de rien pour vous reconnaître, non plus que la règle de la vérité, si vous n'en approchez pas pour y contempler quel vous êtes.

C'est ici que nous errons doublement; car nous altérons la règle, et nous nous déguisons nos mœurs à nous-mêmes. Comme une femme mondaine, amoureuse jusqu'à la folie de cette beauté d'un jour, qui peint la surface du visage pour cacher la laideur qui est au dedans; lorsqu'en consultant son

miroir elle ne trouve ni cet éclat ni cette douceur que sa vanité désire, elle s'en prend premièrement au cristal, elle cherche ensuite un miroir qui flatte. Que si elle ne peut tellement corrompre la fidélité de sa glace qu'elle ne lui montre toujours beaucoup de laideur, elle s'avise d'un autre moyen : elle se plâtre, elle se farde, elle se déguise, elle se donne de fausses couleurs; elle se pare, dit saint Ambroise [1], d'une bonne grâce achetée; elle repaît sa vanité, et laisse jouir son orgueil du spectacle d'une beauté imaginaire. C'est à peu près ce que nous faisons, lorsque notre vie mauvaise [nous rend odieux à nous-mêmes]. Lorsque nous courons après nos désirs, notre âme se défigure et perd toute sa beauté : si en cet état déplorable nous nous présentons quelquefois à cette règle de vérité écrite en nos cœurs, notre difformité nous étonne, elle fait horreur à nos yeux; nous nous plaignons de la règle. Ces lois austères, dont on nous effraye, ne sont pas les lois de l'Évangile; elles ne sont pas si fâcheuses, ni si ennemies de l'humanité : nous éloignons ces dures maximes, et nous mettons en leur place, ainsi qu'une glace flatteuse, des maximes d'une piété accommodante. Cette loi de la dilection des ennemis, cette sévérité de la pénitence et de la mortification chrétienne, ce précepte terrible du détachement du monde, de ses vanités et de ses pompes, ne se doit pas prendre au pied de la lettre; tout cela tient plus du conseil que du commandement absolu.

Mais, chrétiens, il est malaisé de détruire tout à fait en nous cette règle de vérité, qui est si profondément empreinte en nos âmes; et, quelque petit rayon qui nous en demeure, c'est assez pour convaincre nos mauvaises mœurs et notre vie licencieuse. Cette pensée nous chagrine; mais notre amour-propre s'avance à propos pour nous ôter cette inquiétude : il nous présente un fard agréable, il donne de fausses couleurs à nos intentions; il dore si bien nos vices, que nous les prenons pour des vertus.

Voilà, mes frères, les deux manières par lesquelles nous falsifions et l'Évangile et nous-mêmes : nous craignons de le

[1] De Virginib. lib. I, cap. VI. nos. 28, 29, t. II, col. 153.

découvrir en sa vérité, et de nous voir nous-mêmes tels que nous sommes. Nous ne pouvons nous résoudre à nous accorder avec l'Évangile par une conduite réglée; nous tâchons de nous approcher en déguisant l'un et l'autre, faisant de l'Évangile un assemblage monstrueux de vrai et de faux, et de nous-mêmes un personnage de théâtre qui n'a que des actions empruntées, et à qui rien ne convient moins que ce qu'il paraît.

Et en effet, chrétiens, lorsque nous formons tant de doutes et tant d'incidents, que nous réduisons l'Évangile et la doctrine des mœurs à tant de questions artificieuses; que faisons-nous autre chose, sinon de chercher des déguisements? et que servent tant de questions, sinon à nous faire perdre, parmi des détours infinis, la trace toute droite de la vérité? Ne faisons ici la guerre à personne, sinon à nous-mêmes et à nos vices; mais disons hautement dans cette chaire que ces pécheurs subtils et ingénieux, qui tournent l'Évangile de tant de côtés, qui trouvent des raisons de douter sur l'exécution de tous les préceptes, qui fatiguent les casuistes par leurs consultations infinies, ne travaillent ordinairement qu'à nous envelopper la règle des mœurs. « Ce sont des hom-« mes, dit saint Augustin, qui se tourmentent beaucoup pour « ne trouver pas ce qu'ils cherchent, » *nihil laborant, nisi non invenire quod quærunt* [1] : ou plutôt ce sont ceux dont parle l'apôtre, qui n'ont jamais de maximes fixes ni de conduite certaine; « qui apprennent toujours, et cependant « n'arrivent jamais à la science de la vérité; » *semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes* [2].

Ce n'est pas ainsi, chrétiens, que doivent être les enfants de Dieu. A Dieu ne plaise que nous croyions que la doctrine chrétienne soit toute en questions et en incidents! l'Évangile nous a donné quelques principes, Jésus-Christ nous a appris quelque chose; son école n'est pas une académie, où chacun dispute ainsi qu'il lui plaît. Qu'il puisse se rencontrer quelquefois des difficultés extraordinaires, je ne m'y veux pas op-

[1] De Genes. contra Manich. lib. II, cap. II, t. I, col. 665. — [2] II. Tim. III, 7.

poser; mais je ne crains point de vous assurer que, pour régler notre conscience sur la plupart des devoirs du christianisme, la simplicité et la bonne foi sont deux grands docteurs, qui laissent peu de choses indécises. Pourquoi donc subtilisez-vous sans mesure? Aimez vos ennemis, faitez-leur du bien. Mais c'est une question, direz-vous, ce que signifie cet amour; si aimer ne veut pas dire, ne les haïr point : et pour ce qui regarde de leur faire du bien, il faut savoir dans quel ordre, et s'il ne suffit pas de venir à eux après que vous aurez épuisé votre libéralité sur tous les autres; et alors ils se contenteront, s'il leur plaît, de vos bonnes volontés.

Raffinements ridicules! aimer, c'est-à-dire aimer. L'ordre de faire du bien à vos ennemis dépend des occasions particulières que Dieu vous présente, pour rallumer, s'il se peut, en eux, le feu de la charité que vos inimitiés ont éteint : pourquoi raffiner davantage? Grâce à la miséricorde divine, la piété chrétienne ne dépend pas des inventions de l'esprit humain; et, pour vivre selon Dieu en simplicité, le chrétien n'a pas besoin d'une grande étude, ni d'un grand appareil de littérature : « Peu de choses lui suffisent, dit Tertullien, « pour connaître de la vérité ce qu'il lui en faut pour se con« duire : » *Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est* [1].

Qui nous a donc produit tant de doutes, tant de fausses subtilités, tant de dangereux adoucissements sur la doctrine des mœurs, si ce n'est que nous voulons tromper et être trompés? De là tant de questions et tant d'incidents qui raffinent sur les chicanes et les détours du barreau. Vous avez dépouillé cet homme pauvre, et vous êtes devenu un grand fleuve engloutissant les petits ruisseaux; mais vous ne savez pas par quels moyens, ni je ne me soucie de le pénétrer : soit que ce soit en levant les bondes des digues, soit par quelque machine plus délicate; enfin vous avez mis cet étang à sec, et il vous redemande ses eaux. Que m'importe, ô grande rivière qui regorges de toutes parts, en quelle manière et

[1] De anim. n. 2.

par quels détours ses eaux ont coulé en ton sein ? Je vois qu'il est desséché, et que vous l'avez dépouillé de son peu de bien. Mais il y a ici des questions, et sans doute des questions importantes ; tout cela pour obscurcir la vérité. C'est pourquoi saint Augustin a raison de comparer ceux qui les forment à des hommes « qui soufflent sur de la poussière, et se jettent « de la terre aux yeux, » *sufflantes in pulverem, et excitantes terram in oculos suos*[1]. Eh quoi ! vous étiez dans le grand chemin de la charité chrétienne ; la voie vous paraissait toute droite, et vous avez soufflé sur la terre ! mille vaines contentions, mille questions de néant se sont excitées, qui ont troublé votre vue comme une poussière importune, et vous ne pouvez plus vous conduire : un nuage vous couvre la vérité, vous ne la voyez qu'à demi.

Mais c'en est assez, chrétiens, pour convaincre leur mauvaise vie. Car encore que nous tournions le dos au soleil, et que nous tâchions par ce moyen de nous envelopper dans notre ombre, les rayons qui viennent de part et d'autre nous donnent toujours assez de lumière. Encore que nous détournions nos visages, de peur que la vérité ne nous éclaire de front, elle envoie par les côtés assez de lumière pour nous empêcher de nous méconnaître. Accourez ici, amour-propre ; avec tous vos noms, toutes vos couleurs, tout votre art et tout votre fard, venez peindre nos actions, venez colorer nos vices : ne nous donnez point de ce fard grossier qui trompe les yeux des autres ; déguisez-nous si délicatement et si finement, que nous ne nous connaissions plus nous-mêmes.

Je n'aurais jamais fait, messieurs, si j'entreprenais aujourd'hui de vous raconter tous les artifices par lesquels l'amour-propre nous cache à nous-mêmes, en nous donnant de faux jours, en nous faisant prendre le change, en détournant notre attention ou en charmant notre vue. Disons quelques-unes de ses finesses ; mais donnons en même temps une règle sûre pour en découvrir la malice. Vous allez voir, chrétiens, comment il nous persuade premièrement que nous sommes

[1] Conf., lib. XII, cap. XVI, t. I, col. 216.

bien convertis, quoique l'amour du monde règne encore en nous; et pour nous pousser plus avant, que nous sommes zélés, quoique nous ne soyons pas même charitables.

Voici comme il s'y prend pour nous convertir : prêtez l'oreille, messieurs, et écoutez les belles conversions que fait l'amour-propre. Il y a presque toujours en nous quelque commencement imparfait et quelque désir de vertu, dont l'amour-propre relève le prix, et qu'il fait passer pour la vertu même : c'est ainsi qu'il commence à nous convertir. Mais il faut s'affliger de ses crimes; il trouvera le secret de nous donner de la componction. Nous serions bien malheureux, chrétiens, si le péché n'avait pas ses temps de dégoût, aussi bien que toutes nos autres occupations Ou le chagrin, ou la plénitude fait qu'il nous déplaît quelquefois : c'est la contrition que fait l'amour-propre. Bien plus, j'ai appris du grand saint Grégoire [1] : que comme Dieu, dans la profondeur de ses miséricordes, laisse quelquefois dans ses serviteurs des désirs imparfaits du mal, pour les enraciner dans l'humilité; aussi l'ennemi de notre salut, dans la profondeur de ses malices, laisse naître souvent dans les siens un amour imparfait de la justice, qui ne sert qu'à les enfler par la vanité : ceux-là se croient de grands pécheurs, ceux-ci se persuadent souvent qu'ils sont de grands saints. Ainsi le malheureux Balaam admirant les tabernacles des justes, s'écrie tout touché, ce semble : « Que mon âme meure de la mort des justes [2]! » est-il rien de plus pieux? Mais après avoir prononcé leur mort bienheureuse, le même donne aussitôt des conseils pernicieux contre leur vie. Ce sont les profondeurs de Satan, comme les appelle saint Jean dans l'Apocalypse, *altitudines Satanæ* [3]; mais il fait jouer pour cela les ressorts délicats de notre amour-propre. C'est lui qui fait passer ces dégoûts qui viennent ou de chagrin ou d'humeur, pour la componction véritable; et des désirs qui semblent sincères, pour des résolutions déterminées. Mais je veux encore vous accorder que le désir peut être sin-

[1] Pastor. part. III, cap. XXX, t. II, col. 87. — [2] Num. XXIII, 10. — [3] Apoc. II, 24.

cère : mais ce sera toujours un désir, et non une résolution déterminée; c'est-à-dire, ce sera toujours une fleur : mais ce ne sera jamais un fruit, et c'est ce que Jésus-Christ cherche sur ses arbres.

Pour nous détromper, chrétiens, des tromperies de notre amour-propre, la règle est de nous juger par les œuvres. C'est la seule règle infaillible, parce que c'est la seule que Dieu nous donne; il s'est réservé de juger les cœurs par leurs dispositions intérieures, et il ne s'y trompe jamais : il nous a donné les œuvres, comme la marque pour nous reconnaître; c'est la seule qui ne trompe pas. Si votre vie est changée, c'est le sceau de la conversion de votre cœur. Mais prenez garde encore en ce lieu aux subtilités de l'amour-propre : prenez garde qu'il ne change un vice en un autre, et non pas le vice en vertu; que l'amour du monde ne règne en vous sous un autre titre; que ce tyran, au lieu de remettre le trône à Jésus-Christ le légitime Seigneur, n'ait laissé un successeur de sa race, enfant aussi bien que lui de la même convoitise. Venez à l'épreuve des œuvres; mais ne vous contentez pas de quelques aumônes, ni de quelque demi-restitution. Ces œuvres dont nous parlons, qui sont le sceau de la conversion, doivent être des œuvres pleines devant Dieu, comme parle l'Écriture sainte : *Non invenio opera tua plena coram Deo meo* [1] : « Je ne trouve point vos œuvres pleines « devant mon Dieu : » c'est-à-dire qu'elles doivent embrasser toute l'étendue de la justice chrétienne et évangélique.

Après vous avoir montré de quelle sorte l'amour-propre convertit les hommes, je vous ai promis de vous dire comment il fait semblant d'allumer leur zèle. Je l'expliquerai en un mot : c'est qu'il est naturel à l'homme de vouloir tout régler, excepté lui-même. Un tableau qui n'est pas posé en sa place choque la justesse de notre vue; nous ne souffrons rien au prochain, nous n'avons de la facilité ni de l'indulgence pour aucune faute des autres. Ce grand déréglement vient d'un bon principe : c'est qu'il y a en nous un amour de l'ordre

1 Apoc. III, 2.

et de la justice qui nous est donné pour nous conduire. Cette inclination est si forte, qu'elle ne peut demeurer inutile : c'est pourquoi si nous ne l'occupons au dedans de nous, elle s'amuse au dehors; elle se tourne à régler les autres, et nous croyons être fort zélés quand nous détestons le mal dans les autres. Il plaît à l'amour-propre que nous exercions ou plutôt que nous consumions et que nous épuisions ainsi notre zèle.

Faites ce que vous voulez qu'on vous fasse, employez pour vous la même mesure dont vous vous servez pour les autres; toutes les ruses de l'amour-propre seront éventées. N'ayez pas deux mesures, l'une pour le prochain et l'autre pour vous, « car c'est chose abominable devant le Sei- « gneur [1] : » n'ayez pas une petite mesure où vous ne mesuriez que vous-même, pour régler vos devoirs ainsi qu'il vous plaît; car cela attire la colère de Dieu. *Mensura minor iræ plena*, « La fausse mesure est pleine de la colère de Dieu, » dit le prophète Michée [2]. Prenez la grande mesure du christianisme, la mesure de la charité; mesure pleine et véritable, qui enferme le prochain avec vous, et qui vous range tous deux sous la même règle et sous les mêmes devoirs, tant de l'équité naturelle que de la justice chrétienne. Ainsi ce grand ennemi de la vérité intérieure, l'amour-propre, sera détruit en nous-mêmes : mais s'il vit encore, voici qui lui doit donner le coup de la mort; la vérité dans les autres hommes convainquant et reprenant les mauvaises œuvres : c'est le dernier effort qu'elle fait, et c'est là qu'elle reçoit les plus grands outrages.

(*Troisième sermon pour le dimanche de la Passion.*)

EXHORTATION A LA CHARITÉ.

Combien de malades dans Metz! Il semble que j'entends tout autour de moi un cri de misère : ne voulez-vous pas avoir pitié? Leur voix est lasse, parce qu'elle est infirme : moins je les entends, et plus ils me percent le cœur. Mais si leur voix

[1] Prov. xx, 23. — [2] Mich. vi, 10.

n'est pas assez forte, écoutez Jésus-Christ qui se joint à eux. Ingrat, déloyal, nous dit-il, tu manges et tu te reposes à ton aise; et tu ne songes pas que je suis souffrant en telle maison, que j'ai la fièvre en cette autre, et que partout je meurs de faim, si tu ne m'assistes. Qu'attendez-vous, cruels, pour subvenir à la pauvreté de ce misérable? Quoi! attendez-vous que les ennemis de la foi en prennent le soin, pour les gagner à eux par une cruelle miséricorde? Voulez-vous que votre dureté leur serve d'entrée? Ah! qu'un homme se fait bien entendre, quand il vient donner la vie à un désespéré! Faiblesse d'esprit dans la maladie. Vous voulez qu'ils soient secourus; favorisez donc de tout votre pouvoir cette confrérie charitable qui se consacre à leur service. Aidez ces filles charitables, dont toute la gloire est d'être les servantes des pauvres malades; victimes consacrées pour les soulager. Et ne me dites point: Les pauvres sont de mauvaise humeur, on ne peut les contenter. C'est une suite nécessaire de la pauvreté. Sont-ils de plus mauvaise humeur que ceux auxquels Jésus-Christ disait: *O generatio perversa! usquequo patiar vos? Adduc huc filium tuum*[1]. « O race incrédule et dépravée! jusqu'à quand vous souffrirai-je? Amenez ici votre fils. » Mais ils ne se contentent pas de ce que nous leur donnons: ils veulent de l'argent, et non des bouillons, et non des remèdes. Qui le veut? c'est l'avarice. Vous n'êtes pas assemblées pour satisfaire à ce que leur avarice désire, mais à ce qu'exige leur nécessité. Mais il n'y a point de fonds? C'est la charité des fidèles; et c'est à vous, mesdames, à l'exciter. C'est pour cela, mesdames, que vous vous êtes toutes données à Dieu pour faire la quête.

Si la pauvreté dans le christianisme est honorable, vous devez être honorées de faire pour Jésus-Christ l'action de pauvres. Quoi! rougirez-vous de demander l'aumône pour Jésus-Christ? Quand est-ce que vous donnerez, si vous ne pouvez vous résoudre à demander? Vous devriez ouvrir vos bourses, et vous refusez de tendre la main! Mais on ne me

[1] Luc. IX, 41.

donne rien. O vanité, qui te mêles jusque dans les actions les plus humbles, ne nous laisseras-tu jamais en repos? Jésus se contente d'un liard; Jésus se contente d'un verre d'eau : bien plus, il ne laisse pas de demander aux plus rebelles, aux plus incrédules. Animez-vous donc les unes les autres; mais persévérez. Quelle honte d'avoir commencé ! ce serait une hypocrisie. Rien de plus saint : tout le monde y devrait concourir. N'écoutez pas ceux qui disent : Cet œuvre ne durera pas. Il ne durera pas, si vous êtes lâches : il ne durera pas, si vous manquez de foi, si vous vous défiez de la Providence. Dieu suscitera l'esprit de personnes pieuses pour vous fournir des secours extraordinaires; mais ce sera si vous faites ce que vous pouvez. Quelle consolation : Je n'ai qu'un écu à donner; il se partagera entre tous les pauvres, comme la nourriture entre tous les membres ! C'est l'avantage de faire les choses en union. Si chaque membre prenait sa nourriture de lui-même, confusion et désordre; la nature y a pourvu : une même bouche. Comme les membres s'assistent les uns les autres, prêtez-leur vos mains, prêtez leur vos voix. La main prend un bâton pour soutenir le corps, au défaut du pied.

Exhortation, en considérant la miséricorde que nous recevons de Jésus-Christ : que lui rendrons-nous? il n'a que faire de nous. Empressement de la reconnaissance : Sauveur, je meurs de honte de recevoir vos bienfaits sans rien rendre; donnez-moi le moyen de les reconnaître. Pressé par ces raisons que la gratitude inspire, il dit : Je te donne les pauvres; ce que tu leur feras, je le tiens pour reçu aux mêmes conditions qu'eux : je veux entrer en leur place. Ne le crois-tu pas? C'est lui qui le dit. Il a dit que du pain c'était son corps; tu le crois, et tu l'adores. Il a dit qu'une goutte d'eau lavait nos péchés; tu le crois, et tu conduis tes enfants à cette fontaine. Il a dit qu'il était en la personne des pauvres; pourquoi refuses-tu de le croire? Si tu refuses de le croire, tu le croiras et tu le verras, lorsqu'il dira : *Infirmus, et non visitastis me*[1] : « J'ai été malade, et vous ne m'avez pas visité. »

[1] Matth. xxv, 43.

L'homme devant Dieu, demandant de le voir dans sa gloire : Tu ne m'as pas voulu voir dans mon infirmité : une troupe de misérables s'élèvera : Seigneur, c'est un impitoyable. C'est pour cela que le mauvais riche voit Lazare au sein d'Abraham. Au contraire, ces pauvres vous recevront dans les demeures eternelles : *Recipient vos in æterna tabernacula* [1].

Employez à cela le crédit et l'autorité : elle s'évanouira en l'autre monde. Voulez-vous qu'elle vous y serve, employez-la au ministère des pauvres.

(*Premier Sermon pour la fête de tous les Saints.*)

DÉSIR UNIVERSEL DU BONHEUR.

Le roi-prophète fait une demande dans le psaume trente-troisième, à laquelle vous jugerez avec moi qu'il est aisé de répondre. « Qui est l'homme qui désire la vie, et souhaite de « voir des jours heureux ? » *Quis est homo qui vult vitam, diligit dies videre bonos* [2] ? A cela toute la nature, si elle était animée, répondrait, d'une même voix, que toutes les créatures voudraient être heureuses. Mais surtout les natures intelligentes n'ont de volonté ni de désir que pour leur félicité; et si je vous demande aujourd'hui si vous voulez être heureux, quoique vos bouches se taisent, j'entendrai le cri secret de vos cœurs, qui me diront, d'un commun accord, que sans doute vous le désirez, et ne désirez autre chose. Il est vrai que les hommes se représentent la félicité sous des formes différentes : les uns la recherchent et la poursuivent sous le nom de plaisir, d'autres sous celui d'abondance et de richesses, d'autres sous celui de repos, ou de liberté, ou de gloire ; d'autres sous celui de vertu. Mais enfin tous la recherchent, et le Barbare et le Grec, et les nations sauvages, et les nations polies et civilisées, et celui qui se repose dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui traverse les mers, et celui qui demeure sur la terre. Nous voulons tous être heureux, et il n'y a rien en nous ni de plus intime ni de plus fort ni de plus naturel que ce désir.

[1] Luc. XVI, 9. — [2] Ps. XXXIII, 12.

Ajoutons-y, s'il vous plaît, messieurs, qu'il n'y a rien aussi de plus raisonnable. Car qu'y a-t-il de meilleur que de souhaiter le bien, c'est-à-dire la félicité? Vous donc, ô mortels qui la recherchez, vous recherchez une bonne chose; prenez garde seulement que vous ne la recherchiez où elle n'est pas. Vous la cherchez sur la terre, et ce n'est pas là qu'elle est établie, ni que l'on trouve ces jours heureux dont nous a parlé le divin Psalmiste. En effet, ces beaux jours, ces jours heureux, ou les hommes toujours inquiets les imaginent du temps de leurs pères, ou ils les espèrent pour leurs descendants; jamais ils ne pensent les avoir trouvés, ou les goûter pour eux-mêmes. Vanité, erreur et inquiétude de l'esprit humain! Mais peut-être que nos neveux regretteront la félicité de nos jours avec la même erreur qui nous fait regretter le temps de nos devanciers : et je veux dire en un mot, messieurs, que nous pouvons ou imaginer des jours heureux, ou les espérer, ou les feindre; mais que nous ne pouvons jamais les posséder sur la terre.

(*Quatrième Sermon pour la fête de tous les Saints.*)

DES APPRÉHENSIONS DE LA MORT.

Que si l'attache à la santé même et à la vie est si vicieuse et si contraire à la dignité du christianisme, que dirai-je de la curiosité, de la vanité, de cette vivacité qu'on affecte tant sur le teint et sur le visage? Faible et misérable créature, et vainement appelée à une beauté et à une gloire éternelle, vous ne sauriez sans regret voir tomber cette fleur d'un jour, ni passer cette couleur vive, ni cet air de jeunesse s'évanouir. Hélas! vous en avez honte, comme si c'était un défaut. Vous voulez cacher vos années, et non-seulement les cacher, mais résister à leur cours qui emporte tout; vous soutenir contre leur effort, et tromper leurs mains si subtiles, qui ne cessent de vous enlever par mille artifices toujours quelque chose. Est-ce là cette gloire du corps de Jésus? [Il est une autre santé, une autre beauté, une autre vie. Hé! laissez-vous dépouiller de ce fragile ornement qui ne fait que nourrir

votre vanité, vous exposer à la tentation, vous environner de scandales. Quittez l'amour de ce corps trop chéri et trop soigné : car si vous persistez à le tant chérir, ô que la mort vous sera cruelle! O que vainement vous soupirerez, disant avec ce roi des Amalécites : *Siccine separat amara mors*[1] ? « Est-ce « ainsi que la mort amère sépare de tout? » Quel coup! quel effort! quelle violence!

Au contraire, un homme de bien n'a rien à perdre en ce jour. La mortification lui rend la mort familière ; le détachement du plaisir le désaccoutume du corps. Il a depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu les liens les plus délicats qui nous y attachent. Il ne s'afflige donc pas de quitter son corps ; il sait qu'il ne le perd pas. Il a appris de l'Apôtre que nous avons un double voyage à faire : *Scientes quoniam dum sumus in corpore peregrinamur a Domino... Bonam voluntatem habemus magis peregrinari a corpore, et præsentes esse ad Dominum*[2] : « Nous savons que, pendant que nous habi- « tons ce corps, nous sommes éloignés du Seigneur... Nous « aimons mieux sortir de la maison de ce corps pour aller ha- « biter avec le Seigneur. » Car tant que nous sommes dans le corps, nous voyageons loin de Dieu ; et quand nous sommes avec Dieu, nous voyageons loin du corps. L'un et l'autre n'est qu'un voyage, et non une entière séparation ; parce que nous passons dans le corps pour aller à Dieu, et que nous allons à Dieu dans l'espérance de retourner à nos corps. Ainsi lorsque nous vivons dans cette chair, nous ne devons pas nous y attacher comme si nous y devions demeurer toujours : et lorsqu'il en faut sortir, nous ne devons pas nous affliger comme si nous n'y devions jamais retourner. Par là étant délivrés des soins inquiets de la vie et des appréhensions de la mort, lorsque notre dernière heure approche, nous nous endormons en paix et en espérance. Car que crains-tu, âme chrétienne, dans les approches de la mort? Crains-tu de perdre ton corps? Mais que ta foi ne chancelle pas : pourvu

[1] Reg. xv, 32. — [2] II. Cor. v, 6, 8.

que tu le soumettes à l'Esprit de Dieu, cet esprit tout-puissant te le rendra meilleur saura bien te le conserver pour l'éternité.

(*Sermon pour le jour des Morts.*)

DIEU NOUS FRAPPE POUR NOUS RÉVEILLER.

Mais j'ai à vous découvrir de plus profondes vérités. Je ne prétends pas seulement faire appréhender aux pécheurs les rigueurs du jugement dernier, ni les supplices insupportables du siècle à venir. De peur que le repos où ils sont dans la vie présente ne serve à nourrir en leur cœur aveugle et impénitent l'espérance de l'impunité, le Saint-Esprit nous enseigne que leur repos même est une peine. Pécheurs, soyez ici attentifs. Voici une nouvelle manière de se venger, qui n'appartient qu'à Dieu seul : c'est de laisser ses ennemis en repos, et de les punir davantage par leur endurcissement et par leur sommeil léthargique, que s'il exerçait sur eux un châtiment exemplaire. Il est donc vrai, chrétiens, qu'il arrive souvent qu'à force d'être irrité, Dieu renferme en lui-même toute sa colère ; en sorte que les pécheurs, étant étonnés eux-mêmes de leurs longues prospérités et du cours fortuné de leurs affaires, s'imaginent n'avoir rien à craindre, et ne sentent plus aucun trouble dans leur conscience. Voilà ce pernicieux assoupissement, voilà ce sommeil de mort dont j'ai déjà tant parlé. C'est, mes frères, le dernier fléau que Dieu envoie à ses ennemis ; c'est le comble de tous les malheurs ; c'est la plus prochaine disposition à l'impénitence finale, et à la ruine dernière et irremédiable. Pour l'entendre, il faut remarquer que c'est une excellente maxime des saints docteurs, « Qu'autant que les pécheurs sont rigoureux censeurs de leurs vices, autant Dieu se relâche en leur faveur de la sévérité de ses jugements : » *In quantum non peperceris tibi, in tantum tibi Deus, crede, parcet*[1]. En effet, comme il est écrit que Dieu aime la justice et déteste l'iniquité, tant qu'il y a quelque chose en nous qui crie contre les péchés et s'élève contre les vices, il y a aussi quelque chose qui prend

[1] Tertull. de Pœnitentia, n. 10.

le parti de Dieu ; et c'est une disposition favorable pour le réconcilier avec nous. Mais dès que nous sommes si malheureux que d'être tout à fait d'accord avec nos péchés ; dès que, par le plus indigne des attentats, nous en sommes venus à ce point que d'abolir en nous-mêmes la sainte vérité de Dieu, l'impression de son doigt et de ses lumières, la marque de sa justice souveraine, en renversant cet auguste tribunal de la conscience qui condamnait tous les crimes ; c'est alors que l'empire de Dieu est détruit, que l'audace de la rébellion est consommée, et que nos maux n'ont presque plus de remèdes. C'est pourquoi ce grand Dieu vivant, qui sait que le souverain bonheur est de le servir et de lui plaire, et que ce qui reste de meilleur à ceux qui se sont éloignés de lui par leurs crimes, c'est d'être troublés et inquiétés du malheur de lui avoir déplu ; après qu'on a méprisé longtemps ses grâces, ses inspirations, ses miséricordieux avertissements, et les coups par lesquels il nous a frappés de temps en temps, non encore pour nous punir à toute rigueur, mais seulement pour nous réveiller ; prend enfin cette dernière résolution pour se venger des hommes ingrats et trop insensibles : il retire ses saintes lumières, il les aveugle, il les endurcit ; et, leur laissant oublier ses divins préceptes, il fait qu'en même temps ils oublient et leur salut et eux-mêmes.

(*Premier sermon pour le prem. dim. de l'Avent.*)

QU'IL FAUT SE CONVERTIR JEUNE.

Permettons aux hommes, si vous le voulez, de goûter paisiblement le plaisir de vivre ; accordons que la jeunesse puisse se promettre de longs jours, et ne lui envions pas la triste espérance de vieillir. Pensez-vous qu'on doive fonder sa future conversion sur cette attente? Détrompez-vous, chrétiens, et apprenez à vous mieux connaître. Telle est la nature de votre âme et de votre volonté, qu'elle ne peut, étant libre, être forcée par ses objets ; mais elle s'engage elle-même. Elle se fait comme des liens de fer et une espèce de nécessité par ses actes : c'est ce qui s'appelle l'habitude, dont je ne m'é-

tendrai pas à vous décrire la violence trop connue et trop expérimentée. Je veux donc bien vous confesser qu'il y a une certaine ardeur des passions et une force trop violente de la nature, que l'âge peut tempérer. Mais cette seconde nature qui se forme par l'habitude, mais cette nouvelle ardeur encore plus tyrannique qui naît de l'accoutumance, le temps ne fait que l'accroître et l'affermir davantage. Quelle folie, de laisser fortifier un ennemi qu'on veut vaincre! Ainsi nous nous trompons déplorablement, lorsque nous attendons du temps le remède à nos passions, que la raison nous présente en vain. Si nous n'acquérons par vertu et par un effort généreux la facilité de les vaincre, c'est une folie manifeste de croire que l'âge nous la donne. Et, comme dit sagement l'Ecclésiastique, « La vieillesse ne trouvera pas ce que la jeunesse « n'a pas amassé : » *Quæ in juventute tua non congregasti, quomodo in senectute tua invenies*[1] ? Et il n'est pas nécessaire de rappeler ici bien loin, ni les deux vieillards de Babylone, impudents calomniateurs de la pudique Susanne, ni la déplorable vieillesse de Salomon, autrefois sage. L'expérience du présent nous sauve la peine de rechercher avec soin les exemples des siècles passés. Jetez vous-mêmes les yeux sur vos proches, sur vos amis, sur tous ceux qui vous environnent : vous ne verrez que trop tous les jours que les vices ne s'affaiblissent pas avec la nature, et que les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux. Au contraire, si nous laissons dominer la colère, la vieillesse, bien loin de la modérer, la tournera en aigreur par son chagrin. Et quand on donne tout au plaisir, on ne voit, dit saint Basile, dans l'âge plus avancé, que des idées trop présentes, des désirs trop jeunes ; et, pour ne rien dire de plus, des regrets qui renouvellent tous les crimes. Par conséquent ne différez pas, et éveillez-vous tout à l'heure, vous qui, refusant à présent de vous convertir, dites que vous vous convertirez quelque jour; désabusez-vous : *Hora est jam.* Car quelle autre heure voulez-vous prendre? En découvrez-vous quelqu'une qui soit

[1] Eccli. xxv, 5.

plus commode ou plus favorable ? Connaissez le secret de votre cœur, et entendez le ressort qui fait mouvoir une machine si délicate.

Je sais que vous êtes libres ; mais toutefois, pour vous exciter, il faut quelque raison qui vous persuade, vous détermine : et quelle raison plus pressante aurez-vous alors, que celle que je vous propose ? Y aura-t-il un autre Jésus-Christ, un autre Évangile, une autre foi, une autre espérance, un autre paradis, un autre enfer ? Que verrez-vous de nouveau qui soit capable de vous ébranler ? Pourquoi donc résistez-vous maintenant ? pourquoi donc voulez-vous vous imaginer que vous céderez plus facilement en un autre temps ? D'où viendra cette nouvelle force à la vérité, ou cette nouvelle docilité à votre esprit ? Quand cette passion qui vous domine à présent, quand ce secret tyran de votre cœur aura quitté l'empire qu'il a usurpé, vous n'en serez pour cela ni plus dégagé, ni plus maître de vous-même. Si vous ne veillez sur vos actions, il ne fera que céder la place à un autre vice ; au lieu de la remettre au légitime Seigneur, qui est la Raison Dieu, il y laissera, pour ainsi dire, un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Je veux dire, les péchés se succéderont les uns aux autres ; et si vous ne faites quelque grand effort pour interrompre la suite de cette succession malheureuse, qui ne voit que d'erreur en erreur, et de délai en délai, elle vous mènera jusqu'au tombeau ? Connaissez donc que tous ces délais ne sont qu'un amusement manifeste, et qu'il n'y a rien de plus insensé que d'attendre la victoire de nos passions, du temps qui les fortifie.

(*Premier Sermon pour le prem. dim. de l'Avent.*)

NÉCESSITÉ DE VIVRE DANS L'ORDRE.

Il n'est pas en la puissance même de Dieu qu'il y ait une misère plus grande que le péché.

Dites à un homme qui est sur la roue, s'il lui reste assez de sentiment pour vous écouter, dites-lui qu'il est malheureux, non pas tant de ce qu'il est puni, que de ce qu'il est coupa-

ble ; que sa plus grande misère est d'être homicide, et non pas d'être rompu vif : quand est-ce qu'il entendra ce discours? Son âme, oppressée de tourments, ne s'arrête qu'au plus sensible, et non pas au plus raisonnable. Il s'irritera contre vous ; et une telle proposition lui augmenterait son supplice. Et toutefois est-il rien de plus nécessairement véritable? Car c'est une chose certaine que la plus grande misère vient du plus grand mal ; et je ne craindrai point d'assurer que la peine, au lieu d'être un mal, est un bien ; d'autant que ce qui fait le mal, c'est l'opposition au souverain bien, qui est Dieu. Or la peine n'est pas contre Dieu : au contraire, elle s'accorde avec sa justice : est-il pas très-juste que le pécheur souffre, et que le crime ne demeure pas impuni? Et la justice, n'est-ce pas un grand bien? Par conséquent si la peine est un mal, ce n'est qu'à l'égard du particulier ; mais c'est un très-grand bien à l'égard de l'ordre commun. Et comment? C'est que le péché met le désordre dans l'univers. C'est un désordre visible que les commandements du souverain soient mal observés : donc le péché met le désordre au monde. Et toutefois le maître de l'univers ne peut souffrir le désordre dans son ouvrage. Que fait-il? Il établit deux ordres : l'un, de ses règlements éternels sur lesquels les volontés droites sont composées ; l'autre, c'est l'ordre de la justice qui range les volontés déréglées. Ces deux ordres sont fondés tous deux sur cette loi immuable, qu'il faut que la volonté divine se fasse, ou dans l'obéissance des bons, ou dans le supplice des criminels. « Ceux qui ne veulent pas faire « ce qu'il veut, lui-même il en fait ce qu'il veut, » dit saint Augustin : *Cum faciunt quod non vult, hoc de eis facit quod ipse vult* [1].

Tu n'as pas voulu te mettre dans l'ordre, tu le souffriras : je veux dire, tu as voulu échapper, ô pécheur, de l'ordre des règles divines qui t'avaient été proposées ; tu retomberas dans l'ordre de sa justice. Et quel est l'ordre de la justice? C'est que c'est une chose très-bien ordonnée, que les volontés rebelles soient châtiées ; que ceux qui ont méprisé la bonté de Dieu

[1] Serm. CCXIV, n. 3, tom. V, col. 944.

éprouvent en eux-mêmes la sévérité de sa rigoureuse justice; qu'étant sortis autant qu'ils ont pu de son domaine par leur révolte, ils y soient ramenés par leur peine, afin que tout ploie sous la main de Dieu, ou par inclination, ou par force. Par conséquent la peine est dans l'ordre, parce qu'elle ramène dans l'ordre ceux qui s'en étaient dévoyés : et donc elle est très-bonne à la conduite générale de l'univers, parce que l'ordre est le bien général; et encore qu'elle fasse souffrir le particulier, il y a du bien dans ce mal qu'il souffre, parce qu'il y a de la règle et de la raison. Donc, pour aller plus loin, il se trouvera que le péché seul est le mal proprement dit et essentiel, qui n'a aucun mélange de bien. Il faut qu'il soit le souverain mal, parce qu'il est souverainement opposé au souverain bien. Donc il est vrai ce que je disais, que la plus grande misère c'est le péché, parce que la plus grande misère c'est le plus grand mal. Donc si le péché et l'enfer pouvaient être des choses séparées, il faudrait conclure nécessairement que le péché serait un mal, sans aucune comparaison, plus grand que l'enfer; et partant que les réprouvés seraient misérables, moins à cause qu'ils sont damnés, qu'à cause qu'ils sont pécheurs. Et encore que le sens humain y répugne, il faut que les vérités éternelles l'emportent, et qu'elles captivent nos entendements.

(*Premier Sermon pour le deux. dim. de l'Avent.*)

SUR LE PÉCHÉ.

Et ne me demandez pas, chrétiens, de quelle sorte se fera ce grand changement de nos plaisirs en supplices; la chose est prouvée par les Écritures. C'est le véritable qui le dit, c'est le Tout-Puissant qui le fait. Et toutefois, si vous regardez la nature des passions auxquelles vous abandonnez votre cœur, vous comprendrez aisément qu'elles peuvent devenir un supplice intolérable. Elles ont toutes en elles-mêmes des peines cruelles, des dégoûts, des amertumes. Elles ont toutes une infinité qui se fâche de ne pouvoir être assouvie; ce qui mêle dans elles toutes des emportements qui dégénèrent en une espèce de fureur non moins pénible que déraisonnable. L'amour impur, s'il m'est

permis de le nommer dans cette chaire, a ses incertitudes, ses agitations violentes, et ses résolutions irrésolues, et l'enfer de ses jalousies : *Dura sicut infernus æmulatio* [1] : et le reste que je ne dis pas. L'ambition a ses captivités, ses empressements, ses défiances et ses craintes, dans sa hauteur même, qui est souvent la mesure de son précipice. L'avarice, passion basse, passion odieuse au monde, amasse non-seulement les injustices, mais encore les inquiétudes avec les trésors. Eh! qu'y a-t-il donc de plus aisé que de faire de nos passions une peine insupportable de nos péchés, en leur ôtant, comme il est très-juste, ce peu de douceur par où elles nous séduisent, et leur laissant seulement les inquiétudes cruelles et l'amertume dont elles abondent? Nos péchés contre nous, nos péchés sur nous, nos péchés au milieu de nous : trait perçant contre notre sein, poids insupportable sur notre tête, poison dévorant dans nos entrailles.

(*Sermon pour le troisième dimanche de l'Avent.*)

SUR L'HONNEUR.

Je parle ici de l'honneur qui naît de l'estime des hommes; et c'est une certaine considération que l'on a pour nous, pour quelque bien éclatant qu'on y voit ou qu'on y présume. Voilà l'honneur défini; il nous sera aisé de le diviser : et je remarque d'abord que nous mettons l'honneur dans des choses vaines, que souvent même nous le mettons dans des choses tout à fait mauvaises, et que nous le mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons l'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur, parce que notre jugement est faible. Nous le mettons dans des choses mauvaises : il y a des vices que nous couronnons, parce que notre jugement est corrompu. Et aussi parce que notre jugement n'est ni tout à fait affaibli, ni tout à fait dépravé, nous mettons dans des choses bonnes, par exemple dans la vertu, une grande partie de l'honneur. Mais néanmoins cette faiblesse et cette corruption font que nous tombons dans une autre

[1] Cant. VIII, 6.

faute, qui est celle de nous les attribuer, et de ne pas les rapporter à Dieu, qui est l'auteur de tout bien. Il faut donc que nous apprenions aujourd'hui, et, mes frères, que nous l'apprenions par l'exemple de saint Jean-Baptiste, à chercher du prix et de la valeur dans les choses que nous estimons; par là toutes les vanités seront décriées : à y chercher beaucoup davantage la vérité et la droiture; et par là tous les vices perdront leur crédit : enfin, à y chercher l'ordre nécessaire; et par là les biens véritables, c'est-à-dire les vertus seront honorées comme elles doivent être seules, mais d'un honneur rapporté à Dieu, qui est leur premier principe. Et c'est le sujet de ce discours.

(*Sermon pour le troisième dimanche de l'Avent.*)

MANIFESTATION DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

Puisque mon Sauveur était Dieu, il fallait certainement qu'il fît des miracles : mais puisque mon Sauveur était homme, il ne devait pas avoir honte de montrer de l'infirmité, et l'ouvrage de la puissance ne devait pas renverser le témoignage de la miséricorde. C'est pourquoi, dit saint Augustin, s'il fait de grandes choses, il en fait de basses : mais il modère tellement toute sa conduite, « qu'il relève les choses basses par les extraordi-« naires, et tempère les extraordinaires par les communes : *Ut solita sublimaret insolitis, et insolita solitis temperaret* [1]. Confessez que tout cela est bien soutenu : je ne sais si je le fais bien entendre. Il naît, mais il nait d'une vierge; il mange, mais quand il lui plaît; il se passe des nourritures mortelles, et n'a pour tout aliment que la volonté de son Père; il commande aux anges de servir sa table; il dort, mais pendant son sommeil il empêche la barque de couler à fond, d'être renversée : il marche, mais quand il l'ordonne l'eau devient ferme sous ses pieds : il meurt, mais en mourant il met en crainte toute la nature. Voyez qu'il tient partout un milieu si juste, qu'où il paraît en homme, il nous sait bien montrer qu'il est Dieu; où il se déclare Dieu, il fait voir aussi qu'il est

[1] Ep. CXXXVII, n. 9, tom. II, col. 405.

homme. L'économie est si sage, la dispensation si prudente, c'est-à-dire toutes choses sont tellement ménagées, que la divinité paraît tout entière, et l'infirmité tout entière : cela est admirable.

(*Prem. Serm. sur le myst. de la Nativ. de N. S.*)

A CEUX QUI SOUFFRENT.

Consolez-vous, chrétiens, qui languissez parmi les douleurs : mon Sauveur n'a épargné à son corps, ni la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni les infirmités, ni la mort. Il n'a épargné à son âme, ni la tristesse, ni l'inquiétude, ni les longs ennuis, ni les plus cruelles appréhensions. O Dieu ! qu'il aura d'inclination de nous soulager, nous qu'il voit, du plus haut des cieux, battus des mêmes orages dont il a été attaqué sur la terre ! C'est pourquoi l'Apôtre se glorifie des infirmités de notre pontife. Ah ! nous n'avons pas, dit-il, un pontife qui ne sente pas nos infirmités : il les sent, il en est touché, il en a pitié, dit saint Paul. Et pourquoi ? « C'est qu'il a passé comme nous, répond-il, par toutes sortes « d'épreuves : » *Tentatum per omnia absque peccato.* Il a tout pris, à l'exception du péché : « Il a fallu qu'il fût en tout « semblable à ses frères, pour être touché de compassion, et « être un fidèle pontife en ce qui regarde le culte de Dieu : » *Unde debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret et fidelis pontifex ad Deum*[1]. Il sait, il sait par expérience combien est grande la faiblesse de notre nature.

Et quoi donc, le Fils de Dieu, direz-vous, qui est la sagesse du Père, ne saurait-il pas nos infirmités, s'il ne les avait expérimentées ? Ah ! ce n'est pas le sens de l'Apôtre, vous ne prenez pas sa pensée : entendons cette doctrine tout apostolique. Je l'avoue, cette société de malheurs ne lui ajoute rien pour la connaissance, mais elle ajoute beaucoup pour la tendresse. Car Jésus n'a pas oublié ni les longs travaux, ni les autres difficultés de son pénible pèlerinage ; cela est encore présent à son esprit : de sorte qu'il ne nous plaint pas seulement

[1] Hebr. II, 17.

comme ceux qui sont dans le port plaignent les autres qu'ils voient sur la mer, agités d'une furieuse tempête ; mais il nous plaint à peu près comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres, par une expérience sensible de leurs communes disgrâces. Il nous plaint, si je l'ose dire, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous, ayant eu tout ainsi que nous une chair sensible aux douleurs et un sang capable de s'altérer, et une température de corps sujette, comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. Quiconque, après cela, cherche d'autres joies et d'autres consolations que Jésus, il ne mérite ni joie ni consolation. Qui peut douter, fidèles, de la guérison de nos maladies, après ce signe que l'on nous donne? Car, pour recueillir mon raisonnement, la compassion du Sauveur n'est pas une affection inutile ; si elle émeut le cœur, elle sollicite le bras. Ce médecin est tout-puissant : tout ce qui lui fait pitié, il le sauve ; tout ce qu'il plaint, il le guérit.

(*Prem. Serm. sur le myst. de la Nativité de N. S.*)

HUMILITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Mais voulez-vous que je vous dise au contraire ce que je trouve de grand, d'admirable, ce qui me paraît digne véritablement d'un Dieu conversant avec les hommes? C'est qu'il semble n'être paru sur la terre que pour fouler aux pieds toute cette vaine pompe, et braver, pour ainsi dire, par la pauvreté de sa crèche, notre faste ridicule et nos vanités extravagantes. Il a vu, du plus haut des cieux, que les hommes n'étaient touchés que des biens sensibles et des pompes extérieures. Il s'est souvenu, en ses bontés, qu'il les avait créés au commencement pour jouir d'une plus solide félicité. Touché de compassion, il vient en personne les désabuser, non par sa doctrine, mais par ses exemples, de ces opinions non moins fausses et dangereuses qu'elles sont établies et invétérées. Car voyez où va son mépris : non-seulement il ne veut point de grandeurs humaines ; mais, pour montrer le peu

Sauveur qui fasse honte aux superbes, qui fasse peur aux délicats de la terre, que le monde ne puisse goûter, que la sagesse humaine ne puisse comprendre, qui ne puisse être connu que des humbles de cœur. Il me faut un Sauveur qui brave, pour ainsi dire, par sa généreuse pauvreté nos vanités ridicules, extravagantes; qui m'apprenne par son exemple que tout ce que je vois n'est qu'un songe; que je dois rapporter à un autre et mes craintes et mes espérances; qu'il n'y a rien de grand que de suivre Dieu, et tenir tout le reste au-dessous de nous; qu'il y a d'autres maux que je dois craindre, et d'autres biens que je dois attendre. Le voilà, je l'ai rencontré, je le reconnais à ces signes; vous le voyez aussi, chrétiens. Reste à considérer maintenant si nous le croirons.

(*Prem. Sermon sur le myst. de la Nativité de N. S.*)

AMOUR DE LA PAUVRETÉ.

Il y a deux partis formés : le monde d'un côté, Jésus-Christ de l'autre. On va en foule du côté du monde, on s'y presse, on y court, on croit qu'on n'y sera jamais assez tôt. Jésus est pauvre et abandonné : il a la vérité, l'autre l'apparence : l'un a Dieu pour lui, l'autre a les hommes. Il est bien aisé à choisir. Mais ce monde a de magnifiques promesses : là les délices, les réjouissances, l'applaudissement, la faveur : vous pourrez vous venger de vos ennemis, vous pourrez posséder ce que vous aimez; votre amitié sera recherchée : vous aurez de l'autorité, du crédit; vous trouverez partout un visage gai et un accueil agréable : il n'est rien tel, il faut prendre parti de ce côté-là. D'autre part, Jésus-Christ se montre avec un visage sévère. Mon Sauveur, que ne promettez-vous de semblables biens? que vous seriez un grand et aimable Sauveur, si vous vouliez sauver le monde de la pauvreté! L'un lui dit : Vous seriez mon Sauveur, si vous vouliez me tirer de la pauvreté : Je ne vous le promets pas. Combien lui disent en secret : Que je puisse contenter ma passion : Je ne le veux pas : Que je puisse seulement venger cette in-

jure : Je vous le défends : Le bien de cet homme m'accommoderait; je n'y ai point de droit, mais j'ai du crédit : N'y touchez pas, ou vous êtes perdu. Qui pourrait souffrir un maître si rude? Retirons-nous; on n'y peut pas vivre. Mon Sauveur, que vous êtes rude! Mais du moins que promettez-vous? de grands biens. Oui; mais pour une autre vie! Je le prévois, vous ne gagnerez pas votre cause : le monde emportera le dessus : c'en est fait, je le vois bien, Jésus va être condamné encore une fois. On nous donne un signe pour vous connaître, mais c'est un signe de contradiction. Il s'en trouvera, même dans l'Église, qui seront assez malheureux de le contredire ouvertement par des paroles et des sentiments infidèles : mais presque tous le contrediront par leurs œuvres. Et ne le condamnons-nous pas tous les jours? Quand nous prenons des routes opposées aux siennes, c'est lui dire secrètement qu'il a tort, et qu'il devait venir comme les Juifs l'attendent encore. S'il est votre Sauveur, de quel mal voulez-vous qu'il vous sauve? Si votre plus grand mal c'est le péché, Jésus-Christ est votre Sauveur : mais s'il était ainsi, vous n'y tomberiez pas si facilement. Quel est donc votre plus grand mal? C'est la pauvreté, c'est la misère? Jésus-Christ n'est plus votre Sauveur; il n'est pas venu pour cela. Voilà comme l'on condamne le Sauveur Jésus.

Où irons-nous, mes frères, et où tournerons-nous nos désirs? Jusqu'ici tout favorise le monde, le concours, la commodité, les douceurs présentes. Jésus-Christ va être condamné : on ne veut point d'un Sauveur si pauvre et si nu. Irons-nous? prendrons-nous parti? Attendons encore : peut-être que le temps changera les choses. Peut-être! il n'y a point de peut-être; c'est une certitude infaillible. Il viendra, il viendra ce terrible jour, où toute la gloire du monde se dissipera en fumée; et alors on verra paraître dans sa majesté ce Jésus autrefois né dans une crèche, ce Jésus autrefois le mépris des hommes, ce pauvre, ce misérable, cet imposteur, ce Samaritain, ce pendu. La fortune de ce Jésus est changée. Vous l'avez méprisé dans ses disgrâces; vous n'aurez pas de

part à sa gloire. Que cet avénement changera les choses! Là ces heureux du siècle n'oseront paraître, parce que se souvenant de la pauvreté passée du Sauveur, et voyant sa grandeur présente, la première sera la conviction de leur folie; et la seconde en sera la condamnation. Cependant ce même Sauveur, laissant ces heureux et ces fortunés, auxquels on applaudissait sur la terre, dans la foule des malheureux, il tournera sa divine face au petit nombre de ceux qui n'auront pas rougi de sa pauvreté, ni refusé de porter sa croix. Venez, dira-t-il, mes chers compagnons, entrez en la société de ma gloire, jouissez de mon banquet éternel.

Apprenons donc, mes frères, à aimer la pauvreté de Jésus : soyons tous pauvres avec Jésus-Christ. Qui est-ce qui n'est pas pauvre en ce monde; l'un en santé, l'autre en biens; l'un en honneur, et l'autre en esprit? Tout le monde est pauvre; aussi n'est-ce pas ici que les biens abondent : c'est pourquoi le monde pauvre en effets ne débite que des espérances; c'est pourquoi tout le monde désire, et tous ceux qui désirent sont pauvres et dans le besoin. Aimez cette partie de la pauvreté qui vous est échue en partage, pour vous rendre semblables à Jésus-Christ; et pour ces richesses que vous possédez, partagez-les avec Jésus-Christ. Compatissez aux pauvres, soulagez les pauvres; et vous participerez aux bénédictions que Jésus a données à la pauvreté.

(*Prem. Serm. sur le myst. de la Nativité de N. S.*)

LE DÉMON.

De même qu'une vapeur pestilente se coule au milieu des airs, et, imperceptible à nos sens, insinue son venin dans nos cœurs; ainsi cet esprit malin, par une subtile et insensible contagion, corrompt la pureté de nos âmes. Nous ne nous apercevons pas qu'il agisse en nous, parce qu'il suit le courant de nos inclinations. Il nous pousse et il nous précipite du côté qu'il nous voit pencher : il ne cesse d'enflammer nos premiers désirs, jusqu'à tant que par ses suggestions il les fasse croître en passions violentes. Si nous avons commencé à ai-

mer, de fous il nous rend furieux : si l'avarice nous inquiète, il nous représente un avenir toujours incertain ; il étonne notre âme timide par des objets de famine et de guerre. Sa malice est spirituelle et ingénieuse ; il trompe les plus déliés. Sa haine désespérée et sa longue expérience le rendent de plus en plus inventif ; il se change en toutes sortes de formes ; et cet esprit si beau, orné de tant de connaissances si ravissantes, parmi tant de merveilleuses conceptions, n'estime et ne chérit que celles qui lui servent à renverser l'homme : *Operatio eorum est hominis eversio*[1].

(*Prem. Serm. pour le prem. dim. de Carême.*)

DÉSORDRE DE LA SOCIÉTÉ, ORDRE DE DIEU.

Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines, confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains tableaux que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux, comme un jeu de la perspective. La première vue ne vous montre que des traits informes et un mélange confus de couleurs, qui semble être, ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder par un certain endroit, aussitôt toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dans votre vue, toute la confusion se démêle, et vous voyez paraître un visage avec ses linéaments et ses proportions, où il n'y avait auparavant aucune apparence de forme humaine. C'est, ce me semble, messieurs, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée, que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre.

J'ai vu, dit l'Ecclésiaste, un désordre étrange sous le soleil : « J'ai vu que l'on ne commet pas ordinairement, ni la course « aux plus vites, ni les affaires aux plus sages, ni la guerre « aux plus courageux ; mais que c'est le hasard et l'occasion

[1] Tert. Apolog., n. 22.

« qui donne tous les emplois, qui règle tous les prétendants : » *Nec velocium esse cursum, nec fortium bellum;... sed tempus casumque in omnibus* [1]. J'ai vu, dit le même Ecclésiaste, que « toutes choses arrivent également à l'homme de bien et « au méchant, à celui qui sacrifie et à celui qui blasphème : » *Quod universa æque eveniant justo et impio,... immolanti victimas et sacrificia contemnenti... eadem cunctis eveniunt* [2]. Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante et l'innocence affligée ; mais, de peur qu'il n'y ait rien d'assuré, quelquefois on voit au contraire l'innocence dans le trône et l'iniquité dans le supplice. Quelle est la confusion de ce tableau ! et ne semble-t-il pas que ces couleurs aient été jetées au hasard, seulement pour brouiller la toile ou le papier, si je puis parler de la sorte?

Le libertin inconsidéré s'écrie aussitôt qu'il n'y a point d'ordre : « il dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu, » ou ce Dieu abandonne la vie humaine aux caprices de la fortune : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* [3]. Mais arrêtez, malheureux, et ne précipitez pas votre jugement dans une affaire si importante ! Peut-être que vous trouverez que ce qui semble confusion est un art caché ; et si vous savez rencontrer le point par où il faut regarder les choses, toutes les inégalités se rectifieront, et vous ne verrez que sagesse où vous n'imaginiez que désordre.

Oui, oui, ce tableau a son point, n'en doutez pas ; et le même Ecclésiaste, qui nous a découvert la confusion, nous mènera aussi à l'endroit par où nous contemplerons l'ordre du monde. « J'ai vu, dit-il, sous le soleil l'impiété en la place du « jugement, et l'iniquité dans le rang que devait tenir la justice : » *Vidi sub sole in loco judicii impietatem, et in loco justitiæ iniquitatem* [4]. C'est-à-dire, si nous l'entendons, l'iniquité sur le tribunal, ou même l'iniquité dans le trône, où la seule justice doit être placée. Elle ne pouvait pas monter plus haut, ni occuper une place qui lui fût moins due. Que pouvait penser Salomon en considérant un si grand désordre? Quoi? que Dieu

[1] Eccles. IX, II. — [2] Ibid., 2, 3. — [3] Ps. LII. I. — [4] Eccles III, I6.

abandonnait les choses humaines sans conduite et sans jugement? Au contraire, dit ce sage prince, en voyant ce renverse-« ment, aussitôt j'ai dit en mon cœur : Dieu jugera le juste et « l'impie, et alors ce sera le temps de toutes choses : » *Et dixi in corde meo : Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit*[1].

Voici, messieurs, un raisonnement digne du plus sage des hommes : il découvre dans le genre humain une extrême confusion ; il voit dans le reste du monde un ordre qui le ravit : il voit bien qu'il n'est pas possible que notre nature, qui est la seule que Dieu a faite à sa ressemblance, soit la seule qu'il abandonne au hasard ; ainsi, convaincu par raison qu'il doit y avoir de l'ordre parmi les hommes, et voyant par expérience qu'il n'est pas encore établi, il conclut nécessairement que l'homme a quelque chose à attendre. Et c'est ici, chrétiens, tout le mystère du conseil de Dieu; c'est la grande maxime d'État de la politique du ciel. Dieu veut que nous vivions au milieu du temps dans une attente perpétuelle de l'éternité; il nous introduit dans le monde, où il nous fait paraître un ordre admirable, pour montrer que son ouvrage est conduit avec sagesse; où il laisse de dessein formé quelque désordre apparent, pour montrer qu'il n'y a pas mis encore la dernière main. Pourquoi? pour nous tenir toujours en attente du grand jour de l'éternité, où toutes choses seront démêlées par une décision dernière et irrévocable, où Dieu, séparant encore une fois la lumière d'avec les ténèbres, mettra par un dernier jugement la justice et l'impiété dans les places qui leur sont « dues; et alors, dit Salomon, ce sera le temps de chaque « chose : » *et tempus omnis rei tunc erit.*

(*Prem. Serm. pour le jeudi de la 2e sem. de Carême.*)

BIENFAITS DE DIEU DANS LA NATURE.

Ouvrez donc les yeux, ô mortels! c'est Jésus-Christ qui vous y exhorte dans cet admirable discours qu'il a fait en saint Matthieu, chapitre sixième, et en saint Luc, chapitre

[1] Eccles. III, 17.

douzième, dont je vais vous donner une paraphrase. Contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que cet édifice? est-il rien de mieux pourvu que cette famille? est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Cette puissance suprême qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Elle a fait les corps célestes qui sont immortels, elle a fait les terrestres qui sont périssables; elle a fait des animaux admirables par leur grandeur; elle a fait les insectes et les oiseaux, qui semblent méprisables par leur petitesse; elle a fait ces grands arbres des forêts, qui subsistent des siècles entiers; elle a fait les fleurs des champs, qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux, qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants; et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilants de sa providence paternelle ne soient pas ouverts? *Nonne vos magis pluris estis illis*[1] ? « N'êtes-vous pas beaucoup plus « qu'eux? » Que s'il vous paraît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense coure trop lentement à la vertu, et que la peine ne poursuive pas d'assez près le vice; songez à l'éternité de ce premier Être : ses desseins, formés et conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années ni des siècles, qu'il voit passer devant lui comme des moments; et il faut la durée entière du monde pour développer tout à fait les ordres d'une sagesse si pro-

[1] Matth. VI.

fonde. Et nous, mortels misérables, nous voudrions, en nos jours qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies! Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice destine aux méchants.

(*Prem. serm. pour le jeudi de la 2e sem. de Carême.*)

LA VIE DU MONDE.

Que dirai-je maintenant de cette humeur inquiète, curieuse de nouveautés, ennemie du loisir, et impatiente du repos? D'où vient qu'elle ne cesse de nous agiter et de nous ôter notre meilleur [bien], en nous engageant d'affaire en affaire, avec un empressement qui ne finit pas? Une [maxime] très-véritable, mais mal appliquée, nous jette dans cet embarras: la nature même nous enseigne que la vie est dans l'action. Comme donc les mondains, toujours dissipés, ne connaissent pas l'efficace de cette action paisible et intérieure qui occupe l'âme en elle-même, ils ne croient pas s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit; de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée et tumultueuse; ils s'abîment dans un commerce éternel d'intrigues et de visites, qui ne leur laisse pas un moment à eux. Ils se sentent eux-mêmes quelquefois pressés, et se plaignent de cette contrainte: mais, chrétiens, ne les croyez pas; ils se moquent, ils ne savent ce qu'ils veulent. Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il était délivré de cet embarras, ne pourrait souffrir son repos: maintenant les journées lui semblent trop courtes, et alors son grand loisir lui serait à charge: il aime sa servitude, et ce qui lui pèse lui plaît; et ce mouvement perpétuel, qui l'engage en mille contraintes, ne laisse pas de le satisfaire, par l'image d'une liberté errante. Comme un arbre, dit saint Augustin, que le vent semble caresser en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches, bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le jette tantôt d'un côté, tantôt d'un autre avec

une grande inconstance; vous diriez toutefois que l'arbre s'égaye par la liberté de son mouvement : ainsi, dit ce grand évêque, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant presque toujours contraints de céder aux divers emplois qui les poussent comme un vent; toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant deçà et delà leurs désirs vagues et incertains. *Tanquam olivæ pendentes in arbore, ducentibus ventis, quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo*[1].

Voilà, si je ne me trompe, une peinture assez naturelle de la vie du monde et de la vie de la cour. Que faites-vous cependant, grand homme d'affaires, homme qui êtes de tous les secrets, et sans lequel cette grande comédie du monde manquerait d'un personnage nécessaire; que faites-vous pour la grande affaire, pour l'affaire de l'éternité? C'est à l'affaire de l'éternité que doivent céder tous les emplois : c'est à l'affaire de l'éternité que doivent servir tous les temps. Dites-moi, en quel état est donc cette affaire? Ah! pensons-y, direz-vous. Vous êtes donc averti que vous êtes malade dangereusement, puisque vous songez enfin à votre salut. Mais, hélas! que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie! je ne parle point en ce lieu, ni de votre famille qui vous distrait, ni de la maladie qui vous accable, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs qui vous offusquent, ni des douleurs qui vous pressent : je ne regarde que l'empressement. Écoutez de quelle force on frappe à la porte; on la rompra bientôt, si l'on n'ouvre. Sentence sur sentence, ajournement sur ajournement, pour vous appeler devant Dieu et devant sa chambre de justice. Écoutez avec quelle presse il vous parle par son prophète : « La fin est « venue, la fin est venue; maintenant la fin est sur toi : » *Finis venit, venit finis; nunc finis super te;* « et j'enverrai ma « fureur contre toi, et je te jugerai selon tes voies; et tu sauras « que je suis le Seigneur : » *Et immittam furorem meum in te, et*

[1] Aug. in Ps. CXXXVI, n. 9; tom. IV, col. 1518.

scietis quia ego Dominus[1]. O Seigneur, que vous me pressez ! encore une nouvelle recharge : « La fin est venue, la fin est « venue; la justice, que tu croyais endormie, s'est éveillée « contre toi; la voilà qu'elle est à la porte : » *Finis venit, venit finis ; evigilavit adversum te : ecce venit*[2]. « Le jour de « vengeance est proche. » Toutes les terreurs te semblaient vaines, et toutes les menaces trop éloignées; et « maintenant, dit « le Seigneur, je te frapperai de près, et je mettrai tous tes « crimes sur ta tête, et tu sauras que je suis le Seigneur qui « frappe : » *Venit tempus; prope est dies occisionis : nunc de propinquo effundam iram meam super te : et imponam tibi omnia scelera tua, et scietis quia ego sum Dominus percutiens*[3]. Tels sont, messieurs, les ajournements par lesquels Dieu nous appelle à son tribunal et à sa chambre de justice. Mais enfin voici le jour qu'il faut comparaître : *Ecce dies, ecce venit, egressa est contritio*[4]. L'ange qui préside à la mort recule d'un moment à l'autre, pour étendre le temps de la pénitence; mais enfin il vient un ordre d'en haut : *Fac conclusionem*[5] : Pressez, concluez; l'audience est ouverte, le Juge est assis : criminel, venez plaider votre cause. Mais que vous avez peu de temps pour vous préparer ! O Dieu, que le temps est court, pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie ! ah ! que vous jetterez de cris superflus ! ah ! que vous soupirerez amèrement après tant d'années perdues ! Vainement, inutilement, il n'y a plus de temps pour vous; vous entrez au séjour de l'éternité. Voyez qu'il n'y a plus de soleil visible qui commence et qui finisse les jours, les saisons, les années. Rien ne finit en cette contrée; c'est le Seigneur lui-même qui va commencer de mesurer toutes choses par sa propre infinité. Je vous vois étonné et éperdu en présence de votre Juge : mais regardez encore vos accusateurs; ce sont les pauvres, qui vont s'élever contre votre dureté inexorable.

(*Deux. Serm. pour le jeudi de la 2e sem. de Carême.*)

[1] Ezech. VII, 2, 3, 5. — [2] Ibid., 6. — [3] Ibid., 7, 8, 9. — [4] Ibid., 10. — [5] Ibid., 24.

DE LA DURETÉ DU CŒUR.

Voyez, dit saint Augustin, les buissons hérissés d'épines, qui font horreur à la vue; la racine en est douce, et ne pique pas; mais c'est elle qui pousse ces pointes perçantes qui piquent, qui déchirent les mains, et qui les ensanglantent si violemment : ainsi l'amour des plaisirs. Quand j'écoute parler les voluptueux dans le livre de la Sapience, je ne vois rien de plus agréable ni de plus riant : ils ne parlent que de fleurs, que de festins, que de danses, que de passe-temps. *Coronemus nos rosis*[1] : « Couronnons nos têtes de fleurs, « avant qu'elles soient flétries. » Ils invitent tout le monde à leur bonne chère, et ils veulent leur faire part de leurs plaisirs : *Nemo nostrum exors sit luxuriæ nostræ*[2]. Que leurs paroles sont douces! que leur humeur est enjouée! que leur compagnie est désirable! Mais si vous laissez pousser cette racine, les épines sortiront bientôt : car écoutez la suite de leurs discours : « Opprimons, ajoutent-ils, le juste et le « pauvre : » *Opprimamus pauperem justum*[3]. « Ne par « donnons point ni à la veuve, » ni à l'orphelin. Quel est ce changement, et qui aurait jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable? C'est le génie de la volupté; elle se plaît à opprimer le juste et le pauvre, le juste qui lui est contraire, le pauvre qui doit être sa proie : c'est-à-dire on la contredit, elle s'effarouche : elle s'épuise elle-même, il faut bien qu'elle se remplisse par des pilleries; et voilà cette volupté si commode, si aisée et si indulgente, devenue cruelle et insupportable.

Vous direz sans doute que vous êtes bien éloignés de ces excès; et je crois facilement qu'en cette assemblée, et à la vue d'un roi si juste, de telles inhumanités n'oseraient paraître : mais sachez que l'oppression des faibles et des innocents n'est pas tout le crime de la cruauté. Le mauvais riche nous fait bien connaître qu'outre cette ardeur furieuse qui étend les mains aux violences, elle a encore sa dureté qui ferme les

[1] Sap. II, 8. — [2] Ibid., 9. — [3] Sap. II, 10.

oreilles aux plaintes, les entrailles à la compassion, et les mains au secours. C'est, messieurs, cette dureté qui fait des voleurs sans dérober, et des meurtriers sans verser de sang. Tous les saints Pères disent d'un commun accord que ce riche inhumain de notre évangile a dépouillé le pauvre Lazare, parce qu'il ne l'a pas revêtu ; qu'il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri : *Quia non pavisti, occidisti*[1]. Et cette dureté meurtrière est née de son abondance et de ses délices. O Dieu clément et juste ! ce n'est pas pour cette raison que vous avez communiqué aux grands de la terre un rayon de votre puissance ; vous les avez faits grands, pour servir de pères à vos pauvres : votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leur tête, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain : vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfants : et leur grandeur au contraire les rend dédaigneux, leur abondance secs, leur félicité insensibles ; encore qu'ils voient tous les jours non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne, pleurante et gémissante à leur porte. D'où vient [une dureté si étonnante] ?

Je ne m'en étonne pas, chrétiens ; d'autres pauvres plus pressants et plus affamés ont gagné les avenues les plus proches, et épuisé les libéralités à un passage plus secret. Expliquons-nous nettement : je parle de ces pauvres intérieurs qui ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on prenne de les satisfaire, toujours avides, toujours affamés dans la profusion et dans l'excès même ; je veux dire vos passions et vos convoitises. C'est en vain, ô pauvre Lazare, que tu gémis à la porte, ceux-ci sont déjà au cœur ; ils ne s'y présentent pas, mais ils l'assiégent ; ils ne demandent pas, mais ils arrachent. O Dieu, quelle violence ! Représentez-vous, chrétiens, dans une sédition, une populace furieuse, qui demande arrogamment, toute prête à arracher si on la refuse : ainsi dans l'âme de ce mauvais riche ; et ne l'allons pas chercher dans la parabole, plu-

[1] Lactant. Divin. Instit. lib. VI, cap. XI.

sieurs le trouveront dans leur conscience. Donc dans l'âme de ce mauvais riche et de ses cruels imitateurs, où la raison a perdu l'empire, où les lois n'ont plus de vigueur, l'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir de toutes parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots : « Apporte, « apporte : » *Dicentes : Affer, affer* [1] : apporte toujours de l'aliment à l'avarice, du bois à cette flamme dévorante ; apporte une somptuosité plus raffinée à ce luxe curieux et délicat ; apporte des plaisirs plus exquis à cet appétit dégoûté par son abondance. Parmi les cris furieux de ces pauvres impudents et insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres, qui tremblent devant vous, qui, accoutumés à surmonter leur pauvreté par leur travail et par leurs sueurs, se laissent mourir de faim plutôt que de découvrir leur misère ? C'est pourquoi ils meurent de faim ; oui, messieurs, ils meurent de faim dans vos terres, dans vos châteaux, dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels ; nul ne court à leur aide : hélas ! ils ne vous demandent que le superflu, quelques miettes de votre table, quelques restes de votre grande chère. Mais ces pauvres que vous nourrissez trop bien au dedans épuisent tout votre fonds. La profusion, c'est leur besoin ; non-seulement le superflu, mais l'excès même, leur est nécessaire ; et il n'y a plus aucune espérance pour les pauvres de Jésus-Christ, si vous n'apaisez ce tumulte et cette sédition intérieure : et cependant ils subsisteraient, si vous leur donniez quelque chose de ce que votre prodigalité répand, ou de ce que votre avarice ménage.

Mais, sans être possédé de toutes ces passions violentes, la félicité toute seule, et je prie que l'on entende cette vérité ; oui, la félicité toute seule est capable d'endurcir le cœur de l'homme. L'aise, la joie, l'abondance remplissent l'âme de telle sorte, qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misère des autres, et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source

[1] Prov. xxx, 15.

de la compassion. C'est ici la malédiction des grandes fortunes; c'est ici que l'esprit du monde paraît le plus opposé à l'esprit du christianisme : car qu'est-ce que l'esprit du christianisme ? esprit de fraternité, esprit de tendresse et de compassion, qui nous fait sentir les maux de nos frères, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs besoins. Au contraire, l'esprit du monde, c'est-à-dire l'esprit de grandeur, c'est un excès d'amour-propre, qui, bien loin de penser aux autres, s'imagine qu'il n'y a que lui. Écoutez son langage dans le prophète Isaïe. « Tu as dit en ton cœur : Je suis, et il n'y a « que moi sur la terre : » *Dixisti in corde tuo : Ego sum, et præter me non est alter* [1]. Je suis, il se fait un Dieu, et il semble vouloir imiter celui qui a dit : « Je suis celui qui est [2]. » Je suis ; il n'y a que moi : toute cette multitude, ce sont des têtes de nul prix, et, comme on parle, des gens de néant. Ainsi chacun ne compte que soi, et, tenant tout le reste dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise, dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le genre humain.

Ah ! Dieu est juste et équitable. Vous y viendrez vous-même, riche, impitoyable, aux jours de besoin et d'angoisse. Ne croyez pas que je vous menace du changement de votre fortune : l'événement en est casuel, mais ce que je veux dire n'est pas douteux. Elle viendra au jour destiné, cette dernière maladie, où, parmi un nombre infini d'amis, de médecins et de serviteurs, vous demeurerez sans secours, plus délaissé, plus abandonné que ce pauvre qui meurt sur la paille, et qui n'a pas un drap pour sa sépulture : car, en cette fatale maladie, que serviront ces amis, qu'à vous affliger par leur présence; ces médecins, qu'à vous tourmenter; ces serviteurs, qu'à courir deçà et delà dans votre maison avec un empressement inutile ? Il vous faut d'autres amis, d'autres serviteurs : ces pauvres, que vous avez méprisés, sont les seuls qui seraient capables de vous secourir. Que n'avez-vous pensé de bonne heure à vous faire de tels amis, qui maintenant vous tendraient les bras, afin de vous recevoir dans les tabernacles

[1] Is. XLVII, 10. — [2] Exod. III, 14.

éternels? Ah! si vous aviez soulagé leurs maux, si vous aviez eu pitié de leur désespoir, si vous aviez seulement écouté leurs plaintes, vos miséricordes prieraient Dieu pour vous : les bénédictions qu'ils vous auraient données, lorsque vous les auriez consolés dans leur amertume, feraient maintenant distiller sur vous une rosée rafraîchissante; leurs côtés revêtus, dit le saint prophète, leurs entrailles rafraîchies, leur faim rassasiée, vous auraient béni; leurs saints anges veilleraient autour de votre lit comme des amis officieux; et ces médecins spirituels consulteraient entre eux nuit et jour pour vous trouver des remèdes. Mais vous avez aliéné leur esprit, et le prophète Jérémie me les représente vous condamnant eux-mêmes sans miséricorde.

(*Deux. Serm. pour le jeudi de la 2e sem. de Carême.*)

ILLUSION DES SENS.

Quiconque donc s'attache au sensible, il faut qu'il erre nécessairement d'objets en objets, et se trompe, pour ainsi dire, en changeant de place; ainsi la concupiscence, c'est-à-dire l'amour des plaisirs, est toujours changeant, parce que toute son ardeur languit et meurt dans la continuité, et que c'est le changement qui le fait revivre. Aussi qu'est-ce autre chose que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, et du dégoût à l'appétit, l'âme flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se ralentit et l'ardeur qui se renouvelle? *inconstantia concupiscentiæ.* Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant, dans ce mouvement perpétuel, on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une liberté errante : *Quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo* [1].

(*Prem. Serm. pour le prem. dim. de Carême.*)

SUR LE MENSONGE.

Encore que la nature ne nous porte pas à mentir, et qu'on ne puisse comprendre le plaisir que plusieurs y trouvent, néan-

[1] S. Aug. in Ps. CXXXVI, n. 9; tom. IV, col. 1518.

moins celui qui s'est engagé dans cette faiblesse honteuse ne trouve plus d'ornements qui soient dignes de ses discours, que la hardiesse de ses inventions : bien plus, il jure et ment tout ensemble avec une pareille facilité ; et, par une horrible profanation, il s'accoutume à mêler ensemble la première vérité avec son contraire. Et quoique, repris par ses ennemis et confondu par lui-même, il ait honte de sa conduite qui lui ôte toute créance, son habitude l'emporte par-dessus ses résolutions. Que si une coutume de cette sorte, qui répugne à la nature non moins qu'à la raison même, est néanmoins si puissante et si tyrannique, qu'y aura-t-il de plus invincible que la nature avec l'habitude, que la force de l'inclination et du plaisir jointe à celle de l'accoutumance ? Si le plaisir rend le vice aimable, l'habitude le rendra comme nécessaire. Si le plaisir nous jette dans une prison, l'habitude, dit saint Augustin, fermera cent portes sur nous, et ne nous laissera aucune sortie : *Inclusum se sentit difficultate vitiorum, et quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis, qua evadat non invenit* [1].

En cet état, chrétiens, s'il nous reste quelque connaissance de ce que nous sommes, quelle pitié devons-nous avoir de notre misère? Car encore, si nous pouvions arrêter cette course rapide des plaisirs, et les attacher, pour ainsi parler, autant à nous que nous nous attachons à eux, peut-être que notre aveuglement aurait quelque excuse. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus déplorable, que nous aimions si puissamment ces amis trompeurs qui nous abandonnent si vite ; qu'ils aient une telle force pour nous entraîner, et nous, aucune pour les retenir ; enfin, que notre attache soit si violente, que nous soyons si fidèles à ces trompeurs, et leur fuite cependant si précipitée? Pleurez, pleurez, ô prodigue ! car qu'y a-t-il de plus misérable que de se sentir comme forcé par ses habitudes vicieuses d'aimer les plaisirs, et de se voir

[1] In Ps. CVI, n. 5 ; tom. IV, col. 1206.

sitôt après forcé, par une nécessité fatale, de les perdre sans retour et sans espérance?

(*Prem. Serm. pour le trois. dim. de Carême.*)

INCONSTANCE DE LA FORTUNE.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de différentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge. Et sans cela, chrétiens, nous sommes trop découverts aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Laissons pour quelque temps la chaleur ordinaire du discours, et pesons les choses froidement. Vous vivez ici dans la cour, et, sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que votre état est tranquille; mais vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous vous fiiez tout à fait à cette bonace : et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite, qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile, que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort; et, si loin que vous puissiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries : vous penserez vous être munis d'un côté, la disgrâce viendra de l'autre; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice manquera par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut, qui renversera tout de fond en comble : je veux dire simplement et sans figure que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore nous être tourné en une amertume infinie. Et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions besoin que l'on nous prouvât cette vérité.

(*Prem Serm. pour le trois. dim. de Carême.*)

DE LA CONVERSATION ET DE L'AMITIÉ.

Quoique l'esprit de division se soit mêlé bien avant dans le genre humain, il ne laisse pas de se conserver au fond de nos cœurs un principe de correspondance et de société mutuelle qui nous rend ordinairement assez tendres, je ne dis pas seulement à la première sensibilité de la compassion, mais encore aux premières impressions de l'amitié. De là naît ce plaisir si doux de la conversation, qui nous fait entrer comme pas à pas dans l'âme les uns des autres. Le cœur s'échauffe, se dilate; on dit souvent plus qu'on ne veut, si l'on ne se retient avec soin; et c'est peut-être pour cette raison que le Sage dit quelque part, si je ne me trompe, que la conversation enivre, parce qu'elle pousse au dehors le secret de l'âme par une certaine chaleur, et presque sans qu'on y pense. Par là nous pouvons comprendre que cette puissance divine, qui a comme partagé la nature humaine entre tant de particuliers, ne nous a pas tellement détachés les uns des autres, qu'il ne reste toujours dans nos cœurs un lien secret et un certain esprit de retour pour nous rejoindre. C'est pourquoi nous avons presque tout cela de commun, que non-seulement la douleur, qui étant faible et impuissante demande naturellement du soutien, mais la joie, qui abondante en ses propres biens semble se contenter d'elle-même, cherche le sein d'un ami pour s'y répandre, sans quoi elle est imparfaite et assez souvent insipide : tant il est vrai, dit saint Augustin, que rien n'est plaisant à l'homme s'il ne le goûte avec quelque autre homme dont la société lui plaise : *Nihil est homini amicum sine homine amico* [1].

(*Serm. pour le mardi de la trois. sem. de Carême.*)

CORRUPTION ET FAUSSETÉ DES HOMMES.

Il n'y a plus de droiture, il n'y a plus de sûreté, il n'y a plus de foi parmi les hommes : *Unusquisque se a proximo suo custodiat, et in omni fratre suo non habeat fiduciam; et omnis amicus fraudulenter incedet, et vir fratrem suum*

[1] Ad Prob. Epist. CXXX, n. 4; tom. II, col. 384.

deridebit... Habitatio tua in medio doli[1]. « On ne trouve « plus de saint sur la terre ; il n'y a personne qui ait le cœur « droit : tous tendent des piéges pour verser le sang, le frère « cherche la mort de son frère... Ne vous fiez point à votre « ami... Car l'homme a pour ennemis ceux de sa propre « maison : » *Periit sanctus de terra, et rectus in hominibus non est : omnes in sanguine insidiantur, vir fratrem suum ad mortem venatur... Nolite credere amico... Et inimici hominis, domestici ejus*[2].

Je pourrais bien, chrétiens, faire aujourd'hui les mêmes plaintes; et encore qu'on ne vît jamais plus de caresse, plus d'embrassements, plus de paroles choisies, pour témoigner une parfaite cordialité, ah! si nous pouvions percer dans le fond des cœurs, si une lumière divine venait découvrir tout à coup ce que la bienséance, ce que l'intérêt, ce que la crainte tient si bien caché; ô quel étrange spectacle! et que nous serions étonnés de nous voir les uns les autres avec nos soupçons, et nos jalousies, et nos répugnances secrètes les uns pour les autres! Non, l'amitié n'est qu'un nom en l'air, dont les hommes s'amusent mutuellement, et auquel aussi ils ne se fient guère. Que si ce nom est de quelque usage, il signifie seulement un commerce de politique et de bienséance. On se ménage par discrétion les uns et les autres; on oblige par honneur et on sert par intérêt, mais on n'aime pas véritablement. La fortune fait les amis, la fortune les change bientôt : comme chacun aime par rapport à soi, cet ami de toutes les heures est au hasard à chaque moment de se voir sacrifié à un intérêt plus cher; et tout ce qui lui restera de cette longue familiarité et de cette intime correspondance, c'est que l'on gardera un certain dehors, afin de soutenir pour la forme quelque simulacre d'amitié et quelque dignité d'un nom si saint. C'est ainsi que savent aimer les hommes du monde. Démentez-moi, si je ne dis pas la vérité : et certes si je parlais en un autre lieu, j'alléguerais peut-être la cour pour exemple ; mais puisque c'est à elle que je parle, qu'elle se connaisse

[1] Jer. IX, 4, 5, 6. — [2] Mich. VII, 2, 5, 6.

elle-même, et qu'elle serve de preuve à la vérité que je prêche.

(*Serm. pour le mardi de la trois. sem. de Carême.*)

L'HOMME EN PRÉSENCE DE LA NATURE.

Toute la nature veut honorer Dieu, et adorer son principe autant qu'elle en est capable. La créature privée de raison et de sentiment n'a point de cœur pour l'aimer, ni d'intelligence pour le comprendre : « Ainsi, ne pouvant connaître, tout ce « qu'elle peut, dit saint Augustin, c'est de se présenter elle-« même à nous pour être du moins connue, et pour nous « faire connaître son divin auteur : » *Quæ cum cognoscere non possit, quasi innotescere velle videtur*[1] ! C'est pour cela qu'elle étale à nos yeux avec tant de magnificence son ordre, ses diverses opérations et ses infinis ornements. Elle ne peut voir, elle se montre; elle ne peut adorer, elle nous y porte; et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer : c'est ainsi qu'imparfaitement et à sa manière, elle glorifie le Père céleste. Mais l'homme, animal divin, plein de raison et d'intelligence, et capable de connaître Dieu par lui-même et par toutes les créatures, est aussi pressé par lui-même et par toutes les créatures à lui rendre ses adorations. C'est pourquoi il est mis au milieu du monde, mystérieux abrégé du monde, afin que, contemplant l'univers entier et le ramassant en soi-même, il rapporte uniquement à Dieu et soi-même et toutes choses; si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible qu'afin d'être l'adorateur de la nature invisible, qui a tout tiré du néant par sa souveraine puissance.

(*Serm. pour le vendredi de la trois. sem. de Carême.*)

DIEU.

« Que ne peut-on dire de Dieu, dit saint Augustin? mais « que peut-on dire de Dieu dignement? » *Omnia possunt*

[1] De Civ. Dei, lib. XI, cap. XXVII; tom. VII, col. 293.

dici de Deo, et nihil digne dicitur de Deo [1]. Il est tout ce que nous pouvons penser de grand, et il n'est rien de ce que nous pouvons penser de plus grand, parce que sa perfection est si éminente, que nos pensées n'y peuvent atteindre, et que nous ne pouvons pas même dignement comprendre jusques à quel point il est incompréhensible.

NATURE INCOMPRÉHENSIBLE DE DIEU.

Celui que nous confessons être inconcevable dans sa nature, nous ne laissons pas toutefois de le vouloir comprendre dans ses pensées, et dans les desseins de sa sagesse. Quelques-uns ont osé reprendre l'ordre du monde et de la nature. Plusieurs se veulent faire conseillers de Dieu, du moins en ce qui regarde les choses humaines ; mais tous, presque sans exception, lui demandent raison pour eux-mêmes, et veulent comprendre ses desseins en ce qui les touche. Les hommes se sont formé une certaine idole de fortune que nous accusons tous de nous être injuste ; et, sous le nom de la fortune, c'est la Sagesse divine dont nous accusons les conseils, parce que nous ne pouvons pas en savoir le fond. Nous voulons qu'elle se mesure à nos intérêts, et qu'elle se renferme dans nos pensées. Faible et petite partie du grand ouvrage de Dieu, nous prétendons qu'il nous détache du dessein total, pour nous traiter à notre mode, au gré de nos fantaisies, comme si cette profonde Sagesse composait ses desseins par pièces, à la manière des hommes ; et nous ne concevons pas que si Dieu n'est pas comme nous, il ne pense pas non plus comme nous, il ne résout pas comme nous, il n'agit pas comme nous ; tellement que ce qui répugne à notre raison s'accorde nécessairement à une raison plus haute que nous devons adorer, et non tenter vainement de la comprendre.

MAGNIFICENCE ET BONTÉ DE DIEU DANS LA NATURE.

Ouvrez les yeux, ô mortels ! contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers : est-il rien de mieux entendu que cet édifice ? est-il rien de mieux pourvu que cette

[1] In Joan. Tract. XIII, n. 5 ; tom. III, part. II. col. 393.

famille? est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Ce grand Dieu qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Il a fait les corps célestes, qui sont immortels; il a fait les terrestres, qui sont périssables. Il a fait des animaux admirables par leur grandeur; il a fait les insectes et les oiseaux, qui paraissent méprisables par leur petitesse. Il a fait ces grands arbres des forêts, qui subsistent des siècles entiers; il a fait les fleurs des champs, qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout; elle nourrit les petits oiseaux, qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leur chant; et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les pare si superbement durant ce petit moment de leur vie, que Salomon, dans toute sa gloire, n'a rien de comparable à cet ornement. Si ses soins s'étendent si loin, vous hommes qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie? Est-ce que sa puissance n'y suffira pas? mais son fonds est infini et inépuisable : cinq pains et deux poissons pour cinq mille hommes. Est-ce que sa bonté n'y pense pas? mais les moindres créatures sentent ses effets.

Que si vous les voulez connaître en vous-mêmes, regardez le corps qu'il vous a formé, et la vie qu'il vous a donnée. Combien d'organes a-t-il fabriqués, combien de machines a-t-il inventées, combien de veines et d'artères a-t-il disposées, pour porter et distribuer la nourriture aux parties du corps les plus éloignées? Et croirez-vous après cela qu'il vous la refuse? Apprenez de l'anatomie combien de défenses il a mises au-devant du cœur et combien autour du cerveau; de combien de tuniques et de pellicules il a revêtu les nerfs et les muscles; avec quel art et quelle industrie il vous a formé cette peau qui couvre si bien le dedans du

corps, et qui lui sert comme d'un rempart ou comme d'un étui pour le conserver. Et après une telle libéralité, vous croirez qu'il vous épargnera quatre aunes d'étoffe pour vous mettre à couvert du froid et des injures de l'air ! Ne voyez-vous pas manifestement que, ne manquant ni de bonté ni de puissance, s'il vous laisse quelquefois souffrir, c'est pour quelque raison plus haute ? C'est un père qui châtie ses enfants, un capitaine qui exerce ses soldats, un sage médecin qui ménage les forces de son malade.

Cherchez donc sa vérité et sa justice, cherchez le royaume qu'il vous prépare, et soyez assurés sur sa parole que tout le reste vous sera donné, s'il est nécessaire ; et s'il ne vous est pas donné, donc il n'était pas nécessaire. O consolation des fidèles ! parmi tant de besoins de la vie humaine, parmi tant de misères qui nous accablent, dussent toutes les villes être ruinées et tous les États renversés, mon établissement est certain, et je suis assuré sur la foi d'un Dieu, ou que jamais je ne souffrirai de nécessité, ou que je ne ferai jamais aucune perte qu'un plus grand bien ne la récompense. Ainsi je puis avoir de la prévoyance, je puis avoir de l'économie, pourvu qu'elle soit juste et modérée ; mais du trouble, de l'inquiétude, si j'en ai, je suis infidèle.

(*Prem. Serm. pour le quat. dim. de Carême.*)

DES AMBITIONS DE LA FORTUNE.

Et cependant, ô mœurs dépravées ! ô étrange désolation du christianisme ! nul ne les regarde en cet esprit, on ne songe qu'à la vanité et à la pompe. Parlez, parlez, messieurs, démentez-moi hautement, si je ne dis pas la vérité. Quel siècle a-t-on jamais vu où l'ambition ait été si désordonnée ? quelle condition n'a pas oublié ses bornes ? quelle famille s'est contentée des titres qu'elle avait reçus de ses ancêtres ? On s'est servi de l'occasion des misères publiques pour multiplier sans fin les dignités. Qui n'a pas pu avoir la grandeur, a voulu néanmoins la contrefaire ; et cette superbe ostentation de grandeur a mis une telle confusion dans tous les ordres, qu'on ne [peut] plus y faire de discernement ; et par un juste retour

la grandeur s'est tellement étendue qu'elle s'est enfin ravilie. O siècle stérile en vertu, magnifique seulement en titres! Saint Chrysostome a dit[1], et il a dit vrai, qu'une marque que l'on n'a pas en soi la grandeur, c'est lorsqu'on la cherche hors de soi dans des ornements extérieurs. Donc, ô siècle vainement superbe, je le dis avec assurance, et la postérité le saura bien dire, que pour connaître ton peu de valeur, et tes dais, et tes balustres, et tes couronnes, et tes manteaux, et tes titres, et tes armoiries, et les autres ornements de ta vanité, sont des preuves trop convaincantes.

Mais j'entends quelqu'un qui me dit qu'il se moque de ces fantaisies et de tous ces titres chimériques; que pour lui il appuie sa famille sur des fondements plus certains, sur des charges puissantes, et sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Écoute, ô homme sage[1], homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence; voici Dieu qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées, sous la figure d'un arbre, par la bouche de son prophète Ézéchiel : « Assur, dit « ce prophète, s'est élevé comme un grand arbre, comme les « cèdres du Liban; » le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance; les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçait de son côté le sang du peuple. « C'est « pourquoi il s'est élevé superbe en sa hauteur, beau en sa « verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons : » *Pulcher ramis, et frondibus nemorosus, excelsusque altitudine, et inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus*[2]. « Les oiseaux faisaient leurs nids sur ses branches; » les familles de ses domestiques, « les peuples, se mettaient à « couvert sous son ombre; » un grand nombre de créatures attachées à sa fortune. « Ni les cèdres ni les pins ne l'égalaient « pas, les arbres les plus hauts du jardin portaient envie à sa « grandeur; » c'est-à-dire, les grands de la cour ne l'égalaient pas : *Cedri non fuerunt altiores illo in paradiso Dei, abietes non adæquaverunt summitatem ejus... Æmulata sunt*

[1] In Matth., Hom. IV, tom. VII, pag. 65, 66. — [2] Ezech. XXXI, 3.

eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei... In ramis ejus fecerunt nidos omnia volatilia cœli... Sub umbraculo illius habitabat cœtus gentium plurimarum [1].

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas deux de semblables; mais voyez sa ruine et sa décadence. « Parce qu'il « s'est élevé superbement, et qu'il a porté son faîte jusqu'aux « nues, et que son cœur s'est enflé dans sa hauteur : » *Pro eo quod.... dedit summitatem suam virentem atque condensam, et elevatum est cor ejus in altitudine sua :* pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine, je l'abattrai d'un grand coup, et je le porterai par terre; il viendra une disgrâce, et il ne pourra plus se soutenir; il tombera d'une grande chute : *Projicient eum super montes;* on le verra tout de son long sur une montagne, fardeau inutile de la terre. « Tous ceux qui se reposaient sous son ombre se reti- « reront de lui, » de peur d'être accablés sous sa ruine : *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum* [2]. Ou s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille; ou Dieu frappera sur son fils unique, et le fruit de son travail passera en d'autres mains; ou il lui fera succéder un dissipateur, qui se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens, dont l'amas ne lui a coûté aucune peine, se jouera des sueurs d'un père insensé qui se sera damné pour le laisser riche; et, devant la troisième génération, le mauvais ménage, les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les branches de ce grand arbre se trouve- « ront dans toutes les vallées : » *In cunctis convallibus corruent rami ejus* [3]; je veux dire ces terres et ces seigneuries, qu'il avait ramassées avec tant de soin, se partageront en mille mains; et tous ceux qui verront ce grand changement diront en levant les épaules, et regardant avec étonnement les restes de cette fortune délabrée : Est-ce là que devait aboutir toute cette pompe et cette grandeur formidable? est-ce là ce grand fleuve qui devait inonder toute la terre? Je ne vois

[1] Ezech. xxxi, 8, 9, 6. — [2] Ibid., 12. — [3] Ibid., 12.

plus qu'un peu d'écume. Ne le voyons-nous pas tous les jours ?

O homme, que penses-tu faire ? pourquoi te travailles-tu vainement, sans savoir pour qui ? Mais je serai plus sage ; et, voyant les exemples de ceux qui m'ont précédé, je profiterai de leurs fautes : comme si ceux qui t'ont précédé n'en avaient pas vu faillir d'autres devant eux, dont les fautes ne les ont pas rendus plus sages. La ruine et la décadence entre dans les affaires humaines par trop d'endroits pour que nous soyons capables de les prévoir tous, et avec une trop grande impétuosité pour en pouvoir arrêter le cours. Mais je jouirai de mon travail. Et [pour] dix ans que tu as de vie ? Mais je regarde ma postérité, que je veux laisser opulente. Peut-être que ta postérité n'en jouira pas. Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. Et tant de sueurs pour un peut-être ? Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour y graver dessus tes titres superbes, les seuls restes de la grandeur abattue : l'avarice de tes héritiers le refusera à ta mémoire, tant on pensera peu à toi après ta mort. Ce qu'il y aura d'assuré, ce sera la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition désordonnée. O les beaux restes de ta grandeur ! ô les belles suites de ta fortune ! O folie ! ô illusion ! ô étrange aveuglement des enfants des hommes !

(*Prem. Serm. pour le quat. dim. de Carême*).

DE L'ENVIE ET DE LA MÉDISANCE.

La véritable médisance consiste en un certain plaisir que l'on a à entendre ou à dire du mal des autres, sans aucune raison particulière. Recherchons-en la cause ; il y a sujet de s'en étonner. Les hommes sont faits pour la société : cependant ce plaisir malin que nous sentons quelquefois malgré nous dans la médisance, fait bien voir qu'il n'y a rien de plus farouche ni de moins sociable que le cœur de l'homme. Et Tertullien a raison de dire que « l'on ment avec plus de succès en forgeant « des calomnies cruelles et atroces, » et que l'on « croit plus « aisément un mal faux qu'un bien véritable : » *Felicius in acerbis atrocibusque mentitur, ... facilius denique falso ma-*

lo, quam vero bono creditur[1]. De là paraît le plaisir comme naturel que nous prenons à la médisance. La cause est qu'en effet nous étions faits pour une sainte société en Dieu et entre nous. La paix, la concorde, la charité devaient régner parmi nous, parce que nous devions nous regarder, non point en nous-mêmes, mais en Dieu; et c'est cela qui devait être le nœud sacré de notre union.

Le péché a détruit cette concorde, en gravant en nous l'amour de nous-mêmes. C'est l'orgueil qui nous désunit, parce que chacun cherche son bien propre. L'ange et l'homme n'ayant pu souffrir l'empire de Dieu, ne veut pas ensuite dépendre des autres. Chacun ne veut penser qu'à soi-même, et ne regarde les autres qu'avec dessein de dominer sur eux : voilà donc la société détruite. Il y en a quelque petit reste : car nous avons naturellement une certaine horreur de la solitude. Mais lorsque nous nous assemblons, nous ne pouvons nous souffrir : et si les lois de la civilité nous obligent à dissimuler et feindre quelque concorde apparente; qui pourrait lire dans nos cœurs avec quel dédain, avec quel mépris nous nous regardons les uns les autres, il verrait bien que nous ne sommes pas si sociables que nous pensons être, et que c'est plutôt la crainte et quelque considération étrangère qui nous retient, qu'un véritable et sincère amour de société et de concorde. Qui le fait, sinon l'amour-propre, le désir d'exceller? ainsi que dessus. C'est la cause de la médisance et du plaisir que nous y prenons : nous voulons être les seuls excellents, et voir tout le reste au-dessous de nous.

Et pour toucher encore plus expressément la cause de ce vice si universel, c'est une secrète haine qui vient de l'envie que nous avons les uns contre les autres, ce n'est pas un noble orgueil. De là ce plaisir malin de la médisance; il ne faut qu'une médisance pour récréer une bonne compagnie : [de là] la moquerie. Nous prenons plaisir de nous comparer aux autres, et nous sommes bien aises d'avoir sujet de croire que nous sommes plus excellents. Voilà la cause de la médisance,

[1] Ad Nation., lib. I.

l'envie ; cause honteuse et qu'on n'ose pas avouer, mais qui se remarque par la manière d'agir. L'envie est une passion basse, obscure, lâche : il y a un orgueil qu'on appelle noble, qui entreprend les choses ouvertement ; l'envie ne va que par des menées secrètes. Ainsi le médisant ; il se cache. L'envie est une passion timide, qui a honte d'elle-même, et ne craint rien tant que de paraître. Ainsi le médisant ; il ronge secrètement. Saint Chrysostome dit « que la médisance imite « la servante qui prend à la dérobée les effets de son maître ; « ou, semblable au voleur qui étant entré dans une maison « considère attentivement tout ce qui s'y trouve, pour voir ce « qu'il pourra emporter, elle observe avec soin ce qu'elle « pourra enlever à la réputation de celui dont elle est jalouse, « et ensuite elle se cache[1]. » L'envie n'a pas le courage assez bon pour chercher la véritable grandeur, mais elle ne tâche de s'élever qu'en abaissant les autres. Le médisant de même : il diminue, il biaise, il ne s'explique qu'à demi-mot, [par des] paroles à double entente ; [s'il parle] ouvertement, il prend de beaux prétextes. Combien honteuse est donc cette passion !

(*Sermon pour la quatrième semaine de Carême.*)

NÉANT DE L'HOMME.[1]

C'est bien peu de chose que l'homme, et tout ce qui a fin est bien peu de chose. Le temps viendra où cet homme qui vous semblait si grand ne sera plus, où il sera comme l'enfant qui est encore à naître, où il ne sera rien. Si longtemps qu'on soit au monde, y serait-on mille ans, il en faut venir là. Il n'y a que le temps de ma vie qui me fait différent de ce qui ne fut jamais : cette différence est bien petite, puisqu'à la fin je serai encore confondu avec ce qui n'est point; ce qui arrivera le jour où il ne paraîtra pas seulement que j'aie été, et où peu m'importera combien de temps j'ai été, puisque je ne serai plus. J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir, je viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres;

[1] In Acta Apost., Hom. XXIX, tom. IX. p. 301.

après il faudra disparaître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer ; ceux-là même donneront à leurs successeurs le même spectacle ; tous enfin viendront se confondre dans le néant. Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent : qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! qu'il y en a où je ne serai point ! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans ! Je ne suis rien ; ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre, encore n'avait-on que faire de moi ; et la comédie ne serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre. Ma partie est bien petite en ce monde, et si peu considérable, que quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe de me voir ici, et que tout ce que je vois ne sont que de vains simulacres : *Præterit figura hujus mundi* [1].

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus ; et pour aller là par combien de périls, faut-il passer ? par combien de maladies, etc. ? à quoi tient-il que le cours ne s'en arrête à chaque moment ? ne l'ai-je pas reconnu quantité de fois ? J'ai échappé la mort à telle et telle rencontre : c'est mal parler, j'ai échappé la mort. J'ai évité ce péril, mais non pas la mort : la mort nous dresse diverses embûches ; si nous échappons l'une, nous tomberons en une autre ; à la fin il faut venir entre ses mains. Il me semble que je vois un arbre battu des vents ; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment ; les uns résistent plus, les autres moins : que s'il y en a qui échappent de l'orage, toujours l'hiver viendra, qui les flétrira et les fera tomber ; ou, comme dans une grande tempête, les uns sont soudainement suffoqués, les autres flottent sur un ais abandonné aux vagues ; et lorsqu'il croit avoir évité tous les périls, après avoir duré longtemps, un flot le pousse contre un écueil, et le brise... Il en est de même : le grand nombre d'hommes qui courent la même carrière fait que quelques-uns passent jusques au bout ; mais après avoir évité les attaques diverses de la mort, arrivant au bout de la carrière

[1] I. Cor. VII, 31

où ils tendaient parmi tant de périls, ils la vont trouver eux-mêmes, et tombent à la fin de leur course : leur vie s'éteint d'elle-même, comme une chandelle qui a consumé sa matière.

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus, et de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie ? le sommeil est plus semblable à la mort : l'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrais-je avoir effacé de mon adolescence? et quand je serai plus âgé, combien encore? voyons à quoi tout cela se réduit. Qu'est-ce que je compterai donc? car tout cela n'en est déjà pas. Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur? mais combien ce temps est-il clairsemé dans ma vie? c'est comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelques distances : vous diriez que cela occupe bien de la place; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main. Si j'ôte le sommeil, les maladies, les inquiétudes, etc., de ma vie; que je prenne maintenant tout le temps où j'ai eu quelques contentements ou quelque honneur, à quoi cela va-t-il? Mais ces contentements, les ai-je eus tous ensemble? les ai-je eus autrement que par parcelles? mais les ai-je eus sans inquiétude; et s'il y a de l'inquiétude, les donnerai-je au temps que j'estime, ou à celui que je ne compte pas? et ne l'ayant pas eu à la fois, l'ai-je du moins eu tout de suite? l'inquiétude n'a-t-elle pas toujours divisé deux contentements? ne s'est-elle pas toujours jetée à la traverse, pour les empêcher de se toucher? Mais que m'en reste-t-il des plaisirs licites? un souvenir inutile; des illicites? un regret, une obligation à l'enfer, ou à la pénitence, etc.

Ah! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps! nous le passons véritablement, et nous passons avec lui. Tout mon être tient à un moment; voilà ce qui me sépare du rien; celui-là s'écoule, j'en prends un autre : ils se passent les uns après les autres; les uns après les autres je les joins, tâchant de m'assurer; et je ne m'aperçois pas qu'ils m'entraînent insensiblement avec eux, et que je manquerai au temps, non pas le temps à moi. Voilà ce que

c'est que de ma vie; et ce qui est épouvantable, c'est que cela passe à mon égard; devant Dieu, cela demeure, ces choses me regardent. Ce qui est à moi, la possession en dépend du temps, parce que j'en dépends moi-même; mais elles sont à Dieu devant moi, elles dépendent de Dieu devant que du temps; le temps ne les peut retirer de son empire, il est au-dessus du temps; à son égard cela demeure, cela entre dans ses trésors. Ce que j'y aurai mis, je le trouverai : ce que je fais dans le temps, passe par le temps à l'éternité; d'autant que le temps est compris et est sous l'éternité, et aboutit à l'éternité. Je ne jouis des moments de ce plaisir que durant le passage; quand ils passent, il faut que j'en réponde comme s'ils demeuraient. Ce n'est pas assez dire, ils sont passés, je n'y songerai plus : ils sont passés, oui pour moi, mais à Dieu, non; il m'en demandera compte.

Eh bien! mon âme, est-ce donc si grande chose que cette vie? et si cette vie est si peu de chose parce qu'elle passe, qu'est-ce que les plaisirs, qui ne tiennent pas toute la vie, et qui passent en un moment? cela vaut-il bien la peine de se damner? cela vaut-il bien la peine de se donner tant de peine, d'avoir tant de vanité? Mon Dieu, je me résous de tout mon cœur en votre présence de penser tous les jours, au moins en me couchant et en me levant, à la mort. En cette pensée j'ai peu de temps, j'ai beaucoup de chemin à faire; peut-être en ai-je encore moins que je ne pense; je louerai Dieu de m'avoir retiré ici pour songer à la pénitence. Je mettrai ordre à mes affaires, à ma confession, à mes exercices avec grande exactitude, grand courage, grande diligence; pensant non pas à ce qui passe, mais à ce qui demeure.

(*Fragment sur la brièveté de la vie.*)

LEVEZ-VOUS, VOUS QUI DORMEZ.

L'homme goûte une paix profonde dans la jouissance de ses plaisirs. Au commencement, à la vérité, sa conscience incommode venait l'importuner mal à propos; elle l'effrayait quelquefois par la terreur des jugements de Dieu : maintenant il

l'a enchaînée, et il ne lui permet plus de se remuer : il a ôté toutes les pointes par lesquelles elle piquait son cœur si vivement; ou elle ne parle plus, ou il ne reste plus qu'un faible murmure, qui n'est pas capable de l'interrompre : parce qu'il a oublié Dieu, il croit que Dieu l'a oublié, et ne se souvient plus de le punir : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus* [1] : c'est pourquoi il dort à son aise, sous l'ombre des prospérités qui le flattent. Et vous venez l'éveiller; vous venez, ô prédicateurs, avec vos exhortations et vos invectives, animer cette conscience qu'il croyait avoir désarmée : ne vous étonnez pas s'il se fâche. Comme un homme qu'on éveille en sursaut dans son premier somme où il est assoupi profondément, il se lève en murmurant : O homme fâcheux, quel importun vous êtes! qui êtes-vous, et pourquoi venez-vous troubler mon repos? Pourquoi? le demandez-vous? c'est parce que votre sommeil est une léthargie, parce que votre repos est une mort; parce que je ne puis vous voir courir à votre perte éternelle en riant, en jouant, en battant des mains, comme si vous alliez au triomphe. Je viens ici pour vous troubler dans cette paix pernicieuse. *Surge, qui dormis, et exsurge a mortuis* [2] : « Levez-« vous, vous qui dormez; sortez d'entre les morts : » je viens rendre la force et la liberté à cette conscience malheureuse, dont vous avez si longtemps étouffé la voix.

(*Premier Sermon pour le dimanche de la Passion.*)

NÉCESSITÉ DE S'OCCUPER DE LA VÉRITÉ POUR LA COMPRENDRE.

La première atteinte que nous donnons à la vérité résidante en nous, c'est que nous ne rentrons point en nous-mêmes pour faire réflexion sur la connaissance qu'elle nous inspire; d'où s'ensuit ce malheur extrême, qu'elle n'éclaire non plus notre esprit que si nous l'ignorions tout à fait : *Et non rogavimus faciem tuam, Domine Deus noster, ut reverteremur ab iniquitatibus nostris, et cogitaremus veritatem tuam* [3] : « Et « nous ne nous sommes point présentés devant votre face pour « vous prier, ô Seigneur notre Dieu, nous retirant de nos

[1] Ps. IX, 34. — [2] Ephes. V, 14. — [3] Dan. IX, 13.

« iniquités, et nous appliquant à la connaissance de votre vé-« rité.» Nous plaignons, et avec raison, tant de peuples infidèles qui ne connaissent pas la vérité; mais je ne crains point de vous soutenir que nous n'en sommes pas plus [avancés], pour en avoir la connaissance : car il est très-indubitable que notre âme n'est illuminée que par la réflexion; nous l'éprouvons tous les jours. Ce n'est pas assez de savoir les choses, et de les avoir cachées dans la mémoire; si elles ne sont pas présentes à l'esprit, nous n'en demeurons pas moins dans les ténèbres, et cette connaissance ne les dissipe point. Si les vérités de pratique ne sont souvent remuées, souvent amenées à notre vue, elles perdent l'habitude de se présenter, et cessent par conséquent d'éclairer : nous marchons également dans l'obscurité, soit que la lumière disparaisse, soit que nous fermions les yeux. Ainsi, comme enchantés par les plaisirs, ou détournés par nos affaires, nous négligeons de rappeler en notre mémoire les vérités du salut, et la foi est en nous inutilement; toutes ses lumières se perdent, parce qu'elles ne trouvent pas les yeux ouverts ni les esprits attentifs.

(*Deuxième Sermon pour le dimanche de la Passion.*)

RARETÉ DE LA VÉRITABLE PIÉTÉ.

Je ne crains point de vous assurer que, pour régler notre conscience sur la plupart des devoirs de la justice chrétienne, la bonne foi est un grand docteur qui laisse peu d'embarras et de questions indécises.

Mais notre corruption ne nous permet pas de marcher par des voies si droites; nous formons notre conscience au gré de nos passions, et nous croyons avoir tout gagné, pourvu que nous puissions nous tromper nous-mêmes. Cette sainte violence, ces maximes vigoureuses du christianisme, qui nous apprennent à combattre en nous la nature trop dépravée, sont abolies parmi nous. Nous faisons régner en leur place un mélange monstrueux de Jésus-Christ et du monde; des maximes moitié saintes et moitié profanes, moitié chrétiennes et moitié mondaines : ou plutôt toutes mondaines, toutes profanes,

parce qu'elles ne sont qu'à demi chrétiennes et à demi saintes. C'est pourquoi nous ne voyons presque plus de piété véritable : tout est corrompu et falsifié ; et si Jésus-Christ revenait au monde, il ne connaîtrait plus ses disciples, et ne verrait rien dans leurs mœurs qui ne démentît hautement la sainteté de sa doctrine.

(*Deuxième Sermon pour le dim. de la Passion.*)

IL FAUT APPRENDRE A L'HOMME A SE CONNAITRE.

Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent au dehors ; parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses, nos plaisirs sont des flatteurs ; surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir ; et tant que nous écouterons ce flatteur caché, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres : car les flatteurs du dehors, âmes vénales et prostituées, savent bien connaître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elle, ils agissent de concert et d'intelligence ; ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette complaisance de notre amour-propre, dans cette secrète intrigue de notre cœur, que nous ne pouvons nous tirer de leurs mains ni reconnaître leur tromperie. Que si nous voulons les déconcerter et rompre cette intelligence, voici l'unique remède : un amour généreux de la vérité, un désir de nous connaître nous-mêmes tels que nous sommes, à quelque prix que ce soit. Quelle honte et quelle faiblesse que nous voulions tout connaître, excepté nous-mêmes ! que les autres sachent nos défauts, qu'ils soient la fable du monde, et que nous seuls ne les sachions pas !

(*Deuxième Sermon pour le dim. de la Passion.*)

DES SUPPLICES QUE L'HOMME S'IMPOSE PAR LA FORTUNE.

Mais, sans chercher bien loin des raisons, je ne veux que la vie de la cour pour faire voir aux hommes qu'ils se peuvent vaincre. Qu'est-ce que la vie de la cour ? faire céder toutes ses passions au désir d'avancer sa fortune. Qu'est-ce que la vie de

la cour ? dissimuler tout ce qui déplaît, et souffrir tout ce qui offense, pour agréer à qui nous voulons. Qu'est-ce encore que la vie de la cour ? étudier sans cesse la volonté d'autrui, et renoncer pour cela, s'il est nécessaire, à nos plus chères inclinations. Qui ne le fait pas, ne sait point la cour ; qui ne se façonne point à cette souplesse, c'est un esprit rude et maladroit, qui n'est propre ni pour la fortune ni pour le grand monde. Chrétiens, après cette expérience, saint Paul va vous proposer de la part de Dieu une condition bien équitable : *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem* [1] : « Comme vous vous êtes ren-« dus les esclaves de l'iniquité et des désirs séculiers, en la « même sorte rendez-vous esclaves de la sainteté et de la jus-« tice. »

Reconnaissez, chrétiens, combien on est éloigné d'exiger de vous l'impossible, puisque vous voyez au contraire qu'on ne vous demande que ce que vous faites. Faites, dit-il, pour la justice ce que vous faites pour la vanité ; vous vous contraignez pour la vanité, contraignez-vous pour la justice ; vous vous êtes tant de fois surmontés vous-mêmes pour servir à l'ambition et à la fortune, surmontez-vous quelquefois pour servir à Dieu et à la raison. C'est beaucoup se relâcher pour un Dieu, de ne demander que l'égalité ; toutefois il ne refuse pas ce tempérament, tout prêt à se relâcher beaucoup au-dessous. Car, quoi que vous entrepreniez pour son service, quand aurez-vous égalé les peines de ceux que le besoin engage au travail, l'intérêt aux intrigues de la cour, l'honneur aux emplois de la guerre, l'amour à de longs mépris, le commerce à des voyages immenses, et à un exil perpétuel de leur patrie ; et, pour passer à des choses de nulle importance, le divertissement et le jeu à des veilles, à des fatigues, à des inquiétudes incroyables ? Quoi donc, n'y aura-t-il que le nom de Dieu qui apporte des obstacles invincibles à toutes les entreprises généreuses ? faut-il que tout devienne impossible, quand il

[1] Rom. VI, 19.

s'agit de cet Être qui mérite tout, dont la recherche au contraire devait être d'autant plus facile qu'il est toujours prompt à secourir ceux qui le désirent, toujours prêt à se donner à ceux qui l'aiment?

(*Premier Sermon pour le jeudi de la Passion.*)

AIMER DIEU.

Pour vous presser de recevoir la grâce, je voudrais bien, chrétiens, n'employer ni l'appréhension de la mort, ni la crainte de l'enfer et du jugement, mais le seul attrait de l'amour divin. Et certes, en commençant de respirer l'air, nous devions commencer aussi de respirer, pour ainsi dire, le divin amour : ou parce que notre raison empêchée ne pouvait pas vous connaître encore, ô Dieu vivant, nous devions du moins vous aimer sitôt que nous avons pu aimer quelque chose. O beauté par-dessus toutes les beautés, ô bien par-dessus tous les biens, pourquoi avons-nous été si longtemps sans vous dévouer nos affections? Quand nous n'y aurions perdu qu'un moment, toujours aurions-nous commencé trop tard : et voilà que nos ans se sont échappés, et encore languissons-nous dans l'amour des choses mortelles.

O homme fait à l'image de Dieu! tu cours après les plaisirs mortels, tu soupires après les beautés mortelles; les biens périssables ont gagné ton cœur : si tu ne connais rien qui soit au-dessus, rien de meilleur ni de plus aimable, repose-toi, à la bonne heure, en leur jouissance : mais si tu as une âme éclairée d'un rayon de l'intelligence divine; si, en suivant ce petit rayon, tu peux remonter jusques au principe, jusques à la source du bien, jusques à Dieu même; si tu peux connaître qu'il est, et qu'il est infiniment beau, infiniment bon, et qu'il est toute beauté et toute bonté; comment peux-tu vivre, et ne l'aimer pas? Homme, puisque tu as un cœur, il faut que tu aimes : et selon que tu aimeras, bien ou mal, tu seras heureux ou malheureux : dis-moi, qu'aimeras-tu donc? L'amour est fait pour l'aimable, et le plus grand amour pour le plus aimable, et le souverain amour pour le souve-

rain aimable : quel enfant ne le verrait pas ? quel insensé le pourrait nier ?

C'est donc une folie manifeste, et de toutes les folies la plus folle, que de refuser son amour à Dieu qui nous cherche? Qu'attendons-nous, chrétiens ? déjà nous devrions mourir de regrets de l'avoir oublié durant tant d'années ; mais quel sera notre aveuglement et notre fureur, si nous ne voulons pas commencer encore ! car voulons-nous ne l'aimer jamais, ou voulons-nous l'aimer quelque jour ? Jamais ; qui le pourrait dire? jamais ; le peut-on seulement penser? en quoi donc différerions-nous d'avec les démons ? Mais si nous le voulons aimer quelque jour, quand est-ce que viendra ce jour ? pourquoi ne sera-ce pas celui-ci? quelle grâce, quel privilége a ce jour que nous attendons, que nous le voulions consacrer entre tous les autres, en le donnant à l'amour de Dieu? tous les jours ne sont-ils pas à Dieu ? Oui, tous les jours sont à Dieu ; mais jamais il n'y en a qu'un qui soit à nous, et c'est celui qui se passe. Eh quoi ! voulons-nous toujours donner au monde ce que nous avons, et à Dieu ce que nous n'avons pas?

(*Deuxième Sermon pour le jeudi de la Passion.*)

LE PÉCHEUR DEVANT SES PÉCHÉS.

Cherchez donc des amis, et non des flatteurs ; des juges, et non des complices ; des médecins, et non des empoisonneurs : ne cherchez ni complaisance, ni adoucissement, ni condescendance : venez, venez rougir, tandis que la honte est salutaire ; venez vous voir tels que vous êtes, afin que vous ayez horreur de vous-mêmes, et que, confondus par les reproches, vous vous rendiez enfin dignes de louanges.

Et toi, pauvre conscience captive, dont on a depuis si longtemps étouffé la voix, parle, parle devant ton Dieu ; parle, il est temps, ou jamais, de rompre ce silence violent que l'on t'impose. Tu n'es point dans les bals, dans les assemblées, dans les divertissements, dans les jeux du monde : tu es dans le tribunal de la pénitence ; c'est Jésus-Christ lui-

même qui te rend la liberté et la voix ; il t'est permis de parler devant ses autels. Raconte à cette impudique toutes ses dissolutions ; à ce traître toutes ses paroles infidèles, ses promesses violées ; à ce voleur public toutes ses rapines ; à cet hypocrite qui trompe le monde, les détours de son ambition cachée; à ce vieux pécheur endurci, qui avale l'iniquité comme l'eau, la longue suite de ses crimes ; fais rougir ce front d'airain, montre-lui tout à coup d'une même vue les commandements, les rébellions, les avertissements, les mépris, les grâces, les méconnaissances, les outrages redoublés parmi les bienfaits, l'aveuglement accru par les lumières ; enfin, toute la beauté de la vertu, toute l'équité du précepte, avec toute l'infamie de ses transgressions, de ses infidélités, de ses crimes. Tel doit être l'état du pécheur quand il confesse ses péchés. Qu'il cherche à se confondre lui-même : s'il rencontre un confesseur dont les paroles efficaces le poussent en l'abîme de son néant, qu'il s'y enfonce jusqu'au centre : il est bien juste, s'il lui parle avec tendresse, qu'il songe que ce n'est que sa dureté qui lui attire cette indulgence ; et qu'il se confonde davantage encore, de trouver un si grand excès de miséricorde dans un si grand excès d'ingratitude. Pécheurs, voilà l'état où vous veut Jésus : humiliés, confondus et par les bontés et par les rigueurs, et par les grâces et par les vengeances, et par l'espérance et par la crainte.

(*Troisième Sermon pour le jeudi de la Passion.*)

MOYEN DE CONSERVER LA GRACE.

Il faut de la gravité et du sérieux pour conserver la pudeur entière, et faire durer longtemps la grâce de la pénitence. Chrétiens, que cette grâce est délicate, et qu'elle veut être conservée précieusement! Si vous voulez la garder, laissez-la agir dans toute sa force : quittez le péché et toutes ses suites ; arrachez l'arbre et tous ses rejetons ; guérissez la maladie avec tous ses symptômes dangereux. Ne menez pas une vie moitié sainte, et moitié profane ; moitié chrétienne, et moitié mondaine, ou plutôt toute mondaine et toute profane, parce qu'elle

n'est qu'à demi chrétienne et à demi sainte. Que je vois dans le monde de ces vies mêlées! on fait profession de piété, et on aime encore les pompes du monde; on offre des œuvres de charité, et on abandonne son cœur à l'ambition. « La loi est déchirée, dit le saint prophète, et le jugement « n'est pas venu à sa perfection : » *Lacerata est lex, et non pervenit usque ad finem judicium* [1]. La loi est déchirée; l'Évangile, le christianisme n'est en nos mœurs qu'à demi; nous cousons à cette pourpre royale un vieux lambeau de mondanité; Jésus-Christ ne se connaît plus dans un tel mélange : nous réformons quelque chose après la grâce de la pénitence; nous condamnons le monde en quelque partie de sa cause, et il devait la perdre en tout point, parce qu'il n'y en a jamais eu de plus déplorée; et ce peu que nous lui laissons, qui marque la pente du cœur, lui fera reprendre bientôt sa première autorité.

(*Troisième Sermon pour le jeudi de la Passion.*)

SUR L'AUMONE.

L'obligation d'assister les pauvres est marquée si précisément dans notre évangile, qu'il n'en faut point après cela rechercher des preuves; et tout le monde entend assez que le refus de faire l'aumône est un crime capital, puisqu'il est puni du dernier supplice : « Allez, maudits, au feu éter- « nel; parce que j'ai eu faim dans les pauvres, et vous ne « m'avez point donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez « refusé à boire : » et le reste que vous savez. C'est donc une chose claire, et qui n'a pas de difficulté, que le refus de l'aumône est une cause de damnation. Mais on pourrait demander d'où vient que le Fils de Dieu, dissimulant, pour ainsi dire, tous les autres crimes des hommes dans son dernier jugement, ne rapporte que celui-ci pour motiver sa sentence. Est-ce qu'il ne couronne ou qu'il ne punit que l'aumône qu'on lui accorde ou qu'on lui dénie? et s'il y a, comme il est certain, d'autres œuvres qui nous damnent et qui nous sauvent, pourquoi est-ce que le Sauveur ne parle que de celle-ci?...

[1] Habac. I, 4.

Il est aisé de comprendre qu'il n'y a point de plus juste cause de l'éternelle damnation des hommes, que la dureté de leur cœur sur les misères des autres : car il faut remarquer, messieurs, que Dieu, toujours indulgent et toujours prêt à nous pardonner, ne punit pas tant nos péchés, que le mépris des remèdes qu'il nous a donnés pour les expier. Or le plus efficace de tous les remèdes, c'est la charité et l'aumône. C'est de la charité qu'il est écrit qu'elle « couvre non-« seulement les péchés, mais la multitude des péchés. » C'est de l'aumône qu'il est prononcé, que « comme l'eau éteint « le feu, ainsi l'aumône éteint le péché. » Puis donc que vous avez méprisé ce remède si nécessaire, ah! tous vos péchés seront sur vous; malheureux, toutes vos fautes vous seront comptées. « Jugement sans miséricorde à celui qui ne « fait point de miséricorde! » Cruel, vous n'en faites pas, et jamais vous n'en recevrez aucune : une vengeance implacable vous poursuivra dans la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité. Vous refusez tout à Jésus-Christ dans ses pauvres; il comptera avec vous, et il exigera de vous jusqu'au dernier sou, par des supplices cruels, ce que vous devez à sa justice. « Allez donc, maudits, au feu éternel; » allez, inhumains et dénaturés, au lieu où il n'y aura jamais de miséricorde. Vous avez eu un cœur de fer, et le ciel sera de fer sur votre tête; jamais il ne fera distiller sur vous la moindre rosée de consolation. Riche cruel et impitoyable, vous demanderez éternellement une goutte d'eau, qui vous sera éternellement refusée. Vous vous plaignez en vain de cette rigueur : elle est juste, elle est très-juste. Jésus-Christ vous rend selon vos œuvres, et vous fait comme vous lui avez fait. Il a langui dans les pauvres, il a cherché des consolateurs, et il n'en a pas trouvé; et, bien loin de le soulager dans ses maux extrêmes, vous avez imité le crime des Juifs : vous ne lui avez donné que du vinaigre dans sa soif, c'est-à-dire, des rebuts dans son indigence. Vous souffrirez à votre tour, et il rira de vos maux, et il verra d'un regard tranquille cette flamme qui vous dévore, ce désespoir furieux, ces pleurs éternels, cet

horrible grincement de dents. O justice, ô grande justice! mais ô justice terrible pour ceux qui mériteront par leur dureté ses intolérables rigueurs!

(*Serm. pour le lundi de la prem. sem. de Carême.*)

LES LEGS DE JÉSUS-CHRIST.

Si jamais l'amour est ingénieux, si jamais il produit de grands et de nobles effets, il faut avouer que c'est particulièrement à l'extrémité de la vie qu'il fait paraître ses plus belles inventions et ses plus généreux transports. Comme l'amitié semble ne vivre que dans la compagnie de l'objet aimé; quand elle se voit menacée d'une séparation éternelle, autant qu'une loi fatale l'éloigne de sa présence, autant elle tâche de durer dans le souvenir. C'est pourquoi les amis mêlent ordinairement des actions et des paroles si remarquables parmi les douleurs et les larmes du dernier adieu, que, lorsque l'histoire en peut découvrir quelque chose, elle a accoutumé d'en faire ses observations les plus curieuses.

L'histoire sainte, chrétiens, ne les oublie pas, et vous en voyez une belle preuve dans le texte que j'ai allégué. Saint Jean, le bien-aimé du Sauveur, que nous pouvons appeler l'évangéliste d'amour, a été soigneux de nous recueillir les dernières paroles dont il a plu à son cher Maître d'honorer en mourant, et sa sainte Mère et son bon ami; c'est-à-dire les deux personnes du monde qu'il aimait le plus. O Dieu! que ces paroles sont dignes d'être méditées, et qu'elles peuvent servir de matière à de belles réflexions! Car, je vous demande, y a-t-il chose plus agréable que de voir le Sauveur Jésus être libéral, même dans son extrême indigence? Hélas! il a dit plusieurs fois que son bien n'était pas sur la terre; il n'y a pas eu seulement de quoi reposer sa tête : et pendant qu'il est à la croix, je vois l'avare soldat qui partage ses vêtements, et joue à trois dés sa tunique mystérieuse; tellement qu'il semble que la rage de ses bourreaux ne lui laisse pas la moindre chose dont il puisse disposer en faveur des siens. Et cependant, chrétiens, ne croyez pas qu'il sorte de ce monde sans leur laisser quelque précieux gage de son amitié.

L'antiquité a fort remarqué [1] l'action d'un certain philosophe * qui, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer à ses amis sa mère et ses enfants par son testament. Ce que la nécessité suggéra à ce philosophe, l'amour le fait faire à mon Maître d'une manière bien plus admirable. Il ne donne pas seulement sa Mère à son ami, il donne encore son ami à sa sainte Mère, il leur donne à tous deux; et il les donne tous deux; et l'un et l'autre leur est également profitable : *Ecce filius tuus, ecce mater tua.* O bienheureuse Marie, ces paroles ayant été prononcées et par votre Fils et par notre Maître, nous ne doutons pas qu'il ne les ait dites et pour vous consoler et pour nous instruire. Nous en espérons l'intelligence par vos prières; et afin que vous nous fassiez entendre les paroles par les quelles vous êtes devenue mère de saint Jean, nous allons vous adresser une autre parole qui vous a rendue Mère du Sauveur.

Deux. Serm. pour le vendr. de la Passion.

PERFECTION DE LA SAINTETÉ.

Platon dit que le comble de la malice, c'est de la couvrir si artificieusement, qu'elle paraisse être juste [2]. Ainsi la perfection de la sainteté, c'est d'être juste, sans se soucier de le paraître, sans ménager la faveur des hommes; et au contraire en reprenant tellement les vices, qu'on se fasse maltraiter et crucifier comme un criminel : fondements cachés de la vérité future, jetés dans les ténèbres du paganisme. C'est ce qui autorise Jésus-Christ, qu'il ne dit rien pour ménager la faveur des hommes. Les pharisiens le flattent; il n'en foudroie pas moins leur orgueil, et ne relâche pas pour leurs flatteries sa juste et nécessaire sévérité. Ils le fatiguent, ils l'importunent, ils le persécutent; sa douceur ne s'en aigrit pas : « Race infidèle et maudite, amenez ici votre fils [3] : » ils le crucifient; il prie pour eux, et sa vérité subsiste au-dessus de tant de bizarres jugements des hommes.

[1] Lucian. Dialog. Toxar., seu Amicit. — * Eudamidas de Corinthe. — [2] De Repub. liv. II. — [3] Matth. XVII. 16.

Aussi paraît-il en juge; il brave la majesté des faisceaux romains par l'invincible fermeté de son silence : le titre de sa royauté est écrit au haut de sa croix, parce qu'il règne sur tout le monde par ce bois infâme, et que ce qui est folie aux Gentils devient la sagesse de Dieu pour les fidèles.

(*Sermon pour le samedi de la Passion.*)

IMAGE DE LA VIE HUMAINE.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière : Marche! marche! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraînent; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non; il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche! marche! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable! inévitable ruine! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, et quelques fruits, qu'on perd en les goûtant : enchantement! illusion! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux : déjà tout commence à s'effacer, les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires : tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente : on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas : déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent. Il faut marcher; on voudrait retourner en arrière; plus de moyens : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé!

(*Sermon pour le jour de Pâques.*)

TABLE.

Lettre du P. de Neuville à l'imprimeur des Sermons de Bossuet, qui lui en avait envoyé un exemplaire..... 1
Discours préliminaire pour servir de préface à la première édition des Sermons de Bossuet..... 3
Notice sur Louise-Françoise de la Baume-le-Blanc, duchesse de la Vallière..... 34
Sermon pour la profession de Madame de la Vallière, duchesse de Vaujour..... 40
Sermon sur la Providence, prêché à la cour..... 62
Précis des événements qui firent convoquer l'assemblée du clergé en 1681..... 79
Déclaration du clergé de France sur la puissance ecclésiastique.. 84
Sermon sur l'unité de l'Église..... 86
Sermon pour la fête de Tous les Saints..... 136
Sermon sur la divinité de la religion, prêché devant la cour.... 157
Sermon sur la vérité évangélique, prêché devant le roi..... 178
Sermon sur la pénitence..... 196
Sermon sur les devoirs des rois, prêché devant le roi..... 216
Sermon sur l'honneur, prêché devant le roi..... 234
Sermon sur l'ambition, prêché à la cour..... 264
Sermon sur la mort, prêché devant le roi..... 283
Sermon sur la justice, prêché devant le roi..... 298
Sermon sur l'éminente dignité des pauvres dans l'église..... 325
Sermon sur les obligations de l'état religieux, prêché devant les religieuses de Saint-Cyr..... 341
Sermon sur les jugements humains..... 370
Sermon contre l'amour des plaisirs, prêché à la cour..... 387
Sermon sur le véritable esprit du christianisme, prononcé le jour de la Pentecôte, dans une église de religieuses..... 406
Extraits de divers sermons..... 429
Sur la haine des hommes pour la vérité..... *ib.*
Exhortation à la charité..... 437
Désir universel du bonheur..... 440
Des appréhensions de la mort..... 441

Dieu nous frappe pour nous réveiller, ... 443
Qu'il faut se convertir jeune 445
Nécessité de vivre dans l'ordre 446
Sur le péché 448
Sur l'honneur 449
Manifestation de la divinité de Jésus-Christ 450
A ceux qui souffrent 451
Humilité de Jésus-Christ 452
Amour de la pauvreté 454
Le démon 456
Désordre de la société, ordre de Dieu 457
Bienfaits de Dieu dans la nature 459
La vie du monde 461
De la dureté du cœur 464
Illusion des sens 468
Sur le mensonge ..... *ib.*
Inconstance de la fortune 470
De la conversation et de l'amitié 471
Corruption et fausseté des hommes ..... *ib.*
L'homme en présence de la nature 473
Dieu ..... *ib.*
Nature incompréhensible de Dieu 474
Magnificence et bonté de Dieu dans la nature ..... *ib.*
Des ambitions de la fortune 476
De l'envie et de la médisance 479
Néant de l'homme 481
Levez-vous, vous qui dormez 484
Nécessité de s'occuper de la vérité pour la comprendre 485
Rareté de la véritable piété 486
Il faut apprendre à l'homme à se connaître 487
Des supplices que l'homme s'impose par la fortune ..... *ib.*
Aimer Dieu 489
Le pécheur devant ses péchés 490
Moyen de conserver la grâce 491
Sur l'aumône 492
Les legs de Jésus-Christ 494
Perfection de la sainteté 495
Image de la vie humaine 496

FIN DU VOLUME.

DATE DUE

GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.

DISCARDED

WITHDRAWN
FROM MBBC LIBRARY

845.4
B655

547

LIBRARY
Maranatha Baptist Bible College
Watertown, Wisconsin

74
78
80
82

COLLEGE LIBRARY
BORROMEO SEMINARY
WICKLIFFE, OHIO